



L'implication de Bettina von Arnim dans les débats politiques et sociaux au travers de ses correspondances (1838-1849)

Patricia Renaud Bigdely

► To cite this version:

Patricia Renaud Bigdely. L'implication de Bettina von Arnim dans les débats politiques et sociaux au travers de ses correspondances (1838-1849). Littératures. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2013. Français. NNT : 2013TOU20106 . tel-00958032

HAL Id: tel-00958032

<https://theses.hal.science/tel-00958032>

Submitted on 11 Mar 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Université
de Toulouse

THÈSE

**En vue de l'obtention du
DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE**

Délivré par :

Université Toulouse II Le Mirail (UT2 Le Mirail)

Discipline ou spécialité :

Littératures et civilisations de langue allemande

Présentée et soutenue par :

Patricia Renaud, épouse Bigdely

le : 30.09.2013

Titre :

L'implication de Bettina von Arnim dans les débats politiques et sociaux au travers de ses correspondances (1838-1849)

Ecole doctorale :

Arts, Lettres, Langues, Philosophie, Communication (ALLPH@)

Unité de recherche :

Allemand

Directeur(s) de Thèse :

Francoise Knopper

Rapporteurs :

Professeure Dorle Merchiers

Professeur Pascal Fagot

Membre(s) du jury :

Professeure Dorle Merchiers

Professeur Pascal Fagot

Professeur Jacques Lajarrige

L'implication de Bettina von Arnim dans les débats politiques et sociaux au travers de ses correspondances (1838-1849)

Sommaire

Résumé	7
Zusammenfassung	8
Abstract	9
Introduction	10
 Première partie : L'engagement politique et social de Bettina von Arnim (1838-1849)	 26
 Chapitre I : Le contexte politique et social	 28
L'affaire des Sept de Göttingen	29
Les démarches de Bettina von Arnim pour les frères Grimm	
La prise de contact avec le prince héritier	39
Les attentes suscitées par l'intronisation de Frédéric Guillaume IV	45
Les tentatives d'influence sur le roi	
Prussianisme et romantisme	
Changements économiques et répercussions sociales	58
Enquête sociale et « <i>Das Armenbuch</i> »	
Soulèvement des tisserands de Silésie	
 Chapitre II : La conception de la royauté selon Bettina von Arnim	 70
La notion de <i>Volksgeist</i> et de <i>Volkskönig</i>	72
Justification de sa conception de la royauté	79
Confrontation de deux conceptions, l'une moderne, l'autre conservatrice	80
 Chapitre III : Les stratégies utilisées	 83
La problématique de la gouvernance	84
L'éducation des princes	85
L'éducation de la jeunesse intellectuelle	89
Un réseau mis à contribution	94
La religion comme fondement de son engagement total	99
 Chapitre IV : L'approche du souverain et du système étatique	 104
Au croisement du genre et de la politique	105
Le pouvoir naturel	
Bettina von Arnim : un féminisme anticonformiste	
L'ingérence politique de Bettina von Arnim	
Le <i>Vormärz</i> : une opportunité de visibilité parallèle au combat individuel de Bettina von Arnim	

Le contournement de la censure	120
La proximité de l'interlocuteur et la relation directe	
Le choix de la transparence pour mieux déjouer la censure	
Bettina face à deux personnalités opposées	
Un engagement dangereux pour ses alliés	
Déstabilisation de l'entourage du roi	
Affirmation de sa neutralité politique	133
Conclusion partielle	134
 Deuxième partie : Les stratégies épistolaires de Bettina von Arnim	 136
 Chapitre I : L'écriture au service des causes qu'elle a défendues	 143
L'injustice, moteur de ses engagements	144
Le procès des Polonais à Berlin	
1848/49, des plaidoyers pour la Révolution	
Accord entre le choix du genre épistolaire et la fascination pour la marginalité de soi et des autres	164
Les signes de sa générosité au travers de l'épistolaire	172
Une conception à partager	174
L'excentricité comme marge de manœuvre	179
Les déceptions de Bettina	183
 Chapitre II : Le choix de l'épistolaire : un moyen de communication privilégié	 187
La communication chez Bettina von Arnim	188
Communiquer autrement pour être accepté	189
Communication et politique	191
Une approche réfléchie	193
Ses lettres, de véritables plaidoyers	195
 Chapitre III : Les spécificités de son écriture	 200
La provocation	201
La publication et les dédicaces de ses livres :	
de véritables appels à l'action	
Le contrôle de ses provocations	
Un style nouveau	210
Récurrence ou variété dans la structure de ses lettres	212
Exemple de la lettre du 4 novembre 1839 adressée à Savigny	213
 Chapitre IV : La quête d'informations et ses champs d'expérimentation	 253
La recherche de matériel	254
Transgression des frontières de l'intime	256
Utilisation pragmatique du genre épistolaire	262
Les rôles de Bettina et ceux de ses amis	266

Confrontations volontaires de conceptions politiques différentes en vue d'affiner sa pensée	269
Des fréquentations politiques hautement surveillées mais indispensables dans sa quête d'informations	278
Conclusion	280
Bibliographie	285
Index des principaux noms de personnes citées ayant vécu à l'époque de Bettina von Arnim	325

Résumé

Ce travail de recherche aborde les stratégies épistolaires et communicationnelles de Bettina von Arnim (1785-1859), femme de lettres allemande, pour prendre part aux débats politiques et sociaux pendant la période du *Vormärz*. Transgressant les frontières sociales, idéologiques, rhétoriques et celles des genres littéraires, Bettina von Arnim a tenté d'influer sur le roi de Prusse, Frédéric Guillaume IV, au moyen de ses correspondances, de ses ouvrages et de son réseau. Bettina von Arnim a élaboré des stratégies de communication et de persuasion pour secouer un système ministériel rigide et réactionnaire, obtenir des réformes politiques et sociales et modeler le souverain selon son idéal du *Volkskönig*. Cette étude va s'attacher à montrer les mécanismes employés par Bettina von Arnim pour s'immiscer dans un domaine exclusivement masculin, la politique.

Zusammenfassung

Diese Dissertation beschäftigt sich mit den Brief- und Kommunikationsstrategien von Bettina von Arnim (1785-1859), die vor allem durch ihre Korrespondenz an den politischen und sozialen Debatten im Vormärz teilgenommen hatte. Unter häufiger Missachtung der sozialen, ideologischen und rhetorischen Gewohnheiten sowie der traditionellen Literaturgattungen war Bettina von Arnim bestrebt, dem preußischen König Friedrich Wilhelm IV. Ratschläge zu erteilen. Bettina von Arnim hat Überzeugungsstrategien entworfen, um einen starren und reaktionären Beamtenapparat zu umgehen und wachzurütteln, politische und soziale Reformen zu erzielen sowie das Staatsoberhaupt in Richtung auf ihr Ideal eines Volkskönigs zu beeinflussen. In dieser Arbeit sollen die von Bettina von Arnim verwendeten Mechanismen untersucht werden, wodurch sie sich in die Politik, eine den Männern vorbehaltene Domäne, einzumischen versuchte.

Abstract

This research project explores the activities and works of Bettina von Arnim (1785-1859), a German literary scholar, taking part in the political and social debates of the period '*Vormarz*'. Covering all social boundaries, ideologies, rhetoric and literary styles, Bettina attempted to influence the King of Prussia, Frederick William IV, with her letters, writings and network. Bettina von Arnim fabricated a persuasive communication strategy to disrupt a rigid ministerial system, get political and social reforms, and influence the Sovereign according to her model of the '*Volkskönig*'. This study attempts to show the tactics employed by Bettina von Arnim to infiltrate an exclusively male political structure.

Introduction

Présentation du sujet

Bettina Brentano est née le 4 avril 1785 à Francfort/Main dans un milieu socialement et culturellement privilégié. Elle perd sa mère, Maximiliane von La Roche,¹ à 9 ans et son père, Peter Anton Brentano,² à 12 ans. Avec deux de ses sœurs, elle est envoyée au couvent de Fritzlar, dans le nord de la Hesse. Lorsque les troupes françaises de Napoléon arrivent dans la région, sa grand-mère, l'écrivain Sophie von La Roche,³ les fait revenir à Offenbach, près de Francfort/Main. Bettina est élevée avec ses sœurs dans une atmosphère intellectuelle et raffinée. Sophie von La Roche, écrivain reconnu dans le monde littéraire de la fin du XVIII^{ème} siècle, reçoit de nombreux intellectuels et écrivains réputés, dont le jeune Goethe, qui lui demande la main de sa fille. Par manque de situation financière stable, Sophie von La Roche refuse, préférant marier sa fille à Brentano, grossiste italien venu faire fortune à Francfort.

Dès son plus jeune âge, Bettina est décrite comme une enfant vive, curieuse, parfois impulsive, qui aspire à une grande liberté. Certains diront d'elle qu'elle est effrontée pour manifester autant d'indépendance, d'émancipation, et dans une certaine mesure d'affranchissement. Car Bettina Brentano montre dès son plus jeune âge une tendance à dénoncer les principes auxquels elle n'adhère pas. Dotée d'une personnalité volontaire, elle disait écouter les lois de sa propre nature, sa voix interne qu'elle nomme son « *innerer Genius* ». Bettina était une « *rebelle contre toute autorité, décidée à vivre comme cela correspondait à sa nature, sans s'occuper du jugement des autres.* »⁴ Cette attitude lui a souvent valu des regards réprobateurs et des critiques, mais ses biographes s'accordent à dire que Bettina s'en inquiétait peu, heureuse d'être finalement au centre des discussions. C'est du moins ce que laisseront penser les publications qu'elle fera ultérieurement de ses lettres de jeunesse.⁵

Les premières années montrent une jeune fille décidée, indépendante, qui retenait l'attention de son entourage par son non-conformisme. Ainsi, dans un Francfort/Main qui, dès le Moyen Âge, distingue les juifs des chrétiens non seulement au niveau de leur statut, mais également en leur octroyant un espace de vie délimité dans la ville, un ghetto du nom de la *Judengasse* (la ruelle des juifs), Bettina côtoie volontiers, malgré les mises en garde de sa famille, une petite fille juive de son âge, Veilchen. Plus tard, elle demandera que soit reconnu aux juifs le statut de citoyen à part entière. Cela ne se produit pas, au demeurant, dans le cadre de mouvements féministes et sociaux protestataires, dont on sait qu'ils ne s'organiseront une première fois que plus tard, d'abord autour des écrits de Louise Otto-Peters dans les années 1840, puis au sein du *Allgemeiner Deutscher Frauenverein* en 1865, Bettina von Arnim a plutôt manifesté, aux dires de ses biographes, un esprit de fronde, n'hésitant pas à braver bon nombre d'usages et de conventions de son époque. Son

¹ (1756-1793). Fritz Böttger, *Bettina von Arnim, Zwischen Romantik und Revolution*, Berlin, Heyne Biographien, 1986.

² (1735-1797). Cf. *Zwischen Romantik und Revolution*, o.c.

³ Cf. Mechthild M. Jansen (hrsg.), *Frauen und Literatur: zum 200. Todestag der Sophie von La Roche (1807)*, Wiesbaden, Hessische Landeszentrale für politische Bildung, 2007. Arnim Strohmeier, *Sophie von La Roche: eine Biografie*, Leipzig, Reclam, 2006.

⁴ „Rebellin gegen jede Autorität, die entschlossen war, zu leben, wie es ihrer Natur entsprach, ohne sich um das Urteil anderer Menschen zu kümmern“, *Zwischen Romantik und Revolution*, o.c., p. 6.

⁵ Ulrike Ehmann, Sibylle von Steinsdorff, *Bettina von Arnim, vom Herzen in die Feder, Lebensspuren im Briefwechsel*, München, DTV, 2008.

aversion profonde de l'injustice la poussait à s'engager dans de nombreuses causes sociales et politiques. Ce qui nous intrigue néanmoins et nous a incitée à entreprendre la présente recherche, c'est qu'elle paraît avoir associé cet esprit de fronde au respect d'autres contraintes, et nous souhaitons analyser ce va-et-vient entre son non-conformisme et son respect de certains usages. Il peut sembler paradoxal d'appliquer le terme « engagement » à un auteur qui a consacré l'essentiel de ses écrits à des correspondances individuelles, dont peu portent sur des thématiques collectives, qui n'a fondé aucun périodique, et qui n'est que tardivement passé à la publication de textes provocateurs. Mais nous espérons pouvoir préciser, au fur et à mesure de nos chapitres, ce que les termes « engagement » et « engagement politique et social » signifient quand ils sont appliqués à cet auteur.

Mariée en 1811 avec le poète romantique Achim von Arnim,⁶ Bettina von Arnim sera la mère de six enfants. Il est à noter ici que la question de la dénomination de Bettina en fonction de son état-civil de femme mariée et le choix à opérer pour la désigner d'un nom de plume a suscité parfois de la perplexité chez certains spécialistes des études féministes. A preuve les réflexions de Hildegund Keul⁷ qui dénonce le fait de désigner les femmes écrivains par leur seul prénom alors que les hommes le sont soit par leur nom, soit par leur prénom et leur nom. Dans le cas de notre auteur qui signe ses lettres au roi par Bettine⁸ Arnim, fallait-il s'en remettre aux usages institutionnels ? Fallait-il l'associer à la célébrité littéraire de son mari ? Ou vaudrait-il mieux la traiter pour elle-même et lui restituer un double patronyme, en fonction de nos usages contemporains ? A cela s'ajoute la difficulté que certains ouvrages ont été édités sans la particule « von », par exemple *Gespräche mit Dämonen* paraît en 1852, du vivant de l'auteur donc, sous le nom de Bettina Arnim. Pour notre part, nous utilisons le prénom Bettina, mais également le prénom et le patronyme « von Arnim » à la fois en conformité avec la majorité des études critiques et aussi parce que c'est ainsi qu'elle est publiée par sa fille Gisela von Arnim et qu'elle était généralement désignée par ses propres contemporains.

A la mort d'Achim en 1831, Bettina von Arnim habite à Berlin et commence une nouvelle période caractérisée par des engagements politiques et sociaux. Sans être subversive au sens politique du terme, elle plaide, en quelque sorte de l'intérieur, pour l'instauration d'une société plus juste avec un souverain qui répandrait la justice et l'amour autour de lui. Bettina von Arnim n'eut alors de cesse d'écrire aux différents souverains et de correspondre avec le monde politique et littéraire pour forger son idée d'un *Volkskönig*. Sa plus grande ambition était de devenir la conseillère politique et sociale personnelle du roi Frédéric Guillaume IV pour réaliser cet idéal.

⁶ 1781-1831.

⁷ Traduit par nous : Hildegund Keul, théologienne catholique, maître de conférences en théologie fondamentale et science des religions comparative à l'université de Würzburg, désigne Bettina von Arnim par Brentano-Arnim et s'en explique ainsi : « Le nom « Brentano-Arnim » doit être expliqué. Il est usuel d'appeler la femme écrivain uniquement par son prénom « Bettina » ou « Bettine ». H. Keul considère que c'est une désignation patriarcale de la femme. Des désignations telles que « Bettina », « Rahel » et « Caroline » sont usuelles, mais qui parle de « Friedrich », « Johann Wolfgang » et « Achim » ? « Brentano » est son nom de jeune fille, qui est cependant déjà pris par son célèbre frère, Clemens Brentano. « Arnim » est celui de son mari. – Incitée par Ursula Liebertz-Grün, professeur de philologie allemande à l'université de Mannheim, H. Keul désigne l'écrivain par « Brentano-Arnim ». Hildegund Keul, *Menschwerden durch Berührung, Bettina Brentano-Arnim als Wegbereiterin für eine Feministische Theologie*, Würzburger Studien zur Fundamentaltheologie, Band 16, Frankfurt/Main, Peter Lang, 1993, p. 16.

⁸ De son vrai nom Elisabeth Catharina Ludovica Magdalena, elle se faisait appeler Bettina mais signait Bettine.

Issue d'un milieu privilégié, Bettina von Arnim recevait dans son salon berlinois, l'un des plus importants de la période du *Vormärz*,⁹ de très nombreux intellectuels d'orientations politiques les plus diverses. Ainsi, elle accueillait tout autant les intellectuels Friedrich Schleiermacher, Alexander von Humboldt, Karl August Varnhagen von Ense, Friedrich Carl von Savigny, marié à sa sœur Gunda, que de jeunes écrivains représentants de la *Jeune Allemagne* tels que Karl Gutzkow, Theodor Mundt, Gustav Kühne, Ludwig Börne, que les hégéliens Moriz Carriere ou les frères Bauer, le libéral Heinrich Bernhard Oppenheim ou le jeune Max Ring, médecin et écrivain. Elle pouvait accueillir aussi bien des personnages de très haut rang comme le prince héritier Charles de Wurtemberg¹⁰ qui devint le roi Charles I^{er} ou l'anarchiste russe Mikhaïl Bakounin. C'était donc une palette de couleurs politiques très diversifiée qu'elle rencontrait et faisait se rencontrer dans son salon.¹¹

Bettina von Arnim s'est fait connaître du public en 1835 lors de la parution de sa correspondance avec Goethe, *Goethes Briefwechsel mit einem Kinde*,¹² et ensuite par ses diverses actions en faveur du peuple auprès du roi Frédéric Guillaume IV. Autodidacte, elle a suivi sa voie grâce à un individualisme particulièrement poussé, que son aversion de toutes les valeurs philistines ne faisait que renforcer. C'est une femme qui a su attirer l'attention sur elle par ce côté anticonformiste, et aspirait à se faire reconnaître auprès des grands de son époque pour sa ténacité dans ses engagements. « Enfant terrible » de la période romantique – pour reprendre une expression consacrée, qui figure dans plusieurs commentaires de Marie-Claire Hock-Demarle à propos de Bettina von Arnim et qui synthétise vivacité des sentiments et contestation de contraintes extérieures¹³ –, Bettina von Arnim est une femme de terrain, qui combat le mal et l'injustice dans une Prusse conservatrice et agitée. Femme de lettres engagée, elle ne se laisse pas décourager par les obstacles et les difficultés rencontrés, et répond aux nombreux appels venus d'Allemagne, mais également de Pologne et de Hongrie, pour défendre la liberté d'expression et combattre l'injustice.

Impact de la Révolution française et débats politiques et sociaux pendant la première moitié du XIX^e siècle

Bettina von Arnim est née quatre ans avant la Révolution française. Si elle n'a donc pas connu l'engouement que cet événement a suscité chez de nombreux intellectuels allemands, elle a cependant été en contact avec la répercussion qu'il a eue sur ses proches, tels que son frère Clemens Brentano,¹⁴ Achim von Arnim ou encore Friedrich Carl von Savigny, ministre de la révision de la législation à la cour

⁹ Petra Wilhelmy-Dollinger, *Der Berliner Salon im 19. Jahrhundert (1780-1914)*, Berlin, Verlag De Gruyter, 1989.

¹⁰ Karl von Wurtemberg (1823-1891). Ulrike Landfester (hrsg.): *Lieber Kronprinz! Liebe Freundin!: Briefwechsel zwischen Bettine von Arnim und Karl von Wurtemberg. Mit einem Anhang: Briefwechsel zwischen Bettine von Arnim und Julius von Hardegg*, Heidelberg, Manutius Verlag, 1998.

¹¹ Cet aspect du salon sera plus amplement traité dans la partie II.

¹² Arnim, Bettina von, *Goethes Briefwechsel mit einem Kinde*, Berlin, Arnims Verlag, 1835. Traduction française d'Hortense Cornu, *Correspondance de Goethe avec une enfant*.

¹³ Cf. son article récapitulatif « L'expression de la condition ouvrière dans la littérature du Vormärz », in : Gilbert Krebs (dir.), *Aspects du 'Vormärz'. Société et politique en Allemagne dans la première moitié du XIX^e siècle*, Paris, Université de la Sorbonne nouvelle, 1984, en particulier p. 71-96, en particulier p. 88.

¹⁴ Clemens Brentano, (1778-1842), est un des frères de Bettina von Arnim. Une relation très intense lia le frère et la sœur qui firent connaissance chez leur grand-mère, Sophie von La Roche, lorsque Bettina avait 12 ans. Il sera son mentor quelques années et lui conseillera de lire „meistens Goethe und immer Goethe“. Helmut Hirsch, *Bettina von Arnim*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt Monographien, 1992, p. 17.

de Frédéric Guillaume IV et fondateur en 1815 de l'École Historique du droit qui soutenait la thèse que le droit est le produit de l'histoire, et que l'on considère comme étant celui qui a forgé la notion de *Volksgeist*.¹⁵ Dans sa volonté de fonder une société avec à sa tête un souverain proche de son peuple, Bettina développa également une conception fondée sur le *Volksgeist* et le *Volkskönig* au travers de ses lettres adressées à Frédéric Guillaume IV et dans ses deux livres au roi, *Dies Buch gehört dem König* et *Gespräche mit Dämonen* parus respectivement en 1843 et 1852.

L'époque du *Vormärz* (1815-1849) a été – en particulier depuis les années 1980 – largement étudiée.¹⁶ Il est dorénavant admis que les anciennes polémiques entre adeptes de la notion de *Biedermeier*, censée correspondre aux enjeux littéraires, et tenants de la notion de *Vormärz*, censée être au contraire plus politique, relèvent de combats d'arrière-garde et que c'est finalement le terme *Vormärz* qui rend le mieux compte de la richesse en événements politiques et sociaux et en nombreux courants contestataires, voire révolutionnaires. Pour contrer ces mécontentements, les services de Metternich¹⁷ avaient renforcé la censure par diverses mesures. L'assassinat de Kotzebue¹⁸ en 1819 lui avait donné l'occasion de promulguer les Décrets de Carlsbad¹⁹ et de réduire fortement la liberté d'expression. Les écrivains, en particulier les représentants de la *Jeune Allemagne*, censurés et interdits de publication, en souffrirent. Certains tels que Heine²⁰ émigrèrent à Paris.

C'est pourquoi, ce début du siècle est également marqué par des essais pour contourner cette censure et par de timides avancées des femmes grâce à l'épistolaire et à la tenue de salons. Les femmes, dont les libertés d'expression étaient également réduites du fait même de leur statut de mineures, avaient trouvé ici depuis la fin du XVIII^{ème} siècle une brèche, qui leur avait permis de s'exprimer, même timidement, sur les faits politiques de leur temps. Elles avaient saisi un moyen autorisé pour s'exprimer sur les événements publics et sortaient ainsi peu à peu de leur sphère privée pour s'immiscer dans les événements de la sphère publique. Cette liberté partielle leur fut bien utile pour s'exprimer pendant cette période agitée du *Vormärz*, qui compte de nombreuses épistolières et salonnières, telles que Rahel Varnhagen ou Henriette Herz. Bettina, dont les aînées avaient ouvert la voie, comprit l'intérêt que la correspondance épistolaire apportait pour véhiculer ses propres messages. On le constate par exemple dans les lettres qu'elle envoie à Savigny²¹ en 1809 et 1813, quand elle évoque non sans fougue les engagements militaires de ses

¹⁵ Cf. Benjamin Lahussen, *Alles Recht geht vom Volksgeist aus. Friedrich Carl von Savigny und die moderne Rechtswissenschaft*, Berlin, Nicolai, 2012.

¹⁶ Exemples d'études critiques sur la période du *Vormärz* : Alexa Geisthövel, *Restauration und Vormärz 1815-1847*, Paderborn, Verlag Ferdinand Schöningh, 2008. Thomas Nipperdey, *Deutsche Geschichte, 1800-1866*, München, Verlag Beck, 1983. Sandrine Kott, *L'Allemagne au 19^{ème} siècle*, Paris, Hachette, 1999.

¹⁷ Klemens Wenzel Lothard von Metternich (1773-1859), homme politique de l'empire autrichien. Wolfram Siemann, *Metternich: Staatsmann zwischen Restauration und Moderne*, München, Beck Verlag, 2010. Armin Gebhardt, *Staatskanzler Metternich: eine Studie*, Marburg, Tectum-Verlag, 2009.

¹⁸ August von Kotzebue (1761-1819) fut assassiné par Karl Ludwig Sand en raison de ses attaques contre les *Burschenschaften*, les sociétés étudiantes, qu'il caractérisait de noyaux révolutionnaires. En 1817, son livre *Geschichte des deutschen Reichs* avait été brûlé par les étudiants lors de la fête de Wartburg, *Wartburgfest*.

¹⁹ Eberhard Büssem, *Die Karlsbader Beschlüsse von 1819: die endgültige Stabilisierung der restaurativen Politik im Deutschen Bund nach dem Wiener Kongreß von 1814/15*, Gerstenberg, Hildesheim, 1974. Walter Bußmann, *Zwischen Preußen und Deutschland. Friedrich Wilhelm IV.*, Berlin, Goldmann Verlag, 1990.

²⁰ Ursula Stein, *Heinrich Heine – ein deutscher Europäer im französischen Exil: Vortrag, gehalten vor der Juristischen Gesellschaft zu Berlin am 9. Dezember 2009*, Berlin, Verlag De Gruyter, 2010. Hermann Wendel, *Heinrich Heine: ein Lebens- und Zeitbild*, Hannover, HZ-Verl., 2007.

²¹ Cf. Eugen Wohlhaupter, *Dichterjuristen, Savigny und Brentano, Savigny und Armin*, Tübingen, Mohr, Siebeck, 1953, p. 67-69.

proches : Savigny ayant pris l'uniforme, Bettina s'en réjouit ouvertement. Dotée d'une indéniable aptitude à saisir rapidement les événements politiques et sociaux du moment, Bettina utilisa fréquemment et régulièrement ce moyen de communication pour commenter les événements. Consciente du pouvoir qu'exerçait la censure sur toute publication, elle dut s'adapter à cette contrainte et le fit de manière très judicieuse comme le montreront les répliques des responsables de la censure, et en particulier d'Arnim-Boitzenburg²² avec qui elle engagea un véritable bras de fer.

Sur le terrain de l'émancipation féminine, personne ne conteste que Bettina von Arnim tient une place toute particulière dans la mesure où elle se greffe sur un individualisme très poussé. Néanmoins, elle ne ressentait pas le besoin de rassembler les femmes autour d'une cause, d'une idéologie. Avec le recul du temps, il est de ce fait difficile de mesurer l'intensité de son combat en faveur de l'émancipation féminine ; par exemple, faut-il le limiter à sa personne ou au contraire se demander si ce combat était exemplaire ou du moins significatif de certaines personnalités hautes en couleur qui occupaient le devant de la scène dans le Berlin de son temps ? Et, de façon générale, si l'on replace le parcours de Bettina von Arnim dans sa génération, fait-elle figure de personnalité exceptionnelle, de pionnière de l'émancipation féminine, ou faudrait-il au contraire relativiser ses élans émancipatoires ? Cette question a déjà été abordée par les biographes de Bettina von Arnim, certains d'entre eux la classant effectivement parmi les pionnières du premier féminisme et, à l'aide des écrits de notre auteur, nous essayerons de confirmer ou d'infirmer leurs critères de jugement dans la présente étude. Nous évoquerons son anticonformisme et sa détermination en rappelant la norme dont elle s'écartait sur le plan familial, social et culturel. Nous verrons ainsi si l'on peut déceler de la cohérence et de la constance dans son engagement au travers de son anticonformisme et de son antiphilistinisme.

Les écrits politiques de Bettina von Arnim ont certes déjà été étudiés,²³ mais il reste encore certaines questions en suspens que cette recherche se donne pour objectif d'analyser. L'approche que nous proposons consiste de bout en bout à croiser l'étude du discours épistolaire avec des mécanismes relationnels et communicationnels. Quelle considération Bettina porte-t-elle aux tenants du pouvoir et aux personnages les plus influents ? D'une part, Bettina von Arnim se situe dans l'opposition, la contradiction, la rébellion, et, d'autre part, elle cherche à obtenir des résultats et cultive le dialogue, les rencontres. Comment concilie-t-elle individualité et action publique en utilisant le recours au genre épistolaire ? Prolongeant les travaux existants, un de nos objectifs sera d'analyser le rapport, chez cet auteur, entre ce qui semble relever de l'intimité – au sens de confidences, d'aveux de sentiments personnels – et ce qui répond à des appels semi-publics – sous forme de correspondances avec des personnalités hautement influentes et d'incitations à des réformes ou à des modifications de jugement. Comment se répartissent les catégories d'arguments appartenant à la sphère privée et celles qui appartiennent à la sphère publique ? Entend-elle maîtriser leurs interactions ?

²² Cf. Partie I, chapitre IV.

²³ Quelques ouvrages critiques sur ses correspondances : Ursula Püschel, *Bettina von Arnim – Politisch. Erkundungen, Entdeckungen, Erkenntnisse*, Bielefeld, Aisthesis-Verlag, 2005. Wolfgang Bunzel (hrsg.), Ulrike Landfester, Walter Schmitz, Sibylle von Steinsdorff, *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften*, vier Bände, Frankfurt/Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1995. Gertrud Meyer-Hepner, *Der Magistratsprozeß der Bettina von Arnim*, Weimar, Arion Verlag, 1960. Ulrike Landfester, *Die echte Politik muß Erfinderin sein*. Beiträge eines Wiepersdorfer Kolloquiums zu Bettina von Arnim, Überlegungen zum Umgang mit Bettine von Arnim politischem Werk, Berlin, 1999. Ulrike Landfester, *Selbstsorge als Staatskunst: Bettine von Arnims politisches Werk*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2000.

Partant de ces différentes interrogations, notre objectif consistera à chercher quelles cohérences s'établissent chez cet auteur entre confrontation et dialogue. Il s'agira d'examiner la stratégie de la confrontation propre à cet auteur, l'affirmation de son individualité et pourtant, en même temps, sa recherche continue de partenariat au travers de ses contacts, qu'elle entretenait par de longues correspondances.²⁴ Puisque Bettina von Arnim était une grande épistolière qui a pu converser, du fait de son statut personnel, avec les monarques, les écrivains et les artistes, sa correspondance nous donnera de nombreux détails sur les mécanismes sociaux.

La réhabilitation récente des engagements de Bettina von Arnim

Ursula Püschel écrit en 2005 en introduction de son livre : « *Bettina von Arnim a laissé derrière elle une œuvre extrêmement riche et universelle, à peine épuisable.* »²⁵ Elle accompagne ce premier constat d'un autre : elle souligne le fait que toutes les facettes de notre auteur sont pourtant restées longtemps méconnues. Ceci est dû à plusieurs facteurs.

Tout d'abord, parce que certains documents écrits ou concernant la famille von Arnim avaient disparu ou avaient été soigneusement cachés par les descendants. Quelques-uns réapparurent en 1929 lorsque la famille, pour des raisons financières, organisa la vente des manuscrits en sa possession. Même si les écrits furent éparpillés un peu partout dans le monde, cette vente permit cependant de nouvelles interprétations ou des compléments d'interprétation sur l'engagement politique et social de Bettina von Arnim, longuement tu par sa famille, et l'environnement proche du roi, qui considérait son engagement comme une immixtion dans les affaires politiques et presque comme un délit d'ingérence dans les affaires de l'Etat. Cette position a été renforcée par un manque de reconnaissance du genre féminin qui, selon les études féministes, n'aurait été battu en brèche qu'avec l'émergence du deuxième mouvement féministe, c'est-à-dire à la fin des années 1960.

Selon Lujo Brentano,²⁶ fils de Christian Brentano,²⁷ l'un des demi-frères de Bettina von Arnim, cette volonté de cacher la vérité a été accentuée par les travaux de recherche de Reinhold Steig,²⁸ professeur de littérature et spécialiste de la période du romantisme allemand, mandaté par la famille von Arnim pour gérer la succession de celle-ci. L. Brentano le rend responsable de l'image faussée donnée à Bettina von Arnim jusqu'au début du XX^{ème} siècle dans la littérature.²⁹ En effet, R. Steig, alors qu'il avait formellement identifié Bettina von Arnim comme étant l'auteur de *An die aufgelöste preußische Nationalversammlung. Stimmen aus Paris*, avait affirmé qu'elle ne pouvait en être l'auteur :

²⁴ Cf. Ursula Püschel, *Die Welt umwälzen – denn darauf läuft's hinaus – Der Briefwechsel zwischen Bettina von Arnim und Friedrich Wilhelm IV.*, Bde 1 und 2, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2001. Gustav Konrad, *Werke und Briefe/Bettina von Arnim*, Bde 1-5, Darmstadt, wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1959. *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c. Ludwig Geiger, *Bettine von Arnim und Friedrich Wilhelm IV. Ungedruckte Briefe und Aktenstücke*, Frankfurt/Main, Rütten & Loening, 1902.

²⁵ Cf. *Bettina von Arnim – politisch.*, o.c.

²⁶ (1844-1931).

²⁷ (1784-1851).

²⁸ (1857-1918), historien littéraire.

²⁹ Cf. *Bettina von Arnim – Politisch.*, o.c, p. 199.

*Reinhold Steig connaissait le véritable auteur de cette brochure. Un exemplaire se trouvait dans les œuvres posthumes de Varnhagen dans lequel il avait enregistré Bettina von Arnim comme étant l'auteur, et il disposait des manuscrits de Bettina. Mais Steig décréta sciemment : 'Le style de la brochure est étranger à Bettina', et ce jugement eut valeur de vérité pour le monde littéraire jusqu'en 1954.*³⁰

C'est en effet en 1954 que U. Püschel découvrit l'ouvrage original sous le nom de Bettina von Arnim dans la maison d'édition est-allemande Henschel. Elle le publia sous ce même nom pour rendre à son auteur la reconnaissance du travail effectué en faveur de la Pologne du XIX^{ème} siècle.³¹

En 1902, Ludwig Geiger³² retrouvait des lettres de Bettina von Arnim envoyées au roi Frédéric Guillaume IV. Jusqu'ici cachées par la famille, ces lettres ouvraient une tout autre dimension dans les travaux de recherche sur Bettina von Arnim. Elles contenaient en effet des indications très précises sur les hommes politiques de l'époque « *dont les noms étaient liés à de graves événements de l'histoire de la Prusse et de l'Allemagne* »³³ et pour la défense desquels notre auteur déploiera de vibrants plaidoyers épistolaires. On pouvait ainsi lire les noms de Friedrich Wilhelm Schloeffel,³⁴ qui avait aidé Bettina von Arnim à réunir des documents sur les populations pauvres de la Silésie, dans le but de publier son rapport social, *Das Armenbuch*.³⁵ Il fut arrêté et condamné pour haute trahison en 1845. Le nom de Ludwik Mieroslawski,³⁶ qui préparait une révolte pour une Pologne libre et autonome, et qui fut condamné à mort en 1847. Enfin, le nom de Gottfried Kinkel,³⁷ poète et révolutionnaire, également menacé de mort pour sa participation à la révolte badoise en 1849. U. Püschel ajoute : « *Lorsque Ludwig Geiger put publier en 1902 les lettres que Bettina avait écrites au roi, il dévoila un côté jusqu'ici largement inconnu et surtout non souhaité de ses activités.* »³⁸

³⁰ „Reinhold Steig war die wahre Verfasserschaft dieser Broschüre bekannt. Im Nachlass von Varnhagen befand sich davon ein Exemplar, worin er Bettina von Arnim als Autorin eingetragen hatte, und die Manuskripte dazu von Bettinas eigener Hand lagen ihm vor. Aber Steig dekretierte wider besseres Wissen: „Der Stil der Broschüre ist bettinafremd“, und dieses Urteil galt für die Fachwelt bis 1954.“

http://www.vonarnim.com/content/Anhaenge/nachlass_bettina_achim.pdf

³¹ C'est en 1926 que l'auteur de la brochure sur la Pologne fut clarifié par Otto Mallon qui publia la correspondance entre Bettina von Arnim et Hortense Cornu dans laquelle se trouvait une lettre de Bettina von Arnim datée du 23 janvier 1849. Bettina s'excusait auprès d'Hortense Cornu d'avoir utilisé son pseudonyme, St. Albin, sans lui en avoir demandé l'autorisation. La brochure par elle-même ne fut retrouvée qu'en 1954 par Ursula Püschel. Otto Mallon, „Bettina von Arnims Briefwechsel mit Hortense Cornu“, in : *Euphorion* 27 (1926), p. 398-408. Bettina von Arnim, *Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 1221.

³² Cf. Bettina von Arnim und Friedrich Wilhelm IV., o.c.

³³ „(...) deren Namen mit gravierenden Ereignissen der preußischen und deutschen Geschichte verbunden sind.“ Bettina von Arnim – Politisch, o.c, p. 193.

³⁴ Friedrich Wilhelm Schloeffel, (1800-1870), industriel, puis homme politique démocrate de la période du Vormärz. Accusé d'avoir été l'instigateur de la révolte des tisserands en juin 1844 en Silésie et emprisonné, il sera relâché faute de preuve. Il sera député au parlement de Francfort, puis participera à la Révolution badoise de 1848.

³⁵ Bettina von Arnim, *Bettina von Arnims Armenbuch*, (hrsg.) Werner Vordtriede, Frankfurt/Main, Insel Taschenbuch 541, 1981.

³⁶ Julia Franke, *Ein europäischer Freiheitskämpfer: Ludwik Mieroslawski; 1814-1878*; Katalog zur gleichnamigen Ausstellung in der Alten Nationalgalerie – Staatliche Museen zu Berlin, 16. März 2006 – 7. Mai 2006, Berlin, 2006.

³⁷ Monica Klaus (bearb.), *Liebe treue Johanna! Lieber Gott! : der Briefwechsel zwischen Gottfried und Johanna Kinkel 1840-1858*, 3 Bde. Bonn, Stadt Bonn, 2008. Bernhard Walcher, *Vormärz im Rheinland: Nation und Geschichte in Gottfried Kinkels literarischem Werk*, Berlin, Verlag De Gruyter, 2010.

³⁸ Bettina von Arnim – Politisch, o.c., p. 72.

Ce point bien particulier est également à l'origine de l'image de Bettina qui est aujourd'hui fortement controversée bien qu'elle ait circulé largement et ait été délibérément affichée pendant des années : elle consistait donc dans le refus d'admettre qu'un membre de la famille von Arnim ait pu participer aux débats politiques avec des idées contraires à celles défendues par la famille, et surtout le refus d'accepter qu'une femme du XIX^{ème} siècle ait pu s'engager dans un domaine réservé alors exclusivement aux hommes. Fritz Böttger souligne que les préjugés de l'époque vis-à-vis des femmes ont joué contre Bettina :

Mis à part quelques spécialistes en littérature qui avaient lu le livre de Ludwig Geiger 'Bettina von Arnim und Friedrich Wilhelm IV.', personne ne savait que Bettina avait été l'une des premières femmes allemandes à avoir tenté d'entrer en politique ; ce fut ignoré en raison des préjugés politiques de l'époque wilhelmienne.³⁹

C'est à ce constat, à savoir que les chercheurs n'avaient pas disposé de toutes les informations, que U. Püschel attribue les lacunes ou les erreurs d'interprétation qui auraient été commises par le passé et qu'elle estime devoir être corrigées. Elle reconnaît que des chercheurs tels que Ingeborg Drewitz, auteur en 1969 de la première biographie de Bettina von Arnim, ont parfois donné une interprétation faussée de celle-ci et U. Püschel justifie cette interprétation erronée par un manque d'éléments et d'informations. Elle constate également que le comportement de Bettina von Arnim a souvent été mal interprété, non plus par faute de documents, mais parce que l'interprétation relevait plus d'une simplification de la psychologie du personnage. Bettina von Arnim est en effet un personnage complexe et sa manière de composer ses missives reflète cette complexité, en l'amplifiant même en raison d'une apparence primesautière, parfois en fait savamment entretenue. Cette liberté d'expression se manifeste notamment chaque fois qu'elle adopte des comportements différents selon le contexte du moment et l'interlocuteur. Elle affirmait, par exemple au roi qu'elle ne lisait pas la presse, qu'elle n'avait aucun contact avec des personnes politiques qui auraient pu la conseiller. Ces affirmations relèvent d'une de ces stratégies car d'autres lettres prouvent au même moment qu'elle lisait et s'informait bel et bien dans la presse. Mais, en prenant ce recul par rapport à l'opinion publique, et en faisant valoir une certaine neutralité politique, Bettina von Arnim se créait une marge de manœuvre pour agir plus librement. Elle côtoyait ainsi différentes tendances politiques sans pour autant en arborer officiellement les couleurs. Cette distance lui permettait d'agir librement et son salon à Berlin, support indissociable de son écriture, en est la meilleure preuve.

Bien qu'il ne faille malgré tout pas sous-estimer le fait que Bettina ait été de son vivant une personnalité connue dans les milieux littéraires et politiques, l'impression que l'on a d'elle est qu'elle était pour le moins rarement prise au sérieux et qu'elle passait le plus souvent pour excentrique. Ce n'est que tardivement, en parallèle avec l'évolution des *Gender Studies* que nous venons de rappeler, que cela a changé. C'est pourquoi le relatif manque d'intérêt porté aux spécificités intrinsèques de la manière de procéder qu'avait Bettina von Arnim a également joué un rôle important. Rappelons que, jusqu'à cette date, l'identité d'écrivain politique ne lui était pas reconnue, ce que les critiques expliquent ici encore par la méconnaissance des spécificités de la présence féminine dans le domaine de la politique. Kathleen M.

³⁹ Fritz Böttger, *Bettina von Arnim, Ein Leben zwischen Tag und Traum*, Berlin, Verlag der Nation, 1986, p. 9.

Hallihan a fait le même constat que U. Püschel et écrit, en 2005, dans sa thèse de doctorat :

*Alors que Bettina von Arnim (1785-1859) s'est intéressée et a participé pendant le Vormärz au débat politique de 1830 et 1840 à Berlin, les chercheurs ont traditionnellement mis l'accent sur les aspects littéraires de ses premiers textes, et largement ignoré ses travaux politiques ultérieurs.*⁴⁰

Même remarque dix ans plus tôt de la part de Katherine Goodman et de Elke Frederiksen, qui commencent leur ouvrage, paru en 1995, par une phrase qui confirme l'intérêt grandissant pour Bettina von Arnim : « *Aujourd'hui, Bettina Brentano-von Arnim est incontestablement l'une des femmes écrivains les plus connues dans la littérature allemande. Il n'en a pas toujours été ainsi.* »⁴¹ S'il est vrai que l'intérêt pour Bettina von Arnim a grandi et que des études ont été écrites sur les aspects politiques, sociaux et féministes de ses actions, il semble cependant important de modifier l'angle d'observation en mettant moins l'accent sur ce que Bettina a réalisé et beaucoup plus sur la manière dont elle s'y est prise, d'essayer de comprendre quels moyens elle a utilisés pour atteindre ses objectifs. L'écriture épistolaire est le moyen qu'elle a choisi. Nous allons essayer de voir quelles stratégies elle a ainsi employées pour défendre des causes et exposer ses conceptions politiques et sociales à Frédéric Guillaume IV.

Problématique et supports textuels utilisés

Le choix de l'épistolaire tel qu'il est opéré par Bettina von Arnim est délibéré. Certaines de ses correspondances ont été remaniées, puis publiées tardivement mais à une cadence régulière ; la première se fit après la mort de Goethe, les autres s'enchaînèrent entre 1840 et 1849 : *Die Gûnderode*,⁴² *Clemens Brentanos Frûhlingskranz aus Jugendbriefen ihm geflochten, wie er selbst schriftlich verlangte*,⁴³ *Ilius Pamphilus und die Ambrosia*.⁴⁴ *Dies Buch gehôrt dem Kônig*⁴⁵ et *Gespräche mit Dâmonen. Des Kônigsbuches zweiter Band*⁴⁶ sont deux ouvrages dédiés à Frédéric Guillaume IV dans lesquels Bettina, par le biais de conversations fictives, présente au roi son programme de réformes fondé en particulier sur l'image du souverain idéal qu'elle caractérise par le *Volkskônig*. On retrouvera dans ses deux ouvrages ses correspondances et ses réflexions sur la politique de la Prusse. Enfin, *An die aufgelöste Preußische Nationalversammlung. Stimmen aus Paris*.⁴⁷ également appelé « la brochure sur la Pologne », *die Polenbrochûre*, a été écrite par Bettina von Arnim mais signée par un pseudonyme, St Albin, en vue de déjouer

⁴⁰ "Despite Bettina von Arnim's (1785-1859) interest and participation in the *Vormärz* political discourse of the 1830s and 40s in Berlin, scholarship has traditionally focused on the literary aspects of her earlier texts, largely ignoring her later, politically charged works." Kathleen M. Hallihan, *The literary politics of Bettina von Arnim from 1830 to 1852*, Dissertation, Presented in Partial Fulfillment of the Requirements for the Degree Doctor of Philosophy in the Graduate School of The Ohio State University, 2005, p. ii.

⁴¹ „Today Bettina Brentano-von Arnim (1785-1859) is undoubtedly one of the best-known women writers in German literature. This has not always been so." Katherine Goodman, Elke Frederiksen, *Gender and Politics*, Michigan, Wayne State University Detroit, 1995, p. 13.

⁴² Bettina von Arnim, Berlin, Arnims Verlag, 1840.

⁴³ Bettina von Arnim, Berlin, Arnims Verlag, 1844.

⁴⁴ Bettina von Arnim, Berlin, Arnims Verlag, 1847/48.

⁴⁵ Bettina von Arnim, Berlin, Arnims Verlag, 1843.

⁴⁶ Bettina Arnim, Berlin, Arnims Verlag, 1852.

⁴⁷ Bettina von Arnim, Berlin, Arnims Verlag, 1848.

la censure. Certaines de ses correspondances, ses lettres au roi, sa correspondance avec les frères Grimm ou celle avec Heinrich Bernhard Oppenheim, auxquelles nous ferons régulièrement référence, ont été publiées au XX^{ème} siècle, structure et styles y étant originaux.

Nous verrons que le choix de l'épistolaire de Bettina relève d'une stratégie qui allie proximité et distance, et donne à son auteur des marges de manœuvre dont la portée explicite ou implicite mérite d'être analysée. Le corpus retenu est celui de trois correspondances, celles contenant les lettres que Bettina a adressées à Savigny, aux frères Grimm, Jacob et Wilhelm, et au roi Frédéric Guillaume IV. Ce choix sera ponctuellement complété par des références à d'autres correspondances échangées avec d'autres partenaires, ces dernières ne seront cependant citées qu'à des fins de mises en perspective des premières. Les lettres examinées ont été écrites entre 1838 et 1849 et elles seront traitées en raison de leur structure particulièrement complexe, de sorte que leur cohérence n'y apparaît pas d'emblée. Mais elles nous ont semblé de ce fait fort intéressantes, en fonction aussi du sujet abordé ou des prises de position de Bettina.

La date de 1838 correspond à la première prise de contact avec le prince héritier, et 1849, à la fin de sa correspondance avec Frédéric Guillaume IV. Ces lettres sont en grande majorité extraites des correspondances que Bettina von Arnim a entretenues avec les frères Grimm de 1838 à 1841, avec Friedrich von Savigny en 1839, et avec Frédéric Guillaume IV de 1839 à 1849. Le choix de ces correspondances couvre une période tendue et conflictuelle. La correspondance avec les frères Grimm marque les premiers pas de son engagement politique. Celle avec le souverain montre l'évolution de ses interventions dans un contexte politique et social agité. Le changement de souverain à la tête de l'Etat en 1840 avait en effet fait naître de nombreux espoirs dans la société prussienne. Nous verrons ainsi que l'engouement des premiers instants s'amenuise pour laisser place à l'écriture d'une femme qui plaide la cause du souverain, de la Prusse et du peuple.

Lesdites correspondances nous semblent avoir respectivement atteint un point culminant dans cinq lettres, qui feront l'objet d'une attention plus particulière dans notre étude. Cela vaut pour le courrier que Bettina adressa à Wilhelm Grimm, de Berlin, au début de janvier 1838⁴⁸ que nous analyserons dans notre première partie. Cela vaudra aussi, dans la deuxième partie de notre travail, pour une lettre de Bettina à Friedrich Carl von Savigny, écrite de Bärwalde, le 4 novembre 1839,⁴⁹ lettre que nous croiserons avec les réponses de Friedrich Carl von Savigny à Bettina, le 24 novembre 1839 et le 2 décembre 1839.⁵⁰ Cette lettre à Savigny fera l'objet d'une étude à part dans le chapitre « Les spécificités de son écriture ». Et cela vaudra également pour trois lettres que Bettina a adressées de Berlin au roi de Prusse, les datant du 16 juin 1842, du 14 avril 1846 et du 8 juillet 1849.⁵¹ Les autres lettres faisant partie de ces trois correspondances seront évoquées mais leur analyse sera moins détaillée que pour les cinq exemples qui viennent d'être signalés et qui

⁴⁸ Elle est extraite de l'édition de Hartwig Schulz, *„Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm 1838-1841“*, Frankfurt/Main, Insel Verlag, 1985, p. 23.

⁴⁹ Lettre également extraite de *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 224.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 262 et p. 272.

⁵¹ Elles sont tirées de l'édition publiée par Ursula Püschel, *„Die Welt umwälzen, Band 1, o.c., : lettre 10 de Bettina von Arnim à Frédéric Guillaume IV, Berlin, le 16 juin 1842, p. 75 ; lettre 33 de Bettina von Arnim à Frédéric Guillaume IV, Berlin, le 14 avril 1846, p. 150 ; lettre 42 de Bettina von Arnim à Frédéric Guillaume IV, Berlin, le 8 juillet 1849, p. 226.*

serviront en quelque sorte de pivot et de référence, que les autres viennent compléter, alimenter et confirmer au fur et à mesure.

Ce choix nous amènera à commenter en particulier une correspondance qui tournait autour de l'affaire dite des *Sept de Göttingen*, avec plusieurs lettres qui étaient destinées aux frères Grimm. Bettina leur apporte son soutien inconditionnel après leur renvoi de l'université de Hanovre ; une des lettres, la plus longue de toute la correspondance de Bettina, est adressée à Friedrich Carl von Savigny et le sujet principal en est la position et l'engagement de Savigny vis-à-vis des frères Grimm. Nous croiserons les deux réponses données par Savigny à ce courrier avec les arguments donnés par Bettina ; en ce qui concerne les trois lettres écrites à Frédéric Guillaume IV, nous nous arrêterons plus longuement sur trois sujets différents : le premier porte sur les problèmes rencontrés par Bettina avec la censure ; le deuxième a pour sujet Ludwig Mieroslawski ; et enfin le troisième, Gottfried Kinkel. De 1838 à 1849, ces lettres donnent une idée des approches utilisées par Bettina von Arnim, des sujets choisis, de leur structure, des arguments avancés.

Parmi les lettres de Bettina à Savigny, nous examinerons aussi de près deux réponses données à un courrier de Bettina par Savigny. L'analyse des réponses de Savigny nous fournira en effet des éléments importants grâce aux remarques faites cette fois par le destinataire, qui confirmera ou au contraire infirmera les propos tenus par Bettina von Arnim. De cette manière, outre notre présentation des tactiques qui étaient employées de façon récurrente par Bettina pour amener un sujet, analyser une affaire ou convaincre un destinataire, le croisement de ce courrier et des réponses montrera les mécanismes cachés et utilisés implicitement par Bettina pour atteindre l'objectif recherché. Comme elle entretenait un réseau épistolaire important, dont elle n'hésitait pas à se servir pour défendre une cause, il sera le plus souvent possible fait également référence à d'autres courriers envoyés par Bettina ou aux réponses qu'elle aura reçues de ses nombreux correspondants sur les sujets concernés.

L'analyse de la structure sera complétée par celle de recherche des mises en scène opérées quasiment théâtrales par Bettina. Ses lettres sont souvent des dialogues construits fictivement entre elle et le destinataire. Bettina pose de nombreuses questions et réclame des réponses. Elle justifie également souvent ses propos en rapportant une scène, un fait, voire en racontant une histoire. La lettre comme espace de vie devient très vite vivante et théâtrale. Nous essayerons de comprendre en quoi de tels éléments faisaient partie de sa stratégie et quels rôles ils prenaient dans l'objectif recherché.

Nous pouvons ainsi établir une grille de lecture applicable aux lettres de Bettina.⁵² Une première rubrique – qui fera partie de nos commentaires – consiste à souligner que, comme le choix se présente sitôt qu'on se trouve confronté à la nécessité d'analyser un mode de communication, les lettres de Bettina entrent dans le cadre de la communication écrite et individualisée. La conséquence en est que la notion de

⁵² Nous proposons ici une grille de lecture qui s'inspire de rubriques commentées dans l'ouvrage de Heinz Pürer, *Publizistik – und Kommunikationswissenschaft, ein Handbuch*, Konstanz, UVK, 2003, ainsi que des articles concernant les théories communicationnelles dans le *Metzler-Lexikon Literatur- und Kulturtheorie: Ansätze – Personen – Grundbegriffe*, de Ansgar Nünning, Stuttgart, Metzler, 2008.

communication doit être prise ici dans un sens réduit. C'est alors une communication qui répond à l'intention de s'exprimer en vue d'être compris et en empruntant – plus ou moins – des voies codifiées au préalable par des normes et des usages.

Une autre rubrique – que nous utiliserons également dans l'analyse des lettres – concerne le fait que, en empruntant le médium de l'écrit, et donc en mentionnant de multiples façons la distance la séparant de ses correspondants, un épistolier ne pratique pas de communication directe. C'est bien sûr le cas de Bettina aussi. Cependant elle joue souvent à rendre la communication directe, et c'est même ce qui prédomine sous sa plume : elle se plaît à employer des formes de dialogues imaginaires, ou bien elle s'adonne à des effusions sentimentales, exposant ainsi joie ou indignation.

Un autre élément à prendre en considération est le fait que tout épistolier escompte une réponse et l'obtient, mais pas toujours. Bettina prend soin de citer les réponses qu'elle a reçues. De plus, elle tente des manœuvres de manipulation du partenaire, prête à ponctuellement le désinformer afin de le persuader. Le plus souvent, elle rectifie plutôt les faits qui lui semblent déformés. En cela, elle respectait toutes proportions gardées quelques-uns des usages épistolaires. Au fil des dernières années, elle a cependant de plus en plus évolué vers une autre forme, celle qui n'attendrait pas de réponse. La lettre intime s'est alors muée en une lettre ouverte et la correspondance a débouché sur l'écriture de livres. Le point culminant de cette évolution est constitué par le livre, non publié vu son caractère explosif, *Das Armenbuch*. Il renferme des enquêtes qui n'appelleraient pas plus une réponse écrite que n'en appelle aujourd'hui le courrier des lecteurs dans un périodique. Si le destinataire est le roi, la seule réponse possible serait une série de réformes ou bien l'arrestation de l'auteur.

Une question assez difficile à trancher est le nombre de lecteurs visés par Bettina. Le plus souvent, sa communication est interpersonnelle, prévue entre deux personnes. Mais ce n'est pas forcément le cas. Il y a d'abord le cas où plusieurs personnes sont concernées, par exemple les deux frères Grimm. Il y a ensuite des groupes qui ont eu connaissance de ses lettres, mais elle ne peut pas le prouver. Cela peut par exemple se déduire des reproches qu'elle ose faire sur les conseillers du roi, et du fait qu'elle combat l'influence que les ministres tentent de garder en s'immisçant entre le roi et elle. C'est peut-être parce que cette interpersonnalité a échoué, qu'elle a envisagé de passer à ce qu'on appelle de nos jours la communication de masse, l'information.

Enfin, une autre rubrique qui se doit de faire partie des commentaires de tout discours épistolaire est le relevé des compétences qui, depuis les recommandations dispensées par Gellert, se manifestent dans ces écrits : comment la circonstance présente et les données connues de l'événement sont-elles prises en compte ? Les formes employées sont-elles modulées en fonction du partenaire ou non ? Les interactions entre l'auteur et son lecteur sont-elles purement symboliques ou bien inversement des consignes immédiates, afin de déclencher un changement sur le terrain ? Et les quatre composantes de toute lettre, dans la tradition épistolaire, sont-elles présentes ?⁵³ Ces composantes étant : ce qui est dit de l'objet traité ; ce qu'elle dit de l'envoi de son courrier (pourquoi, quand, comment) ; ce qu'elle dit à propos d'elle-même ; ce qu'elle voudrait déclencher comme réaction. La question est de voir

⁵³ Cf. Annette C. Anton, *Authentizität als Fiktion, Briefkultur im 18. Und 19. Jahrhundert*, Stuttgart, Metzler, 1995.

si ces quatre composantes, qui entrent dans la définition de toute correspondance à des fins communicationnelles, sont équilibrées dans ses lettres.

Quand on dispose de ses brouillons, il est possible d'examiner dans quelle mesure les correspondances de Bettina von Arnim ont fait l'objet de lissages tactiques complémentaires, d'une réécriture, témoignant du fait que l'auteur les retravaillait pour arriver à les reformuler sous une certaine optique. Cela aidera à voir quelles difficultés elle a rencontrées ; comment elle a tranché les problèmes résultant du choc possible entre l'intimité des courriers, au départ privés, et leur publication à l'intention de la sphère publique ; et si l'écriture de Bettina von Arnim, en apparence spontanée, est tout de même parfois laconique, prudente, voire à décoder entre les lignes à cause de la censure.

Affirmer qu'elle fut une grande épistolière, ce n'est que s'abriter derrière les chercheurs qui ont recensé quelque 2.500 lettres destinées à un réseau très étendu. En ce qui concerne sa correspondance avec Frédéric Guillaume IV, celle-ci a la particularité d'avoir eu lieu avec un prince héritier devenu roi de Prusse. Comme le souligne U. Püschel « *Un homme d'Etat et une femme de lettres correspondent – une véritable rareté* ». ⁵⁴ Une telle correspondance n'était pas habituelle. Aussi, nous pouvons nous poser la question de savoir quelles étaient les raisons profondes de Bettina von Arnim pour rechercher un contact direct avec le roi. Et quel était le rôle des autres destinataires. Prenant pour exemple la lettre la plus longue de Bettina von Arnim écrite à Savigny, nous commenterons la structure de la lettre et la manière dont Bettina argumente. Puis, nous essayerons de voir s'il existe sur ce point une certaine récurrence dans ses courriers.

Sachant que la correspondance entre Bettina et le roi ne relevait pas d'une évidence, nous pouvons nous demander quelles ont été ses tactiques pour intervenir dans un domaine masculin surveillé par la censure. Il y avait là deux aspects à prendre en compte, qu'elle ne pouvait dissocier l'un de l'autre, tel un bloc : la politique et sa condition de femme.

Comme nous le verrons au cours de notre étude, la majorité de ce que Bettina von Arnim a entrepris et écrit était adressé au roi, et la censure ne l'a finalement pas souvent gênée, abstraction faite de quelques chicanes. A partir du moment où Bettina a eu l'autorisation d'écrire au roi et en raison également du fait que le roi ne la considérait pas comme un danger pour l'Etat, Bettina a disposé d'une assez grande marge de manœuvre. Avec l'autorisation du souverain pour publier le *Königsbuch*, ⁵⁵ le roi avait affaibli la censure face aux initiatives de Bettina. C'est pourquoi, à chaque problème suscité par une publication, Bettina s'adressait directement à lui. En tout état de cause, les tentatives d'Arnim-Boitzenburg, chef de la censure, pour appliquer cette censure à Bettina ont finalement échoué.

Enfin, la différence de statut entre un souverain et une femme écrivain, impliquait un rapport de pouvoir entre les deux intervenants. Il sera intéressant de savoir comment se manifestait ce rapport, quelles étaient ses caractéristiques et d'essayer de voir si ce rapport était constant ou si au contraire il évolua au fil de leur correspondance épistolaire. Nous nous poserons, dans ce contexte, la question des raisons

⁵⁴ „Ein Staatsoberhaupt und eine Schriftstellerin korrespondieren – wahrhaftig eine Rarität.“ *Die Welt umwälzen, Band 1*, o.c., p. 13.

⁵⁵ Autre nom de son livre, *Dies Buch gehört dem König*.

profondes de son engagement politique et social. Qu'est-ce qui justifiait à ses yeux le droit de s'immiscer en politique ? Considérait-elle la politique comme un des devoirs du citoyen, qu'il soit homme ou femme ? Se sentait-elle particulièrement en mesure de transmettre un certain savoir pour résoudre les problèmes politiques et sociaux du moment ? Son engagement n'étant pas dissociable de l'épistolaire qu'elle avait choisi comme moyen d'expression pour défendre chaque cause, nous analyserons quels mécanismes Bettina a forgés pour exprimer sa vision politique et défendre des causes sociales et politiques dans cette première moitié du XIX^{ème} siècle.

Annonce du plan

Partant des multiples ressources offertes par la correspondance de Bettina von Arnim et constatant les orientations successivement prises par la recherche menée sur cet auteur, notre approche va consister à recourir à un multiperspectivisme, à croiser les notions de « for privé », de « sphère privée ou publique », de « civilité ». Ce multiperspectivisme est l'approche qui nous paraît le mieux rendre compte aujourd'hui des combats menés par Bettina quand elle entendait venir au secours de ceux qu'elle considérait être des victimes de la société, de l'économie, de la gestion des affaires politiques. Ce combat s'effectuant par la voie épistolaire, une des perspectives retenues sera celle de « l'écriture du for privé », le « for privé » ne se limitant pas aux journaux intimes et aux papiers de famille mais incluant aussi les correspondances.⁵⁶

Tout en s'en tenant à des hypothèses, cette approche nous aidera à creuser le paradoxe entre le fait que ses lettres sont destinées à des particuliers mais qu'elles nous semblent se situer à l'interface du privé et du public ; référence sera alors faite aux travaux de Marie-Claire Hock-Demarle qui a mis en évidence à cet égard le rôle des « réseaux » dans les correspondances féminines, réseaux qui ont permis à certaines épistolières comme Bettina de devenir des actrices à part entière de la vie publique.⁵⁷ Ces réflexions nous ont amenée à examiner la « civilité » chez Bettina, et sur ce point, nous nous référerons à des études consacrées à cette notion de civilité.⁵⁸ En effet, c'est une forme de civilité qui incite Bettina à recourir à l'écriture privée ou semi-publique à des fins de communication et d'action persuasive, et on retrouvera d'ailleurs sous sa plume des composantes traditionnelles de la civilité pratiquées depuis des siècles et cultivées particulièrement par les élites depuis le XVIII^{ème} siècle,⁵⁹ « de la finesse, du bon goût, de l'élégance, du piquant ». ⁶⁰ Mais ces traditions ont corollairement été mises en question, au nom des revendications d'authenticité et de naturel, dès le dernier tiers du XVIII^{ème} siècle, à commencer par Rousseau et les Encyclopédistes, et cette mise en question se retrouve également chez Bettina quand elle déploie sans vergogne des états d'âme personnels, comme elle le fait dans toute sa correspondance, quel qu'en soit l'objet. C'est pourquoi, dans

⁵⁶ Cf. Sylvie Mouysset, *Papiers de famille. Introduction à l'étude des livres de raison (France, XV^e-XIX^e siècle)*, Rennes, Presses universitaires, 2007.

⁵⁷ Cf. notamment Marie-Claire Hock-Demarle, « Correspondances féminines au XIX^e siècle. De l'écrit ordinaire au réseau », in : *CLIO. Histoire, femmes et sociétés*, n°35, 2012, p. 67-88.

⁵⁸ Cf. Roland Chartier, *Lectures et lecteurs d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1989 ; Alain Montandon, *Dictionnaire raisonné de la politesse et du savoir-vivre*, Paris, Seuil, 1995 ; Christophe Losfeld, *Politesse, morale et construction sociale. Pour une histoire des traités de comportements (1670-1788)*, Paris, Champion, 2011.

⁵⁹ Cf. Norbert Elias, *Die höfische Gesellschaft. Untersuchungen zur Soziologie des Königtums und der höfischen Aristokratie*, rééd., Frankfurt/Main, Suhrkamp, 2007.

⁶⁰ Montandon, *Dictionnaire raisonné*, o.c., article « civilité », ici p. 97.

ses lettres à contenu social et politique, elle pratique en définitive un syncrétisme entre les convenances des élites, dont elle garde le ton, et le rejet de flatteries qui résulteraient d'une bienséance purement formelle.

A ces deux sortes de ressources s'ajoute une perspective esthétique : Bettina ayant appartenu à la génération des auteurs romantiques, elle est apte à manifester une créativité dans ses expressions et dans ses images qui relève de ses talents d'écrivain et qui confère à certains passages de ses lettres une tonalité poétique originale.⁶¹ Il nous faudra enfin tenir compte de la perspective historique et de l'arrière-plan politique afin de rappeler les enjeux des luttes menées par Bettina, et nous verrons qu'elle échappe à une catégorisation politique stricte puisque certaines de ses revendications rappellent celles des libéraux modérés des années 1840.

Le plan adopté dans la présente étude est composé de deux parties. La première est consacrée, à partir des supports textuels choisis, à montrer l'engagement politique et social de Bettina von Arnim pendant la période retenue. Dans un contexte politique et social tendu, nous examinerons quels événements ont donné matière à l'engagement de Bettina von Arnim, ainsi que sa conception de la royauté et les stratégies qu'elle adoptait au travers de ce travail épistolaire. Nous étudierons également ce que l'écriture lui apportait et l'approche qu'elle privilégiait vis-à-vis du souverain et de l'appareil étatique.

La deuxième partie sera axée sur les stratégies de communication et d'écriture de Bettina von Arnim. Nous verrons ainsi comment elle écrivait ses lettres, quel style elle adoptait, ses arguments, quelles étaient les interactions entre espace intime et sphère publique. Nous regarderons également à quoi lui servait l'écriture de ses lettres, pourquoi elle avait privilégié ce moyen de communication alors qu'elle avait accès à la cour et aurait pu choisir l'entretien pour exprimer ses positions. Nous nous attarderons sur les spécificités de son écriture, et enfin sur ses sources d'informations.

⁶¹ Cf. Wolfgang Bunzel, „Ver-Öffentlichung des Privaten – Typen und Funktionen epistolarisches Schreibens bei Bettine von Arnim“, p. 41-96. In: Bernd Füllner (hrsg.), *Briefkultur im Vormärz*, Vorträge der Tagung des Forums Vormärz-Forschung und der Heinrich-Heine-Gesellschaft am 23. Oktober 1999 in: Düsseldorf, Bielefeld, Aisthesis-Verl., 2001. Marie-Claire Hoock-Demarle, *L'Europe des lettres. Réseaux épistolaires et construction de l'espace européen*, Paris, Albin Michel, 2008.

**PREMIÈRE PARTIE : L'ENGAGEMENT POLITIQUE ET SOCIAL DE BETTINA
VON ARNIM (1838-1849)**

Cette première partie va s'attacher à traiter divers sujets que nous pourrions regrouper sous le titre *pourquoi* ? Pourquoi en effet Bettina von Arnim s'est-elle immiscée dans la politique de la Prusse du *Vormärz*, époque particulièrement difficile, en particulier pour les femmes ? Pourquoi a-t-elle décidé de s'engager pour les frères Grimm, certes des amis estimés de longue date, mais sachant que la démarche était quasiment sans issue en raison des accords passés entre les souverains, on peut se poser la question de son entêtement à vouloir trouver une solution honorable pour ses amis ? Pourquoi a-t-elle choisi pour défendre cette affaire de prendre directement contact avec le prince héritier, futur roi de Prusse ? Avait-elle dès sa première prise de contact une « idée derrière la tête » qu'elle ne pouvait réaliser que grâce à une relation étroite avec le futur souverain ? Outre Frédéric Guillaume IV, pourquoi Bettina von Arnim s'est-elle attachée à vouloir convaincre son entourage ? Quels étaient les messages qu'elle souhaitait faire passer et pourquoi ? Qu'en attendait-elle ? Enfin, pourquoi avoir tenté avec tant d'opiniâtreté à convaincre le souverain de ses conceptions idéales ? Qu'est-ce qui la poussait, elle, une femme, à vouloir s'immiscer en politique alors que nous l'avons dit, ce domaine était exclusivement réservé aux hommes ?

CHAPITRE I : LE CONTEXTE POLITIQUE ET SOCIAL

Si nous résumons à grands traits l'arrière-plan, le XIX^{ème} siècle en Europe de l'ouest est caractérisé entre autre au niveau politique par la montée du mouvement libéral.⁶² Malgré la restauration du principe de la légitimité dynastique en 1815 et la stabilité diplomatique voulue par le Congrès de Vienne, de plus en plus de monarchies en place sont confrontées aux revendications de milieux intellectuels et d'affaires, qui souhaitent remplacer cette prétention à un pouvoir monarchique absolu par d'autres formes de régence plus démocratiques. La France en 1789 avait montré le chemin avec la Révolution française qu'une partie des intellectuels allemands avait tout d'abord applaudie. Les jeunes étudiants que sont alors Schelling, Hegel, Hölderlin, le poète Klopstock, Kant s'enthousiasment, comme la plupart des intellectuels, devant la Déclaration des Droits de l'Homme. La masse de la population reste cependant encore réticente : on craint l'expansionnisme français, et l'exécution de Louis XVI ainsi que la déclaration de guerre en avril 1792 marquent – hormis le cas d'une infime minorité de « jacobins allemands » – la fin du soutien aux idées révolutionnaires.

Conservatrice, la Prusse ne cautionnait pas de tels changements politiques. Gouvernée par la famille des Hohenzollern qui travaillait à ériger un Etat fort et reconnu au niveau international, elle avait à sa tête Frédéric Guillaume III depuis 1797. L'affaire des *Sept de Göttingen*, *die Göttinger Sieben*,⁶³ qui se déroulait dans un Etat voisin, dans le royaume de Hanovre, où le nouveau roi avait décidé dès son accession au trône en 1837 d'abroger la constitution – d'esprit trop libéral à son gré – suscita un grand émoi ; l'effervescence que cela engendra alors aussi en Prusse est à comprendre comme une réaction d'intellectuels face à une mesure qu'ils jugeaient réactionnaire et qui de facto correspondait également, mais indirectement, au cadre conservateur que les Hohenzollern souhaitaient défendre. En cette période du *Vormärz*, la protestation était un événement qui remettait en cause les principes dynastiques restaurés en 1815 et fragilisait l'autorité politique du monarque et renforçait l'idée que la constitution était un droit qu'on ne pouvait bafouer. En protestant, les sept professeurs remettaient fondamentalement en question le pouvoir du souverain au-dessus de la loi.

L'affaire des Sept de Göttingen

Or, l'affaire des *Sept de Göttingen* marque le début de l'engagement politique de Bettina von Arnim.⁶⁴ C'est pourquoi nous commençons ici par examiner de près le traitement de cette question dans la première lettre qu'elle a écrite à ce sujet. Cela permet d'observer aussi bien la vivacité du ton que la force de l'amitié qui inspire un tel engagement, l'obstination et l'endurance dans l'action entreprise, le tout se situant

⁶² Cf. Heinrich August Winkler, *Liberalismus und Antiliberalismus. Studien zur politischen Sozialgeschichte des 19. und 20. Jahrhunderts*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1979. Cf. Bernd Heidenreich, *Politische Theorien des 19. Jahrhunderts, Liberalismus*, Wiesbaden, Hessische Landeszentrale für politische Bildung, 1999.

⁶³ Cf. Rudolf von Thadden, *Die Göttinger Sieben, ihre Universität und der Verfassungskonflikt von 1837*, Niedersächsische Landeszentrale für politische Bildung, Hannover, 1987. Wilhelm Bleek, *Protestation des Gewissens: die Rechtfertigungsschriften der Göttinger Sieben*, Kassel, Brüder-Grimm-Ges., 2012. Wolfgang Hardtwig, Helmut Hinze, „Die „Göttinger Sieben“ (1837)“, in: *Deutsche Geschichte in Quellen und Darstellung*, (hrsg.) Rainer Müller, Bd. 7: *Vom Deutschen Bund zum Kaiserreich 1815-1871*, Stuttgart, Reclam, 1997, p. 107-111.

⁶⁴ Cf. Hartwig Schultz, „Unsre Lieb aber ist außerkohren“: *die Geschichte der Geschwister Clemens und Bettine Brentano*, Frankfurt/Main und Leipzig, Insel Verlag, 2004, p. 389. Cf. *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 6.

dans un réseau social élitiste. La première lettre⁶⁵ écrite par Bettina aux frères Grimm est datée de janvier 1838. La dernière⁶⁶ publiée date du 2 février 1841. Bettina leur écrivit 25 lettres, les frères Grimm, parfois Wilhelm, parfois Jacob, lui en écrivirent 26. L'année 1839 est cependant celle qui comprend le plus d'échanges : 11 lettres de chaque côté. L'année 1840 comporte moins de courriers échangés, 7 par Bettina et 9 par les frères Grimm. Le 9 novembre 1840, Jacob écrivit : « *La nomination souvent annoncée est enfin arrivée hier. Nous en sommes très émus et touchés.* »⁶⁷ Le courrier qui referme cette correspondance en date du 2 février 1841 est celui de Jacob Grimm qui précise à Bettina que le roi leur accorde une rente annuelle de 3.000 rixdales. La même année, les frères Grimm quittent Kassel pour rejoindre Berlin.

Dès son premier courrier, Bettina les informe de son soutien inconditionnel dans cette affaire. Grâce à son réseau social très étendu, en particulier depuis la parution en 1835 de *Goethes Briefwechsel mit einem Kinde* qui l'avait rendue célèbre, Bettina von Arnim profita aussitôt des relations qu'elle entretenait avec de nombreux intellectuels connus dans la sphère politique et dans le monde littéraire. Elle écrivit plusieurs lettres à des personnes influentes qui pouvaient par leur fonction influencer directement ou indirectement sur la réhabilitation des frères Grimm. C'est ainsi que, par exemple, le 4 novembre 1839, comme il n'y avait pas de progrès tangibles dans la situation de ses amis, elle rédigea une missive⁶⁸ d'une trentaine de pages à Savigny, missive dans laquelle elle lui reproche de ne pas avoir pris la défense de leurs amis communs malgré la notoriété exemplaire dont il jouissait à la cour. Comme annoncé, ce courrier ainsi que les deux réponses de Savigny feront l'objet d'une analyse à part dans la deuxième partie de la présente étude.

Cette affaire a impulsé un changement dans la nature de la correspondance de Bettina. Nous avons en effet signalé plus haut qu'on décèle dans sa correspondance à Savigny, dans les années 1809-1813, des manifestations de patriotisme. Bettina écrit les lettres d'une patriote prussienne et antinapoléonienne, le ton est ici conforme aux positions des premiers romantiques comme Achim von Arnim. Certes, mais la suite de ses lettres avait eu un contenu surtout familial, amical, parfois littéraire. Le fait qu'elle concentre son énergie à partir de 1838 pour obtenir que les deux frères Grimm soient accueillis à Berlin et nommés à l'université l'a propulsée dans des considérations d'un genre plus spécialisé. En effet, l'affaire de Göttingen avait été déclenchée pour des motifs politiques et au nom d'une idéologie libérale. Rappelons le contexte : sept professeurs de l'université de Hanovre, Jacob et Wilhelm Grimm, Wilhelm Eduard Albrecht, Friedrich Christoph Dahlmann, Georg Gottfried Gervinus, Wilhelm Eduard Weber et Heinrich Georg August Ewald, étaient destitués de leur poste de professeur, puis chassés de Göttingen le 12 décembre 1837 pour avoir protesté contre ce qu'ils estimaient être l'« enterrement » de la Constitution du royaume de Hanovre par le nouveau roi, Ernest Auguste I^{er}, constitution qui avait été promulguée le 26 septembre 1833 par son frère, Guillaume IV. Accusés de trahison et taxés de révolutionnaires, le renvoi de fonctionnaires de

⁶⁵ Lettre de Bettina von Arnim à Wilhelm Grimm, Berlin début janvier 1838, *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 23.

⁶⁶ Lettre de Jacob Grimm à Bettina von Arnim, *Ibidem*, p. 196.

⁶⁷ „Gestern ist endlich der oft verkündigte Ruf eingetroffen. Wir sind sehr gerührt und bewegt dadurch“. *Ibidem*, p. 186.

⁶⁸ Lettre de Bettina von Arnim à Friedrich Carl von Savigny, Bärwalde, le 4 novembre 1839, *Ibidem*, p. 224 croisée avec les réponses de Friedrich Carl von Savigny à Bettina, le 24 novembre 1839, *Ibidem*, p. 262 et le 2 décembre 1839, *Ibidem*, p. 272.

renommée aussi prestigieuse fut perçue comme une injustice, leur action comme un signal de renouvellement démocratique qui donna au mouvement libéral un nouvel élan. Pour les libéraux, il s'agissait plus que jamais de réclamer la rédaction et le respect de constitutions, autrement dit, pour les modérés, de généraliser la mise en place de monarchies constitutionnelles et d'assemblées issues d'élections, programme que synthétisait leur revendication de « liberté ». Et ce d'autant plus que la protestation s'était déroulée au cœur même de la sphère publique, par le biais d'une lettre ouverte datée du 18 novembre 1837.⁶⁹ Nous verrons dans le chapitre II, « La conception de la royauté selon Bettina von Arnim » en quoi Bettina se rapprochait des idées libérales de la *Jeune Allemagne*.

On constate que Bettina, pour sa part, ne développe pas à ce sujet d'arguments politiques, elle fait part de sa solidarité et rédige seulement des lettres personnelles et individualisées, centrées sur les deux frères pour lesquels elle éprouve de l'amitié. Et on constate en outre qu'elle ne rappelle pas des informations générales qui seraient bien évidemment superflues pour ces deux partenaires épistolaires. La position qu'elle choisit d'occuper dans cette circonstance-ci est donc double : d'un côté, elle noue un échange qui reste d'ordre amical et privé, qui implique des remarques personnalisées ; d'un autre côté, elle connaît pourtant parfaitement l'enjeu qui est de nature publique, idéologique et politique de cette affaire. Elle semble avoir ainsi choisi une troisième voie, agissant en quelque sorte comme l'exigerait un engagement libéral mais sans en utiliser le vocabulaire. C'est cette troisième voie qui nous semble pouvoir être qualifiée de civilité. Profitant de cet atout majeur qui faisait d'elle une personne importante et respectée, Bettina avait pris la décision de soutenir les frères Grimm dans leur recherche d'un nouveau poste. Elle paraît donc avoir scindé sa réflexion en deux niveaux : un niveau qui relevait de l'action extérieure, de la sociabilité, de l'utilisation de son entregent ; et un niveau qui restait celui de confidences privées ou plutôt semi-privées, et qui correspondait à des écrits amicaux et personnels destinés aux frères Grimm.

La première étape fut d'écrire une lettre⁷⁰ aux deux frères pour leur affirmer son soutien. Articulée autour de trois points – le geste des frères Grimm et des autres professeurs impliqués, le souhait de leur rendre visite et les premières remarques politiques sur la situation actuelle –, la lettre de Bettina s'attarde surtout sur leur geste et livre son point de vue sur cette affaire. Soucieuse d'en connaître tous les détails, Bettina demande à Wilhelm à quel endroit et quand elle pourrait le rencontrer avec son frère, Jacob. On ressent une certaine impatience de sa part à vouloir connaître tous les détails de cette affaire. A ce stade, Bettina ne connaît que la conséquence de leur protestation auprès d'Ernest Auguste I^{er}, leur renvoi. La curiosité d'en savoir plus pousse Bettina à insister pour voir ses amis, qu'une amitié de trente années lie à la famille von Arnim. Clemens Brentano et Achim von Arnim avaient en effet fait la connaissance des frères Grimm en 1803 à Marburg au sein du cercle des romantiques réuni autour de Friedrich Carl von Savigny.

Les premiers mots du courrier de Bettina soulignent son soutien aux frères Grimm qu'elle qualifie de « *héros de leur temps* »⁷¹ pour avoir osé défendre des principes de « liberté ». Par le terme « *Heroen* » qui renvoie aux épopées antiques ou encore au

⁶⁹ Cf. Rolf-Bernhard Essig, *Der offene Brief, Geschichte und Funktion einer publizistischen Form von Isokrates bis Günther Grass*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2000, p. 156.

⁷⁰ *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm, o.c.*, p. 23.

⁷¹ „Heroen ihrer Zeit“, *Ibidem*, p. 23.

monde chevaleresque médiéval, l'auteur opère une transposition qui passe du terrain politique à celui d'un univers esthétisé et moralisé. Esthétisé par ce recours à des images antiques ou médiévales. Moralisé par le recours aux valeurs idéales de la calocagathie antique, conjuguant le bien, le beau et le vrai. Cette grandeur qu'elle exalte de façon pathétique semble relever d'un syncrétisme. On y retrouve les traces de catégories rationalistes quand il s'agit de célébrer l'accord du courage et de l'action, du cœur et de l'esprit. Mais l'accent est aussi celui d'un romantisme qui goûte les transgressions et vante la beauté de ce qui est « *violent* ». ⁷² Bettina rend ainsi la frontière fluctuante entre des données politiques et les valeurs intellectuelles et spirituelles. Certes, le parti qu'elle prend est celui des libéraux constitutionnalistes, mais, au lieu de s'engager dans des opinions politiques explicites, elle procède par images. Ici la civilité passe par le canal de l'esthétisation du politique.

Filant la métaphore du héros épique, Bettina élève les deux frères à la catégorie des êtres mi-hommes, mi-dieux que rien ne peut arrêter : « *Un éperon ou une bride ne peut représenter ni la crainte, ni l'espoir pour les héros de leur temps, l'ami, tout comme l'ennemi doit les laisser faire.* » ⁷³ Au vu de leur renommée, ce seraient des hommes libres que la plus haute instance céleste protège : « *Les Dieux ont accepté votre procédure et protégé votre pure volonté.* » ⁷⁴ Leur acte sortirait de l'ordinaire et échapperait, selon elle, aux critiques que l'on pourrait porter à d'autres actes de contestation qui n'auraient pas cette même grandeur : « *C'est la pure noblesse qui se manifeste par l'acte pur* » ⁷⁵ et la beauté du geste serait fondée sur des sentiments profonds et justes justifiant leur démarche : « *Autrefois, votre cœur a acquiescé et votre esprit est resté fidèle à votre cœur. Cela est beau et violent.* » ⁷⁶ L'arrière-plan politique est associé à la trilogie du beau, du bien et du vrai. Car le référentiel politique correspond ici au mot « acquiescé », qui renvoie certainement au serment que les fonctionnaires avaient prêté sur la constitution du royaume de Hanovre, et à la cohérence de ces fonctionnaires assermentés, dont « l'esprit » n'aurait pas varié ; le « cœur » désigne vraisemblablement la foi des sept professeurs dans les revendications libérales.

Après avoir établi un portrait flatteur des protagonistes et cautionné leur attitude, Bettina s'attache à critiquer ceux qui les désapprouvent ou ne prennent pas officiellement position pour eux : « *et que savent les autres, qui vous blâment. Comment le désert peut-il accuser le tronc noble, qui, en plein abandon, prend sa nourriture du soleil florissant.* » ⁷⁷ Bettina est certaine que ce geste de désobéissance n'empêchera pas les Grimm de trouver la paix : « *Je ne me trompe pas si je pense que les rêves heureux remplacent tout par la douce paix que d'autres croient vous avoir volée.* » ⁷⁸ Connaissant l'engagement des frères Grimm pour la défense du patrimoine linguistique, Bettina s'étonne et regrette qu'on ne soit pas plus reconnaissant d'un tel engagement : « *Je pense que le monde vous a donné peu par*

⁷² Cf. *Ibidem*, p. 23.

⁷³ „Den Heroen ihrer Zeit kann weder Furcht noch Hoffnung ein Sporn sein oder ein Zügel, der Freund, wie der Feind muß sie gewähren lassen.“ *Ibidem*, p. 23.

⁷⁴ „Die Götter haben sich auf Euer Verfahren eingelassen und Euren reinen Willen gehütet.“ *Ibidem*, p. 23.

⁷⁵ „Das ist der reine Adel der sich selbst ausprägt durch die reine Handlung.“ *Ibidem*, p. 23.

⁷⁶ „Damals hatte Euer Herz zugesagt und euer Geist blieb dem Herzen treu. Schön und gewaltig ist dies.“ *Ibidem*, p. 23.

⁷⁷ „und was wissen andre, die Euch tadlen was kann die Wüste den edlen Stamm zeihen der mitten in der Verwilderung sich Nahrung sammelt der Sonne entgegenzublühen.“ *Ibidem*, p. 23.

⁷⁸ „Ich irre mich nicht wenn ich glaube dass glückliche Träume Euch durch den süßesten Frieden alles ersetzen was andre Euch geraubt wähen.“ *Ibidem*, p. 23.

rapport à ce que vous lui avez donné. »⁷⁹ Et Bettina met en avant la générosité du geste qui est à ses yeux tel un don : « *et comme cela est bien la seule richesse de celui qui donne beaucoup.* »⁸⁰ L'arrière-plan scientifique et universitaire est donc traité ici sur le même mode trilogique que l'a été l'arrière-plan politique.

Comme en outre, Bettina qualifie leur acte de noble et de porteur pour l'avenir, elle semble analyser la portée de leur geste comme significatif d'un malaise généralisé qui serait à présent remonté à la surface et devenu visible aux yeux de tous. Confiante, elle affirme qu'une telle action aura des conséquences et sera bénéfique pour l'avenir de tous : « *une perle de semis fraîche et saine qui ne repose pas pour rien dans le sol allemand, elle va germer et porter de nombreux fruits.* »⁸¹ Avec cette métaphore, Bettina défend en quelques lignes la réaction des *Sept de Göttingen*, qui, à ses yeux, ont bien agi. Leur protestation, dans un contexte politique et social censuré, constituerait un symbole d'espoir face à une liberté bafouée. Affichant dorénavant les convictions d'une éminente libérale, Bettina perçoit dans cette rébellion le début d'une revendication, d'un mouvement d'opposition, voire d'une prise de conscience d'une situation qui ne peut durer. Les espoirs liés à l'intronisation de Frédéric Guillaume III⁸² étaient déçus depuis longtemps. Cette semence caractérisait pour Bettina l'espoir que quelque chose pouvait bouger.

Dans la deuxième partie, très courte, Bettina s'inquiète de la destination que les deux frères vont alors prendre. Elle communique son intention de leur rendre visite, mais pose en même temps la question de savoir où ils seront : « *Je voulais être avec vous cet hiver, mais où se situera votre patrie.* »⁸³ Jacob ayant été sommé de quitter le royaume de Hanovre dans les trois jours qui suivirent sa révocation, ce dernier avait dû partir promptement et était venu s'installer à Kassel « *dans une pièce de notre ancien appartement.* »⁸⁴ Bettina émet le souhait de s'y rendre également et donne pour motif de sa visite la publication des œuvres d'Achim : « *faites-le moi savoir, peut-être à Kassel, alors je m'y rendrai également avec mes enfants, nous vivons vraiment proches les uns des autres et vous me donnerez de bons conseils quant à la succession d'Arnim.* »⁸⁵ Comme Berlin se situe à environ 500 km de Kassel, la prétendue proximité dont Bettina parle n'est pas géographique et souligne bien l'impatience de cette dernière de rencontrer les frères Grimm afin qu'ils lui racontent toute l'affaire. Mais ce qui, à cet endroit de la lettre, pourrait sembler refléter une simple curiosité, implique sans doute beaucoup plus de sa part : comme dans ses autres lettres, on devine qu'elle aspire à partager l'indignation, à compatir, à exprimer des espoirs de changement, à donner libre cours à son besoin d'agir.

Avec la reprise, dans la troisième partie de la lettre, de la situation politique actuelle sous Frédéric Guillaume III,⁸⁶ on comprend que les œuvres d'Achim ne constituent pas le motif principal du déplacement de Bettina von Arnim. Les espoirs de réforme liés à l'accession au trône de ce roi quarante ans plus tôt étaient en souffrance

⁷⁹ „Ich denke daran wie wenig die Welt für Euch getan und wie viel Ihr der Welt gegeben habt.“ *Ibidem*, p. 23.

⁸⁰ „(...) und wie das doch der einzige Reichtum ist der viel gibt.“ *Ibidem*, p. 23.

⁸¹ „(...) eine Samenperle frisch und gesund die nicht umsonst im deutschen Boden ruht, sie wird keinem und viele Früchte tragen.“ *Ibidem*, p. 23.

⁸² 1770-1840.

⁸³ „Ich wollte diesen Winter bei Euch sein aber wo werdet Ihr Eure Heimat aufschlagen.“ *Ibidem*, p. 23.

⁸⁴ „in einer Stube unserer ehemaligen Wohnung“. *Ibidem*, p. 24.

⁸⁵ „Lassen Sie michs wissen, vielleicht in Kassel dann geh ich mit meinen Kindern auch hin, wir leben dann recht nah beisammen und Sie geben mir guten Rat wegen Arnims Nachlaß“. *Ibidem*, p. 23.

⁸⁶ Cf. *Deutsche Geschichte*. Thomas Stamm-Kuhlmann, *König in Preußens großer Zeit: Friedrich Wilhelm III., der Melancholiker auf dem Thron*, Berlin, Siedler, 1992.

depuis bien longtemps. Après la fin des guerres napoléoniennes, ce souverain avait adopté une politique intérieure et extérieure clairement calquée sur les objectifs suivis par Metternich,⁸⁷ caractérisée en particulier par les Décrets de Carlsbad promulgués en 1819, et l'arrestation, puis l'exil forcé des représentants de la jeune génération véhiculant des idées libérales et nationales. On sait que la censure était particulièrement sévère et touchait tous les aspects politiques du moment. Bettina critique ainsi dans son courrier la situation politique sévère et insatisfaisante que tous subissent depuis quatre décennies, de sorte que son engagement personnel devient nettement explicite dans cette dernière partie.

Pour Bettina, cet acte de protestation est, en somme, significatif d'un calme apparent qu'un événement, à l'instar de ce retrait de la constitution – alors que l'élaboration et la promulgation de constitutions était la revendication principale des libéraux – peut faire chavirer. Si tout semble calme, comme cela ressort de son allusion au marais dont l'eau est immobile, elle met cependant en garde de se laisser leurrer par la tranquillité apparente du peuple qu'elle compare à de petites lentilles d'eau : « *Ici, tout a certes l'air vert de loin, mais ce n'est que marais sur lequel poussent les petites lentilles d'eau.* »⁸⁸ Cette comparaison renvoie à une espèce invasive, dont la multiplication peut mener à l'asphyxie. Si donc tout semble tranquille et verdoyant, Bettina entreprend de démonter cet aspect trompeur. Avec indignation, elle affirme que l'Etat s'accapare tout, « *gros et gras* », ⁸⁹ le peuple le voit, même s'il ne dit mot à l'heure actuelle. Bettina souligne également que le blé qui pousse, symbole de la prospérité, n'est pas noble par manque d'un sol noble. La prospérité ne le sera donc pas non plus : « *Non, le blé noble ne pousse pas ici avec lequel vous auriez préparé votre alimentation pure.* »⁹⁰ Bettina défend ainsi une nouvelle fois le geste des frères Grimm qui n'auraient pu travailler dans de telles conditions et a hâte de les rencontrer pour s'entretenir avec eux de leur affaire et de politique : « (...) *je me languis vraiment de me retrouver encore une fois chez vous.* »⁹¹ Cette dernière phrase de la lettre est un véritable appel aux frères Grimm pour qu'ils lui transmettent tous les détails sur cette affaire. Bettina pressent l'importance qu'une telle contestation peut avoir dans la conscience collective : les détails attendus viendront alimenter sa réflexion politique émergente.⁹²

Cette approche de la question en termes de narration, puisque les frères Grimm sont incités à « raconter » (« erzählen ») ce qui se passe, est cependant une fois de plus l'occasion d'observer qu'elle ne se livre guère à des réflexions théoriques générales. La lettre à Savigny du 4 novembre 1839 commencera d'ailleurs de façon similaire : Bettina dit y répondre à la demande du destinataire « de raconter » ce qu'elle peut « sur les Grimm » (« Aufforderung, Dir von den Grimm zu erzählen »). S'il y a donc bien des enjeux politiques et idéologiques, ils sont traités par elle d'abord tels qu'ils sont ressentis par les personnes concernées.

⁸⁷ Cf. Wolfgang Hartwig, *Vormärz. Der monarchische Staat und das Bürgertum*, München, DTV, 1985.

⁸⁸ „Hier schein zwar alles grün von weitem aber es ist nur Sumpf auf dem Wasserlinsen wachsen“. *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 24.

⁸⁹ „dick und fett“, *Ibidem*, p. 23.

⁹⁰ „Nein hier blüht kein edler Weizen aus dem Ihr Eure reine Nahrung bereiten könntet“. *Ibidem*, p. 24.

⁹¹ „ich sehne mich recht wieder einmal bei Euch zu sein“. *Ibidem*, p. 24.

⁹² Cf. *Ibidem*.

Les démarches de Bettina von Arnim pour les frères Grimm

Bettina von Arnim tente ainsi pendant près de trois ans de trouver une solution pour réhabiliter ses amis. Son intervention, au départ amicale, prend une tournure politique que l'on considère aujourd'hui comme étant le premier jalon d'un engagement politique qui durera jusqu'à sa mort.

Les frères Grimm répondirent à la requête de Bettina en lui apportant l'information officielle qui suivit leur renvoi. Ils lui transmirent la copie d'un courrier de Karl von Müffling,⁹³ feld-maréchal, certainement adressé au prince héritier Frédéric Guillaume en date du 13 avril 1838 et qui avait été porté à leur connaissance. Celui-ci renfermait une information lourde de menaces pour eux : des chefs d'Etat manifestaient leur solidarité avec la politique pratiquée à Hanovre et refusaient de les réhabiliter en leur donnant un nouveau poste dans leur université : « *Qu'ils ne puissent être engagés (...) maintenant et dans un proche avenir ni à Hanovre, ni en Prusse, est bien entendu.* »⁹⁴

Ce faisant, dans un courrier du 25 avril 1838 adressé à Bettina, Wilhelm Grimm souligna son attachement à la souveraineté : « *J'honore le pouvoir royal et me réjouis lorsqu'il est exercé honnêtement.* »⁹⁵ Et l'adverbe *honnêtement* montre bien que le retrait constituait à ses yeux, ainsi qu'aux yeux des autres professeurs, la violation d'un droit fondamental. C'est la raison pour laquelle il afficha sa détermination face à son geste : « *Je ne regrette en rien ce que j'ai fait, j'agirais demain de la même manière.* »⁹⁶ Il était au demeurant bien conscient de la portée politique de leur action collective et ne sous-estimait pas le risque que les souverains des Etats voisins leur retirent leur soutien et privilégient la solidarité dynastique. A cet égard, il semble soit avoir invité Bettina à plus de lucidité, soit même avoir redouté que des initiatives de sa part ne soient plus néfastes que bénéfiques. Pour cette raison, il écrivit le 24 mai 1840 à Bettina, qui souhaitait plus particulièrement engager des démarches en leur faveur, qu'il n'y avait rien à faire pour les sortir de leur situation. Toute tentative lui semblait sans issue : « *Il n'y a rien à faire pour nous : des accords ont été pris afin de nous éconduire partout.* »⁹⁷

Bettina avait choisi de ne pas s'inféoder aux décisions prises d'en haut et de contourner les usages de la diplomatie institutionnalisée en utilisant des biais plus personnalisés. Armée de peu de patience et de beaucoup de volonté, elle essaya de contacter les personnes influentes qu'elle connaissait. Bien qu'elle ait su que la situation demandait avant tout du temps puisqu'elle écrivait en 1838 à Wilhelm que « (...) *le roi de Hanovre est agacé chaque fois qu'il entend parler de cette histoire* », ⁹⁸ Bettina continua à vouloir influencer sur une situation régie par la diplomatie. Consciente de ne pas pouvoir atteindre son objectif par les chemins classiques, elle tenta d'autres voies :

⁹³ Hans-Joachim Behr, *Karl Freiherr von Müffling, Offizier, Kartograph, Politiker: (1775-1851) Lebenserinnerungen und kleinere Schriften*, Köln, Böhlau, 2003.

⁹⁴ „Daß sie jetzt und in der nächsten Zukunft weder in Hannover noch in Preußen (...) angestellt werden können, ist selbstredend“. *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm, o.c.*, p. 127.

⁹⁵ „Ich ehre die königliche Gewalt, und es freut mich, wenn sie in Herrlichkeit ausgeübt wird“. *Ibidem*, p. 5.

⁹⁶ „Mich reut keinen Augenblick was ich getan habe, ich würde morgen ebenso wieder handeln.“ *Ibidem*, p. 5.

⁹⁷ „Für uns ist nichts zu tun: es sind Verabredungen getroffen, uns überall zurückzustoßen.“ *Ibidem*, p. 154.

⁹⁸ „(...) der König von Hannover sich jeden Augenblick ärgert wenn etwas von dieser Angelegenheit vorkommt“. *Ibidem*, p. 52.

*Bettine se fraye un chemin pour les frères Grimm en dehors de la diplomatie classique. Elle poursuit ses objectifs avec les moyens d'une femme écrivain engagée et découvre au cours des événements seulement petit à petit ses possibilités et les utilise.*⁹⁹

Hartwig Schultz souligne ici la particularité de Bettina qui, en tant que « femme écrivain engagée », a dû, à partir des avantages et des inconvénients dus à son sexe, agir en fonction de ceux-ci et élaborer des stratégies correspondantes. Sachant que la diplomatie classique ne lui permettrait pas d'atteindre ses objectifs, elle usa d'autres voies pour arriver à ses fins. Bettina n'avait pas non plus les mêmes moyens d'agir que les hauts fonctionnaires et devait par conséquent déployer d'autres stratégies pour atteindre ses objectifs. Les spécialistes des études féministes s'accordent à souligner que de la sphère privée dans laquelle les femmes étaient censées rester, Bettina dut être particulièrement ingénieuse pour pouvoir agir dans la sphère publique, réservée aux hommes. En prenant contact avec ses amis et connaissances, elle tentait d'influer indirectement sur l'issue de cette affaire.

Un an après leur renvoi, Bettina s'obstinait à croire en la possibilité d'un dénouement heureux pour les frères Grimm. Son optimisme n'était cependant pas partagé par Wilhelm qui lui écrivit le 14 août 1838 qu'il ne fallait plus rien entreprendre pour lui et son frère Jacob : « *Laissez-nous prendre seuls tranquillement la direction appropriée à notre façon de penser et à notre nature spirituelle.* »¹⁰⁰ Bettina ne comprit pas le refus des deux frères et s'en plaignit à Wilhelm dans un courrier du 13 septembre 1838 : « *j'étais un peu étonnée que vous m'ayez formellement déconseillé tous les deux d'entreprendre tout mon possible pour vous.* »¹⁰¹ Certaine que le ministre Altenstein¹⁰² parviendrait à trouver une issue heureuse, Bettina leur rappela l'engagement qu'il avait pris : « *L'objectif qu'il ne perd pas des yeux est de vous gagner pour la Prusse et qu'aucun autre Etat ne profite de vous.* »¹⁰³ Dans les lettres de ces semaines-là, Bettina se veut rassurante et optimiste. Elle affirme avoir foi en la bonté de l'homme sitôt qu'il serait bien informé, en sa justesse : dans un courrier du 5 février 1839 adressé à Wilhelm, elle est très confiante et croit qu'il serait légitime de faire crédit au prince héritier : « *Les grands hommes sont meilleurs qu'on ne le croit, ils respectent la sincérité, et ne veulent pas non plus finalement avoir tort, et lorsqu'ils reconnaissent le droit, ils l'approuvent.* »¹⁰⁴ Cette affirmation n'est nullement un aphorisme détaché de tout contexte. Elle reproduit bien plutôt non seulement la particularité de l'attachement de Bettina à une monarchie humanisée, mais résulte aussi d'une expérience récente qu'elle avait faite en s'entretenant avec le Grand-Duc Charles Alexandre de Saxe-Weimar-Eisenach, qu'elle estimait avoir réussi à rallier à sa cause en faveur des frères Grimm.¹⁰⁵ Alternant courriers et

⁹⁹ „Bettine bahnt einen Weg für die Brüder abseits der klassischen Diplomatie (...). Sie verfolgt ihre Ziele mit den Mitteln einer engagierten Schriftstellerin, wobei sie im Verlauf der Ereignisse erst allmählich ihre Möglichkeiten kennen und nutzen lernt.“ *Ibidem*, p. 12.

¹⁰⁰ „Lassen Sie uns ruhig den Weg einschlagen, der unserer Denkungsart und unserer geistigen Natur allein angemessen ist.“ *Ibidem*, p. 50.

¹⁰¹ „ich war ein wenig verwundert, daß Ihr mich beide so abmahnt, das womögliche für Euch zu tun.“ *Ibidem*, p. 51.

¹⁰² Cf. Heinz Gollwitzer, „Altenstein, Karl Sigmund Franz Freiherr von Stein zum Altenstein“, in: *Neue Deutsche Biographie*, Bd. 1, 1953, Berlin, Duncker & Humblot, p. 216-217. Karl Freiherr von Stein zum Altenstein (1770-1840), ministre prussien de la culture depuis 1817.

¹⁰³ „Sein Zweck den er nicht aus dem Auge verliert ist Euch für Preußen zu gewinnen und keinem andern Staat Euch zu gönnen“. *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 53.

¹⁰⁴ „Die großen Herren sind besser als man glaubt, sie haben Respekt vor Aufrichtigkeit, und am End' wollen sie doch auch nicht Unrecht tun und wenn sie das Recht erkennen, dann werden sie beistimmen...“. *Ibidem*, p. 7.

¹⁰⁵ Cf. *Selbstsorge als Staatskunst*, o.c., p. 166.

visites aux personnes influentes, elle informait régulièrement ses amis des démarches entreprises. Connaissant le scepticisme de ses amis, Bettina entretenait un contact constant¹⁰⁶ dont l'objectif était de rassurer ses amis et de leur prouver son attachement continu. Dans un courrier du 16 juillet 1838, elle écrivit ainsi à Wilhelm ce qu'elle avait pu apprendre du ministre Altenstein¹⁰⁷ qu'elle venait de rencontrer :

Avant-hier, je suis allée à Schöneberg chez le ministre Altenstein, je l'ai rencontré tout seul. Au cours de la conversation, j'ai exprimé le regret que l'Allemagne allait certainement perdre les frères Grimm. Le ministre ne voulait pas l'entendre et me mandata expressément d'inviter les Grimm à rester tranquille encore six semaines et à ne pas accepter de nomination ailleurs. Je lui demandais à plusieurs reprises : donc au nom de Votre Excellence, je peux exhorter en votre nom les deux frères Grimm à rester. Il a dit 'oui, en mon nom !'¹⁰⁸

Comme les frères Grimm étaient toujours très sceptiques quant à l'issue des démarches entreprises par leur amie, Bettina devait régulièrement se justifier, expliquer et convaincre. Certaine de ses avancées auprès du ministre Altenstein, elle ne les écoutait pas et leur retransmettait, mot pour mot, les paroles de ce dernier dans ce courrier du 13 septembre 1838 :

Le ministre Altenstein voulait vous avoir 'parce que la Prusse doit avoir le meilleur de l'Allemagne', ce sont ses propres paroles ; il avait peur que vous ne partiez pour l'étranger, c'est pour cette raison qu'il m'a mandatée de repousser tout engagement ailleurs à six semaines, il espérait trouver la possibilité d'en conférer au roi, pas pour vous offrir la protection et le logis, mais pour vous obtenir comme le meilleur trésor que l'on puisse avoir.¹⁰⁹

Ce choix de solliciter personnellement l'avis du ministre Altenstein, afin d'obtenir son intercession, est significatif de l'engagement réfléchi, même s'il paraît présomptueux, de Bettina von Arnim. D'une part, elle s'adresse au sommet de la hiérarchie, au ministre chargé des affaires de l'enseignement en Prusse et donc bien évidemment le mieux placé pour obtenir un revirement de situation et favoriser la nomination des Grimm à l'université de Berlin. D'autre part, elle consulte celui des hauts fonctionnaires dont il était notoire qu'il accordait une absolue priorité à la raison d'Etat et aux progrès de l'enseignement en Prusse, puisqu'il avait par exemple lutté sa vie durant pour limiter l'influence des Eglises dans ce domaine, affrontant de ce fait les milieux les plus conservateurs. C'est pourquoi elle n'a pas hésité à déployer à cette occasion tous ses talents argumentatifs pour souligner les intérêts prussiens et se comporter à cette occasion en porte-parole des patriotes.

¹⁰⁶ Peut-être également une façon de s'encourager à continuer les démarches.

¹⁰⁷ Cf. Altenstein, Karl Sigmund Franz Freiherr von Stein zum Altenstein, o.c., p. 216-217.

¹⁰⁸ „Vorgestern bin ich hinaus nach Schöneberg zu Minister Altenstein gefahren, traf ihn ganz allein. Im Lauf des Gesprächs bedauerte ich dass Deutschland wahrscheinlich die Gebrüder Grimm verlieren werde. Dies wollte der Minister nicht haben und beauftragte mich ausdrücklich, beide Grimm aufzufordern noch sechs Wochen sich ruhig zu verhalten und keinen Ruf außerhalb anzunehmen während sechs Wochen nur. Ich fragte mehrmals: Also im Namen von Euer Exzellenz kann ich den beiden Grimm diese Aufforderung machen. Ja sagte er In meinem Namen!“ *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 40.

¹⁰⁹ „Der Minister Altenstein wollte Euch haben „Weil Preußen das beste von Deutschland besitzen soll“ dies sind seine eignen Worte; er fürchtete Ihr könntet ins Ausland gehen darum trug er mir auf Euch zum Verschub aller Anstellung aus sechs Wochen aufzufordern, er hoffte Gelegenheit zu finden mit dem König hierüber zu konferieren, nicht um Euch Schutz und Unterkommen zu bieten, sondern um Euch als den besten Schatz zu gewinnen.“ *Ibidem*, p. 51.

Afin de montrer à Altenstein l'attachement des frères Grimm à leur pays, elle aborda la rumeur d'une éventuelle mutation vers Paris proposée par Paul-François Dubois¹¹⁰ et insista sur le caractère déplorable d'une telle perte pour l'Allemagne. Elle prétendit même que les Grimm préféreraient travailler « *dans un coin reculé du sol allemand et privés de beaucoup de choses* » (...), plutôt que d'accepter « *un avantage offert à l'étranger* ». ¹¹¹ Selon U. Püschel, il n'est pas certain que Bettina ait également engagé des pourparlers auprès de Paul-François Dubois afin d'offrir aux frères Grimm un poste à Paris. Mais elle était au courant puisqu'elle écrivit à ce sujet le 11 août 1838 : « *Les frontières doivent être levées* ». ¹¹²

Certes, lorsque Bettina déploie ses arguments, elle se réfère aux intérêts allemands voire prussiens, mais son engagement patriotique est tellement imbriqué avec les réseaux de sociabilité alors cultivés par elle-même qu'il serait erroné de déceler dans cette affaire-ci les enjeux d'un périmètre territorial strictement défini. Même si son attachement à la Prusse ne peut pas être mis en question, il faut le souligner, elle donne l'impression de surtout plaider au nom de l'amitié et de l'estime pour les Grimm, et moins au nom d'intérêts locaux. La preuve est qu'elle brandit plus volontiers la bannière d'une monarchiste, dans la mesure où elle personnalise le rôle des princes, et fait appel à une exemplarité qui ferait partie de leur fonction. Nous reviendrons plus loin sur ce point. Dans toutes ses lettres concernant le sort à réserver aux Grimm et leur réhabilitation, on retrouve l'utilisation de cet argument monarchiste.

H. Schultz, auteur de l'édition de la correspondance entre Bettina et les frères Grimm, décrit l'impatience de Bettina de voir les frères Grimm trouver une nouvelle position. Bettina conjurait le ministre de ne pas attendre le moment approprié, mais de forcer les choses afin de trouver rapidement une solution : « *Dans une ébauche de lettre (BJ), Bettine conjure Altenstein, de parler au roi et ne de pas 'attendre un moment approprié.'* » ¹¹³ Au fil des mois, l'engagement de Bettina se faisait plus intense. Le nombre de ses démarches, qu'il s'agisse de lettres écrites ou de visites, augmentait, ce qui montre bien sa détermination à trouver une solution honorable pour ses amis.

Toujours convaincue de l'utilité de ses démarches, Bettina n'hésitait pas à recopier ses courriers et à leur en envoyer une copie. Ainsi, dans une lettre en date du 5 février 1839, elle les informa de sa rencontre avec le grand-duc héritier de Saxe-Weimar-Eisenach, Charles Alexandre : ¹¹⁴ « *j'ai parlé avec le grand-duc héritier.* » ¹¹⁵ Et elle raconte quels arguments elle avait avancés pour le convaincre de trouver un nouveau poste aux deux philologues : « (...) *et je disais au grand-duc héritier, un prince devrait se faire des amis de gens comme vous, il pourrait alors produire un grand effet même dans un petit Etat.* » ¹¹⁶ L'aspect de la grandeur chez un roi revient

¹¹⁰ 1793-1874, universitaire, journaliste et homme politique français, il a occupé la chaire de littérature française à l'Ecole polytechnique de 1834 à 1850. Il fut également nommé directeur de l'Ecole Nationale d'Administration le 4 avril 1840.

¹¹¹ „in einem verborgenen Winkel des deutschen Bodens und unter vielfachen Entbehrungen“ (...), anstatt die „dargebotenen Vorteile im Auslande“ wahrzunehmen“. *Ibidem*, p. 54.

¹¹² „Grenzen müssen aufgehoben werden“. *Ibidem*, p. 47.

¹¹³ „In einem Briefentwurf (BJ) beschwört Bettine Altenstein, den König unbedingt anzusprechen und nicht „einen passenden Moment“ abzuwarten“. *Ibidem*, p. 54.

¹¹⁴ 1818-1901. Il encourageait beaucoup la littérature, l'art et les sciences.

¹¹⁵ „(...) mit dem Erbgroßherzog hab ich gesprochen“. *Ibidem*, p. 54.

¹¹⁶ „(...) ich sagte, dem Erbgroßherzog solche menschen (sic) wie Ihr müßte ein Fürst zu Freunden haben dann könne er groß wirken auch selbst im kleinen Land“. *Ibidem*, p. 55.

à plusieurs reprises dans le portrait idéal du souverain. Cet aspect est très présent dans son *Königsbuch*¹¹⁷ dans lequel elle argumente que cette éminence passe avant tout par la bonté et la générosité du souverain. En proposant un poste aux Grimm dans son Etat, même petit, Bettina voyait en ce geste la grandeur du souverain rayonner. Sans réponse satisfaisante de la part du grand-duc héritier, Bettina continua à rechercher d'autres appuis. Au printemps suivant, elle tentait de négocier avec le chancelier Müller à Weimar.¹¹⁸

La prise de contact avec le prince héritier

Toujours sans résultat concret sur le sort des frères Grimm, deux ans après leur renvoi, Bettina prit la décision de contacter directement le prince héritier, qui règnera du 7 juin 1840 au 7 octobre 1858. Pour cela, elle aborda le souverain par un tout autre sujet qui n'avait rien à voir avec l'affaire des frères Grimm. Ayant mandaté Wilhelm pour éditer les œuvres d'Achim, Bettina envoya à Frédéric Guillaume les deux premiers livres des « *Novellen* »¹¹⁹ dont Wilhelm avait signé la préface. La lettre n'a pas été retrouvée, mais U. Püschel a publié la réponse du roi en date du 4 décembre 1839 qui la remercie de son envoi : « *Votre envoi bienveillant des œuvres complètes du défunt Achim me remplit de gratitude.* »¹²⁰ La lettre de Bettina relevait de la catégorie en soi assez banale d'une lettre de recommandation. Elle est cependant très intéressante dans la mesure où trois objectifs y sont poursuivis et habilement entremêlés, à savoir un objectif d'ordre épistolaire, celui de pouvoir écrire au prince, un autre objectif purement intellectuel, celui de détailler les compétences de Wilhelm Grimm, et un objectif concret et précis, faire recruter ses amis à l'université. Il est licite d'avancer l'hypothèse que le statut privilégié de son destinataire, dont la vocation était d'occuper un jour la fonction suprême à la tête de l'Etat, aurait été susceptible de faire alors évoluer le contenu des lettres et d'inciter Bettina à préciser sa pensée politique et sa conception du droit et du devoir d'une citoyenne. Or ce n'est pas encore tout à fait le cas dans ces premières lettres. Certes, elles vont lui servir de tremplin pour exposer un peu plus précisément et globalement sa définition de la souveraineté royale, mais cela ne se fera que progressivement. Car, pour commencer, elle adopte la question de l'affaire des Grimm par un biais réduit, personnalisé, et son programme est avant tout d'obtenir la confiance du prince. L'ouverture de cette correspondance par un tout autre sujet que celui qui l'amène, doit l'aider dans sa démarche, Bettina procédant, derrière une apparente spontanéité, de façon délibérément réfléchie. Tout d'abord, Bettina sollicite la bienveillance du prince et l'autorisation d'entretenir une correspondance avec lui. Parmi les arguments qu'elle utilise pour le convaincre dès le deuxième courrier du 12 avril 1840, Bettina choisit de sortir une de ses armes féminines, le charme, en lui expliquant qu'il s'agit d'un souhait devenu intense et d'un désir nourri en secret. On peut comparer ce souhait et ce désir à ceux d'une relation amoureuse qui se déclare :

¹¹⁷ Cet aspect sera étudié dans le chapitre La conception de la royauté selon Bettina von Arnim.

¹¹⁸ *Ibidem*, p. 57. Friedrich von Müller (1779-1849), chancelier Müller est connu pour ses services à Weimar pendant l'occupation napoléonienne. Cf. http://edoc.bbaw.de/volltexte/2006/201/pdf/22RIJvi1RLqHI_201.pdf

¹¹⁹ Wilhelm Grimm (hrsg.), *Ludwig Achim's von Arnim sämtliche Werke*, Berlin, Arnim, 1839.

¹²⁰ „Ihre gütige Übersendung der gesammten Schriften des seeligen Achim, erfüllt mich mit Dank“. *Die Welt umwälzen*, Band 1, o.c., p. 25.

*Depuis longtemps déjà, le souhait de me présenter au prince héritier était devenu très intense et j'ai nourri ce désir en secret en conversant souvent par la pensée avec le prince héritier. (...) Un sentiment de confiance s'est ainsi développé envers Sa Très gracieuse Majesté (...) en lui disant in petto tout ce qui agitait mon âme.*¹²¹

Par ces quelques mots, Bettina mettait en avant les atouts d'une femme, telle qu'elle la concevait,¹²² la grâce, le charme, le secret des sentiments et l'exaltation que lui inspirait une telle relation. Cet aveu fait, qui devait faciliter et justifier l'approche du prince, Bettina introduisit les qualités de travail de Wilhelm, pour ensuite aborder le véritable objet de son courrier : la réhabilitation des frères Grimm.

*Avec son cadeau [des Nouvelles d'Arnim assorties de leur préface], Bettine n'informait pas seulement le prince héritier de sa relation avec les Grimm, elle montrait corollairement, et de façon tangible les aptitudes philologiques de Wilhelm Grimm, qu'elle avait exaltées dans ses conversations avec Altenstein et également dans le courrier à Savigny, les qualifiant 'de cascade scientifique jaillissant d'une source germanique et dont l'orientation serait du plus pur patriotisme national'.*¹²³

L'analyse de l'approche par étapes telles qu'elles sont ainsi aménagées par Bettina montre qu'elle n'occulte nullement le fait qu'il existe un rapport de forces déséquilibré dès le départ : un souverain détenteur du pouvoir face à une femme écrivain. Bettina l'avait bien saisi puisque dans une lettre du 11 novembre 1839, elle confie à Wilhelm Grimm : « *On ne peut jamais parler librement avec un prince. Il ne peut rien entendre avec le langage précieux.* »¹²⁴

Ce constat étant et pensant devoir le convaincre de la nécessité littéraire de gagner Jacob et Wilhelm pour la Prusse, Bettina déployait tous ses atouts pour tenter de le convaincre. La construction stratégique de son courrier en trois étapes, précédé de l'envoi des *Nouvelles* d'Achim en guise de première prise de contact, montre bien que Bettina n'était pas initialement une révolutionnaire, que ce soit sur le plan politique ou social, et qu'elle utilisait au contraire délibérément la situation telle qu'elle existait, que précisément elle en tirait profit et veillait à ne pas commettre un impair qui pouvait ruiner ses chances d'aboutir. Nous avons ici affaire à une civilisation sociale, à un respect appuyé de la hiérarchie propre à tout système monarchique, et nous verrons dans la deuxième partie de notre étude si cela se ressent également au niveau des pratiques épistolaires conventionnelles.

Bettina chercha dès le premier instant à devenir son amie et le lui précisa dès ce deuxième courrier : « *Je ne m'adresse donc pas au prince héritier du monde, je*

¹²¹ „Schön früher war der Wunsch in mir rege geworden mich dem Kronprinzen vorzustellen, und ich habe diesem Verlangen heimlich geföhnt indem ich in Gedanken oft Gespräche mit dem Kronprinzen führte. (...) So hat ein Vertrauen in mir sich begründet zu meinem gnädigsten Herrn. (...) indem ich vor Ihm innerlich alles aussprach was mir die Seele bewegte.“ *Ibidem*, p. 26.

¹²² Cf. *Gender and Politics*, o.c. Cf. *Menschwerden durch Berührung*, o.c.

¹²³ „Mit ihrem Geschenk bringt Bettine dem Kronprinzen so nicht nur ihre Beziehung zu den Grimms zur Kenntnis, sondern dokumentiert zugleich Wilhelm Grimms philologische Fähigkeiten, die sie in ihren Gesprächen mit Altenstein und dann auch in dem Brief an Savigny als zutiefst nationalpatriotischen „Strom des Wissens aus Deutscher Quelle“ gepriesen hatte“. *Selbstsorge als Staatskunst*, o.c., p. 299.

¹²⁴ „Mit einem Prinzen kann man nie von der Leber weg sprechen. Er kann bei der verzweifelten Etikettensprache, kein gescheutes Wort vernehmen.“ *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 116.

m'adresse à l'ami compatissant. »¹²⁵ Et nous verrons dans la dernière partie de cette étude ce que recouvre ce terme d'« amie » chez notre auteur. Car il importera de dissocier ce qui relève de la rhétorique d'un discours épistolaire mondain et codifié, et des formulations usuelles de l'époque, de ce qui semble davantage relever des manifestations de sociabilité propres à Bettina et que l'on pourra déceler en fonction par exemple de leur récurrence sous sa plume. Nous verrons qu'il y a une part de jeu chez Bettina, quand elle reprend des formules de politesse et les courbettes qui restaient extrêmement conventionnelles et évoluaient si peu depuis des siècles qu'elles en paraissent surannées si on les confronte aux épanchements spontanés et aux positions libérales de Bettina.¹²⁶

Le prince qui fut apparemment charmé et dont les goûts pour la littérature allemande¹²⁷ étaient partagés par Bettina, dit n'avoir aucune objection à accepter l'amitié de la femme qui avait côtoyée de près Achim von Arnim et Goethe. Trois ans après leur renvoi, Bettina était toujours très active dans sa recherche d'une solution. Elle écrivit aux frères Grimm le 12 avril 1840 et les informa qu'elle venait d'envoyer ce même jour une lettre au roi : « *Je vous envoie ici la copie de mon courrier que j'ai écrite aujourd'hui au prince héritier.* »¹²⁸

Comme Bettina osait utiliser des moyens que certains lui reprochèrent par la suite – la persévérance, la provocation, le franc-parler –, elle fut confrontée au scepticisme des personnes concernées qui ne voyaient pas d'issue possible au niveau des monarques. Ou en tout cas, pas aussi rapidement que Bettina le concevait. Les réactions des amis qu'elle voulait secourir furent d'ailleurs réservées voire nettement défavorables, et son obstination lui valut d'être critiquée par ces personnes mêmes qu'elle défendait en raison de son acharnement à vouloir obtenir gain de cause. Jacob Grimm écrivit ainsi à Dahlmann¹²⁹ le 19 août 1838 :

*Bettine veut nous rendre visite la semaine prochaine, ce qui me fait peur. Elle s'occupe, comme toutes les femmes (là, Dorothee et je crains aussi maman, vont m'en vouloir) des problèmes de manière trop passionnée et avec trop d'obstination, et invente un plan après l'autre. Je lui ai écrit de laisser tranquille Altenstein pour ce qui nous concerne ; quand elle le tourmente, il lui promet quelque chose qu'il ne peut tenir par la suite, afin qu'elle parte.*¹³⁰

Jacob déplore toutes ses initiatives et lui reproche de faire preuve de dilettantisme. Sans expérience, ni formation, ni culture politique, elle n'aurait finalement aucune légitimité pour entamer une telle démarche. Cette inexpérience le rend fort réticent et il craint les conséquences qui pourraient en découler. Leur silence, leur sagesse

¹²⁵ „Ich wende mich daher nicht an den Kronprinzen der Welt, ich wende mich an den herablassenden Freund“. *Die Welt umwälzen, Band 1, o.c.*, p. 27.

¹²⁶ Cf. *Der offene Brief, o.c.*, p. 161.

¹²⁷ Cf. Frank L. Kroll: *Friedrich Wilhelm IV. und das Staatsdenken der deutschen Romantik*. Berlin, Colloquium-Verlag, 1990. Cf. *Zwischen Preussen und Deutschland: Friedrich Wilhelm IV., o.c.*

¹²⁸ „Ich schicke Ihnen hier die Abschrift des Briefes, den ich heute an den Kronprinzen geschrieben habe“. *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm, o.c.*, p. 148.

¹²⁹ 1785-1860, historien et homme politique d'Etat. Thomas Becker, *Friedrich Christoph Dahlmann – ein politischer Professor im 19. Jahrhundert*, Göttingen, V & R Unipress, 2012. Wilhelm Bleek, *Friedrich Christoph Dahlmann. Eine Biographie*, München, Verlag Beck, 2010.

¹³⁰ „Bettine will nächste Woche uns besuchen, wovor mir bangt. Sie betreibt, wie alle Frauen (hier wird mir Dorothee und ich fürchte auch Mama zürnen) die Angelegenheiten zu hitzig und unablässig, und jagt einen Plan mit dem andern. Ich habe ihr geschrieben, sie solle doch unsertwegen den Altenstein in Ruhe lassen; wenn der Mann von ihr geplagt wird, verspricht er ihr, um sie los zu werden, was er hernach nicht erfüllen kann.“ *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm, o.c.*, p. 41.

semblaient pour lui la meilleure façon de faire oublier l'incident. Or, les diverses entreprises de Bettina allaient finalement à l'encontre de leur stratégie.

Sur le plan des faits eux-mêmes, le bilan que l'on peut tirer de cet échange de correspondances n'est pas celui de leur efficacité. En effet, les historiens savent aujourd'hui que c'est le futur roi Frédéric Guillaume IV qui avait signalé discrètement, dès leur renvoi, son intérêt pour les accueillir en Prusse. Dans un courrier à Altenstein en date du 20 décembre 1837, Frédéric Guillaume lui avait demandé ce qu'il pensait de l'idée de faire entrer les frères Grimm au service de la Prusse, et de quelle manière le projet pouvait être réalisé :

(...) j'apprends aujourd'hui que les Grimm sont chassés de Göttingen et du pays. Avec leurs amis, ils n'ont certes pas bien agi en optant pour l'envoi d'une protestation. Mais le meilleur cheval bronche une fois.¹³¹ Gagner les Grimm pour notre université serait assurément une grande chose. Alors, je vous demande, cher Altenstein, ce que vous pensez de cette idée et de sa réalisation ?¹³²

Cette lettre du prince Frédéric Guillaume révèle comment les décisions étaient prises au plus haut niveau, et confirme en particulier l'importance du ministre Altenstein. De plus, la citation que le prince fait en français du dicton sur « le meilleur cheval » qui « bronche » quelquefois ouvre les perspectives d'une culture protestante telle qu'elle était traditionnellement cultivée par les Hohenzollern et à laquelle Bettina ne se réfère pas. Certes, nous ne savons pas si le prince reprend ici un ancien récit qui avait été fait le 15 juin 1764 du procès de Jean Calas dans la *Correspondance littéraire de Grimm*, l'informateur de la cour de Potsdam, ou bien s'il a lu ce récit dans les *Annales protestantes* de 1819.¹³³ Toujours est-il que le discours épistolaire princier se situe à un tout autre niveau que celui de Bettina : il raisonne en termes juridiques, soulignant que l'autorité d'un monarque ne saurait être contestée par des particuliers. Il fait aussi preuve d'un certain machiavélisme puisqu'il envisage très tôt d'en tirer profit pour son propre Etat. Non seulement Bettina semble l'avoir ignoré mais, ce qui est encore plus étonnant, c'est que cette demande de Frédéric Guillaume émane à l'origine d'une autre personne que Bettina critiqua vivement pour ne pas s'être engagé publiquement en faveur des frères Grimm : il s'agit de Friedrich Carl von Savigny. Dans un courrier de ce dernier en date du 10 décembre 1837 adressé au prince héritier, donc trois semaines après leur protestation écrite du 18 novembre, Savigny, ancien professeur de Frédéric Guillaume IV, lui expliquait que l'erreur du roi de Hanovre portait sur le jugement qu'il avait eu au sujet des *Sept de Göttingen*. Et Savigny se portait garant de deux d'entre eux qu'il connaissait très bien et dont il garantissait la pureté de leur conscience dans cette affaire :

Je parle de l'affaire des professeurs de Göttingen qui ont protesté. A en croire plusieurs propos tenus dans des feuilles officielles, on pourrait être conduit à attribuer à ces hommes des opinions politiques agitées, voire dangereuses. Mais plusieurs d'entre eux, en particulier les frères Grimm, me sont

¹³¹ En français dans le texte.

¹³² „(...) ich höre heute, daß die Grimms aus Göttingen und dem Lande verjagt sind. Gewiß haben sie und Konsorten nicht gut gehandelt mit ihrer Protestation. Mais le meilleur cheval bronche une fois. Der Gewinn der Grimms für unsere Universität wäre gewiß etwas großes. Nun frage ich Sie, bester Altenstein, was Sie von dieser Idee der Gewinnung für uns und ihrer Ausführbarkeit halten?“ *Ibidem*, o.c., p. 201.

¹³³ Ces sources sont détaillées par Athanase Josué Coquerel, *Jean Calas et sa famille. Etude historique d'après les documents originaux*, Paris, Cherbuliez, 1869, p. 241.

*personnellement très précisément connus, et je peux garantir en toute conviction qu'ils ne sont pas seulement fort respectueux du droit mais aussi inoffensifs à tous les égards, mais même éloignés de tout zèle politique, et pleinement préoccupés par leur profession scientifique ; ils n'ont par conséquent pu être effectivement amenés à cette mesure que par pur scrupule.*¹³⁴

L'approche de Savigny est la plus englobante de celles que nous avons mentionnées. Avec une grande habileté, il se sert de tous les registres, celui de la presse et de l'opinion publique, dont il dit se distancer, celui du juridique et du politique, censés ne pas être transgressés, affirmation qui serait assurément difficile à accréditer s'il n'ajoutait pas comme il le fait des arguments scientifiques et moraux. Dans un tel contexte, le témoignage qu'il apporte à titre personnel et l'affirmation de son intime « conviction » ont une connotation différente de celui que Bettina apporte. Cette dernière, certes, emploie elle aussi des références professionnelles et morales, mais elle minore l'aspect juridique et, surtout, son texte est assorti de ses élans sentimentaux, parce que « le cœur » est pour elle une des voies que peut emprunter la vérité, qu'il a un pouvoir de vérité, ce qui est absent dans la lettre de Savigny. Le clivage entre les réflexions et tractations internes aux milieux politiques, d'une part, et les écrits de Bettina, d'autre part, sont donc flagrants.

L'effervescence qui avait gagné ces milieux au sujet des frères Grimm et des autres universitaires de Göttingen résultait des enjeux idéologiques et politiques. Celui des libéraux, dont la lettre ouverte diffusée par les *Sept de Göttingen* constituait une avancée, représentait une référence, traduisait l'insatisfaction des intellectuels et celui de l'entourage libéral du futur roi, sans oublier les réticences des ultraconservateurs. Ainsi, l'analyse que fait Dirk Blasius des efforts entrepris par Frédéric Guillaume IV est que cette affaire avait beaucoup ébranlé les espoirs des libéraux auxquels son intronisation était fortement liée. Par conséquent, il y avait là une volonté de diminuer les conflits : « *L'objectif était d'augmenter l'acceptation sociale de la monarchie.* »¹³⁵ Et l'objectif recherché fut atteint, voire même dépassé avec la nomination des libéraux notoires Dahlmann et Arndt à l'université de Bonn, ainsi que de celle du Général v. Boyen¹³⁶ au ministère de la Guerre qu'il avait déjà tenu entre 1814 et 1819, mais que la répression de Metternich lui avait fait perdre avec les Décrets de Carlsbad. La réflexion du prince a par conséquent en définitive grandement facilité la démarche de Bettina deux ans plus tard, elle qui n'avait pas été mise dans la confidence, ni par Altenstein qu'elle avait rencontré en 1838, ni par le futur roi qu'elle avait contacté en 1839.

¹³⁴ „Ich meine die Angelegenheit der protestierenden Göttingischen Professoren. Nach mehreren in öffentlichen Blättern enthaltenen Äußerungen könnte man dahin geleitet werden, diesen Männern eine unruhige, je gefährliche politische Gesinnung zuzuschreiben. Nun sind mir aber mehrere derselben, und namentlich die Brüder Grimm, persönlich auf das genaueste bekannt, und ich kann aus reiflichster Überzeugung versichern, dass dieselben nicht blos höchst rechtlich und in jeder Beziehung ungefährlich, sondern sogar von allem politischen Trieben entfernt, und nur von ihrem wissenschaftlichen Beruf erfüllt sind, dass sie also zu ihrem Schritt in der Tat nur aus Gewissenhaftigkeit bestimmt werden konnten“. Zentrales Staatsarchiv (ZstA), Dienststelle Merseburg, HA Rep. 50 J, Nr. 1265, Bl. 22f. (Brief von Savigny's an Friedrich Wilhelm IV. 10. Dez. 1837). In: Dirk Blasius, *Friedrich Wilhelm IV.: 1795-1861. Psychopathologie und Geschichte*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1992, p. 89.

¹³⁵ „Das Ziel war, die gesellschaftliche Akzeptanz der Monarchie zu erhöhen“. *Friedrich Wilhelm IV.: 1795-1861. Psychopathologie und Geschichte. o.c.*, p. 89.

¹³⁶ Ludwig Leopold Gottlieb Hermann von Boyen (1771-1848). Cf. Hans Rothe, *Hermann von Boyen und die polnische Frage. Denkschriften von 1794 bis 1846.*, Köln, Böhlau, 2010.

En demandant à Altenstein comment réaliser au mieux ce projet, le futur roi était bien conscient qu'il fallait agir de manière très diplomatique et que le premier élément important était de ne rien faire officiellement pour ne pas froisser la décision encore toute récente du roi de Hanovre. Sachant que les souverains amis avaient fait bloc avec ce dernier, Frédéric Guillaume avait opté pour un relatif attentisme, afin de laisser le temps apaiser les esprits. De plus, son père, Frédéric Guillaume III, encore au pouvoir, ne partageait pas l'avis de son fils. Il fallait donc attendre pour agir. Son intronisation trois ans plus tard lui donna l'occasion de prendre officiellement la décision d'accueillir les Grimm à l'Académie des Sciences de Berlin, non sans prendre auparavant toutes les précautions pour justifier son geste. Dans un courrier du 2 décembre 1840 adressé à son oncle, le grand-duc Georg von Mecklenburg-Strelitz, Frédéric Guillaume IV, bien conscient que la nomination des frères Grimm à Berlin déplairait à ses proches, dut lui aussi agir de manière diplomatique : « *Je sais par Rochow, que la venue des frères Grimm a provoqué chez vous de fortes coliques* »¹³⁷ et tient à expliquer sa décision :

*Les écrits des excellents frères me charment depuis plus de 20 ans. Cette joie augmentait petit à petit et se transforma en un très vif intérêt pour ces auteurs et pour leur sort, étant donné que j'ai entendu parler de l'exactitude de leurs esprits et de leur signification toujours croissante pour la littérature et la langue classiques. Depuis des années, c'est mon désir le plus ardent de savoir ces perles du véritable savoir allemand chez nous.*¹³⁸

Les sentiments éprouvés par Frédéric Guillaume IV semblent sincères : « (...) *j'ai presque ressenti de la joie, lorsque l'oncle de Hanovre a chassé les Grimm de chez lui* »¹³⁹ et la peur de l'oncle l'est tout aussi puisqu'il avoue avoir eu besoin de beaucoup de courage pour lui écrire et lui expliquer sa résolution : « (...) *j'écrivis avec beaucoup de courage à King Ernst.* »¹⁴⁰ Conformément à ses habitudes, Frédéric Guillaume n'oublie pas un instant quelle est sa position et, en technicien des affaires dynastiques, il replace l'affaire des frères Grimm dans le contexte des relations de la Prusse avec les puissances extérieures, en l'occurrence avec l'Angleterre dont le roi présidait aux destinées de Hanovre. Il devait prendre en considération la réaction des autres souverains et user lui aussi de diplomatie.

Altenstein qui avait dès 1837 été sollicité par le prince héritier dans cette affaire, n'avait pu dévoiler à Bettina le secret que Frédéric Guillaume lui avait confié, et avait finalement attendu que les choses se débloquent naturellement, lors de l'accession au trône du prince. Décédé en mai 1840, trois semaines avant le couronnement de Frédéric Guillaume IV, il ne fut cependant plus témoin de l'issue heureuse de cette affaire qu'il avait suivie et gérée trois années durant.

Si l'affaire des frères Grimm a véritablement été pour Bettina le point de départ de son engagement politique, c'est donc rétrospectivement moins pour le succès final de l'entreprise, qu'on ne saurait bien évidemment pas lui imputer à elle seule, que

¹³⁷ „Durch Rochow weiß ich, das das Hierherkommen der Brüder Grimm Ihnen heftiges Bauchgrimmen gemacht hat.“ *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 211.

¹³⁸ „Die Schriften der ausgezeichneten Brüder entzücken mich seit mehr denn 20 Jahren. Diese Freude steigerte sich allmählich zum höchsten Interesse und zur regsten Teilnahme an den Autoren, da ich von der Vortrefflichkeit ihrer Gesinnungen u. ihrer stets wachsenden Bedeutung für altteutsche Literatur u. Sprache hörte. Seit Jahren war es mein brünstiger Wunsche diese Perlen deutscher echter Gelehrsamkeit bei uns zu wissen.“ *Ibidem*, p. 212.

¹³⁹ (...) ich fast Freude empfand, als Onkel Hannover mit den Grimms „Chass's aus dem Haus“ machte.“ *Ibidem*, p. 212.

¹⁴⁰ „(...) schrieb ich mit großer Courage an King Ernst“. *Ibidem*, p. 213.

pour la période dans laquelle cela s'inscrit. Vu sous cet angle, on constate que Bettina a participé à ce grand élan de courage civique qui a précédé la révolution de 1848. Dans son cas, ce courage a consisté à utiliser des canaux de communication privilégiés, à respecter les autorités en place et à dialoguer avec les autorités en quelque sorte en toute confiance. H. Schultz souligne que ces deux années de recherche d'une solution, de prises de contact par lettres ou par visites aux personnes pouvant influencer sur la situation ont constitué pour Bettina von Arnim une période d'apprentissage qui l'a ensuite aidée dans les différentes étapes de son engagement politique : « *Pour Bettine, les discussions autour de l'embauche des frères Grimm ont été un apprentissage important dans la voie qui la menait à devenir un écrivain politique.* »¹⁴¹

Par ailleurs, la réussite de son entreprise qu'on lui attribue – à tort, nous venons de le rappeler – a peut-être pu servir d'alibi aux auteurs de ce revirement politique que furent la réhabilitation des Grimm et leur recrutement dans une université qui était en fait concurrente de celle de Göttingen et qui ne pouvait que se féliciter de l'arrivée des deux professeurs. Bettina était en définitive utile puisqu'elle-même se situait en marge des calculs politiques et des concurrences entre scientifiques. La générosité de sa requête et l'importance qu'elle disait attacher aux valeurs du cœur ne pouvait au bout du compte desservir aucun des camps impliqués. Pour le grand public, elles ont du moins contribué à élargir son réseau qui lui supposait une grande influence et concentrait finalement ses espoirs dans cette femme de lettres.

*Les recensions positives du Goethebuch dans les journaux du mouvement libéral ont peut-être contribué à lui faire découvrir sa force en tant qu'écrivain politique, après qu'elle eut déjà saisi pendant l'épidémie de choléra berlinoise les effets de la question sociale dans les quartiers pauvres de Berlin. Mais le véritable élément déclencheur, qui la conduisit à agir et à écrire dans la scène politique de Berlin, c'est le renvoi des frères Grimm à Göttingen.*¹⁴²

Les attentes suscitées par l'intronisation de Frédéric Guillaume IV

Mais il restait à approfondir cette conviction qu'elle aurait non seulement le droit mais aussi le devoir de s'engager de la sorte. Ce droit, tel qu'elle l'entendait, pouvait être démontré par sa solidarité avec des fonctionnaires que les milieux libéraux avaient estimés injustement révoqués de leur poste à Göttingen. C'était un droit qui, du moins si on reprend ses termes, avait pour socle « l'esprit » et le « cœur », le constitutionnalisme et la cohérence des opinions, la revendication de la « liberté » et le courage d'en subir les conséquences.

A l'arrivée du prince héritier sur le trône, Bettina von Arnim a cinquante-cinq ans. Dans ses lettres au roi Frédéric Guillaume IV, elle se sert de son âge et de son expérience comme un des éléments légitimant ses prises de position, et ce au nom

¹⁴¹ „Für Bettine waren die Auseinandersetzungen um die Einstellung der Brüder Grimm eine wichtige Lehrzeit auf dem Wege zu einer politischen Schriftstellerin.“ Christoph Perels (Hrsg.), „*Herzhaft in die Dornen der Zeit greifen... Bettina von Arnim 1785-1859*“, Ausstellung 1985, FDH, Frankfurt a. M., 1985, p. 267.

¹⁴² „Vielleicht tragen die positiven Rezensionen des Goethesbuchs in den Zeitungen der Liberalen Bewegung dazu bei, daß sie ihre Kraft als politische Schriftstellerin entdeckt, nachdem sie während der Berliner Choleraepidemie bereits die Auswirkungen der sozialen Frage in den Armenviertel Berlins wahrgenommen hatte. Doch ist der eigentliche Auslöser, der sie zum Agieren und Publizieren in der politischen Szene Berlins veranlaßt, die Entlassung der Brüder Grimm in Göttingen.“ „*Unsre Lieb aber ist außerköhren*“: o.c., p. 389.

des observations et des enquêtes qu'elle a faites les années précédentes, sous le règne de Frédéric Guillaume III. Rappelons que c'est lors de l'épidémie de choléra de 1831 qu'elle avait été profondément affectée par la misère matérielle et les inégalités sociales.¹⁴³ Pour elle, comme pour bien d'autres, l'intronisation de Frédéric Guillaume IV en ce début d'été 1840 suscitait de nombreux espoirs de changements et de modernisation susceptibles de remédier à ce décalage entre immobilisme institutionnel et constat de la misère dans certains quartiers. Déçus par le règne de son père, les libéraux escomptaient des avancées politiques, en particulier la mise en place de la constitution tant attendue.

Le contexte politique et social avait semblé favorable à l'engagement politique de Bettina aux côtés des libéraux modérés comme les Grimm. Mais il reste à déterminer comment son émotion face à la misère matérielle s'articulait par rapport à sa vision de la politique et de la monarchie. Lorsque Frédéric Guillaume IV monta sur le trône en 1840, elle est contaminée par le souffle d'euphorie qui avait gagné Berlin et que Bettina semble avoir partagé avec les représentants de la *Jeune Allemagne*.

*(il) soufflait un petit air de liberté qui excitait en particulier la jeunesse, lui faisait dresser l'oreille, éveiller en elle de nouvelles exigences, aspirer à une nouvelle vie plus satisfaisante et raisonnable.*¹⁴⁴

Il y a tout de même des différences entre Bettina et cette jeune génération. D'une part, comme nous le soulignerons, elle s'en distinguait à notre avis du fait de sa pratique épistolaire. D'autre part, ce n'est pas un lien avec la découverte du monde politique qu'elle établit, à la différence par exemple de Theodor Fontane qui, dans son autobiographie, se souvint de cette effervescence et lui conféra en quelque sorte des élans pubertaires : T. Fontane explique dans sa biographie que ce changement de personne à la tête de l'Etat amenait avec lui l'espoir d'une nouvelle ère en Prusse : « *Car avec l'été 1840, ou ce qui veut dire la même chose avec la mort de Frédéric Guillaume III le 7 juin, une nouvelle époque commençait pour la Prusse.* »¹⁴⁵ T. Fontane poursuit en décrivant les sentiments qu'il ressentait et que ses compatriotes semblaient partager avec lui :

*Les gens ressentaient quelque chose comme si, après de froides journées de mai, qui ont entravé le cours de la nature et empêché l'éclosion des bourgeons, le monde était soudain en fleurs. Sur tous les visages, on voyait une sorte d'illumination joyeuse, qui donnait à la vie de cette époque un charme fou. 'Il est temps que le printemps revienne'. Je comptais, si jeune et si inexpérimenté que je l'étais, parmi ceux qui saluaient le début d'une nouvelle ère et me sentais infiniment heureux de pouvoir participer à cette vie politique qui s'éveillait.*¹⁴⁶

¹⁴³ Cf. *Zwischen Romantik und Revolution*, o.c., p. 71-77. Cet aspect sera plus particulier étudié dans la partie ci-après.

¹⁴⁴ „(...) wehte ein freiheitliches Lüftchen, das insbesondere die Jugend erregte, hellhörig machte, neue Ansprüche weckte, nach einem neuen befriedigenden, sinnvollen Leben streben ließ“. *Ein Leben zwischen Tag und Traum*, o.c., p. 6.

¹⁴⁵ „Denn mit dem Sommer 1840, oder was dasselbe sagen will mit dem am 7. Juni erfolgten Tode Friedrich Wilhelm III., brach für Preußen eine neue Zeit an“. Theodor Fontane, *Autobiographisches*, Band 3, (hrsg.) Walter Keitel, München, Carl Hauser Verlag, 1973, p. 184.

¹⁴⁶ „Die Menschen fühlten etwas, wie wenn nach kalten Maientagen, die das Knospen unnatürlich zurückgehalten haben, die Welt plötzlich in Blüten steht. Auf allen Gesichtern lag etwas von freudiger Verklärung und gab dem Leben jener Zeit einen hohen Reiz. „Es muß doch Frühling werden“. Ich zählte, so jung und unerfahren ich war, doch ganz zu denen, die das Anbrechen einer neuen Zeit begrüßten, und fühlte mich unendlich beglückt, an dem erwachenden politischen Leben teilnehmen zu können“. *Autobiographisches*, o.c., p. 185.

Une autre réaction attestée chez les contemporains, par exemple chez Varnhagen von Ense, était l'impression de vivre un retournement comparable à une révolution, comme si une sorte de césure¹⁴⁷ s'était produite entre le règne du père et celui du fils. Varnhagen von Ense établit un parallèle entre l'euphorie ressentie en 1840 et celle éprouvée dix ans plus tôt lorsque la Révolution de Juillet avait éclaté en France :

*Je me souviens de telles émotions comme celles d'aujourd'hui il y a dix ans, lorsque la nouvelle de la Révolution de Juillet des Français arriva, le 3 août, jour de l'anniversaire du roi, où tout le peuple était également en mouvement.*¹⁴⁸

Bettina était également confrontée à un autre type de réaction, cette fois liée au prussianocentrisme de la génération précédente, celle qui avait vécu les guerres de 1813. Leur attachement au prestige de la Prusse est attesté par exemple par Achim von Arnim. Il s'agissait ici du contexte diplomatique et militaire, ou plutôt des souvenirs contrastés que certains gardaient de la politique extérieure de Frédéric Guillaume III. Ce dernier passait pour avoir longtemps fait preuve de faiblesse, du moins jusqu'en 1813. Contre sa propre volonté, mais poussé par le nationalisme de la noblesse, qui, très déçue depuis la signature du traité de Bâle en 1795,¹⁴⁹ critiquait fortement la politique de neutralité de la Prusse vis-à-vis de la France expansionniste, Frédéric Guillaume III avait déclaré la guerre à Napoléon en 1806 :

*Dans le traité de Bâle, la Prusse avait quitté en 1795 la coalition formée par l'Autriche, l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne et l'empire allemand, afin de s'arranger seule avec la France. Elle resta également neutre dans les guerres de coalition qui suivirent. En 1805, Frédéric Guillaume III espérait toujours, malgré la politique expansionniste sans retenue de Napoléon et les provocations continues, de pouvoir protéger lui-même la Prusse et l'Allemagne du Nord contre l'implication dans une guerre.*¹⁵⁰

Avec la fin du Saint-Empire Romain Germanique, l'entrée de la Prusse dans la troisième guerre de coalition prouve que Berlin s'était laissé convaincre par la Russie et l'Autriche du fait qu'il n'était plus possible de s'esquiver : « *Même la fin de l'empire signifiait une victoire des Français et isolait tous les Etats allemands individuellement et les livrait ainsi à l'arbitraire de Napoléon.* »¹⁵¹ Les troupes françaises vainquirent et la défaite de la bataille d'Auerstedt resta longtemps un souvenir douloureux pour les Prussiens. Avec la paix de Tilsit en 1807, Napoléon retirait à la Prusse ses conquêtes polonaises. L'humiliation était grande et Frédéric Guillaume III tira de cet échec une leçon qu'il transmit à son fils dans son testament politique, qui s'inscrit ici

¹⁴⁷ Cf. Friedrich Wilhelm IV.: 1795-1861. *Psychopathologie und Geschichte*, o.c., p. 88.

¹⁴⁸ „Solcher Gemütsbewegung wie heute erinnere ich mich vor zehn Jahren her, als die Nachricht von der Julirevolution der Franzosen hierher gelangte, am 3. August, des Königs Geburtstag, wo auch alles Volk in Bewegung war“. *Ein Leben zwischen Tag und Traum*, o.c., p. 275.

¹⁴⁹ Klaus Peter, „Deutschland in Not: Fichtes und Arnims Appelle zur Rettung des Vaterlandes“, p. 8, in: Walter Pape, *Arnim und die Berliner Romantik*, Tübingen, Niemeyer, 2001.

¹⁵⁰ „Im Basler Frieden hatte Preußen 1795 die Koalition mit Österreich, England, Holland, Spanien und dem Deutschen Reich verlassen, um sich allein mit Frankreich zu arrangieren. Auch in den folgenden Koalitionskriegen blieb es neutral. Noch 1805 hoffte Friedrich Wilhelm III. trotz der hemmungslosen Eroberungspolitik Napoleons und der fortwährenden Provokationen selbst Preußens, Norddeutschland vor der Verwicklung in einen Krieg schützen zu können“. *Deutschland in Not*. o.c., p. 8.

¹⁵¹ „Auch das Ende des Reiches bedeutete einen Sieg der Franzosen, isolierte die einzelnen deutschen Staaten und lieferte sie so der Willkür Napoleons aus“. *Deutschland in Not*. o.c., p. 8.

dans la continuité de la Sainte Alliance scellée en 1815 entre la Prusse, l'Autriche et la Russie :

*Ne manque pas de favoriser, pour autant que tu le puisses, la concorde entre les puissances européennes ; mais surtout, que la Prusse, la Russie et l'Autriche ne se séparent jamais l'une de l'autre : leur solidarité doit être considérée comme la clé de voûte de la grande alliance européenne.*¹⁵²

Achim von Arnim avait été présent dans les débats accompagnant ces années qui furent jalonnées de réformes structurelles modernisant de façon durable l'administration, l'éducation et l'armée en Prusse. Pour se relever, la Prusse avait compris qu'il lui fallait rapidement engager des réformes. Le souverain fit appel aux réformateurs vom Stein¹⁵³ et Hardenberg¹⁵⁴. Leurs réformes portèrent sur divers points : libéralisation de l'économie avec l'abrogation des corporations, réforme de l'éducation avec Wilhelm von Humboldt, réforme de l'armée, abolition du servage et des directives discriminatoires à l'encontre des juifs. De nombreux hommes politiques importants s'étaient retrouvés à Königsberg avec la cour afin de réfléchir aux causes de la chute de la Prusse et mener à bien les réformes nécessaires à sa reconstruction. Achim von Arnim avait rejoint ce groupe d'intellectuels autour de vom Stein et avait fait des propositions de réorganisation de l'armée. Ce sujet lui tenait particulièrement à cœur depuis son séjour en Angleterre en 1803.¹⁵⁵

En 1808, Hippel¹⁵⁶ constatait cependant avec scepticisme que tous ne souhaitaient pas l'égalité comme les Français : « *Une modification de l'organisation de l'Etat dans notre pays n'est pas souhaitée par beaucoup d'entre nous.* »¹⁵⁷ Seule la bourgeoisie convoitait de tels changements. Il en va de même avec la fin des directives discriminatoires. Achim von Arnim répondit avec son ami Adam Müller¹⁵⁸ à l'abrogation des lois sur les juifs par la fondation, le 18 janvier 1811, de la *Christlich-deutsche Tischgesellschaft*. Dans un contexte très proche de Bettina, des courants contraires à ses convictions se profilaient. Nous verrons que Bettina avait tiré un profit indirect de tous les débats autour d'elle et s'était faite sa propre opinion politique, qu'il s'agisse du statut des juifs en Prusse ou de défendre la monarchie constitutionnelle avec à sa tête un *Volkskönig*.

Pour sa part, il semble que Bettina ait choisi de s'engager non pas en fonction de ces deux réactions que nous venons de rappeler – c'est-à-dire non pas parce qu'elle

¹⁵² „Verabsäume nicht die Eintracht unter den Europäischen Mächten, so viel in Deinen Kräften, zu befördern; vor allem aber möge Preußen, Russland und Oesterreich sich nie voneinander trennen: ihr Zusammenhalten ist als der Schlussstein der großen Europäischen Allianz zu betrachten.“ Ernst Heymann, „Das Testament König Friedrich Wilhelms III.“, in: Sitzungsberichte der Preußischen Akademie der Wissenschaften, Philos.-Histor. Klasse, Jg. 1925, Berlin 1925, p. 156, in: *Friedrich Wilhelm IV. und das Staatsdenken*, o.c., p. 143.

¹⁵³ Heinrich Friedrich Karl Reichsfreiherr vom und zum Stein (1757-1831). Cf. Gerhard Ritter, *Stein. Eine politische Biographie*, Stuttgart, DVA, 1981, 4ème édition.

¹⁵⁴ Karl August von Hardenberg (1750-1822). Cf. Ingo Hermann, *Hardenberg: der Reformkanzler*, Berlin, Siedler, 2003.

¹⁵⁵ Cf. *Deutschland in Not*, o.c. Cf. Jürgen Knaack, „Achim von Arnim, die britischen und die preußischen Freiwilligen in den Kriegen gegen Napoleon“, p. 31-36. In: Sheila Dickson, und Walter Pape, *Romantische Identitätskonstruktionen: Nation, Geschichte und (Auto)-Biographie*, Glasgower Kolloquium der Internationalen Arnim-Gesellschaft, Tübingen, Niemeyer, 2003.

¹⁵⁶ Cf. Joseph Kohnen, *Theodor Gottlieb von Hippel, Eine zentrale Persönlichkeit der Königsberger Geistesgeschichte. Biographie und Bibliographie*, Lüneburg, Verlag norddeutsches Kulturwerk, 1987.

¹⁵⁷ „Eine Veränderung der Staatsorganisation in unserem Vaterlande wird nicht von vielen gewünscht werden.“ Bernd Fischer, *Literatur und Politik: die "Novellensammlung von 1812" und das "Landhausleben" von Achim von Arnim*, Frankfurt/Main, Lang Verlag, 1983, p. 34.

¹⁵⁸ 1779-1829. Diplomate et théoricien d'Etat prussien. Il a appartenu au cercle romantique de Vienne.

aurait prôné uniquement un ralliement idéologique et combatif à la *Jeune Allemagne*, et non pas parce qu'elle aurait plutôt décidé de se rallier aux patriotes monarchistes centrés sur les intérêts prussiens –, mais pour des causes sociales, donc non pas en se référant à des idéologies, d'autant que les libéraux s'intéressaient peu à la question du paupérisme,¹⁵⁹ mais en tirant avantage de la complexité de la situation politique. Elle décèle incontestablement une grande part d'indécision chez le roi. Certes, la lecture de ses lettres pourrait donner l'impression qu'elle agit sous l'influence de son intuition, ce qui n'est assurément pas à exclure, mais le constat de cette indécision qu'elle croyait observer et entreprenait de combattre était fondé, puisqu'il a été par ailleurs confirmé par les analyses des historiens et des biographes des deux monarques en question : plusieurs d'entre eux les ont taxés de « faiblesse ». Ces deux rois ont été confrontés à une Prusse divisée qui, d'un côté comprenait qu'elle devait changer pour retrouver son importance au niveau européen, mais qui était également confrontée d'un autre côté, aux désirs et rejets de chacun. Face à ce dilemme, le père et le fils, similaires sous de nombreux aspects dans leur personnalité, eurent du mal à définir une ligne de conduite claire pour la Prusse.

Une de leurs faiblesses étaient qu'ils avaient très peur des changements sociétaux et n'aimaient pas prendre de décisions politiques : Frédéric Guillaume III « (...) *qui ne se sentait pas prédestiné à devenir un homme politique, qui haïssait prendre des décisions et dont il n'était pas rare qu'il se réfugiât dans des maladies psychosomatiques* »¹⁶⁰ et Frédéric Guillaume IV dont « *la structure de la personnalité était extrêmement compliquée* »¹⁶¹ avait également été « *traumatisé par les suites de la Révolution française vécues dans ses jeunes années* ». ¹⁶² Tous les efforts démocratiques « (...) *apparurent à cet homme idéaliste et généreux comme un chaos et un « désordre », et s'opposaient à la destinée divine du monde* ». ¹⁶³ Par conséquent, Frédéric Guillaume IV succéda à son défunt père avec un lourd fardeau, sans grand engouement, voire certaines craintes quant aux futures décisions à prendre :

*A l'heure de sa montée sur le trône, tout ce qui a permis au processus de maturité de sa personnalité de donner la direction, est présent : le poids des attentes parentales ; les scrupules de confession face à la peur de prendre des responsabilités comparables ; le besoin de chaleur humaine et d'acceptation des autres ; la lutte qui consiste à donner au destin du monarque un sens à la vie et à rendre le rôle du roi disponible pour soi, c'est-à-dire pour ses propres exigences et ses propres doutes.*¹⁶⁴

¹⁵⁹ *Liberalismus und Antiliberalismus*, o.c., p. 17.

¹⁶⁰ „(...) der sich nicht berufen fühlte, einen Politiker (zu sein), der Entscheidungen haßte und nicht selten in psychosomatische Krankheiten flüchtete“. Wilhelm von Sternburg, *Zwei bedeutende Biographien über zwei unbedeutende preußische Könige: Friedrich Wilhelm III. und Friedrich Wilhelm IV. Melancholie und Trauma*, Die Zeit, 08.05.1992, Nr. 20,

<http://www.zeit.de/1992/20/melancholie-und-trauma/komplettanisch>

¹⁶¹ „äußerst komplizierte Persönlichkeitsstruktur“. Cf. *Zwei bedeutende Biographien*, o.c.

¹⁶² „traumatisiert von den in den Jugendjahren miterlebten Folgen der Französischen Revolution“. Cf. *Ibidem*.

¹⁶³ „(...) erschienen diesem idealistisch-hochsinningen Mann als Chaos und „Unordnung“, die sich der göttlichen Weltbestimmung entgegenstimmten“. Cf. *Ibidem*.

¹⁶⁴ „In der Stunde seiner Thronbesteigung ist all das präsent, was dem Reifungsprozeß seiner Persönlichkeit die Richtung gegeben hat: die Last der elterlichen Erwartungen; die Beichtskrupeln vergleichbaren Verantwortungsängste; das Bedürfnis nach menschlicher Wärme und menschlichem Angenommensein; das Ringen, dem Herrschersicksal einen Lebenssinn abzugewinnen und die Königsrolle für sich, daß heißt für die eigenen Ansprüche und Zweifel, verfügbar zu machen“. Cf. *Ibidem*.

Aussi, malgré quelques promesses timides de constitution, tous deux déploierent leurs forces pour que la Prusse reste un Etat conservateur, seul moyen à leurs yeux, de préserver la paix et leur prédominance en Europe. Rétrospectivement, le journaliste et biographe Wilhelm von Sternburg, qui établit une comparaison entre le père et le fils, peut servir de témoin de la survivance de tels jugements dans cette attitude conservatrice et la raison de leur échec. Il écrit dans un article paru le 8 mai 1992 dans l'hebdomadaire « *Die Zeit* » que :

*(...) leur faute historique se manifeste dans leur incapacité à accepter les développements dramatiques politiques et sociétaux de leur temps, à les laisser déboucher dans un but précis dans les voies nécessaires d'une monarchie constitutionnelle. Cet échec décida du triomphe et de la chute de la Prusse. A la fin, il ruina l'Europe.*¹⁶⁵

Par manque de charisme, Frédéric Guillaume IV n'aurait finalement pas marqué son époque par sa grandeur :

*On regrettait l'absence de 'fermeté politique', un 'langage clair' et une 'ligne claire'. La palette des jugements négatifs attribués au monarque controversé va de défaillances venimeuses contre 'l'impotent', 'le gros', 'le grossier' jusqu'à la moquerie pleine de pitié, telle que savait la formuler Heinrich Heine dans son poème « *Die Menge tut es* » (1848) :*

*J'ai un faible pour ce roi ;
Je crois qu'on est un peu semblable, lui et moi.
Un esprit noble, plein de talent –
Moi aussi, j'aurais été un mauvais régent.*¹⁶⁶

Ainsi, estimé de caractère faible, Frédéric Guillaume IV était confronté à devoir diriger le pays d'une main de fer, ce qui n'entrait pas dans ses principes. Son ministre de l'Intérieur, Graf Arnim-Boitzenburg,¹⁶⁷ lui avait souvent reproché son manque de fermeté. Face à des personnalités telles que Napoléon ou Metternich, le père et le fils restèrent des « (...) co-créateurs blêmes de la politique européenne. (...) En tant que monarques, ils n'agissaient pas, mais réagissaient uniquement, la défense fut élevée comme principe de leur politique. »¹⁶⁸ Cet immobilisme de la part du fils lui vient non seulement de sa personnalité, mais également de l'héritage de son père qui invita expressément son fils, sur son lit de mort, à la plus grande prudence en matière de régence de la Prusse. L'unité des trois grandes nations lui paraissait indispensable pour se défendre face à la France. Cette recommandation

¹⁶⁵ „(...) ihre historische „Schuld“ manifestiert sich in der Unfähigkeit, die dramatischen gesellschaftspolitischen Entwicklungen ihrer Zeit zu akzeptieren, sie zielgerichtet in die notwendigen Bahnen einer konstitutionellen Monarchie einmünden zu lassen. Dieses Versagen machte Triumph und Untergang Preußens. Am Ende ruinierte es Europa“. Cf. *Ibidem*.

¹⁶⁶ „Man vermisste „politische Entschiedenheit“, eine „deutliche Sprache“ und klare Linie“. Die Palette negativer Einschätzungen des umstrittenen Monarchen reichte von giftigen Ausfällen gegen den „Impotenten“, „den Dicken“, „den Rülps“ bis hin zu mitleidvollem Spott, wie ihn Heinrich Heine in seinem Gedicht „Die Menge tut es“ (1848) beispielhaft zu formulieren wusste:

„Ich habe ein Faible für diesen König; Ich glaube, wir sind uns ähnlich ein wenig. Ein vornehmer Geist, hat viel Talent– Auch ich, wäre ein schlechter Regent“. *Friedrich Wilhelm IV. und das Staatsdenken*. o.c., p. 1.

¹⁶⁷ Nitschke, Wolf, *Adolf Heinrich Graf v. Arnim-Boitzenburg (1803-1868), Eine politische Biographie, Studien und Texte zur Erforschung des Konservatismus*, Band 5, Berlin, Duncker & Humblot, 2004.

¹⁶⁸ „(...) blasse Mitgestalter der europäischen Politik. (...) Als Monarchen agierten sie nicht, sondern reagierten lediglich, Abwehr wurde zum Prinzip ihrer Politik erhoben“. Cf. *Zwei bedeutende Biographien*, o.c.

fut prise au pied de la lettre par Frédéric Guillaume IV et eut un impact conservateur sur la politique de ce dernier :

*On sait que le nouveau roi ressentit l'héritage testamentaire de son père comme un devoir ferme toute sa vie durant et que les dernières directives de Frédéric Guillaume III ont exercé une influence on ne peut plus inhibitrice, en particulier sur la solution concernant la question de la constitution, dans laquelle Frédéric Guillaume IV voulait agir de manière autonome, mais se sentit obligé par la volonté de son défunt père – celui-ci l'avait expressément mis en garde contre l'introduction d'une 'assemblée représentative (issue d'élections)' – de poursuivre la direction engagée après 1815.*¹⁶⁹

Outre l'attention qu'elle portait au constat de ces particularités d'ordre à la fois psychologique et politique, Bettina faisait partie de milieux sociaux qui lui donnaient accès aux conseillers les plus influents, comme nous l'avons vu en présentant sa biographie.¹⁷⁰ Savigny, marié à sa sœur Gunda, avait été très proche du prince héritier et Bettina, dans sa lettre du 4 novembre 1839, le lui rappelle afin de faire ressurgir ses sentiments pour ses anciens élèves et le faire culpabiliser pour son inaction. Adolescent,¹⁷¹ le futur roi avait eu à ses côtés deux hommes qui avaient marqué le jeune prince par leur enseignement : Ancillon¹⁷² et Friedrich Carl von Savigny.¹⁷³ Le premier, issu d'une famille huguenote, était le précepteur du prince héritier. Théologien, théoricien d'Etat, professeur d'histoire, historiographe royal, et plus tard, ministre des affaires étrangères prussien, il fut nommé précepteur officiel du prince héritier le 5 juillet 1810 jusqu'à la majorité de ce dernier en 1814. La correspondance¹⁷⁴ abondante entre les deux hommes témoigne de la relation intense qu'ils entretenaient. Frédéric Guillaume IV le considérait comme un ami et un conseiller intime important. Ancillon répondait en toute franchise aux questions personnelles et politiques du prince héritier.

*Au niveau politique, Ancillon offrait l'image d'un éclectique, qui, empreint des leçons de la théorie de l'Etat de Haller, essayait de lier ensemble la pensée rationaliste et la pensée romantique.*¹⁷⁵

Ancillon insistait beaucoup sur le fait que les images romantiques ne pouvaient en aucun cas diriger un pays. Dans un courrier daté du 29 juillet 1813, il reprocha au prince héritier la prédominance des valeurs romantiques et le mit en garde :

¹⁶⁹ "Man weiß, dass der neue König das testamentarische Vermächtnis des Vaters zeitlebens als bindende Verpflichtung empfand und dass die letzten Direktiven Friedrich Wilhelms III. einen außerordentlich hemmenden Einfluß vor allem auf die Lösung der Verfassungsfrage ausgeübt haben, bei der Friedrich Wilhelm IV. eigene Wege gehen wollte, sich aber durch die Willensbekundung des verstorbenen Vaters – dieser hatte ausdrücklich vor der Einführung einer modernen „Landesrepräsentation“ gewarnt – zur Fortsetzung der nach 1815 eingeschlagenen Richtung verpflichtet fühlte". *Friedrich Wilhelm IV. und das Staatsdenken. o.c., p. 143.*

¹⁷⁰ Biographie de Bettina sur ces relations sociales.

¹⁷¹ Cf. *Friedrich Wilhelm IV.: 1795-1861; Psychopathologie und Geschichte, o.c.*

¹⁷² Pierre Frédéric Ancillon, 1767-1837, d'origine huguenote, professeur d'histoire, théologien, prédicateur, historiographe royal, fut mandaté pour devenir le précepteur de Frédéric Guillaume. Paul Haake, *Johann Peter Friedrich Ancillon und Kronprinz Friedrich Wilhelm IV. von Preußen*, München, Oldenburg, 1920.

¹⁷³ Cf. Willy Real, *Friedrich Carl von Savigny: 1814-1875; ein preussisches Diplomatleben im Jahrhundert der Reichsgründung*, Berlin, Duncker & Humblot, 1990. Adolf Stoll, *Friedrich Carl von Savigny: Bild seines Lebens mit einer Sammlung seiner Briefe*, Band 2. Berlin, Carl Henmanns Verlag, 1929.

¹⁷⁴ Cf. *Johann Peter Friedrich Ancillon, o.c.*

¹⁷⁵ „In seinem politischen Denken bot Ancillon das Bild eines Eklektikers, der, entscheidend geprägt von den staats-theoretischen Lehren Hallers, rationalistisches und romantisches Ideengut miteinander zu verknüpfen suchte". *Friedrich Wilhelm IV. und das Staatsdenken. o.c., p. 41.*

*Vous entretenez l'imagination ... au détriment de la pensée concrète, sévère et stricte ; Vous êtes sans cesse en quête d'images et n'aspirez pas à l'ordre et à la fermeté des concepts ... Vous ne nourrissez pas la raison d'une occupation sérieuse.*¹⁷⁶

Cette conception avait été nettement prédominante dans l'enseignement inculqué par son tout premier précepteur, Friedrich Delbrück¹⁷⁷ entré au service du jeune prince dès 1800. Ce dernier avait essayé d'en faire un homme moral sensible. Pour ses parents, Frédéric Guillaume III et Luise von Mecklenburg-Strelitz,¹⁷⁸ une éducation bien trop douce pour résoudre les nécessités politiques et sociales du moment. Pour le baron vom Stein, fonctionnaire prussien, homme d'Etat et réformateur, cela représentait une conception bien trop molle pour un futur souverain : « *Stein rejetait l'éducation prétendue trop molle de Delbrück.* »¹⁷⁹ Le prince héritier serait traité et élevé d'une manière « *efféminé et molle.* »¹⁸⁰ En juin 1810, sous l'impulsion de la reine, Jean Pierre Frédéric Ancillon était mandaté pour remplacer Delbrück. Walter Bußmann est d'avis que Stein s'est trompé sur Delbrück et qu'il a accéléré « *le détachement du prince héritier vis-à-vis des réformateurs.* »¹⁸¹

Selon Kroll, l'analyse de la correspondance tenue par Frédéric Guillaume IV de 1813 à 1820 montre que l'attrait pour le romantisme et l'influence qu'il a eue sur le futur souverain avaient atteint leur point culminant en pleine adolescence :

*A aucun autre moment de sa vie, il ne s'est penché sur ces représentants littéraires, n'a laissé les pensées et sentiments romantiques agir sur lui et ne s'est identifié aux pensées et sentiments, qui avaient autrefois dépassé le point culminant de son influence littéraire, de manière si intense.*¹⁸²

A côté de cette influence romantique, le prince héritier était également confronté à d'autres valeurs plus rationnelles, telles que celles, plus politiques, que lui enseignaient Ancillon, et également son professeur de droit, Friedrich Carl von Savigny. Celui-ci fut chargé de l'enseignement des sciences de gestion de l'Etat et de l'histoire du droit de 1814 à 1817. Fondateur de l'Ecole Historique du Droit,¹⁸³ il fit une brillante carrière juridique et occupa le poste de ministre de la législation de 1842 à 1846 sur proposition du souverain. Ces deux proches du prince héritier ne peuvent être considérés comme appartenant au romantisme politique au sens strict. On retrouve cependant chez l'un et chez l'autre des éléments et des thèmes essentiels de la « (...) *conception politique romantique* (...) et ce sont justement ces schémas de pensée spécifiquement romantiques de leur conception de l'Etat et du

¹⁷⁶ „Sie pflegen die Phantasie ... auf Kosten des nüchternen, strengen, scharfen Denkens; Sie haschen immer nach Bildern und streben nicht nach Ordnung und Bestimmtheit der Begriffe ... nähren nicht den Verstand und die Vernunft durch ernste Beschäftigung“. *Friedrich Wilhelm IV. und das Staatsdenken.* o.c., p. 34.

¹⁷⁷ 1768-1830. *Friedrich Wilhelm IV.: 1795-1861. Psychopathologie und Geschichte.* o.c., p. 25-41.

¹⁷⁸ Cf. *König in Preußens großer Zeit: Friedrich Wilhelm III.*, o.c.

¹⁷⁹ „Stein lehnte die angeblich zu weiche Erziehung durch Delbrück ab“. *Zwischen Preußen und Deutschland*, o.c., p. 40.

¹⁸⁰ „Der Kronprinz werde auf eine „weibliche und weichliche Art behandelt und erzogen“. *Ibidem*, p. 41.

¹⁸¹ „die Entfremdung des Kronprinzen von den Reformern“. *Ibidem*, p. 40.

¹⁸² „In keiner anderen Phase seines Lebens hat er sich so rege mit deren literarischen Repräsentanten auseinandergesetzt, hat romantische Gedanken und Empfindungen auf sich wirken lassen und sich mit dem Stimmungsgehalt der romantischen Geistes- und Gefühlswelt, die damals den Höhepunkt ihrer literarischen Wirkung bereits überschritten hatte, identifiziert“. *Friedrich Wilhelm IV. und das Staatsdenken.* o.c., p. 29.

¹⁸³ Cf. Franz Zwißgmeier, *Die Rechtslehre Savignys, eine rechtsphilosophische und geistesgeschichtliche Untersuchung*, Leipzig, Weicher, 1929.

*droit qui ressurgissent clairement dans le monde de la pensée politique de l'héritier du trône de Prusse. »*¹⁸⁴

Les tentatives d'influence sur le roi

Nous venons donc de reconstituer dans quelle mesure Bettina von Arnim, d'emblée, avait pu échafauder sa correspondance en fonction des hésitations, voire ce que d'aucuns ont estimé relever d'une « faiblesse » de caractère chez Frédéric Guillaume III, puis chez son fils. Elle l'avait surtout entendu dire par son entourage, chacun pouvait aussi tirer les leçons des attermoissements diplomatiques précédant 1840, enfin peut-être l'avait-elle personnellement décelé ; en tout cas, elle l'exploitera pour construire ses stratégies épistolaires. Bettina se servira de surcroît d'une autre composante qui avait été attribuée de longue date au roi Frédéric Guillaume IV et qui joua un grand rôle dans les espoirs qu'il éveilla : son prétendu romantisme. Le fait que Bettina ait été elle-même partiellement une représentante du romantisme a été discuté par les chercheurs, c'est bien connu, mais nous voudrions rappeler ici que c'est en tout cas un aspect qu'elle a entendu mettre à profit parce qu'elle estimait que cela provoquerait un écho chez son partenaire épistolaire. L'envoi des œuvres d'Achim avait donc servi de prétexte à entrer en contact avec lui au sujet des frères Grimm. Et effectivement, le roi avait été ravi de l'attention que lui portait « *l'enfant* »¹⁸⁵ devenu célèbre grâce à sa correspondance de jeunesse avec Goethe et le lui avait écrit. Bettina avait donc sciemment voulu approcher et toucher le souverain par la littérature qu'elle savait plaire à Frédéric Guillaume IV. Cette approche par étape, structurée, se retrouve tout au long de ses correspondances, en particulier avec le roi.

Tout comme Fouqué,¹⁸⁶ Bettina von Arnim tentera ainsi, dès l'arrivée sur le trône du souverain, d'exercer une certaine influence sur la politique de Frédéric Guillaume IV. Contrairement au premier qui tenta d'influencer le souverain par sa poésie,

*(...) Bettina von Arnim a essayé délibérément de stimuler la réflexion du souverain prussien par une quantité de lettres et de le gagner à sa cause directement pour ses propres objectifs politiques dans plusieurs mémoires et livres écrits sur mesure. Elle ne présentait pas seulement les pensées déjà connues du 'romantisme politique' ; elle le mettait également en contact avec la conception de l'Etat orientée 'démocratiquement' du libéralisme de la 'Jeune Allemagne', dont elle se rapprocha de plus en plus dans la dernière phase de sa vie, sans cependant renoncer complètement à l'imaginaire romantique.*¹⁸⁷

¹⁸⁴ „romantische Politikauffassung (...) und es waren gerade diese spezifisch „romantischen“ Denkfiguren ihrer jeweiligen Staats- und Rechtslehre, die einen deutlich sichtbaren Niederschlag in der politischen Gedankenwelt des preußischen Thronfolgers fanden“. *Friedrich Wilhelm IV. und das Staatsdenken*. o.c., p. 40.

¹⁸⁵ *Goethes Briefwechsel mit einem Kinde*, o.c.

¹⁸⁶ Friedrich Heinrich Karl de la Motte Fouqué (1777-1843).

¹⁸⁷ (...) hat Bettina von Arnim den Preußenherrscher durch eine Fülle von Briefen bewußt anzuregen und ihn in mehreren, auf seine Person zugeschnittenen Büchern und Denkschriften unmittelbar für ihre eigenen politischen Ziele zu gewinnen versucht. Dabei trug sie nicht nur die bereits bekannten Gedanken der „politischen Romantik“ an ihn heran; sie brachte ihn auch mit der vom Liberalismus geprägten, „demokratisch“ orientierten Staatsauffassung des „Jungen Deutschland“ in Berührung, dem sie sich in ihrer letzten Lebensphase zunehmend annäherte, ohne dabei jedoch der romantischen Vorstellungswelt gänzlich zu entsagen“. *Friedrich Wilhelm IV. und das Staatsdenken*. o.c., p. 54.

Bettina est en effet devenue libérale, mais en restant attachée au système monarchique de la Prusse comme la majorité des nationaux-libéraux. Elle ajouta cependant souvent des composantes sociales à ses revendications, et c'est ce qui la démarque de ses contemporains.

Conformément à son habitude de ne pas prendre une décision seul, le souverain était conseillé par ses ministres qui constituaient son entourage le plus proche à la cour. Intermédiaires entre le roi et le peuple, ils constituaient aux yeux de Bettina une sorte de barrage conservateur, voire réactionnaire, et empêchait toute relation directe entre le souverain et le peuple. Bettina, qui avait pris le parti de combattre leur influence sur le roi, avait dénoncé le pouvoir de ce dispositif dans ses lettres et ses *Königsbücher*. Profitant de sa relation épistolaire avec Frédéric Guillaume IV, Bettina l'invitait expressément à s'engager pour le changement en faveur de son peuple et à prendre seul ses décisions. Elle n'hésitait pas à le mettre en garde contre des ministres selon elle mal avisés et désireux d'instaurer un Etat policier qui ne ferait qu'augmenter le fossé qui séparait déjà le peuple de son roi. Par cette mise en garde, Bettina espérait ainsi qu'il n'entendrait du moins que sa voix au travers des lettres qu'elle lui écrivait, et qu'elle serait à son tour une sorte de conseillère privée du roi à distance, récupérant ainsi à son seul profit personnel le conseil qu'elle avait par ailleurs donné au roi de s'ouvrir aux avis extérieurs.

Beaucoup de biographes de Frédéric Guillaume IV mettent en tout cas l'intérêt que ce dernier porta à Bettina von Arnim sur le compte de son propre romantisme. Tout d'abord en raison du fait que cette orientation lui fut attribuée de son vivant puisque, après sept années de règne, David Friedrich Strauß¹⁸⁸ caractérisa le roi par des mots qui restèrent longtemps imprégnés dans les esprits : « *Le romantique sur le trône* ». ¹⁸⁹ En 1849, le correspondant du « *Times* » reprenait cet attribut pour décrire lui aussi un souverain qui vivait dans un monde romantique, en dehors de la réalité du moment :

*C'est, en résumé, un souverain romantique, non sans brillantes impulsions, mais qui vit dans un monde que l'imagination a décoré de couleurs multicolores et qui riposte plus par de bons mots spirituels qu'avec des faits audacieux.*¹⁹⁰

Ensuite, en raison du fait que cet attribut fut utilisé dans un sens relativement imprécis, « romantique » signifiant ici en définitive ouverture d'esprit, innovation, bref ce qui pouvait donner à espérer que des réformes s'enclencheraient. Cet attribut fut par conséquent vite accepté et se propagea très rapidement selon F.-L. Kroll. Toute action de Frédéric Guillaume IV était ainsi justifiée par le côté romantique de sa personnalité :

L'attribut irréalité 'romantique' assigné au roi par Strauß fut rapidement une idée communément admise et fut rapidement repris tel quel par les historiens.

¹⁸⁸ 1808-1874, philosophe et théologien allemand.

¹⁸⁹ David Friedrich Strauß, *Der Romantiker auf dem Throne der Cäsaren, oder Julian der Abtrünnige* (1847), wiederabgedruckt in: Ders., *Gesammelte Schriften*, Bd. 1, Bonn 1876, p. 175-216. Übt Strauß in dieser Schrift noch eine eher verhaltene Kritik an Friedrich Wilhelm IV., so nahm er wenig später, anlässlich einer Wählerversammlung in Ludwigsburg am 17. April 1848, die Schwächen des „romantischen Königs“ unmittelbar ins Visier; ders., *Sechs theologisch-politische Volksreden* (1848), in: Ders., o.c., p. 246.

¹⁹⁰ „Er ist, kurz gesagt, ein romantischer Souverän, nicht ohne glänzende Impulse, der aber in einer Welt lebt, die die Phantasie mit bunten Farben ausgestattet hat, und der mehr mit geistreichen Aussprüchen als mit kühnen Taten bei der Hand ist“. *Friedrich Wilhelm IV. und das Staatsdenken*. o.c., p. 2.

Il n'y avait guère de description qui renonçait à mettre en valeur le caractère 'romantique' du roi, sa vie sentimentale et ses états d'âme 'romantiques', les implications 'romantiques' de sa politique et ce en commettant la plupart du temps des généralisations aberrantes. La nomination de Schelling, Tieck, Rückert, des frères Grimm et du nazaréen Cornelius à Berlin, la reconstruction de la cathédrale de Cologne et les 'rêveries moyen-âgeuses' du roi, son étroite relation avec les poètes romantiques (Fouqué, Bettina von Arnim) et les artistes (Schinkel, Stüler, Persius), ses propres ébauches architecturales et ses remarques littéraires, la particularité et l'apparence de son attitude religieuse – tous ces détails finirent par composer dans l'inconscient de ses contemporains et de la postérité une sorte de modèle apparemment sans faille'.¹⁹¹

Varnhagen von Ense,¹⁹² ancien diplomate prussien habitué de la cour sous Frédéric Guillaume III, puis de Frédéric Guillaume IV, ne manqua pas de souligner lui aussi, non sans sarcasme, le caractère romantique du roi :

Les promenades nocturnes du roi, pendant lesquelles il revint dans un piteux état à deux reprises, et desquelles il ne s'est pas laissé dissuader jusqu'ici comme on le rapporte, suivent un objectif particulier : il espère l'apparition d'un spectre, une révélation du ciel ; un message céleste, un esprit de ses aïeux doit l'inspirer sur ce qu'il doit faire, comment il doit se comporter. Jusqu'ici, l'officier de garde devait, malgré son ordre, toujours le suivre en secret.¹⁹³

Tous les commentaires et qualificatifs attribués à Frédéric Guillaume IV montrent ainsi que certains de ses contemporains le jugeaient sévèrement, traitant cette fois le terme « romantique » avec une pointe d'ironie, voire de raillerie. Les espoirs soulevés par son intronisation disparaissaient au fil des années et des événements. Il y eut peu d'intellectuels qui choisirent, comme Bettina le fait pour sa part, d'y croire plus longtemps et de se battre presque jusqu'au bout de leur vie pour tenter d'apporter des changements qu'ils croyaient encore possibles.

L'association entre Bettina et le romantisme politique qui concurrence son affinité pour le libéralisme complexifie la question de savoir quel était son lien avec le libéralisme, lien sur lequel nous reviendrons plus loin. Le fait que le roi ait été traité

¹⁹¹ „Das dem König von Strauß zugesprochene Attribut „romantischer“ Weltfremdheit wurde rasch zum verbreiteten Gemeinplatz und fand als solcher ebenso rasch Einlaß in die historische Forschung. Kaum eine Darstellung verzichtete darauf, den „romantischen“ Charakter des Königs, sein „romantisches Seelen- und Empfindungsleben, „romantische“ Implikationen seiner Politik pauschalisierend und meist in ganz unreflektierte Verallgemeinerung herauszustellen. Die Berufung Schellings, Tiecks, Rückerts, der Brüder Grimm und des Nazareners Cornelius nach Berlin, der Wiederaufbau des Kölner Doms und die „mittelalterlichen Schwärmereien“ des Königs, seine enge Beziehung zu romantischen Dichtern (Fouqué, Bettina von Arnim) und Künstlern (Schinkel, Stüler, Persius), die eigenen architektonischen Entwürfe und brieflich-literarischen Äußerungen, Eigenart und Erscheinungsbild seiner religiösen Grundgestimmtheit – all diese Einzelheiten fügten sich im Bewusstsein der Mit- und Nachwelt zu einem scheinbar lückenlosen Musterbild „romantischen“ Herrschertums“. *Friedrich Wilhelm IV. und das Staatsdenken. o.c., p. 3.*

¹⁹² Hazel Rosenstrauch, *Karl August Varnhagen und die Kunst des geselligen Lebens; eine Jugend um 1800; biographischer Essay*, Berlin, Das Arsenal, 2003.

¹⁹³ „Die nächtlichen Promenaden des Königs, auf denen er sich nun schon zweimal übel zerstoßen hat, und von denen er sich bisher ... nicht abbringen ließ, haben, wie man versichert, einen ganz besonderen Zweck: Er hofft auf eine Geistererscheinung, irgend eine himmlische Offenbarung; ein himmlischer Bote, ein Geist seiner Vorfahren, soll ihm eingeben, was er tun, wie er sich verhalten solle. Bisher musste ihm, gegen seinen Befehl, der wachhabende Offizier stets heimlich nachfolgen“. Tagebuchnotiz von Karl August Varnhagen von Ense; zit. nach Arno Schmidt, *Fouqué und einige seiner Zeitgenossen. Biographischer Versuch*, Karlsruhe, Stahlberg, 1958, p. 395. In: *Friedrich Wilhelm IV. und das Staatsdenken. o.c., p. 3.*

de « romantique » de son vivant et le constat que Bettina a aussi fait appel à cette fibre romantique renforcent cette complexité. En tout état de cause, nous sommes tentée de conclure ici que Bettina a pu être, au bout du compte, l'une des actrices de l'époque qui a contribué, malgré tout, à atténuer ce trait romantique du roi. Elle fait certes appel aux sentiments du roi, mais on ne trouve guère chez elle d'autres encouragements au romantisme royal. Du moins si, en s'inspirant de F.-L. Kroll, on cherche en quoi un tel romantisme consistait. Ce dernier énumère les « *caractéristiques romantiques* » qu'on lui attribue et se pose la question de savoir si cette liste peut être significative du caractère romantique du souverain :

*Est-ce que des faits prétendent si 'romantiques' que la construction d'églises gothiques, la lecture de romans chevaleresques et les récits de croisades, la joie de l'apparat du Moyen Âge, aux châteaux-forts rhénans et aux ruines couvertes de lierre, suffisent pour trouver dans Frédéric Guillaume IV un représentant 'typique' de la mentalité romantique ?*¹⁹⁴

Si l'on s'en réfère à la typologie complexe des caractéristiques « romantiques » établie par Carl Schmitt, il est indéniable que Frédéric Guillaume IV ait été un romantique :

*Fuite de la réalité (p. 103), faiblesse à prendre une décision (p. 25, 162f., 172, 224), absence de fermeté formelle (p. 10, 25), esthétisme (p. 21f., 122, 146, 172f., 176f.) et culte du sentiment (p. 79, 82, 151f.) parurent les caractéristiques déterminantes 'du' romantique, selon lesquelles, d'après Schmitt, toute la réalité qui l'entourait, donc religieuse, morale, politique, scientifique et culturelle devenait de la même façon un matériel de créations ludico-subjectives de sa propre imagination – une imagination qui se construit elle-même son 'monde' respectif à partir de perspectives, idées et attitudes toujours nouvelles (p. 23-27, 146f., 173, 222-228). Les catégories de Schmitt s'appliquent d'ailleurs à Frédéric Guillaume IV sur presque tous les points.*¹⁹⁵

¹⁹⁴ „Reichen vermeintlich so „romantische“ Tatsachen wie die Neuerrichtung gotischer Kirchen, die Lektüre von Ritterromanen und Kreuzzugserzählungen, die Freude an mittelalterlichem Schaugepränge, an Rheinburgen und efeubewachsenen Ruinen aus, um in Friedrich Wilhelm IV. einen „typischen“ Repräsentanten romantischer Geisteshaltung zu finden?“. *Friedrich Wilhelm IV. und das Staatsdenken. o.c.*, p. 4.

¹⁹⁵ „Realitätsflucht (S. 103), Entscheidungsschwäche (S. 25, 162f., 172, 224), Formlosigkeit (S. 10, 25), Ästhetizismus (S. 21f., 122, 146, 172f., 176f.) und Gefühlskult (S. 79, 82, 151f.) erschienen als die bestimmenden Wesenszüge „des“ Romantikers, dem, nach Schmitt, die gesamte ihn umgebende Wirklichkeit, also religiöse, moralische, politische, wissenschaftliche und künstlerische Angelegenheiten gleichermaßen zum Material subjektiv-spielerischer Schöpfungen der eigenen Phantasie wurden – einer Phantasie, welche sich ihre jeweilige „Welt“ aus immer neuen Perspektiven, Einfällen und Einstellungen heraus selbst konstruiert (S. 23-27, 146f., 173, 222-228). Schmitts Kategorien treffen übrigens für Friedrich Wilhelm IV. in fast allen Punkten zu“. *Friedrich Wilhelm IV. und das Staatsdenken. o.c.*, p. 4.

Andreas Groh souligne cependant que la notion de politique romantique de Schmitt est affecté par le verdict de son fondateur, Carl Schmitt: „Der Begriff „politische Romantik“ ist belastet durch das Verdikt seines Begründers, Carl Schmitt“. Andreas Groh, *Die Gesellschaftskritik der Politischen Romantik. Eine Neubewertung ihrer Auseinandersetzung mit den Vorboten von Industrialisierung und Modernisierung*, Bochum, Verlag Winkler, 2004, p. 21.

Prussianisme et romantisme

Cependant, le prussianisme et le romantisme semblent au premier abord une antinomie, les deux courants ne pouvant « s'accorder que très difficilement ».¹⁹⁶ Deux mondes opposés, l'un rationnel, l'autre irrationnel :

*Qui dit 'romantisme' pense presque toujours à un monde de subjectivité rêveuse et flottante, et à l'individualité, à l'intériorité et au culte du sentiment, à la suprématie de formes de pensée irréelles et irrationnelles aux dépens de la sagesse et de la raison. (...) Par contre, la mention du concept 'prussianisme' conduit la plupart du temps à un complexe associatif diamétralement opposé au 'romantisme' : conscience de la réalité, abnégation et sens du devoir, subordination de la vie émotionnelle aux lois d'une 'nécessité supérieure', rationalité lucide au lieu de réaction passionnée, disponibilité pour l'Etat et la communauté au lieu d'introspection narcissique et régression détournée du monde dans les sphères de son propre moi.*¹⁹⁷

La capitale berlinoise, station quasiment incontournable pour les romantiques, offraient des salons et des cénacles dans lesquels ils pouvaient échanger leurs idées au niveau littéraire et politique, ainsi que des possibilités de carrière. Certains n'hésitèrent pas à entrer au service de l'Etat ou à s'impliquer en politique : Adam Müller s'opposa aux réformes de Hardenberg ; Fouqué fut officier de cavalerie ; Eichendorff travailla au ministère de l'éducation et de la culture prussienne ; Achim von Arnim fit des propositions – « *Après la défaite de la Prusse à Iéna et Auerstedt, Achim voyait des possibilités de réformes cruciales de l'Etat et fit des propositions en ce sens, qui rejoignaient ses anciennes idées sur la Révolution française* »¹⁹⁸ – et Bettina von Arnim fut dès 1830 très active pour dénoncer les conditions sociales extrêmement difficiles des couches populaires.¹⁹⁹ Sa tentative d'enquête sociale et son livre des pauvres, *Das Armenbuch*,²⁰⁰ en 1844 en sont un bel exemple. Il leur semblait à tous important d'être sur place pour recevoir l'information et pouvoir agir.

Comme les romantiques étaient très nombreux à Berlin, qu'ils étaient reçus à la cour ou avaient été appelés par le souverain à des postes importants, Frédéric Guillaume IV était en relation constante avec des représentants de l'irrationnel du romantisme :

¹⁹⁶ „nur schwer miteinander vereinbaren“ *Friedrich Wilhelm IV. und das Staatsdenken*. o.c., p. 15.

¹⁹⁷ „Wer „Romantik“ sagt, denkt zunächst fast immer an eine Welt traumhaft-schwebender Subjektivität und Individualität, an Innerlichkeit und Gefühlskult, an die Vorherrschaft irrealer und irrationaler Denkformen auf Kosten der Vernunft und des Verstandes. (...) Dagegen führt die Nennung des Begriffs „Preußentum“ meist zu einem dem „Romantischen“ diametral entgegengesetzten Assoziationskomplex: Realitätsbewußtsein, Selbstzucht und Pflichtgefühl, Unterordnung des emotionalen Empfindungslebens unter die Gesetze einer „höheren Notwendigkeit“, nüchterne Rationalität statt schwärmerischer Gefühlsausbrüche, Einsatzbereitschaft für Staat und Gemeinschaft statt egozentrischer Selbstbespiegelung und weltabgewandter Regression in die Sphären des eigene Ichs“. *Ibidem*, p. 15.

¹⁹⁸ „Nach der Niederlage Preussens bei Jena und Auerstedt sieht Arnim die Möglichkeiten für einschneidende Reformen des Staatswesens und macht Vorschläge dafür, die an seine früheren Gedanken zur Französischen Revolution anknüpfen“. Günter Häntzschel, *Die Heidelberger Romantik und die französische Revolution*. In: Gonthier-Louis Fink, *Les romantiques allemands et la révolution française*, colloque international organisé par le Centre de Recherches « Images de l'Étranger » ; Strasbourg, 2 – 5 novembre 1989 = *Die deutsche Romantik und die französische Revolution*, Strasbourg : Univ. de Sciences Humaines, 1989. p. 195-207. p. 199.

¹⁹⁹ *Ibidem*, p. 16.

²⁰⁰ *Bettina von Arnims Armenbuch*, o.c. Le sujet sera traité plus en profondeur dans le chapitre « Changements économiques et répercussions sociales ».

*Cette diversité de relations personnelles, professionnelles, littéraires et politiques de représentants importants du romantisme avec la vie de l'Etat et de la société prussienne constituèrent la toile de fond et d'une certaine manière également la condition d'un contact entre Frédéric Guillaume IV et le mouvement romantique – un contact sans lequel le vif intérêt que les romantiques ont porté au destin de la Prusse aurait à peine pu perdurer.*²⁰¹

Cette présence des romantiques fut par conséquent vite assimilée à la personnalité du roi. Arndt regagna son poste d'enseignant à Bonn, les Grimm furent appelés à Berlin. Toutes ces promotions laissaient penser que le jeune roi était romantique. Cependant, et malgré l'importance numérique des romantiques impliqués dans la vie politique, si « (...) *aucun des penseurs de l'Etat romantique cités ne réussit de son vivant à 'inoculer' à l'Etat prussien les lois de la conception politique romantique* »,²⁰² les postes offerts par Frédéric Guillaume IV dans la fonction publique prussienne ont permis ne pas oublier ses « *rêves romantiques de jeunesse.* »²⁰³

Il n'en demeure pas moins que les frontières entre tendances conservatrices et options libérales se recoupaient dans l'entourage de Bettina von Arnim. Ceux de ses proches qui, sur le plan littéraire, relèvent des catégories romantiques, pouvaient avoir choisi des valeurs qui, sur le plan politique, relèvent plutôt du libéralisme : croyance aux droits universels, aspiration aux libertés individuelles, quête d'unification nationale. Proscrits politiques, exilés volontaires ou grands voyageurs, les écrivains et artistes sillonnèrent le vieux continent, diffusant leurs valeurs et nouant des contacts entre eux. Le romantisme insufflait à la jeunesse de tous les pays européens un idéal commun de solidarité entre les peuples luttant pour leur liberté et leur indépendance, d'où son engagement massif en politique. Ainsi les révolutions européennes de 1830 marquèrent-elles l'apogée du romantisme politique précisément à travers les fortes aspirations nationales, libérales et fraternelles. Toutefois, elles signèrent aussi le début de son déclin, puisqu'à partir de cette date, le romantisme se fractionna de plus en plus, révélant des différences majeures entre les penseurs et les pays, réduisant ainsi la portée politique du mouvement.

Tous les espoirs d'une ouverture libérale que l'intronisation de Frédéric Guillaume IV avait suscitée furent ainsi déçus. Il devint rapidement clair qu'une critique modérée ne pourrait rien changer au cours réactionnaire de la cour, alors que les conditions sociales en Prusse nécessitaient de profonds changements rapides et cruciaux.

Changements économiques et répercussions sociales

Comme le souligne Uwe Lemm, « *Bettina von Arnim n'était pas une combattante de la révolution allemande si l'on veut comprendre le concept 'combattante' au sens propre du terme : elle ne s'est pas tenue sur les barricades de la capitale prussienne,*

²⁰¹ „Diese Vielfalt persönlicher, beruflicher, literarischer und politischer Beziehungen führender Repräsentanten der Romantik zum preußischen Staats- und Gesellschaftsleben bot den Hintergrund und in gewisser Weise auch die Voraussetzung für die Begegnung Friedrich Wilhelms IV. mit der romantischen Bewegung – eine Begegnung, die ohne das lebhafteste Interesse der Romantiker am Schicksal Preußens kaum zu dauerhaften Kontakten geführt hätte“. *Friedrich Wilhelm IV. und das Staatsdenken*. o.c., p. 17.

²⁰² „(...) keinem der erwähnten romantischen Staatsdenker zu Lebzeiten gelang, dem preußischen Staat die Gesetze romantischer Politikauffassung „einzupflanzen“. *Ibidem*, p. 27.

²⁰³ „(...) „romantischen Jugendträume“. *Ibidem*, p. 27.

n'a pas rechargé de fusils ou procuré des munitions. »²⁰⁴ Mais elle a ressenti et constaté dans les quartiers les plus pauvres de la ville l'insatisfaction de la population berlinoise ; la révolution du 18 mars 1848 n'est à ses yeux que la conséquence directe de cette insatisfaction générale que le roi n'avait pas su gérer.

Enquête sociale et *Das Armenbuch*

La sensibilité de Bettina à ces changements et le fait qu'elle ait « *parfaitement identifié* »²⁰⁵ les prémisses révolutionnaires du *Vormärz* sont soulignés par les spécialistes, notamment par Marie-Claire Hock-Demarle. Cette dernière estime important que Bettina ait choisi de publier sa correspondance de jeunesse au début des années 1840²⁰⁶ pour exprimer sa solidarité avec la *Jeune Allemagne*. Nous inscrivant dans le sillage de cette interprétation, il nous semble donc possible de déceler, dans les courageuses positions exposées par Bettina dans les années 1830, les échos de protestations auxquelles elle n'avait pas pris directement part, mais dont elle prend le relais. Echo d'une frustration engendrée par les mesures prises sous le règne de Frédéric Guillaume III et dictées par Metternich²⁰⁷ qui avaient incité les étudiants à se regrouper en corporations estudiantines, nommées les « *Burschenschaften* ». ²⁰⁸ Echo des remous créés par le fait que, lorsque le poète Kotzebue fut assassiné en 1819, la noblesse prit peur de voir les principes et valeurs de la Révolution française jusqu'à leurs portes. Metternich saisit aussitôt l'opportunité pour interdire ces regroupements estudiantins et pour prendre de nombreuses mesures contre le mouvement démocratique et libéral. Les Décrets de Carlsbad renforcèrent la censure sur la presse, limitèrent la liberté d'expression, interdirent la formation d'organisations et permirent la poursuite des démagogues, la « *Demagogenverfolgung* », ²⁰⁹ qui consistait à poursuivre et destituer les professeurs indésirables de leur poste à l'université.

Dédier son livre *Die Götterode* aux étudiants,²¹⁰ les louer et les apostropher dans les premiers paragraphes, était une manière de se faire le porte-parole du courant libéral. Une manière de relayer les revendications des années 1830, puisque, lorsque la Révolution de Juillet éclata en 1830, les libéraux avaient repris l'espoir de voir survenir des changements et lors de la « *Hambacher Fest* » en 1832, une unité nationale allemande avait été réclamée. La volonté d'unification et les valeurs libérales qui étaient défendues par la philosophie des Lumières sont donc placées en exergue du livre de Bettina. De sorte qu'on peut se demander si pour autant Bettina aurait opéré un changement de camp et apporté son soutien à des écrivains frondeurs, pour la plupart exilés à Paris ou à Londres. C'est d'ailleurs l'interprétation

²⁰⁴ „Bettina von Arnim war keine Kämpferin der deutschen Revolution, wenn man den Begriff „Kämpferin“ im eigentlichen Sinne des Wortes verstehen will: Sie hat nicht auf den Barrikaden der preußischen Hauptstadt gestanden, hat keine Gewehre geladen oder Munition besorgt.“ Uwe Lemm, „Bettina von Arnim (1785-1859). Kritische Stimme in Preußen und Augenzeugin der Revolution von 1848/49“, in: Helmut Bleiber, Walter Schmidt, Susanne Schötz (hrsg.), *Akteure eines Umbruchs, Männer und Frauen der Revolution von 1848/49*, Bd. 1, Berlin, Fides, 2003, p. 11.

²⁰⁵ Selon l'analyse de Marie-Claire Hock-Demarle, *L'Europe des lettres*, o.c., p. 319.

²⁰⁶ Bettina von Arnim, *Die Götterode* (Briefe), Berlin, Arnims Verlag, 1840.

²⁰⁷ Cf. Otto Büsch, *Handbuch der preußischen Geschichte, Das 19. Jahrhundert und große Themen der Geschichte Preußens*, Band 2, Berlin, Verlag De Gruyter, 1992.

²⁰⁸ Corporations estudiantines. Cf. *Handbuch der preußischen Geschichte*, o.c.

²⁰⁹ Poursuite des démagogues.

²¹⁰ „Den Studenten“. *Die Götterode*, o.c. Cf. Barbara Becker-Cantarino, *Schriftstellerinnen der Romantik. Epoche, Werke, Wirkung*, München, Beck, 2000, p. 247.

qu'en proposa Heine, représentant de cette *Jeune Allemagne*, qui, dans le poème « *Verkehrte Welt* », paru en 1844, constate ironiquement un revirement généralisé chez les romantiques, puisque, tout comme d'autres, Bettina elle-même se mettrait « à dire la vérité ».²¹¹ En fait, dans le cas de Bettina, il n'y a pas eu de revirement brutal mais plutôt une progression dans son engagement et c'est aussi la misère sociale qui a été un déclencheur : « *Au regard de la misère, elle devient une femme pensante au niveau politique.* »²¹² En effet, toutes ces tensions politiques étaient venues s'ajouter à une situation sociale particulièrement difficile.²¹³ Plusieurs famines qui avaient ravagé toute l'Allemagne entre 1830 et 1840 avaient eu pour conséquence une surabondance de travailleurs sur le marché du travail, prêts à travailler pour un salaire de misère. Des quartiers pauvres se formaient peu à peu dans les banlieues des grandes villes – tel que celui du Vogtland aux portes de Berlin, qui fournit à Bettina de nombreux éléments recueillis sur le terrain pour son analyse *Das Armenbuch*. 50 à 60% de la population prussienne vivaient dans la pauvreté. « *En 1846, des estimations statistiques montraient qu'entretemps, environ la moitié de toute la population de la Prusse vivait au seuil ou sous le seuil de pauvreté.* »²¹⁴

Trois hommes vont avoir un rôle décisif dans cet engagement qui se transformera par la suite en action politique : Friedrich Schleiermacher,²¹⁵ théologien protestant qu'elle connaissait depuis 1810 ; le jeune Suisse Heinrich Grunholzer, instituteur et pédagogue venu étudier dans la capitale prussienne ; et enfin, Friedrich Wilhelm Schloeffel.²¹⁶ Il ne semble pas que ce soit un hasard si ce fut aux côtés de son ami Schleiermacher que Bettina allait découvrir l'injustice de la pauvreté, de l'inégalité des ressources. Elle avait en effet développé une vive admiration et de l'affection pour ce théologien qui, comme elle le relate dans plusieurs lettres de 1833 et 1834 à Pückler-Muskau,²¹⁷ éveillait en elle des formes de sensibilité qu'elle disait ne pas avoir soupçonnées et qui seraient jusqu'alors restées enfouies au plus profond d'elle-même.²¹⁸

En août 1831, elle parcourut ce quartier pauvre berlinois qu'une épidémie de choléra transmise par un batelier aux portes de Berlin décimait petit à petit. Pour la première fois, Bettina découvrait grâce à Schleiermacher, un aspect de la ville qu'elle ne connaissait pas, « (...) *les conditions insoutenables dans les quartiers pauvres de Berlin.* »²¹⁹ Les plus riches avaient quitté la ville laissant derrière eux la misère. Des

²¹¹ Heinrich Heine, *Verkehrte Welt*. Der Häring wird ein Sansküllott,
Die Wahrheit sagt uns Bettine,
Und ein gestiefelter Kater bringt
Den Sophokles auf die Bühne.

²¹² „Angesichts der Not wird sie zur politisch denkenden Frau.“ Michaela Diers, *Bettine von Arnim*, DTV, München, 2010, p. 150.

²¹³ Cf. Hans Ulrich Wehler, *Deutsche Gesellschaftsgeschichte: Von der Reformära bis zur industriellen Revolution*, München, Beck, 1987, t. 2, p. 260 et suivantes. La moitié des miséreux vivait en-dessous du seuil de pauvreté, selon les statistiques indiquées par H.U. Wehler, *Ibidem*, p. 280.

²¹⁴ „1846 ergaben statistische Hochrechnungen, dass mittlerweile etwa die Hälfte der gesamten Bevölkerung Preußens an oder unter der Armutsgrenze lebte“. *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, o.c.*, p. 779.

²¹⁵ Cf. Sabine Schormann, *Bettine von Arnim – Die Bedeutung Schleiermachers für ihr Leben und Werk*, Tübingen, Sabine Max Niemeyer Verlag, 1993.

²¹⁶ Cf. *Zwischen Romantik und Revolution, o.c.*, p. 280f.

²¹⁷ Enid Gajek, Bernhard Gajek, *Bettine von Arnim – Hermann von Pückler-Muskau: Die Leidenschaft ist der Schlüssel zur Welt. Briefwechsel 1832-1844*, Stuttgart, Klett-Cotta, 2001.

²¹⁸ Lettre de 1810 environ. Cf. ses lettres du 28 décembre 1833, du 20 février 1834, du 22 février 1834, du 3 mars 1834.

²¹⁹ „(...) die unhaltbaren Zustände in den Berliner Armenvierteln aufmerksam.“ *Die Bedeutung Schleiermachers, o.c.*, p. 58.

conditions d'hygiène déplorables facilitèrent la propagation de la maladie dans les foyers proches les uns des autres, à l'étroit et fort peuplés. Même si Bettina avait connu pendant toute sa vie avec Achim des moments financiers difficiles qu'elle répéta de nombreuses fois dans ses courriers,²²⁰ cet état de « *plus pauvre que soi* » la marqua profondément. Elle découvrit la véritable misère, celle qu'elle estimait si explicite et horrificante qu'il valait mieux la dire et la montrer de manière réaliste, en faisant abstraction de tout commentaire : des enfants en haillons, des habitations misérables qu'elle décrira par la suite dans son enquête sociale, *Das Armenbuch*.

Femme pragmatique, elle tenta avec son ami Schleiermacher d'aider concrètement là où elle le pouvait par des moyens qui relevaient plus de l'urgence que d'une solution durable. Certains étaient même tout à fait inappropriés pour endiguer un tel fléau mais Bettina ne pouvait le savoir à l'époque. Face à la misère qu'elle découvrit, Bettina employa des moyens qu'elle connaissait et auxquels elle croyait : l'homéopathie. Sa fille Maxe rapporte qu'elle distribuait des médicaments homéopathiques « (...) *camphre, lilas, alcool à brûler, encens* ». ²²¹ Si une telle démarche pour combattre le choléra peut surprendre, la raison en est que Bettina avait soigné ses enfants à l'homéopathie pendant des années, et tous avaient atteint l'âge adulte. Sachant qu'au XIX^{ème} siècle, malgré de fortes différences suivant les régions, seul un enfant sur quatre environ dépassait l'âge de cinq ans, Roland Schiffter, ²²² médecin et auteur d'un livre sur les méthodes douces employées par Bettina von Arnim, soutient la théorie qu'elle a certainement sauvé la vie de ses enfants en appliquant de tels moyens. Certes, nous savons à l'heure actuelle que ces moyens étaient bien trop faibles pour combattre une telle épidémie. Mais Bettina von Arnim avait cependant eu le courage de rester pour aider, bien qu'une telle action ait été dangereuse et aurait pu lui coûter la vie. Bettina essaya ainsi de soigner les pauvres, de leur procurer des vêtements, des chaussures, des couvertures, voire du travail :

Cette activité évoluait certes encore dans le cadre de la bienfaisance, qui incombait aux nobles vis-à-vis des pauvres, mais elle annonçait déjà l'engagement accentué pragmatique de Bettina des années 1840. ²²³

La première personne qui fit naître en elle l'idée de rassembler du matériel concret pour endiguer un problème que l'aide temporelle ne résoudrait pas, fut également Schleiermacher : « *Le prédicateur Schleiermacher lui remit toutes les lettres des pauvres lui arrivant en grande quantité, et qui décrivaient leur situation remplie de désespoir* ». ²²⁴ Devant l'étendue de la catastrophe, son engagement du départ prit une forme plus concrète, plus profonde, celle de l'engagement sur le terrain. Il ne s'agissait plus d'une aide ponctuelle, mais d'essayer de trouver des solutions durables au problème. L'idée qu'il fallait agir en profondeur en s'appuyant sur des

²²⁰ Werner Vordtriede (hrsg.), *Achim und Bettina in ihren Briefen. Briefwechsel von Achim von Arnim und Bettina Brentano*, Bde 1 & 2, Frankfurt/Main, Insel Taschenbuch Verlag, 1988.

²²¹ „Kampfer, Flieder, Spiritus, Räucherpulver.“ Johannes Werner, *Maxe von Arnim, Tochter Bettinas – Gräfin Oriola 1818-1894. Ein Lebens- und Zeitbild aus alten Quellen geschöpft*, Leipzig, Köhler, 1937, p. 45.

²²² Cf. Roland Schiffter, „*Ich habe immer klüger gehandelt ... als die philisterhaften Ärzte...*“, *romantische Medizin im Alltag der Bettina von Arnim*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2006.

²²³ „Diese Tätigkeit bewegte sich zwar noch im Rahmen jener Wohltätigkeit, die der Adligen gegenüber den Armen gesellschaftlich anstand, weist jedoch bereits auf Bettines programmatisch akzentuiertes Engagement in den vierziger Jahren voraus.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften*, o.c., p. 752.

²²⁴ „Der Prediger Schleiermacher übergab ihr damals alle ihm in großer Menge zuströmenden Briefe der Armen, welche ihre verzweiflungsvolle Lage schilderten.“ *Maxe von Arnim, Tochter Bettinas*, o.c., p. 168.

données actuelles et représentatives de la réalité, prenait peu à peu forme dans son esprit : l'idée du *Armenbuch* se concrétisait :

*Elle a étudié avec la précision d'un sociologue et décrit objectivement, dans son horreur sordide, la misère des ouvriers berlinois et a osé dédier au roi de Prusse cette enquête sociale.*²²⁵

Entre la mort de Schleiermacher en 1834 et sa tentative d'une analyse sociale, une dizaine d'années s'étaient écoulées. En février 1843, Bettina avait fait la connaissance de Grunholzer :

*L'instituteur Heinrich Grunholzer avait questionné les habitants d'une colonie de pauvres selon leurs conditions de vie. Il avait découvert la misère de type ancien chez les veuves, les vieillards, les invalides de guerre tout comme le paupérisme d'un genre nouveau des familles nombreuses des artisans.*²²⁶

Ses rapports, des listes et portraits de familles pauvres, rapportent de manière très précise non seulement les conditions inhumaines dans lesquelles ces familles vivaient, mais également à quoi elles devaient s'abaisser pour obtenir une aide sociale.

*Concernant Madame Kayser, qui vivait dans la cave N°12 avec ses deux fils et une sœur, il est dit : son mari, garde-frontière Kayser, est mort il y a onze ans. Elle ne reçoit une allocation d'entretien que depuis un an et ce uniquement pour le plus âgé des garçons, qui atteint bientôt l'âge où tout est légalement retiré. Elle se nourrit par le bobinage grâce auquel elle gagne en moyenne 3 ¾ Sgr. par jour. Le travail manque souvent.— Il ne faut pas se laisser tromper sur la situation de la famille en voyant les appareils ménagers bien conservés. Cette femme préfère avoir faim une journée, plutôt que de vendre son linge de lit ou ses vêtements, parce qu'elle ne pourrait plus jamais les remplacer. (...) La veuve K. se plaint qu'il faille subir l'humiliation si l'on veut obtenir quelque chose de la direction pour les pauvres. Elle a suffisamment pleuré jusqu'à ce qu'elle obtienne des allocations pour son enfant ; plutôt souffrir de faim que de se faire reprocher pour la deuxième fois paresse et insouciance.*²²⁷

L'enquête sociale menée par Bettina von Arnim comporte des descriptions similaires de familles dans le besoin. Ainsi, comme le souligne Wolfgang Bunzel : « Avec la rencontre du jeune Suisse Grunholzer en février 1843, Bettina commence son

²²⁵ Fernand Mossé (hrsg.) *Histoire de la littérature allemande*, Paris, Editions Montaigne, p. 565.

²²⁶ „Der Lehrer Heinrich Grunholzer hatte die Bewohner einer Armenkolonie nach ihren Lebensbedingungen gefragt. Er war dabei auf die alte Armut der Witwen, Greisen, Kriegsinvaliden wie auf den neuen Pauperismus der vielköpfigen Handarbeiterfamilien gestoßen.“ *Restauration und Vormärz 1815-1847*, o.c., p. 134.

²²⁷ „Über Frau Kayser, die im Keller Nr. 12 mit zwei Söhnen und einer Schwester lebte, heißt es: Ihr Mann, Grenzaufseher Kayser, ist vor elf Jahren gestorben. Erst seit einem Jahr bezieht sie Pflegegeld und zwar nur für den älteren Knaben, der bald das Alter erreicht, wo jenes gesetzlich entzogen wird. Sie ernährt sich mit Spulen, wobei im Durchschnitt 3 ¾ Sgr. täglich verdient werden. Oft fehlt es an Arbeit.— Man darf sich durch den Anblick der wohlerhaltenen Hausgeräte nicht täuschen lassen über die Lage der Familie. Diese Frau hungert lieber einen Tag, als dass sie Bettzeug oder Kleider verkaufte, weil sie diese nie wieder ersetzen könnte. (...) Witwe K. beklagt sich darüber, dass man sich sehr erniedrigen müsse, wenn man etwas von der Armendirektion erhalten wolle. Sie habe genug geweint bis sie für ihr Kind das Pflegegeld erhalten; lieber wolle sie Hunger leiden, als sich zum zweitenmale Faulheit und Leichtsinn vorwerfen zu lassen.“ *Ibidem*, p. 134.

affrontement systématique avec la situation des pauvres à Berlin. »²²⁸ En 1844, Bettina avait contacté Friedrich Wilhelm Schloeffel, fabricant silésien de papier et homme politique démocrate : « elle lui a demandé 'sans le connaître, juste en se référant à la réputation bien établie de sa droiture et de sa philanthropie', 'de m'informer sur la pauvreté.' »²²⁹ U. Püschel explique la raison pour laquelle Schloeffel accepta de s'engager auprès de Bettina :

*Le cas de Schloeffel ressemble à celui de Tschech dans la mesure où il hérissait lui aussi les féodaux de son territoire dans son combat pour des conditions bourgeoises. Il était propriétaire d'une fabrique de papier et se heurtait également aux positions féodales en tant que représentant des intérêts industriels. De ce fait, les intérêts de sa classe et ceux du prolétariat ont là encore le même adversaire.*²³⁰

Celui-ci avait établi une liste décrivant quelque 92 destins de familles pauvres. Dans un article paru dans le *Schlesische Zeitung*, n°61, Schloeffel dénonçait les conditions quotidiennes des familles et fustigeait le prélèvement de taxes en Silésie. Il critiqua également vivement les privilèges dont jouissaient la noblesse et le manque de représentativité des professionnels agricoles en Silésie. De par sa pensée sociale et ses écrits polémiques, il peut être rapproché des libéraux les plus orientés à gauche. Ses critiques attirèrent l'attention des autorités et il fut emprisonné.

Afin de rassembler encore plus de matériel empirique, Schloeffel et Bettina firent paraître dans la presse un appel à contribution. Le matériel reçu dépassait de loin leurs espérances. De toute part, des listes et des descriptions détaillées arrivaient chaque jour, dénonçant des conditions de vie inhumaines et montrant un problème qui allait bien au-delà de la préoccupation locale. Grâce aux données chiffrées, Bettina put ainsi réaliser une enquête empirique avec de longues listes très détaillées sur la composition des familles, leurs revenus, leurs dépenses et leurs problèmes.²³¹ En communiquant ses observations et ses résultats, Bettina obtint toujours plus de résonnance auprès des populations touchées. U. Püschel souligne : « Bettina avait saisi le point noir des relations sociales prussiennes. »²³² A l'injustice que Bettina dénonçait – la pauvreté – venaient s'ajouter des conditions naturelles qui compliquaient encore plus la situation. De très mauvaises récoltes en 1838 et 1839 dues à une maladie inconnue qui touchait la pomme de terre aggravaient la situation déjà précaire des populations les plus pauvres. « La situation s'aggrave lorsqu'au

²²⁸ „Mit Bettines Bekanntschaft mit dem jungen Schweizer Heinrich Grunholzer im Februar 1843 beginnt ihre systematische Auseinandersetzung mit der Situation der Armen in Berlin“. Bettine von Arnim, *Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3, o.c.*, p. 755.

²²⁹ „sie habe ihm „in unbekannter Weise bloß auf den allgemeinen Ruf seiner Rechtlichkeit und Menschenfreundlichkeit die Anforderung“ gemacht, „über die Armuth mir Bescheid zu geben.“ Ursula Püschel, „... wider die Philister und die bleierne Zeit“ – Untersuchungen, Essays, Aufsätze über Bettina von Arnim. Alterberliner Bücherstube, Berlin, Verlagsbuchhandlung O. Seifert, 1996, p. 213.

²³⁰ „Schloeffels Fall ähnelt dem Tschechs insofern, als auch er mit seinem Kampf um bürgerliche Verhältnisse den Feudalen seines Territoriums ein Dorn im Auge war. Er war Besitzer einer Papiermühle und kollidierte mit feudalen Positionen auch als Vertreter industrieller Erfordernisse. Dabei haben noch die Interessen seiner Klasse mit denen des vierten Standes den gleichen Gegner.“ „... wider die Philister und die bleierne Zeit“ o.c., p. 213.

²³¹ Cf. Bettina von Arnims *Armenbuch*, o.c.

²³² „Bettina hatte den neuralgischen Punkt der preußischen sozialen Verhältnisse erfaßt“. Ursula Püschel, *Weibliches und Unweibliches der Bettina von Arnim (1964)*. In: U.P., *Mit allen Sinnen. Frauen in der Literatur*. Halle-Leipzig, Mitteldeutscher Verlag, 1980, p. 49.

début des années 1840, une crise alimentaire provoquée par plusieurs mauvaises récoltes coïncida avec une crise économique ».²³³

Non seulement l'assistance aux plus démunis organisée par les gens d'Eglise ou par les associations caritatives n'était pas suffisante, mais en plus, l'administration chargée des affaires sociales ne bénéficiait pas de crédits suffisants²³⁴ pour combattre la misère. Malgré tout cela, le gouvernement semblait refuser de voir dans la pauvreté un problème sur lequel il pouvait influencer :

*Au vu de la misère grandissante de manière exponentielle, les services sociaux en charge des pauvres étaient débordés et le gouvernement continuait à se montrer récalcitrant pour adapter sa politique économique aux circonstances. De plus, les couches sociales supérieures ne voulaient pas voir le problème en face : Lorenz von Stein décrivit en 1844 cette attitude : 'Là où elle trouvait la misère et l'abjection dans les basses couches, l'opinion publique a jusqu'ici regardé, soit dénuée de sollicitude ou bien en repoussant aux services sociaux ce qui aurait dû être sa tâche'.*²³⁵

Bettina, quand elle établit une relation entre le problème de la pauvreté et les délits, se situe dans le sillage de quelques hauts fonctionnaires et d'ecclésiastiques qui avaient exposé dans des traités en quoi le sort moral de la population ouvrière et paysanne était lié à son sort économique.²³⁶ Convaincue que l'on pouvait agir, Bettina voulait également le faire savoir : « *Elle jugeait de manière critique la pauvreté comme problème central de la Prusse et voulait apporter au public des faits dans un livre* ». ²³⁷ Nous retrouvons ici un aspect crucial chez Bettina von Arnim qui consiste à communiquer pour faire pression et provoquer un changement.²³⁸

Le problème de la misère était connu, mais chacun l'expliquait à sa manière. Les nobles expliquaient la pauvreté de manière très simple : était pauvre, celui qui ne travaillait pas ou ne gagnait pas assez d'argent pour nourrir correctement sa famille. Les industriels pour qui gagner de l'argent semblait simple ne pouvaient comprendre que les pauvres ne puissent appliquer la devise telle une recette infallible. Certains supposaient même qu'on pouvait ne pas vouloir le faire. Ainsi, David Hansemann, un des premiers grands industriels de la période du *Vormärz* avança, dans un courrier à Frédéric Guillaume IV, que si les pauvres ne possédaient rien ou peu, c'est finalement une situation qu'ils avaient choisie et souhaitée. D. Hansemann va encore

²³³ „Die Situation spitzte sich zu, als zu Beginn der vierziger Jahre eine durch mehrere Missernten bedingte Hungerkrise mit einer Wirtschaftskrise zusammentraf“. Christoph Sachße, Florian Tennstedt, *Geschichte der Armenfürsorge in Deutschland, vom Spätmittelalter bis zum 1. Weltkrieg*, Stuttgart, Kohlhammer, 1980, p. 180.

²³⁴ Cf. Rachid L'Aoufir, *La Prusse de 1815 à 1848 : L'industrialisation comme processus de communication*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 337.

²³⁵ „Angesichts des explosionsartig anwachsenden Elenden war die Armenpflege überfordert, und die Regierung zeigte sich nach wie vor unwillig, ihre Wirtschaftspolitik den Umständen anzupassen. Dazu kam, dass die höheren Schichten das Problem nicht wahr haben wollten: „Die öffentliche Meinung hat bisher, wo sie Elend und Verworfenheit vor sich fand in den niederen Ständen, entweder nur mit liebloser Indignation darauf hingeblickt, oder aber alles, was ihr hier zu thun oblag, in das Armenwesen hineingeschoben“, beschrieb Lorenz von Stein 1844 diese Haltung“. Lorenz von Stein, *Blicke auf den Socialismus und Communismus in Deutschland, und ihre Zukunft* in: Deutsche Vierteljahresschrift 1844, H. 4, p. 60 in: Bettine von Arnim, *Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3, o.c.*, p. 752.

²³⁶ Cf. *La Prusse de 1815 à 1848, o.c.*, p. 109 ou p. 174.

²³⁷ „Sie wertete die Armut als zentrales Problem Preußens und wollte Fakten darüber in einem Buch an die Öffentlichkeit bringen“. Margrid Bircken, Marianne Lüdecke, Helmut Peitsch, (hrsg.), *Brüche und Umbrüche: Frauen, Literatur und soziale Bewegungen*, Potsdam, Universitätsverlag Potsdam, 2010, p. 73.

²³⁸ Le thème de la provocation sera abordé plus amplement dans la partie II.

plus loin dans son analyse et en conclue qu'un citoyen sans argent ne devrait pas non plus jouir de droits civils :

*Celui qui vit des assistances publiques, celui qui ne possède rien, celui aussi qui ne veut rien acquérir ou qui ne peut rien acquérir, celui qui n'a pas de revenus sûrs pour le ménage (...), les droits civils ne lui servent alors à rien par rapport à celui qui possède, gagne de l'argent et prend soin de ses enfants ou de ses parents conformément à son devoir.*²³⁹

Le problème de la pauvreté était finalement rejeté sur l'individu comme seul responsable de son sort. La société n'était donc pas prête à régler un problème qu'elle considérait comme relevant de la responsabilité individuelle de chacun, et non d'un problème économique et social.

Quelques ouvrages avaient certes tenté d'attirer l'attention sur le problème : dès 1832, l'ouvrage de Philipp Lindemann *Die Eigentumslosen im Amte Eutin* était paru. En 1840, Johann Karl Porsch publiait *Der Arme im Wohlstand oder vorteilhafteste Armenhülfe auf dem Lande durch Armenbeschäftigung* dans lequel il décrivait les difficultés de l'existence de 33 artisans tout en recommandant aux communes de donner du travail aux gens démunis ; son texte semble rester dans la tradition des « Aufklärer » qui, à l'instar du célèbre Rudolf Zacharias Becker en 1789 dans son *Noth- und Hülfsbüchlein für Bauersleute*, dispensaient des conseils didactiques, mais sans modifier pour autant les structures. Suivirent ensuite des ouvrages dont l'orientation, l'idéologie et les propositions étaient plus politisées, comme en 1842 : *Der Sozialismus und Kommunismus des heutigen Frankreich. Ein Beitrag zur Zeitgeschichte* de Lorenz vom Stein, puis en 1844 deux ouvrages : *Über die Noth der Leinenarbeiter in Schlesien und die Mittel ihr abzuheffen* d'Alexander Schnerer et *Über Industrialismus und Armuth* de Georg Svederus dont Bettina s'inspira pour son analyse, *Das Armenbuch*.

Devant le danger d'une telle entreprise puisque Bettina rassemblait des preuves et des témoignages sur le terrain qu'elle avait l'intention de publier, « *Alexander von Humboldt la mit en garde avec insistance, de reprendre son travail.* »²⁴⁰ Car en établissant ses listes sur les pauvres, elle signalait en même temps des dysfonctionnements structurels. En transmettant de tels constats qui allaient en définitive bien au-delà de la préoccupation locale, Bettina remettait finalement en cause le rôle de l'Etat, incapable d'endiguer un tel phénomène. Comme nous le verrons, son raisonnement est avant tout humaniste : ce sont les individus et les personnes qui l'intéressaient au-delà de leur pauvreté. Son souci était plus de constater le dénigrement de l'homme par son exploitation. C'est la raison pour laquelle elle s'engagea dans son projet d'une analyse sociale. Certes, le projet fut interprété comme une provocation et un appel à la révolution, mais l'idée première de Bettina était avant tout de redonner sa dignité aux personnes touchées par le phénomène et d'inciter à la réflexion pour trouver rapidement des solutions. Aussi

²³⁹ „Wer von öffentlichen Unterstützungen lebt, wer kein Besitztum hat, auch keins erwerben will oder keins erwerben kann, wer keinen den hinreichenden Unterhalt sichernden Erwerb betreibt (...), dem mögen die bürgerlichen Rechte auch weniger zugute kommen als dem, welcher besitzt, erwerbt und für seine Kinder oder Eltern pflichtgemäß sorgt.“ Bettine von Arnim, *Werke und Briefe, politische Schriften*, o.c., p. 752. zit. nach Brandt, *Preußen. Versuch einer Bilanz* (Ausstellung Berlin 15.8-15.11.1981) Katalog in 5 Bden, Bd. 3: *Preußen: Zur Sozialgeschichte eines Staates*. Eine Darstellung in Quellen, bearbeitet von Peter Brandt unter Mitwirkung von Thomas Hofmann und Reiner Zilhenat, Reinbeck, 1981), p. 202.

²⁴⁰ „Alexander von Humboldt warnte sie eindringlich vor, die Arbeit daran wieder aufzunehmen“. *vom Herzen in die Feder*, o.c., p. 170.

fut-elle particulièrement déconcertée lorsqu'elle apprit qu'elle devait arrêter ses recherches et s'en confia à Adolf Stahr :

*Elle écrivit le 27 juin 1844 à Adolf Stahr 'J'ai dû interrompre momentanément mon livre des pauvres, car l'impression ici n'aurait pas été autorisée. (...) Rien que de vouloir aider les affamés signifie maintenant prêcher la révolte, m'a écrit quelqu'un et donné le conseil de ne pas poursuivre ici l'impression'.*²⁴¹

La révolte des tisserands en juin 1844 devait marquer le premier point culminant de cette crise.

Soulèvement des tisserands de Silésie

La révolte des tisserands²⁴² à Peterswaldau et Langenbielau, deux petites communes de Silésie, commencée le 4 juin et écrasée le 6 juin 1844 par l'envoi de militaires, fut largement commentée dans la sphère publique et Bettina prit une part au débat puisque son indignation « *poussa Bettine à interrompre l'impression de son Livre des pauvres sur lequel elle travaillait depuis la fin de son Livre au roi.* »²⁴³ Bettina fut accusée par le ministre de l'Intérieur, Arnim-Boitzenburg, d'avoir donné aux ouvriers de faux espoirs et par conséquent d'être l'initiatrice de ce soulèvement. L'effet obtenu ne fut donc pas celui escompté et Bettina fut tenue pour responsable par le ministre de l'Intérieur. L'intrication du social et du politique aurait pu alors devenir pour elle particulièrement dramatique, mais il semble que sa responsabilité ait été finalement minorée en haut lieu et qu'elle ait surtout été traitée de « tête brûlée ».²⁴⁴

L'un des informateurs de Bettina était l'industriel Schloeffel. Ce dernier, qui côtoyait des personnalités telles que Julius Stein,²⁴⁵ Hoffmann von Fallersleben et d'autres opposants au régime, tenait des conférences pour dénoncer le paupérisme croissant dans sa région. Grâce à des recherches effectuées par l'enquêteur Wilhelm Stieber,²⁴⁶ il fut arrêté le 17 mars 1845 sur demande du ministre de l'Intérieur, Arnim-Boitzenburg, accusé de haute trahison et d'activités subversives communistes. Analysant rétrospectivement cet épisode, l'historien libéral Ludwig Geiger (1848-1919) se reportera au document concerné, en digne élève de Ranke qu'est Geiger, et il interprètera cette arrestation de Schloeffel, estimant que le chef d'accusation porté contre lui stipulait qu'il était soupçonné d'« *être à la tête d'un mouvement communiste, qui avait pour objectif de renverser violemment la constitution existante, si nécessaire en supprimant la personne du roi.* »²⁴⁷ Cette accusation de

²⁴¹ „Am 27. Juni 1844 schrieb sie an Adolf Stahr „Mein Armenbuch habe ich einstweilen abgebrochen, denn der Druck würde hier nicht gestattet werden. (...) Allein, *den Hungrigen helfen wollen heißt jetzt Aufruhr predigen*, hat mir jemand geschrieben und mir damit den Rath verbunden den Druck hier nicht fortzuführen“. *Herzhaft in die Dornen der Zeit greifen*, o.c., p. 275

²⁴² L'importance majeure de cette révolte est explicitée dans *Deutsche Gesellschaftsgeschichte, Band 2*, o.c., p. 654-671.

²⁴³ *Herzhaft in die Dornen der Zeit greifen*, o.c., p. 275.

²⁴⁴ Cf. *Deutsche Gesellschaftsgeschichte, Band 2*, o.c., p. 656.

²⁴⁵ Julius Stein (1813-1889), journaliste démocrate et homme politique.

²⁴⁶ Wilhelm Stieber, (1818-1882). Enquêteur spécial chargé à partir de 1845 de traiter les dossiers relatifs aux opposants politiques.

²⁴⁷ „(...) stände an der Spitze einer communistischen Bewegung, die den gewaltsamen Umsturz der bestehenden Staatsverfassung, wenn nöthig, mit Beseitigung der Person des Königs bezwecke“. *Bettine von Arnim und Friedrich Wilhelm IV.*, o.c., p. 88. in: *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 765.

« communisme » est tournée en dérision par Schloeffel lui-même qui rédigea en 1846 un texte de protestation.²⁴⁸

La fille de Schloeffel, Marie von Diezelsky, supplia Bettina d'intervenir auprès du roi pour sauver son père. Malgré ses requêtes et l'arrêt de cette enquête, le roi assura à Bettina que : « *Environ tout ce que vous avez entendu sur l'affaire Schlöffel et pris comme véridique est un mensonge manifeste.* »²⁴⁹ Le roi certifia cependant à Bettina que la justice avait agi en toute objectivité : « *Il a été rigoureusement agi selon la loi.* »²⁵⁰ L'impression de Varnhagen von Ense qui figure dans une note qu'il écrivit le 27 avril 1845 est que Schloeffel servait de bouc-émissaire dans cette affaire. Si Bettina avait pu quant à elle échapper de justesse à une arrestation, malgré la demande pressante du ministre de l'Intérieur auprès du roi, la révolte des tisserands était une affaire trop importante pour la laisser sans coupable. Schloeffel remplissait toutes les conditions du candidat idéal pour les autorités prussiennes :

*Schloeffel est ici en prison et on ne parle pas de lui; il semble qu'il n'y ait absolument rien contre lui, mais moins on lui trouve de faute, plus on le garde sous les verrous avec l'espoir de trouver finalement quelque chose contre lui.*²⁵¹

Finalement, comme il ne put être prouvé que Schloeffel avait effectivement été l'instigateur de la révolte de juin 1844, il fut libéré et déclaré non coupable.

La révolte des tisserands en Silésie avait fait couler beaucoup de sang. Plus de 1.500 personnes furent arrêtées. Le nombre important d'arrestations prouve que les autorités déployèrent de nombreux moyens policiers pour étouffer le mouvement. Dans une lettre du 22 juin 1844 adressée à Humboldt, Bettina se plaignit de « *l'arbitraire policier* »²⁵² qui régnait. Ce déploiement de forces montre également « *que l'attention portée sur la misère en Silésie avait été renforcée.* »²⁵³ L'armée, qui était intervenue brutalement pour arrêter le mouvement, tira sur les manifestants en colère. Un jeune apprenti-couturier, Karl Otto, qui, selon sa mère, se serait trouvé là par hasard, fut blessé par un tir de gendarme.

*Le blessé fut emporté à la Charité où on l'amputa d'un bras. Il mourut quatre semaines plus tard sans avoir eu l'occasion de prouver son innocence laquelle avait été confirmée par plusieurs témoins.*²⁵⁴

Bettina, touchée par la mort du jeune homme car elle avait elle-même perdu un fils lors d'un accident de baignade,²⁵⁵ prit la décision de rencontrer la mère de l'enfant :

²⁴⁸ Cf. Friedrich Wilhelm Schlöffel, *Mein Prozeß wegen Anklage auf Hochverrath*, Heidelberg, Groos, 1846, p. 166.

²⁴⁹ „Ungefähr alles was Sie über Schlöffels Sache gehört und als wahr angenommen haben ist manifeste Lüge“ *Die Welt umwälzen, Band 1*, o.c., p.141.

²⁵⁰ „Es ist streng nach dem Gesetze verfahren“ *Ibidem*, p. 141.

²⁵¹ „Schloeffel sitzt hier im Gefängnis und man redet nicht von ihm; es soll auch nicht das Geringste gegen ihm herauskommen, je weniger man aber eine Schuld an ihm findet, desto länger lässt man ihn sitzen, in der Hoffnung, es soll sich noch etwas finden.“ Varnhagen von Ense, Karl August, *Tagebücher: Aus dem Nachlaß Varnhagen's von Ense*, Leipzig, Brockhaus, 1863, p. 64f in: *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 765.

²⁵² „polizeiliche Willkür“. *Ibidem*, p. 750.

²⁵³ „dass die Aufmerksamkeit für das Elend in Schlesien geschärft worden war.“ *Ibidem*, p. 760.

²⁵⁴ „Der Verletzte wurde in die Charité gebracht, wo man ihm am darauffolgenden Tag den Arm abnahm. Vier Wochen später starb er, ohne Gelegenheit gehabt zu haben, seine von mehreren Zeugen bestätigte Unschuld zu beweisen.“ *Ibidem*, p. 761.

*La mère du mort, que Bettine avait elle-même interrogée, raconta que son fils s'était trouvé par hasard dans les environs, lorsque d'autres compagnons-couturiers libérèrent un collègue maltraité par deux gendarmes, et qu'il aurait été attrapé par l'un des deux gendarmes.*²⁵⁶

Afin de réprimer ce soulèvement, toutes les mesures nécessaires pour désavouer le mouvement furent employées. C'est ainsi que malgré la déclaration du médecin, le jeune Otto fut considéré comme faisant partie du mouvement. Le médecin qui l'avait soigné fut mis en garde par la police pour avoir contredit les paroles des gendarmes : « *Le médecin traitant avait dit publiquement la vérité sur ce cas et avait reçu pour cela un avertissement par la police.* »²⁵⁷ La ligne de conduite de Bettina se renforçait et la compassion qu'elle ressentait pour les plus pauvres se traduira par une volonté de les défendre et d'exiger une amélioration de leur condition. Son fils Freimund²⁵⁸ partageait en 1847 les mêmes soucis que sa mère :

*Dans les lettres de Freimund, on ressent cependant toujours le souci de l'évolution politique de la Prusse. De mauvaises récoltes menaçaient les moyens d'existence des petits paysans et des journaliers, la misère entraînait dans les villes, le paupérisme du prolétariat, se faisait de plus en plus menaçant de nos jours et les premières révoltes étaient le prélude de la Révolution de l'année d'après.*²⁵⁹

Le dysfonctionnement dans la structuration du travail à domicile (*Verlagssystem*) tel qu'il était effectué par les tisserands avait permis de mettre en évidence une dégradation des conditions de vie et la nécessité de prendre des mesures fortes pour enrayer une situation extrêmement dangereuse susceptible de menacer l'ordre et la sécurité. Sans une appréciation véritable du problème et des conséquences que cela pouvait avoir, le danger de voir la situation dégénérer était grand. Le problème du paupérisme qui touchait de plus en plus de personnes, ouvriers, mais également paysans en raison de la chute des prix et des mauvaises récoltes, se traduisit dans l'élargissement à tous les milieux de la Révolution de 1848, du moins dans ses débuts de mars et d'avril. Dans un courrier du 13 avril 1848 à sa femme, Anna, Freimund constatait que « (...) *la misère des classes les plus pauvres est de plus en plus grande, (...) les prix au lieu de chuter continuent d'augmenter* » et implorait le ciel (...) *que Dieu nous donne enfin la récolte, et une bonne, car une mauvaise amènerait une grande calamité dans tout le pays, qui ne pourrait épargner même ceux qui en ont un peu plus.* »²⁶⁰

²⁵⁵ Cf. Bettina von Arnim, o.c., p. 142. Kühnemund est décédé le 24 juin 1835 d'un accident de baignade.

²⁵⁶ „Die Mutter des Toten, die Bettine selbst befragt hatte, berichtete, ihr Sohn sei zufällig in der Nähe gewesen, als einige andere Schneidergesellen einen von zwei Gendarmen mißhandelten Kollegen befreiten, und sei von einem der beiden Gendarmen angegriffen worden.“ *Ibidem*, p. 761.

²⁵⁷ „Der behandelnde Arzt hatte öffentlich die Wahrheit über diesen Fall gesagt und war dafür polizeilich verwarnt worden.“ *Ibidem*, p. 761.

²⁵⁸ 5 mai 1812.

²⁵⁹ „In Freimunds Briefen klingt dabei jedoch immer wieder auch die Sorge um die politische Entwicklung in Preußen an. Mißernten bedrohten die Existenzgrundlage der Kleinbauern und Tagelöhner, in den Städten trat der Pauperismus, die Massenarmut des vierten Standes, immer bedrohlicher zutage, und erste Hungeraufstände deuteten auf die Revolution des Folgejahres voraus“. Wolfgang Bunzel und Ulrike Landfester (hrsg.), *Du bist mir Vater und Bruder und Sohn – Bettina von Arnims Briefwechsel mit ihrem Sohn Freimund*, Göttingen, Wallstein Verlag, 1999, p. 166.

²⁶⁰ „(...) die Noth der ärmeren Klasse immer größer, (...) die Preise statt zu fallen immer steigen. (...) Gott gebe, daß nur endlich die Erndte herankömmt, und zwar eine gute, denn eine schlechte würde eine so große Landescalamität herbeiführen, daß selbst diejenigen, die etwas übrig haben, nicht davon verschont bleiben können“. *Ibidem*, p. 167.

Un tel engagement accompagné de la dénonciation d'une situation insupportable avait scellé la réputation de Bettina auprès du grand public berlinois, comme l'atteste un article paru dans le journal, *Berliner Pfenningblätter*. Le journaliste écrit le 18 septembre 1847 à propos de Bettina :

*(...) elle n'a pas seulement écrit dans ses œuvres beaucoup de choses vraies sur les causes de la pauvreté et sur celle des méfaits, et parlé pour le peuple avec un grand cœur, elle a aussi réalisé des actions par pur amour de son prochain en faveur de mille pauvres de Berlin ; bien évidemment, elle ne l'a pas ébruité. (...) Ce n'est pas parce Madame v. Arnim est une dame d'un rang social élevé et connue, que nous aurions aimé qu'elle soit libérée des obligations, mais parce que c'est une femme qui s'est toujours préoccupée de la pauvreté par sa parole et son action.*²⁶¹

Malgré des statistiques alarmantes, une situation sociale qui s'aggravait, ni le roi, ni ses conseillers, selon Bettina, ne voyaient la nécessité d'intervenir.

²⁶¹ „(...) sie hat nicht nur in ihren Schriften viel Vortreffliches über die Ursache der Armuth und des Verbrechens geschrieben und darin mit warmem Herzen für das Volk gesprochen, sondern auch Taten der reinsten Menschenliebe an tausenden von Berlins Armen geübt; freilich hat sie davon kein Geräusch gemacht. (...) Nicht weil Frau v. Arnim eine hochgestellte und berühmte Dame ist, wünschen wir, dass sie von den Verbindlichkeiten befreit würde, sondern weil sie eine Frau ist, die sich stets mit Wort und Tat der Armut angenommen hat“. *Der Magistratsprozeß der Bettina von Arnim*, o.c. p. 17. In: *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 777.

CHAPITRE II : LA CONCEPTION DE LA ROYAUTÉ SELON BETTINA VON ARNIM

Dans un courrier adressé à Wilhelm Grimm du 10 février 1839, donc bien avant l'intronisation du jeune prince, Bettina von Arnim avait déjà exposé ce qu'elle se représentait sous le terme de *Volkskönig* : « *Votre acte a fait couvrir en moi de subtiles pensées, et depuis, je sais comment je gouvernerais un Etat.* »²⁶² C'est la première référence d'un passage où les critiques ont trouvé ce terme sous sa plume :

*(...) du Volkskönigstum ou d'un système dans lequel un véritable Volkskönig gouverne (...). Ce modèle de gouvernement représente un idéal théorique et artistique que von Arnim pensait pouvoir réaliser ou tout au moins travailler. L'objectif global qui tendait à cet idéal était l'évolution de la civilisation humaine.*²⁶³

Sa réflexion mûrit pour se concrétiser quatre ans plus tard dans son livre *Dies Buch gehört dem König*, puis dans *Gespräche mit Dämonen*. Nous prenons en compte ces ouvrages parce qu'ils ont été rédigés à partir de sa correspondance avec le roi et avec ses amis. De sorte que, d'une correspondance intime, elle est passée au genre de la lettre publique. Nous pouvons examiner ainsi les conséquences que peut avoir une correspondance si elle est rendue publique. C'était au demeurant une expérience dont Bettina pouvait mesurer la portée puisque, en 1835, huit ans plus tôt, elle avait publié la correspondance, sous une forme remaniée, qu'elle avait eue avec Goethe. Comme cette première publication lui avait apporté une grande notoriété, le fait de procéder de façon analogue ne peut que renforcer l'hypothèse que Bettina mesurait en toute connaissance de cause le scandale qu'elle entendait provoquer à présent.

Bettina développa sa vision de l'Etat dans les deux ouvrages dédiés au roi : le premier parut en 1843 et le second, en 1852. Dans ces deux ouvrages, elle décrivit par le biais de conversations fictives les problèmes sociaux rencontrés en Prusse au milieu du XIX^{ème} siècle et proposa ses solutions. Ses deux livres constituent une étude critique des restes de conditions féodales de la Prusse au temps de Frédéric Guillaume IV. Dans le premier, Bettina avait l'espoir de pouvoir faire changer les choses ; dans le second, c'est plutôt l'amertume de ne pas avoir été entendue qui la poussait à écrire. Elle y développa ses idées dans « *une sorte de programme du gouvernement* », ²⁶⁴ ses espoirs de réformes sociales que semblait justifier la réputation libérale du roi, les discuta et propagea son modèle de la relation idéale entre le peuple et le roi, qu'elle nomme le *Volkskönigstum*.

Bettina von Arnim avait une conception bien précise de la relation qui devait unir le roi à son peuple. Sa vision était celle d'une structure gouvernementale idéale basée sur le *Volkskönig*, un souverain qui propagerait le bien, garantirait le bien-être à son peuple et recevrait en échange de son engagement l'amour de ses sujets. Bettina voyait dans la relation souverain-peuple un lien privilégié entre les deux parties. Cette relation de confiance devait conduire à se pencher sur les problèmes du peuple et l'engagement du roi pour les résoudre. Bettina avait deux grands souhaits qu'elle tenta de communiquer à Frédéric Guillaume IV : celui d'une monarchie forte

²⁶² „In mir hat Euer Tun Gedanken ausgebrütet, die scharfsinnig sind, und seitdem weiß ich wie ich einen Staat zu regieren habe“. *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 68.

²⁶³ „Von Arnim's first known written reference to Volkskönigstum, or a system in which a true Volkskönig governs (...). This model of government represents a theoretical and artistic ideal which von Arnim thought was possible to achieve, or at least to work toward. The overarching goal of working toward this ideal was the evolution of human civilization". *The literary politics of Bettina von Arnim from 1830 to 1852*, o.c., p. 67.

²⁶⁴ „eine Art Regierungsprogramm“ *Die Welt umwälzen, Band 1*, o.c., 4ème de couverture.

dans laquelle le roi serait en étroite relation avec son peuple, et en même temps, celui de voir des réformes sociales progressives améliorer considérablement la vie des couches sociales les plus démunies. Cette double demande souligne les tensions qui existaient entre le background de l'auteur dans la pensée romantique allemande et son implication dans la *Jeune Allemagne*. De manière générale, la position de Bettina est caractéristique de la complexité du XIX^{ème} siècle en Allemagne.

La notion de *Volksgeist* et de *Volkskönig*

Ces deux notions constituent la base de la conception politique de Bettina von Arnim. Bettina s'était fait une image idéale du souverain et s'était donné pour mission de façonner Frédéric Guillaume IV selon cet idéal.²⁶⁵ Elle se servira de sa correspondance, s'appuiera sur ses conversations de salon et ses livres pour le modeler. « *Elle intervient certes pour la libération du peuple, mais le libérateur doit être le roi lui-même.* »²⁶⁶

Bettina fondait sa conception de l'Etat sur une relation très étroite entre le souverain et le peuple. « *L'Etat n'est rien d'autre qu'un organisme dans lequel le peuple forme le corps, et le roi la tête. Les deux sont liés l'un à l'autre en parfaite harmonie.* »²⁶⁷ Cette parfaite harmonie ne pouvait exister que par la volonté du roi qui, en retour, serait respecté par son peuple, de sorte qu'il s'agit d'une relation bilatérale. Les liens devaient être forts afin que l'échange ait lieu en toute confiance dans un respect mutuel. Elle préconisait une unité entre le roi et ses sujets, « *une relation que Ulrike Landfester décrit généralement comme la 'formation d'une unité organique du prince et du peuple.'* »²⁶⁸ La formation de ce noyau « (...) est la clé principale sur laquelle le concept du *Volkskönigtum* est fondé. »²⁶⁹ Bettina présupposait une parfaite harmonie entre les deux parties.

*La pensée politique de Bettine part toujours de telles images exemplaires, de tels protagonistes qu'elle veut construire et ne veut pas renverser. Le 'Volkskönig' de son modèle politique est un roi, avec lequel le peuple s'identifie, dans lequel le peuple se retrouve, duquel il se sent représenté. Le programme politique de Bettina ne consiste pas à renverser le roi, mais à renforcer ce processus d'identification avec lequel elle veut éduquer le roi et le peuple et les rapprocher l'un de l'autre.*²⁷⁰

²⁶⁵ Cf. *Die Welt umwälzen*, Bde 1 & 2, o.c., 2001.

²⁶⁶ „Sie tritt zwar für die Befreiung des Volkes ein, der Befreier aber soll der König selbst sein.“ Hannelore Schlaffer, *Bettine Brentano – Wer ein schön Gesicht hat*, München, Hanser Verlag, 1999, p. 127.

²⁶⁷ „Der Staat ist nicht anderes als ein Organismus, in dem das Volk den Körper und der König den Kopf bildet. Beide sind einander in vollkommener Harmonie verbunden.“ *vom Herzen in die Feder*, o.c., p. 116.

²⁶⁸ „a relationship which Ulrike Landfester generally describes as the „Ausbildung einer organischen Einheit von Fürst und Volk“. *The literary politics of Bettina von Arnim from 1830 to 1852*, o.c., p. 69.

²⁶⁹ „(...) is a key principle on which the concept of the *Volkskönigtum* is founded“. *Ibidem*, p. 69.

²⁷⁰ „Das politische Denken Bettines geht stets von solchen Vorbildern, solchen Leitfiguren aus, die sie aufbauen und nicht stürzen will. Der „Volkskönig“ ihres politischen Modells ist ein König, mit dem sich das Volk identifiziert, in dem sich das Volk wiederfindet, von dem es sich vertreten fühlt. Nicht der Sturz des Königs, sondern die Stärkung dieses Identifikationsprozesses ist Bettines politisches Programm, mit dem sie König und Volk erziehen und einander näher bringen will.“ Ingrid Leitner, *Liebe und Erkenntnis. Kommunikationsstrukturen bei Bettine von Arnim. Ein Vergleich fiktiven Sprechens mit Gesprächen im Salon*. In: Hartwig Schultz (Hrsg.), *Salons der Romantik, Beiträge eines Wiepersdorfer Colloquiums zur Theorie und Geschichte des Salons*, Berlin, Verlag De Gruyter, p. 268.

Même si le terme de *Volkskönig* pourrait être l'indice d'une mystification d'un modèle médiéval, il nous semble qu'il ne faut rechercher dans les lettres de Bettina ni une mise en perspective historique précise, ni l'intention savante de se reporter à l'ère carolingienne, ni une argumentation théocratique au sens strict, ni l'idéalisation d'un roi thaumaturge. Ce terme de *Volkskönig* semble en revanche répondre chez elle à la fois à l'image d'un monarque qui cumulerait des compétences, des qualités morales et juridiques supérieures ou exemplaires, et à la conviction qu'une forme de démocratie pourrait se concevoir en quelque sorte d'en haut, puisque ce serait le monarque qui représenterait le peuple, connaîtrait ses besoins et défendrait ses intérêts. Le fait de recourir à un terme qui avait été utilisé en fait dans un autre sens prouve que Bettina avait compris qu'il fallait intervenir directement auprès du souverain pour obtenir les changements souhaités.

Considérant que les ministres retenaient l'information et déformaient en quelque sorte la réalité du moment, Bettina partait du principe qu'il était de son droit politique d'entrer en relation avec Frédéric Guillaume IV et de lui parler non pas d'égal à égal, mais du moins en toute confiance. Un *Volkskönig*, puisque c'était la formule qu'elle considérait la plus juste. Bettina refusait la présence de ministres qui, de manière générale, n'informaient pas le roi de façon complète et érigeaient en quelque sorte une barrière entre le roi et le peuple. Les débordements étaient alors matés par la force, ce que Bettina dénonçait vivement.

Peu après l'intronisation de Frédéric Guillaume IV, dès l'automne 1840, Moritz Carriere avait noté que Bettina s'était écriée :

*'Nous devons sauver le roi !' (...) Le projet de sauvetage du roi est ainsi lié à la nécessité que le roi apprenne la vérité, au démantèlement du réseau de menteurs et d'intrigants dans son entourage. Bettine se voit dans cette fonction qui consiste à dire au roi la vérité et ainsi à devenir l'instance intermédiaire entre le roi et le peuple. Entre temps, le projet de sauvetage du roi, qui est en réalité un projet pour sauver le Volkskönig démocratique, a pris une forme concrète.*²⁷¹

Quelques mois plus tard, le 7 décembre 1840, Varnhagen notait les exigences de Bettina :

*Elle est hors d'elle sur l'économie, qui commence ici, elle désapprouve tous les confidents et favoris du roi, elle veut une constitution, la liberté de presse, la raison et la lumière ... Elle veut dire la vérité au roi, elle en a le courage et l'adresse.*²⁷²

Ces quelques mots retracent les intentions et le programme de Bettina sur la vérité à dire. Rappelons qu'elle avait vivement critiqué Savigny dans l'affaire des Grimm pour ne s'être pas exprimé ouvertement et lui avait également reproché d'avoir agit

²⁷¹ „Wir müssen den König retten! (...)„Das Projekt der Königsrettung ist also damit verbunden, dass der König die Wahrheit erfährt, das ihn umgebende Lügen- und Intrigennetz zerrissen wird. In eben dieser Funktion sieht sich Bettine, die dem König die Wahrheit sagen will und somit zur vermittelnden Instanz zwischen König und Volk wird. Inzwischen hat das Projekt der Königsrettung, das in Wahrheit ein Projekt zur Rettung der Idee des demokratischen Volkskönigs ist, konkrete Gestalt angenommen“. *Bettine von Arnim/Diers, o.c., p. 156.*

²⁷² Sie ist außer sich über die Wirthschaft, die hier beginnt, sie mißbilligt alle Vertrauten und Lieblinge des Königs, sie will Konstitution, Preßfreiheit, Vernunft und Licht ... Sie will dem Könige die Wahrheit sagen, sie habe den Mut und das Geschick dazu.“ *Kritische Stimme in Preußen, o.c., p. 14.*

comme beaucoup d'autres qui préfèrent se taire plutôt que de dire une vérité qui pourrait déplaire aux souverains. Bettina partait du principe que le silence rejoignait le mensonge et qu'il nuisait au roi. Elle était convaincue que le roi pouvait devenir le *Volkskönig* dont elle rêvait à condition d'écarter ses ministres : « *Elle était convaincue qu'il pouvait réaliser son potentiel en tant que Volkskönig, si seulement il écoutait les conseils de gens corrects (c'est-à-dire les siens).* »²⁷³ Elle ne lui refusait pas l'aide dont il avait besoin pour prendre une décision, mais elle s'opposait énergiquement à ce que cette aide vienne de ses ministres, qu'elle considérait de mauvais conseil.

*Sa représentation était celle d'un 'Volkskönig' qui apprend par le contact du peuple ou par des intermédiaires intellectuels la nécessité de changements sociaux et débloque ensuite la situation avec le peuple et pour le peuple.*²⁷⁴

L'aide de l'opinion publique ou d'intellectuels lui paraissait plus appropriée car ils étaient plus proches de la réalité et des besoins du peuple que ne l'étaient les ministres :

*A côté du pouvoir du roi, l'opinion publique et les intellectuels devaient également toujours être présents afin d'aider le roi à comprendre la situation et à établir une relation avec le peuple, donc médiateurs, explicatifs et critiques.*²⁷⁵

Ou du moins, si conseillers il devait y avoir, Bettina demandait à ce que l'entourage du roi ait un rôle instigateur, réformateur, c'est-à-dire, selon elle, un rôle généreux et utile. Or, les ministres actuels remplissaient un rôle négatif en préférant l'Etat policier préconisé par Metternich²⁷⁶ à un Etat dont l'unité serait plus harmonieuse. Les multiples démarches de Bettina montrent bien que les ministres constituaient le plus gros problème du moment et qu'elle devait concentrer toute son énergie à les évincer du système décisionnel. Considérant le souverain comme victime de leur pouvoir, elle n'hésitait pas à tout entreprendre pour que le roi en vienne de lui-même à comprendre quel danger ses ministres représentaient dans sa relation avec le peuple :

*Ses représentations du Volkskönig émanent d'un côté des idées romantiques d'une unité du peuple et du roi, visent cependant d'un autre côté le problème actuel. Elle voulait prendre la camarilla et le dispositif des fonctionnaires de la Prusse pour ainsi dire de haut en bas en tenaille. Le roi et le peuple devaient agir ensemble contre cette position de force.*²⁷⁷

²⁷³ She was convinced that he could realize his potential as a Volkskönig, if only he would listen to the counsel of the correct people (namely, herself)". *The literary politics of Bettina von Arnim from 1830 to 1852*, o.c., p. 70.

²⁷⁴ „Ein „Volkskönig“, der die Notwendigkeit sozialer Veränderungen im Kontakt mit dem Volk oder durch intellektuelle Mittelsmänner erfährt und dann im Verein mit dem Volk und für das Volk Abhilfe schafft, war ihre Vorstellung“. Heinz Härtl, Hartwig Schultz, „*Die Erfahrung anderer Länder: Beiträge eines Wiepersdorfer Kolloquiums zu Achim und Bettina von Arnim*“, Berlin, Verlag De Gruyter, 1994, p. 20.

²⁷⁵ „Neben der Macht des Königs sollten stets auch die öffentliche Meinung und die Intellektuellen stehen, die dem König zum Verständnis der Situation und zum Kontakt mit dem Volk verhelfen, also vermittelnd, aufklärend und kritisierend“. „*Die Erfahrung anderer Länder*“, o.c., p. 20.

²⁷⁶ Cf. *Staatskanzler Metternich: eine Studie*, o.c.

²⁷⁷ „Ihre Vorstellungen vom Volkskönig gehen einerseits auf die romantischen Ideen von einer Einheit von Volk und König aus, zielen jedoch andererseits auf das aktuelle Problem. Sie wollte die Kamarilla und den Beamtenapparat Preußens gleichsam von oben und unten in die Zange nehmen. König und Volk sollten gemeinsam gegen diese Machtballung vorgehen“. „*Die Erfahrung anderer Länder*“, o.c., p. 21.

H. Schultz ne se limite pas à résumer les positions de Bettina, qu'il synthétise ici en remarquable connaisseur des œuvres de notre auteur. Il cautionne en outre la pertinence de l'analyse de Bettina qui avait fortement critiqué le rôle de barrière quasiment infranchissable que constituaient les ministres. Bettina avait mis l'accent sur un dispositif dont le rôle premier était de conseiller le roi et qui, en réalité, formait un mur entre les deux parties et empêchait ainsi tout contact :

*(...) car même la sérieuse historiographie actuelle a entretemps confirmé, que la situation en Prusse a été particulièrement marquée par le fait que le dispositif des fonctionnaires et des ministres avait développé un pouvoir presque illimité. Entre le peuple et le roi qui ne définissait l'orientation de la politique qu'en théorie, il y avait cette couche à la mentalité particulièrement figée et réactionnaire contre laquelle il était difficile de s'imposer.*²⁷⁸

Mais qu'entendait-elle exactement par « peuple » ? Elle s'inspire très certainement de la notion de *Volksgeist* forgée par Savigny et également utilisée par Achim von Arnim. Il s'agit d'une communauté partageant de façon diffuse les mêmes traditions. On considère que Savigny s'est en cela inspiré du « génie des nations » de Montesquieu et qu'il partageait donc la nécessité de respecter « l'esprit » des lois pour qu'elles soient conformes à la nation, à son génie, à son « âme ». Savigny et Arnim transposaient la pensée de Montesquieu dans un autre contexte, celui d'un Etat organiciste.²⁷⁹ Bettina, en reprenant cette notion, souhaitait en revanche, comme à son accoutumée, relier les hommes entre eux plutôt que les idées : elle parle peu de l'Etat car elle s'intéresse à la personne royale, et elle souhaite voir s'établir, en quelque sorte, une « *relation géniale entre le prince et le peuple* », ²⁸⁰ une sorte de symbiose entre les deux parties.

Mais Bettina ne s'arrête pas à la Prusse. Dans sa *Polenbroschüre*, elle généralise à tous les peuples et donne la définition suivante du *Volksgeist* : « *Les peuples ont un esprit qui les conduit et une âme qui les fraternise, par contact électrique (impulsion de la liberté) avec toute l'humanité ! Le peuple a besoin de la totalité pour exister spirituellement* ». ²⁸¹ Bettina n'est donc pas nationaliste. Elle ne recherche pas à appliquer sa conception à la seule Prusse. Au contraire, elle revendique l'universalité dans le *Volksgeist* et la notion de fraternité qu'elle souligne est à ses yeux le seul moyen de maintenir la paix entre les peuples. Sa conception dépasse par conséquent les frontières de la Prusse pour avoir une vocation universelle. On retrouve cette notion d'universalité dans une réflexion qu'elle avait eue en 1848. Adolphe de Circourt, ambassadeur français à Berlin jusqu'en juin 1848, nota dans ses *Souvenirs d'une mission à Berlin* : « *Elle lui (la nation polonaise) avait voué ce culte plein de sollicitude, pour lequel les tyroliens armés contre les oppresseurs de*

²⁷⁸ "(...) denn auch die seriöse Geschichtsschreibung unserer Tage hat mittlerweile bestätigt, dass die Situation in Preußen besonders dadurch geprägt war, dass der Beamten- und Ministerapparat eine fast uneingeschränkte Macht entwickelt hatte. Zwischen dem Volk und dem König, der nur theoretisch die Linie der Politik bestimmte, gab es diese äußerst starre, reaktionär gesonnene Schicht, gegen die schwer anzukommen war." „*Die Erfahrung anderer Länder*“, o.c., p. 20.

²⁷⁹ Peter Sloterdijk, *Der starke Grund, zusammen zu sein: Erinnerungen an die Erfindung des Volkes*. Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1998.

²⁸⁰ „geniale Beziehung zwischen Fürst und Volk“. Jacques Emanuel Picard, „*Zum Judenbild der Romantik. Ein Seitensprung mit Bettine von Arnim*“. In: Willi Goetschel, *Wege des Widerspruchs: Festschr. fuer Prof. Dr. Hermann Levin Go Goldschmidt zum 70. Geburtstag*, Bern, Haupt, 1984, p. 119-148.

²⁸¹ „Die Völker haben einen Geist der sie leitet und eine Seele die sie verschwistert, durch elektrische Berührung (Freiheitstrieb) mit der ganzen Menschheit! *Das Volk bedarf der Gesamtheit um geistig zu bestehen*“ Bettine von Arnim, *Werke und Briefe in 4 Bänden*, (hrsg.) Walter Schmitz und Sibylle von Steinsdorff, Frankfurt/Main, DKV, 1986, p. 631.

l'Allemagne l'avaient enthousiasmée quarante ans plus tôt à plus forte raison. »²⁸² A. de Circourt poursuit dans ses notes qu'il avait alors demandé à Bettina « *laquelle des deux passions était la plus patriotique.* »²⁸³ Bettina avait alors répondu : « *Ma patrie, c'est maintenant le monde.* »²⁸⁴ U. Püschel confirme également les caractéristiques universelles de Bettina dans ces quelques lignes : « *Fidélité et constance sont les caractéristiques de Bettina, elle n'est pas nationaliste, même lorsque la Prusse et l'Allemagne justement en parlant de la Pologne exécutent de profonds changements.* »²⁸⁵ Nous avons donc affaire à une conception universaliste qui se détache entre autre de la conception nationaliste développée par Johann Gottfried Fichte et que de nombreux romantiques, tels Achim von Arnim, soutenaient.²⁸⁶ Achim von Arnim défendait également l'idée « *(...) que c'était une erreur de supposer qu'un seul homme puisse 'insuffler un esprit à un peuple', mais que seul l'esprit réconcilié du peuple est en mesure de supposer de telles propositions, telles que la formation d'une Landsturm* »²⁸⁷.²⁸⁸ Bettina se détache là aussi de sa conception puisqu'elle part du principe que c'est le rôle du souverain de se rapprocher de son peuple et d'être à l'origine de cette relation bien particulière entre les deux.

De manière générale, l'objectif éducatif visé n'était pas de détrôner les princes : « *(...) Il s'agissait plutôt d'éduquer les peuples en vue d'une émancipation intellectuelle, dont l'absolutisme les privait.* »²⁸⁹ Achim von Arnim souhaitait une constitution. Mais une constitution ne pouvait avoir de sens qu'à condition que le peuple puisse avoir atteint une certaine maturité qui lui fasse comprendre l'intérêt de la politique et son engagement politique : « *Mais la première condition à une constitution en Prusse était de créer une nation, c'est-à-dire d'éveiller l'intérêt civique et la responsabilité politique à la place d'une suffisance corporative.* »²⁹⁰ Pour Bettina, au contraire, le roi était le déclencheur de la relation réussie entre le peuple et sa personne. L'éducation du peuple que préconisait Achim von Arnim allait également à l'encontre de sa conception. Dans une lettre du 5 avril 1844 adressée à

²⁸² „Sie hatte ihr (der polnischen Nation) jenen fürsorglichen Kult gewidmet, zu welchem die gegen den Unterdrücker Deutschlands bewaffneten Tiroler sie vierzig Jahre zuvor mit größerem Recht begeistert hatten.“ Circourt, Adolphe de, *Souvenirs d'une mission à Berlin*, vol. 1 Paris 1908 in: *Bettina von Arnim – Politisch. o.c.*, p. 70.

²⁸³ „welche der beiden Leidenschaften patriotischer sei.“, *Ibidem*, p. 70.

²⁸⁴ „Mein Vaterland ist jetzt die Welt“ Circourt, Adolphe de, *Souvenirs d'une mission à Berlin*, vol. 1 Paris 1908 in : *Ibidem*, p. 70.

²⁸⁵ „Treue und Beständigkeit gehören zu den Charakteristika Bettinas, sie ist frei von Nationalismus geblieben, auch als sich in Preußen und Deutschland gerade in bezug auf Polen grundsätzliche Veränderungen vollzogen.“ *Ibidem*, p. 70.

²⁸⁶ Sheila Dickson und Walter Pape, *Romantische Identitätskonstruktionen: Nation, Geschichte und (Auto-)Biographie*, Glasgower Kolloquium der Internationalen Arnim-Gesellschaft, Tübingen, Niemeyer, 2003.

²⁸⁷ Mot all. signifiant « levée en masse », composé de Land « terre, pays » et de Sturm « tempête, assaut ». *La landsturm [se compose] de tous les hommes valides de dix-sept à quarante-deux ans qui ne font pas partie de l'armée active. C'est la levée en masse organisée* (Davout, *Réorg. milit.*, 1871, p. 14). Les Landsturm, forces militaires non régulières en Prusse, qui furent créées le 21 avril 1813 par un décret royal du roi Frédéric Guillaume III de Prusse. Celui-ci appelle à la résistance « par tous les moyens » à l'invasion des troupes françaises menées par Napoléon.

²⁸⁸ „(...) daß es ein Irrtum sei, anzunehmen, ein einziger Mann könne „einem Volk einen Geist einhauchen“, sondern nur der versöhnte Geist des Volkes in der Lage sei, solche Vorschläge wie zur Einrichtung eines Landsturms anzunehmen“. Arnim Ricklefs und Hermann F. Weiss. *Deutscher Klassiker Verlag*, Frankfurt am Main, 1989-1994. In : Jürgen Knaack, „Achim von Arnim, die britischen und die preußischen Freiwilligen in den Kriegen gegen Napoleon“. p. 31-36. In: *Romantische Identitätskonstruktionen*, o.c., p. 33.

²⁸⁹ „(...) zur Debatte stand vielmehr die Erziehung der Völker zur Mündigkeit, die der Absolutismus ihnen vorenthielt“. *Deutschland in Not*, o.c., p. 4. In: *Arnim und die Berliner Romantik*, o.c., 2001.

²⁹⁰ „Erste Voraussetzung für eine Nationalversammlung in Preußen aber war, eine Nation zu schaffen, d.h. staatsbürgerliches Interesse und politische Verantwortung an Stelle ständischen Dünkels zu wecken“. *Literatur und Politik: die "Novellensammlung von 1812"*, o.c., p. 34.

Charles Alexandre de Saxe-Weimar-Eisenach, elle lui expliquait que le peuple ne devait pas être considéré comme un mineur. Bettina refusait tout tutorat :

*(...) le peuple n'est plus si puéril (...). Aucun prince ne peut obtenir de la reconnaissance grâce au protectorat de la formation populaire, car il n'est plus à former, il veut se former seul, et toute tentative de l'exercer dans des cercles limités que dans celui de l'émancipation échouerait.*²⁹¹

Bettina se détache ainsi de la conception de son époux qui avait développé un long programme éducatif²⁹² en faveur du peuple. Sa conception de l'Etat était celle d'un Etat monarchique puissant et constitutionnel, donc d'une monarchie forte mêlant constitution et grandeur du roi. Monarchiste, mais influencée par la *Jeune Allemagne* et les jeunes hégéliens qui fréquentent son salon, elle souhaitait de profondes réformes sociales en faveur du peuple :

*La forme de la société qu'elle privilégiait était celle d'une monarchie constitutionnelle, tout en souhaitant inciter le roi à respecter la volonté du peuple. L'aura du souverain, pas son pouvoir absolu, devait être conservée.*²⁹³

Son idéal est donc celui d'un *Volkskönig* à caractère social, non pas démocratique, mais lié au peuple, ce qui la différencie de ce que Frédéric Guillaume IV avait l'intention de faire pendant son règne. « *C'est précisément ce point de vue intermédiaire de Bettina conciliant le 'romantisme politique' et la 'jeune Allemagne' qui marque également les limites de son influence possible sur le roi* ». ²⁹⁴

Une autre particularité de sa conception portait sur l'exclusion d'une femme à la tête de l'Etat. Bettina n'imaginait pas une femme devenir souveraine et insistait sur la figure patriarcale et masculine de son *Volkskönig* :

*Ceci est typique de toutes les descriptions du Volkskönigstum de von Arnim étant donné qu'elle ne ciblait pas les femmes dans ses efforts d'éducation des princes. Afin de souligner ce point plus tard, le terme utilisé de roi du peuple est masculin, Volkskönig, par opposition à l'équivalent féminin, Volkskönigin. Ce choix de délimitation du genre semble bizarre du fait que les souverains femmes existaient à cette époque, et donc du fait de la propre ambition forte de von Arnim d'influencer la politique.*²⁹⁵

²⁹¹ „(...) das Volk ist nicht mehr so kindisch (...) Kein Fürst kann mehr durch Protecktorschaft der Volksbildung sich Anerkenntniß erwerben, denn es ist nicht mehr zu bilden, es will sich selbst bilden, und jeder Versuch es in beschränkteren Kreisen zu üben als in dem der Emanzipation, würde fehlschlagen“. *Selbstsorge als Staatskunst*, o.c., p. 327.

²⁹² Cf. Klaus Peter, *Deutschland in Not*, o.c., p. 4. In: *Arnim und die Berliner Romantik*, o.c. Cf. „Die Heidelberger Romantik und die französische Revolution“, o.c. In: « *Les romantiques allemands et la révolution française* », o.c., p. 195-207.

²⁹³ „Die Gesellschaftsform, die ihr vorschwebte, war so etwas wie eine konstitutionelle Monarchie, wobei sie den König auf den Willen des Volkes verpflichten wollte. Die Aura des Souveräns, nicht seine absolute Macht sollte erhalten bleiben“. *„Die Erfahrung anderer Länder“*, o.c., p. 20.

²⁹⁴ „Gerade dieser auf eigentümliche Weise vermittelnde Standpunkt Bettinas zwischen „politischer Romantik“ und „Jungem Deutschland“ markiert auch die Grenzen ihres möglichen Einflusses auf den König“. *Friedrich Wilhelm IV. und das Staatsdenken*, o.c., p. 54.

²⁹⁵ „This is typical of all of von Arnim's descriptions of Volkskönigstum since she did not target females in her attempts at Fürstenerziehung. To underscore this point further, the term used for "People's King" is the masculine, "Volkskönig", as opposed to the feminine equivalent, "Volkskönigin". This choice of gender delimitation seems odd considering that female rulers existed at that time, and also in light of von Arnim's own strong ambition to influence politics". *The literary politics of Bettina von Arnim from 1830 to 1852*, o.c., p. 68.

Pour comprendre ce rôle de second plan de la femme, cette exclusion à la tête d'un Etat de la part d'une femme, il faut se reporter au contexte de cette première moitié du XIX^{ème} siècle. Si la France et l'Angleterre avaient rapidement traité le sujet de l'émancipation des femmes porté par quelques figures emblématiques de la Révolution française telles qu'Olympe de Gouges ou Mary Wollstonecraft, les Allemandes, certes présentes,²⁹⁶ s'étaient manifestées différemment sur la scène publique, et la dénonciation de leur condition de femme semble avoir été plus discrète.²⁹⁷ Les chercheurs fixent ainsi la date des débuts du féminisme allemand à l'année 1848, date qui fut confortée en 1865 par la création par Louise Otto-Peters²⁹⁸ de l'*Allgemeiner Deutscher Frauenverein*.²⁹⁹

Rappelons également que Bettina a soixante-trois ans en 1848 et que si elle a fait preuve d'anticonformisme tout au long de sa vie, elle n'a pas, comme ses consœurs, milité pour obtenir, en tant que femme, plus de droits. Sa figure patriarcale masculine rentre par conséquent tout à fait dans le schéma qu'elle se fait de la monarchie. Enfin, nous soulignerons que les biographes de Bettina s'attachent à rapporter son attachement aux hommes, à son père, à Goethe, et enfin à Frédéric Guillaume IV.

Pour Bettina, son idéal était un père de la nation qui prendrait soin de ses enfants et qui recevrait en échange tout l'amour et le respect de son peuple. Bettina souligne d'ailleurs bien la différence qu'elle établit entre le *Landesvater* ou le *Hausvater* et le *Volkskönig* : « Comparer à un Volkskönig, un Hausvater n'a pas ni n'aspire à avoir une unité réciproque avec ceux qui lui sont assujettis. »³⁰⁰ Or, Bettina insistait sur la réciprocité de la relation. Malgré tout, la supériorité du roi à la tête de cet Etat ne devait faire aucun doute. Le souverain ne pouvait être à ses yeux qu'« (...) un être humain spirituellement supérieur. »³⁰¹ De plus, « Bettina part généralement du principe que le roi est meilleur que ses institutions ». ³⁰² C'est donc de lui que doit émaner le changement, pas de ses ministres.

La conception de Bettina partait du principe que le souverain devait comprendre les besoins et les désirs de son peuple. Son *Volkskönig* avait ensuite pour tâche de guider le peuple, tel un guide supérieur.

*Dans un Volkskönigtum, d'un autre côté, le Volkskönig doit comprendre les besoins et les désirs de son peuple parce que le peuple, selon von Arnim, possède naturellement les connaissances de ce dont il a besoin pour se développer. Ce que le peuple demandait, c'était un dirigeant d'un niveau spirituel supérieur pour les aider à organiser ces impulsions.*³⁰³

²⁹⁶ Cf. Renate Möhrmann, *Die andere Frau, Emanzipationsansätze deutscher Schriftstellerinnen im Vorfeld der achtundvierziger Revolution*, Stuttgart, Metzler, 1977.

²⁹⁷ Cf. Reinhard Nickisch, *Schritte auf dem Weg zur Selbstbefreiung*, Göttingen, Cuvillier, 2011.

²⁹⁸ Cf. Johanna Ludwig, (hrsg.), *George Sand und Louise Otto-Peters. Wegbereiterinnen der Frauenemanzipation*. Reden und Vorträge zur Tagung am 23./24. April 2004 anlässlich des 200. Geburtstages von George Sand. Leipzig, Leipziger Studien zur Frauen- und Geschlechterforschung, Reihe C, Bd. 4, 2005.

²⁹⁹ Cf. Partie II, chapitre IV, Le Vormärz : une opportunité de visibilité parallèle au combat individuel de Bettina von Arnim.

³⁰⁰ "Compare to a Volkskönig, a Hausvater did not have, nor did he aspire to have, reciprocal unity with those beneath him". *The literary politics of Bettina von Arnim from 1830 to 1852*, o.c., p. 71.

³⁰¹ "(...) a spiritually superior human being". *Ibidem*, o.c., p. 62.

³⁰² „Bettina geht gewöhnlich davon aus, dass der König besser ist als seine Organe.“ „... wider die Philister und die bleierne Zeit“, o.c., p. 228.

³⁰³ „In a Volkskönigtum, on the other hand, the Volkskönig must understand the needs and desires of his people because, as von Arnim argued, the people inherently possess knowledge of what they need to develop. What the Volk required was a leader of a higher spiritual level to help them organize these impulses“. *The literary politics of Bettina von Arnim from 1830 to 1852*, o.c., p. 71.

Bettina insistait beaucoup sur la grandeur du souverain. Etre spirituel supérieur, sa grandeur se traduisait également dans sa manière de prendre des décisions. Les « *natures plus grandes* »³⁰⁴ sont celles des grands hommes qui peuvent pardonner et se faire aimer. Il doit être une figure exemplaire pour ses sujets. C'est la raison pour laquelle Bettina s'insurgea contre sa décision de condamner à mort Tschech, l'ancien maire de Storkow. Lors de son attentat manqué de 1844 contre le roi, Bettina choisit de prendre la défense de Tschech et de solliciter la grâce du roi, mais ce fut en vain car Tschech fut condamné et exécuté. En apprenant la nouvelle, Bettina ne put s'empêcher de s'exclamer : « *Comment le roi pouvait-il s'entacher ainsi !* »³⁰⁵ Bettina défendait l'idée, qu'en tant que figure modèle pour son peuple, le roi ne pouvait prendre de décision qui entacherait son image, irait contre la volonté de son peuple, et encore moins, qui le punirait. Tout agissement du peuple, même à l'encontre de la volonté du roi, devait être respecté et le rôle du souverain était alors d'analyser, de comprendre et de pardonner. La condamnation de Tschech était par conséquent l'inverse de ce que Bettina attendait du roi : en jugeant son peuple, il lui retirait également la confiance qu'il avait en lui et vice-versa.

L'occultation du problème, le fait de ne pas vouloir en rechercher les causes profondes, était aux yeux de Bettina une erreur dans la gouvernance, voire la source même du malheur du roi. On retrouve cette réflexion chez un autre contemporain, Johann Jacoby, député du parlement de Francfort/Main, qui, s'adressant au roi qui quittait la salle, s'exclama le 2 novembre 1848 : « *Cela fait le malheur des rois de ne pas vouloir entendre la vérité !* »³⁰⁶

Justification de sa conception de la royauté

La complexité de sa conception illustre bien les difficultés rencontrées dans cette première moitié du XIX^{ème} siècle. H. Schultz, qui, comme nous l'avons dit plus haut, cautionne les choix de l'auteur, insiste sur le contexte extrêmement difficile dans lequel Bettina a développé sa conception du *Volkskönig* :

*La représentation d'un 'Volkskönig' doit être comprise dans la situation du moment et ne peut être considérée comme un fantasme politique et un retour dans une romantisation réactionnaire. Bettina a analysé les faits politiques de manière extrêmement juste.*³⁰⁷

Tout en côtoyant différentes couleurs politiques, en particulier dans son salon dans lequel ses rencontres et échanges lui permirent d'affiner sa pensée, Bettina von

³⁰⁴ „höhere Naturen.“ *Die Welt umwälzen, Band 1, o.c., p. 241.*

³⁰⁵ „Wie konnte sich der König so beflecken!“ Varnhagen's Von Ense, Aus dem Nachlaß, p. 374, p. 413, In: *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3, o.c., p. 763.*

³⁰⁶ „Es sei das Unglück der Könige daß sie die Wahrheit nicht hören wollen!“ Rolf Weber, *Das Unglück der Könige ... Johann Jacoby, 1805-1877. Eine Biographie*, Berlin, Verlag der Nation, 1987. Edmund Silberner, *Johann Jacoby, Briefwechsel 1816-1849*, Hannover, Fackelträger Verlag, 1974, p. 522.

„Am 2 November 1848 ergab sich eine Deputation der preußischen Nationalversammlung nach Potsdam, um in einer Adresse den König zur sofortigen Entlassung des neuen reaktionären Ministeriums aufzufordern. Jacoby war Mitglied der Deputation. Nach der Durchlesung der Adresse wandte sich der König um. Jacoby fragte nun den König, ob er der Deputation kein weiteres Gehör schenken wolle. Als der König mit Nein antwortete, rief Jacoby: „Das ist das Unglück der Könige, dass sie die Wahrheit nicht hören wollen“. Zitiert nach VKVP, VIII, S. 5194 (93. Sitzung am 3. November 1848).

³⁰⁷ „Die Vorstellung eines „Volkskönigs“ muß aus der Situation der Zeit verstanden werden und kann nicht als politische Phantasterei und Rückfall in ein reaktionäres Romantisieren gelten. Bettina hat die politischen Fakten äußerst zutreffend analysiert.“ *„Die Erfahrung anderer Länder“, o.c., p. 20.*

Arnim défendait la monarchie absolue avec à sa tête un *Volkskönig* dont la mission ne pouvait réussir sans de profondes réformes sociales :

*Von Arnim était très proche de plusieurs jeunes hégéliens très productifs dont elle partageait les visions fondamentales artistiques et religieuses. (...) Les jeunes hégéliens préconisaient d'extrêmes changements dans la structure gouvernementale qui rejoignaient leurs visions radicales et progressives en matière de religion, de littérature et de politique avec les membres les plus radicaux du groupe optant pour la démocratie. Von Arnim, d'un autre côté, insistait sur la nécessité d'une monarchie absolue.*³⁰⁸

Là aussi, on voit bien les tensions qui existaient entre le background culturel de notre auteur et les nécessités sociales du moment. Influencée par les survivances de la pensée romantique et les demandes de réformes des libéraux, tant les tensions que les nécessités se ressentaient dans ses revendications auprès du roi :

*(...) Bettina von Arnim restait en contact avec les problèmes actuels et était très critique vis-à-vis du gouvernement et de l'Eglise en ce qui concerne la pauvreté, la criminalité et la corruption. Contrairement à sa position conservatrice sur la préservation de la monarchie, l'intérêt pratique et théorique de von Arnim dans les problèmes sociaux la mettait à part des tendances myopes des autres romantiques vieillissants et se reflétait dans le ton délibérément 'libéral' de son salon.*³⁰⁹

Confrontation de deux conceptions, l'une moderne, l'autre conservatrice

A son ambition de devenir la conseillère personnelle du souverain et son intention de le guider pour devenir le *Volkskönig* qu'elle avait imaginé, le souverain ne réagit pas négativement. Leur correspondance prouve que le roi n'était pas insensible à cet échange intellectuel. Il n'en demeure pas moins qu'il ne comprit pas la conception de Bettina et confondit *Volkskönig* avec *Landesvater* comprenant cette mission sous un aspect traditionnel et non moderne comme Bettina s'y attendait :

*Il se considère également comme une sorte de Volkskönig, quoique Frédéric Guillaume soutienne cependant cette idée dans son caractère réactionnaire ... en tant que bon père de la nation, il montre de la gentillesse vis-à-vis de ses 'enfants' et est prêt à des concessions.*³¹⁰

³⁰⁸ "Von Arnim formed close and supportive friendships with several of the Young Hegelian's most productive members, whose fundamental artistic and religious views she shared. (...) The Young Hegelians advocated for extreme changes in government structure which were consistent with their radical and progressive views on religion, literature, and politics, with the most radical members of the group opting for democracy. Von Arnim, on the other hand, insisted on the necessity of an absolute monarchy". *The literary politics of Bettina von Arnim from 1830 to 1852*, o.c., p. 59.

³⁰⁹ "(...) Bettina von Arnim remained in touch with current issues and was very critical of the government and the church with reference to poverty, criminality, and corruption. In contrast to her conservative stance on the preservation of the monarchy, von Arnim's practical and theoretical interest in social issues set her apart from the myopic tendencies of other aging Romantics, and resulted in the decidedly "liberal" tone of her salon". *Ibidem*, o.c., p. 50.

³¹⁰ "Auch er versteht sich als eine Art Volkskönig, wobei Friedrich Wilhelm allerdings diese Idee in ihrer reaktionären Ausprägung vertritt ... als gütiger Landesvater bestätigt, zeigt er sich milde gegen seine "Kinder" und zu Zugeständnissen bereit". *Ibidem*, o.c., p. 70.

Au fur et à mesure de leur relation et des lettres échangées, Frédéric Guillaume IV se détacha d'ailleurs de plus en plus de Bettina « (...) *parce qu'il sentait que cet aspect de sa pensée politique, malgré toute la décoration 'romantique', aboutissait en dernier lieu au principe détesté de la souveraineté populaire et menaçait ainsi les fondements du pouvoir monarchique.* »³¹¹ Pour Frédéric Guillaume IV, le seul modèle de société recevable était celui hiérarchisé du Moyen Âge divisé en guildes, corporations et corps de métier :

*(...) seule une représentation organisée des intérêts, c'est-à-dire selon l'état de noblesse, bourgeoisie et paysannerie, lui parut mettre convenablement en valeur la variété des structures sociales historiquement devenues et garantir un maximum de 'véritables libertés'.*³¹²

Dans un courrier adressé au prince Guillaume I^{er} le 28 mars 1851, Frédéric Guillaume IV défend son point de vue et s'exclame : « (...) *La souveraineté n'est possible qu'en ordres, telle que nous ... les avons, Dieu merci !* »³¹³ La pensée conservatrice du souverain l'accompagna jusqu'à ses derniers jours et, tout comme son père le lui avait conseillé, Frédéric Guillaume IV ne changea pas son point de vue malgré les démonstrations multiples de Bettina. Au contraire, dans sa volonté de conserver un lien entre le roi et son peuple, Frédéric Guillaume IV s'inspira des réflexions de Novalis sur une troisième voie située entre le libéralisme et l'absolutisme « (...) *et ne s'est pas seulement donné du mal pour réaliser l'idéal 'romantique' d'un lien direct entre le souverain et le peuple sans constitution écrite, mais a également exploité la mystification idéalisée de la monarchie que l'on peut lire des lignes de Novalis pour sa propre conception de droit divin et d'autorité royale.* »³¹⁴ Novalis avait en effet également tenté de romantiser l'Etat prussien :

*En juillet 1798, Novalis avait publié dans les Annales de la monarchie prussienne sa collection de fragments théorétiques de l'Etat 'Glauben und Liebe oder der König und die Königin'. La raison immédiate de cette publication était l'intronisation de Frédéric Guillaume III et de la reine Luise le 16 novembre 1797. Novalis considérait le nouveau couple princier de Prusse, dont la vie de couple et de famille exemplaire fut de manière générale admirée, comme la personnification idéale de tous ses espoirs et visions futures et associe avec l'intronisation en Prusse de fortes attentes relatives à une régénération fondamentale de l'Allemagne dans l'esprit de la vision romantique.*³¹⁵

³¹¹ „(...) weil er spürte, dass dieser Aspekt ihres politischen Denkens, trotz aller „romantischen“ Ausschmückung, in letzter Konsequenz auf das verhaßte Prinzip der Volkssouveränität hinauslief und damit die Grundlagen der monarchischen Herrschaft drohte“. *Friedrich Wilhelm IV. und das Staatsdenken*, o.c., p. 54.

³¹² „(...) allein eine korporative, das heißt nach Adel- Bürger- und Bauernstand organisierte Interessenvertretung schien ihm die Mannigfaltigkeit der geschichtlich gewordenen Sozialstrukturen angemessen zur Geltung zu bringen und ein Höchstmaß „wahrer Freiheiten“ zu verbürgen“. *Ibidem*, o.c., p. 70.

³¹³ „(...) Volksvertretung ist nur in Ständen, wie wir sie ... hatten und gottlob!“. *Ibidem*, p. 71. In: ZStA Merseburg, HA, Rep. 50 J Nr. 975, Fasz. 16, Bl. 10.

³¹⁴ „(...) und sich dabei nicht nur um die Verwirklichung des „romantischen“ Ideals einer direkten Verbindung von Fürst und Volk ohne das Mittel einer geschriebenen Verfassung bemüht, sondern sich auch die verklärende Mystifikation der Monarchie, die man aus Novalis' Zeilen herauslesen kann, für seine eigene Auffassung von Gottesgnadentum und Königsautorität zunutze gemacht“. *Ibidem*, p. 19.

³¹⁵ „Im Juli 1798 hatte Novalis in den Jahrbüchern der Preußischen Monarchie seine staats-theoretische Fragmenten-Sammlung Glauben und Liebe oder der König und die Königin publiziert. Der unmittelbare Anlaß dieser Publikation war die Thronbesteigung Friedrich Wilhelms III. und der Königin Luise am 16. November 1797. Novalis betrachtete das neue preußische Herrscherpaar, dessen vorbildliches Ehe- und Familienleben allgemein bewundert wurde, als ideale Verkörperung all seiner politischen Hoffnungen und Zukunftsvisionen und verband

Cette admiration de Novalis doit être comprise comme l'image d'une autorité idéale tant au niveau de l'image de couple que de la représentation idéale que le poète se faisait du pouvoir royal. L'image du couple royal tendait à faire naître des espoirs et des attentes, « *Leur mariage sur un trône incarnait pour lui l'autorité idéale* », ³¹⁶ tout comme la venue de leur fils en 1840 le fit également.

Pour Bettina, seul le souverain était à même d'agir. Dans aucun courrier connu, elle ne s'attardera à mentionner le couple royal. Aucune allusion n'y sera faite car seul le roi était en mesure d'apporter les changements souhaités, seul un chef d'Etat en avait les moyens. Sa conception, contrairement à Novalis, était par conséquent uniquement axée sur le roi, seul maître à pouvoir et devoir décider.

mit dem Thronwechsel in Preußen hohe Erwartungen hinsichtlich einer grundsätzlichen Regeneration Deutschlands im Geist der romantischen Weltanschauung“. *Ibidem*, p. 17.

³¹⁶ *Histoire de la littérature allemande, o.c.*, p. 493.

CHAPITRE III : LES STRATÉGIES UTILISÉES

La problématique de la gouvernance

En matière de régence, elle avait dès 1839 une idée bien précise qu'elle avait formulée dans un courrier à Wilhelm Grimm : « (...) *et comment je puis attirer vers moi toute la force du cœur des hommes en tant que prince ; et comment je puis agir en retour sur eux en tant que nature supérieure organisée ; car l'esprit ne peut agir lui-même, il doit donc ne faire qu'un avec l'humanité lorsque j'agis sur elle, et je dois donc attirer cette force vers moi pour la fortifier de nouveau* ». ³¹⁷ Le lien qui devait unir le roi à ses sujets avait une double fonction : prendre en considération l'existence du peuple et ses valeurs, et grandir le roi aux yeux de ses sujets. Ce lien devait instaurer une relation bilatérale dans laquelle chacun profiterait de l'attention portée à l'autre. La difficulté de la mise en place de la relation pensée par Bettina était de faire comprendre au roi que le lien actuel qui l'unissait à ses sujets ne suffisait pas. Elle préconisait un échange et voulait le convaincre de l'avantage qu'il en retirerait. Face à une telle difficulté, puisqu'elle critiquait le lien unilatéral de la relation souverain-sujets, Bettina avait dû réfléchir à la manière dont elle communiquerait au mieux ses réflexions à Frédéric Guillaume IV. Elle choisit par conséquent d'aborder la thématique de la gouvernance par la forme *si j'étais, je ferais*. Ainsi, au lieu de lui donner des conseils et de lui dire ce qu'il devrait faire – ce que le souverain aurait pu mal interpréter et Bettina aurait ainsi perdu toutes ses chances de réussite –, Bettina préféra cette pratique de l'hypothèse identitaire, du transfert imaginaire, qui consistait à dire *si j'étais, je ferais*. De cette manière, elle ne critiquait pas ouvertement le souverain, mais exprimait cependant son propre point de vue.

Au lieu de dicter à son destinataire ce qu'il devrait faire, von Arnim expliquait comment elle agirait en position de force. Cette position permettait à von Arnim d'offrir son opinion sans dépasser les limites sociales. Cela soulignait par conséquent sa position de subordonnée comme partenaire subjectif. ³¹⁸

Bettina en appelait ainsi au raisonnement du roi pour le faire agir. Comme la politique est une activité sociale exercée dans la sphère publique et que nous avons rappelé que, pour la majorité des femmes de cette génération, l'espace qui était censé leur être réservé était l'espace domestique, ³¹⁹ Bettina ne pouvait prétendre à parler politique avec le roi comme l'aurait fait un de ses conseillers. Il lui fallait par conséquent trouver un moyen pour s'introduire dans cet univers masculin sans donner à Frédéric Guillaume IV le sentiment qu'il n'était pas à même de maîtriser les principes mêmes de la régence. Bettina aurait blessé l'homme dans sa légitimité masculine ³²⁰ et dans sa légitimité d'homme d'Etat, une double erreur qui lui aurait fait perdre toute chance de réussir. Elle choisit donc de l'informer en amie soucieuse de

³¹⁷ "(...) und wie ich alle Kraft aus den Herzen der Menschen als Fürst an mich ziehen kann ; und wie ich mit dieser als einer höher organisierten Natur auf sie rückwirken kann; denn der Geist kann nur auf sich selber wirken, und so muß ich mit der Menschheit eins sein wenn ich auf sie wirkte, und so muß ich ihre Kraft an mich ziehen können, um sie wieder zu kräftigen". *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm, o.c., p. 68.*

³¹⁸ "Rather than dictate to her addressee what he should do, von Arnim explained how *she* would act in a position of power. This posture allowed von Arnim to offer her opinion while not overstepping social boundaries. It also underscored her subordinate position as a discursive partner". *The literary politics of Bettina von Arnim from 1830 to 1852, o.c., p. 57.*

³¹⁹ Cf. Alice Primi, « *Etre fille de son siècle.* » *L'engagement politique des femmes dans l'espace public en France et en Allemagne de 1848 à 1870*, Thèse pour obtenir le grade de docteur de l'Université de Paris VIII, discipline Histoire, 2006. Cf. *Frauenbewegung und Feminismus, o.c., 2009.*

³²⁰ Cf. Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Editions du Seuil, 1998.

l'aider, de l'amener à ouvrir les yeux sur des points bien précis tels que le paupérisme ou l'injustice, très souvent d'ailleurs en récusant un jugement porté par ses conseillers et en dénonçant à cette occasion ce qui manifesterait, selon elle, leur incompetence à informer le roi. Bettina, en tant que conseillère, se subordonnait au roi et se montrait consciente que le déséquilibre des pouvoirs en place ne constituait pas une barrière insurmontable. Au contraire, ses élans de civilité dans ses courriers montrent qu'elle entretenait la relation déséquilibrée qui existait entre un sujet et son roi, et qu'elle estimait devoir conserver sa *position de subordonnée* pour atteindre ses objectifs.

La remarque de H. Schultz va dans ce sens puisqu'il souligne que la formule « *Si j'étais le roi ...* »³²¹ ne doit pas être comprise comme une arrogance ou une marque d'inconscience de la part de Bettina, mais bien comme une formule destinée à faire réfléchir le prince héritier sur son rôle vis-à-vis du peuple, que l'on suppose vivre « (...) *dans un monde coupé du réel* ». ³²² En adoptant cette stratégie, Bettina n'imposait rien au souverain et ne se substituait en rien à lui. Elle agissait au contraire tel un mentor, comme l'écho d'une bonne conscience et comme l'avocate de son peuple.

L'éducation des princes

Puisque Bettina comptait beaucoup sur le rôle clé du roi dans sa volonté de réformer la société prussienne, ces changements ne pouvaient passer que par une éducation préalable des souverains et des jeunes princes. Pour cela, ils devaient apprendre à modifier leur façon de régner, en particulier leur comportement vis-à-vis de leurs sujets. Bettina envisageait ainsi de les éduquer par le biais de « *correspondances politico-pédagogiques*. »³²³ Les princes héritiers sur lesquels Bettina avait souhaité influencer étaient Frédéric Guillaume IV, mais également Charles de Wurtemberg,³²⁴ le fils de l'archiduc de Saxe-Weimar-Eisenach, Charles Alexandre,³²⁵ le prince Albert de Saxe-Coburg-Gotha³²⁶ et Louis I^{er} de Bavière.³²⁷

Charles de Wurtemberg, jeune prince de tout juste 18 ans, était arrivé chez Bettina au printemps 1841, muni d'une recommandation de son père, le roi Guillaume de Wurtemberg. Désireux de rencontrer la femme qui avait côtoyé Goethe, il s'était empressé de se rendre à Berlin. Maximiliane von Arnim, témoin des conversations entre sa mère et le jeune prince héritier, rapporte qu'il fut rapidement amené à aborder des sujets sérieux :

(...) qui, tout juste majeur, avec un courrier de recommandation de son père le roi Guillaume de Wurtemberg, fut présenté à l'auteur du 'Goethebuch' et, comme sa fille Maxe rapporte, attiré rapidement par celle-ci dans des 'conversations profondes': 'Elle considérait cela comme une occasion bienvenue et comme sa mission, de pouvoir inculquer fermement à un futur

³²¹ „Wenn ich der König wär“. „Die Erfahrung anderer Länder“, o.c., p. 21.

³²² „Wenn ich der König wär...“. *Ibidem*, p. 21.

³²³ „politisch-pädagogische Korrespondenzen.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe. Bd. 4*, o.c., p. 731.

³²⁴ Karl von Württemberg (1823-1899). *Lieber Kronprinz! Liebe Freundin!*, o.c.

³²⁵ 1818-1901.

³²⁶ 1819-1861.

³²⁷ 1786-1868.

souverain son idéal princier avec toutes ses exigences sociales et caritatives'.³²⁸

Les visites régulières du prince et sa correspondance témoignent de l'éducation que Bettina tenta de lui inculquer : « *De nombreux courriers que Bettina lui a adressés prouvent ses efforts d'éducation en un dirigeant engagé pour devenir un 'esprit du peuple'* ». ³²⁹ Les correspondances entretenues avec ses jeunes princes montrent l'importance que Bettina attachait à cet enseignement ainsi que son attachement à une politique libérale. Les libéraux voyaient ainsi en Bettina la personne qui pouvait au mieux relayer leurs espoirs de changements en Prusse et certains, tels que Oppenheim ou Gutzkow, ne manquèrent pas de le lui faire savoir.

Ainsi, Oppenheim, jeune juriste de l'aile gauche tempérée, rédacteur berlinois du journal « *Reform* » dirigé par Arnold Ruge, partageait tout à fait la mission que Bettina s'était donnée. Il écrivit dans un courrier du 16 octobre 1841 : « *Ah, je ne vous remercierais jamais assez si vous pouviez élever le petit prince héritier du Wurtemberg* ». ³³⁰ Bettina avait convaincu Oppenheim du rôle important que les souverains pouvaient jouer dans l'avenir de la Prusse et trouvait en son ami un défenseur de sa conception. « (...) *elle tenait beaucoup plus pour un devoir important du poète d'instruire le dirigeant* ». ³³¹ Bettina considérait en effet que, en vertu de la logique qu'elle s'était attribuée et qui consistait à déplorer que les princes soient isolés et coupés des réalités extérieures, de futurs souverains n'avaient aucune idée sur la manière dont il fallait gouverner : « *Les rois sont aveugles à la naissance, même lorsqu'ils parlent de couleur, ils ne la connaissent pas* » ³³². Sa mission consistait alors à corriger ce handicap par une éducation appropriée.

Si tous ses efforts se concentraient sur Frédéric Guillaume IV au pouvoir, elle espérait cependant rallier d'autres jeunes princes à son Etat idéal :

(...) *elle avait essayé de véhiculer, dans les années avant la Révolution, tant par lettres que dans ses imprimés, ses idéaux politiques à Frédéric Guillaume VI., mais également au grand-duc héritier Charles Alexandre de Saxe-Weimar-Eisenach et au prince héritier Charles de Wurtemberg.* ³³³

³²⁸ „(...) eben achtzehnjährig, mit einem Empfehlungsbrief seines Vaters König Wilhelm von Württemberg bei der Autorin des „Goethebuches“ vorstellig wurde und von dieser, wie ihre Tochter Maxe berichtet, schon bald in „tiefe Gespräche“ gezogen wurde: „Sie betrachtete es als eine willkommene Gelegenheit und ihre Mission, einem zukünftigen Souverän ihr Fürstenideal mit all seinen sozialen und charitativen Forderungen nachdrücklich einprägen zu können“. *Selbstsorge als Staatskunst*, o.c., p. 157.

³²⁹ „Zahlreiche Briefe Bettinas an ihn belegen ihre Bemühungen, ihn zu einem dem „Volksgeist“ verpflichteten Herrscher zu erziehen“. Püschel, Ursula, ... *und mehr als einmal im nacht im Thiergarten: Briefe 1841-1849 – Bettina von Arnim und Heinrich Bernhard Oppenheim*, Berlin, FSP, Fotosatz und Spezielle EDV-Programme, 1990, p. 90.

³³⁰ „Ach, ich wollte es Ihnen ewig danken, wenn es möglich wäre, den kleinen Württemberger Kronprinzen groß zu ziehen.“ *Lieber Kronprinz!, Liebe Freundin!* o.c., p. 91.

³³¹ „(...) elle tenait beaucoup plus pour un devoir important du poète d'instruire le dirigeant“. Briefe von und an Georg Herweg, (hrsg.) Marcel Herwegh, Paris 1896, p. 74, In: *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften*, Band. 3, o.c., p. 715.

³³² „Könige sind Blindgeborene, wenn sie auch von der Farbe reden, sie kennen sie doch nicht“. Cité d'après Werner Vortriede, (Hrsg.) *Bettina von Arnims Briefe an Julius Döring*, in: JbFDH 1963, p. 470.

³³³ „(...) sie in den Jahren vor der Revolution sowohl in Briefen als auch in ihren Druckschriften ihre politischen Ideale neben Friedrich Wilhelm IV. auch an Erbgroßherzog Karl Alexander von Sachsen-Weimar-Eisenach und Kronprinz Karl von Württemberg zu vermitteln versucht hatte.“ Wolfgang Bunzel, Uwe Lemm, Walter Schmitz (hrsg.), *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft*, Band 11/12, Berlin, Saint-Albin Verlag, 1999-2000, p. 141.

Contrairement aux romantiques, et en particulier à la conception d'Achim, l'éducation qu'elle envisageait ne s'adressait pas au peuple, mais aux princes en les rapprochant de leurs sujets :

*Elle vit dans l'éducation des futurs monarques vers une nouvelle pensée une autre possibilité d'avoir de l'influence. Elle prit effectivement contact avec les jeunes princes héritiers et fit valoir systématiquement son influence dans la formation de ces monarques futurs.*³³⁴

La conception de Bettina reposait non pas sur une école qui formerait les princes, mais sur une relation dans laquelle elle se chargerait de communiquer ses propres convictions, tel un conseiller personnel. Cette relation privilégiée s'articulait autour de trois points : la relation épistolaire, l'écriture de livres et enfin le contact direct, par exemple dans son salon berlinois. On le voit pour ces trois configurations, Bettina attachait, comme à son habitude, beaucoup d'importance à entretenir une relation privée : chaque interlocuteur devait avoir le sentiment d'une relation particulière et unique. Le premier prince avec qui elle avait commencé une relation épistolaire fut Louis de Bavière dont elle avait fait la connaissance lorsqu'elle avait accompagné sa sœur Gunda et Savigny à Landshut, c'est-à-dire « *fin novembre 1808 à Munich à un bal au cours duquel elle entre aussitôt, comme elle le rapporte à Arnim le 2.12, 'en grande conversation' avec lui* ». ³³⁵ Sa correspondance avec Frédéric Guillaume IV avait commencé en 1839, puis dans les années 1840, ³³⁶ elle commença les autres.

Si la pratique épistolaire était l'un des moyens privilégiés par Bettina, il n'était pas le seul. Bettina s'était rendu compte que la seule écriture de ses lettres ne suffirait pas. C'est la raison pour laquelle elle avait très rapidement entrepris la rédaction du *Königsbuch* qui devait compléter sa stratégie de persuasion :

*Au printemps 1841, elle décide de renforcer par une nouvelle publication l'influence publique qu'elle avait gagnée en tant qu'auteur de deux livres acclamés et dans l'éducation politique des invités de son salon.*³³⁷

Cette éducation politique des jeunes princes se faisait donc par le biais de ses lettres, de ses entretiens et également de ses publications. Il s'agissait d'un tout complémentaire pour un seul objectif : convaincre que la politique devait être faite différemment afin que le peuple et le roi tirent profit tous les deux de la relation bilatérale que Bettina prônait. H. Härtl et H. Schultz constatent que Bettina avait vite cerné les enjeux du moment et réagi rapidement avec des armes nouvelles :

Bettina vit cette évolution que son mari ne put plus vivre et réagit en consacrant toute sa force aux sujets politiques actuels. Elle combattit avec les armes de genres nouveaux : avec la publication de conversations fictives

³³⁴ „In der Erziehung zukünftiger Monarchen zu einem neuen Denken sah sie eine weitere Möglichkeit, Einfluß zu nehmen. Tatsächlich hat sie den Kontakt zu jungen Kronprinzen gesucht und systematisch ihren Einfluß bei der Bildung dieser zukünftigen Herrscher geltend gemacht.“ „*Die Erfahrung anderer Länder*“ o.c., p. 21.

³³⁵ „Ende November 1808 in München auf einem Ball, bei dem sie, wie sie Arnim am 2.12 berichtet, mit ihm „gleich sehr tief ins Gespräch (BW Arnim I, p. 235) kommt“. Reinhold Steig, Hermann Grimm (hrsg.), *Achim von Arnim und die ihm nahestanden*. Bd. 2. *Achim von Arnim und Bettine Brentano*, Stuttgart, 1913. In: *Selbstsorge als Staatskunst*, o.c., p. 149.

³³⁶ Cf. *Ibidem*, p. 148.

³³⁷ „Im Frühjahr 1841 beschließt sie daher, den öffentlichen Einfluß, den sie als Autorin zweier akklamierter Bücher gewonnen und in der politischen Erziehung ihrer Salon Gäste ausgebaut hatte, durch eine weitere Publikation zu verstärken“. *Ibidem*, p. 157.

*apparemment anachroniques (dans la partie principale du Königsbuch) et avec des reportages sociaux (en annexe au Königsbuch et dans la partie principale du Armenbuch). Dans la publication interdite du Armenbuch, elle visait un mélange, une sorte de documentation dans laquelle les documents relatifs à la question des pauvres et aux positions politiques engagées devaient être publiés et un essai engagé de sa propre plume devait être joint. Une correspondance avec de jeunes amis, Ilius Pamphilius, et les conversations fictives du Dämonenbuch suivirent.*³³⁸

Si de manière générale les objectifs des romantiques étaient d'éduquer le peuple en vue de son émancipation, Bettina voulait quant à elle éduquer le roi afin que ce soit lui qui réalise les changements. Et la dénonciation des problèmes sociaux constituait à ses yeux la première des étapes. « *Von Arnim insistait dans ses convictions sur le fait que le système était mauvais et qu'il relevait de la responsabilité de l'Etat de traiter les causes de la pauvreté plutôt que de condamner les résultats* ». ³³⁹ Bettina critiquait également l'Eglise, institution qui n'agissait pas non plus suffisamment selon elle pour aider les plus démunis. Elle était finalement bien consciente que la seule charité ne pouvait régler les problèmes de la pauvreté.

Un des points sur lequel Bettina entendait agir rapidement était de faire comprendre au roi que le système sur lequel reposait la société, ce qu'elle nomme souvent dans ses lettres, *le sol*, était miné. Le roi devait par conséquent commencer par rétablir la qualité du sol pour maintenir la paix. Car Bettina établissait là, dans les méfaits divers, « (...) *un rapport entre la pauvreté et les autres sortes de crimes* » ³⁴⁰ et cette expression du malaise qui s'exprimait entachait également sa conception du *Volkskönig*. Lors de sa grande enquête sur la pauvreté, elle avait posé la question à Julius von Hardegg, ³⁴¹ le précepteur de Charles de Wurtemberg, si un souverain avait la moindre idée du nombre de personnes touchées par la pauvreté :

*Sous la pression de la révolte des tisserands, Bettine écrivit en été 1844 à Julius von Hardegg. « Combien de pauvres gens sont au cimetière, couchés là-bas, parce que la sueur de leur visage ne leur donnait pas pour autant de champ fertile ; ils sont morts d'épuisement. Combien d'enfants sont déjà martyrisés dans le sein de la mère avec la lente mort de la faim, et ont rendu la vie à la naissance dans un premier souffle. Est-ce qu'un homme d'Etat sait ce que signifie avoir faim ? – Est-ce qu'un régent sait cela ? »*³⁴²

³³⁸ „Bettina sah diese Entwicklung, die ihr Mann nicht mehr miterlebte, und reagierte darauf, indem sie ihre ganze Kraft den politisch aktuellen Themen widmete. Sie kämpfte mit den Waffen neuer Gattungen: Mit der Publikation fiktiver, scheinbar anachronistischer Gespräche (im Hauptteil des Königsbuchs) und mit Sozialreportagen (im Anhang des Königsbuchs und Hauptteil des Armenbuchs). In der verhinderten Armenbuch-Publikation zielte sie auf eine Mischform, eine Art Dokumentation, in der Dokumente zur Armenfrage und engagierte politische Stellungnahmen abgedruckt und ein engagierter Essay aus eigener Feder beigelegt werden sollten. Ein Briefwechsel mit den jungen Freunden, der Ilius Pamphilius, und die fiktiven Gespräche des Dämonenbuchs folgten, haben aber während und nach der Revolution von 1848 nicht mehr die Resonanz erreicht wie das Goethe- und das Königsbuch“. *„Die Erfahrung anderer Länder“*, o.c., p. 19.

³³⁹ „Von Arnim was adamant in her convictions that the system was wrong and that it was the state's responsibility to treat the causes of poverty rather than to punish the results“. *The literary politics of Bettina von Arnim from 1830 to 1852*, o.c., p. 35.

³⁴⁰ „(...) correlations between poverty and other types of crime as well. *Ibidem*, p. 35.

³⁴¹ 1810-1875. Cf. *Lieber Kronprinz!, Liebe Freundin!*, o.c.

³⁴² „Unter dem Eindruck des Weberaufstandes schrieb Bettine im Sommer 1844 an Julius von Hardegg. „Wie viele arme Menschen leben deckt der Gottesacker, die dorthin gebettet wurden weil der Schweiß ihres Angesichts ihnen dennoch kein Feld fruchtbar machte; sie haben müssen verschmachten. Wie viele Kinder sind schon im Mutterleib mit dem langsamen Hungertod gemartert, und haben müssen in der Geburt das Leben im

Avec une telle réflexion, Bettina insistait une nouvelle fois sur la grandeur du fossé qui séparait le souverain de son peuple, fossé qu'elle impute à l'incompétence des ministres qui cachent la vérité aux princes. L'éducation des princes selon sa conception du *Volkskönig* était par conséquent la meilleure solution qu'elle envisageait afin qu'ils soient capables de juger seuls de la situation du moment et puissent prendre les mesures nécessaires pour résorber ces problèmes de fond.

L'éducation de la jeunesse intellectuelle

Tout comme elle tenta de l'appliquer aux princes, Bettina misa également pour la jeunesse intellectuelle sur une pédagogie à caractère politique pour faire passer son message. Bettina qui s'était exprimée de manière admirative sur la relation asymétrique qui reliait l'élève à son professeur écrivit dans *Die Gündertode* :

*(...) j'ai toujours envié les étudiants pour cela, lorsque je pensais qu'ils avaient une telle relation envers leur professeur, qu'ils étaient fiers d'être ses élèves. (...) Il n'y a rien de plus beau dans le monde entier que cela. Si j'étais un sage, si les étudiants m'apportaient un vivat joyeux de grand cœur, s'ils marchaient vers moi en retraite au flambeau, oui, je préférerais cela à toutes les couronnes d'honneur.*³⁴³

Lors de son séjour à Landshut en 1809, Bettina avait pu observer l'admiration que les élèves de Savigny avaient pour leur jeune professeur. Les Grimm, par exemple, avaient été les élèves de Savigny six ans plus tôt, tout juste âgé de vingt-quatre-ans. Trente ans plus tard, Bettina avait reproché à ce dernier d'avoir entaché une telle relation dans son courrier du 4 novembre 1839. Ce rôle de professeur de la jeunesse, de mentor était ainsi resté gravé dans sa mémoire et immortalisé dans la publication de *Die Gündertode*.

Après l'accueil positif reçu par son premier livre *Goethes Briefwechsel mit einem Kinde*, en particulier par Gutzkow, illustre représentant de la *Jeune Allemagne* – « ce livre magnifique, explicite, frais d'opinions »³⁴⁴ comme « un événement, un fait qui va au-delà du concept d'un livre »³⁴⁵ –, Bettina était devenue une figure d'identification, un mentor pour la jeunesse. On se pressait dans son salon, accompagné d'une lettre de recommandation afin de faire sa connaissance. « Il se dessine ici à côté de la réception officielle, un culte privé de Bettine, en particulier auprès des jeunes intellectuels. »³⁴⁶ Bettina se servit de ce succès pour entretenir ce culte et travailler avec et pour la jeunesse. Elle mit les jeunes étudiants à contribution, entretint un

ersten Athemzug zurück geben. Weiß ein Staatsmann was das ist Hungern? – Weiß es ein Regent?“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3, o.c., p. 760.*

³⁴³ „(...) ich hab immer die Studenten drum beneidet wenn ich mir dacht daß sie so ein Verhältnis zu ihrem Professor haben, daß sie so stolz drauf sind seine Schüler zu sein. (...) Es ist nichts schoeneres in der ganzen Welt als dies. Wär ich ein weiser Meister; wenn mir die Studenten aus vollem Herzen ein freudig Lebehoch brächten, wenn sie im Fackelzug anmarschiert kämen, ja das wär mir am liebsten von allen Ehrenkränzen.“ *Ibidem*, p. 683.

³⁴⁴ „dies herrliche, gedankenklare, gesinnungsfrische Buch“, Gutzkow, Karl, „Diese Kritik gehört Bettinen“. In: *Telegraph für Deutschland*, Nr. 165 und 166, Oktober 1843. – Wieder abgedruckt in: KG., *Aus der Zeit und dem Leben*, Leipzig, 1843, p. 371-395 in: *Selbstsorge als Staatskunst, o.c., p. 270.*

³⁴⁵ „ein Ereigniß, eine That, die weit über den Begriff eines Buches hinausfliegt“ „Diese Kritik gehört Bettinen“, o.c. p. 371-395 in: *Selbstsorge als Staatskunst, o.c., p. 270.*

³⁴⁶ „Neben der öffentlichen Rezeption zeichnet sich hier ein privater Bettine-Kult, vor allem bei jünderen Gebildeten, ab.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3, o.c., p. 679.*

réseau et se servit de son image et de son influence sur eux pour avancer dans son projet de réformes. La jeunesse était importante à ses yeux puisque c'est par son biais que Bettina espérait des changements. « *L'objectif de l'éducation de ces modèles était l'intégrité personnelle d'une génération future de fonctionnaires, qui devait rajeunir pour ainsi dire de l'intérieur le climat politique réactionnaire de la Prusse.* »³⁴⁷ C'est la raison pour laquelle Bettina avait vivement déploré le comportement de Savigny qui, et en tant que professeur, avait terni cette image. Dans sa lettre-fleuve, elle lui avait reproché son manque d'intégrité, son « *comportement opportuniste, sa trahison des idéaux de sa jeunesse à elle et de sa jeunesse à lui.* »³⁴⁸

Il nous faut cependant préciser ici ce que Bettina entendait par la jeunesse. Ulrike Landfester précise :

*Est jeune dans l'œuvre de Bettine, celui qui est ouvert au développement en politique tout comme en esthétique, et est disposé et en mesure de transformer en faits pratiques cette ouverture d'esprit contre la lourdeur du modèle rodé de pensée et de l'action.*³⁴⁹

La tenue de ses correspondances avec la jeunesse intellectuelle cachait par conséquent un but bien précis : les gagner à sa cause. Bettina échangea ainsi de nombreux courriers avec Julius Döring et Philipp Nathusius. Dans un courrier à Varnhagen von Ense, elle déplore cependant l'échec de son entreprise avec les deux étudiants qui n'ont pas rempli ses exigences :

Après qu'ils eurent quitté Berlin, B. entretint avec les deux une correspondance intensive d'un style très marquant dans chacune de ses lettres, essayant, selon ses conceptions politiques, de les former, en tant que représentants de la jeune génération prussienne, à une action fondée sur l'éthique ; considérant les projets pédagogiques comme échoués, B. cessa les deux relations après que 'malheureusement (...) ces deux bêtes sauvages se soient montrées trop dociles.^{350 351}

L'admiration que ces jeunes gens avaient pour Bettina lui servait également pour transmettre ses idées. Moriz Carriere,³⁵² un élève des frères Grimm, était par

³⁴⁷ „Erziehungsziel dieser Modelle war die persönliche Integrität einer nachwachsenden Generation preußischer Beamten, die das reaktionäre politische Klima Preußens gleichsam von ihnen geraus verjüngen sollte.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe. Band 4, o.c., p. 732.*

³⁴⁸ „opportunistisches Verhalten, Verrat an den Idealen ihrer und seiner Jugend.“ Härtl, Heinz (hrsg.), *Bettina von Arnim. Werke 2. Die Gündertode. Clemens Brentano Frühlingsskranz*, Berlin und Weimar, Aufbau-Verlag, 1989, p. 808.

³⁴⁹ „Jung ist in Bettines Werk, wer politisch wie ästhetisch entwicklungssoffen und dabei willens und in der Lage ist, diese Offenheit gegen die Beharrungsträgheit eingefahrener Denk- und Handlungsmuster in praktische Taten umzusetzen.“ Ulrike Landfester, „Jugend-Bewegung, Bettine von Arnims Netzwerk-Pädagogik“, in: Anne Frechen, und Olivia Franke, *Dialog und Bewegung. Bettina von Arnim als Kommunikationsexpertin. Dokumentation eines öffentlichen Symposiums im Künstlerhaus Schloss Wiepersdorf*, Berlin, Saint-Albin Verlag, 2011, p. 35.

³⁵⁰ „leider (...) diese wilden Bestien gar zu zahm.“ Ludmilla Assing (hrsg.), *Aus dem Nachlaß Varnhagen's von Ense. Briefe von Stagemann, Metternich, Heine und Bettina von Arnim, nebst Briefen, Anmerkungen und Notizen von Varnhagen von Ense*, Leipzig, 1865. p. 397.

³⁵¹ „Mit beiden führte B., nachdem sie Berlin verlassen hatten, intensive und in jedem einzelnen Schreiben ungemein sprachgewaltige Briefwechsel, in dem Versuch, sie als Vertreter der jungen Generation Preußens ihren politischen Vorstellungen gemäß zu autonomem, ethisch fundiertem Handeln zu erziehen; beide Beziehungen gab B. als gescheiterte pädagogische Projekte auf, nachdem sich „leider (...) diese wilden Bestien gar zu zahm“ gezeigt hatten.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe. Band 4, o.c., p. 728.*

³⁵² 1817-1895.

exemple « *un des plus fervents propagandistes de Bettina* ». ³⁵³ Membre d'une société estudiantine et de jeunes docteurs, ces jeunes gens entrèrent également en contact avec Bettina, tels que :

(...) le juriste et musicien Gebhard von Alvensleben, le théologien Karl Keck, les juristes Wilhelm Levysohn, Heinrich Bernhard Oppenheim et Isaak Wolffson ainsi que le futur médecin Max Ring, dont il ressort clairement de ses mémoires comment Bettina impressionnait ses admirateurs. ³⁵⁴

M. Ring explique l'attrait des jeunes gens pour Bettina par son côté excentrique ainsi que la provocation qu'elle organisait dans son salon. Le génie de cette femme qui réussissait, malgré les difficultés rencontrées pendant une des périodes de forte censure, à s'exprimer et faire s'exprimer des couleurs politiques souvent opposées dans un même lieu, fascinait les jeunes gens et les attirait toujours plus nombreux dans son salon. Quelles que soient les critiques émises par d'autres personnes « (...) *lesquelles répandaient toutes sortes de rumeurs sur sa nature excentrique. Elle en fut d'autant plus admirée et vénérée par nous, les jeunes gens.* » ³⁵⁵ Les ambitions de Bettina étaient grandes : plaire à la jeunesse pour mieux lui enseigner les réformes de demain. Georg Herwegh confirme dans un courrier de janvier 1844 adressé à Marie d'Agoult : ³⁵⁶ « *Elle aime la jeunesse et les étudiants la vénèrent.* » ³⁵⁷ Johanna Kinkel écrit dans ses mémoires quelle attirance Bettina exerçait sur elle :

En automne 1836, je concrétisais enfin mon souhait le plus cher : j'étais à Berlin. Dès que j'ai eu défait mes valises et rangé sommairement mes affaires, je pris le chemin sur lequel les plus fortes chaînes me tiraient, à savoir chez Bettina von Arnim. ³⁵⁸

Konstanze Bäumer souligne dans son texte *Ilius Pamphilus und die Ambrosia. Bettina von Arnim als Mentorin* ³⁵⁹ que Bettina se sentait telle une « *idole de la jeunesse académique.* » ³⁶⁰ Dans une lettre du 27 octobre 1841 à son fils Friedmund, elle lui explique qu'elle vient de faire la connaissance d'un jeune homme qu'elle trouve sympathique. Il s'agit de Bruno Bauer. Et lui confie : « *Je sens toujours plus que je ne peux me joindre qu'aux jeunes, les vieilles célébrités sont comme de vieux tuyaux, on les saisit ou on veut même les remplir de vin, ils s'effritent comme de l'amadou.* » ³⁶¹ Dans une lettre adressée à Karoline von Günderode, Bettina écrit en

³⁵³ „einer der eifrigsten Propagandisten Bettinas“. *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 8/9, o.c., p. 170.*

³⁵⁴ „der Jurist und Musiker Gebhard von Alvensleben, der Theologe Karl Keck, die Juristen Wilhelm Levysohn, Heinrich Bernhard Oppenheim und Isaak Wolffson sowie der spätere Arzt Max Ring, aus dessen Erinnerungen deutlich wird, wie Bettina ihre Verehrer beeindruckte.“ *Ibidem*, p. 170.

³⁵⁵ „(...) welche allerlei Gerüchte über ihr exzentrisches Wesen aussprengten. Desto mehr wurde sie von uns jungen Leuten bewundert und verehrt.“ *Ibidem*, p. 171.

³⁵⁶ 1805-1876, femme de lettres française qui utilisait le pseudonyme Daniel Stern.

³⁵⁷ „sie liebt die Jugend, u. die Studenten vergöttern sie.“ Ingrid Pepperle: „Georg Herwegh im Briefwechsel mit Marie d'Agoult über Bettina von Arnim (1844)“, in: *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Bd. 13/14. o.c.*

³⁵⁸ „Im Herbst 1836 erfüllte sich mir endlich ein Lieblingswunsch: Ich war in Berlin. Sobald ich ausgepackt und meine Sachen nothdürftig geordnet hatte, ging ich den Weg, auf den es mich mit den stärksten Ketten zog, nämlich zu Bettina von Arnim.“ *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 8/9, o.c.* Aus Johanna Kinkel's Memoiren, (hrsg.) von ihrem Sohn, Dr. Gottfried Kinkel – Zürich, p. 238.

³⁵⁹ Cf. Konstanze Bäumer, *Ilius Pamphilus und die Ambrosia. Bettina von Arnim als Mentorin*, in: *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 3, o.c., p. 263-282.*

³⁶⁰ „Leitfigur der akademischen Jugend“. *Ibidem*, p. 266.

³⁶¹ „Ich fühl immer mehr, daß ich mich nur an die jüngere Welt anschließen kann, die alten Nobilitäten sind wie alte Schläuche, faßt man sie an oder wollte man sie gar mit Wein auffüllen, so würden sie wie Zunder reißen.“

1804 en citant Novalis : « *Ah, quand la page va t-elle se tourner/ Et l'empire des vieux se terminer.* »³⁶²

Ce que Bettina comprenait par la jeunesse intellectuelle, c'était toute la jeunesse : hégéliens, *Jeune Allemagne* ou, nous l'avons vu, celle amenée à diriger un Etat. Wolfgang Bunzel précise ainsi :

*Tout comme l'admiration pour B. au-delà du cercle étroit des littéraires engagés dans l'opposition comprenait une partie importante de la jeunesse étudiante, il en allait de même pour le concept de la Jeune Allemagne dans le langage courant de l'époque qui ne se limitait pas au groupement interdit en 1835 des hommes de lettres opposants. La 'Jeune Allemagne' était beaucoup plus un mot-clé 'par lequel on désignait le mouvement philosophique des jeunes hégéliens, le mouvement littéraire de la jeune Allemagne avec Gutzkow, Kühne, Laube et les autres, mais avant tout cependant le mouvement littéraire de la corporation estudiantine d'opposition.*³⁶³

Il poursuit :

*'La Jeune Allemagne' est sa métaphore pour une génération de jeunes pousses, qui se révoltent contre les normes fixées de l'existence bourgeoise, remet en question les modèles traditionnels de la manière de pensée et veut réformer les rapports politiques figés dans la tradition.*³⁶⁴

Avec une telle conception élargie de la jeunesse, Bettina n'hésite pas alors, dans un courrier adressé au roi le 10/11 avril 1843, à placer les représentants de la *Jeune Allemagne* au même niveau que les démagogues.³⁶⁵ Dans son courrier du 4 novembre 1839 à Savigny sur les Grimm, elle précisait déjà ce qu'elle entendait par la jeunesse : les frères Grimm, les juifs, les représentants de la *Jeune Allemagne* qui, à ses yeux, représentaient tous la jeunesse sur laquelle elle pouvait bâtir l'avenir :

*(...) Jeune Allemagne, floraison fraîche de la vie de notre noble peuple ! Sainte jeunesse de la patrie, d'où se réveille du cœur un empire violent plein d'héroïsme ! Jeune Allemagne qui ne doit plus être diffamée par la vieille, comme si elle n'était plus composée que d'anges étrangleurs devenus vieux maintenant. – Non ! Jeune Allemagne ! Joli nom qui doit sonner harmonieusement dans l'oreille des futurs fils de dirigeants.*³⁶⁶

Wolfgang Bunzel, Ulrike Landfester, *In allem einverstanden mit dir: Bettine von Arnims Briefwechsel mit ihrem Sohn Friedmund*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2001, p. 39.

³⁶² „Ach, wann wird das Blatt sich wenden/ Und das Reich der Alten enden.“ Novalis, „Heinrich von Ofterdingen“ cité in: *Bettina von Arnim. Werke 2. Die Gûnderode. Clemens Brentano Frûhlingskranz*, o.c., p. 803.

³⁶³ „Wie die Bewunderung für B. über den engen Kreis oppositionell eingestellter Literaten hinaus einen beträchtlichen Teil der studentischen Jugend umfasste, so war auch der Begriff „Junges Deutschland“ im Sprachgebrauch der Zeit nicht auf die 1835 verbotene Gruppierung oppositioneller Literaten eingeschränkt. Vielmehr war „Junges Deutschland“ ein Schlagwort, „mit dem die philosophische Bewegung der Junghegelianer, die literarische der Jungdeutschen mit Gutzkow, Kühne, Laube und anderen, vor allem jedoch die studentische der oppositionellen Burschenschaft bezeichnet wurde.“ *Bettina von Arnim, Werke 2: Die Gûnderode, Clemens Brentano Frûhlingskranz o.c.*, In: *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 679.

³⁶⁴ „Junges Deutschland“ ist ihre Metapher für eine Generation Nachwachsener, welche gegen die vorgegebenen Normen bürgerlicher Existenz aufbegehrt, die herkömmlichen Muster akademischer Denktradition in Frage stellt und die in Tradition erstarrten politischen Verhältnisse reformieren will“. *Ibidem*, p. 680.

³⁶⁵ *Ibidem*, p. 680.

³⁶⁶ (...) Junges Deutschland, frische Lebensblüte unseres edlen Volks! heilige Jugend des väterlichen Landes, aus dessen Kern ein gewaltig Reich voll Heldentum erwache ! Junges Deutschland, das nicht mehr vom alten verketzert darf werden, als bestehe es nur aus ein paar schon jetzt alt werdenden Würgegeln. – Nein! Junges

L'aspect que Bettina retient avant tout dans cette jeunesse, c'est essentiellement le facteur politique. Bettina avait « *l'espoir d'une régénération des rapports politiques par le biais de 'la jeune Allemagne'* ». ³⁶⁷ A partir du moment où ses ambitions devinrent politiques, c'est sur la jeunesse qu'elle reposa tous ses espoirs de changements : ³⁶⁸

Enseigner à la jeunesse, écrit-elle le 25 mai 1840 à Döring, 'et l'enseigner à un niveau plus haut, dans des formes plus simples ; avec un sentiment indivis pour le droit, avec l'instinct noble : le droit de la nature et des mœurs au-dessus de tout besoin que la mauvaise politique des péchés invoque, cela me paraît être une profession honnête ; une qui est bien importante à cette époque.' ³⁶⁹

Bettina souhaitait faire de la jeunesse de demain le porte-parole des revendications du moment. C'est pourquoi elle donnait libre cours à son imagination et dédiait toutes ses forces à cette jeunesse et, partant du principe que « *la jeunesse est divine* », ³⁷⁰ elle s'exaltait au point de pratiquer le « *culte de la jeunesse* » ³⁷¹ comme en témoigne un courrier adressé à son frère Clemens le 2 avril 1839 : « (...) *mon culte est que j'embrasse les pieds de la descendance.* » ³⁷² D'ailleurs, Bettina ne cachait pas son intention auprès de ses correspondants faisant partie de cette jeunesse. Ainsi, dans un courrier à J. Döring du 14 octobre 1839, elle se donne pour rôle de réveiller les jeunes et le lui confie : « *toute la violence de l'esprit (...) se déplace de manière électrique, la mienne aussi doit se déplacer un jour dans Philipp (Nathusius) et en toi, j'y veillerai.* » ³⁷³ W. Bunzel souligne que Bettina voyait dans sa volonté d'agir une sorte de « *nécessité naturelle de son action* » ³⁷⁴ à laquelle s'ajoute « *une volonté déterminée pédagogique.* » ³⁷⁵ Sa fille, Maximiliane, écrit dans ses mémoires :

Bettina ne possédait pas non plus la moindre trace de vanité (...). Ce qui la poussait à sacrifier autant de son temps précieux à ceux qui venaient la voir, c'était uniquement le besoin de son cœur généreux, d'aider les autres vers le haut, de les encourager au niveau intellectuel. ³⁷⁶

Pour convaincre la jeunesse du bien-fondé de l'engagement politique, Bettina n'hésitait pas à citer en modèle son engagement en politique alors qu'elle n'était qu'une jeune fille. Elle affirme ainsi à Philipp Hössli dans un courrier du 21 septembre

Deutschland! schöner Name, der den künftigen Herrschersöhnen wohlklingend im Ohr lauten muß.“ *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 252.

³⁶⁷ „Hoffnung auf eine Regeneration der politischen Verhältnisse durch ‚die deutsche Jugend.‘ Döring à Bettina, début 1839. *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 684.

³⁶⁸ Cf. ... *und mehr als einmal im nacht im Thiergarten*, o.c., p. 55

³⁶⁹ „Die Jugend lehren“, schreibt sie am 25.5.1840 an Döring „und sie in einem höheren Sinn lehren, in einfacheren Formen; mit ungetheiltem Gefühl fürs Rechte, mit dem edlen Trieb: Natur– und Sittenrecht, über alles Bedürfnis was die falsche Politik der Sünde erzeugte geltend zu machen, das scheint mir ein herrlicher Beruf; ein solcher zwar der ganz wesentlich in der Zeit liegt.“ Werner Vordtriede, *Bettina von Arnims Briefe an Julius Döring*, in: JbFDH 1963, p. 341-488. *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften*, o.c., p. 683.

³⁷⁰ „Jugend ist göttlich“. *Ibidem*, p. 681.

³⁷¹ „Cultus der Jugend“. *Ibidem*, p. 681.

³⁷² „(...) mein Cultus ist dass ich der nachkommenschaft die Füße Küsse.“ *Ibidem*, p. 681.

³⁷³ „alle Geistesgewalt (...) electrisch fortbewege, auch meine soll sich einst fortbewegen im Philipp (Nathusius) und in Dir, dafür will ich sorgen.“ *Ibidem*, p. 681.

³⁷⁴ „Naturnotwendigkeit ihres Einwirkens“. *Ibidem*, p. 682.

³⁷⁵ „einen zielstrebigem pädagogischen Willen“. *Ibidem*, p. 682.

³⁷⁶ „Bettina besaß auch nicht die Spur von Eitelkeit (...). Was sie veranlaßte, denen, die sie suchten, so viel ihrer kostbaren Zeit zu opfern, war allein der Drang ihres gütigen Herzens, anderen aufwärts zu helfen, sie geistig zu fördern.“ *Ibidem*, p. 682.

1821 qu'elle avait écrit une longue lettre en 1809, à l'âge de vingt-quatre ans, au prince héritier de Bavière afin qu'il prenne fait et cause pour Andreas Hofer,³⁷⁷ le chef de l'insurrection populaire tyrolienne. Ce dernier se battait contre l'occupation du Tyrol par les troupes napoléoniennes.³⁷⁸ Serait-ce là un phantasme de vieille dame idéalisant son passé ? Toujours est-il qu'une telle lettre n'a pas été retrouvée et U. Landfester suppose plutôt que Bettina a repris ici les activités d'Achim qui, en juillet 1813, avait écrit à Frédéric Guillaume III plusieurs ébauches de textes relatives à ce sujet.

Nous venons de le voir dans les deux derniers chapitres de ce travail, Bettina misait ses espoirs sur la jeunesse. Qu'ils aient été contaminés par tant d'enthousiasme ou simplement émus, certains jeunes, adhérant complètement à sa conception, lui manifestèrent leur soutien et l'incouragèrent à poursuivre dans cette voie. Ainsi, le 2 juin 1844, Oppenheim lui écrivait à propos du *Armenbuch* :

*Je n'en ai pas de représentation claire, mais j'en attends quelque chose de significatif et je me réjouis, quand j'y pense, qu'il y ait encore une personne à l'activité courageuse, infatigable, noble et purement humaine, à notre époque de faible attachement, et que je peux l'appeler mon amie.*³⁷⁹

Un réseau mis à contribution

Pour atteindre ses objectifs, Bettina avait besoin d'appuis. Au fil de ses rencontres, elle avait fini par se créer un réseau social important qu'elle entretenait par ses correspondances et son salon. Son réseau social, étendu et diversifié comme nous l'avons vu au cours de ce travail de recherche, allait l'aider à différentes reprises. En mandatant ses amis, ils lui permettaient ainsi d'accéder à une personne qu'elle ne pouvait atteindre directement ou qu'elle préférait joindre par un intermédiaire. Alexander von Humboldt fut ainsi mandaté plusieurs fois par Bettina auprès du roi. Lorsque Bettina prit la décision d'écrire et de dédier au souverain, *Dies Buch gehört dem König*, elle le chargea de lui demander l'autorisation de réaliser son projet. Inversement, devant le danger que représentait la publication de son livre *Das Armenbuch*, « Alexander von Humboldt la mit en garde avec insistance, de reprendre son travail. »³⁸⁰ Varnhagen von Ense note dans son journal intime du 10 décembre 1844, « (...) qui comme si souvent se servait de sa relation avec le roi en passant par Humboldt. »³⁸¹ Dans le cas de l'affaire de l'apprenti-couturier Karl Otto, Bettina n'hésita pas à demander à Humboldt de défendre le cas de ce jeune homme, mort de manière accidentelle dans une manifestation. Bettina, indignée que la police ait pu agir de manière aussi agressive et blesser un jeune homme, lui écrivit le 22 juin

³⁷⁷ Cf. Helmut Reinalter (hrsg.), *Außenperspektiven: 1809: Andreas Hofer und die Erhebung Tirols*, Innsbruck, Innsbruck Univ. Press, 2010.

³⁷⁸ Cf. « (...) dem sie im Jahr 1809 als Fürsprecherin der von Andreas Hofer zum Aufstand gegen Napoleon geführten Tiroler „einen langen Brief zu ihren Gunsten“ geschrieben habe“. *Selbstsorge als Staatskunst*, o.c., p. 149.

³⁷⁹ „Ich habe keine klare Vorstellung davon, aber ich erwarte Bedeutes, und ich freue mich, wenn ich dran denke, daß es noch einen Menschen von dieser mutvollen, unverdrossenen, edlen und rein menschlichen Tätigkeit gibt, in unserer Zeit der kraftlosen Gebundenheit, und daß ich diesen Menschen meine Freundin nennen darf.“ *Ein Leben zwischen Tag und Traum*, o.c.

³⁸⁰ „Alexander von Humboldt warnte sie eindringlich vor, die Arbeit daran wieder aufzunehmen“ *vom Herzen in die Feder*, p. 170.

³⁸¹ „(...) die wie so oft über Humboldt ihren Draht zum König nutzt.“ *Bettine von Arnim/Diers*, o.c., p. 154.

1844 : « *Racontez l'histoire là où c'est utile !* »³⁸² Bettina n'hésitait pas à mettre à contribution tous les moyens à disposition. Comme l'exemple de Humboldt en témoigne, les hommes en tant que moyen de communication étaient également utilisés pour atteindre ses objectifs :

*Bettine (...) en tant que multiplicateur. Elle utilisait tous les médias auxquels elle avait accès : ses propres publications, les journaux, les lettres et les hommes – qu'il s'agisse de Humboldt en tant que porte-voix du roi ou Varnhagen.*³⁸³

Ce travail de recherche a montré jusqu'ici que Bettina avait surtout été en contact avec des hommes. Une tentative d'approche vers George Sand³⁸⁴ va déroger à cette règle. Bien que les deux femmes ne se soient jamais rencontrées, leur admiration commune pour Goethe les avait réunies. Bettina saisit cette occasion pour entrer en contact avec elle en lui transmettant la traduction en français « *Correspondance de Goethe avec une enfant* ». G. Sand répondit à Bettina le 18 mars 1845 pour la remercier de lui avoir transmis cette traduction. C'est le seul document qui atteste d'une relation entre les deux femmes. Cette correspondance ne fut cependant pas poursuivie, non pas par manque d'intérêt, mais en raison de la censure prussienne qui mit très rapidement un terme à leurs échanges. Bettina ne put y répondre et demanda à sa traductrice, Hortense Cornu, dans un courrier du 14 avril 1846, de transmettre le message suivant à G. Sand :

*(...) ce srait (sic) de faire savoir à Madame George Sand que la lettre dont elle m'a honorée l'année dernière, m'a été remise ouverte, et que c'est de ces bureaux de curiosité que sont dérivées les malicieuses Insinuations dans les journaux (sic), et que c'est aussi pourquoi je n'ai point osé profiter de la permission de lui écrire, mais que je suis touchée de son affabilité pour moi.*³⁸⁵

Kerstin Wiedemann voit dans la tentative de Bettina un intérêt personnel. En entrant en contact avec G. Sand, elle recherchait très certainement une alliée dans ses combats après l'échec de son ouvrage, *Das Armenbuch*. Les efforts entrepris pour essayer de s'affranchir de la censure pesaient fortement sur ses épaules. En contactant G. Sand, elle recherchait un appui et son soutien lui aurait également permis d'élargir son champ d'action au niveau international. K. Wiedemann analyse alors la prise de contact de Bettina ainsi :

L'intérêt de Bettina pour Sand se situe dans le contexte de ses années actives au niveau social et politique, qui atteignent leur apogée en 1844 avec le projet du Armenbuch. Il s'agit ici en tout premier lieu d'un ouvrage prévu

³⁸² „Erzählen sie die Geschichte am rechten Ort!“ *Der Magistratsprozeß der Bettina von Arnim*, o.c., p. 170.

³⁸³ „Bettine (...) als Multiplikatorin. Dabei nutzt sie alle Medien, die ihr zugänglich sind: eigene Publikationen, Zeitungen, Briefe und Menschen – egal ob Humboldt als Sprachrohr des Königs oder Varnhagen.“ *Liebe und Erkenntnis, Kommunikationsstrukturen bei Bettine von Arnim*, o.c., p. 250 In: *Salons der Romantik*, o.c.

³⁸⁴ 1804-1876. Cf. Kerstin Wiedemann, *Zwischen Irritation und Faszination – George Sand und ihre deutsche Leserschaft im 19. Jahrhundert*, Mannheimer Beiträge zur Sprach- und Literaturwissenschaft, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2003. Cf. *George Sand und Louise Otto-Peters*, o.c. Cf. Susanne Schötz, Hannelore Rotheburg, *George Sand und Louise Otto-Peters, Wegbereiterinnen der Frauenbewegung*, (hrsg.) von der Gleichstellungsbeauftragten der Universität Leipzig, Leipziger Studien zur Frauen- und Geschlechterforschung, Band 4, 2004.

³⁸⁵ « (...) ce srait de faire savoir à Madame George Sand que la lettre dont elle m'a honorée l'année dernière, m'a été remise ouverte, et que c'est de ces bureaux de curiosité que sont dérivées les malicieuses Insinuations dans les journaux, et que c'est aussi pourquoi je n'ai point osé profiter de la permission de lui écrire, mais que je suis touchée de son affabilité pour moi. » In : *Die Welt umwälzen, Band 2*, o.c., p. 689.

*comme documentation sociale adressé à la bourgeoisie cossue de Berlin, qui devait attirer l'attention sur l'urgence de la question sociale. (...) Abstraction faite de toutes les différences conceptionnelles et formelles sur sa thématique centrale, le problème du paupérisme et la distribution inéquitable des biens dans la société, le Armenbuch peut être rapproché des romans socialistes de Sand. (...) La convergence des deux femmes dans leurs efforts pour une distribution plus juste de la richesse de la société fut remarquée par les observateurs contemporains des événements littéraires.*³⁸⁶

G. Sand était très appréciée en Allemagne à plusieurs titres. Tout d'abord par les femmes qui admiraient sa personnalité, son côté de femme libre, indépendante, extravagante. K. Wiedemann souligne :

*Encore plus significatif encore que celles-ci (Rahel, Bettina, Charlotte Stieglitz), c'était l'exemple brillant venant de France d'une George Sand qui s'imposait ici.*³⁸⁷

En exigeant des améliorations de la condition de la femme en France, l'attention de certaines femmes outre-Rhin, telles que Louise Otto-Peters, Fanny Lewald ou Louise Aston, que l'on nommait *die deutsche George Sand*,³⁸⁸ en fut attirée, même si chacune n'avait pas les mêmes raisons de l'apprécier. Louise Otto-Peters, plus particulièrement, suivait de très près ce qu'elle faisait et retransmettait les informations recueillies dans son journal, « *die Frauenzeitung* » :

*Jeune, Louise Otto lisait déjà les romans de George Sand et dans sa chambre dans la maison de Meissen, il y avait un portrait d'elle. Pendant la révolution de 1848/49, Louise Otto suivit d'Allemagne, avec beaucoup d'attention, les activités de George Sand en France et en rendit compte à plusieurs reprises dans le Frauenzeitung, qui paraissait depuis avril 1849. Mais même plus tard, elle ne perdit pas de vue la lointaine compagne de route.*³⁸⁹

G. Sand attirait également l'admiration du public allemand par ses convictions politiques. Des femmes telles que Louise Otto-Peters ou Louise Aston appréciaient plus particulièrement ses écrits critiques politiques et sociaux. Le poème de Louise Aston, « *An George Sand* », est un éloge à la femme libre qu'elle représente :

La femme libre, soumise à aucune illusion étrangère,

³⁸⁶ „Bettinas Zugehen auf Sand steht im Kontext ihrer sozialpolitisch aktivsten Jahre, die ihren Höhepunkt 1844 mit dem Armenbuchprojekt erreichten. Es handelt sich hier um eine in erster Linie an das begüterte Berliner Bürgertum gerichtete, als Sozialdokumentation geplante Schrift, die auf die Dringlichkeit der Armutsfrage aufmerksam machen sollte. (...) Das Armenbuch läßt sich ungeachtet aller konzeptionellen und formalen Differenzen über seine zentrale Thematik, das Problem des Pauperismus und die ungleiche Güterverteilung in der Gesellschaft, durchaus mit Sands sozialistischen Romanen in Verbindung bringen. (...) Zeitgenössischen Betrachtern des literarischen Geschehens jedenfalls fiel die Übereinstimmung beider Frauen in ihren Bemühungen um eine gerechtere Verteilung des gesellschaftlichen Reichtums auf.“ *Zwischen Irritation und Faszination*, o.c., p. 317.

³⁸⁷ „Noch bedeutender als diese (Rahel, Bettina, Charlotte Stieglitz) wirkte von Frankreich das glänzende Vorbild einer George Sand herüber.“ *Ibidem*, p. 81 (Rudolf Gottschall: die deutsche Nationalliteratur (1872), Bd.2, p. 49).

³⁸⁸ La George Sand allemande.

³⁸⁹ „Schon in jungen Jahren las Louise Otto Romane von George Sand und in ihrem Zimmer im Haus in Meissen hing ein Portrait von ihr. Während der Revolution von 1848/49 verfolgte Louise Otto aufmerksam von Deutschland aus die Aktivitäten von Georg Sand in Frankreich und berichtete wiederholt in der von ihr seit April 1849 herausgegebenen Frauen-Zeitung darüber. Aber auch später hat sie die ferne Weggefährtin nicht aus dem Blick verloren“, in: *George Sand und Louise-Otto Peters, Wegbereiterinnen der Frauenemanzipation*, o.c., p. 9.

*Que de celle de son seul esprit*³⁹⁰

La Jeune Allemagne découvrit G. Sand à Paris. Exilée en raison de son engagement jugé trop libéral par la Prusse conservatrice du XIX^{ème} siècle, *la Jeune Allemagne* la défendit auprès de la presse conservatrice : Karl Gutzkow, Heinrich Laube et Theodor Mundt se penchèrent de manière très attentive sur ses romans. L'exil à Paris de quelques-uns des représentants de *la Jeune Allemagne* permit ainsi la diffusion vers l'Allemagne des idées politiques et sociales de G. Sand que beaucoup d'entre eux admiraient pour son courage politique.³⁹¹

*Mais en même temps, la littérature de la Jeune Allemagne, une opposition libérale, qui fut souvent contrainte à l'émigration en raison de sa critique littéraire des comportements politiques, (p. ex. Heinrich Heine, Ludwig Börne ou Georg Büchner), a joué un rôle médiateur. Un de ses personnages cultes féminins était George Sand (1804-1876), dont de nombreux romans ont également été lus dans leur traduction allemande.*³⁹²

Cet intérêt pour la France permit ainsi la communication outre-Rhin de la richesse des romans sociaux français du moment. Le roman de G. Sand publié en 1840 *Compagnon du Tour de France*, mais également celui d'Eugène Sue *Les Mystères de Paris* publié de 1842 à 1843, donnèrent de nouvelles impulsions esthétiques au roman social allemand. Les exigences politiques de la *Jeune Allemagne* se reflétaient pour beaucoup dans ces romans sociaux français. *Das Armenbuch* entrait dans le même cadre des idées politiques défendues à ce moment-là. La prise de contact de Bettina envers G. Sand est donc à comprendre dans un contexte d'activités sociales et politiques et une volonté certaine de trouver des alliés.

*Il ne semble pas aberrant de penser que Bettina espérait, après l'échec provisoire du 'Armenbuch' et sous la charge de la restriction grandissante de sa liberté journalistique, trouver en Sand une nouvelle alliée, qui l'aurait libérée de son isolation croissante et aurait pu l'aider (...) dans l'écho au niveau international.*³⁹³

Avec l'interdiction de publier son enquête sociale, Bettina avait perdu l'occasion de s'exprimer sur un sujet politique qui lui tenait à cœur, le paupérisme et l'inégale répartition des richesses. Son intervention sociale doit par conséquent « (...) absolument être mise en relation avec les romans socialistes de Sand. (...) La concordance des deux femmes dans leurs efforts envers une répartition plus juste de la richesse sociale avait en tout cas frappé les observateurs contemporains des événements littéraires. »³⁹⁴

³⁹⁰ „Das freie Weib, das keinem fremden Wahn, Das nur dem eignen Geiste untertan“, Louise Aston, „An George Sand, wilde Rosen“, recueil de poèmes dédiés à George Sand qu'elle admirait.

³⁹¹ Cf. *Zwischen Irritation und Faszination*, o.c., p. 81.

³⁹² „Gleichzeitig aber hat die Literatur des Jungen Deutschland, einer liberalen Opposition, die wegen ihrer literarischen Kritik an den politischen Verhältnissen oftmals in die Emigration gezwungen wurde, (z. B. Heinrich Heine, Ludwig Börne oder Georg Büchner), eine vermittelnde Rolle gespielt. Eine ihrer weiblichen Kultfiguren war George Sand (1804-1876), deren zahlreiche Romane auch in deutscher Übersetzung gelesen wurden.“ *Ibidem*, p. 31. (Rudolf Gottschall: die deutsche Nationalliteratur (1872), Bd.2, p. 49).

³⁹³ „(...) durchaus mit Sands sozialistischen Romanen in Verbindung bringen. (...) Zeitgenössischen Betrachtern des literarischen Geschehens jedenfalls fiel die Übereinstimmung beider Frauen in ihren Bemühungen um eine gerechtere Verteilung des gesellschaftlichen Reichtums auf.“ *Ibidem*, p. 317.

³⁹⁴ Es erscheint nicht abwegig, daß Bettina nach dem vorläufigen Scheitern des Armenbuches und unter der Belastung der zunehmenden Einschränkung ihrer publizistischen Freiheit in Sand auf eine neue Alliierte hoffte,

Et Bettina recherchait activement de tels contacts. Elle les recherchait et n'hésitait pas à demander à ses amis de la présenter à un tiers si ce dernier pouvait alimenter sa réflexion sur un sujet particulier. Elle demanda ainsi à son ami Varnhagen von Ense de lui présenter B. Bauer :

*Après la lecture d'une partie de la Critique de l'histoire protestante des Synoptiques de Bauer, Bettine demanda à l'automne 1841 à son ami Varnhagen de prendre contact avec l'auteur et de le lui présenter.*³⁹⁵

Dans le cas de l'affaire de la Pologne, c'est la femme de lettres polonaise, Julia Molinska-Woykowska, démocrate radicale, qui, venue à Berlin pour défendre la cause des Polonais emprisonnés fin 1848,³⁹⁶ demanda à faire la connaissance de Bettina :

*La mise en relation entre Bettina von Arnim et Julia Molinska-Woykowska arrangèrent, on peut le dire avec une certaine assurance, A. H. Hoffmann von Fallersleben et/ou Ferdinand Freiligrath. Tous deux étaient en contact constant avec les Woykowski.*³⁹⁷

Lors de la révolte hongroise, Bettina recherchera là aussi des appuis hors des frontières de la Prusse. Elle « (...) n'hésite pas à écrire au parlementaire anglais Richard Monckton Milnes pour qu'il prenne la défense des Hongrois en souvenir de Petöfi qui vient d'être tué : 'Oui, je suis persuadée que vous accorderez toute votre sympathie au magnifique mouvement de ce peuple énergique surgi du sein de l'Europe.'³⁹⁸

Ces quelques exemples attestent de sa volonté de rechercher des appuis en Prusse, mais également à l'étranger comme nous venons de le voir. Epuisant tous les moyens à sa disposition, Bettina utilisait non seulement les forces de son réseau, mais se servait également des contacts entretenus par son réseau pour élargir son périmètre géographique et son influence.

La religion comme fondement de son engagement

Un aspect non abordé jusqu'ici dans ce travail est celui de la place de la religion dans le quotidien de Bettina. Or, nous allons voir que l'engagement de Bettina était fortement lié à sa conception de la religion, et même de sa mission en général.

die sie aus ihrer wachsenden Isolation befreien und ihr (...) zu Resonanz auf internationaler Ebene verhelfen konnte.“ *Ibidem*, p. 317.

³⁹⁵ „Nach der Lektüre eines Teils von Bauers Kritik der evangelischen Geschichte der Synoptiker (Bd. 1 und 2, Leipzig 1841, Bd. 3, Braunschweig 1842) bat Bettine im Herbst 1841 ihren Vertrauten Varnhagen darum, er möge Kontakt mit dem Autor aufnehmen und ihr dessen Bekanntschaft vermitteln. (Bd.1 p .955). *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3, o.c., p. 738.*

³⁹⁶ Cf. *Selbstsorge als Staatskunst*, o.c., p. 335.

³⁹⁷ „Die Bekanntschaft zwischen Bettina von Arnim und Julia Molinska-Woykowska vermittelten, man kann das mit einiger Sicherheit sagen, A. H. Hoffmann von Fallersleben und/oder Ferdinand Freiligrath. Beide standen im regen Briefwechsel mit den Woykowskis.“ *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 3, o.c.* Roman Polsakiewicz, *Bettina von Arnim und Julia Molinska-Woykowska: Ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte der „Polenbroschüre“*, in: *Der Geist muß Freiheit genießen!* Studien zu Werk und Bildungsprogramm Bettine von Arnims (Kolloquium vom 6.-9.7.1989 in München), Berlin, 1992, p. 174.

³⁹⁸ Lettre à Richard Monckton Milnes, s.d. (1849 ?), *L'Europe des lettres*, o.c., p. 319.

Faire la charité au XIX^{ème} siècle était chose courante chez les nobles et s'inscrivait dans le cadre de la charité chrétienne : cela faisait partie des tâches de la noblesse de donner un peu de son temps pour aider les plus démunis. Bettina découvrit de cette manière, grâce à Schleiermacher, un phénomène qui ne touchait qu'une partie de la population prussienne, les plus démunis. Devant l'étendue de la catastrophe, son engagement chrétien du départ prit une forme plus concrète, plus systématique, voire acharnée, celle de l'engagement sur le terrain. Un tel engagement dépassait de loin ce que les nobles comprenaient par un engagement chrétien. La générosité inépuisable de Bettina allait bien au-delà de ce que l'on pouvait en attendre :

*Son humanisme généreux dépasse les frontières de sa classe (...). Elle a connu et dépeint le peuple, non tel que le concevait le romantisme, gardien des traditions et de l'âme nationale, mais le prolétariat urbain.*³⁹⁹

Michaela Diers souligne que l'intensité de son individualisme et de son engagement la protégeait finalement de tout dérapage politique ou religieux : « *La rectitude de Bettine dans son individualisme inflexible (...) et dans sa non moins inflexible position humanitaire. (...) Tous deux la prémunissent de s'égarer dans des doctrines religieuses ou politiques ou des chemins racistes.* »⁴⁰⁰ Hildegund Keul explique l'engagement de Bettina von Arnim par sa « *Schwebe-Religion* ». Dans *Die Gûnderode*, Bettina écrit à Karoline von Gûnderode :⁴⁰¹ « *Fondons donc une religion, toi et moi, et devenons prêtres et laïcs (...) notre religion doit s'appeler la religion ailée.* »⁴⁰² Barbara Becker-Cantarino souligne que la religion de Bettina est devenue « (...) une expression artistique. (...) Schleiermacher avait également exprimé cette conception souvent variée de la fusion entre l'art et la religion dans le romantisme dans ses 'Reden über die Religion an die Gebildeten unter ihren Verächtern' (1799) devenus célèbres : 'La religion et l'art sont l'une à côté de l'autre, tels deux âmes amies. (...) Les (...) rassembler, c'est la seule chose que la religion, sur le chemin que nous prenons, puisse perfectionner, ce serait un événement du sein duquel elle irait sous une nouvelle forme splendide à la rencontre de temps meilleurs.' »⁴⁰³

Pour Schleiermacher, la religion constituait un capital important pour l'homme. Et cette religion, tout comme celle de Bettina, n'avait rien de passif. Au contraire, elle invite à l'action :

La religion n'est pas, selon Brentano-Arnim, l'adoration d'un Dieu qui règne séparé du monde dans un au-delà lointain. La religion interroge beaucoup plus sur l'existence de l'homme dans le monde de Dieu et selon l'existence de

³⁹⁹ *Littérature allemande*, o.c., p. 565.

⁴⁰⁰ „Bettines Geradlinigkeit in ihrem unbeugsamen Individualismus (...) und in ihrem nicht minder unbeugsamen humanitären Haltung. (...) Beides bewahrt sie davor, auf religiös oder politisch doktrinaire oder gar auf rassistische Abwege zu geraten.“ *Bettine von Arnim/Diers*, o.c., p. 203.

⁴⁰¹ 1780-1806. Cf. Dagmar von Gersdorff, „Die Erde ist mir Heimat nicht geworden“: das Leben der Karoline von Gûnderode, Berlin, Insel-Verlag, 2011.

⁴⁰² „Lass uns doch eine Religion stiften, ich und Du, und lasse uns einstweilen Priester und Laie darin sein (...) unsere Religion muß die Schwebe-Religion heißen.“ *Die Gûnderode*, p. 181, in: *Schriftstellerinnen der Romantik*, o.c., p. 254.

⁴⁰³ „ein Ausdruck für Kunst (...). Diese in der Romantik vielfach variierte Vorstellung der Verschmelzung von Kunst und Religion hatte auch Schleiermacher in den berühmt gewordenen 'Reden über die Religion an die Gebildeten unter ihren Verächtern' (1799) ausgesprochen: 'Religion und Kunst stehen nebeneinander wie zwei befreundete Seelen. (...) Sie zu (...) vereinigen, das ist das Einzige was die Religion, auf dem Wege den wir gehen, zur Vollendung bringen kann, das wäre eine Begebenheit aus deren Schoß sie bald in einer neuen und herrlichen Gestalt bessern Zeiten entgegen gehen würde.'“ *Ibidem*, p. 254.

*Dieu dans le monde des hommes. La religion interroge sur le projet de vie. Elle interroge sur ce que l'individu fait de son propre pouvoir.*⁴⁰⁴

La « *Schwebe-Religion* » de Bettina est par conséquent une religion de l'action, une religion du défi qui incite à entreprendre, à aller toujours plus loin, à se dépasser : « *Chacun doit partir en reconnaissance de lui-même et, tel un mineur, en extraire un morceau d'airain ou une source.* »⁴⁰⁵ Cette même personne doit se mettre au défi de la vie pour accomplir quelque chose de grand. Bettina prend l'exemple de Christophe Colomb qui, contre vents et marées, est parti sur les mers et conclut : « *Oui, c'est bien une volonté secrète dans l'âme d'être grand.* »⁴⁰⁶ On retrouve cette volonté de grandeur chez le souverain que Bettina ne cessera de répéter. Pour Bettina, tous les individus, le roi y compris, avaient une mission à accomplir qui leur permettrait d'atteindre cette grandeur. Dans le *Königsbuch*, elle affirmait ainsi au roi : « *L'homme n'est pas, il le devient.* »⁴⁰⁷ Bettina l'incitait par ses propos à comprendre que sa mission à lui était d'agir pour le bien de son peuple, c'est ce qu'elle entendait par régir.

Pour arriver à faire ce pas, Bettina insiste beaucoup sur l'implication sur le terrain, et donc sur la relation directe qui doit relier le roi au peuple. La notion de contact, ce que H. Keul appelle « *die Berührung* », est absolument nécessaire chez Bettina von Arnim puisque c'est grâce à ce lien que l'individu pourra réaliser cette grandeur :

*Le contact est un procès dans lequel le monde et moi se rencontrent. Il transperce la frontière entre le moi et l'étranger, entre toi et moi. La personne ne se révèle pas recluse et isolée, mais comme une amie, elle entre dans sa subjectivité pour porter. Le contact incite à se livrer courageusement à l'aventure de la vie. Il constitue un voyage de découvertes ; il dévoile la nouveauté du monde et laisse l'homme devenir un nouvel homme.*⁴⁰⁸

Une telle devise, issue de sa relation avec Schleiermacher, incitait à l'action, pour aider, mais également pour devenir un individu meilleur. B. Becker-Cantarino souligne également la source d'inspiration que Schleiermacher a constituée pour Bettina von Arnim.

*La proximité intellectuelle du livre 'Die Günderode' envers la religion humanitaire et l'herméneutique de Schleiermacher est évidente. Bettina von Arnim rejoint Schleiermacher (et d'autres romantiques) dans le refus des 'philistins', représentants du principe rationnel en finalité et de l'utilitarisme dans l'art, la religion, l'éducation et les concepts de la vie.*⁴⁰⁹

⁴⁰⁴ „Religion ist nach Brentano-Arnim nicht die Anbetung eines Gottes, der getrennt von der Welt im fernen Jenseits thront. Die Religion fragt vielmehr nach der Existenz des Menschen in der Welt Gottes, und nach Gottes Existenz in der Welt der Menschen. Religion stellt die Frage nach dem Lebensentwurf. Sie fragt danach, was die einzelne Person mit ihrer Eigenmacht anfängt.“ *Menschwerden durch Berührung*, o.c., p. 236.

⁴⁰⁵ „jeder soll neugierig sein auf sich selber, und soll sich zu Tage fördern wie aus der Tiefe ein Stück Erz ode rein Quell.“ *Bettina von Arnim. Werke 2. Die Günderode. Clemens Brentano Frühlingsskranz*, o.c., p. 468.

⁴⁰⁶ „Ja, es ist doch ein geheimer Wille in der Seele groß zu sein.“ *Die Günderode*, o.c., p. 249.

⁴⁰⁷ „Der Mensch ist nicht, er wird erst.“ *Werke und Briefe/Bettina von Arnim*, Bd. 3. o.c., p. 162.

⁴⁰⁸ „Die Berührung ist ein Prozeß, in dem Ich und Welt sich begegnen. Sie durchbricht die Grenze von Eigenem und Fremdem, Ich und Du. Die Person erfährt sich nicht als verkapselt und isoliert, sondern als Freundin; sie kommt in ihrer Subjektivität zum Tragen. Die Berührung fordert dazu auf, sich mutig dem Abenteuer des Lebens zu stellen. Sie ist eine Entdeckungsfahrt; sie offenbart Neues über die Welt und lässt den Menschen zu einem neuen Menschen werden.“ *Menschwerden durch Berührung*, o.c., p. 240.

⁴⁰⁹ „Die gedankliche Nähe des *Günderode*-Buches zu Schleiermachers Humanitätsreligion und Hermeneutik liegt auf der Hand. Auch in der Ablehnung der „Philister“, den Repräsentanten des zweckrationalen Prinzips, und des

Tout au long de ce travail, nous avons pu apprécier les notes prises par Varhagen von Ense.⁴¹⁰ Tel un biographe, ses notes font très souvent preuve de sa reconnaissance envers Bettina, tout comme celle-ci en date du 10 février 1844 : « *Elle est infatigablement active et lorsqu'elle a une bonne cause devant les yeux, elle ne regarde ni au temps ni au travail (...). Aussi courageuse que noble ! Je dois la louer !!* »⁴¹¹ Le 10 février 1844, il notait dans son journal intime :

*A la porte de Potsdam, alors que la nuit tombait, nous rencontrâmes Bettine von Arnim, elle se plaignait de nouveau, qu'elle était crevée et elle avait l'air souffrante ; elle alla voir la femme d'un menuisier, afin de lui apporter des vêtements et de l'argent ; elle est extrêmement sage dans ces cas-là et rien ne peut la fatiguer.*⁴¹²

Les journaux relatèrent les diverses actions de Bettina et ne manquèrent pas non plus d'admiration pour son infatigable engagement, contactant par lettre ou rendant visite aux personnes qui pouvaient influencer sur la situation. Ainsi les *Berliner Pfenningblätter* rapportèrent le 18 septembre 1847 :

*Elle n'a pas seulement rendu visite et aidé 400 familles dans les familistères, mais donné le dernier hiver du travail à 1100 cordonniers, qu'elle offrait ensuite aux habitants pauvres du Voigtland. Elle a de plus écrit deux fois au banquier Rothschild et lui a demandé de l'aide pour les pauvres juifs de Berlin, c'est ainsi que ces 700 thaler vinrent s'ajouter.*⁴¹³

Fruit d'observations faites sur le terrain, « *die Berührung* », Bettina avait compris que l'épidémie était une chose et que la pauvreté en était une autre. Mais également que la conjugaison des deux faits avait de plus grandes conséquences sur la mortalité : les pauvres furent bien plus touchés par le fléau en raison des conditions de vie particulièrement propices à propager une telle épidémie : mauvaises conditions hygiéniques, insalubrité des logements, promiscuité. Sa volonté d'apporter des changements dépassait de loin son engagement sur le terrain.

Cette observation rejoint celle de quelques contemporains qui avaient eux aussi dénoncer la paupérisation grandissante de la population prussienne comme nous l'avons indiqué plus haut. Cependant, à cette différence près qu'ils n'agissaient pas sur le terrain. Bettina écrivait certes, mais ne se contentait pas de dénoncer sur le papier la misère des couches populaires. Grâce à son engagement de terrain, elle

Utilitarismus in Kunst, Religion, Bildung und Lebenskonzepten traf sich Bettina von Arnim mit Schleiermacher (und anderen Romantikern).“ *Schriftstellerinnen der Romantik*. o.c., p. 255.

⁴¹⁰ Cf. Varnhagen von Ense, Karl August, *Tagebücher: Aus dem Nachlaß Varnhagen's von Ense*, Leipzig, Brockhaus, 1863.

⁴¹¹ „sie ist unermüdet thätig und wenn sie einen guten Zweck im Auge hat, achtet sie nicht Zeit noch Arbeit (...). So tapfer als edel! Ich muß sie darob preisen!“ *Aus dem Nachlaß Varnhagen's von Ense*, In: *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 761.

⁴¹² „Am Potsdamer Thor, als es schon dämmerte, begegneten wir Bettinen von Arnim, sie klagte wieder, sie sei kaput und sah leidend aus; sie ging zu einer armen Tischlerfrau, um ihr Kleidungsstücke und Geld zu bringen; sie ist außerordentlich brav in solchen Dingen, und nicht zu ermüden.“ Hartwig Schultz, Heinz Härtl und Marie-Claire Hock-Demarle, *Bettina von Arnim. Romantik und Sozialismus (1831-1859), Schriften aus dem Karl-Marx-Haus*, Trier, 1987, p. 35.

⁴¹³ „Nicht nur hat sie 400 Familien in den Familienhäusern besucht und unterstützt, sondern in dem verfloßenen Winter 1100 Schuhmachern Arbeit gegeben, welche sie dann an die armen Bewohner des Voigtlandes verschenkte. Sie hat ferner zweimal an den Geldfürsten Rothschild geschrieben und Unterstützungen für die armen Juden Berlins von ihm erbeten, so dass diesen 700 Taler zuteil wurden.“ *Der Magistratsprozeß der Bettina von Arnim*, o.c., p. 17.

tentait d'apporter elle-même un peu de réconfort tout en essayant de faire bouger ciel et terre pour apporter un changement durable.

*Pendant que surgissait une importante poésie sociale d'accusation – avec des poèmes de Heine, Ferdinand Freiligrath, Hermann Püttmann, Georg Weerth, Louise Otto, Ernst Droncke –, Bettine se concentrait à présent à aider de manière individuelle les personnes concernées.*⁴¹⁴

La conception de Bettina était totale, c'est-à-dire qu'elle ne regardait ni à la dépense ni au temps passé. Elle agissait dans l'urgence par une aide concrète, mais exigeait également des réformes profondes :

*Pendant que Varnhagen publiait ensuite en 1848 un grand nombre d'articles politiques, dont le statut d'auteur resta cependant anonyme, Bettine écrivait des pétitions et des lettres de protestation, misait sur une politique de réformes bourgeoises, pensait que 'l'esprit (est à même de) chambouler le monde'. (...) Son engagement social – de loin plus fortement imprégné que chez Varnhagen – conduisait à une aide tout à fait concrète dans d'innombrables situations d'urgence.*⁴¹⁵

Elle considérait qu'aucun moyen ne devait être épargné lorsqu'on s'engageait : toutes les ressources humaines, matérielles, financières, temporelles, devaient être exploitées. Au niveau humain, l'intervention de personnes influentes lui était absolument nécessaire et explique ses nombreuses démarches et visites, ainsi que l'importance du nombre de ses lettres. Avec une telle notion de l'engagement qui va bien au-delà de la solidarité, Bettina réalisait son « projet de vie » pour reprendre les termes de B. Becker-Cantarino.

Avec l'affaire des Grimm, Bettina interrogeait ainsi Savigny sur son « projet de vie », lui qui, à ses yeux, avait donné la préférence à la raison d'Etat par rapport à l'amitié qui le liait aux Grimm. Impensable pour Bettina. Deux mondes se rencontraient : l'un rationnel et réfléchi, l'autre idéal, voire surréaliste. L'engagement selon Bettina devait être total et le manque de prise de position officielle de Savigny allait à l'encontre de sa conception de l'engagement. Alors qu'elle n'avait cessé depuis deux ans de chercher une solution pour ses amis, elle lui reprochait son absence et sa passivité dans cette affaire. Savigny, qui avait compris que Frédéric Guillaume III n'irait pas à l'encontre de la décision prise par Ernest Auguste I^{er}, leur avait proposé, à titre privé, de les aider financièrement en attendant de trouver une nouvelle position. Et nous savons que Savigny misait sur la succession au trône dans cette affaire. Un tel élan de générosité ne suffisait cependant pas aux yeux de Bettina. Tout d'abord, parce qu'il disposait de moyens financiers suffisants comme elle le lui rappellera dans sa

⁴¹⁴ „Während eine umfangreiche soziale Anklagedichtung entstand – mit Gedichten etwa von Heine, Ferdinand Freiligrath, Hermann Püttmann, Georg Weerth, Louise Otto, Ernst Droncke –, konzentrierte sich Bettine nunmehr darauf, Betroffene individuell zu unterstützen.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3, o.c.*, p. 761.

⁴¹⁵ „Während Varnhagen dann 1848 mit einer Vielzahl politischer Artikel an die Öffentlichkeit trat, deren Autorenschaft allerdings anonym blieb, schrieb Bettine Petitionen und Protestbriefe, setzte auf eine Politik bürgerlicher Reformen, meinte, dass „der Geist die Welt aus den Angeln zu heben“ vermöge. (...) Ihr soziales Engagement – weitaus stärker ausgeprägt als bei Varnhagen – führte zu ganz konkreter Hilfe in unzähligen Notfällen.“ Walter Schmitz und Sibylle von Steinsdorff, Studien zu Werk und Bildungsprogramm Bettine von Arnims, „Der Geist muß Freiheit genießen“, Bettine-Kolloquium vom 6. bis 9. Juli 1989 in München, Bettina von Arnim-Studien – Band 2, Saint-Albin Verlag, 1992, p. 151.

lettre, mais surtout parce qu'elle exigeait une prise de position publique. La mise en jeu de son poste était à ses yeux le meilleur soutien qu'il pouvait leur témoigner.

Savigny s'était défendu de ses accusations dans son courrier du 2 décembre 1839, en réponse au très long courrier qu'elle lui avait écrit deux mois auparavant sur son attitude et qui ne contenait qu'une averse de reproches. Mais aucune excuse ne pouvait justifier une telle position : en tant qu'ami de plus de 30 ans de Jacob et Wilhelm et en tant que personne influente à la cour – raisons valables et suffisantes à ses yeux pour prendre parti officiellement –, Bettina avait dénoncé son silence par un manque de courage. Ce manque de courage avait également justifié à ses yeux d'en informer les frères Grimm, ce qu'elle fit le 5 février 1839 : « *J'ai dit à Savigny en particulier que vous l'appréciez toujours autant, bien que vous sachiez qu'il n'approuve pas votre procédure* ». ⁴¹⁶ Elle n'hésita pas non plus à la recopier malgré sa longueur et à la distribuer à toutes les personnes qu'elle supposait intéressées par les reproches faits à Savigny pour sa passivité dans cette histoire. Enfin, l'engagement de Bettina ne se borna pas à trouver un autre poste aux Grimm. Elle allait dans le détail et s'engageait à obtenir les meilleures conditions possibles pour les deux intellectuels. Il ne s'agissait pas d'accepter un poste à n'importe quel prix :

Elle devait de plus veiller à ce que les frères Grimm ne disent pas oui sans conditions, car l'administration prussienne avait déjà commencé en l'absence du roi avec les avarices 'ministérielles' (13 novembre 1840) et voulait proposer le moins d'argent possible. Bettine sut les en empêcher. ⁴¹⁷

Aussi ambitieux que devait être un engagement au service d'autrui, Bettina était consciente de son « propre pouvoir » et interrogeait sans cesse les autres sur ce qu'ils en faisaient. Savigny avait été la première victime de sa « Schwebe-Religion ». Lorsqu'elle devait essuyer un échec, comme dans le cas de *Das Armenbuch* ou de l'affaire de Tschech, elle ne s'est pas pour autant détournée de son « projet de vie ». Bien au contraire, de tels échecs l'encourageaient à poursuivre ses efforts comme le prouvent tous les combats qu'elle a menés et que l'on retrouve dans son épistolaire.

⁴¹⁶ „Dem Savigny sagte ich noch besonders daß Ihr ihn immer so lieb habt wie sonst, obschon Ihr wißt daß er Euer Verfahren nicht billigt.“ *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*,. o.c., p. 54.

⁴¹⁷ „Zugleich muß sie dafür sorgen, dass die Brüder Grimm nicht bedingungslos ja sagen, denn der preußische Verwaltungsapparat hatte in Abwesenheit des Königs bereits mit der „ministeriellen“ Knauserei begonnen (13. November 1840) und wollte möglichst wenig Geld bieten. Bettine wusste dies zu verhindern.“ *Ibidem*, p. 8.

CHAPITRE IV : L'APPROCHE DU SOUVERAIN ET DU SYSTÈME ÉTATIQUE

Au croisement du genre et de la politique

L'approche d'un souverain n'était pas simple. Elle ne pouvait se faire que dans un cadre diplomatique bien précis. Le peuple en général avait peu de chances de pouvoir être reçu par le roi. Seuls les gens de la cour, dont la présence était cautionnée par un tiers, avaient ce privilège. Si l'on souhaitait cependant entrer en relation avec le roi, comme le souhaitait Bettina, il fallait pouvoir justifier sa démarche. Si la démarche avait de plus une connotation politique, cela pouvait la compliquer. Bettina était bien consciente de la double difficulté à laquelle venait s'ajouter un autre facteur : celui que les femmes au XIX^{ème} siècle étaient *naturellement* exclues de la politique.⁴¹⁸

Nous l'avons vu, l'affaire des *Sept de Göttingen* et l'envoi des œuvres d'Achim avaient servi de support à Bettina pour légitimer sa démarche. Consciente qu'il y avait un déséquilibre entre les forces en présence, les premiers courriers de Bettina traduisent les précautions qu'elle prit pour écrire au roi et aborder ses premières idées politiques.

Le pouvoir naturel

Nous venons de le souligner : non seulement, les femmes étaient exclues de la politique, mais il y avait également un déséquilibre *naturel* entre un roi et une femme de lettres. De plus, la caractéristique principale de la politique est de lutter pour obtenir le pouvoir, cette lutte pour le pouvoir est au cœur de la vie politique. Or il n'était pas habituel de voir une femme s'engager en politique, ni dans la philosophie des hommes du XIX^{ème} siècle d'accorder du pouvoir aux femmes, et encore moins, par suite logique, d'être régi par une femme. Le pouvoir revenait de droit aux hommes et seuls les hommes étaient autorisés à agir dans ce domaine.

L'identité masculine est ainsi liée à des situations de pouvoir et de responsabilités dans la vie publique et dans la vie privée. Lorsque des hommes, tels Arnim-Boitzenburg, estiment avoir droit à un certain pouvoir en raison de leur statut, le fait de voir ce dernier écorché par ce qu'ils jugent comme des abus de pouvoir de la part d'une femme, est considéré comme outrepassant les règles sociétales. Ils se sentent fragilisés, diminués dans leur statut d'homme et dans leur position d'homme politique. Les deux statuts étant très proches l'un de l'autre, un sentiment d'humiliation peut les envahir et les conduire à agir pour redonner à leur statut la brillance qu'il avait perdue. C'est certainement la raison pour laquelle Arnim-Boitzenburg engagea autant de démarches pour résister à Bettina von Arnim. Il essaya auprès du roi, mais sans véritable succès puisque le souverain ne soupçonnait pas Bettina von Arnim de représenter un quelconque danger ; auprès de la censure en se basant sur les textes de lois, qui par définition, ne pouvaient être contestés. Ces réactions de la part du ministre montrent qu'il engageait toutes les procédures possibles afin de pouvoir réaffirmer sa légitimité. Nous verrons cependant que cette légitimité était non seulement contestée par Bettina, mais également par le souverain lui-même qui, en prenant des initiatives personnelles, déstabilisait finalement ses conseillers.

⁴¹⁸ Cf. « *Etre fille de son siècle*. », o.c.

Mis à part la notion de pouvoir que les hommes ne souhaitent pas partager avec les femmes, ils justifiaient également cet état de fait *naturel* par le manque de compétences nécessaires des femmes pour agir en politique. Tant que les femmes s'en tenaient à agir dans le cadre de la bienfaisance, leurs activités étaient acceptées. Lorsque Bettina avait apporté son soutien lors de l'épidémie de choléra, son aide était restée dans ce cadre, même si l'on pouvait déjà pressentir sa volonté d'aller plus loin :

*Cette activité évoluait certes encore dans le cadre de la bienfaisance, qui revenait socialement aux nobles vis-à-vis des pauvres, présage cependant déjà de l'engagement accentué de la part de Bettina dans les années quarante.*⁴¹⁹

A partir du moment où les actions tentaient de dépasser ces limites et remettaient finalement en cause la gérance de l'Etat et les compétences des hommes qui le dirigeaient, ces activités sociales devenaient politiques et inacceptables. En 1844, son enquête sociale et la rédaction du *Armenbuch* étaient sorties du cadre de la bienfaisance et avaient représenté un danger pour l'Etat :

*Pas seulement parce que les cercles cultivés de Berlin ne s'occupaient pas volontiers de ce genre de problèmes, mais également parce que l'écrivain dépassait aux yeux de la majorité de ses lecteurs les limites de la compétence féminine.*⁴²⁰

L'intervention politique de Bettina était confrontée à son statut de femme qui lui imposait des limites bien précises. Un des traits caractéristiques de Bettina von Arnim est son anticonformisme poussé comme nous l'avons évoqué dans notre introduction. Nous allons voir maintenant comment il se traduisait plus précisément.

Bettina von Arnim : un féminisme anticonformiste

Jeune fille, Bettina avait souvent été critiquée par sa volonté d'indépendance très prononcée. Dotée d'une personnalité volontaire, elle écoutait les lois de sa propre nature, sa voix interne qu'elle nommait son « *innerer Genius* ». Bettina était une « *rebelle contre toute autorité, décidée à vivre comme cela correspondait à sa nature, sans s'occuper du jugement des autres* ». ⁴²¹ Cette attitude lui a souvent apporté des ennuis, des regards et des critiques, mais Bettina s'en inquiétait peu. Elle avait la force de ne pas y prêter trop d'attention, heureuse d'être finalement au centre des discussions. Les premières années de sa vie montrent ainsi une jeune femme décidée, indépendante, qui retenait l'attention de son entourage par son non-conformisme.

⁴¹⁹ „Diese Tätigkeit bewegte sich zwar noch im Rahmen jener Wohltätigkeit, die der Adligen gegenüber den Armen gesellschaftlich anstand, weist jedoch bereits auf Bettines programmatisch akzentuiertes Engagement in den vierziger Jahren voraus.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3, o.c., p. 752.*

⁴²⁰ „(...) nicht nur, weil sich die gehobenen Berliner Kreise nicht gern mit derartigen Problemen beschäftigten, sondern auch, weil die Schriftstellerin in den Augen der meisten ihrer Leser die Grenzen weiblicher Kompetenz überschritt.“ *Zwischen Irritation und Faszination, o.c., p. 315.*

⁴²¹ „Rebellin gegen jede Autorität, die entschlossen war, zu leben, wie es ihrer Natur entsprach, ohne sich um das Urteil anderer Menschen zu kümmern“. *Ibidem*, p. 8.

L'éducation des femmes nobles était généralement restreinte. Une femme devait être éduquée de telle manière qu'elle ne devait se faire remarquer que par sa grâce et sa féminité ; en aucun cas, par son savoir et sa capacité à la réflexion. L'expérience réalisée par le professeur Schlözer avec sa fille est un exemple caractéristique des limites à ne pas dépasser.⁴²² Deux femmes proches de Bettina, Sophie Mereau-Brentano,⁴²³ qui avait épousé Clemens Brentano en 1804, et Rahel Levin Varnhagen von Ense,⁴²⁴ font partie des quelques exceptions qui ont défendu leur autonomie et leur indépendance face à leurs époux respectifs. Sophie Mereau-Brentano constitue un bel exemple d'une femme qui voulait vivre les idéaux du romantisme et aspirait à l'amour et à la liberté. Elle aurait voulu vivre sans mari mais elle savait que la société ne lui pardonnerait pas ce libertinage. Lorsque Karl Mereau, son premier mari, la demanda en mariage, c'est avec beaucoup de lucidité et d'amertume qu'elle choisit la voie de la raison :

*Et elle sait que seule, sans mari, elle ne pourra réussir. Elle veut écrire. Elle doit écrire. L'expression linguistique lui est aussi nécessaire que respirer. Plus tard, elle cédera tout à son second mari, sauf une chose : elle imposera que la matinée lui appartienne – pour écrire. Et elle sera la première femme en Allemagne qui fera de l'écriture sa profession.*⁴²⁵

Sophie Mereau-Brentano est, tout comme Rahel Varnhagen von Ense, une femme qui se rebelle car elle souffre des règles que la société du XIX^{ème} siècle imposent aux femmes. Rahel Levin, femme d'une grande qualité intellectuelle, eut également à souffrir de l'aversion que les hommes portaient aux femmes cultivées. Alors qu'elle était tombée éperdument amoureuse de Don Raphaël Urquijo, un Espagnol, son mariage ne se fit pas parce que Rahel faisait peur aux amis de son fiancé. Ils réussirent à le convaincre qu'elle représentait un véritable danger pour son couple : « Les amis d'Urquijo le mirent en garde, il ne pourrait pas se mesurer au niveau d'esprit et d'intelligence que Rahel possédait, et ne pourrait être que le dupé ». ⁴²⁶ Katja Behrens ajoute dans son portrait que Rahel : « (...) a la malchance de penser et de souhaiter de manière autonome, et elle souffre plus que toute autre de l'état de dépendance dans lequel la femme est condamnée ». ⁴²⁷

Ces deux femmes, à titre d'exemple, sont les victimes d'une société patriarcale qui jugeait les femmes selon leurs capacités intellectuelles et en attirant l'attention sur le

⁴²² Cf. *Frauen der Goethezeit*. Publikation zur Ausstellung der Hessischen. Landesbibliothek Wiesbaden 24. August 1999-1. April 2000, Wiesbaden, p. 69. « Quelle idée singulière de penser que la femme aussi douée que l'homme puisse recevoir les mêmes chances de formation ; c'est ce qui confirment les attaques faites dans l'expérience intellectuelle du professeur Schlözer de Göttingen avec sa fille Dorothea qu'il forma lui-même ; elle reçut en 1787, en tant que première femme, après un examen professionnel et loyal, le titre de docteur d'une faculté de philologie, mais ne put participer à sa propre cérémonie pour recevoir son titre – en tant que femme –. Il n'était absolument pas prévu qu'elle puisse ensuite exercer sa profession ».

⁴²³ Cf. Julia di Bartolo, *Selbstbestimmtes Leben um 1800: Sophie Mereau, Johanna Schopenhauer und Henriette von Egloffstein in Weimar-Jena*. Heidelberg, Winter, 2008.

⁴²⁴ Cf. Sulamith Sparre, *Rahel Levin Varnhagen (1771-1833): Salonière, Aufklärerin, Selbstdenkerin, romantische Individualistin, Jüdin*, Lich/Hessen: Verl. Edition AV, 2007.

⁴²⁵ „Und sie weiß, dass sie es allein, ohne Mann, nicht schaffen kann. Sie will schreiben. Sie muss schreiben. Der sprachliche Ausdruck ist ihr so notwendig wie das Atmen. Später wird sie ihrem zweiten Mann in allem nachgeben, nur in einem nicht: Sie wird es durchsetzen, dass der Vormittag ihr gehört – zum Schreiben. Und sie wird die erste Frau in Deutschland sein, die das Schreiben zum Beruf macht.“ Katja Behrens, *„Alles aus Liebe, sonst geht die Welt unter“*. Sechs Romantikerinnen und ihre Lebensgeschichte, Weinheim Basel, Beltz & Gelberg, 2006, p. 161.

⁴²⁶ „(...) Urquijos Freunde warnen ihn, „so viel Geist und Klugheit, wie Rahel besitze, könne er sich doch unmöglich beimessen, und so könne er nicht anders als der Betrogene sein.“ *Ibidem*, p. 77-78.

⁴²⁷ „hat das Unglück, selbständig zu denken und zu wünschen, und sie leidet mehr als andere unter der Unselbstständigkeit, zu der sie als Frau verurteilt ist.“ *Ibidem*, p. 75.

danger qu'elles pouvaient représenter. Jeune fille, Bettina avait inquiété ses proches, et en particulier Franz, devenu chef de famille à la mort de Peter Anton Brentano. En prenant la tutelle de Bettina, il avait constaté qu'il fallait encadrer Bettina afin de lui éviter tout dérapage comportemental. Dans un courrier du 10 février 1802, il prit la décision de donner à sa femme la charge d'éduquer Bettina aux tâches domestiques qui lui incomberaient une fois mariée :

*Bettine peut devenir bonne, si elle reste simple et naturelle, et si elle ne veut pas découvrir des contrées qui lui sont propres où il n'y a aucun bonheur féminin à découvrir ... dès que ce sera possible, Toni⁴²⁸ la prendra avec elle et partagera son temps entre la gestion des affaires de la maison et le travail féminin, la seule solution bienfaisante pour Bettine.*⁴²⁹

Lorsque Clemens avait pensé marier sa sœur à Savigny, puis à Achim, Bettina avait réagi tout d'abord de manière très nonchalante, ne prenant pas la chose au sérieux, jouant le rôle de femme-enfant qu'elle arborait en général pour se sortir d'une situation inconfortable. « *Bettina reste distante, elle n'en est pas encore là et ne se comporte pas vis-à-vis des amis de Clemens comme une jeune fille en âge de se marier, mais en petite sœur* ». ⁴³⁰ Et lorsque son frère avait insisté, Bettina avait perdu patience et lui avait répondu qu'elle avait surtout « (...) *besoin de conserver ma liberté* ». ⁴³¹ Comme Clemens s'était obstiné, elle avait répondu sur un ton ferme : « *Tu ne peux pas disposer de mes envies* » ⁴³² et expliqué la raison de sa prise de position : « *Que rester moi-même soit la seule richesse de ma vie !* ». ⁴³³ Le ton sur lequel Bettina avait répondu était assez violent et montre qu'elle avait de l'audace, de la force et du courage pour faire face à son frère. Bettina n'usait pas de diplomatie pour prendre position. Elle était directe, ferme, ne permettait à personne de penser à sa place et ne supportait aucune ingérence dans son domaine privé.

Ce comportement n'était pas habituel dans une société prussienne caractérisée par une répartition très précise des rôles des hommes et des femmes. Le patriarcat, sur lequel était fondée la société prussienne, est considéré comme un concept figé, qui ne laisse que très peu de manœuvres aux femmes : basé sur les différences biologiques des individus, il se différencie profondément du genre, qui lui, en tant que construction sociale, évolue. En opposant les hommes et les femmes comme faisant partie de deux catégories bien distinctes et opposées par la nature de leur sexe, les défenseurs du patriarcat ont ainsi figé les rôles et fonctions de chacun. Partant de ce constat, Alice Primi souligne que cette opposition a donné le jour à une « essence masculine » et une « essence féminine » qui détermineraient également en plus les fonctions intellectuelles de chacun. De cette manière, il devient alors tout naturel de figer les hommes et les femmes dans deux sphères bien distinctes, la sphère publique pour les hommes, la sphère privée pour les femmes, avec des fonctions bien distinctes pour chacun :

⁴²⁸ Antonia Birkenkopf, épouse de Franz Brentano.

⁴²⁹ „Bettine kann gut werden, wenn sie einfach und natürlich bleibt und nicht eigene Länder entdecken will, wo keine weibliche Glückseligkeit zu entdecken ist ... sobald's sein kann, nimmt sie Toni zu sich und teilt ihre Zeit in Besorgung des Hauswesens und weibliche Arbeit, dieses ist einziger Balsam für Bettine“. *Zwischen Romantik und Revolution*, o.c., p. 43.

⁴³⁰ „Bettina hält sich zurück, sie ist noch lange nicht so weit und verhält sich Clemens's Freunden gegenüber nicht als heiratsfähiges junges Mädchen, sondern als kleine Schwester“. In: Gertrud Mander, *Bettina von Arnim, Preußische Köpfe*, Berlin, Stapp Verlag, 1982, p. 27.

⁴³¹ „Ich bedarf, daß ich meine Freiheit behalte“. *Menschwerden durch Berührung*, o.c., p. 35.

⁴³² „Über meine Neigungen kannst du nicht disponieren“. *Ibidem*, p. 33.

⁴³³ „Ich selber zu bleiben, das sei meines Lebens Gewinn!“ *Ibidem*, p. 33.

*Erigées en contraires, elles (les différences biologiques) servent à élaborer une 'essence masculine' et une 'essence féminine' qui détermineraient non seulement les fonctions corporelles mais aussi les dispositions psychiques et intellectuelles ainsi que la destinée sociale. Désormais, seule la Femme est définie à travers la famille, déclarée son domaine propre, au contraire de l'Homme que sa 'nature' destine à la vie extérieure.*⁴³⁴

Rappelons que la Prusse du XIX^{ème} siècle est une société masculine dans laquelle les femmes ont, de manière générale, une liberté restreinte. Selon le *Droit général du Land pour les états prussiens*,⁴³⁵ le code civil en Prusse, qui fut ensuite remplacé le 1^{er} janvier 1900 par le Code civil allemand, le *Bürgerliches Gesetzbuch* (BGB), les femmes sont sous la tutelle de leur mari : « *Le mari doit alors être considéré comme son tuteur tant qu'il peut gérer ses propres affaires en considération de la fortune réservée de la femme en question* ». ⁴³⁶ Une femme n'était donc jamais véritablement libre car le cadre juridique ne le lui permettait pas. Dans cette société patriarcale, la femme quittait la tutelle de son père pour passer sous la tutelle de son mari. Bettina est ainsi passée à la mort de son père en 1797 sous la tutelle de son demi-frère Franz,⁴³⁷ puis par son mariage, elle est passée sous la tutelle d'Achim. Lorsque ce dernier décéda en 1831, c'est Savigny, nommé tuteur, qui prit en charge la gestion financière des biens de Bettina et de ses enfants.⁴³⁸

Le philosophe J. Fichte analyse en 1796 la perte que subit la femme à son mariage : « *La femme abandonne sa personnalité à partir du moment où elle devient un moyen de satisfaction de l'homme. (...) Elle cesse de conduire la vie d'un individu ; sa vie est une partie de sa vie (à lui)* ». ⁴³⁹ L'abandon de la personnalité pour satisfaire les besoins de l'autre est caractéristique des valeurs du patriarcat. La possession, le contrôle de l'autre, conduisent à une dépersonnalisation de l'individu qui le réduit à devenir un être assujéti. Le rôle de l'Eglise a été déterminant dans la soumission des femmes puisque c'est elle qui a défini leur position dans la société. En définissant la féminité comme le « *sexe ordonné de Dieu* », elle a relégué cette dernière à une position de soumise inférieure à l'homme :

*La 'féminité', le sexe ordonné de Dieu, signifiait pour la femme une infériorité morale endossée avec le péché originel de laquelle elle ne pouvait seulement espérer se libérer que par une vie vertueuse consciente en assistant son mari et en mettant au monde 'ses' enfants.*⁴⁴⁰

La féminité et la place de la femme étant ainsi définies, le père de famille avait une position de force légale dans la société, et la femme lui devenait par définition

⁴³⁴ « *Etre fille de son siècle.* », o.c., p. 10.

⁴³⁵ Allgemeines Landrecht für die preußischen Staaten (ALR).

⁴³⁶ „Als dann ist der Mann, so lange er seinen eigenen Sachen vorstehen kann, in Ansehung des vorbehaltenen Vermögens einer solchen Frau, als ihr Vormund anzusehen“, in: http://www.smixx.de/ra/Links_F-R/PrALR/PrALR_II_18.pdf, p. 3.

⁴³⁷ Bettine von Arnim, o.c., p. 12.

⁴³⁸ *Zwischen Romantik und Revolution*, o.c., p. 171.

⁴³⁹ "Das Weib gibt, indem sie sich zum Mittel der Befriedigung des Mannes macht, ihre Persönlichkeit auf. (...) Sie hat aufgehört, das Leben eines Individuums zu führen; ihr Leben ist ein Teil seines Lebens.", in: Fichte, *Grundlage des Naturrechts nach Prinzipien der Wissenschaftslehre*, 1796, (hrsg.) M. Zahn, Hamburg, Meiner, 1960, p. 306f.

⁴⁴⁰ „Weiblichkeit“, das von Gott ordinierte Geschlecht, bedeutete für die Frau eine mit der Erbsünde übernommene moralische Minderwertigkeit, von der sie nur durch ein bewusst tugendhaftes Leben als Gehilfin des Mannes und als Gebälerin „seiner“ Kinder Erlösung erhoffen durfte.“ *Schriftstellerinnen der Romantik*, o.c., p. 20.

subordonnée : « *La société féodale patriarcale a ainsi défini dans la tradition des représentations de la religion chrétienne la hiérarchie des sexes et la place de la femme* ». ⁴⁴¹ Bettina se déplaçait ainsi dans une société où l'homme disposait de plus de droits que la femme. Dans un tel contexte, l'ingérence de Bettina en politique s'annonçait particulièrement difficile.

L'ingérence politique de Bettina von Arnim

Le fait que Bettina ait voulu influencer en politique touchait les hommes dans leur légitimité comme seuls ayant droit. Atteints dans leur virilité, ⁴⁴² ils se sentaient diminués et recherchaient alors des moyens de contrer ce qu'ils considéraient comme des atteintes à leur légitimité masculine. Joseph von Eichendorff ⁴⁴³ avait ainsi reproché à Bettina « *d'empiéter sur la compétence des hommes* ». ⁴⁴⁴ Leur frustration est à comprendre comme une atteinte à leur supériorité naturelle. ⁴⁴⁵ Bettina leur donnait finalement le sentiment que la femme était l'égale de l'homme et que la politique était l'affaire de tous :

Dans le contexte du moment, cette exigence comportait la provocation que gouverner était quelque chose que tout un chacun pouvait faire, les femmes y compris, et que ça n'était pas une capacité qui allait au-delà du bon sens habituel et qu'elle était accordée par la grâce divine. ⁴⁴⁶

Bettina remettait donc en question les capacités intellectuelles naturelles des hommes à gouverner, mais également le principe de la monarchie de droit divin.

Sa fille aînée, Maximiliane, lui avait également reproché dans un courrier du 7 décembre 1851 d'avoir toujours voulu s'immiscer dans un domaine dans lequel les femmes n'avaient pas leur place : « *C'est une misère, que tu croies que la politique soit ton domaine !* » ⁴⁴⁷ L'implication de Bettina était considérée comme une ingérence et était ressentie par des hommes tels qu'Arnim-Boitzenburg comme une provocation puisqu'elle remettait en cause le déséquilibre que les hommes entretenaient pour maintenir l'ordre établi. U. Landfester résume en quelques mots la position réclamée par Bettina von Arnim dans cette Prusse du *Vormärz* : le droit de s'immiscer dans la politique prussienne :

Avec 'Dies Buch gehört dem König', Bettina réclame expressément en 1843 pour la première fois une place dans l'enchevêtrement discursif de la formation d'opinion politique et provoque un scandale. ⁴⁴⁸

⁴⁴¹ „Damit hatte die patriarchale Feudalgesellschaft in der Tradition christlich-religiöser Vorstellungen die Geschlechterhierarchie und den Ort der Frau festgelegt“, *Ibidem*, p. 24.

⁴⁴² Cf. *La domination masculine*, o.c.

⁴⁴³ 1788-1857.

⁴⁴⁴ „den Männern ins Handwerk zu pfuschen.“ Eichendorff, *Salonpoesie*, 1847, p. 67, in: *Zwischen Irritation und Faszination*, o.c., p. 315.

⁴⁴⁵ Ute Gerhard, *Frauen in der Geschichte des Rechts: von der frühen Neuzeit bis zur Gegenwart*, München, Beck, 1997.

⁴⁴⁶ „Im Kontext zur Zeit enthielt dieser Anspruch die Provokation, dass Regieren etwas ist, das jeder kann, Frauen eingeschlossen, und nicht eine über gewöhnlichen Menschenverstand hinausgehende Fähigkeit, die göttlicher Gnade zu danken war.“ „... wider die Philister und die bleierne Zeit“, o.c., p. 190.

⁴⁴⁷ „Es ist ein Jammer, daß du glaubst, die Politik sei Dein Feld!“ *Bettine von Arnim, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 817.

⁴⁴⁸ „Mit Dies Buch gehört dem König reklamiert Bettine 1843 erstmals ausdrücklich einen Platz im diskursiven Geflecht politischer Meinungsbildung und erregt damit ein Aufsehen.“ *Selbstsorge als Staatskunst*, o.c., p. 268.

L'ingérence de Bettina venait remettre en question des acquis établis, ancrés dans la société et bousculer des normes sociétales qui touchaient plus particulièrement les hommes. La personnalité de Frédéric Guillaume IV et ses faiblesses soulignées par Arnim-Boitzenburg⁴⁴⁹ ont certainement facilité les avancées de Bettina. Dans un contexte social difficile, la liberté d'expression dont jouissait Bettina grâce au roi était considérée par Arnim-Boitzenburg comme dangereuse pour l'État. Aussi, ses proches et conseillers à la cour tentaient-ils de contrer Bettina en justifiant leurs démarches par la répartition des rôles de chacun. Leopold von Gerlach, général prussien et homme politique conservateur, rapporte ainsi dans son journal intime les propos suivants concernant l'affaire Kinkel en 1849, qui montrent bien quel danger Bettina représentait à ses yeux et à quelles difficultés les conseillers du roi étaient confrontés pour faire tenir au roi une certaine ligne de conduite dans laquelle les sentiments ne devaient pas avoir leur place :

*Le soir, le roi me dit que Bettina lui a envoyé une lettre de Madame Kinkel pour demander la grâce de son mari. Le roi était tout faible et revint avec l'idée de faire dépendre la grâce et l'aveu public de se repentir ; il a également fortement désapprouvé que l'on ait hésité si longtemps dans ses jugements malgré son ordre formel. Je le conjurais de ne pas intervenir dans ces choses-là, qu'il avait déléguées, et ce à juste titre ; il pouvait au plus écrire au prince de Prusse, mais en aucun cas décréter quoique que ce soit par omnipotence royale.*⁴⁵⁰

Frédéric Guillaume IV, lequel haïssait le régime policier⁴⁵¹ que ses ministres, et en particulier son ministre de l'Intérieur, défendaient, était pris entre la volonté d'être un souverain qui pardonne et les exigences dictées par ses ministres de faire régner l'ordre, au besoin, par la force. Ses actions individuelles étaient ainsi vivement dénoncées par ses ministres, car elles dérogeaient non seulement au protocole, mais étaient également qualifiées de dangereuses par ses derniers :

*Nonobstant de tous les consensus fondamentaux sur la direction de la politique pour l'appareil gouvernemental prussien, les initiatives que le roi envisageait de prendre à titre individuel étaient dangereuses parce que l'on ne pouvait tout simplement pas présumer de l'effet qu'elles produiraient dans la configuration actuelle de l'État, avec des contestations, avec une bourgeoisie insatisfaite à l'ouest, des ouvriers soumis à une pression existentielle et sociale insupportable dans la province située à l'est de la Prusse et moins développée, la Silésie, avec la véritable poudrière que constituait les églises, les universités et autres institutions similaires. Vu cet environnement et ces tensions, Bettina von Arnim était un électron libre imprévisible, détesté à juste titre.*⁴⁵²

⁴⁴⁹ Cf. Adolf Heinrich Graf v. Arnim-Boitzenburg, o.c.

⁴⁵⁰ „Am Abend sagte mir der König, Bettina habe ihm einen Brief der Frau Kinkel um Begnadigung ihres Mannes geschickt. Der König war ganz weich und kam wieder mit dem Gedanken, die Begnadigung von der Reue und Erklärung desselben abhängig zu machen, es auch scharf tadelnd, dass man gegen seinen ausdrücklichen Befehl so lange mit den Verurtheilungen gezögert hätte. Ich beschwor ihn, nicht in diese Dinge einzugreifen, die er und das mit Recht, aus den Händen gegeben hätte; höchstens könne er dem Prinzen von Preußen schreiben, aber diesem keinesfalls aus königlicher Machtvollkommenheit etwas befehlen.“ Aus dem Leben Leopold von Gerlachs, General der Infanterie u. General-Adjutanten König Friedrich IV. Nach seinen Aufzeichnungen hrsg. v. seiner Tochter. 1. Band, Berlin 1891, p. 350, in: *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft*, Band 3, o.c., p. 95.

⁴⁵¹ Cf. Adolf Heinrich Graf v. Arnim-Boitzenburg, o.c., p. 158.

⁴⁵² „Des Königs ambitionierte Eigenmächtigkeiten waren bei aller grundsätzlichen Übereinstimmung über die Richtung der Politik für den preußischen Regierungsapparat deshalb so gefährlich, weil in diesem Staatsgebilde

Il est intéressant de s'arrêter sur les divergences de jugement du censeur et du souverain. Pourquoi Frédéric Guillaume IV n'a-t-il pas fait arrêter Bettina von Arnim alors que le ministre de l'Intérieur lui attribuait la paternité de la révolte des tisserands et qu'il avait fait arrêter Schloeffel tout aussi impliqué dans cette affaire que Bettina ? Plusieurs hypothèses peuvent être envisagées. La première est que le roi avait des doutes quant à l'impact véritable des actions menées par Bettina. La deuxième hypothèse est qu'il ne pensait pas qu'une femme, même reconnue chez les intellectuels, puisse influencer en politique. La troisième est qu'elle était reconnue depuis 1835 dans le monde des intellectuels, qu'elle avait de nombreux amis, et qu'une arrestation pouvait finalement provoquer un scandale à deux niveaux : tout d'abord, en faisant arrêter une femme dont tout le monde savait, depuis l'affaire des Grimm, qu'elle entretenait une relation proche avec le roi, ce dernier aurait été discrédité en prenant une telle décision ; ensuite, l'arrestation de Bettina aurait légitimé ses actions politiques. Une telle décision aurait cautionné l'idée rejetée par les hommes qu'une femme était apte à faire de la politique. On peut supposer que Bettina en a joué et qu'elle a estimé le pouvoir dont elle disposait. Cette attitude pourrait également expliquer pourquoi Bettina n'a pas voulu céder face à l'administration prussienne dans le cadre des droits civils que lui réclamait la ville de Berlin.⁴⁵³ En provoquant les fonctionnaires, elle provoquait le scandale et sa condamnation en première instance lui avait finalement permis d'en ressortir grandie.

Si l'ingérence de Bettina dans les affaires politiques était critiquée par les proches du roi, la *Jeune Allemagne*, elle, se réjouissait et y voyait un moyen d'avancer en politique en utilisant la notoriété dont jouissait Bettina. Ainsi Gutzkow et Wienbarg invitèrent-ils Bettina, en septembre 1835, à écrire dans leur périodique, *Die Deutsche Revue*. Pour Bettina, une telle offre représentait une immense reconnaissance que Gutzkow et Wienbarg justifient ainsi :

*Vous avez, chère Madame, tant consterné la littérature allemande et rendu si frappant et humiliant l'avantage que l'on en a au niveau spirituel et stylistique, d'écrire sans être écrivain, que nous souhaitons laisser à votre plume toutes les colonnes de la revue allemande annoncée dans le prospectus en annexe.*⁴⁵⁴

Dans le *Telegraph für Deutschland*⁴⁵⁵ d'octobre 1843, Gutzkow écrivit une très belle critique de l'ouvrage *Dies Buch gehört dem König* et regrette cependant avec amertume que ce soit une femme qui ait le courage d'émettre des opinions politiques si virulentes. Il reconnaît au passage que de tels propos auraient coûté la liberté à tout homme qui les aurait prononcés : « *Il est assez triste que seule une femme*

mit herangereiften Widersprüchen, mit einer unzufriedenen Bourgeoisie im Westen, mit Arbeitern unter unerträglichem existentiellen und sozialem Druck besonders in Preußens zurückgebliebener Provinz im Osten, Schlesien, mit dem Zündstoff in Kirchen, Universitäten und ähnlichen Institutionen ihre Wirkung einfach nicht zu berechnen war. In einem solchen Spannungsfeld war Bettina von Arnim eine unberechenbare Komponente, zu Recht gehaßt.“ „... wider die Philister und die bleierne Zeit“, o.c., p. 190.

⁴⁵³ Cf. *Der Magistratsprozeß*, o.c.

⁴⁵⁴ „Sie haben, verehrte Frau, die deutsche Literatur so konsterniert, und den Vortheil, den man davon geistig und stilistisch hat, zu schreiben, ohne Schriftsteller zu sein, so frappant und demüthigend gemacht, dass wir Ihrer Feder gern alle Spalten der im beifolgenden Prospectus angekündigten deutschen Revue überlassen möchten“. *Selbstsorge als Staatskunst*, o.c., p. 257.

⁴⁵⁵ Journal fondé par Karl Gutzkow et édité dans la maison d'édition Hoffmann und Campe. Le journal paraissait quatre fois par semaine de janvier 1838 à novembre 1848. Voir Peter Bürgel, *Karl Gutzkow: der aufrüttelnde Geist seiner Zeit; (1811-1878)*; Vortrag, Darmstadt, Bürgel, 2011. Voir Wolfgang Rasch, *Karl Gutzkow: Erinnerungen, Berichte und Urtheile seiner Zeitgenossen; eine Dokumentation*, Berlin, Verlag De Gruyter, 2011.

puisse dire ce qui aurait valu à tout homme d'être mis sous les verrous ». ⁴⁵⁶ Par cette phrase, un véritable éloge à Bettina, Gutzkow souligne clairement la liberté dont Bettina jouissait grâce à la protection du roi. En vertu de son pouvoir, Gutzkow offrira ses colonnes à Bettina von Arnim afin qu'elle continue à influencer sur la politique de la Prusse. Considérant ce que nous avons dit plus haut sur l'opinion que les hommes avaient en général des femmes, c'est une belle leçon d'humilité et de reconnaissance que Gutzkow fait à Bettina von Arnim avec ces quelques lignes.

Le Vormärz : une opportunité de visibilité parallèle au combat individuel de Bettina von Arnim

Cette période du *Vormärz* est importante car comme nous allons le voir, elle constitue une opportunité de visibilité pour les femmes ⁴⁵⁷ qui va leur permettre de sortir de la sphère privée pour entrer, certes timidement au départ, dans la sphère publique. Profitant des tumultes du moment, elles vont commencer à sortir discrètement de leur sphère pour s'immiscer dans la vie publique. Véronique Dallet-Mann a analysé à partir de journaux allemands et autrichiens parus pendant le *Vormärz* l'image de la femme au travers du vocabulaire utilisé par l'opinion publique. Elle constate qu'elles sont victimes d'une double exclusion de la part de la société : « *le droit d'avoir une opinion personnelle leur est dénié, ainsi que celui d'accéder à la sphère publique* ». ⁴⁵⁸ Elle constate également que « *sphère privée et sphère publique semblent être deux univers irréconciliables pour les femmes* ». ⁴⁵⁹ Le philosophe autrichien, Otto Weininger, ⁴⁶⁰ va plus loin et trace un parallèle entre les droits des femmes et des juifs. Il en conclut la similitude suivante : « *Les femmes et les juifs se ressemblent en cela selon Weininger, ni l'un ni l'autre ne dispose d'identité* ». ⁴⁶¹ Sans statut de citoyen à part entière, les femmes profitèrent des événements du *Vormärz* pour entrer dans la sphère publique. ⁴⁶² Ute Gerhard explique que les femmes sont devenues peu à peu visibles grâce à des scènes peut-être anodines au départ, mais qui leur permettaient cependant d'observer la situation et d'être au cœur de l'action :

En utilisant des moyens divers, les femmes s'étaient frayé un chemin dans l'opposition du mouvement prérévolutionnaire, tout d'abord clandestinement vu le diktat de la censure et de l'interdiction de se réunir. (...) Ainsi, 'le travail des femmes des milieux défavorisés accomplissant des activités manuelles dans les ruelles', les 'musiciens de rue' et les émeutes pour demander du pain offrirent un espace pour les émeutes et les revendications politiques. ⁴⁶³

⁴⁵⁶ „Traurig genug, dass nur ein Weib das sagen durfte, was jeden Mann würde hinter Schloß und Riegel gebracht haben“ „*Der Geist muß Freiheit genießen*“, o.c., p. 159.

⁴⁵⁷ Renate Möhrmann (hrsg.) *Frauenemanzipation im deutschen Vormärz*. Texte und Dokumente. Stuttgart, Reclam, 1990.

⁴⁵⁸ Cf. Véronique Dallet-Mann, « *Opinion publique et lexique : l'usage polémique des dénominations de la femme dans la révolution de 1848* », (Congrès de l'AGES, mai 2004, à l'Université de Toulouse-Le Mirail, publié dans les Actes du colloque : L'opinion publique dans les pays de langue allemande, Textes réunis par André Combes et Françoise Knopper, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 161-173).

⁴⁵⁹ Cf. *Ibidem*, o.c.

⁴⁶⁰ 1880-1903.

⁴⁶¹ „Frauen und Juden ähneln sich nach Weininger darin, dass sie beide über keinerlei Identität verfügen.“ Franziska Schößler, *Einführung in die Gender Studies*, Akademie Verlag, Berlin 2008, p. 41.

⁴⁶² Voir « *Etre fille de son siècle* », o.c.

⁴⁶³ „Auf verschiedenen Wegen hatten sich Frauen in die Opposition der Vormärzbewegung Zutritt verschafft, unter dem Diktat der Zensur und des Versammlungsverbots zunächst versteckt. (...) So boten nun das „Gassensitzen handarbeitender Frauen der Unterschichten, „Katzenmusiken“ und Brotkrawalle einen Raum für

Ces mouvements de protestation ne plaisaient guère aux autorités prussiennes qui y voyaient un danger. Ces mouvements d'expression étaient en effet « (...) *considérés par les autorités locales avant 1848 comme étant de plus en plus dangereux, parce qu'une contre-culture petite-bourgeoise et prolétarienne montrait ainsi clairement sa grogne sur la démarche des événements politiques* (Lipp 1986). *La révolte des tisserands de Silésie a montré à tous où la misère pouvait conduire* ». ⁴⁶⁴ Les femmes inquiétaient les autorités en créant des associations ou en participant directement aux conflits. Même si leur nombre est difficilement quantifiable, « *leur participation est attestée partout dans la presse de l'époque, les registres de police ou les publications ultérieures des plus surexposées d'entre elles* ». ⁴⁶⁵ V. Dallet-Mann explique que cette entrée sur le devant de la scène s'est faite de manière très discrète, mais cependant continue :

La présence des femmes sur la scène publique va croissante tout au long du Vormärz. Et c'est surtout l'année 1849 qui marque un tournant grâce à une brève période de liberté d'expression et d'opinion à partir du 3 mars 1848. ⁴⁶⁶

U. Gerhard remarque que si l'on a cantonné les femmes dans la figuration lors de la manifestation de Hambach en 1832, « *Venez et embellissez le rassemblement par votre présence !* », ⁴⁶⁷ elles ne se contentèrent plus de ce rôle passif 16 ans plus tard. Cette volonté d'agir est également claire pour Louise Otto-Peters qui constate en 1847 « (...) *que les femmes ne se contentent plus de leur traitement critique de la thématique sur le mariage, mais qu'elles le font passer au second plan depuis quelque temps au profit d'une approche plus spéciale des questions d'actualité* ». ⁴⁶⁸

Les femmes s'intéressent à la politique, commencent à revendiquer leurs droits et leur place dans la société. Nombreuses sont celles qui se sont faites connaître du public grâce à leurs publications ou leurs réflexions sur les femmes. Du 3 mars 1848 jusqu'à la loi sur la presse du 11 mars 1850 qui y mettra fin, la liberté d'expression et d'opinion permit la création d'une centaine de nouveaux journaux politiques et offrit aux femmes une tribune pour s'exprimer librement. V. Dallet-Mann note que « *cette tribune est indispensable à l'action des organisations féminines sociales, culturelles, caritatives qui publient leurs initiatives par cette voie* ». ⁴⁶⁹ Renate Möhrmann ⁴⁷⁰ fait le même constat d'une pluralité de textes et qualifie cette décennie de très productive pour les femmes. M.-C. Hooock-Demarle définit ainsi l'attente de ces femmes désireuses non seulement d'écrire, mais également de publier :

La correspondance se constitue donc en un espace de réflexion où s'exprime et se discute cette forme particulière de transgression qui est chez ces

Tumulte und politischen Protest", Ute Gerhard, *Frauenbewegung und Feminismus, eine Geschichte seit 1789*, München, Beck, 2009, p. 29.

⁴⁶⁴ „der den lokalen Obrigkeiten vor 1848 zunehmend gefährlich wurde, weil damit eine kleinbürgerlich-proletarische Gegenöffentlichkeit ihren Unmut über den Gang der politischen Ereignisse deutlich machte (Lipp 1986). Wohin das Elend führen konnte, hat schließlich der Aufstand der schlesischen Weber allen vor Augen geführt“, *Frauenbewegung und Feminismus, o.c.*, p. 29.

⁴⁶⁵ Cf. « *Opinion publique et lexique : l'usage polémique des dénominations de la femme* », o.c.

⁴⁶⁶ Cf. *Ibidem*, o.c.

⁴⁶⁷ „Kommet und schmücket die Versammlung durch eure Gegenwart!“, *Frauenbewegung und Feminismus, o.c.*, p. 34.

⁴⁶⁸ „ (...) daß die Frauen sich nicht mehr mit der kritischen Behandlung der Ehe thematik zufrieden gäben, sondern diese seit einiger Zeit zugunsten eines „spezielleren Eingehens auf die Zeitfragen“ zurückstellten“ Louise Otto, *Die Theilnahme der weiblichen Welt am Staatsleben*, in: *Zwischen Irritation und Faszination, o.c.*, p. 48.

⁴⁶⁹ Cf. « *Opinion publique et lexique : l'usage polémique des dénominations de la femme, o.c.*

⁴⁷⁰ Cf. *Die andere Frau, o.c.* Cf. *Frauenemanzipation im deutschen Vormärz, o.c.*

*femmes le désir de publier ce qu'elles écrivent dans le secret de leur secrétaire.*⁴⁷¹

L'épistolaire joue ici un rôle émancipateur pour celles qui osent franchir le pas⁴⁷² « *qui mène de la lettre intime permise à la lettre ouverte, source pour celle qui la publie de tous les anathèmes.* »⁴⁷³ Les femmes trouvent ainsi un moyen de s'exprimer, de créer des modes de vie, des espaces, des formes de communication qui leur sont propres. De la lettre intime à la lettre ouverte, on assiste à l'émergence d'une opinion publique des femmes. Même si la Révolution de 1848 n'eut pas les mêmes impacts sur les revendications des femmes en Allemagne que ne l'eut la Révolution en France sur les Françaises, les événements permirent cependant aux Allemandes de poser les premiers jalons d'un long combat. Interdites dans les universités, raillées par les hommes lorsqu'elles étudiaient, les plus courageuses n'abandonnèrent pas leur objectif malgré les obstacles.

Bettina fait figure de combattante à part. En effet, elle ne se battait pas au nom d'une idéologie féministe. Son combat était individuel. Certes, Bettina critiqua les femmes, ses sœurs en particulier,⁴⁷⁴ mais elle n'essaya jamais de les rallier à une cause idéologique commune de défense des droits de la femme comme le fit Louise Otto-Peters.⁴⁷⁵ Elle n'écrivit pas et n'agit pas non plus en ce sens. Bettina ne défendait que sa propre cause et ne connaissait qu'une seule valeur à combattre : le philistinisme. M.-C. Hooock-Demarle dit à ce sujet que « *le féminisme de Bettina se définirait au mieux dans l'anti-féminisme* ». ⁴⁷⁶ C'est-à-dire que Bettina agissait en femme libre, émancipée, allant jusqu'à bousculer les normes et donnant souvent l'impression de ne pas connaître le b-a-ba des bonnes manières. Elle revendiquait de vivre et d'agir comme bon lui semblait. Ce ne sont pas des valeurs féminines, mais cela reflète plutôt un anticonformisme poussé. Et parce que Bettina allait loin dans cet anticonformisme, elle allait finalement à l'encontre des valeurs féminines. La féminité n'était pas une valeur défendue par Bettina von Arnim.

Le féminisme anticonformiste de Bettina se comprend donc bien plus dans une volonté d'autonomie de soi, par rapport au partenaire, qu'une volonté de rabaisser, voire dénigrer l'institution du mariage. C'est bien plus la condition de la femme, son manque d'autonomie qu'elle dénonce. Bien avant son mariage en 1811, la jeune Bettina Brentano, âgée d'une vingtaine d'années, analysait déjà, avec beaucoup de lucidité, dans un courrier écrit en 1804 à Savigny, sa condition de femme :

Tu peux très certainement comprendre pourquoi je suis triste. Tant de force vitale et de courage, et aucun moyen de les utiliser ! Que doit ressentir un grand guerrier dont le cœur brûle de grandes entreprises et d'actes, s'il est en captivité, enchaîné et qui ne peut penser être sauvé. Ce désir perpétuel et

⁴⁷¹ L'Europe des lettres, o.c., p. 313.

⁴⁷² Geneviève Haroche-Bouzinac, *Quand l'écrivain publie ses lettres*, Revue de L'A.I.R.E. (Association Interdisciplinaire de Recherches sur l'Epistolaire) n°35, Librairie Honoré Champion, 2009.

⁴⁷³ Marie-Claire Hooock-Demarle, « De la lettre intime à la lettre ouverte ou l'entrée des femmes dans la sphère publique », in : *Ibidem*.

⁴⁷⁴ Cf. *Menschwerden durch Berührung*, o.c., p. 148. A propos du mariage de ses sœurs, Bettina dira : « Gunda et Lulu ont sombré dans la dépendance du nettoyage, et Meline a perdu la notion de réfléchir par égard pour son mari ».

⁴⁷⁵ Cf. *George Sand und Louise Otto-Peters. Wegbereiterinnen der Frauenemanzipation*, o.c.

⁴⁷⁶ « Les écrits sociaux de Bettina von Arnim ou les débuts de l'enquête sociale dans le Vormärz prussien », in : *Le Mouvement social*, No. 110 (jan.-mar., 1980), p.5-33.

*lancinant d'agir envahit souvent mon âme, mais je ne suis qu'une simple jeune fille dont la destinée est tout autre.*⁴⁷⁷

Fataliste, Bettina ? Non. Bettina savait déjà jouer avec les mots et les attitudes pour mieux se profiler par la suite. Cette phrase définit beaucoup plus une constatation qu'elle fait sur les femmes en général, mais en aucun cas, un état d'âme auquel elle se résignerait. Bettina était consciente des limites que son état lui imposait, mais son individualisme très poussé l'aidait à se sortir des situations les plus difficiles. Elle a ainsi contribué, à sa manière, à préparer la voie de l'émancipation des femmes. Non pas par une action précise pour défendre la cause féminine, mais en devenant un exemple d'audace pour les autres femmes. La confiance que Bettina avait en elle-même lui permettait d'oser et d'agir. L'image de la femme libre, libérée, émancipée, attira ainsi le regard de femmes telles que Louise Otto-Peters ou Fanny Lewald. Elle ne revendiquait pas plus de liberté pour les autres, ne s'engagea pas pour défendre les droits des autres femmes. Non, elle ressentait la liberté de manière très forte et en disposait à sa guise. Elle agissait à titre purement individuel. La revendication que Bettina von Arnim exprimait était celle du droit à l'individualité.

M. Diers souligne la controverse que l'on constate entre le comportement de Bettina qui revendique clairement de vouloir agir en toute liberté et son silence sur la condition des femmes :

*Que Bettine d'habitude si rebelle reste silencieuse sur le sujet des 'droits des femmes' est amer. (...) Elle appartient sans aucun doute aux précurseurs de l'émancipation féminine par l'image exemplaire de sa vie, mais ne s'occupe pas expressément et de manière détaillée de la question des femmes.*⁴⁷⁸

Ottolie Goethe⁴⁷⁹ explique en avril 1839 à Anna Jameson,⁴⁸⁰ femme de lettres anglaise, l'importance qu'ont eue Rahel Varnhagen von Ense et Bettina von Arnim pour les femmes :

*Les Allemandes n'ont gagné le véritable respect pour le génie féminin qu'avec Rahel et Bettine. Ces deux femmes ont en fait mis sur pied l'émancipation spirituelle des femmes. L'influence que nous exerçons auparavant subrepticement sur les avis des hommes dans des relations conviviales ou dans une relation encore plus intime fait maintenant partie des influences reconnues : il nous est permis depuis Rahel d'avoir des pensées, qui ont pour sujet des objets touchant le bonheur de l'homme en général, et si Rahel nous a conquis le monde de la réflexion (...) Bettine a détaché (...) les ailes de l'imagination qui étaient jusque-là bridées.*⁴⁸¹

⁴⁷⁷ „Daß ich traurig bin, kannst du Dir wohl leicht erklären. Soviel Lebenskraft und Mut zu haben und keine Mittel, ihn anzuwenden! Wie mag es einem großen Krieger zu Mut sein, dem das Herz glühet zu großen Unternehmungen und Taten, und der in Gefangenschaft ist, mit Ketten beladen, an keine Rettung denken darf. Mir überwältigt diese immerwährende rastlose Begier nach Wirken oft die Seele und bin doch nur ein einfältig Mädchen, deren Bestimmung ganz anders ist.“ „... wider die Philister und die bleiernde Zeit“, o.c., p 121.

⁴⁷⁸ „Dass die sonst so rebellische Bettine ausgerechnet beim Thema „Frauenrechte“ schweigt, ist bitter. (...) Durch das Vorbild ihres Lebens gehört sie zweifelfrei zu den Vorreiterinnen der Frauenemanzipation, doch ausdrücklich und eingehend beschäftigt sie sich mit der Frauenfrage nicht.“ *Bettine von Arnim/Diers*, o.c., p. 128.

⁴⁷⁹ 1796-1872. Etait la belle-fille de Goethe. Elle fut mariée à August von Goethe (1789-1830).

⁴⁸⁰ 1797-1860. Karsten Hein, *Ottolie von Goethe (1796-1872). Biographie und literarische Beziehungen der Schwiegertochter Goethes*. Frankfurt/Main u. a., Lang, 2001.

⁴⁸¹ „Die eigentliche Achtung für weiblichen Genius gewannen die Deutschen erst durch Rahel und Bettine. Diese beiden Frauen haben eigentlich die geistige Emancipation der Frauen zustande gebracht. Den Einfluss, den wir früher unbemerkt auf die Ansichten der Männer in geselligem Verkehr, oder in einer noch innigeren Verbindung

Pour mesurer le chemin accompli, nous souhaitons rappeler les trois grandes phases des revendications féministes. Cela nous permet de constater que Bettina se situa à l'écart de ce genre de conflits sectoriels, qu'elle se battit pour la dignité de tous, déploya des stratégies féminines, certes, mais qu'elle resta en définitive en marge de ces trois principales revendications : l'instruction, l'égalité de droit, l'égalité sociale. Tout d'abord, c'est par le manque d'instruction que le décalage s'est creusé entre les femmes et les hommes. Il faut remonter à 1742 pour trouver un premier ouvrage sur les raisons profondes de l'évincement des femmes de la société par le biais des études. Dorothea Christiane Leporin (1715-1762), auteur de l'ouvrage *Gründliche Untersuchung der Ursachen, die das weibliche Geschlecht vom Studiren abhalten*⁴⁸² et fille du médecin Christian Polykarp Leporin (1689-1747), exerça sa profession de médecin, sans pour autant recevoir la reconnaissance que l'on aurait pu attendre de ses pairs au vu de l'excellence de ses travaux. Un peu plus d'un demi-siècle plus tard, c'est au tour d'Amalia Holst de publier *Über die Bestimmung des Weibes zu höhern Geistesbildung*⁴⁸³ dans lequel elle s'insurge contre l'attitude des hommes envers les femmes. Elle réclame des hommes qu'ils considèrent avant tout l'être humain avant de voir la femme et de le respecter comme tel : « *Avant d'être homme ou femme, citoyen ou citoyenne, époux ou épouse, nous sommes des êtres humains* ». Cette revendication avant l'heure de l'égalité des sexes, même s'il ne s'agit ici que de considérer un seul des nombreux aspects, marque le début des revendications féminines. Bettina, elle, n'a pas livré de combat spécifique en faveur d'une instruction pour les femmes et par les femmes, même si les lettres qu'elle envoie pouvaient bien entendu alimenter la réflexion de ses lectrices.

La phase suivante correspond à l'introduction d'argumentations juridiques, en particulier en France et en Angleterre où les femmes commençaient à parler d'égalité. En France, Marie de Gournay, autodidacte, apprit seule le grec et le latin et s'imprégna des *Essais* de Montaigne. En 1622, elle publia *Egalité des Hommes et des Femmes*⁴⁸⁴ et s'insurgea contre la chasse aux sorcières faites aux femmes depuis le Moyen Âge en Europe. Olympe de Gouge publia en 1791 *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*.⁴⁸⁵ Pour avoir exigé que les femmes soient considérées comme des êtres à part entière, elle finit sur l'échafaud à Paris en 1793. En Angleterre, Mary Wollstonecraft publia en 1792 *A Vindication of the Rights of Woman*.⁴⁸⁶ Plus tard, la militante socialiste et féministe, Flora Tristan, se battra pour que les femmes aient le droit de divorcer. Figure majeure de la période concernée, l'idée de libérer la femme et celle de libérer le prolétariat ne firent très tôt qu'un seul dans son esprit. Bettina, comme nous l'avons dit, ne milite pas, quant à elle, de statut juridique nouveau pour les femmes. Lorsqu'elle quitte le domicile conjugal de Bärwalde en 1817 avec ses enfants, elle ne dénonce pas l'institution du mariage, mais un besoin de vivre à la ville plutôt qu'à la campagne.⁴⁸⁷

ausübten, gehört jetzt zu den anerkannten Einflüssen: es ist seit Rahel uns erlaubt Gedanken zu haben, die sich mit Gegenständen des allgemeinen Menschenwohls beschäftigen, und wenn Rahel uns die Welt der Reflection eroberte (...), band Bettine (...) der Phantasie die Flügel los, die bis dahin gebunden gewesen". *Bettine von Arnim/Diers, o.c., p. 130.*

⁴⁸² Dorothea Erxleben (Anm. geboren Leporin), *Über die Bestimmung des Weibes zu höhern Geistesbildung*, 1742.

⁴⁸³ „Ehe wir, Mann oder Weib Staatsbürger oder Staatsbürgerin, Gatte oder Gattin sind, sind wir Menschen“. Cf. Amalie Holst, *Über die Bestimmung des Weibes zur höhern Geistesbildung*, Neuausg. d. 1802 in Berlin bei Heinrich Frölich erschienenen Buches, 2. erw. Aufl., Zürich, Ala-Verlag, 1984.

⁴⁸⁴ Marie de Gournay, *Egalité des Hommes et des Femmes*, 1622.

⁴⁸⁵ Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, 1791.

⁴⁸⁶ Mary Wollstonecraft, *A Vindication of the Rights of Woman*, 1792.

⁴⁸⁷ Cf. *Zwischen Romantik und Revolution, o.c., p. 135.*

Un troisième mouvement d'ampleur a été celui de l'ajout d'argumentations sociales. Le XVIII^{ème} siècle, puis le XIX^{ème} siècle virent s'élever des voix, surtout féminines, qui s'insurgèrent contre les inégalités entre les hommes et les femmes, contre les pouvoirs octroyés légalement aux hommes et refusés aux femmes. Grâce aux impulsions venant de France, à des personnalités telles que G. Sand, à la Révolution de Juillet et au mouvement des Saint-Simoniens, certains changements apparurent en Allemagne. Les élans d'affranchissement des Françaises contribuèrent à donner aux Allemandes une certaine impulsion qui leur fit prendre pleinement conscience des inégalités entre les hommes et les femmes. Certains hommes tels que Heine, Gutzkow, Laube et Mundt se rallièrent au combat mené par les Allemandes et contribuèrent à une meilleure considération de la femme en lançant la discussion sur l'émancipation des femmes en Allemagne. Leur image de la femme était avant tout celle d'une femme libre. Friedrich Schlegel et Schleiermacher comprenaient la même destinée pour les deux sexes et s'opposaient ainsi à la théorie de Rousseau.⁴⁸⁸ Cela a pu assurément renforcer l'indignation de Bettina face aux injustices, mais ses descriptions portent alors sur le malheur des familles, maris, femmes, enfants. Elle ne se limite pas aux femmes. Elle dénonce aussi bien la condition des hommes que des enfants, que des ouvriers. Ici encore, elle voit avant tout l'être humain avant de considérer son sexe ou sa fonction dans la société. Bettina attache beaucoup plus d'importance à rendre à chacun sa dignité plutôt qu'à défendre ses droits.

Le contournement de la censure

Dès 1809, de sévères lois censurales régissaient les impressions. Dix ans plus tard, les Décrets de Carlsbad venaient renforcer ces mesures déjà très restrictives. Sous le règne de Frédéric Guillaume IV, tous les ouvrages de moins de 320 feuilles étaient soumis à ce contrôle. On peut par conséquent considérer que la censure touchait presque toutes les publications en Prusse. La censure, dans ce cas, est considérée comme une mesure punitive et restrictive. L'auteur considère la censure comme un ennemi qui l'empêche de s'exprimer librement. Varnhagen von Ense rappelle cependant que la censure peut également avoir un aspect positif et renforcer l'intérêt porté à ce même ouvrage :

*Comme Varnhagen le faisait déjà remarquer, la censure n'empêchait pas seulement la lecture, mais pouvait également au contraire offrir un certain stimulant à la lecture grâce aux interdictions. (...) En Autriche, par exemple, malgré ou bien justement en raison de l'interdiction, les deux romans de Sue étaient recherchés.*⁴⁸⁹

L'exemple donné par Norbert Bachleitner montre qu'il est possible de profiter de la censure pour augmenter l'attention sur un ouvrage. La censure fait alors une publicité de l'ouvrage qui attire les esprits curieux. Ce sera le cas avec le *Armenbuch* dont la publication fut interrompue. L'interdiction de publication ne retira rien de l'intérêt porté à l'action que la recherche de matériel avait rendu public. La censure

⁴⁸⁸ Cf. Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou de l'Education*, Garnier-Flammarion, Paris, 1966.

⁴⁸⁹ „Wie schon Varnhagen bemerkte, verhinderte die Zensur aber nicht nur die Lektüre, sondern konnte durch Verbote im Gegenteil auch einen besonderen Leseanreiz bieten. (...) In Österreich herrschte beispielweise trotz oder gerade wegen des Verbots Nachfrage nach den beiden Romanen Sues“. Norbert Bachleitner, *Der englische und französische Sozialroman des 19. Jahrhunderts und seine Rezeption in Deutschland und Österreich im 19. Jahrhundert*, Editions Rodopi B. V. Amsterdam – Atlanta GA 1993, p. 120. Les deux romans en question sont *Les mystères de Paris* et *Le juif errant*.

avait même prouvé aux libéraux que Bettina von Arnim avait touché un point sensible de la politique de Frédéric Guillaume IV : la pauvreté était omniprésente aux portes de Berlin, mais également en Silésie, et personne à leurs yeux ne semblait intéresser à vouloir prendre les mesures pour enrayer un tel phénomène. L'interdiction de l'enquête sociale leur prouvait cependant que Bettina avait mis le doigt sur un problème d'ordre national et que sa dénonciation remettait non seulement en cause la gestion de l'Etat, mais pouvait être également très dangereuse pour ce dernier. Le soulèvement des tisserands un mois plus tard vint confirmer la dangerosité du matériel explosif qu'elle s'appropriait à publier.

Nous allons voir maintenant comment pendant les moments dangereux de cette période révolutionnaire, Bettina von Arnim décida d'agir pour approcher le roi. Outre son réseau, sa position de veuve aristocrate sera au cœur de sa stratégie pour esquiver la censure gouvernementale et combattre les droits de l'homme.

La proximité de l'interlocuteur et la relation directe

La proximité géographique paraissait être une évidence pour Bettina. Aussi s'étonna-t-elle dans un courrier adressé à Emma Herwegh en 1847 que Georg Herwegh ne se trouve pas près du prince héritier pour influencer sa politique : « *Pourquoi votre mari n'habite-t-il pas dans le Wurtemberg, où il pourrait certainement avoir beaucoup d'influence sur le prince héritier ?* »⁴⁹⁰ Avec le roi Frédéric Guillaume IV, il s'agit plus d'une proximité virtuelle puisqu'il ne s'agissait pas pour Bettina d'avoir le roi près d'elle physiquement, mais beaucoup plus d'entretenir avec lui une relation intense par un échange de lettres.

Comme la censure⁴⁹¹ était omniprésente et que l'entourage du roi constituait à ses yeux une entrave que Bettina souhaitait esquiver, la proximité, virtuelle ou non, de l'interlocuteur lui paraissait importante dans sa stratégie d'approche. Bettina savait également que l'entourage du roi était ultraréactionnaire et qu'il était puissant. La proximité du roi pouvait donc lui permettre de ne pas être bloquée par les ministres et conseillers.

Le choix de la transparence pour mieux déjouer la censure

En raison de ses relations avec les jeunes hégéliens, les démocrates, la *Jeune Allemagne*, Bettina se savait surveillée par les services de Metternich.⁴⁹² Ses relations⁴⁹³ ayant suscité la méfiance des services de sécurité, elle adaptait son jeu en conséquence. La correspondance commencée en 1839 avec le souverain lui servit à plusieurs reprises pour contrer les attaques de la censure. Bettina ne

⁴⁹⁰ „Warum wohnt Ihr Mann nicht in Württemberg, wo er auf den Kronprinzen gewiß viel Einfluß haben könnte?“⁴⁹⁰ Briefe von und an Georg Herwegh, hrsg. von Marcel Herwegh, Paris 1896, p. 74, In: *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3, o.c.*, p. 715.

⁴⁹¹ Cf. Bernd Kortländer, (hrsg.), *Zensur im 19. Jahrhundert: das literarische Leben aus Sicht seiner Überwacher*, Bielefeld, Aisthesis-Verlag, 2012.

⁴⁹² Cf. Hans Adler, (hrsg.), *Literarische Geheimberichte: Protokolle der Metternich-Agenten*, Band 1 (1840-1843), Köln, Informationspresse Leske, 1977. Adler, Hans (hrsg.), *Literarische Geheimberichte: Protokolle der Metternich-Agenten*, Band 2 (1843-1848), Köln, Informationspresse Leske, 1981.

⁴⁹³ Nous verrons plus tard dans la partie consacrée à son salon que Bettina recevait de nombreux opposants surveillés eux aussi.

souhaitait surtout pas déplaire au roi. Aussi cherchait-elle des stratégies, qui lui permettent d'atteindre l'objectif fixé en toute légalité, en toute transparence. Nous avons vu qu'en juin 1841, elle obtint du roi l'autorisation de lui écrire un livre et de le lui dédier : « *Le livre de Bettina paraît donc protégé d'avance contre toute attaque de la censure.* »⁴⁹⁴ Cette transparence était judicieuse puisqu'elle lui permettait d'agir sous la protection de Frédéric Guillaume IV :

*Recourir à la 'lettre au roi' est, chez Bettina von Arnim, plus qu'une stratégie pour se faire entendre des puissants, cela devient un véritable stratagème pour déjouer la censure et les interdictions qui frappent ses ouvrages après la parution de 'La Gûnderode' dédiée aux étudiants.*⁴⁹⁵

L'usage de la lettre comme support pour faire passer ses messages politiques constitue une preuve de l'utilisation délibérée de ce moyen de communication par Bettina : « *Elles témoignent de l'usage très conscient que Bettina fait de la 'lettre au roi', un usage public proche du 'Fürstenspiegel',*⁴⁹⁶ *genre très ancien quelque peu tombé dans l'oubli.* »⁴⁹⁷

Les écrivains de la *Jeune Allemagne*, interdits de publication, se réjouissent de ce que Bettina ait trouvé le moyen de contourner la censure. Gutzkow qui la connaissait depuis fin 1837 ne manquera pas de souligner la reconnaissance qu'il a pour cette « *lettre ouverte écrite au roi* » dans une très élogieuse recension de son premier ouvrage. Dans son article, il rendit hommage à la femme qu'elle était, la compare à une prophétesse, une oratrice audacieuse, une Jeanne d'Arc « *qui ne veut pas sauver la patrie avec ses bras, mais avec son enthousiasme, sa foi* ». ⁴⁹⁸ Ce livre constitue à ses yeux une lettre ouverte au roi et la véritable sensation du moment : « *Ce nouveau livre au roi de cette étrange femme n'est pas un livre au sens propre, (...) mais c'est un événement, un fait qui dépasse de loin le concept de livre* »⁴⁹⁹ qu'il compare à la *Comédie Divine* de Dante, *Le Prince* de Machiavel et la *Critique de la raison pure* de Kant. Gutzkow soulignera à plusieurs reprises le courage de Bettina d'avoir publié ce livre : « *Il dit des choses que personne n'a encore jamais dites, mais qui, parce qu'elles sont ressenties par des millions de personnes, devaient être dites.* »⁵⁰⁰ Le *Königsbuch* était une :

*virulente apostrophe au roi de Prusse (...) (qui) met courageusement en lumière l'état social lamentable de son royaume et les conséquences insurrectionnelles qui pourraient en découler. Les journées de 1848, la révolution de Mars, donneront raison à Bettina.*⁵⁰¹

⁴⁹⁴ *L'Europe des lettres*, o.c., p. 325.

⁴⁹⁵ *Ibidem*, p. 323.

⁴⁹⁶ On désigne par „Fürstenspiegel“ des écrits moralisateurs du Moyen Âge adressés au roi ou au prince afin de lui présenter les vertus et devoirs du dirigeant.

⁴⁹⁷ *Ibidem*, p. 323.

⁴⁹⁸ „die nicht mit ihrem Arme, sondern mit ihrer Begeisterung, mit ihrem Glauben das Vaterland retten will.“ Quelle: Telegraph für Deutschland. Nr. 165 vom Okt. 1843. (S. 657-659) / Nr. 166. (pp. 661-663) in: <http://www.literaturport.de/index.php?id=50&textid=1441677356&cHash=4ca5b9050a4c9e58e7e688ce4c8e200f>

⁴⁹⁹ „Das neue Königsbuch dieser merkwürdigen Frau ist kein Buch in dem Sinne, (...) sondern es ist ein Ereignis, eine Tat, die weit über den Begriff eines Buches hinausfliegt.“

Ibidem.

⁵⁰⁰ „Es sagt Dinge, die noch niemand gesagt hat, die aber, weil sie von Millionen gefühlt werden, gesagt werden mußten.“

<http://www.literaturport.de/index.php?id=50&textid=1441677356&cHash=4ca5b9050a4c9e58e7e688ce4c8e200f>

⁵⁰¹ *La femme au temps de Goethe*, o.c., p. 29.

En passant par Humboldt, proche du roi, elle avait trouvé le partenaire idéal pour faire passer son message : « (...) *Alexander von Humboldt, l'intermédiaire le plus fidèle de B. et le plus éminent à la cour, qui se tenait cependant lui-même largement éloigné des partenaires politiques actifs de B.* »⁵⁰² Son gendre, Herman Grimm, confirma qu'ils étaient tous les deux non seulement bien vus par le souverain, mais qu'ils jouissaient également d'une certaine liberté d'expression que le roi en personne leur accordait.

*Herman Grimm souligne que Bettine von Arnim et le libéral Alexander von Humboldt étaient considérés comme les 'représentants les plus nobles' d'un 'public privé' à Berlin. On leur accordait à tous les deux plus de liberté qu'à d'autres dans leur conduite – même vis-à-vis du roi – ainsi que dans leurs écrits, et tous les deux auraient été influents au niveau politique.*⁵⁰³

Cette affirmation de Grimm est confirmée par un rapport secret remis à Metternich en 1847 sur le salon tenu par Bettina :

*Que ses soirées aient le caractère indiqué est généralement connu ici et même de la cour. On le lui accorde, étant donné qu'elle est appréciée ici de manière générale, et que d'un point de vue juridique, on ne peut l'accuser de rien.*⁵⁰⁴

D'une certaine manière, la renommée de Bettina von Arnim, ses relations avec des personnages haut placés et reconnus à la cour, sa relation avec le souverain lui ont beaucoup servi dans son combat contre la censure. Bien qu'elle ait été surveillée, les services de la cour du roi et de Metternich lui accordaient bien plus de liberté et de marge de manœuvre qu'à d'autres. Il semblait délicat pour les services de la censure d'accuser Bettina von Arnim de faire de la politique, bien qu'elle ait reçu dans son salon des anarchistes, des communistes et des révolutionnaires bien connus de leurs services respectifs. Nous pouvons alors nous poser une nouvelle fois la question : est-ce que l'inquiétude de ces hommes au service de la censure n'était finalement pas diminuée par le fait que Bettina était une femme ? Car si l'on reprend en détail les problèmes que Bettina a eus avec les administrations du roi, on s'aperçoit que les reproches qu'on lui faisait – et ce malgré les contenus politiques de ses ouvrages –, portaient sur des points qui ne remettaient pas en cause son engagement politique, sauf pour *Das Armenbuch* : pas de titre à son ouvrage dédié au roi, dédicace au prince Waldemar considérée comme non respectueuse au regard du titre de la personne citée. Dans l'affaire du *Königsbuch*, Bettina avait reçu l'accord préalable du roi, la censure n'avait donc pu agir sur le contenu du livre que le roi n'avait découvert qu'après publication. Arnim-Boitzenburg s'en était alors pris à Adolf Stahr qui avait publié peu après une version plus accessible au grand public de ce livre. Dans l'affaire du *Armenbuch*, même non publié, il avait là aussi fallu chercher un coupable. Les reproches faits à Bettina, en particulier de la part du ministre,

⁵⁰² (...) Alexander von Humboldt, B.s treuestem und prominentestem Mittelsmann am preußischen Hof, der sich selbst jedoch weitgehend von B.s aktiven politischen Gesprächspartnern fernhielt.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe. Band 4, o.c., p. 736.*

⁵⁰³ „Herman Grimm betont, dass Bettine von Arnim gemeinsam mit dem liberalen Alexander von Humboldt zu den „vornehmsten Vertretern“ einer „privaten Öffentlichkeit“ in Berlin gehört habe. Beiden sei in ihrem Auftreten – auch gegenüber dem König – sowie in ihren Schriften mehr Freiheit zugestanden worden als anderen, und beide hätten als politisch einflussreich gegolten.“ *Der Berliner Salon im 19. Jahrhundert, o.c., p. 157.*

⁵⁰⁴ „Daß ihre Abendzirkel den bezeichneten Charakter haben, ist hier allgemein und selbst dem Hofe bekannt. Man lässt sie gewähren, da sie hier in allgemeiner Achtung steht und man ihr von Rechtswesen nichts anhaben kann.“ Armin Strohmeier, *Die Frauen der Brentanos*, Berlin, Claassen Verlag, 2006, p. 142.

venaient surtout du fait que Bettina lui donnait le sentiment de passer outre toute loi en vigueur et que le roi d'un avis contraire minimisait. Même considéré comme dangereux, son salon ne fut pas interdit et son livre *Das Königsbuch* fut publié sans représailles ultérieures.

Si Bettina avait effectivement représenté un danger pour la Prusse, il aurait tout à fait été possible de lui interdire la publication de ses ouvrages ultérieurs. Nous savons qu'il n'en fut rien et que Bettina publia sous son nom jusqu'en 1852, sans être inquiétée par la censure, tous les ouvrages qu'elle souhaita rendre publics. *Das Armenbuch* et la brochure sur la Pologne sont les deux seules exceptions, quoiqu'il faille souligner que la paternité du premier livre était connue, celle du second cachée par un pseudonyme en raison des événements politiques du moment. Ainsi, bien qu'il ait été connu de tous, grâce aux articles parus dans la presse, que Bettina avait l'intention de publier des données certainement explosives sur un phénomène de société qui prenait de l'ampleur mais dont personne ne souhaitait véritablement s'occuper, et que la cause de la révolte des tisserands lui avait été attribuée par le ministre de l'Intérieur, Bettina ne fut pas inquiétée par les services de police, ni poursuivie pour sa démarche.

Nous pouvons par conséquent confirmer que le danger que Bettina représentait, était évident pour les services de la censure. La seule personne à ne pas avoir saisi que son engagement était avant tout politique et qu'il pouvait être dangereux était le roi en personne. Une remarque du souverain rapportée par Georg Herwegh dans un courrier à Marie d'Agoult de janvier 1844 en témoigne :

*En ce qui concerne sa correspondance avec le roi de Prusse, elle dure toujours à ce jour. Le roi de Prusse lui répond régulièrement et elle a p. ex. montré une lettre à un de mes amis que le roi de Prusse avait écrite en ma présence. Lorsqu'elle fit la déclaration au roi de Prusse qu'elle voulait publier un livre et le lui dédicacer, et le pria de l'exempter de censure, Sa Majesté lui aurait répliqué, Vous pouvez écrire, ce que vous voulez, les dames sont exemptées de censure.*⁵⁰⁵

On peut par conséquent confirmer que cette transparence affichée par notre auteur fut la meilleure des protections et la meilleure des armes de Bettina pour pouvoir agir relativement librement. Cette transparence se traduit également dans le choix de la maison d'édition. Ainsi, dans l'incertitude de pouvoir faire imprimer son ouvrage malgré sa bonne relation avec le roi, Bettina avait évoqué à un moment donné l'idée de faire imprimer le livre par la maison d'édition Cotta,⁵⁰⁶ la plus renommée du moment. Une lettre adressée au prince Felix Lichnowsky du 12 mai 1842 en témoigne :

(...) dans ce courrier, elle évoque même de donner le 'Königsbuch' à l'éditeur allemand le plus renommé de l'époque, c'est-à-dire à Cotta : 'Ce serait peut-

⁵⁰⁵ „Was ihren Briefwechsel mit dem König von Preußen betrifft, so dauert derselbe bis auf den heutigen Tag fort. Der König von Preußen antwortet ihr regelmäßig, u. sie hat z. B. einem meiner Bekannten einen Brief gezeigt, den ihr der König von Preußen in meiner Angelegenheit geschrieben. Als sie dem König von Preußen die Anzeige gemacht, daß sie ein Buch herausgegeben u. ihm dediciren wolle u. ihn bat, sie von der Censur zu befreien, soll Seine Majestät ihr erwiedert haben, Sie könne schreiben, was sie wolle, Damen seien censurfrei.“

⁵⁰⁶ „Georg Herwegh im Briefwechsel mit Marie d'Agoult“, o.c., p. 23-33.

⁵⁰⁶ La maison d'édition Cotta, fondée en 1659 à Tübingen, déménagea à Stuttgart en 1810, et représenta la maison d'édition la plus importante en Allemagne entre 1810 et 1848.

*être attrayant pour lui d'imprimer mon livre avec le titre : Dies Buch gehört dem König, que je lui dédie et que je suis prête à faire imprimer.*⁵⁰⁷

Mais ayant reçu l'autorisation du roi, Bettina se ravisa et préféra faire imprimer son livre en Prusse « *sur le territoire du souverain* ». ⁵⁰⁸ Ceci lui paraissait très important de pouvoir faire imprimer en toute légalité son ouvrage en Prusse puisqu'elle en avait reçu l'autorisation. Elle montrait ainsi à la Prusse entière – et au-delà – l'importance de sa notoriété et la primauté de sa relation avec le roi au-delà de toute censure. De plus, connaissant la confiance que Bettina portait au roi, on peut également avancer qu'elle supposait voir dans ces relâchements les premiers principes démocratiques tant attendus depuis des décennies. Une telle autorisation pouvait lui sembler un signe que le roi s'inclinait lentement devant les attentes de son peuple. Bettina commença donc dès l'été 1842 à transmettre ses pages à la censure prussienne. Le censeur, Friedrich Wilhelm Rudolf Eduard von Lauter-Münchhofen, nota le 3 août 1842 :

*L'ouvrage dont il est question de Madame von Arnim, née Brentano, arrive depuis le 21 juin, feuille après feuille, à ma censure. Son titre n'est pas encore défini, mais l'auteur m'a fait dire dès le début par une tierce personne que l'ouvrage recevrait le titre 'Dies Buch gehört dem König' (...). L'ouvrage n'est d'ailleurs à ce jour imprimé que jusqu'à la 7ème feuille d'impression et contient des conversations entre la conseillère Goethe – mère du poète – et l'auteur, et d'autres personnes à l'accent francfortois, de style délibérément baroque dans lesquelles toutes les questions actuelles sont discutées de manière ingénieuse et humoristique. Mais seule une petite moitié de l'ouvrage sera traitée ainsi. L'auteur ne m'a rien communiqué de fiable sur son contenu.*⁵⁰⁹

Bien que le censeur ait souligné l'imprécision du contenu, Bettina put imprimer en toute liberté. En 1843, *Dies Buch gehört dem König* était prêt.

Si Bettina avait pris tant de précautions pour contourner légalement la censure des ministres, elle n'avait cependant aucunement l'intention de profiter de cet avantage pour nuire au roi. Son objectif premier était avant tout d'obtenir la confiance du roi, ce qu'elle souligne dans un courrier du 27 juillet 1843 à son fils Siegmund, se disant prête à retirer son ouvrage de la circulation si Frédéric Guillaume IV désapprouvait ce qu'elle y avait écrit.

(...) mon livre (...) a été accepté par le roi. Je le lui ai envoyé 3 semaines avant qu'il ne soit publié par Humboldt à qui j'ai également transmis un exemplaire. (...) je ne le publierai pas avant que le roi n'ait indiqué, si le livre lui plait. Car je pense y gagner, à savoir la confiance du roi ; si je suis

⁵⁰⁷ „in diesem Schreiben erwägt sie sogar, das „Königsbuch“ dem damals renommiertesten deutschen Verleger, nämlich Cotta, in Verlag zu geben: „Vielleicht würde es ihm auch ein Reiz sein mein Buch mit dem Titel: Dies Buch gehört dem König was ich diesem zueigne und eben im Begriff bin drucken zu lassen, in Verlag zu nehmen“. Bettine von Arnim, *Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3, o.c.*, p. 836.

⁵⁰⁸ „innerhalb des Territoriums des Herrschers“, *Ibidem*, p. 837.

⁵⁰⁹ „Die in Rede stehende Schrift der Frau von Arnim, geb. Brentano, kommt seit dem 21. sten Juni bogenweise zu meiner Censur. Der Titel derselben ist noch nicht bestimmt, die Verfasserin hat mir aber anfänglich durch dritte Person sagen lassen, dass die Schrift den Titel „Dies Buch gehört dem König“ erhalten solle (...). Die Schrift ist übrigens bis jetzt noch nicht weiter als bis zum 7ten Bogen gedruckt und enthält Gespräche der Rätin Goethe – Mutter des Dichters – mit der Verfasserin und anderen Personen, im frankfurter Dialekt, absichtlich barock stilisiert, worin aufgestreich-humoristische Weise alle Zeitfragen durchgesprochen werden. In dieser Weise soll jedoch nur die kleine Hälfte der Schrift behandelt werden. Ueber seinen Inhalt hat mir die Verfasserin aber nichts Zuverlässiges mitgeteilt“. *Die Welt umwälzen. Band 2, o.c.*, p. 461.

*confisquée, il ne m'importe uniquement que lui l'ai lu – le public ne m'intéresse pas. – Le roi m'a écrit une lettre qui, si je la publiais, ne pourrait m'attirer que le plus grand honneur, elle est pleine d'une amabilité et d'une confiance qui sont associés à de l'humour et de l'amabilité et de confiance avec humour et exubérance.*⁵¹⁰

Ce commentaire apporté par Bettina recèle une part d'illusion et de naïveté car, en recevant l'autorisation de la parution de son livre, elle supposait également que le roi serait prêt à accepter les réformes qu'elle proposait. Son *Volkskönig* semblait prendre alors forme et se concrétiser. C'est en tout cas l'interprétation qu'elle en faisait. Il nous paraît également intéressant de souligner toute la conception de Bettina qui, comme elle le précise dans cette lettre à son fils, ne s'adresse pas au peuple. Son seul destinataire est le roi. C'est un aspect que l'on retrouve dans un article publié dans l'affaire Spontini que nous aborderons dans la deuxième partie de ce travail.

Bettina face à deux personnalités opposées

Nous l'avons vu, un point a beaucoup joué en faveur de Bettina : la différence de personnalité du souverain et de son ministre de l'Intérieur, chef des services censoriaux, Arnim-Boitzenburg. Deux personnalités absolument opposées : l'une assez souple, peu enclin à la sévérité, qui refusait d'instaurer un régime policier ; l'autre avec un goût extrêmement prononcé pour l'ordre et le respect des lois. Issu d'une des plus anciennes familles aristocratiques brandebourgeoises :

*le comte Adolf Heinrich v. Arnim ne naquit pas seulement dans une famille respectable, mais également active au niveau politique. Trois de ses ancêtres avaient étudié le droit et étaient devenus conseillers privés, deux furent ministres. Deux furent également chambellans. (...) Le père s'était en particulier engagé dans l'environnement des réformateurs prussiens.*⁵¹¹

Son origine en faisait un « *petit-fils de Georg II et par conséquent un parent éloigné du roi prussien.* »⁵¹² Bettina, de par son mariage avec Achim, était donc parente par alliance au comte. Conscient de son devoir, cet homme à la carrière fulgurante, passant du simple chef de district au poste de ministre de l'Intérieur, dissociait ainsi de manière très stricte la vie privée de la vie publique. Il dissociait ses devoirs en tant que représentant de la loi et ses devoirs en tant que parent de Bettina : « *ses filles étaient invitées à Boitzenburg.* »⁵¹³

⁵¹⁰ „(...) mein Buch (...) ist vom König angenommen worden. Ich schickte es ihm 3 Wochen früher als es publiziert wurde durch Humboldt dem ich auch ein Exemplar zukommen ließ. (...) ich werde es nicht eher publizieren bis der König sich darüber geäußert haben werde ob es ihm zusage. Denn ich glaube dabei zu gewinnen, nemlich das Vertrauen des Königs wenn ichs confiszire auch könne mir nur daran gelegen sein daß *der* es lese – am Publicum liege mir nichts. – Der König schrieb mir einen Brief, der wenn ich ihn bekannte machte mir nur die größte Ehre zuziehen könnte, voll Freundlichkeit und Vertrauen gemischt mit Witz und Übermuth.“ *Die Welt umwälzen. Band 2, o.c., p. 479.*

⁵¹¹ „Graf Adolf Heinrich v. Arnim wurde also in eine nicht nur altherwürdige, sondern auch politisch aktive Familie hineingeboren. Drei seiner unmittelbaren Vorfahren hatten Jura studiert und waren Geheimrat geworden, von denen es zwei bis zum Minister brachten. Ebenfalls zwei Vorfahren waren Kammerherren gewesen. (...) Besonders der Vater hatte sich im Umfeld der preußischen Reformer engagiert.“ *Adolf Heinrich Graf v. Arnim-Boitzenburg, o.c., p. 45.*

⁵¹² „Trotzdem war sich Graf Arnim durchaus seiner vornehmen Herkunft bewusst, die ihn zu einem Urenkel Georgs II. und damit zu einem entfernten Verwandten des preußischen Königs machte“. *Ibidem, p. 50.*

⁵¹³ „(...) waren ihre Töchter zu Gast auf Boitzenburg.“ *Ibidem, p. 129.*

Un peu plus d'un an après son intronisation, Frédéric Guillaume IV avait assoupli tous les dispositifs censoriaux en place avec l'ordonnance de Noël, « *die Weihnachtsverordnung* », du 24 décembre 1841. Victime cependant de la caricature,⁵¹⁴ il dut ordonner en décembre 1842 à ses ministres de faire des propositions pour réorganiser les services de la censure : « *Le Comte Arnim écrit une importante expertise dans laquelle il proposait plusieurs mesures pour combattre la presse oppositionnelle et en particulier pour réorganiser le système de la censure.* »⁵¹⁵ Poussé par son goût prononcé du contrôle, il proposa également de faire surveiller jusqu'à ses propres services :

*Il est remarquable pour la censure d'Arnim de constater qu'il n'agissait pas seulement sévèrement contre les voix de l'opposition, mais qu'il ordonna également un contrôle de la censure.*⁵¹⁶

Très strict pour tous, qu'il s'agisse de personnes extérieures au ministère ou de ses propres fonctionnaires :

*(il) agissait toujours selon le droit et la loi (...) dans le domaine de la censure. Cette position avait pour conséquence qu'il refusait d'un côté les abus arbitraires des fonctionnaires préposés à la censure, mais veillait sévèrement d'un autre côté au respect des stipulations censoriales en vigueur.*⁵¹⁷

Cet amour de la rigidité lui fut transmis grâce à une éducation particulièrement sévère, tant au niveau affectif – il fut délaissé par sa mère à l'âge de deux ans et était orphelin de père à huit ans – qu'au niveau de l'éducation qu'il reçut de la part de son tuteur, Freiherr vom Stein.⁵¹⁸ Celui-ci veilla particulièrement « (...) à ce qu'il ne se laisse pas entraîner par sa situation économique avantageuse à une vie d'oisiveté et de jouissance. C'est la raison pour laquelle il fallut veiller particulièrement lors de l'éducation d'Arnim à ce 'qu'il utilise ses forces à des fins utiles et qu'il considère la vie comme quelque chose de sérieux, pas comme un état de jouissance.' (...) Stein ordonna ainsi un 'programme d'endurcissement' pour le jeune Arnim. »⁵¹⁹

Cette éducation rigide se traduisit également dans le programme d'enseignement que Stein ordonna. Le jeune Arnim-Boitzenburg reçut un enseignement de la

⁵¹⁴ Il s'agit de la caricature „Wie einer immer daneben tritt!“ de Wilhelm Storck réalisée en 1842 et montrant le roi Frédéric Guillaume IV en chat botté. Une bouteille de champagne à la main, il essaie de suivre les traces de pas laissés par Frédéric le Grand. Le souverain aurait réagi de manière particulièrement sensible et aurait ordonné par la suite de nouvelles mesures censoriales qui ont conduit à la censure de l'image en 1843. Remigius Brückmann, *Politische Karikaturen des Vormärz: (1815-1848)*; 21. März bis 23. April 1984; Europäische Kulturtag, Karlsruhe 1984, Badischer Kunstverein e. V.

⁵¹⁵ „Graf Arnim verfasste (...) ein umfangreiches Gutachten, in dem er mehrere Maßnahmen zur Bekämpfung der oppositionellen Presse und besonders zur Reorganisation des Zensurwesens vorschlug“. *Adolf Heinrich Graf v. Arnim-Boitzenburg, o.c.*, p. 124.

⁵¹⁶ „Es ist bemerkenswert für die Zensurpolitik Arnims, dass er nicht nur streng gegen oppositionelle Stimmen vorgehen ließ, sondern auch eine Kontrolle der Zensur anordnete“ *Ibidem*, p. 126.

⁵¹⁷ „(...) handelte (...) im Bereich des Zensurwesens stets nach Recht und Gesetz. Diese Haltung sorgte dafür, dass er einerseits willkürliche Übergriffe der Zensurbehörden ablehnte, andererseits aber streng auf die Einhaltung der geltenden Zensurbestimmungen achtete“. *Ibidem* p. 129.

⁵¹⁸ Heinrich Friedrich Karl Reichsfreiherr vom und zum Stein, (1757-1831) était un fonctionnaire, homme d'état et réformateur prussien.

⁵¹⁹ „(...) dass er sich nicht durch seine vorteilhafte ökonomische Lage zum müßigen und genießenden Leben hinreißen lasse. Darum müsse bei Arnims Erziehung vor allem darauf geachtet werden, „dass er seine Kräfte anwende zu gemeinnützigen par Zwecken und dass er das Leben als ein ernstes Geschäft, nicht als einen Zustand des Genusses ansehe. (...) Stein ordnete damit für den jungen Arnim ein „Abhärungsprogramm“ an.“ *Ibidem*, p. 55.

*« religion et l'histoire, et en particulier l'histoire allemande. (Cette conception de Stein correspondait moins à l'idéal de formation de l'époque qui favorisait avant tout les langues anciennes (latin et grec), mais beaucoup plus la vision personnelle de Stein). (...) Par conséquent, Arnim-Boitzenburg reçut une éducation qui devait avant tout lui apporter le sentiment du devoir et lui donner une image 'allemande' de l'histoire. »*⁵²⁰

La Prusse avait donc à sa tête un souverain peu enclin à faire appliquer des lois restrictives et répressives, et un ministre de l'Intérieur avide d'ordres et de lois. Bettina profita de ces caractères si contradictoires pour se frayer un chemin auprès du roi et obtenir son indulgence. En s'adressant directement à Frédéric Guillaume IV, elle dérogeait à la hiérarchie, au protocole et aux lois, et ce de manière parfaitement intentionnelle. En plus de sa personnalité moins sévère que celle de son ministre, le souverain avait, en raison de son inconstance, – avec l'autorisation de la dédicace du *Königsbuch*, par exemple –, déstabilisé les mécanismes de ses propres services, ce que ses ministres avaient ressenti comme un désaveu de sa part. U. Püschel écrit à ce sujet :

*Ce roi prussien s'était arrogé des particularités. Normalement, son entourage proche définissait qui serait entendu par le roi, mais il se déroba à la norme. Bettina avait ainsi de puissants ennemis à la cour et devait mobiliser une fermeté extrême contre leurs menées dangereuses et contre lesquelles elle ne pouvait se battre qu'avec des astuces diplomatiques, du raffinement et quelques assistants et alliés.*⁵²¹

Piqué dans son amour propre dès le premier contact pris en dehors de ses services, le ministre de l'Intérieur surveilla les agissements de Bettina von Arnim ainsi que de tous ceux qui la côtoyèrent. Dès qu'il apprit en 1842 que Bettina avait l'intention de publier un ouvrage, il *« était décidé dès le début à s'interposer »*.⁵²² Aussi, dès que Bettina transmit les premières feuilles à l'impression, une longue querelle avec les autorités prussiennes commença. Le prétexte prit par les autorités censurales fut la dédicace au roi. Malgré une lettre écrite de la main du roi, Bettina eut de grandes difficultés à pouvoir mener à bien son projet. Le ministère exigeait la *« présentation d'un ordre du cabinet de sa majesté »*.⁵²³ Bettina ne se laissa pas impressionner par les exigences du ministère puisqu'elle avait la protection du souverain en personne. Aussi, écrivit-elle directement au roi le 16 juin 1842 pour se plaindre : *« Mais le censeur ne l'accepte pas et je dois présenter un ordre du cabinet. »*⁵²⁴ Il s'en suivit un échange de lettres entre le fonctionnaire prussien von Meding et le ministre de l'Intérieur, d'où ressortit *« qu'il n'existe pas de stipulation explicite sur le fait que les dédicaces à Sa Majesté le Roi ne doivent pas être autorisées sans le justificatif de l'accord de Sa Majesté par la censure (...), mais que la pratique l'exigeait toujours,*

⁵²⁰ „(...) Religion und Geschichte, und besonders deutsche Geschichte. (Diese Auffassung Steins entsprang weniger dem Bildungsideal der Zeit, das vor allem die alten Sprachen (Latein und Griechisch) favorisierte, sondern vielmehr Steins persönlichen Anschauungen). Demzufolge erhielt Arnim eine Erziehung, die ihm vor allem Pflichtgefühl beibringen und ein « deutsches » Geschichtsbild vermitteln sollte.“ *Ibidem*, p. 55.

⁵²¹ „Dieser Preußen-König hat sich Eigenwilligkeiten herausgenommen. Normalerweise bestimmt seine engere Umgebung, wer das Ohr des Königs hat, aber Frédéric Guillaume IV entzog sich der Norm. So hatte Bettina bei Hof mächtige Feinde, gegen deren existenzgefährdende Aktivitäten sie äußerste Standhaftigkeit aufbringen mußte, und gegen die sie nur mit diplomatischen Tricks, Raffinesse und ein paar Helfern und Verbündeten kämpfen konnte.“ *Die Welt umwälzen, Band 1, o.c., p. 13.*

⁵²² „war von vorne herein zum Einschreiten entschlossen.“ *Adolf Heinrich Graf v. Arnim-Boitzenburg, o.c., p. 127.*

⁵²³ „Vorlegung einer Allerhöchsten Kabinetts-Ordre“, *Die Welt umwälzen, Band 2, o.c., p. 459.*

⁵²⁴ „Der Zensor lässt aber dies nicht gelten und will ich soll eine Kabinettsorder vorzeigen“, *Die Welt umwälzen, Band 1, o.c., p. 75.*

étant donné que l'introduction du principe du contraire pouvait engendrer des inconvénients. »⁵²⁵

Bettina profitait des lacunes des textes de loi pour avancer dans son projet. Sa démarche en fut encore plus facilitée lorsque le roi communiqua son intention de promulguer une révision des lois sur la presse. Cette révision devait assouplir les lois relatives aux Décrets de Carlsbad. Varnhagen écrivit le 27 juin 1842 : « *Nous allons avoir une nouvelle loi sur la presse. (...) Tous les livres de plus de 20 feuilles d'impression (c'est-à-dire 320 pages) ne seront pas censurés.* »⁵²⁶ Lorsque Bettina l'apprit, elle ne présenta plus les feuilles de son *Königsbuch* et retira ainsi la partie la plus explosive de son livre au contrôle de la censure. Elle en informa Adolf Stahr :⁵²⁷ « *Étant donné que le livre a plus de 20 feuilles, je ne l'ai plus laissé dans les mains (de la censure).* »⁵²⁸ Le 4 octobre 1842, le roi publiait un ordre du cabinet dans lequel il abrogeait la censure pour certaines impressions :

*J'ordonne ce qui suit : que les livres paraissant dans mes Etats, dont le texte dépasse les vingt feuilles d'impression, à l'exception des annexes, ne doivent plus être soumis à la censure pour autant que l'auteur et l'éditeur soient mentionnés sur le titre.*⁵²⁹

Cette levée de la censure venait à point pour Bettina qui put ainsi poursuivre l'impression de son livre sans devoir craindre de représailles. Si cette nouvelle mesure prise ravissait la presse et les libéraux, il n'en fut pas de même pour le ministre de l'Intérieur qui voyait en la promulgation de cette nouvelle loi une atteinte à son pouvoir et craignait une désorganisation complète de ses services. Soucieux de toujours respecter la loi à la lettre, Arnim-Boitzenburg resta très prudent et se renseigna, malgré l'accord donné par le roi, auprès du censeur qui lui confirma la dangerosité de l'ouvrage : « *Le censeur compétent, expert en la matière, le Conseiller privé Bitter, vit dans cette œuvre, d'une manière significative, l'un des 'écrits les plus dangereux' de l'époque.* »⁵³⁰ Le ministre de l'Intérieur ne pouvait certes agir contre la volonté du roi, mais il n'eut de cesse d'espionner les agissements de Bettina et de ses proches, et de les rapporter au roi. Ainsi, le 17 août 1843, il exposa au souverain l'accueil réservé au *Königsbuch* dans certains cercles et souligna lui aussi la dangerosité de l'ouvrage :

On ne peut nier que l'ouvrage anonyme de Madame Bettina von Arnim 'Dies Buch gehört dem König' n'ait provoqué une certaine sensation dans tous les cercles cultivés. (...) La vision exposée dans cet ouvrage est sans aucun

⁵²⁵ „dass eine ausdrückliche Bestimmung darüber nicht besteht, dass Dedicationen an des Königs Majestät ohne den Nachweis der Allerhöchsten Zustimmung von der Censur nicht zugelassen werden sollen“, dass „die Praxis aber (...) diesen Nachweis stets erfordert“ habe, „da die Einführung des entgegengesetzten Grundsatzes leicht Inconvenienzen nach sich ziehen könnte“. *Ibidem*, p. 460.

⁵²⁶ „Wir bekommen ein neues Preßgesetz. (...) Alle Bücher über zwanzig Bogen (d.h. 320 Seiten) werden zensurfrei“ *Aus dem Nachlaß Varnhagen's von Ense*, p. 83.

⁵²⁷ (1805-1876) écrivain critique de la période du Vormärz, marié à Fanny Lewald (1811-1889), écrivain féministe.

⁵²⁸ „da aber das Buch die zwanzig Bogen überzählte, so hab ichs ihn (der Zensur) nicht mehr in Händen gelassen“. *Ibidem*, p. 82.

⁵²⁹ „Ich bestimme: dass die in meinen Staaten erscheinenden Bücher, deren Text mit Ausschluß der Beilagen Zwanzig Druckbogen übersteigt, wenn sowohl der Verfasser als der Verleger auf dem Titel genannt ist, der Censur ferner nicht mehr unterworfen sein sollen“. Reden und Trinksprüche Sr. Majestät Friedrich Wilhelm des Vierten, Königes von Preußen, Leipzig 1855, p. 271.

⁵³⁰ „Der zuständige Zensor und Mann vom Fach, Geheimrat Bitter, sah in dem Werk bezeichnenderweise eine der „gemeingefährlichsten Schriften“ der Zeit.“ *„Der Geist muß Freiheit genießen“*, o.c., p. 161.

*doute le fruit d'un zèle excentrique à la limite du fanatisme destiné à défendre une conception abstraite du droit.*⁵³¹

Autrement dit, le ministre simplifiait la position de Bettina et conférait à cet ouvrage une origine philosophique, celle d'une conception universaliste de l'Etat, s'inscrivant dans la pensée libérale et s'opposant aux définitions organicistes préconisées par le courant conservateur. En revanche, les amis de Bettina n'en faisaient point état. On le constate dans la lettre par laquelle Alexander von Humboldt dut ainsi, lui aussi, justifier la parution de l'ouvrage de son amie. Dans un courrier en date du 8 août 1843, il écrivit au ministre :

*Il y a deux ans déjà, Madame von Arnim me demanda dans un courrier de lui obtenir la permission de pouvoir dédier à Sa Majesté le Roi un livre dont elle ne communiquait pas le contenu et le titre. (...) lorsque l'auteur me fit dire par ses filles que le livre était complètement imprimé et qu'elle voulait le transmettre par mon intermédiaire avec une lettre à Sa Majesté ; la remise eut lieu à Sanssouci, la lettre qui accompagnait le livre, dont je reçus également un exemplaire, était cachetée. Peu après, Madame von Arnim me fit savoir qu'elle ne donnait aucun exemplaire, qu'elle détruirait même tout le tirage si le livre déplaisait à Sa Majesté. Le roi m'ordonna de répondre 'Il répondrait lui-même à Madame von Arnim et la remercierait pour le livre transmis ; mais elle n'avait pas besoin de repousser la publication jusque là'. Quelques jours après, Sa Majesté écrivait à Madame Bettina von Arnim.*⁵³²

A partir du moment où Bettina comprit qu'Arnim-Boitzenburg n'avait pas le contrôle sur elle, elle en joua. Lui en retour, lorsqu'il comprit qu'il ne pouvait la contrôler à sa guise, n'eut de cesse de la surveiller. 3 mois après l'épisode du *Königsbuch*, l'ouvrage d'Adolf Stahr donnait au ministre de l'Intérieur l'occasion de justifier la censure de *Bettina von Arnim und ihr Königsbuch*, version allégée et plus accessible au grand public. Ne pouvant atteindre Bettina directement puisque le roi la protégeait, Arnim-Boitzenburg s'en prit à A. Stahr en justifiant qu'il ne faisait que son devoir. Dans un courrier du 21 novembre 1843 adressé au roi, Arnim-Boitzenburg expliqua pourquoi ses services durent interdire la parution de l'ouvrage en question :

L'auteur, qui, semble t-il après avoir été chargé de cours à l'Université de Halle et employé aux Deutsche Jahrbücher, serait maintenant professeur de lycée à Odenburg, Stahr, a présenté le livre en question dans une introduction en faisant un grand éloge de sa prétendue valeur pour la vérité et l'éducation de l'humanité, et reproduit ses pensées et ses remarques sur les croyances religieuses et sur l'Eglise, sur la position et la profession du souverain, sur la constitution et l'administration de l'Etat, sur une hégémonie arbitraire et

⁵³¹ „Es ist nicht zu verkennen, dass die anonyme Schrift der Frau Bettina von Arnim „Dies Buch gehört dem König“ in allen gebildeteren Kreisen ein gewisses Aufsehen gemacht hat. (...) Ohne Zweifel ist die in der Schrift dargelegte Weltsicht aus einem excentrischen an Fanatismus grenzenden Eifer für die abstracte Idee des Rechts hervorgegangen.“ *Die Welt umwälzen, Band 2, o.c., p. 475.*

⁵³² „Es sind bereits zwei Jahre, als Frau von Arnim mich schriftlich bat, ihr die Erlaubnis zu verschaffen, ein Buch, dessen Inhalt und Titel sie nicht bezeichnete, Sr. Majestät dem König zueignen zu dürfen. (...) als die Schriftstellerin mir durch ihre Töchter sagen ließ, das Buch sei völlig gedruckt und sie wolle es durch mich, mit einem Briefe Sr. Majestät überreichen lassen; die Übergabe geschah in Sanssouci, der Brief, der das Buch, von dem ich ebenfalls ein Exemplar erhielt, begleitete, war versiegelt. Bald darauf ließ mich Frau von Arnim wissen, dass sie keine Exemplare ausbebe, ja dass sie die ganze Auflage vernichten würde, wenn das Buch von Sr. Majestät missfällig aufgenommen würde. Der König befahl mir zu antworten „Es werde Frau von Arnim selbst für das übersendete Buch schriftlich danken sie brauche aber bis dahin die Publication nicht zu verschieben“. Wenige Tage darauf haben Sr. Majestät geruht, an Frau Bettina von Arnim zu schreiben.“ *Ibidem, p. 471.*

*égocentrique des fonctionnaires allant à l'encontre de la volonté du monarque et sur l'oppression insoutenable des prolétaires due aux rapports sociaux insupportables.*⁵³³

Nous pouvons remarquer au passage que la justification de l'interdiction de publication du livre de A. Stahr pouvait tout à fait s'appliquer à l'ouvrage de Bettina. Sentant l'obligation de devoir se justifier, Arnim-Boitzenburg se défendit de toute attaque personnelle en soulignant sa fidélité au souverain et à la loi qu'il dira appliquer à la lettre :

*La volonté de Votre Majesté annoncée par (ordre du 4 février c.) m'oblige à abandonner, dans l'expertise à rédiger, tout égard quant à la source de son contenu et à appliquer la loi dans toute sa rigueur.*⁵³⁴

Les termes « *tout égard quant à la source de son contenu* » prouve effectivement qu'Arnim-Boitzenburg faisait là un reproche au souverain pour avoir autorisé la publication de l'autre ouvrage avec un contenu similaire.

Un engagement dangereux pour ses alliés

Ce coup de maître réussi, Bettina poursuivit son engagement politique. Malgré « *des difficultés extrêmes de censure* », ⁵³⁵ surveillée par les services de Metternich et en particulier par Arnim-Boitzenburg, Bettina se décida à publier *Der Frühlingskranz* en hommage à Clemens, disparu en juillet 1842. La réaction des services de police ne se fit pas attendre.

A partir de courriers échangés entre 1799 et 1803, Bettina écrivit un roman épistolaire, modifiant le contenu des lettres échangées, voire la chronologie. L'épisode du *Königsbuch* n'était pas resté sans traces dans les esprits et Bettina dut une nouvelle fois affronter le ministre de l'Intérieur, qui, malgré la nouvelle loi et l'appui du roi, contrôlait tous ses agissements. Lorsqu'elle émit le souhait de publier un nouvel ouvrage, le ministre prussien de l'Intérieur chercha là aussi le moyen de l'en empêcher. Lors des recherches sur le *Armenbuch*, il avait pu faire arrêter Friedrich Wilhelm Schloeffel pour sa participation active et ses dénonciations du système, ainsi qu'Adolf Stahr qui avait fait paraître sa publication dans un style plus accessible au grand public. Pour la *Frühlingskranz*, sa relation avec les frères Bauer donna au ministre de l'Intérieur les arguments nécessaires :

'Der Frühlingskranz' fut confisqué en mai 1844 par la censure prussienne. La maison d'édition d'Egbert Bauer, un frère des deux jeunes hégéliens suspects,

⁵³³ „Der Verfasser, dem Anscheine nach ein ehemalige Privatdocent an der Universität zu Halle und Mitarbeiter an den Deutschen Jahrbüchern, jetziger Gymasial-Professor zu Odenburg, Stahr, hat darin das fragliche Buch in einer Einleitung mit hoher Anerkennung seines vermeintlichen Werthes für die Wahrheit und die Fortbildung der Menschheit characterisirt, dessen Gedanken und Ausprüche über religiösen Glauben und über die Kirche, über die Stellung und den Beruf des Regenten, über Staats-Verfassung und -verwaltung, über eine dem Willen des Monarchen widerstrebende eigenmächtige und eigensüchtige Herrschaft der Beamten und über die durch die gesellschaftlichen Verhältnisse zur Unerträglichkeit hinabgedrückte Lage der Proletarier, wiedergegeben.“ *Ibidem*, p. 475.

⁵³⁴ „Eurer Königlichen Majestät hierin verkündigter Wille macht es mir zur Pflicht, bei der Beurtheilung dieser Bearbeitung jede Rücksicht auf die Quelle ihres Inhaltes aufzugeben, und das Gesetz in seiner vollen Kraft wirken zu lassen.“ *Ibidem*, p. 476.

⁵³⁵ „extreme Zensurschwierigkeiten“ „Der Geist muß Freiheit genießen“, o.c., p. 161.

*Edgar et Bruno Bauer, était considérée comme hautement suspecte par les autorités. Le prétexte pour la saisie fut l'affirmation que le nom de l'auteur n'était pas mentionné sur la feuille du titre et que la dédicace au Prince Waldemar de Prusse était irrespectueuse. Celui-ci, cousin du roi Frédéric Guillaume IV, et ami des deux filles les plus âgées, Maximiliane et Armgart, venait depuis le début des années 1840 dans son salon. Afin d'obtenir une autorisation rapide de son livre, l'auteur s'adressa au roi. Ce n'est que sur son ordre que le livre put être diffusé en juin 1844.*⁵³⁶

Mis à part la rancœur qu'Arnim-Boitzenburg pouvait avoir envers Bettina, ses soupçons étaient justifiés par le contenu critique des ouvrages. La correspondance avec Clemens avait servi une nouvelle fois à Bettina à transmettre ses idées politiques et sociales. *Der Frühlingskranz* contenait des attaques vis-à-vis du régime royal que personne ne pouvait contester : « *En outre, même le recueil de lettres personnelles [entre Bettina et Clemens] la 'Frühlingskranz' qui paraissait anodin ne s'avérait pas dépourvu d'arrière-plan politique.* »⁵³⁷

Au fil du temps, de ses publications, de ses relations avec les autorités prussiennes, Bettina se forgea ainsi une personnalité, testant les limites de l'adversaire et évaluant les moyens pour éviter les embûches. Travailler avec elle pouvait ainsi être compromettant, surtout pendant ces années quarante. Herman Grimm témoigne de la dangerosité des demandes de parution de Bettina.

*Son gendre, Herman Grimm (1828-1901, fils de Wilhelm Grimm) écrivit plus tard dans ce contexte : 'Les années quarante constituèrent le dernier épanouissement des relations personnelles sur lesquelles la vie publique berlinoise reposa jusqu'au bouleversement de 1848 et durant quelques années par la suite. Une censure frileuse et omniprésente rendait impossible de traiter les choses qui faisaient bouger le monde entier au même niveau dans les journaux.'*⁵³⁸

Les risques pris par Bettina étaient grands et on peut se poser la question de savoir si elle était certaine de toujours pouvoir éviter la censure grâce à la protection du roi. Quelques phrases écrites de sa main à son fils Freimund le 21 août 1843 font ressortir une certaine sérénité de ses mots, sérénité qu'elle voyait chez Bruno Bauer et qui semblait l'avoir envahie et protégée de toute attaque :

⁵³⁶ „Im Mai 1844 wurde der „Frühlingskranz“ von der preußischen Zensur konfisziert. Den Behörden galt der Verlag von Egbert Bauer, einem Bruder der berühmten Junghegelianer Edgar und Bruno Bauer, als höchst verdächtig. Den Vorwand für die Beschlagnahme lieferte die Behauptung, der Name der Verfasserin fehle auf dem Titelblatte und die Widmung an den Prinzen Waldemar von Preußen sei respektwidrig. Dieser mit ihren älteren Töchtern Maximiliane und Armgart befreundete Cousin von König Frédéric Guillaume IV verkehrte seit Beginn der vierziger Jahre in ihrem Salon. Um eine baldige Freigabe ihres Buches zu erwirken, wandte die Autorin sich an den König. Erst auf seinen Befehl hin konnte das Buch im Juni 1844 ausgeliefert werden.“ *vom Herzen in die Feder*, o.c., p. 164.

⁵³⁷ „Zudem erwies sich jedoch auch der scheinbar harmlos persönliche „Frühlingskranz“ nicht ohne jeden politischen Bezug“. *„Der Geist muß Freiheit genießen“*, o.c., p. 161.

⁵³⁸ „Ihr Schwiegersohn Herman Grimm (1828-1901, Sohn Wilhelm Grimms) schrieb in diesem Zusammenhang später: „Die vierziger Jahre waren die letzte Blüthe des persönlichen Verkehrs, auf dem das öffentliche Leben bis zur Umwälzung von 1848, und auch dann immer noch eine Reihe von Jahren weiter in Berlin beruhte. Eine ängstlich herrschende Zensur machte es unmöglich, in Zeitungen die Dinge ebenbürtig zu behandeln, die alle Welt bewegten“. Hermann Grimm, *Bettine von Arnim*, in: Ders., *Das Jahrhundert Goethes. Erinnerungen zur deutschen Geistesgeschichte des neunzehnten Jahrhunderts*, (hrsg.) Reinhard Buchwald, Stuttgart 1948, p. 26 in: *Der Berliner Salon im 19. Jahrhundert*, o.c., p. 157.

*Friedmund a certainement lu dans le journal comment le livre du frère de Bruno Bauer fut confisqué en pleine nuit, avec le manuscrit, tout à fait illégalement. Mais fais-toi raconter cela par Bruno Bauer directement. Il en fait de nouveau imprimer un en ce moment et s'attend à ce qu'il soit également confisqué et reste très calme.*⁵³⁹

Ces quelques lignes laissent à penser que le rapport de force existant semblait également donner à Bettina von Arnim un certain piquant à ses démarches qu'elle semblait prête à affronter, d'autant plus que chaque action intentée contre la censure la grandissait encore un peu plus aux yeux de ses admirateurs qui suivaient de près tous ses mouvements.

Déstabilisation de l'entourage du roi

La déstabilisation des services du roi était une des stratégies de Bettina pour atteindre ses objectifs. Cette manière de faire était également une provocation dans le sens où elle poussait les autorités à agir contre elle. En se rapprochant du roi, Bettina tentait de dévoiler au souverain le système policier que ses ministres voulaient mettre en place alors que le roi lui-même s'y opposait. Elle tentait par conséquent de les discréditer auprès du chef de l'Etat et auprès du public :

*Bettina se battait de manière ciblée (...) contre ce dispositif, elle le provoquait par des procès et essayait – tels les représentants de la génération de mai 68 de notre siècle – de le faire sortir de sa réserve par des provocations, afin de démontrer tant au public qu'au roi le caractère philistin, dédaigneux et parfois brutal du dispositif.*⁵⁴⁰

L'implication du roi a incontestablement joué en faveur de Bettina. En acceptant qu'elle ne passe pas par les voies de la diplomatie classique, Frédéric Guillaume IV avait déstabilisé le système instauré autour de lui : « *Cela faisait partie de la campagne de Bettina contre la censure de mettre le roi à contribution par un comportement controversé par ses fonctionnaires.* »⁵⁴¹ Le premier ministre le lui avait souvent reproché et n'avait pas non plus hésité à lui parler ouvertement du règlement et du protocole. L'affaire du *Königsbuch* dont les feuilles arrivaient à l'impression sans que l'auteur ne soit nommé, avait été l'occasion d'un échange assez vif de lettres entre le ministre et le roi.

Afin d'alimenter une différence d'opinion déjà profonde, Bettina n'hésita pas à souligner au roi que ses ministres ne l'appréciaient pas et qu'ils étaient capables de tout pour lui créer des ennuis. Sur un ton théâtral, elle tourna ainsi au ridicule leurs démarches contre elle et essaya de les discréditer. « *Oh si ces ministres me*

⁵³⁹ „Von Bruno Bauers Bruder wird Friedmund in der Zeitung gelesen haben wie ihm mit nächtlichem Einbruch sein Buch konfisziert wurde noch samt dem Manuskript, ganz widerrechtlich. Doch das must Du dir von Bruno Bauer selbst erzählen lassen. er läßt jetzt wieder eins drucken und ist in der Erwartung daß es ebenfalls konfizirt werde und dabei ganz ruhig.“ *In allem einverstanden mit dir*, o.c., p. 48.

⁵⁴⁰ „Bettina kämpfte (...) gezielt gegen diesen Apparat, sie provozierte ihn mit Prozessen und versuchte ihn – ähnlich wie die Vertreter der 68er Generation unseres Jahrhunderts – durch Provokationen aus der Reserve zu locken, um den philiströsen, menschenverachtenden und gelegentlich brutalen Charakter des Apparates sowohl der Öffentlichkeit als auch dem König zu demonstrieren.“ *„Die Erfahrung anderer Länder“*, o.c., p. 20.

⁵⁴¹ „Zu Bettinas Feldzug gegen die Zensur gehörte es, den König in die Pflicht zu nehmen zu kontroverserem Verhalten gegen seine Behörden.“ *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 3*, o.c., p. 105.

tenaient, ils m'accuseraient de haute trahison. »⁵⁴² Par cette affirmation, Bettina en appelait à l'intervention du roi dont les ministres semblaient vouloir, tel un complot, tout engager pour lui nuire.

Une lettre de G. Sand et la confiscation de cette lettre furent là aussi prises comme prétexte par Bettina pour tourner en ridicule le comportement des services censoriaux. Les lettres étaient ouvertes et lues, ce qui donna matière aux services de la censure à soupçonner Bettina von Arnim et G. Sand d'échanger des propos communistes. Bettina s'en plaignit auprès du roi dans un courrier du 18 juillet 1845 et se justifia pour faire taire toute spéculation sur son compte et celui de G. Sand. Pour convaincre le souverain de l'erreur d'Arnim-Boitzenburg, elle lui posa directement la question de savoir s'il était finalement raisonnable de considérer une seule lettre comme une correspondance :

*Par exemple, on a fait allusion ces derniers temps dans une série d'écrits publics à une correspondance sur le communisme et le socialisme entre moi et George Sand ; cette correspondance n'a jamais existé ; car une seule lettre reçue d'elle et remise dans une collection de manuscrits célèbres ne peut être considérée comme une correspondance qui laisserait planer le doute sur mon intérêt pour les pauvres ; ce que l'on tente cependant de faire croire avec ces informations parues dans la presse.*⁵⁴³

Bettina agit ici de manière très subtile en dégradant les soupçons de la police et en les tournant au ridicule. Elle donne l'impression que le contenu de la lettre n'avait aucune importance et que seul le nom de G. Sand avec sa signature lui importait. Et pour discréditer encore plus les services de la censure, Bettina mit en avant le caractère émotionnel de cette lettre « *remise dans une collection de signatures célèbres* », que l'on ne pouvait confondre avec une correspondance à contenu politique. Bettina von Arnim souligna le côté émotionnel d'un tel envoi et tenta de réduire à néant les soupçons émis sur sa personne. Enfin, en rejetant le côté politique de sa correspondance avec G. Sand, Bettina tentait d'affiner son image publique : sa neutralité politique.

Affirmation de sa neutralité politique

L'objectivité politique paraissait à Bettina un élément supplémentaire important dans sa stratégie. Pour bien montrer au roi qu'elle n'était influencée par personne, elle affichait sa neutralité politique. Cette impartialité qu'elle recherchait en s'affichant ainsi, Bettina la prolongeait dans son salon qu'elle ouvrait à toutes les couleurs politiques du moment : « *Il lui était paru approprié de paraître candide en politique vis-à-vis du roi qu'elle essayait de gagner à ses demandes politiques.* »⁵⁴⁴ Elle lui avait ainsi affirmé « (...) *qu'elle ne lisait aucun journal, afin de le convaincre, qu'elle*

⁵⁴² „O hätten mich diese Minister in ihrer Gewalt, sie würden des Hochverraths mich schuldig befinden“. *Die Welt umwälzen, Band 1*, o.c., p. 129.

⁵⁴³ „Zum Beispiel hat man in dieser Letzen Zeit, in einer Reihe öffentlicher Blätter einen Briefwechsel über Communismus und Socialism zwischen mir und der Georg Sand besprochen; dieser Briefwechsel hat nie existiert; denn ein einziger Brief den ich von ihr empfangen und in eine Sammlung berühmter Handschriften schenkte kann nicht als Briefwechsel aufgeführt werden der mein Interesse am Armenwesen verdächtigte; was man durch diese Zeitungsnachrichten doch zu bewirken meint.“ *Ibidem*, p. 132.

⁵⁴⁴ „Dem König gegenüber, den sie für politische Anliegen zu gewinnen suchte, hielt sie es für zweckmäßig, als politisch unbedarft zu erscheinen.“ *Weibliches und Unweibliches der Bettina von Arnim*, o.c., p. 66.

ne connaissait pas les opinions des partis d'une affaire.»⁵⁴⁵ Pour cette même raison :

*Bettina fut souvent obligée par les événements, de faire de fausses déclarations pour des raisons tactiques (...). Sa façon de faire avec la presse est également un exemple tout aussi curieux que clair. Vis-à-vis du roi, qu'elle cherchait à gagner à ses objectifs en politique, elle tenait pour approprié de paraître naïve en politique.*⁵⁴⁶

En s'affichant politiquement neutre, elle avait le sentiment de mieux pouvoir faire passer ses messages. Loin de toute influence extérieure, elle espérait pouvoir le convaincre de l'authenticité de ses propos, de sa sincérité. C'était une manière de pouvoir gagner sa confiance.

⁵⁴⁵ „(...) dass sie keine Zeitungen lese, um ihn zu überzeugen, dass sie die Parteimeinungen von einer Sache nicht kenne.“ „... wider die Philister und die bleierne Zeit“, o.c., p.136.

⁵⁴⁶ „Bettina wurde oftmals von den Verhältnissen gezwungen, aus taktischen Gründen falsche Angaben zu machen (...). Dafür ist ihr Umgang mit der Presse ein ebenso kurioses wie einleuchtendes Beispiel. Dem König gegenüber, den sie für politische Anliegen zu gewinnen suchte, hielt sie es für zweckmäßig, als politisch unbedarft (naive) zu erscheinen.“ *Ibidem*, p. 135.

Conclusion partielle

Cette première partie a montré que l'engagement politique et social de Bettina von Arnim était alimenté par une volonté de réformes sociales tout en conservant à la tête de l'Etat un monarque conçu selon son idéal du *Volkskönig*. Nous avons vu que non seulement le contexte politique et social avait constitué une première embûche à ses élans, mais que venaient également se greffer dessus des considérations d'ordre plutôt personnelles avec le chef de la censure et une exclusion des femmes qui ne facilitait pas la démarche de notre auteur. Face à ses ambitions dans un contexte particulièrement difficile, Bettina von Arnim avait dû adapter ses tactiques, la première ayant été d'établir avec le souverain prussien une relation épistolaire qui, nous allons le voir en détail, lui donnait la proximité recherchée mais également la distance nécessaire à l'élaboration de ses plans.

Cette première partie a surtout mis l'accent sur son approche du roi et ses altercations avec la censure. Dans un contexte politique difficile avec un souverain dont on attendait de grands changements, Bettina von Arnim s'était faite le porte-parole du peuple pour dénoncer les conditions catastrophales des populations les plus pauvres et avait mis en garde contre ce sol miné qui lui paraissait dangereux.

La deuxième partie que nous abordons maintenant va mettre l'accent sur l'épistolaire, une arme utilisée par Bettina von Arnim pour lesquels les critiques du XXI^{ème} siècle s'accordent à dire qu'elle la maîtrisait avec une finesse inégalée pour son époque.

DEUXIÈME PARTIE : LES STRATÉGIES ÉPISTOLAIRES DE BETTINA VON ARNIM

Nous allons voir dans cette deuxième partie quelles étaient les caractéristiques du discours épistolaire de Bettina von Arnim et ce qui fait la particularité de son écriture. Les pratiques épistolaires chez Bettina von Arnim ont en effet transgressé plusieurs limites que nous souhaitons regarder de plus près. Nous verrons ensuite que les écrits de Bettina – d’abord à vocation intime – sont devenus publics, la lettre intime se muant en article de journal ou bien se développant sous la forme de livres, d’une part parce que ses engagements étaient de plus en plus conséquents, d’autre part parce que la politique menée par la monarchie se rigidifiait et rendait caduque la plupart des requêtes de Bettina.

Jusqu’en 1835, date à laquelle elle publia son premier ouvrage, ses échanges épistolaires avec Goethe, Bettina von Arnim avait entretenu différentes correspondances à caractère privé, entre autres avec Karoline von Günderode, Goethe, son frère Clemens, son époux Achim. La publication en 1835 de *Goethes Briefwechsel mit einem Kinde*⁵⁴⁷ marque une césure dans le sens où la lettre va perdre son caractère privé pour devenir public. Cependant, nous devons nuancer cette affirmation puisque Bettina ne publia pas ses lettres telles quelles mais après les avoir remaniées. Chaque lettre ayant ainsi fait l’objet d’une réécriture, il n’y a donc plus simple publication de lettres, mais création littéraire de la part de notre auteur. Cette réécriture avait surtout pour objectif d’embellir sa relation avec Goethe et ce n’est qu’en comparant les lettres originales de l’œuvre que les chercheurs ont découvert les modifications. Lors de la parution en 1835, personne ne savait que les lettres avaient été réécrites. Ce n’est qu’en 1929, lors de la mise en vente des manuscrits par la maison Henrici, que les chercheurs ont pu le constater. Selon l’analyse de Christine Planté, cette falsification de lettres se faisait « *à des fins esthétiques, morales ou d’intérêt personnel.* »⁵⁴⁸ Pour Bettina, il s’agissait de rehausser non seulement son admiration pour Goethe mais aussi l’intensité des sentiments qu’il avait éveillés en elle dans le cadre d’une relation à laquelle elle tenait beaucoup pour sa qualité et son prestige.

Un des traits caractéristiques de l’écriture de ses lettres à Goethe était la pratique de la séduction. Dans ses courriers au poète, Bettina utilise un vocabulaire pour charmer, n’hésitant pas, femme-enfant, à excuser ses erreurs ou son manque de savoir par sa jeunesse : « *je suis encore si jeune, que cela se laisse facilement excuser, si je suis ignorante* »⁵⁴⁹ ou à exprimer ouvertement son amour : « *Oui, je suis sacrilège, je pêche en dansant autour de toi tel un moustique autour de la lumière, et m’imagine que je pourrais en obtenir plus que n’obtient un moustique de la lumière.* »⁵⁵⁰ C’est aussi une raison pour laquelle *Goethes Briefwechsel mit einem Kinde* connut un si grand succès en Allemagne et à l’étranger et fut rejeté si catégoriquement par la famille de Bettina. Clemens se demanda comment Savigny, tuteur après la mort d’Achim, avait pu autoriser une telle publication et tenta de faire entendre raison à sa sœur en lui demandant s’il ne lui restait pas un peu de pudeur vis-à-vis de son défunt mari.

⁵⁴⁷ Cf. Ulrike Growe, *Das Briefleben Bettine von Arnims: vom Musenanruf zur Selbstreflexion; Studie zu „Goethe's Briefwechsel mit einem Kinde“, „Die Günderode“ und „Clemens Brentano's Frühlingskranz“*, Würzburg, Königshausen und Neumann, 2003.

⁵⁴⁸ Christine Planté, *L’épistolaire, un genre féminin ?*, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 14.

⁵⁴⁹ „Ich bin doch noch so jung, daß es sich leicht entschuldigen läßt, wenn ich unwissend bin“

http://books.google.de/books?id=7C4HAAAAQAAJ&pg=RA1-PA183&lpg=RA1-PA183&dq=%22Der+Vater+hat+mich+z%C3%A4rtlich+geliebt%22&source=web&ots=wBbKocsZoi&sig=ZtUI_KAhC3pWfbH8rkDyrQ2A8U&hl=de&sa=X&oi=book_result&resnum=1&ct=result#PRA1-PA188,M1

⁵⁵⁰ „Ja, ich bin frevelhaft, ich sündige, dass ich Dich umtanze wie eine Mücke das Licht und mir einbilde, ich könnte mehr davon haben, als eine Mücke vom Licht hat“. „*Alles aus Liebe, sonst geht die Welt unter*“ o.c., p. 24.

Bettina, bien consciente de la transgression des conventions dont elle faisait preuve, rapporta, dans la préface, l'opinion de l'imprimeur en expliquant, qu'elle avait certes eu quelques doutes quant à la publication de ses écrits, mais que l'imprimeur avait finalement su les effacer :

*Alors que j'étais occupée à classer ces papiers pour l'impression, on a voulu me convaincre à plusieurs reprises de laisser de côté certains passages ou de les tourner autrement, parce qu'ils pouvaient donner lieu à de fausses interprétations. (...) Parmi tous les conseillers, il ne s'en est trouvé qu'un seul dont le conseil m'a plu, il disait : 'Ce livre est pour les bons, pas pour les méchants, seules de mauvaises gens peuvent mal l'interpréter, laissez tout comme c'est, cela donne au livre sa valeur, et on ne peut que vous remercier de la confiance que vous avez, personne n'interprétera mal ce qu'un honnête homme ne peut mal comprendre'.*⁵⁵¹

En dévoilant des détails de leur relation intime – « *Tes yeux dans les miens, un baiser de toi sur ma bouche* »⁵⁵² –, Bettina choquait ses lecteurs et en avait parfaitement conscience. Outre le contenu, elle provoqua encore plus son public en dédicant le livre à celui qui l'avait incitée à le publier, le prince Pückler-Muskau.⁵⁵³ Le 4 juillet 1834, elle écrivit à Clemens « ... *mais je dédis les deux premiers volumes à quelqu'un qui va faire hurler le monde et me lapider.* »⁵⁵⁴ Les réactions seront vives, la famille tentera d'exercer une pression morale sur Bettina en lui peignant un tableau noir sur l'avenir de ses enfants ; Clemens en appellera à la morale, la pudeur. Puis, au défunt mari et à Goethe, qui vivants, n'auraient jamais permis une telle publication. Bettina s'en amusera beaucoup et publiera son livre.

Cette première publication marque donc une césure esthétique et stylistique, qui sera suivie par une autre : le renvoi des frères Grimm en 1837 introduira la deuxième césure qui sera visible à partir de la publication en 1840 de *Die Günderröde*, puis en 1843 de *Dies Buch gehört dem König*. Dans deux styles différents, le premier sur la base de lettres remaniées, le second sur celle de dialogues fictifs, l'écriture de Bettina devient politique et engagée. Le *Königsbuch*, que Bettina avait dédié au roi, constitue de plus une autre césure puisqu'il sera considéré par Frédéric Guillaume IV et son entourage ministériel comme un abus de confiance de la part de Bettina et salué par la *Jeune Allemagne* et les opposants au régime royal. Varnhagen von Ense avait noté : « *Après que le roi ait continué à lire et parlé de ce qu'il venait de lire, son humeur changea et il devint très mécontent.* »⁵⁵⁵ Bettina en

⁵⁵¹ Bettina von Arnim, *Dies Buch gehört dem König*, 1843 „Während ich beschäftigt war, diese Papiere für den Druck zu ordnen, hat man mich vielfältig bereden wollen, manches auszulassen oder anders zu wenden, weil es Anlaß geben könne zu Mißdeutungen. (...) Unter den vielen Ratgebern war nur einer, dessen Rat mir gefiel; er sagte: „Dies Buch ist für die Guten und nicht für die Bösen; nur böse Menschen können es übel ausdeuten, lassen Sie alles stehen, wie es ist, das gibt dem Buch seinen Wert, und Ihnen kann man auch nur Dank wissen, daß Sie das Zutrauen haben, man werde nicht mißdeuten, was der gute Mensch nie mißverstehen kann“.

⁵⁵² „Ein Blick von Deinen Augen in die meinen, ein Kuß von Dir auf meinen Mund“

http://books.google.de/books?id=7C4HAAAAQAAJ&pg=RA1-PA183&lpg=RA1-PA183&dq=%22Der+Vater+hat+mich+z%C3%A4rtlich+geliebt%22&source=web&ots=wBbKocsZoj&sig=ZtUI_KA_hC3pWfbH8rkcDyrQ2A8U&hl=de&sa=X&oi=book_result&resnum=1&ct=result#PRA1-PA188,M1

⁵⁵³ Prince Hermann Ludwig Heinrich von Pückler-Muskau, (1785-1871). Architecte paysagiste, orientaliste et écrivain allemand.

⁵⁵⁴ „... die zwei ersten Bände aber eigne ich jemand zu, worüber die Welt schreien wird, und mich steinigen“ Birgit Weißenborn, *Bettina von Arnim und Goethe – Topographie einer Beziehung als Beispiel weiblicher Emanzipation zu Beginn des 19. Jahrhunderts* – Frankfurt/Main, Peter Lang, Europäische Hochschulschriften, 1987, p. 110.

⁵⁵⁵ „Nachdem der König weitergelesen und über das Gelesene gesprochen hat, ist seine Stimmung wahrer Unwille geworden.“ *Kritische Stimme in Preußen, o.c.*, in: *Akteure eines Umbruchs, o.c.*, p. 15.

fut informée et choisit la prudence afin de ne pas gacher toutes ses chances auprès du roi :

*La réaction mitigée de Frédéric Guillaume IV sur son ‚Königsbuch‘ conduisit finalement à ce qu’elle abandonne tout d’abord au printemps 1843 ‘la correspondance interne avec le roi et ses requêtes politiques et sociales’.*⁵⁵⁶

Ces deux premières publications seront suivies de *Clemens Brentanos Frühlingskranz aus Jugendbriefen ihm geflochten, wie er selbst schriftlich verlangte, Ilius Pamphilius und die Ambrosia* et du deuxième *Königsbuch, Gespräche mit Dämonen*. Ces publications montrent non seulement l’engagement politique de Bettina von Arnim, mais également sa compétence politique. Si le deuxième *Königsbuch* n’a pas reçu tant l’attention du roi et du public, les deux autres ouvrages ont été saisis par la censure, ce qui montre bien que leur contenu était estimé porteur de critique politique et engagé, ce que le roi, nous l’avons dit, ne voyait pas.

Rappelons, avant d’analyser de façon détaillée les principales stratégies épistolaires de Bettina, le fait qu’elle paraît avoir assimilé les consignes que diffusaient les manuels en matière d’art épistolaire.⁵⁵⁷ Cela peut se vérifier aussi bien dans les éléments qui structuraient les lettres tout comme dans les particularités d’un style qui se devait, aux dires des auteurs de manuels, de s’inspirer de la conversation : Bettina a gardé ces éléments, mais les a transposés, repensés, ajustés à sa manière.

Une lettre est censée commencer par un « exorde », un compliment, parfois une captation de bienveillance, sauf, préconisaient ces manuels, lorsque les lettres se situent dans un cadre familial.⁵⁵⁸ Dans ce dernier cas, l’usage était de se servir de termes manifestant la joie d’avoir un échange épistolaire ou au contraire renfermant un reproche si le partenaire était resté silencieux. Or, on pourra observer que cet usage recommandé pour le cadre familial a été préservé par Bettina dans ses lettres à Savigny et qu’en revanche ses entrées en matière dans ses lettres au roi de Prusse sont certes rédigées sur un ton cérémonieux qui relève de l’étiquette de la cour et conservent ainsi une trace des exordes anciens, bien qu’elles ne renferment pas pour autant de formulations codées et interchangeableables dans la mesure où, même dans ce contexte, Bettina préféra écrire des débuts *in medias res*.

Après cet « exorde », les manuels recommandaient de passer à la « narration ». En ce qui concerne ce deuxième point, les pratiques du XVIII^{ème} siècle ont favorisé la transformation de certaines missives en véritables « gazettes » narratives riches en anecdotes et mélangeant nouvelles familiales, sociales, politiques, et « *tendres épanchements du moi* ». ⁵⁵⁹ Sur ce point, Bettina s’inscrit dans la tradition de telles gazettes, du moins quand elle énumère différents petits faits et raconte divers épisodes ; cependant, elle s’écarte en fait très souvent de ce modèle de la « gazette » dans la mesure où, derrière cette apparente mondanité qui feint de

⁵⁵⁶ Bettine von Arnim, *Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 725.

⁵⁵⁷ Cf. Marie-Claire Grassi, *L’art de la lettre au temps de La Nouvelle Héloïse et du romantisme*, Genève, Slatkine, 1994. L’article « Lettre » dans le *Dictionnaire raisonné de la politesse et du savoir-vivre* d’A. Montandon, o.c., p., 543-563, dû à Marie-Claire Grassi, propose une synthèse de divers manuels des XVIII^e et XIX^e siècles dont nous inspirons ici.

⁵⁵⁸ Cf. *Ibidem*, p. 548.

⁵⁵⁹ Cf. *Ibidem*, p. 550.

toucher un peu à tout et qu'elle n'abandonne pas, elle privilégie en fait dans chaque lettre un thème unique, celui du but qu'elle a choisi de défendre.

Dans la tradition épistolaire, la conclusion sert quant à elle à « *repenser sa relation à l'autre* », ⁵⁶⁰ à exprimer un dernier élan du cœur ou à prendre poliment congé. Les lettres au roi se terminent effectivement par ces marques d'attention pleines de déférence. En revanche, les lettres à Savigny s'interrompent parfois plus spontanément et sont assorties d'un ou deux postscriptums. En somme, le transfert des usages épistolaires opéré par Bettina illustre le fait qu'elle se détourne de ce qui avait été par le passé des lettres de cérémonie, purement codifiées, mais que son style se fait plus affecté quand elle écrit au roi, ce qui les rend différentes des autres ; quand on lit aujourd'hui ses courriers au roi, il est impossible d'oublier la noblesse du destinataire, car la contrainte du cérémonial l'emporte malgré tout sur la liberté habituelle du style personnel de Bettina. Il n'empêche que, quelque soit le partenaire auquel elle s'adresse, aucune de ses lettres ne se réduit à l'application de recettes ou à l'imitation d'un modèle généré par un manuel.

Etant donné sa longue pratique de ce genre, le choix que fit Bettina de continuer à recourir à l'écriture épistolaire, « *une activité éminemment sociale* » ⁵⁶¹ – et ce à une date à laquelle les historiens font remonter « le déclin » de la mode épistolaire ⁵⁶² –, était incontestablement délibéré. Bettina qui avait choisi de prendre position sur les problèmes de son temps avait adopté le style épistolaire car il lui offrait plusieurs avantages : tout d'abord, une certaine distance par rapport à l'événement. Ainsi, lorsque Bettina von Arnim souhaitait défendre une cause, elle mettait souvent en avant sa neutralité politique ou bien le fait qu'on lui attribuait un certain crédit auprès du roi qui lui permettrait de sauver une situation. Ensuite, cette distance impliquait une certaine neutralité qu'elle n'hésitait pas à souligner. Et enfin, cette neutralité, à son tour, lui donnait un certain recul qui lui permettait de structurer sa pensée et de choisir ses arguments. Ses lettres faisaient ainsi l'objet d'une longue réflexion préalable. Lorsque Bettina fit publier ses correspondances, elle appliqua également cette méthode pour ses livres issus de correspondances remaniées : *Die G nderode, Clemens Brentanos Fr hlingskranz aus Jugendbriefen ihm geflochten, wie er selbst schriftlich verlangte* et *Ilius Pamphilus und die Ambrosia*.

De plus, les possibilités d'utilisation des lettres étaient très nombreuses et Bettina comprit très vite qu'elle pouvait s'en servir telle une arme. Toute son œuvre et son engagement reposent sur des lettres écrites, très souvent retouchées, toujours travaillées, et dans la majeure partie des cas, publiées pour faire pression. Les allusions qu'elle se contente de faire au détour d'une phrase rendent la compréhension des textes particulièrement difficiles sans connaissance du contexte social, historique, politique et privé de Bettina von Arnim :

La signification de l'écriture épistolaire dans l'œuvre de B. est bien la caractéristique la plus importante d'une œuvre qui, notamment en raison de cette signification, est encore aujourd'hui difficile à cerner et encore plus difficile à insérer dans un cadre courant de l'histoire littéraire. ⁵⁶³

⁵⁶⁰ Cf. *Ibidem*, p. 551.

⁵⁶¹ *L'Europe des lettres*. o.c., p. 53.

⁵⁶² Cf. *Ibidem*, p. 561.

⁵⁶³ „Die Bedeutung epistolarischen Schreibens im Werk B.s ist wohl die gewichtigste Eigentümlichkeit eines Oeuvres, das nicht zuletzt ebendieser Bedeutung wegen noch heute schwer zu erschlie en und noch schwerer in g ngige literar-historische Raster einzufügen ist.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe. Band 4*, o.c., p. 717.

Cette complexité incite les chercheurs à relire sans cesse les documents écrits par Bettina car des pans de leur implicite y restent souvent encore à décoder. Alors que les lettres d'auteurs constituent en général un complément à leur œuvre, celles de Bettina von Arnim constituent précisément un pan essentiel de son œuvre et « (...) *sont sans aucun doute une mine on ne peut plus foisonnante de détails historiques et de connexité.* »⁵⁶⁴ De plus, ses livres publiés ont pour fondement les lettres échangées, issues souvent de conversations émanant de son salon. L'œuvre de Bettina ne peut se concevoir sans l'échange d'opinions lors de ses conversations de salon : « *Les livres publiés par B. laissent apercevoir au premier coup d'œil que la lettre et la forme qui lui est apparentée de la conversation salonique constituent sans exception le modèle dominant de sa construction.* »⁵⁶⁵ On constate ainsi :

(...) *que l'œuvre-lettres volumineuse de B. est à côté de son énorme richesse informative historico-biographique également un témoignage d'une manière de procéder qui lui permet très tôt de ne pas respecter les frontières entre un discours mis en scène et authentique, tout comme celles entre la communication d'ordre privé et la communication publique.*⁵⁶⁶

On distingue ainsi trois sortes de correspondances. Ses correspondances avec Karoline von Günderode, Clemens Brentano et Philipp Nathusius sont à la base un épistolaire privé que Bettina remanie pour devenir public. Sa correspondance avec Goethe est un peu différente puisque Bettina n'avait pas pour objectif premier de faire passer des messages politiques et sociaux comme dans les trois correspondances pré-citées – même si elle le fait – recherchant avant tout à embellir sa relation avec Goethe. Elle a donc surtout mis l'accent sur la beauté et la profondeur de leur relation et l'impression qui en resterait au lecteur. Avec le roi, c'est encore différent dans le sens où elle ne retouche pas leurs échanges. Le roi reçoit le produit fini. Le contenu de ses échanges n'est cependant pas brut, il a fait l'objet d'une réflexion, le plus souvent communiquée à un tiers, et le cas échéant, a été remanié selon la réaction plutôt positive ou plutôt négative du tiers en question. Ce remaniement du contenu a pu l'être soit lors d'un échange de lettres préalable avec ce tiers, soit à la suite d'une conversation de salon.

On peut conclure que, de manière générale, les lettres de Bettina étaient par conséquent quasiment toujours travaillées et le plus souvent remaniées : dans le cadre de ses ouvrages, avant publication, dans le cadre de sa correspondance avec le roi, avant l'envoi de la lettre. L'écriture de ses lettres faisait par conséquent toujours l'objet d'une mise en scène, voire d'une recherche d'effets spéciaux.⁵⁶⁷

Bettina, qui avait passé une partie de son enfance de 1797 à 1802⁵⁶⁸ chez Sophie von La Roche « *fut durablement imprégnée (...) de cette tension entre l'épistolaire féminin autorisé (...) et l'activité sanctionnée par la société quand il s'agissait d'une*

⁵⁶⁴ „(...) sind ohne Zweifel eine überaus reichhaltige Fundgrube historischer Details und Zusammenhänge.“ *Ibidem*, p. 717.

⁵⁶⁵ „Die von B. veröffentlichten Bücher lassen bereits auf den ersten Blick sichtbar werden, daß der Brief und die ihm verwandte Form des Salongesprächs durchweg das dominante Muster ihrer Konstruktion bilden.“ *Ibidem*, p. 717.

⁵⁶⁶ „(...) daß das umfangreiche Brief-Œuvre B.s neben seinem enormen historisch-biographischen Informationsgehalt auch Zeugnis eines Verfahrens ist, mit dem sie schon sehr früh die Grenzen zwischen inszeniertem und authentischem Ausdruck ebenso unterlief wie diejenigen zwischen privater und öffentlicher Kommunikation.“ *Ibidem*, p. 718.

⁵⁶⁷ Cf. *Ibidem*, p. 739.

⁵⁶⁸ Cf. *Zwischen Romantik und Revolution*, o.c.

femme de lettres qui publiait. »⁵⁶⁹ La lettre était par conséquent une « *habile manœuvre de camouflage* »⁵⁷⁰ qui lui permit de publier ses livres. Et Bettina connaissait parfaitement la valeur, le poids et l'impact qu'une lettre privée pouvait avoir lorsqu'elle était publiée. En effet, lorsque Sophie von La Roche avait édité en 1771 « *Geschichte des Fräuleins von Sternheim* », ⁵⁷¹ son roman épistolaire fut accueilli par un public enthousiaste et d'emblée il compta parmi les œuvres qui ont non seulement particulièrement influencé l'époque de l'*Empfindsamkeit*, mais surtout parmi celles qui sont à l'origine du roman féminin. L'authenticité qui ressort de la lettre privée et qui fit le succès de son livre, peut contribuer à expliquer le choix de Bettina von Arnim pour ce type de textes. L'authenticité présumée de ses lettres au départ privées justifiait ainsi la légitimité de leur contenu supposé véridique : « *En effet, en raison de son rapport à la sphère privée, une aura de l'authentique constituait le propre de la lettre féminine.* »⁵⁷² Remaniées, les lettres de Bettina devenaient des armes dont l'objectif était de faire pression.

Revenons à sa correspondance à partir du renvoi des frères Grimm puisque c'est là qu'elle devient politique, son destinataire privilégié étant le roi de Prusse. En raison du statut de son interlocuteur et ses intentions, Bettina devait par conséquent écrire de manière réfléchie et stratégique. U. Püschel, qui s'est plus particulièrement penchée sur la correspondance avec le souverain, définit quatre phases dans cette correspondance. Tout d'abord, les années 1839 à 1843 qu'elle qualifie de période remplie d'espérance pour Bettina et le peuple. Ensuite, la période allant de 1844 à 1847 traduit le temps des déceptions : la question sociale s'aggravait et malgré ses ouvrages et ses multiples conseils, Bettina n'était pas entendue par le roi. Vint ensuite le temps de la révolution. Et enfin, les années 1850 jusqu'à sa mort.

Dans le cadre de notre auteur, le remaniement de ses propres lettres et de celles de ses destinataires, fait entrer « *ici de plain-pied dans le domaine de la création littéraire à partir de la matière épistolaire* »⁵⁷³ pour obtenir « *un genre hybride à mi-chemin entre l'écrit intime et le roman, le texte épistolaire et la biographie à deux voix, truffé d'emprunts, de citations et d'interpolations, authentique et anachronique sans complexes.* »⁵⁷⁴

⁵⁶⁹ „wurde (...) von dieser Spannung zwischen erlaubtem weiblichen Briefschreiben (...) und der gesellschaftlich sanktionierten Tätigkeit einer publizierenden Schriftstellerin nachhaltig geprägt.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe. Band 4, o.c.*, p. 719.

⁵⁷⁰ „geschicktes Tarnmanöver.“ *Ver-Öffentlichung des Privaten, o.c.*, p. 43.

⁵⁷¹ Sophie von La Roche, *Geschichte des Fräuleins von Sternheim*, Orig.-Ausg., vollst. Ausg. nach d. Erstdr. von 1771, München, Dt. Taschenbuch-Verl., 2007.

⁵⁷² „Aufgrund seiner Bindung an die Sphäre des Privaten nämlich war dem weiblichen Brief eine Aura des Authentischen eigen.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe. Band 4, o.c.*, p. 719.

⁵⁷³ *L'Europe des lettres. o.c.*, p. 316.

⁵⁷⁴ *Ibidem*, p. 316.

CHAPITRE I : L'ÉCRITURE AU SERVICE DES CAUSES QU'ELLE A DÉFENDUES

L'injustice, moteur de ses engagements

Une des remarques autoréflexives de Bettina illustre l'intrication qu'elle établit entre action sur le terrain et écriture épistolaire. Elle détaille, dans une lettre à W. Grimm, en quoi réside la marginalité qu'elle ressent comme une des composantes de son identité : d'une part, elle aurait souffert du fait que ses positions susciteraient toujours non pas la compréhension mais la contradiction, et que cela la ramenait à elle-même, puisqu'on ne prolongerait pas le chemin qu'elle choisissait ; d'autre part, les décisions que d'autres auraient alors pris à sa place n'auraient pas été concluantes, ce qui, également, l'aurait incité à se fier à sa « voix intérieure ».

*Des autres, je n'ai jamais récolté d'autre conseil que celui d'une contradiction, je me suis toujours trouvée seule, et les fois où l'on a agi sans me faire participer, il n'en est rien ressorti de convaincant, si bien que je me suis accoutumée à agir seule et en fonction de ce que me disait ma voix intérieure.*⁵⁷⁵

On peut voir dans cette introspection une autojustification de son anticonformisme pérenne, lequel se manifeste même en 1839, alors qu'elle a dépassé la cinquantaine. Il ne s'agit pas pour nous de contester une telle affirmation, même s'il serait toujours envisageable de recenser les bons conseils qui auraient pu être dispensés à Bettina par son entourage en dépit de cette autonomie dont elle se réclame, mais il nous semble plus pertinent de souligner ce qui relève de l'écriture du for privé. On constate en effet que sa prédilection pour l'écriture épistolaire est aussi une conséquence de la situation existentielle telle qu'elle se l'assigne, de cette forme de solitude intérieure, une solitude non seulement matérielle mais aussi surtout intellectuelle et morale.

Cette solitude provenait apparemment du fait qu'elle avait l'impression d'agir à contre-courant de la culture dominante puisque Bettina von Arnim avait choisi l'écriture pour exprimer son soutien à ceux qu'elle considérait comme des victimes, nous l'avons signalé plus haut. Nous souhaitons souligner ici la diversité des statuts sociaux de ces personnes dont elle plaidait la cause auprès du roi, lorsqu'un ami ou un inconnu était victime, à ses yeux, d'une injustice, Bettina n'hésitant pas à écrire en sa faveur. Sa fille, Maximiliane, disait de sa mère qu'elle était l'« *avocate des pauvres et des malheureux, des opprimés et des persécutés*. »⁵⁷⁶ Bettina a en effet souvent pris sa plume pour écrire à son destinataire privilégié, Frédéric Guillaume IV, qu'elle tentait de convaincre d'agir comme un *Volkskönig*. De manière générale, Bettina a souvent pu obtenir une peine plus indulgente pour ses protégés. Son bilan est par conséquent relativement positif et l'influence qu'elle a eue se traduit par ses courriers et les réponses du roi au cœur de cette partie.

Certains cas en faveur desquels elle plaidait relevaient de la volonté d'affirmer contre vents et marées que chacun devait pouvoir exercer sa liberté de jugement et concernaient le civisme de personnalités dont l'orientation idéologique était libérale,

⁵⁷⁵ „Ich habe bis jetzt von niemandem Rat erhalten nur Widerspruch, in allem hab ich allein gestanden, und wo man ohne meine Teilnahme gehandelt hat da ist nichts gescheutes herausgekommen und ich hab mich gewöhnt allein zu tun und zu lassen was mir die innere Stimme sagt.“ Brief an Wilhelm Grimm [Februar/März 1839], in: *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 66. Bettina utilisait aussi la formule « innerer Genius », cf. aussi la note 4 de notre introduction.

⁵⁷⁶ „Anwalt der Armen und Unglücklichen, der Unterdrückten und Verfolgten.“ *Maxe von Arnim, Tochter Bettinas* – o.c., p. 43, in: *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 750.

voire national-libérale. La première affaire, nous l'avons vu, avait été celle des frères Grimm pendant laquelle elle avait appris les rudiments de la diplomatie : « *Pour Bettine, les discussions relatives à l'embauche des frères Grimm ont constitué un temps d'apprentissage important sur la voie d'une femme de lettres politique.* »⁵⁷⁷ C'est également le début de sa réflexion politique comme l'a prouvé son courrier à Wilhelm Grimm du 10 février 1839 :⁵⁷⁸ « *Ses idées politiques et sociales y prennent également racine, l'Etat idéal dont elle rêvait. C'est la raison de son intervention pour les tisserands silésiens dans le besoin tout comme pour les Polonais révoltés.* »⁵⁷⁹ Après ce succès, même si nous avons vu qu'il ne lui revenait pas entièrement, Bettina, elle, en était ressortie une nouvelle fois avec l'impression de triompher – la première fois, c'était en tant qu'écrivain avec *Goethes Briefwechsel mit einem Kinde*, la seconde fois en tant qu'intermédiaire des frères Grimm. Elle eut alors le sentiment, de par son réseau de personnes influentes, mais surtout grâce à son contact privilégié avec le roi, qu'elle pouvait aider à réformer un Etat non conforme à son idéal et que sa mission était d'intervenir là où l'arbitraire et l'injustice prévaudraient sur la justice.

Ainsi, Hoffmann von Fallersleben qui avait perdu son poste de professeur en 1842 – « *Son nom est un terme brûlant en Prusse depuis les 'Lieder eines Unpolitischen' (1840/41) ; il y a un dossier sur lui, ses déplacements sont enregistrés, il n'est pas prêt de se défaire de cette étiquette* »⁵⁸⁰ – et avait dû quitter la Prusse en raison de ses idées libérales – « *il avait besoin de la permission de 'consommer sa petite pension à l'étranger (Weimar) dans un lieu avec une bibliothèque* »⁵⁸¹ – était, comme le souligne U. Püschel, le genre de personnes que Bettina défendait « *avec une opiniâtreté, et même avec vigueur (...).* »⁵⁸²

Le renvoi du directeur musical général de l'Opéra de Berlin, Gasparo Spontini, un Italien qui détenait ce poste depuis presque vingt ans sous la protection de Frédéric Guillaume III, fut également une des causes à laquelle elle se mêla :

« (...) en raison de sa position indépendante et privilégiée depuis le début, il avait attiré la jalousie sur lui. En janvier 1841, il fut accusé d'avoir critiqué le comportement du roi. Il fut peu après accusé d'insulte envers Sa Majesté et condamné à 9 mois de détention. »⁵⁸³

C'était là une question de principe car, en fait, Bettina n'appréciait pas particulièrement la musique de Spontini, elle la trouvait même ennuyeuse comme un courrier adressé à Achim le 9 juin 1825 en atteste : « *Savigny m'a emmenée voir*

⁵⁷⁷ „Für Bettine waren die Auseinandersetzungen um die Einstellung der Brüder Grimm eine wichtige Lehrzeit auf dem Wege zu einer politischen Schriftstellerin. Sie hatte gelernt, durch Provokationen die opportunistischen Beamten zu Stellungnahmen zu zwingen.“ „*Herzhaft in die Dornen der Zeit greifen...* o.c., p. 267.

⁵⁷⁸ *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 68.

⁵⁷⁹ „Darin wurzeln auch ihre politischen und sozialen Ideen, der Idealstaat, den sie sich erträumte. Daher ihr Eintreten für die notleidenden schlesischen Weber wie für die aufständischen Polen.“ *Selbstsorge als Staatskunst*, o.c., p. 50.

⁵⁸⁰ „Sein Name ist ein Reizwort in Preußen seit den „Liedern eines Unpolitischen“ (1840/41); über ihn gibt es ein Dossier, seine Bewegungen werden registriert, seinen Stempel wird er nicht los.“ *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft*, Band 3, o.c., p. 118.

⁵⁸¹ „er brauchte die Erlaubnis, „seine geringe Pension im Ausland (Weimar) zu verzehren an einem Ort wo eine Bibliothek sich befindet.“ *Ibidem*, p. 118.

⁵⁸² „(...) mit einer Hartnäckigkeit, ja Penetranz (...)“ *Ibidem*, p. 118.

⁵⁸³ „(...) hatte wegen seiner unabhängigen und privilegierten Stellung von Anfang an viel Neid erregt. Im Januar 1841 soll er das Verhalten des Königs kritisiert haben. Darauf wurde er wegen Majestätsbeleidigung angeklagt und zu 9 Monaten Festungshaft verurteilt.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften*, Band 3, o.c., p. 720.

*‘Alcidor’, on s’est tous très ennuyés, moi-même, je n’ai pas tenu jusqu’à la moitié, ... ce n’est donc pas si grave, que tu ne l’ai pas vu. »*⁵⁸⁴ Bettina rédigea cependant un courrier au souverain pour prendre sa défense. Cette lettre présente la particularité d’être une lettre seulement semi-privée puisqu’elle fut publiée le 11 mai 1841 dans le *Augsburger Allgemeine Zeitung*⁵⁸⁵ sous la forme d’un article, apparemment uniquement informatif, non signé, où les seules traces de personnalisation du ton se relèvent dans l’emploi d’épithètes laudatives (par exemple dans la formule patriotique « die *schöne* Inschrift « Mit Gott, für König und Vaterland »), le reste de l’article consistant en une sélection de faits allant dans le sens du plaidoyer.⁵⁸⁶

Ces quelques cas ont permis à Bettina, après l’affaire des Grimm, de toujours rester en relation épistolaire avec Frédéric Guillaume IV, de lui demander de petits services en l’incitant à un bon geste envers la personne touchée, toujours dans l’idée du *Volkskönig* bon et généreux envers son peuple. Pour Bettina, chaque petit geste du roi en faveur de ses sujets allait dans le sens de la réconciliation qu’elle voulait établir entre les deux parties. Même discret, chaque geste était un pas vers le peuple et lui semblait bénéfique à l’image que le souverain donnait dans sa relation avec ses sujets.

Cependant, la situation sociale tendue qui s’était traduite par le soulèvement des tisserands silésiens en juin 1844 avait été marquée un mois plus tard par un événement qui avait donné une nouvelle fois à Bettina l’occasion de s’engager auprès du roi. Les catégories des personnes qu’elle entendait contribuer à protéger appartenaient alors à des détenus. C’était donc le pouvoir judiciaire qu’elle mettait ici en question. Mais il n’est pas pour autant licite de déceler sous sa plume des intentions subversives puisque c’est au contraire dans le pouvoir royal qu’elle place sa confiance. Un attentat contre le roi Frédéric Guillaume IV était venu prouver que la situation politique et sociale de la Prusse devenait insupportable pour le peuple. Heinrich Ludwig Tschech,⁵⁸⁷ maire de Storkow depuis 1832, combattait la corruption et la pauvreté, et se fit ainsi de nombreux ennemis influents. Il fut déchu de ses fonctions en 1840 sans pouvoir retrouver de nouvel emploi et perdit tout droit à une pension. Après avoir tenté à plusieurs reprises de se faire entendre auprès du roi, il tira au pistolet sur ce dernier le 6 juillet 1844. La balle frôla le manteau du souverain, Tschech fut arrêté et condamné à mort.

Bettina analysa le geste de Tschech comme celui d’un homme désespéré de ne pouvoir se faire entendre auprès du roi. Tout comme Bettina, il avait voulu dénoncer une situation insupportable pour le peuple et comme elle, essayé d’entrer directement en contact avec le roi, afin de lui expliquer, en personne, le problème qui le préoccupait. Rudolf Baier nota dans son journal le 7 août 1844 que Bettina considérait l’attentat, non pas comme étant l’affaire d’une personne isolée, mais comme résultant de la politique du roi vis-à-vis de ses sujets : « *Bettine ne considéra pas cet attentat comme un acte isolé, mais comme un acte sorti du sol miné de*

⁵⁸⁴ „In ‘Alcidor’ hat mich Savigny geführt, es war uns allen sehr langweilig, ich selbst konnte nicht bis zur Hälfte aushalten, ... es ist also gar nicht schade, daß Du ihn nicht gehesest.“ Vordtriede, Werner, *Achim und Bettina in ihren Briefen, Briefwechsel von Achim von Arnim und Bettina Brentano*, Band 2, Frankfurt/Main, Insel Verlag, 1988. p. 536.

⁵⁸⁵ *Bettina von Arnim, Gender and Politics*, o.c., p. 152.

⁵⁸⁶ Ce journal a été numérisé.

⁵⁸⁷ 1789-1844. Lu Märten, *Bürgermeister Tschech und seine Tochter. Erinnerungen an den Vormärz (1844)*, Berlin, Altberliner Verlag Groszer, 1948.

l'Etat. »⁵⁸⁸ Elle confirmera elle-même les propos de R. Baier sur l'attentat perpétré contre le roi :

*(...) si le roi avait tout l'amour de son peuple, dit-elle aujourd'hui, alors un tel acte ne se serait jamais produit ; mais c'est l'explosion d'une opinion publique, telle l'explosion de vapeurs de soufre, qui se développent à partir d'un sol malsain.*⁵⁸⁹

Bettina n'aura de cesse de souligner l'importance de la relation entre le roi et ses sujets et de mettre l'accent sur le sol miné qui empêchait une relation saine. On retrouve dans plusieurs courriers⁵⁹⁰ cette notion de terrain souillé que Bettina tentera de dénoncer dans ses courriers et auprès de ses relations. Eloigné de ses sujets, le souverain ne pourrait comprendre leurs besoins et par conséquent ne pourrait pas prendre de mesures appropriées. Lorsque Schloeffel fut arrêté le 17 mars 1845, Bettina critiqua dans son courrier du 18 juillet 1845 les « *messieurs du gouvernement* »⁵⁹¹ qui, au lieu de ramener les brebis égarées, comme elle le raconte dans son anecdote, préféraient gérer un Etat policier. Bettina en appelait une nouvelle fois au roi et à sa grandeur de souverain :

*Je pense que c'est le plus grand des plaisirs du dirigeant que de pouvoir s'assurer de l'amour et de la confiance de son peuple, je pense également que cela n'engage pas la dignité du roi que d'accéder aux exigences justes du peuple et que le fondement d'une gouvernance judicieuse est plutôt de pardonner le délit que de renoncer à la moindre promesse de justice et de protection ainsi qu'au respect scrupuleux de la confiance que ses sujets ont en elle.*⁵⁹²

Peu avant, Bettina avait contacté le roi pour faire libérer Edgar Bauer, qui après trois procès, venait d'être arrêté :

*(...) Bettina s'engagea 'avec la plus grande prudence auprès de Frédéric Guillaume IV en faveur du frère. (...) Elle n'obtint pas grand chose pour lui, éventuellement un assouplissement de son emprisonnement. Il fut condamné à quatre ans de forteresse à Magdeburg' et 'resta emprisonné jusqu'à la Révolution de mars 1848 à Magdeburg'.*⁵⁹³

⁵⁸⁸ „Bettine sah dies Attentat „nicht als die isolirte That an, sondern als eine That, die aus dem untergrabenen Boden des Staates hervorgegangen ist.“ Kurt Gassen (hrsg.), *Bettina von Arnim und Rudolf Baier. Unveröffentlichte Briefe und Tagebuchaufzeichnungen*, Greifswald 1937, p. 23. in: *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 762.

⁵⁸⁹ „(...) hätte der König die volle Liebe seines Volks, so sagte sie heute, so hätte nie die That geschehn können; sie ist aber die Explosion einer Volksstimmung, wie die Explosion des Schwefeldämpfe, die sich aus ungesundem Boden entwickeln.“ *Ibidem*, p. 762.

⁵⁹⁰ Cf. La lettre du 4 novembre 1839 de Bettina adressée à Savigny. *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 224.

⁵⁹¹ „Herrn der Regierung“ *Die Welt umwälzen, Band 1*, o.c., p. 133.

⁵⁹² „Ich glaube daß es der größte Genuß sei des Herrschers, sich der Liebe und des Vertrauens seines Volkes überzeugt halten zu können, ich glaube auch daß es des Königs Würde nicht theilige wenn er dem Volke in seinen gerechten Ansprüchen entgegen komme, und daß es die Basis einer genievollen Regierung sei, lieber dem Unrecht nachzusehen als auch nur im Geringsten die Verheißungen der Gerechtigkeit, des Schutzes, und der Heilighaltung des Vertrauens seiner Unterthanen, verletzen den Übereilungen preisgeben.“ *Ibidem*, p. 134.

⁵⁹³ „(...) setze sich Bettina „mit äußerster Vorsicht bei Friedrich Wilhelm IV. zugunsten den Brüder ein. (...) Viel scheint sie nicht für ihn erreicht zu haben, möglicherweise Erleichterung seiner Gefangenschaft. Er wurde zu vier Jahren Festungshaft in Magdeburg verurteilt“ und „blieb bis zur März-Revolution 1848 in Magdeburg inhaftiert.“ Konstanze Bäumer, Hartwig Schultz, *Bettina von Arnim*, Stuttgart, Verlag J.B. Metzler, 1995, p. 90.

En 1846, Bettina avait défendu sa propre cause dans l'affaire des droits civils que la ville de Berlin lui réclamait.⁵⁹⁴ Comme le souligne W. Bunzel, Bettina devenait « (...) *elle-même victime de l'administration réactionnaire prussienne* »⁵⁹⁵ qui saisisait là l'occasion, après la publication du *Königsbuch* et l'annonce de son enquête sociale, de démontrer le bien-fondé de son existence. Même si l'administration eut gain de cause puisque Bettina dut payer les frais demandés, elle en ressortit cependant grandie pour avoir tourné au ridicule les rouages de cette même administration.

Bettina continuait ainsi à dénoncer la pauvreté et l'incapacité du gouvernement à prendre des mesures durables pour endiguer ce phénomène qui croissait comme le prouvent deux courriers de Varnhagen von Ense adressés à Richard Monckton Milnes le 2 novembre 1846 : « *le moral du peuple de manière générale, la cherté du pain, la pourriture des pommes de terre, la crise monétaire persistante* »⁵⁹⁶ et le 21 janvier 1847 :

*(...) nous (...) voyons partout la détresse et le manque, de telle manière que personne ne peut ne pas se faire une impression du souci et de l'inquiétude. Les gouvernements ne sont pas coupables de ce malheur, et ils ne peuvent pas non plus aider, ils sont impuissants ; mais que tout notre Etat, ou plutôt notre situation morale et civique présente aient pris un mauvais chemin, qu'ils aient besoin de prendre une nouvelle direction, en ressort incontestablement.*⁵⁹⁷

Six mois plus tard, une nouvelle affaire allait occuper Bettina et nous allons, comme annoncé, analyser le premier courrier relatif à l'intervention de Bettina dans l'affaire des Polonais.

Le procès des Polonais à Berlin

Le 2 août 1847 commençait à Berlin le procès des Polonais arrêtés à la suite de la révolte polonaise du 21 février 1846. Le courrier de Bettina en date du 14 avril 1846 adressé au souverain ouvre ainsi la correspondance sur le dossier de la Pologne. Cette correspondance se poursuivit jusqu'à la fin de 1847 et se termina par la publication anonyme en 1848 de la brochure sur la Pologne dont le sous-titre est *An die aufgelöste Preußische Nationalversammlung. Stimmen aus Paris*.⁵⁹⁸

Bettina fait des allusions à un passé connu de tous et au fait que la Pologne a souvent été confrontée à la convoitise de ses puissants voisins au cours de son histoire. En 1772, elle avait été partagée entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. Malgré tous les espoirs fondés sur Napoléon, le Congrès de Vienne avait redonné en

⁵⁹⁴ Cf. *Der Magistratsprozeß der Bettina von Arnim*, o.c.

⁵⁹⁵ „(...) selbst Opfer der reaktionären preußischen Administration.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 773.

⁵⁹⁶ „die Stimmung des Volkes im allgemeinen, die Brottheuerung, die Kartoffelfäule, die fortdauernde Geldkrise.“ *The letters of Varnhagen von Ense to Richard Monckton Milnes*, hrsg. v. Philipp Glander, Heidelberg, 1965, in: *Ibidem*, p. 780.

⁵⁹⁷ „(...) wir (...) sehen ringsum Bedrängnis und Mangel, so daß niemand sich der Sorge und Unruhe erwehren kann. Die Regierungen sind unschuldig an diesem Mißgeschick, aber sie können auch nicht helfen, sie sind ihm gegenüber ohnmächtig; aber daß unser ganzes Staatswesen, oder vielmehr unsre (si) sittlichen und bürgerlichen Verhältnisse einen falschen Weg genommen haben, einer neuen Einrichtung bedürfen, geht unwidersprechlich daraus hervor.“ *The letters of Varnhagen von Ense to Richard Monckton Milnes*, o.c., p. 21, in: *Ibidem*, p. 780.

⁵⁹⁸ Bettina von Arnim, *An die aufgelöste Preußische Nationalversammlung. Stimmen aus Paris*, Arnims Verlag, Berlin, 1848. Ursula Püschel, *Bettina von Arnims Polenbrochure*, Henschelverlag, Berlin, 1954.

1815 aux trois nations le droit de régner sur le pays partagé. La Russie sous Nicolas I^{er}, la plus brutale parmi les trois puissances, se défendait par la répression contre le libéralisme et la Révolution qui avait trouvé son origine en France. La Prusse avec Frédéric Guillaume IV accordait aux sujets polonais un peu plus de liberté qu'ailleurs jusqu'aux restrictions promulguées vers 1845, où ils subirent une forte germanisation. La partie autrichienne fut enfin la plus libérale vis-à-vis des Polonais. Varnhagen von Ense avait noté le 7 mars 1846 :

*Parti chez Bettine von Arnim, qui est en grande excitation à cause des malheureux Polonais, elle aimerait faire quelque chose, aimerait gagner la voix du roi pour eux, mais elle doute que quelque chose de noble puisse se frayer un passage au travers des environnements figés et des opinions traditionnelles.*⁵⁹⁹

Le 30 mars 1846, Hortense Cornu, la traductrice française de *Goethes Briefwechsel mit einem Kinde*, qui côtoyait à Paris des exilés polonais membres de la Société Démocratique Polonaise,⁶⁰⁰ lui avait envoyé un courrier en la priant d'intervenir auprès du roi de Prusse : « *La faveur, si justement méritée dont vous jouissez auprès de Sa Majesté le Roi de Prusse, a inspiré aux amis d'un malheureux Polonais la pensée d'avoir recours à vous pour lui sauver la vie.* »⁶⁰¹ Celle-ci lui demandait son intervention afin de parler en faveur de Ludwik Mieroslawski,⁶⁰² chef de l'insurrection polonaise, « *qui s'était très fortement chargé dans la conspiration polonaise.* »⁶⁰³ Après l'insurrection de 1830, Mieroslawski, fils d'un officier polonais et d'une mère française, était parti rejoindre en exil à Paris la résistance polonaise. Le 14 avril 1846, Bettina écrivait au roi qui lui répondit qu'elle pouvait rassurer son amie : Mieroslawski « *n'a même pas été réclamé et ne serait pas non plus livré dans ce cas.* »⁶⁰⁴

Il est intéressant de s'arrêter sur les premières lignes de ce courrier adressé à Frédéric Guillaume IV le 14 avril 1846. Comme nous l'avons souvent souligné, Bettina travaillait ses lettres, recherchait une accroche dans son courrier afin de justifier son intervention. Dans le cadre de cette lettre avec laquelle elle transmet le courrier d'Hortense Cornu, elle précise au roi que le courrier annexé est écrit dans un style compliqué, qu'elle se charge de simplifier. Afin que le roi n'ait pas de difficulté avec l'écriture de la lettre en français, Bettina la réécrivit « *dans une écriture un peu moins impressionnante, mais plus lisible* »⁶⁰⁵. Puis, Bettina justifie, comme elle le fait souvent également, la raison qui l'a poussée à écrire au roi : elle n'a qu'un rôle intermédiaire, mandatée par les exilés polonais, qui lui demandent d'agir auprès du souverain pour aider Mieroslawski. Bettina, dont la correspondance avec le roi durait maintenant depuis quelque huit années, se défend auprès de ce dernier de la place privilégiée que les Polonais veulent bien lui concéder : « *Je ne partage pas (...) l'opinion des Français* ». ⁶⁰⁶

⁵⁹⁹ „Zu Bettinen von Arnim gefahren, die in großer Aufregung ist wegen der unglücklichen Polen, sie möchte für sie wirken, möchte den König für sie stimmen helfen, verzweifelt aber, daß etwas Gutes, Edle durchdringen könne durch die starren Umgebungen und hergebrachten Meinungen.“ Tagebücher von K. A. Varnhagen von Ense, 3 Bde, Leipzig, 1862, p. 314, in: *Brüche und Umbrüche*, o.c., p. 80.

⁶⁰⁰ Cf. *Akteure eines Umbruchs*, o.c.

⁶⁰¹ *Die Welt umwälzen*, Band 2, o.c., p. 686.

⁶⁰² 1814-1878. Cf. *Ein europäischer Freiheitskämpfer: Ludwik Mieroslawski*, o.c.

⁶⁰³ „der sich in der polnischen Verschwörung sehr stark belastet hat.“ *Die Welt umwälzen*, Band 1, o.c., p. 151.

⁶⁰⁴ „(...) ist nicht einmal reclamirt und würde auch in dem Fall nicht ausgeliefert werden.“ *Ibidem*, p. 153.

⁶⁰⁵ „(...) in einer weniger imponierenden aber leserlicheren Handschrift.“ *Ibidem*, p. 150.

⁶⁰⁶ „Die Meinung der Franzosen (...) theile ich nicht.“ *Ibidem*, p. 150.

Bettina reste convaincue qu'elle peut et doit agir auprès du roi. De nombreuses demandes lui sont parvenues de Prusse qu'elle a défendues auprès de ce dernier, le cas Schloeffel, Pantillon,⁶⁰⁷ Otto pour lequel elle a obtenu que le roi verse une pension à sa mère, etc. Elle-même a également souvent eu affaire directement au souverain pour défendre sa propre cause, entre autres lors de problèmes rencontrés avec la censure. Comme nous l'avons vu, Frédéric Guillaume IV l'a toujours aidée au grand dam du ministre de l'Intérieur ; elle est donc parfaitement consciente de son influence auprès de Frédéric Guillaume IV. Mais c'est cependant la première fois qu'une demande hors de Prusse lui parvient. La particularité de cette demande prouve non seulement l'engagement politique de Bettina von Arnim, mais également l'étendue à l'extérieure de l'Allemagne de sa renommée. Et Bettina va saisir l'occasion de cette affaire pour défendre, certes, les victimes du système judiciaire prussien, mais surtout et avant tout pour inciter Frédéric Guillaume IV, en tirant profit de sa notoriété internationale, à se comporter en *Volkskönig*.

Bettina ne résiste donc pas au plaisir, en faisant mine de fausse modestie, de montrer au souverain l'envergure de sa notoriété. Comme la lettre de H. Cornu commence par « *la faveur si justement méritée, dont vous jouissez auprès de sa Majesté, le Roi de Prusse* », ⁶⁰⁸ Bettina feint de se défendre d'un tel statut, mais souligne qu'elle ne peut décemment pas agir à l'encontre de cette affirmation : « *Mais piétiner la renommée qui rejaillit de cette hérésie uniquement pour corriger la vérité serait un sacrifice trop important, oui, même un comportement arbitraire punissable dans une affaire qui ne me concerne pas uniquement.* » ⁶⁰⁹

On sait que le message que Bettina doit faire passer est celui de prendre la défense des Polonais. Le nombre de courriers de H. Cornu, quatre au total en une année, montre bien que le sort de L. Mieroslawski et des Polonais constituait un dossier délicat dont l'issue n'était pas certaine. En passant par Bettina, les Polonais exilés s'attendaient à ce que Bettina joue l'intermédiaire en leur faveur et influe sur Frédéric Guillaume IV comme elle l'avait déjà fait dans d'autres affaires. Bettina en est certes consciente et les défendra, mais elle le fera en ce servant de son argument du *Volkskönig*. Ainsi, Bettina profite de cette première lettre au roi dans l'affaire des Polonais et des propos tenus par H. Cornu pour souligner la réputation du roi à l'étranger : « *car pas moins que pour moi, cette condition des Français vaut également pour la notoriété de Votre Majesté* » ⁶¹⁰ et conclut en lui laissant la décision d'accepter cette hérésie ou de la combattre : « *à qui appartient de transformer cette hérésie en vérité ou de l'anéantir.* » ⁶¹¹ En évoquant la réputation du roi à l'étranger, Bettina défendait certes la cause des Polonais, mais l'incitait surtout à agir en *Volkskönig*.

L'affaire de la Pologne était venue à un moment où Bettina ne pouvait plus affirmer prétendre avoir une bonne relation avec le roi. Au contraire, sa relation avec le souverain s'était dégradée et elle savait qu'elle ne pouvait aborder cette nouvelle

⁶⁰⁷ Julien Pantillon, médecin homéopathe. Pas d'autres informations sur ce médecin, mise à part qu'il fut sommé d'arrêter la pratique de l'homéopathie.

⁶⁰⁸ „die so wohlverdiente Gunst, die Sie bei seiner Majestät dem König von Preußen genießen“. *Ibidem*, p. 150.

⁶⁰⁹ „Aber den Ruhm der mir aus diesem Irrglauben ersprießt mit Füßen treten blos um die Wahrheit zu berichtigen wäre ein zu großes Opfer, ja selbst ein strafbares eigenmächtiges Verfahren in einer wichtigen Sache die mich nicht allein belangt“. *Ibidem*, p. 150.

⁶¹⁰ „denn nicht minder als mir, gilt dieser Voraussetzung der Franzosen auch dem Ruhme Eurer Majestät“. *Ibidem*, p. 150.

⁶¹¹ „in deren Händen allein es liegt, diesen Wahn in Wahrheit zu verwandeln oder ihn zu vernichten“. *Ibidem*, p. 150.

demande sans prendre toutes les précautions nécessaires. On le voit avec la première approche – rôle intermédiaire, notoriété du souverain en France, etc. –. Cette prudence se ressent dans le deuxième paragraphe de sa lettre dans lequel elle affirme sa volonté de toujours être franche envers le roi et lui réaffirme ainsi son soutien : « (...) *la franchise était mon seul gouvernail.* »⁶¹² Après l'avoir ainsi rassuré, elle met en jeu des sentiments en racontant comment elle se sent depuis la mort de son fils, Kühnemund,⁶¹³ décédé lors d'un accident de baignade : « (...) *dès qu'une peine si lourde en touche d'autres, et je ressens avec eux à fendre l'âme, et souhaite, pour expier ce triste événement, tout faire pour sauver les autres.* »⁶¹⁴ A ce titre, U. Püschel précise que cette anecdote racontée dans un courrier au roi avait accentué l'image tronquée que l'on se fit longtemps de Bettina : « *Ceci constitua pour d'autres interprètes une preuve de son côté uniquement humain, pas politique dans son engagement pour la Pologne.* »⁶¹⁵

L'association des deux faits, l'un touchant la diplomatie de la Prusse, un sujet politique de grande importance, puisque la décision de libérer ou non L. Mieroslawski aurait des conséquences sur la politique prussienne vis-à-vis de la Pologne et de ses partenaires russes et autrichiens ; l'autre familial et sentimental, constitue pour Bettina le moyen pour amener un sujet délicat en tentant de toucher les sentiments du souverain. Elle opère un détour, éloigne son argumentation du domaine technique et purement diplomatique, et bascule dans un registre privé, affirmant qu'elle ne doute pas que, comme tout être sensible, le souverain ait pu ressentir une telle perte : « *Et si Votre Majesté a déjà ressenti dans sa vie un mal si profond, alors vous aurez également appris que cette source de pitié sort naturellement là où le mal innommable a ouvert profondément le sol.* »⁶¹⁶ Et elle poursuit : « *C'est la raison pour laquelle Votre Majesté trouvera naturel que mes larmes accompagnent ce courrier.* »⁶¹⁷

Le premier courrier sur le dossier de la Pologne n'est pas très long. C'est une des tactiques utilisées fréquemment par Bettina, afin de laisser au souverain le loisir de réagir. Sa première approche se fait en douceur et Bettina agit par la suite en conséquence selon sa réponse et la suite donnée au dossier. Après avoir signé sa lettre, elle joint une remarque en postscriptum précisant qu'elle ne connaît pas personnellement l'auteur de la lettre en annexe, mais sachant que le roi a lu *Goethes Briefwechsel mit einem Kinde* et qu'il l'a apprécié, Bettina légitime en quelque sorte l'intervention de H. Cornu en l'affectant d'une dignité officielle, celle d'être la traductrice en français de son œuvre, et ajoute : « (...) *elle prend en France la même position que la célèbre Madame Austin*⁶¹⁸ *en Angleterre.* »⁶¹⁹ L'adjectif « célèbre » attribué à la traductrice anglaise n'est pas le fruit du hasard, il se rapporte également indirectement à la traductrice française. Au détour d'une phrase, Bettina place ainsi

⁶¹² „(...) die Freimüthigkeit (war) mein einzig Steuer“. *Ibidem*, p. 150.

⁶¹³ (1817-1835).

⁶¹⁴ „(...) so oft ein schweres Leid Andre betrifft, und ich fühle Herzerreissend mit ihnen, und um dieses traurige Erlebniß zu sünnen möchte ich alles thun um Andre zu retten“. *Ibidem*, p. 150.

⁶¹⁵ „Das wurde späteren Interpreten ein Beweisstück für das bloß Menschliche, aber nicht Politische ihrer Anteilnahme an Polen.“, *Bettine von Arnim - Politisch*, o.c., p. 81.

⁶¹⁶ „Und wenn Euer Majestät je im Leben so tiefes Weh empfunden haben, so werden Sie es auch erfahren haben, daß diese Mitleidsquelle Naturgemäß da entspringt wo unnennbares Weh den Boden dazu tief aufgerissen hat“. *Ibidem*, p. 150.

⁶¹⁷ „Und Euer Majestät werden daher natürlich finden dass meine Thränen dieses Schreiben begleiten“. *Ibidem*, p. 150.

⁶¹⁸ Sarah Austin (1793-1867), *Die Welt umwälzen, Band 2*, o.c., p. 367.

⁶¹⁹ „(...) sie nimmt in Frankreich dieselbe Stellung der berühmten Madame Austin in England ein“. *Die Welt umwälzen, Band 1*, o.c., p. 150.

de manière très ciblée les mots qui pourront faire la différence dans la perception qu'en aura le souverain. On a donc ici une lettre composée de trois parties : la justification du rôle intermédiaire et du crédit qu'on lui accorde auprès du roi, l'appel aux sentiments par le biais d'une histoire personnelle, et en postcritum, comme si Bettina avait oublié un point dans sa lettre, le rappel du statut de la personne qui l'a contactée. On remarquera qu'à aucun moment Bettina ne cite le nom de L. Mieroslawski ou dit le mot polonais. Elle ne répète à aucun moment ce que le roi lira dans la lettre de H. Cornu réécrite par Bettina, préférant tout miser sur des éléments de persuasion tels que la renommée du roi et son allusion discrète à son idéal du *Volkskönig*, une histoire vraie censée le toucher, et enfin, en une phrase, la notoriété de la personne qui la contacte.

Le 22 avril 1846, Bettina envoyait à H. Cornu la lettre suivante, en partie en français, en partie en allemand :

Voilà, Madame, les nouvelles que je viens de recevoir dans ce moment (sic) sur votre Protégé par Mr. de Humbold.

Le roi me disait hier soir en allant se coucher, Faites donc savoir à Bettina qu'elle peut être rassurée sur le compte de la personne en question, il n'a jamais été question de le livrer aux Russes. Moi, Vous devriez le lui écrire également vous-même'. Lui 'Oui, j'espère également le faire'.

*Si le Roi me fait parvenir quelque chose de plus sur ce Sujet (sic) j'aurai l'honneur de vous en avertir.*⁶²⁰

L. Mieroslawski et ses amis étaient emprisonnés à la prison de Moabit à Berlin et attendaient leur jugement. H. Cornu avait accepté d'écrire à Bettina von Arnim sous la pression de ses amis polonais « *après que George Sand ait refusé de prendre en charge cette demande* ». ⁶²¹ H. Cornu voulait absolument éviter qu'il ne soit livré aux Russes « *car son extradition signifierait un arrêt de mort, que la Prusse rendrait.* » ⁶²² Le 6 avril 1847, elle rétirait sa demande d'intervention auprès du roi :

C'est encore moi qui viens vous implorer de nouveau de la part des nombreux amis de M. Louis Mieroslawski. Il va être jugé et sans doute condamné à quelque peine grave. On croit ici à une amnestie générale après le prononcé du jugement ; la grandeur d'ame (sic) du roi Frédéric Guillaume donne l'espoir que sa clémence effacera la condamnation. Mais, si par des raisons de froide politique il n'en était pas ainsi, vous qui avez déjà couvert M. Mieroslawski de votre protection demandez à Sa Majesté d'adoucir la peine du condamné. Vous l'obtiendrez car vous parlerez selon le cœur de Frédéric Guillaume en lui

⁶²⁰ Voilà, Madame, les nouvelles que je viens de recevoir dans ce moment sur votre Protégé par Mr. de Humbold. Der König sagte mir gestern Abend beim Schlafengehen, „Lassen Sie doch der Bettina wissen, daß sie wegen der Hauptperson sich beruhigen könne, es ist nie daran gedacht worden, ihn den Russen auszuliefern. „Ich „Sie sollten es ihr doch selbst auch schreiben“. Er „Ja das hoffe ich auch zu thun“. Si le Roi me fait parvenir quelque chose de plus sur ce Sujet j'aurai l'honneur de vous en avertir.“ *Die Welt umwälzen, Band 2, o.c., p. 690.*

⁶²¹ „nachdem es George Sand abgelehnt hatte, diese Aufgabe zu übernehmen.“ *Akteure eines Umbruchs, o.c., p. 390.* Cf. *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3, o.c., p. 1204.* Hortense Cornu écrira à Georg Sand le 31.04.1846 : „Vous apprendrez avec plaisir que Mme d'Arnim a réussi dans les démarches qu'elles a bien voulu faire le jour même où elle reçut ma lettre. Le roi de Prusse lui a fait donner l'assurance que le prisonnier ne serait pas livré à la Russie. C'est au moins la vie sauve. » George Sand, *Correspondance. Textes réunis, classés et annotés par Georges Lubin. Tome 7. Paris 1970, p. 305.*

⁶²² „Denn seine Auslieferung käme einem Todesurteil gleich, das Preußen fällen würde.“ *Die Welt umwälzen, Band 1, o.c., p. 151.*

*parlant de générosité ; et qui saurait mieux toucher les nobles cordes de l'ame (sic) que Bettina ?*⁶²³

Bettina répondit en français le 26 juin 1847 :

*Madame, je sens parfaitement l'honneur que vous me faites en me chargeant de vos intérêts pour votre protégé de la Pologne. Mais si même je me sentais assez de pouvoir démonstrative (sic) que me suppose votre aimable confiance, je dois vous avertir que le moment de parler pour lui ne sera qu'après que sa cause aura été jugée. C'est alors qu'il faut en appeler à la clémence du Roi ce qui sera bien facile en lui remettant votre éloquente lettre sur ce sujet.*⁶²⁴

Dans sa lettre du 11 août 1847, H. Cornu rejoint Bettina von Arnim dans son analyse de l'influence néfaste des ministres sur le souverain :

*Mais il y a des ministres, des influences politiques et diplomatiques qui comme esprits malfaisants se mettent souvent entre les rois et les peuples et j'ajouterai entre les rois et les grandes actions. Ceci en thèse générale. Si Frédéric Guillaume ne consulte que lui, on peut s'attendre à quelque chose d'insolite et de grand.*⁶²⁵

Ce procès avait été un événement que la population berlinoise avait suivi avec le plus grand intérêt :

*A 6 heures du matin déjà, une foule s'était rassemblée devant l'entrée de l'église de la prison. Des soldats et des policiers étaient là pour maintenir l'ordre. Le parquet accusait les membres de conspiration, pas seulement en raison de la préparation du soulèvement pour la renaissance de la Pologne dans ses anciennes frontières, mais également en raison de la tentative de renverser l'ordre établi. Les représentants de l'accusation en vinrent à la conclusion que la révolte, à l'encontre des trois gouvernements, était une entreprise de lèse majesté. L'accusation porta par conséquent sur la haute trahison, et cela signifiait en général la peine de mort.*⁶²⁶

Pour sa défense, le principal accusé, L. Mieroslawski, avait tenu un discours⁶²⁷ le 3 août 1847 devant les jurés. Endossant toute la responsabilité du soulèvement, il avait parlé au nom du peuple polonais opprimé et de l'occupation de la Pologne. Puis, il interpella les jurés et leur posa la question suivante :

Ce n'est pas nous qui avons forgé la Pologne dans les traités de Vienne et de Münchengrätz, ce n'est pas nous qui avons rendu impossible la paix et la

⁶²³ *Die Welt umwälzen, Band 2, o.c., p. 690.*

⁶²⁴ *Ibidem, p. 691.*

⁶²⁵ *Ibidem, p. 692.*

⁶²⁶ „Bereits um 6 Uhr morgens versamelte sich eine Menschenmenge vor dem Eingang der Gefängniskirche. Soldaten und Polizisten waren eingesetzt, um für Ruhe und Ordnung zu sorgen. Die Staatsanwaltschaft klagte die Mitglieder der Verschwörung nicht nur wegen der Vorbereitung eines Aufstands zur Wiedergeburt Polens in seinen alten Grenzen an, sondern auch wegen des Versuchs, die bestehende Ordnung zu stürzen. Die Anklagevertreter kamen zu dem Schluß, daß der Aufstand, gegen alle drei Regierungen gerichtet, ein hochverräterisches Unternehmen war. Die Aklage lautete also auf Hochverrat; und das bedeutete in der Regel die Todesstrafe.“ *Akteure eines Umbruchs, o.c., p. 390.*

⁶²⁷ *Die Welt umwälzen, Band 2, o.c., p. 705.*

*patience, non, ce n'est pas nous, mais ce sont vos traités, les actes criminels qu'ont été vos partages de la Pologne, qui ont conspirés depuis 80 ans contre votre régime. Qui est coupable, Messieurs ?*⁶²⁸

L. Mieroslawski avait su trouver les mots pour toucher le public et son discours le rendit très populaire et apprécié auprès de ceux venus l'écouter. Bettina qualifia son « discours de bouleversant ».⁶²⁹ Le 2 décembre 1847, le verdict tombait : « Huit des accusés reçurent la peine de mort pour cause de trahison, décapitation par la guillotine, parmi eux Ludwik Mieroslawski. En tout, 117 Polonais furent condamnés. 134 purent quitter la salle du tribunal en hommes libres. »⁶³⁰ Bien qu'il fut condamné à mort, L. Mieroslawski renonça à une demande de révision du procès et s'attacha à écrire son nouveau livre « *Débat entre la révolution et la contrerévolution en Pologne* » :⁶³¹ « (...) dans lequel il arrivait à la conclusion que dorénavant le combat des Polonais pour l'indépendance ne pouvait réussir qu'avec une Allemagne démocratique et progressiste. Dans une Prusse conservatrice, telle était sa conviction, les Polonais ne trouveraient jamais en elle une alliée. »⁶³² L. Mieroslawski rejoint en ce sens Bettina von Arnim qui se battait pour une autre Prusse. Tous deux associaient la réussite de leur engagement à l'espoir de voir s'instaurer une autre politique étrangère qui prendrait en considération la volonté des peuples.

Nous l'avons vu au fil des affaires que Bettina avait défendues, son idéal de *Volkskönig* et sa demande incessante de réformes profondes ne se réalisaient pas. La période est donc marquée par l'intervention de Bettina, mais également par d'autres, tout aussi soucieux de changements profonds rapides. Ainsi Emma Herwegh⁶³³ avait rejoint Berlin pour assister au procès des Polonais. Elle y avait rencontré Bettina von Arnim qui avait, comme elle, suivi les plaidoyers et les délibérations avec beaucoup d'attention :

*Emma n'est pas précisément éblouie par Bettina, mais elle trouve en comparaison avec la froideur et la passivité générale des Berlinoises, 'que l'on peut dire (qu'elle est) la seule ici parmi ceux que je connais qui ont le cœur sur la main'. Elle précise également que Bettina écrit au roi 'une lettre après l'autre'.*⁶³⁴

Emma était arrivée de Paris en octobre 1847 avec ses deux enfants afin « d'établir le contact entre la centrale démocratique polonaise à Versailles et l'accusé

⁶²⁸ „Nicht wir haben Polen in Wiener- und München-Grätzer Tractate geschmiedet, nicht wir haben Frieden und Geduld unmöglich gemacht, nein, nicht wir, sondern eurer Tractate, euer Verbrechen der Theilung Polens conspirirt seit 80 Jahren gegen euere Herrschaft. Wer ist Schuld daran, meine Herren? *Akteure eines Umbruchs*, o.c., p. 390.

⁶²⁹ „Allerschütternde Rede“, *Ibidem*, p. 391.

⁶³⁰ „Acht der Angeklagten erhielten wegen Landesverrats die Todesstrafe, Enthauptung durch das Beil, darunter Ludwik Mieroslawski. Insgesamt wurden 117 Polen mit Strafen belegt. 134 konnten als freie Männer den Gerichtssaal verlassen.“ *Ibidem*, p. 393.

⁶³¹ *Débat entre la révolution et la contrerévolution en Pologne : Par quelqu'un qui ne dit que ce qu'il pense, mais qui ne peut pas dire tout ce qu'il pense*, Ludwik Mieroslawski, Leipzig, Keil, 1848.

⁶³² (...) in dem er zu dem Schluß gelangt, daß fortan der Kampf der Polen um Unabhängigkeit nur mit einem fortschrittlichen demokratischen Deutschland erfolgreich sein kann. In einem konservativen Preußen, so seine Erkenntnis, würden die Polen nie einen Verbündeten finden.“ *Akteure eines Umbruchs*, o.c., p. 393.

⁶³³ Cf. Rettenmund, Barbara, Voirol, Jeannette, *Emma Herwegh: die größte und beste Heldin der Liebe*, Zürich, Limmat-Verl., 2000.

⁶³⁴ „Emma ist nicht gerade hingerissen von Bettina, aber sie findet im Vergleich mit sonstiger Kälte und Inaktivität der Berliner, „was man auch sagen mag, (sie ist) die Einzige hier von denen, die ich kenne, die das Herz auf den rechten Fleck hat“. Sie meldet auch, daß Bettina „Brief auf Brief“ an den König schreibe.“ *Akteure eines Umbruchs*, o.c., p. 85.

berlinois. »⁶³⁵ En France, Georg Herwegh⁶³⁶ et Michail Bakounin⁶³⁷ avaient essayé de prendre contact avec la sœur de Mieroslawski, Ksawera Mazurkiewicz, avant qu'elle ne parte pour Berlin. Après son arrivée à Berlin, l'autorisation de rendre visite à son frère en prison lui fut refusée. W. Bunzel souligne que son arrivée à Berlin avait été annoncée et que les autorités prussiennes en la personne du ministre Bodelschwingh lui créèrent des ennuis.⁶³⁸ Le 26 décembre 1847, Bettina écrivait une lettre au roi et dénonçait, une nouvelle fois, les méthodes policières de l'Etat prussien, mais toujours en reportant la faute sur les ministres, pas sur le souverain :

*Il n'est pas invraisemblable que les demandes de la sœur de Mieroslawski ne soient pas parvenues à Votre Majesté étant donné qu'elle est exposée aux mauvais traitements de la police sur l'ordre des autorités, qui dès l'aube, pénètre jusque dans sa chambre à coucher sans qu'elle puisse se défendre, lui enjoignant d'aller voir son frère, puis de quitter aussitôt l'Etat prussien. La peur l'a rendue malade. Dimanche dernier, alors qu'elle était à l'église, la police a pénétré dans son appartement et a menacé les femmes qui la logent, prétendant qu'elles hébergeaient des ennemis de l'Etat.*⁶³⁹

Malheureusement, si le roi avait été auparavant enclin à faire plaisir à Bettina, il l'était maintenant de moins en moins et lui répondit : « *Je souhaite pour vous, chère Madame, que cette feuille ne soit vue de personne. Pour cette raison, j'écris ma réponse sur cette même feuille.* »⁶⁴⁰ Il lui demandait de se tenir à l'écart du procès des Polonais et donna à la sœur de L. Mieroslawski le conseil de s'en tenir à ce qu'on lui demanderait de faire : « *Conseillez à Madame von Mazurkiewicz de s'en tenir au règlement et de ne pas faire ou de provoquer d'esclandre.* »⁶⁴¹ K. Mazurkiewicz fut finalement expulsée de Prusse peu après.

Touché par l'intervention de Bettina von Arnim, L. Mieroslawski la remercia de son engagement en faveur de sa cause et de celle des Polonais. Il lui écrivit : « *Vous êtes absolument une des nôtres.* »⁶⁴² Le 19 mars 1848, en pleine période révolutionnaire, le peuple libéra les prisonniers polonais et le roi : « (...) *amnestia ultérieurement les condamnés du procès de la Pologne.* »⁶⁴³

⁶³⁵ „(...) zwischen der Zentrale der Polnischen Demokratischen Gesellschaft in Versailles und den Berliner Angeklagten Kontakt herzustellen.“ *Ibidem*, p. 393

⁶³⁶ Cf. Ingrid Pepperle, *Georg Herwegh. Werke und Briefe: kritische und kommentierte Gesamtausgabe. Briefe 1832-1848*, Bielefeld, Aisthesis-Verlag, 2005.

⁶³⁷ Cf. Madeleine Grawitz, *Bakounin: ein Leben für die Freiheit*, Hamburg, Ed. Nautilus, 1999.

⁶³⁸ Cf. Bettine von Arnim, *Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3, o.c.*, p. 1207.

⁶³⁹ „Es ist nicht wahrscheinlich daß die Bitten der Schwester des Mieroslawski sollten zu Euer Majestät gedrungen sein, da sie unausgesetzt den Mißhandlungen der untern Polizei Behörden preis gegeben ist, die ohne Schonung, wenn der Tag kaum graut, keiner Abwehr sich fügend, bis zu ihrem Bette dringt, ihr Befehle vorzeigt, den Bruder zu sehen und dann augenblicklich den preußischen Staat zu verlassen. Aus Schrecken ist Sie krank geworden. Am letzten Sonntag während sie in der Kirche war, drang die Polizei in ihre Wohnung, bedrohte die Frauen bei denen sie ein Unterkommen hat, dass sie Staatsgefährliche Subjecte herberge.“ *Die Welt umwälzen, Band 1, o.c.*, p. 180.

⁶⁴⁰ „Ich wünsche um Ihre Willen, gnädige Frau, daß dieses Blatt von Niemand gesehen werde. Darum schreibe ich meine Antwort auf dasselbe.“ *Ibidem*, p. 183. Il est à souligner que Bettina nota sur la réponse faite par le roi à sa lettre qu'elle reçut en retour : « Antwort auf des Königs Drohbriefts » (Henrici 148, n°106).

⁶⁴¹ „Rathen Sie Frau von Mazurkiewicz, sich der Ordnung zu fügen und kein Aufsehen zu machen oder zu veranlassen.“ *Die Welt umwälzen, Band 1, o.c.* p., 184.

⁶⁴² „Sie gehören nun ganz und gar zu den Unseren“, *Akteure eines Umbruchs, o.c.*, p. 394.

⁶⁴³ „(...) amnestierte die Verurteilten des Polenprozesses nachträglich.“ *Bettine von Arnim, politische Schriften, Band 3, o.c.*, p. 1211.

1848/49, des plaidoyers pour la Révolution

Bettina salua la Révolution et sa fille Maxe raconte que « (...) *la mère regardait (et avec elle, bien évidemment Gisel) pleine d'espoir dans l'avenir et était tout feu tout flamme pour la Révolution y voyant une avancée considérable dans la progression historique.* »⁶⁴⁴ Lors de la Révolution de 1848, et ce malgré son intérêt pour cette dernière en raison des changements qu'elle pouvait apporter, nous nous devons de souligner que Bettina ne souhaitait par pour autant le renversement de la royauté. Bettina n'est donc pas non plus restée inactive et son engagement s'est même radicalisé, à telle enseigne que son statut personnel a changé et s'est mué en celui d'une essayiste politisée, en écrivain politique engagé. Elle n'écrivit certes pas de lettre au roi, mais fit paraître le 22 mars 1848 un article dans le journal féministe parisien « *La Voix des femmes* » titré : « *De la misère en Allemagne par Madame Bettina d'Arnim* ». Il semblerait que l'article ait pu être publié « *sous l'influence ou l'initiative de contacts français* »,⁶⁴⁵ en l'occurrence celui de H. Cornu. Il s'agit de plus « *d'une traduction française exacte du début des 'Expériences d'un jeune Suisse dans le Voigtlande.* »⁶⁴⁶

Lors du « printemps des peuples » de 1848, la question de la Pologne revint à l'ordre du jour. Les Polonais créèrent un comité national de représentation et se rendirent à Berlin afin de protester contre l'incorporation de Posen dans la fédération allemande décrétée le 18 mars et exiger le respect de la promesse de constitution faite en 1815. Bettina prend le relais des adeptes du « printemps des peuples », et tente, contre vents et marées, de sauver cette utopie en se faisant l'avocate des Polonais auprès du roi de Prusse. Le 7 mai 1848, Bettina apprend « *que le désaccord entre le roi et le ministère est responsable de l'échec de la solution pacifique aspirée par Willisen.* »⁶⁴⁷ Le jour même Varnhagen von Ense notait :

(...) avec beaucoup de zèle pour les Polonais, pour Willisen, pour les Français sur lesquels elle comptait contre les Russes, pour les Polonais et nous ! On a joué la trahison à Posen, des ordres secrets ont certainement été donnés à Colomb, les ministres sont faux et le roi !⁶⁴⁸

En mai 1848, L. Miroslawski, une nouvelle fois arrêté et emprisonné, écrivit à Bettina de la citadelle de Poznan :

*La province de Poznan offre à cette heure le spectacle des plus mauvais jours de la tyrannie. (...) Pendant le trajet qu'on m'a fait faire de l'endroit où l'on m'a arrêté malgré la parole du commissaire du Roi jusqu'à la citadelle, j'ai vu assassiner de sang froid des vieillards et des innocents dont le seul crime était de fuir.*⁶⁴⁹

⁶⁴⁴ „(...) blickte die Mutter (und mit ihr natürlich auch Gisel) rosig in die Zukunft und war Feuer und flamme für die Revolution als einen gewaltigen Fortschritt in der Entwicklung.“ *Maxe von Arnim, Tochter Bettinas*, o.c., p. 173.

⁶⁴⁵ „unter Mitwirkung oder auf Initiative ihrer französischen Kontaktpersonen.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 780.

⁶⁴⁶ „eine exakte französische Übersetzung des Beginns der „Erfahrungen eines junges Schweizers im Voigtlande.“ *Ibidem*, p. 780.

⁶⁴⁷ „daß die Uneinigkeit zwischen König und Ministerium die Schuld am Scheitern der von Willisen angestrebten friedlichen Lösung trug.“ *Ibidem*, p. 1214.

⁶⁴⁸ „(...) voll Eifer für die Polen, für Willisen, für die Franzosen, auf deren Hülfe sie rechnet gegen die Russen, für die Polen und uns! In Posen habe man Verrath gespielt, gewiß seien an Colomb geheime Befehle ergangen, die Minister seine falsch und der König!“, *Ibidem*, p. 1214.

⁶⁴⁹ *Ibidem*, p. 1215.

Le même mois, dans un courrier adressé à Pauline Steinhäuser, Bettina se récria contre « (...) *l'affreuse trahison politique envers la Pologne !* »⁶⁵⁰ et constate que le Moyen Âge n'avait pas connu de telles barbaries. Elle espérait toujours le soutien des Français et restait « *plongée entièrement dans les histoires de la Pologne.* »⁶⁵¹ Par conséquent, Bettina se marginalisait car, dès l'été 1848, les nationaux-libéraux avaient, en fait, abandonné l'utopie du « printemps des peuples », et s'étaient de ce fait rapproché des conservateurs, et, comme le conseilla le député prussien Wilhelm Jordan, ils avaient été pragmatiques et privilégié les « égoïsmes nationaux », en l'occurrence les intérêts de la Prusse, au détriment des intérêts polonais.⁶⁵²

Malgré l'espoir qu'elle gardait, cette affaire avait montré à Bettina que rien ne serait fait en faveur de la Pologne. Face à la censure extrêmement rigoureuse pendant cette période, Bettina prit la décision d'écrire sa brochure sur la Pologne, *An die aufgelöste Preußische Nationalversammlung. Stimmen aus Paris*, sans dévoiler son identité. Pour cela, elle écrivit son livre en prenant la place de Polonais exilés à Paris qui lui dédicaçaient l'ouvrage, signa St. Albin et indiqua comme lieu d'édition Paris.

Même si la date exacte ne peut être concrètement indiquée, on sait que Bettina était en plein travail à la fin de l'été 1848 comme le souligne le courrier du 5 septembre 1848 de la journaliste polonaise et démocrate J. Molinska-Woykowska venue à Berlin suivre le procès : « *Tout son livre sur les Polonais sera remanié selon mes instructions. (...) Je lui ai promis de tout décrire en quelques lettres – elle rédigera les réponses à ces lettres et cela en deviendra un livre.* »⁶⁵³ Les travaux de Roman Polsakiewicz révèlent à ce sujet la base sur laquelle les deux femmes semblaient s'être entendues :

*Comme il ressort de la lettre citée de Woykowska, toutes deux avaient pensé à l'origine à une correspondance fictive au contenu politique, comme celle de l'ouvrage, connu depuis 1846, de F. Schuselka*⁶⁵⁴ *'Briefe einer polnischen Dame (1840-1846)'. Nous ne savons pas quand Bettina se décida à écrire son livre sous forme d'un appel.*⁶⁵⁵

Si la dénomination « aufgelöst » peut surprendre, car les destinataires n'ont donc plus qu'une existence hypothétique, puisque l'assemblée a été dissoute sous le coup de la Révolution de 1848, il n'empêche que le choix de ce destinataire virtuel semble suggérer que Bettina n'a pas envisagé d'autre solution que de se référer aux anciennes institutions, et que, à défaut de pouvoir s'adresser à une nouvelle assemblée, elle garde les anciens repères de la monarchie. Mais nous savons également que Bettina avait supposé que l'Assemblée serait dissoute comme le prouve un courrier adressé au roi le 13 septembre 1848 :

⁶⁵⁰ « (...) den scheußlichen politischen Verrath, der an Polen verübt wird! » *Ibidem*, p. 1215.

⁶⁵¹ „ganz in die Polengeschichten versenkt“ *Ibidem*, p. 1215.

⁶⁵² Cf. Wilhelm Jordan, *Rede am 14. Juli 1848 vor der Frankfurter Nationalversammlung*.

⁶⁵³ „Ihr ganzes Buch über die Polen wird Bettina nach meinen Hinweisen umarbeiten. (...) Ich habe ihr versprochen, in einigen Briefen, alles zu schildern – sie wird zu diesen Briefen Antworten verfassen, und es wird ein Buch daraus werden.“ *Selbstsorge als Staatskunst*, o.c., p. 335.

⁶⁵⁴ Franz Schuselka (1811-1886). *Briefe einer polnischen Dame (1840-1846)*, Leipzig, Mayer, 1846. Neue Ausgabe: Kessinger Pub Co (6. Februar 2009).

⁶⁵⁵ „Wie aus dem zitierten Brief Woykowskas zu ersehen ist, haben beide ursprünglich an einen fiktiven Briefwechsel politischen Inhalts gedacht, wie die seit 1846 bekannte Schrift von F. Schuselka „Briefe einer polnischen Dame (1840-1846)“. Wann sich Bettina entschlossen hat, ihre Schrift in Form eines Appells zu verfassen, ist nicht bekannt.“: *Bettina von Arnim und Julia Molinska-Woykowska*, o.c., p. 176. in: *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft*, Band 3, o.c.

*Mais si le roi se laisse induire à commettre l'erreur de dissoudre l'Assemblée nationale, alors le roi déclenchera l'instauration de la République. – S'il dissolvait par exemple l'Assemblée nationale, – il n'y aurait que des radicaux extrêmes qui seraient élus dans la prochaine, même la cour le sait, et c'est indéniable.*⁶⁵⁶

La brochure sur la Pologne s'ouvre par ces mots : « *C'est la plus haute abnégation que de se sacrifier pour ceux que l'on avait l'habitude d'opprimer, et de racheter l'injustice avec laquelle la malédiction des mauvaises passions s'impose et offense le droit et la nécessité, et persécute ce qui est grand.* »⁶⁵⁷ Ce texte est écrit à la manière d'une lettre renfermant un plaidoyer, très argumentatif, interpellant sans cesse au passage les députés de l'Assemblée de Francfort afin de les amener à la réflexion, voire au repentir. Le ton y est théâtral comme le sont souvent les discours dans une assemblée et les plaidoyers. Un dialogue fictif avec les députés virtuels appelle à l'action. La particularité de l'extrait ci-dessous est que le texte qui met en exergue la conscience des Allemands pose des questions sur la loyauté et la grandeur de l'Allemagne auxquelles les Polonais répondent. Les questions posées sont très courtes et les réponses données par les Polonais le sont tout autant. Le style fait penser à des flashes lancés pour éveiller la conscience des auditeurs. Le texte met en avant l'aspect misérable et honteux que donne le peuple allemand aux Polonais, qui tels des guerriers barbares, ont gagné leur combat par la lâcheté de leurs actions. La dernière question posée en appelle à leur conscience et à l'honneur qu'ils pensent retirer d'un combat inégal :

*Donnons-nous aux Polonais la preuve de notre justice allemande ? Vous nous avez dérobé la patrie ! – De la fidélité allemande ? Vous avez rompu le serment ! – De la force héroïque allemande ? Vous nous avez battus désarmés ! – De l'honneur guerrier allemand ? Vous avez marqué au fer rouge nos prisonniers ! – Ô peuple allemand, est-ce que ce sont là les trophées que tes dirigeants couvrent en tout honneur ?*⁶⁵⁸

Bettina termine son plaidoyer par une question qui semble lui redonner une petite pointe d'espoir :

*Le vivrons-nous, que les nations amies se pardonnent leurs péchés, qu'on leur avait inoculés ? – Gagneront-elles en stabilité et auront-elles confiance les unes en les autres, de manière à ce qu'elle ne s'envole pas telle la glume légère ?*⁶⁵⁹

⁶⁵⁶ „Läßt der König sich aber verleiten, mit der nationalen Versammlung zu brechen so macht der König die Republik. – Würde er zum Beispiel die nationale Versammlung auflösen, - in die nächste würden lauter extreme Radikale gewählt, das weiß selbst der Hof, und es steht unbezweifelt fest“, *Bettine von Arnim - Politisch. o.c.*, p. 223.

⁶⁵⁷ „Es ist die höchste Selbstverleugnung, denen sich aufzuopfern die man zu unterdrücken gewohnt war, und das Unrecht wieder gut zu machen, mit dem der Fluch böser Leidenschaften das Gerechte und Notwendige überwältigt und das Große verfolgt.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3, o.c.*, p. 624.

⁶⁵⁸ „Geben wir Polen Zeugnis von deutscher Gerechtigkeit? Sie haben uns das Vaterland geraubt! – Von deutscher Worttreue? Sie haben uns den Eid gebrochen! – Von deutscher Heldenkraft? Sie haben uns Entwaffnete geschlagen! – Von deutscher Kriegsehre? Sie haben unsere Gefangenen gebrandmarkt! – O deutsches Volk, sind das die Trophäen die deine Herrscher mit Ehre bedecken?“. *Ibidem*, p. 624.

⁶⁵⁹ „Werden wir's erleben, daß Brüder-Nationen die Sünden einander vergeben, die ihnen eingepflicht waren? – Werden sie Festigkeit gewinnen und Vertrauen zu einander, das nicht wie leichte Spreu im Winde verfliegt?– *Ibidem*, p. 667.

Terminer son texte en laissant la réponse en suspens était, en définitive, une tactique provocatrice puisque l'action souhaitée par Bettina était de facto lancée dans le vide, et la réponse attendue au mieux d'un responsable politique qui ne pouvait être que le roi.

Dans un contexte politique explosif, son intervention devait absolument rester anonyme. Bettina entretenait la discrétion et ne se dévoila qu'auprès de quelques personnes en qui elle avait parfaitement confiance. B. Oppenheim avait reçu pour mission de trouver un libraire à Paris ;⁶⁶⁰ Kertbeny lui fit l'éloge de son style tout en regrettant qu'elle ne puisse avoir un impact sur qui que ce soit ;⁶⁶¹ l'ambassadeur Emanuel Arago « (...) *avait quitté Berlin le 22.1. pour rentrer à Paris et apportait à Cornu mandaté par Bettina un exemplaire de la brochure sur la Pologne* » ;⁶⁶² Savigny et Varnhagen von Ense en avait également reçu un exemplaire.⁶⁶³ Le peu de personnes qui en avait été informé a fortement compliqué la recherche de cette brochure. Dans sa bibliothèque, Varnhagen en avait deux exemplaires que Bettina lui avait remis et sur lesquels il avait noté : « *Von Bettina v. Arnim* ». ⁶⁶⁴ C'est également Varnhagen von Ense qui publia le 9 février 1849 une recension restée célèbre et où, sans dévoiler l'auteur de l'ouvrage, il qualifia le texte de « (...) *une des parutions politiques les plus importantes de notre époque* ». ⁶⁶⁵

La période post-révolutionnaire amena deux autres affaires à l'occasion desquelles Bettine confirma le statut d'écrivain politique qu'elle venait de s'attribuer. Mais cela s'élargit cette fois à l'échelon de collectivités nationales, comme si son aisance en matière de politique allait en s'accroissant : la première était l'affaire Kinkel, la seconde, l'affaire Petöfi. En mai 1849, Bettina avait voulu s'engager auprès du roi pour libérer le juriste Waldeck⁶⁶⁶ accusé de haute trahison. Carl von Meusebach⁶⁶⁷ l'en avait dissuadé : « *car même si le (roi) lui commandait de le libérer, il n'en sera cependant rien.* » ⁶⁶⁸ Peu après, Johanna Mathieux,⁶⁶⁹ que Bettina connaissait bien pour avoir enseigné la musique à ses enfants, avait contacté Gisela le 5 juillet 1849 pour l'informer que son époux, Gottfried Kinkel, avait été arrêté le 29 juin 1849 alors qu'il combattait dans les rangs des ultimes défenseurs de la Révolution. Ce courrier du 8 juillet 1849 ouvre un autre dossier épineux que Bettina accepta de défendre. L'échange entre les deux partenaires avait été particulièrement intense. Cette correspondance comprend respectivement onze lettres de Bettina et neuf de Frédéric Guillaume IV sur une période d'un mois, du 8 juillet au 8 août 1849 : « *J'ai écrit 11 lettres au roi pour Kinkel, il m'a écrit 9 lettres* ». ⁶⁷⁰

Cette lettre est particulièrement intéressante dans le sens où l'on distingue très nettement les différentes parties de la démonstration que tente de faire Bettina. Elle

⁶⁶⁰ *Ibidem*, p. 1223

⁶⁶¹ *Ibidem*, p. 1224.

⁶⁶² „(...) hatte am 22.1. Berlin verlassen, um nach Paris zurückzukehren, und überbrachte Cornu in B.s Auftrag ein Exemplar der 'Polenbrochure'“, *Ibidem*, p. 1222.

⁶⁶³ *Ibidem*, p. 1223.

⁶⁶⁴ *Ibidem*, p. 1215.

⁶⁶⁵ „eine der bedeutendsten politischen Erscheinungen unsrer Zeit“ Karl August Varnhagen von Ense als Rezensent der ‚Polenbrochure‘ Bettine von Arnims, in: Wolfgang Bunzel, *Romantik und Exil*, Würzburg, Verlag Königshausen & Neumann, 2004, p. 194-208, ici p. 195.

⁶⁶⁶ Benedikt Waldeck (1802-1870). Cf. Heinrich Bernhard Oppenheim, *Benedikt Franz Leo Waldeck, der Führer der preußischen Demokratie (1848-1870)*, Berlin, Oppenheim, 1873.

⁶⁶⁷ 1781-1847. Cf. Bettine von Arnim, *Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3, o.c.*, p. 801.

⁶⁶⁸ „denn wenn der (König) auch befehle ihn frei zu geben, so werde es doch nicht geschehen.“ *Ibidem*, p. 801.

⁶⁶⁹ Johanna Kinkel (1810-1858), née Mockel, était compositrice et écrivain. Elle fonda à Bonn en 1840 avec Gottfried Kinkel le cercle littéraire « Der Maikäferbund », le cercle du hanneton. Celui-ci fut interdit en 1848.

⁶⁷⁰ „Ich habe für den Kinkel 11 Briefe an den König geschrieben, er hat mir 9 Briefe wieder geschrieben“. *Die Welt umwälzen, Band 2, o.c.*, p.410.

s'excusera tout d'abord de formuler une nouvelle demande auprès du roi, puis justifiera dès les premières lignes le caractère notable de sa démarche et surtout la nécessité de celle-ci. « *Je n'ai pas espéré avoir la permission de paraître une nouvelle fois devant Votre Majesté* », ⁶⁷¹ mais elle justifie sa démarche par la nécessité que celle-ci impose. La première phrase de la lettre de Bettina peut être comprise comme une manifestation de lassitude, voire un reproche adressé au souverain : si une autre politique avait été menée, alors il n'y aurait pas eu de révolutionnaire emprisonné :

Mais incitée par la voix de la misère la plus douloureuse, je sens que tout ce que ma confiance étouffait jusqu'ici n'était qu'une chimère sans consistance, et que je peux m'adresser en toute confiance à la magnanimité de Votre Majesté. ⁶⁷²

Sachant qu'en décembre 1847, Frédéric Guillaume IV avait répondu à Bettina de manière assez sèche, on peut être surpris que Bettina ose une nouvelle fois parler en faveur d'un tiers. D'un autre côté, cela prouve l'importance qu'elle accordait à sauver la vie des autres et à l'instauration de la justice en Prusse.

Trois phases structurent cette lettre. Après l'introduction qui justifie sa démarche, Bettina aborde la malchance des malheureux égarés et souligne la fonction du roi qui est de se comporter de manière clémentine avec eux ; au passage, elle souligne que si sa fille Gisela remet cette lettre et celle de Johanna Kinkel en personne au roi, c'est en raison de la gravité du sujet ; et enfin, Bettina rapporte l'histoire d'un esprit immortel couronné de lauriers éternels. La conclusion de sa lettre sera qu'elle souhaite au souverain de devenir comme l'esprit immortel en agissant en conséquence.

Les précautions prises par Bettina pour remettre à Frédéric Guillaume IV la lettre de Johanna Kinkel soulignent la difficulté de sa relation avec le souverain, et la complexité de l'affaire à défendre. Chaque cas défendu coûtait beaucoup d'énergie à Bettina comme elle le confirme dans une lettre ⁶⁷³ écrite début 1850 à Theodor Goldstücker : ⁶⁷⁴ « – j'ai travaillé jour et nuit, car un tel courrier me coûtait toujours une nuit et deux jours de temps, le roi voulait une réponse rapide, je devais faire en sorte qu'il se sente touché et ne puisse contredire – je tremblais toujours quand je recevais une lettre du roi, parce que, très fatiguée, je devais de nouveau saisir la plume. » ⁶⁷⁵ Ces quelques mots montrent deux choses : premièrement, Bettina continuait à prendre des précautions, même si la durée de leur correspondance, une dizaine d'années, ne facilitait pas sa tâche dans le sens où elle devait être innovante à chaque fois. Deuxièmement, l'enjeu était toujours très important. Il s'agissait soit de se justifier vis-à-vis des services de la censure, soit de défendre la vie d'un homme.

⁶⁷¹ „Ich habe nicht gehofft noch einmal vor Euer Majestät erscheinen zu dürfen“. *Die Welt umwälzen, Band 1, o.c.*, p. 226.

⁶⁷² „Ich habe nicht gehofft noch einmal vor Euer Majestät erscheinen zu dürfen, aber aufgefordert durch die Stimme der wehevollsten Noth, fühle ich, daß Alles was mein Zutrauen zu Euer Majestät bisher beengte nur ein leerer Wahn ist, und dass ich mich mit Zuversicht an die Großmuth von Euer Majestät wenden darf.“ *Ibidem*, p. 226.

⁶⁷³ *Die Welt umwälzen, Band 2, o.c.*, p.640.

⁶⁷⁴ Theodor Goldstücker (1821-1872), chercheur allemand spécialiste du sanskrit.

⁶⁷⁵ „– ich habe Tag und Nacht daran gearbeitet, denn ein solches Schreiben kostete mich immer eine Nacht und zwei Tage Zeit, der König wollte schnelle Antwort, ich mußte sie so einrichten, dass er sich getroffen fühlte und nicht widersprechen konnte! – ich zitterte immer, wenn ich einen Brief vom König erhielt, weil ich ganz ermüdet die Feder schon wieder ergreifen musste“. *Ibidem*, p.410.

Quel que soit le sujet, Bettina prenait ses missions très au sérieux, ce qui exigeait de sa part de consacrer beaucoup de temps pour évaluer la meilleure stratégie et lui coûtait beaucoup d'énergie. Âgée de soixante-quatre ans en 1849, Bettina que dix années de plaidoyers pourraient avoir fatiguée, avait forgé de façon toujours plus incisive son style de combattante. Elle devenait toujours plus prudente et créative dans ses textes, ses chances de convaincre diminuant de plus en plus avec un roi moins enclin à l'écouter.

Dans son courrier, Johanna Kinkel, désespérée, avait demandé conseil à Gisela pour rendre visite à G. Kinkel : « *Parle avec ta mère et tes sœurs, elles auront peut-être un conseil à donner* ». ⁶⁷⁶ Gisela en avait effectivement parlé avec sa mère, qui écrivit cette lettre d'accompagnement, puis envoya Gisela porter les deux lettres au roi. Le 9 juillet 1849, Bettina répondit directement à Johanna Kinkel que : « *le roi et la princesse de Prusse ont tous les deux promis en toute sincérité de dire quelques mots pour la vie de votre mari* ». ⁶⁷⁷ Bettina, qui ressentait la difficulté que le souverain pourrait avoir pour accorder la grâce à un révolutionnaire, conseilla à Johanna de quitter la Prusse immédiatement en cas de libération : « *Si vous obtenez la grâce, allez en Amérique et ce avec le vœu ferme et définitif de quitter le sol allemand pour toujours. Alors tout scrupule de la part du prince de Prusse sera également levé, s'il craint de nuire à l'intérêt de la patrie en accordant sa grâce* ». ⁶⁷⁸ Cette dernière phrase incite à penser que Bettina connaissait la position ambiguë du souverain, qui d'un côté devait agir en chef d'Etat tenu de faire respecter l'ordre, et d'un autre côté, pourrait éprouver en tant qu'être humain de la compassion pour ses sujets. Et c'est bien ce côté-ci que Bettina voulait toucher pour qu'il intervienne en faveur de Kinkel. Le mot confiance revient souvent dans les courriers de Bettina, qui montre ainsi que ses sentiments pour le souverain n'ont pas changé malgré la dégradation du contexte politique et de leur relation.

Bettina tenta ici de faire appel au repentir des sujets et au privilège de gracier qui était le propre du seul roi. Elle tenta de lui montrer qu'il devait accorder sa grâce à celui qui était prêt à expier pour ses fautes. Elle en appelait à son devoir de chrétien : « *de nombreuses personnes sont exposées à de graves expiations pour leurs égarements et leur comportement, les bons portent une partie de leurs souffrances, par pitié, ils expient avec eux* ». ⁶⁷⁹ Puis, elle poursuivit par la reconnaissance qui en découlera, certaine que ce geste serait reconnu : « *Tout ce que la sagesse nous inflige, est pénitence céleste* ». ⁶⁸⁰ Bettina concluait alors : « *En ce sens, la propre sagesse de Votre Majesté cède elle-même la proportion au repentir des malheureux égarés et fait preuve de clémence* ». ⁶⁸¹ Enfin, Bettina introduisit un élément humain, l'espoir que sa fille Gisela apportait au « (...) cœur d'une mère gravement touché ». ⁶⁸²

⁶⁷⁶ „Sprich mit der Mutter und den Schwestern, sie wissen vielleicht Rath“. Beilage zu Brief 42, Johanna Kinkel an Gisela von Arnim, 5.7.1849, *Die Welt umwälzen, Band 1*, o.c., p. 228.

⁶⁷⁷ „der König und die Princeß von Preußen haben beide ein paar mit aufrichtigen Worten versprochen sich für das Leben Ihres Mannes zu verwenden“. *Die Welt umwälzen, Band 2*, o.c., p. 611.

⁶⁷⁸ „Wenn Sie Gnade erlangen, so gehen Sie nach Amerika und zwar mit dem festen unverlegbaren Gelübde den deutschen Boden auf immer zu verlassen. Dann wird auch bei dem Prinzen von Preußen jedes Bedenken gehoben, wenn er fürchtet durch Begnadigung dem Interesse des Vaterlandes zu nahe zu treten“. *Ibidem*, p. 611.

⁶⁷⁹ „Vielen Menschen sind schwere Büßungen für ihre Verirrungen und Vergehen auferlegt, die Guten tragen einen Theil ihrer Leiden, aus Mitgefühl büßen sie mit ihnen“. *Die Welt umwälzen, Band 1*, o.c., p. 226.

⁶⁸⁰ „Alles ist himmlische Buße, was die Weisheit uns auferlegt“. *Ibidem*, p. 226.

⁶⁸¹ „In diesem Sinne legt die eigne Weisheit von Euer Majestät sich selber den Antheil an der Buße verirrter Unglücklichen auf Gnade für Recht über sie ergehen zu lassen“. *Ibidem*, p. 226.

⁶⁸² „(...) schwer betroffenes Mutterherz“. *Ibidem*, p. 226.

Elle termine sa démonstration par la fiction d'un esprit immortel né « *Il y a cent ans maintenant* ». ⁶⁸³ Sa mission consistait à sauver le monde : « *pour soulever le monde et le rendre heureux* ». ⁶⁸⁴ Bettina décrivit ses spécificités : « *parmi ses grandes caractéristiques, il y avait la douceur et l'empressement infatigable d'agir vigoureusement contre tous les mauvais destins des hommes* ». ⁶⁸⁵ Puis, Bettina expliqua que « (...) *jaillit aujourd'hui encore la bénédiction qui célèbre son souvenir et le couronne abondamment du laurier éternel* ». ⁶⁸⁶ Bettina termine son histoire en souhaitant vivement que le roi agisse de même pour devenir semblable à cet esprit immortel : « *Puisse revenir au roi, quelle que soit l'exigence au pouvoir de la bonté et de la grâce qu'il est appelé à répandre, un gain semblable immortel* ». ⁶⁸⁷

Ce bref recours à la fiction d'un esprit anticipe sur la manière d'écrire qu'elle utilisera dans *Gespräche mit Dämonen* et révèle qu'elle n'escomptait au fond plus grand-chose. Mais elle feint de rester optimiste et, conservant encore une fois le ton déférent qu'elle emploie depuis dix ans, elle prétend rester absolument convaincue du pouvoir du souverain et termine, comme elle l'avait déjà fait dans des lettres précédentes, en appelant au « *pouvoir de la bonté et de la grâce qu'il est appelé à répandre* ». ⁶⁸⁸ Le roi avait répondu dans un courrier du 16 juillet 1849 : « *Je ne promets rien.* » ⁶⁸⁹ Alors que Frédéric Guillaume IV lui rappelait que Kinkel avait fait couler le sang de son armée, Bettina lui rappela l'exécution de Robert Blum ⁶⁹⁰ en Autriche :

(...) *l'histoire de Robert Blum ressortirait de sa tombe et tous les fusillés s'aligneraient avec lui, et la belle robe noble du dirigeant prussien en serait ensanglantée, alors qu'elle n'est pas encore entachée jusqu'ici !* ⁶⁹¹

Bettina affirme ici que « *la belle robe noble (...) n'est pas encore entachée jusqu'ici* », ce que nous pouvons contredire. Tout comme Bettina minimisait la véritable raison de ses courriers, elle affirme ici quelque chose auquel elle veut non seulement encore croire, mais qui lui sert également pour convaincre le roi d'agir. Rappelons-nous que lorsque Tschschschüden fut exécuté, Bettina s'était exclamée que le roi avait entaché son image.

Ce courrier avait cependant fait l'objet d'une suite. Comme Gisela, la plus jeune fille de Bettina, avait porté le courrier au roi, et qu'elle avait été vue à Sanssouci, la scène avait conduit à un scandale. Le 20 juillet 1849, Varnhagen von Ense notait : « (...) *toute la haute société fulmine, comme s'il s'agissait d'un crime vulgaire, un sacrilège dans sa plus sainte affaire que de demander grâce pour un Kinkel. Les esprits les*

⁶⁸³ „es sind jetzt hundert Jahre ». *Ibidem*, p. 226.

⁶⁸⁴ „Um die Welt zu erheben und zu beglücken“. *Ibidem*, p. 226.

⁶⁸⁵ „unter seinen großen Eigenschaften war die Milde und der unermüdliche Eifer allen bösen Geschicken der Menschen kräftig entgegen zu wirken“. *Ibidem*, p. 226.

⁶⁸⁶ „(...) quillt heute noch der Seegen der sein Angedenken feiert und reichlich mit ewigem Lorbeer krönt“. *Ibidem*, p. 226.

⁶⁸⁷ „Möge dem König in jedem Anspruch an die Macht der Güte und Gnade die Er auszuteilen berufen ist, ein gleicher unsterblicher Gewinn zu Theil werden“. *Ibidem*, p. 226.

⁶⁸⁸ „die Macht der Güte und Gnade“. *Ibidem*, p. 226.

⁶⁸⁹ „Versprechen thu ich nichts.“ *Ibidem*, p. 235.

⁶⁹⁰ 1807-1848. cf. Volker Mueller, *Robert Blum, ein Demokrat, Revolutionär und Freigeist*, Neustadt am Rübenberge, Lenz, 2008.

⁶⁹¹ „die Geschichte Robert Blums würde wieder aus dem Grabe erstehen, und alle Hingerichteten würden sich ihm anreihen und das schöne Ehrenkleid von Preußen Herrscher mit Blut besudeln das bisher noch unbefleckt war!“ *Die Welt umwälzen, Band 1, o.c., p. 251.*

*plus assoiffés de sang, les plus bas se découvrent. »*⁶⁹² La réponse du roi obligea Bettina à écrire une longue lettre « (...) *qui fut travaillée précisément sur plusieurs jours et désignée par Varnhagen comme une 'véritable œuvre d'art'.* »⁶⁹³ Le 8 juillet 1849, Kinkel ne fut pas exécuté, mais condamné à la prison à vie. « *Les ragots que la remise de la demande de grâce de Gisela avait déclenchés lui attribuèrent à elle et à Bettina le mérite de la clémence.* »⁶⁹⁴ En apprenant que la peine de mort avait été transformée en prison à vie, K. Kertbeny,⁶⁹⁵ en contact avec Bettina depuis septembre 1849, s'était exclamé dans un courrier du 9 octobre 1849 :

*Comme c'est horrible ce qui arrive à Kinkel ! Est-ce que ta fille a sollicité cette cruauté à vie ? Est-ce qu'une balle dans la tête n'est pas mieux que deux boules aux pieds, et le bain ? Le bain, le bain ! C'est vraiment du plus pur style policier allemand.*⁶⁹⁶

Finalement, G. Kinkel fut libéré dans la nuit du 6 au 7 novembre 1850 par son ami Carl Schurz,⁶⁹⁷ qui avait réussi le 4 mai 1850 à s'échapper. G. Kinkel et C. Schurz partirent pour Londres, où Johanna les rejoignit en janvier 1851 avec leurs quatre enfants. G. Kinkel partit en septembre de la même année pour New-York avec C. Schurz, et rejoignit Johanna à Londres quelques mois plus tard. Sa fille, Maxe, raconte que sa mère aurait participé à la fuite de G. Kinkel pour l'Angleterre.

*Il fut libéré de Spandau par Carl Schurz et put fuir en Angleterre. La fille de Bettina, Maxe, supposa, mais nous n'avons aucune preuve : '(...) je crois aujourd'hui encore que c'est grâce à elle qu'on n'a pas empêché sa fuite de la prison de Spandau.*⁶⁹⁸

F. Böttger confirme qu'un courrier adressé à K. Kertbeny contient des allusions à l'aide apportée par Bettina :

*(...) comme il en ressort des allusions dans un courrier à l'écrivain hongrois Kertbeny, il semble que Bettina ait soutenu cette fuite spectaculaire par des moyens financiers.*⁶⁹⁹

⁶⁹² „(...) die ganze hohe Gesellschaft schimpft, als wenn es ein niedriges Verbrechen, ein frevelhafter Eingriff in ihre heiligste Sache wäre, für einen Kinkel um Gnade zu bitten. Es kommen die blutdürstigen, die niederträchtigsten Gesinnungen an den Tag.“ Aus dem Nachlaß Varnhagen's von Ense. o.c., p. 277, in: *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 801.

⁶⁹³ „(...) der über Tage hinweg sorgfältig ausgearbeitet und von Varnhagen als ‚wahres Meisterstück bezeichnet‘ (wurde).“ *Ibidem*, p. 802.

⁶⁹⁴ „Der Klatsch, den Giselas Überreichung des Gnadengesuchs ausgelöst hatte, schrieb ihr und B. das Verdienst für diese Milde zu.“ *Ibidem*, p. 803.

⁶⁹⁵ 1824-1882, écrivain austro-hongrois.

⁶⁹⁶ „Wie schrecklich mit Kinkel! Hat Deine Tochter diese lebenslängliche Grausamkeit erbetten? Ist denn eine Kugel in den Kopf hinein nicht besser als zwei Kugeln an den Füßen, und das Zuchthaus? Das Zuchthaus, das Zuchthaus! Das ist echt deutsch polizeilich.“ József Turoczy-Trostler, *Petőfi's Eintritt in die Weltliteratur. Karl-Maria Kertbeny – ein Petőfi – Apostel. Bettina von Arnim, Ungarn und Petőfi*, in: *Acta Litteraria Academiae Scientiarum Hungaricae* 4, 1961, p. 109, in: *Ibidem*, p. 803.

⁶⁹⁷ Carl Schurz (1829-1906), homme politique et révolutionnaire.

⁶⁹⁸ „Aus Spandau wurde er von Carl Schurz befreit und konnte nach England fliehen. Bettinas Tochter Maxe vermutete, wofür sich bisher keine Belege finden ließen: „(...) ich glaube noch heute, dass es ihr zu verdanken ist, dass man seine Flucht aus dem Zuchthaus Spandau nicht verhindert hat.“ *Maxe von Arnim, Tochter Bettinas*, o.c., p. 44. In: *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 3*, o.c., p. 116.

⁶⁹⁹ „Wie aus Andeutungen in einem Brief an den ungarischen Literaten Kertbeny hervorgeht, scheint Bettina diese spektakuläre Flucht mit finanziellen Mitteln unterstützt zu haben.“ *Zwischen Romantik und Revolution*, o.c., p. 325.

Sans relâche, Bettina terminait de s'occuper d'une affaire pour en reprendre une autre. Tout comme elle avait suivi avec grand enthousiasme et engagement le combat des Polonais pour la liberté, elle s'intéressa également au combat mené par les Hongrois contre la domination des Habsbourg. En contact à Berlin avec le jeune écrivain hongrois Karl Maria Benkert, appelé Kertbeny, un ambassadeur de la culture hongroise admirateur des œuvres de Bettina, elle était là aussi très bien informée des combats menés en Hongrie. A la mort du poète Sandor Petöfi,⁷⁰⁰ symbole de la Révolution de Mars 1848 à la tête de la jeunesse de Pest, anciennement Budapest, il fut l'un des guides spirituels de la Révolution hongroise et tomba au combat. Bettina lui rendit hommage en écrivant l'ode « *Au roi soleil Petöfi* ». ⁷⁰¹

L'année 1848 aura été riche en événements révolutionnaires que notre auteur, dont la volonté d'agir ne diminuait pas, soulignera dans son dernier ouvrage, *Gespräche mit Dämonen*, paru en 1852, son deuxième appel direct au roi de Prusse. On peut ainsi y lire une critique virulente, sorte de constatation, qui s'adresse à tous ceux qui, par une mauvaise politique, ne laissent aux peuples que la révolution pour se faire entendre : « *Les révolutions ne sont pas des crimes, mais les conséquences de ces crimes.* » ⁷⁰² Une phrase qui prouve, une nouvelle fois, que notre auteur avait suivi de près tous les événements du moment avec une grande lucidité.

En cette période postrévolutionnaire, Bettina n'avait certes plus de grands espoirs de faire du souverain un *Volkskönig* à son image, mais elle ne pouvait rester inactive et espérait toujours pouvoir mener le roi à une réflexion profonde et pouvoir parler de sujets considérés encore comme tabous : la pauvreté, la difficulté du peuple au quotidien, les libertés et la justice.

Accord entre le choix du genre épistolaire et la fascination pour la marginalité de soi et des autres

L'activité de Bettina – dont nous venons de constater qu'elle s'était politisée au fil des cas défendus et qu'elle se rapprochait de plus en plus du courant libéral – a plus généralement été qualifiée d'humaniste dans la littérature secondaire. Les juifs, les pauvres, les malades, les laissés-pour-compte, les petites gens, sont tous des marginaux que, selon Bettina, la société prussienne du *Vormärz* rejetait. Dès l'incident avec la petite juive, Veilchen, mentionné dans notre introduction, Bettina avait compris que la société n'était pas disposée à accepter tous les individus : certains resteraient en marge de cette société, souvent par peur que leur marginalité, appartenance religieuse, maladie, pauvreté, etc., ne se retourne contre les intérêts de la société, et par suite logique, contre ceux qui disposaient du droit catégorique d'y vivre.

L'antisémitisme dont faisait preuve une partie de son entourage l'indignait. ⁷⁰³ Sa tante Luise Möhn avait trouvé une jeune brodeuse en or qui devait continuer la formation de Bettina commencée au cloître de Fritzlar. Mais à son grand désespoir,

⁷⁰⁰ 1823-1849.

⁷⁰¹ Petöfi, dem Sonnengott.

http://www.bookrix.de/book.html?bookID=bx.b.von.arnim_1290177368.6021690369#0.324.2394

⁷⁰² „Revolutionen sind nicht Verbrechen, aber die folgen davon.“ Bettina von Arnim, *Sämtliche Werke* in 7 Bänden, *Gespräche mit Dämonen*, (hrsg.) Waldemar Oehlke, Berlin, 1920-1922, p. 265.

⁷⁰³ Sur la complexité de la question à l'époque du *Vormärz*, cf. Thomas Gräfe, *Antisemitismus in Deutschland 1815-1918: Rezensionen, Forschungsüberblick Bibliographie*, Norderstedt, BoD, 2010, p. 114 et s.

Bettina se lia d'amitié avec l'enfant : « *Au mécontentement de sa famille, Bettina entretenait également des relations dans le ghetto des juifs francfortois, dont elle était leur 'protecteur et petit secouriste.'* »⁷⁰⁴ Par ce geste, Bettina affichait à sa famille son indépendance et sa liberté d'expression. De plus, elle souhaitait montrer à Veilchen, que si une grande partie des Francfortois n'appréciait pas les juifs, elle, Bettina, s'en moquait et revendiquait officiellement et individuellement son amitié :

*J'allais très tôt chez elle, afin de la surprendre. Je la trouvais dans les escaliers avec le balai dans la main. Elle était honteuse, mais je le lui pris aussitôt des mains et dis : 'ah, laissez-moi aussi balayer un peu'. Le précepteur d'Eduard Bethmann arriva alors très tôt, car il n'était pas encore sept heures ; il a dû dire à ma tante qu'il m'avait trouvée devant la porte d'un juif en pleine rue en train de balayer.*⁷⁰⁵

Une telle insolence de la part de Bettina lui valut de s'attirer les foudres de la tante Luise : « *Vous n'avez point de pudeur, point de respect humain, on vous trouve balayer la rue main en main avec une juive ! Cachez-vous devant le monde, qu'on ne lise point sur votre front les déshonorants signes de votre effronterie.* »⁷⁰⁶ Pour Bettina, sa réaction était significative de la mentalité de cette Francfortoise de ce début du XIX^{ème} siècle, pour laquelle il était permis de demander les services des juifs, mais en aucun cas de s'afficher avec eux. Clemens, du même avis que la tante Luise, ne soutint pas non plus sa sœur et la mit également en garde de s'exposer avec des juifs : « *N'as-tu pas rencontré par hasard le précepteur, qui t'a fait la contrariété de mal parler de toi à notre tante ? – D'autres personnes pourraient encore te rencontrer, qui pourraient également en parler.* »⁷⁰⁷

Bettina, amère et déçue, de ne pouvoir apporter un peu de bonheur dans le quotidien de Veilchen qu'elle décrivait difficile, répondit : « *Et je voulais tisser là un petit fil innocent dans le tissu du monde, un seul petit fil et – non, je dois le casser, parce que cela ne se fait pas.* »⁷⁰⁸ Dans une lettre adressée à Clemens, Bettina lui confie dans quelle situation difficile elle se trouve. Malgré l'interdiction de sa tante et de son frère, Bettina l'informait qu'elle ne pouvait accepter de ne plus côtoyer Veilchen et qu'elle irait finalement à l'encontre de leur décision : « *(...) maintenant, notre tante ne va pas le permettre, parce que j'ai balayé la ruelle – et si je le fais en cachette, tu ne le permettras pas, et est-ce que je dois même m'abstenir ? ça, je ne veux pas.* »⁷⁰⁹ Le comportement de Bettina souligne par ces quelques répliques l'individualisme et le non-conformisme que nous avons évoqués dans la biographie de notre auteur. Et

⁷⁰⁴ „Zum Ärger der Verwandte verkehrte Bettina auch im Ghetto der Frankfurter Juden, deren „Protektor und kleiner Nothelfer“ sie hieß.“ „... wider die Philister und die bleiernde Zeit“. o.c., p. 123:

⁷⁰⁵ „Da ging ich ganz früh zu ihr, um sie damit zu überraschen. Ich fand sie auf der Treppe mit dem Besen in der Hand. Sie war beschämt, ich aber gleich nahm ihr den aus der Hand und sagte: „ach, lassen Sie mich auch ein bißchen kehren“. Da kam so früh schon, denn es war noch nicht sieben Uhr, der Hofmeister vom Eduard Bethmann vorbei, der mußte es der Tante gesagt haben, daß er mich vor der Haustür eines Juden auf offener Straße kehrend fand. Es folgen Wutausbrüche Luisens – zum Teil in Französisch.“ Bettina von Arnim, *Clemens Brentanos Frühlingskranz aus Jugendbriefen ihm geflochten, wie er selbst schriftlich verlangte*, Arnims Verlag, Berlin, 1844, p. 13.

⁷⁰⁶ Carmen Viktoria Janssen, *Textile in Texturen, Lesestrategien und Intertextualität bei Goethe und Bettina Brentano von Arnim*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2000, p. 144.

⁷⁰⁷ Hast Du nicht zufällig den Herrn Hofmeister begegnet, der Dir den Verdruß machte, bei der Tante, böse über Dich zu reden? – Nun könnten doch noch andre Leute Dir begegnen, die auch darüber reden könnten. *Clemens Brentanos Frühlingskranz*, p. 25.

⁷⁰⁸ „Und ich wollte da ein kleines unschuldiges Fädchen anspinnen ins Gewebe der Welt, ein einzig klein Fädchen und – nein, ich soll's abreißen, weil's sich's nicht schickt.“ Gustav Konrad (hrsg.): Bettina von Arnim, *Werke und Briefe*. Köln-Frechen, 1961, Band I, *Frühlingskranz*, p. 21.

⁷⁰⁹ *Ibidem*, p. 21.

tous ces marginaux que Bettina côtoyait ou défendit marquèrent non seulement sa vie mais également ses œuvres.

M.-C. Hoock-Demarle s'est posé la question de savoir pourquoi Bettina avait si souvent pris la défense de personnes en marge de la société. Était-ce dû à sa seule personnalité ? A sa philanthropie ? Ou était-ce dû à la réflexion que Bettina avait menée sur le parallèle qu'elle constatait entre la montée en nombre de ces marginaux et la période difficile que traversait la société prussienne en cette première moitié du XIX^{ème} siècle ? M.-C. Hoock-Demarle conclut que les deux aspects ont certainement joué un rôle. Pour M.-C. Hoock-Demarle, cette attirance, cette sympathie pour les marginaux allait encore plus loin, elle relevait d'un transfert de sa propre identité : cet attrait « (...) *s'est avéré être le meilleur moyen pour ne pas s'occuper uniquement de son temps ou de ses contemporains, mais également pour trouver le chemin vers soi-même, vers l'humain en soi.* »⁷¹⁰ M.-C. Hoock-Demarle avance que Bettina, d'origine italienne, s'était forgée une personnalité de marginale dans la société francfortoise du fait de son origine : « (...) *on peut même y découvrir la première tentative d'une mystification bettinienne.* »⁷¹¹

Bettina a éprouvé très tôt le besoin de se rapprocher de ceux qui étaient différents. Elle éprouvait une certaine fascination pour ceux qui n'étaient pas conformes aux normes que la société imposait. Ainsi, lors de son séjour en Autriche en 1810, elle avait rendu visite à Beethoven à Vienne.⁷¹² Beethoven, qui avait un problème de surdité, était qualifié de bourru et n'avait que peu d'amis. Très impressionnée par cette jeune fille qui appréciait sa musique, il aurait été très touché par Bettina et le lui aurait dit. Bettina conclut alors par un point tout à fait primordial pour elle : « *cela m'a fait de nouveau tant de bien qu'il me différencie de tous les autres.* »⁷¹³ Car c'était pour Bettina le point essentiel d'une relation : se sentir acceptée pour sa singularité. Toutes ses relations auront été marquées par ce point important : la différence par rapport aux autres. Et nous retrouvons cette caractéristique de la primeur de la relation dans ses correspondances avec la jeunesse qu'elle côtoyait. Bettina donnait à chacun de ses interlocuteurs l'impression d'une relation unique. Pour preuve, elle isolait en quelque sorte les personnes avec qui elle échangeait ses courriers qui n'avait « (...) *que rarement contact entre eux, et alors seulement, lorsque Bettine établissait de manière stratégique ce contact.* »⁷¹⁴

Bettina ne s'est jamais cachée de son attirance pour les personnes en marge de la société, même si cela lui a souvent valu des critiques de la part de ses proches.

M.-C. Hoock-Demarle attribue cet attrait de Bettina au fait que ces personnes lui semblaient vraies, qu'il émanait d'elles une certaine authenticité que Bettina ne retrouvait pas chez ses proches. Savigny en avait fait les frais dans le long courrier

⁷¹⁰ „ (...) als der beste Weg herausgestaltet hat, um sich nicht nur mit ihrer Zeit oder mit ihren Zeitgenossen zu befassen, sondern auch, um den Weg zu sich selbst, zu dem Menschen in ihr zu finden?“ Marie-Claire Hoock-Demarle, in: *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 2, o.c.*, p. 76.

⁷¹¹ „ (...) man kann sogar darin den ersten Versuch einer bettinischen Mythisierung entdecken.“ *Ibidem*, p. 76.

⁷¹² Cf. Konrad, Gustav, *Werke und Briefe/Bettina von Arnim*, Bde 1-5, (Bd. 5 von Joachim Müller), Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1959, Bd. 5, p. 207.

⁷¹³ "das hat mir wieder so wohl gethan, daß auch dieser von allen andern mich unterschied." Ann Willison Lemke: *Bettine's Song. The Musical Voice of Bettine von Arnim, née Brentano (1785-1859)*. Diss. Phil Fak, Indiana University, Indiana/USA, 1998.

⁷¹⁴ „ (...) nur selten Kontakt untereinander, und nur dann, wenn Bettine diesen Kontakt strategisch herstellt.“ „Jugend-Bewegung. Bettina von Arnims Netzwerk-Pädagogik“, p. 35-46, in: *Dialog und Bewegung: Bettina von Arnim als Kommunikationsexpertin*, o.c.

qu'elle lui avait écrit dans le cadre de l'affaire des Grimm. Elle lui avait reproché son manque d'authenticité en refusant d'afficher publiquement son désaccord vis-à-vis du roi de Hanovre et demandé de démissionner de son poste par solidarité pour ses amis. Cette authenticité se traduisait, à ses yeux, par un engagement total. Mais Savigny avait refusé puisque sa démission n'aurait, selon lui, rien changé dans la position du roi de Hanovre ni dans celle de Frédéric Guillaume III :

*Bettina n'a jamais nié une certaine fascination pour les figures hors du commun parmi ses semblables. Elle s'est même plutôt exprimé ouvertement dessus, allant jusqu'à le faire haut et fort – souvent contre la volonté de ses proches. Ce qui l'attire chez ses personnes, c'est leur façon inflexible d'imposer ce à quoi elles croient, souvent au prix de leur vie ou de la raison ; ce sont donc des gens qui se caractérisent par une forte volonté et une authenticité intacte des personnages, 'des personnes biographiques', comme Bettina les appelle.*⁷¹⁵

Quelqu'un comme Hoffmann von Fallersleben qui, par conviction, défendit ses idées politiques au risque de perdre son poste de professeur de littérature allemande à l'université de Wroclav,⁷¹⁶ recevait aux yeux de Bettina toute sa reconnaissance pour son courage et la foi en ses engagements. Les personnes atypiques devenaient pour elle des personnalités intéressantes et c'est la raison pour laquelle Bettina recherchait tant leur compagnie : G. Sand, M. Bakunin, L. Mieroslawski, G. Kinkel, F. Schloeffel, S. Petöfy, etc. Elle les admirait pour leur courage, la pertinence de leur combat et légitimait leurs actions par la justice qu'ils réclamaient. Bettina les défendait parce qu'ils lui semblaient finalement beaucoup plus authentiques que les autres.

Alors que la majorité de la société prussienne cultivait sa domination culturelle, voire ignorait ces individus marginaux, Bettina recherchait leur compagnie pour s'imprégner de leur authenticité. Il y avait les juifs qu'elle défendait et pour lesquels elle demandait aux chrétiens de les respecter. Savigny, qui avait déçu Bettina à plusieurs reprises pour ne pas avoir pris position comme elle l'entendait, affirmait ouvertement sa position vis-à-vis des juifs. Max Ring rapporte les propos tenus dans le salon de Bettina par ce dernier, professeur de droit à la faculté au moment de la scène, qui avait interdit à B. Oppenheim, protégé de Bettina, de se faire appeler *Doctor juris utriusque* :

(...) étant donné que du point de vue de Savigny un juif ne pouvait en aucun cas être docteur en droit canonique (...). Mais lorsque Bettina demanda à Savigny un jour, même si c'était sur le ton de la plaisanterie, qu'il appuie l'habilitation de son protégé Oppenheim à l'Université de Berlin, ce juriste

⁷¹⁵ „Nie hat Bettina eine gewisse Faszination für die außergewöhnlichen Erscheinungen unter ihren Mitmenschen geleugnet. Sie hat eher sich dazu offen, sogar laut geäußert – oft gegen den Willen ihrer nächsten Umgebung. Was ihr an solchen Menschen auffällt, ist eine unbeugsame Art, das, woran sie glauben, durchzusetzen, oft um den Preis des Lebens oder der Vernunft; es sind Menschen also, die sich durch einen starken Willen und eine ungebrochene Authentizität auszeichnen, Charaktere, „biographische Personen“ (Bettina von Arnim: Frühlingskranz, Werke I, p. 82), wie Bettina sie nennt.“ *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 2, o.c., p. 81.*

⁷¹⁶ Wroclav, Breslau en allemand. Ville allemande de Silésie jusqu'en 1945. Est devenue polonaise après la Seconde Guerre Mondiale.

réputé rejeta une telle demande par les mots : 'Un juif ne peut pas et n'a pas le droit de devenir professeur dans une université prussienne'.⁷¹⁷

La compagnie des artistes, compositeurs, poètes l'intéressait également beaucoup : Beethoven, pour qui elle voulait arranger une rencontre avec Goethe ; Robert Schumann qu'elle a aidé de 1853 à sa mort en 1854. Bettina avait fait des démarches pour qu'il puisse obtenir un endroit où il aurait pu écouter de la musique et voir ses enfants. Friedrich Hölderlin, interné en 1806, fut marginalisé pour avoir aimé Susette Gontard, la femme du banquier francfortois Jakob Friedrich Gontard, chez qui il avait été précepteur de 1796 à 1798. Hölderlin avait immortalisé cet amour dans le personnage de Diotima de son roman épistolaire « *Hyperion* » (1797/99). Dans *Die Günderröde*, Bettina s'insurgea contre la réaction de la société francfortoise qui discréditait cet amour :

(...) personne ne soupçonne chez lui et personne ne sait le sacré qui se cache dans cet homme ; je n'ai pas le droit de prononcer son nom ici à Francfort, sinon on déverse sur lui les choses les plus affreuses, tout simplement parce qu'il a aimé une femme pour écrire Hyperion.⁷¹⁸

Bettina ressentait, trois ans après la mort du poète Hölderlin, toujours autant de mépris dans la société francfortoise envers celui qui avait trahi la confiance du banquier et qui était devenu fou par suite d'un amour contesté. Et de façon générale, M.-C. Hock-Demarle constate que Bettina n'évitait pas la présence des fous ; bien au contraire, elle recherchait leur compagnie. Le thème de la folie était pour Bettina non pas un champ à éviter telle la peste, mais bien au contraire à comprendre comme partie intégrale de la personne atteinte de cette maladie et devenait un gage de sa sincérité. Car de cette folie émergeait une authenticité et une pureté qu'elle ne trouvait nulle part ailleurs.

La folie comme forme imprégnée de la prise de conscience de soi de ses propres limites, plus de fuite, mais une réflexion. En outre, Bettina remet aussitôt en question la réalité de la folie dans la création artistique. Cette 'folie' est pour elle uniquement l'expression d'une sensibilité exagérée, une approche contrainte de la langue propre au poète. Bettina sera la première à présenter le cas de Hölderlin, tout comme à la fin du siècle, le cas de Nietzsche ou le cas de van Gogh le seront, comme une relation extrêmement tendue entre le monde artistique et la société, mais en aucun cas, comme un résultat effrayant et dénigrant. L'approche de Bettina vers Beethoven n'est pas différente.⁷¹⁹

⁷¹⁷ „(...) da nach Savignys Ansicht ein Jude unmöglich auch Doktor des Kirchenrechts sein konnte (...). Als aber Bettina einmal von Savigny, wenn auch nur im Scherz, verlangte, dass er die Habilitation des von ihr protegierten Oppenheim an der Berliner Universität befürworten sollte, wies der berühmte Jurist eine so unerhörte Zumutung mit den Worten zurück: „Ein Jude kann und darf nie Lehrer an einer preußischen Universität werden“ Moriz Carriere, Wilhelm Diehl (hrsg.), *Lebenserinnerungen*, Verl. d. Hist. Vereins f. d. Großherzogtum Hessen, Darmstadt, 1914, p. 120.

⁷¹⁸ „... keiner ahnt ihn und weiß, was für ein Heiligtum in dem Mann, steckt; ich darf ihn hier in Frankfurt gar nicht nennen, da schreit man die fürchterlichsten Dinge über ihn aus, bloß weil er eine Frau geliebt hat, um den Hyperion zu schreiben.“ *Die Günderröde*, o.c., chapitre 27.

⁷¹⁹ „Wahnsinn als geprägte Form des Bewusstwerdens der eigenen Grenzen, keine Flucht mehr, sondern eine Reflexion. Hinzu kommt bei Bettina, dass sie sogleich die Realität des Wahnsinns beim künstlerischen Schaffen in Frage stellt. Diese „Folie“ ist für sie nur Ausdruck einer übersteigerten Sensibilität, ein dem Dichter eigener gequälter Umgang mit der Sprache. Der Fall Hölderlin wird von Bettina vorgehend so gestellt, wie etwa am Ende des Jahrhunderts der Fall Nietzsche oder der Fall van Gogh es sein werden, als ein bis zum äußersten gespanntes Verhältnis zwischen Künstlertum und Menschentum, keineswegs aber als ein erschreckendes,

Les pauvres l'intéressaient également, au-delà de leur pauvreté. Son souci était plus de constater le dénigrement de l'homme par son exploitation. C'est la raison pour laquelle elle s'engagea dans son projet d'une analyse sociale, *Das Armenbuch*. Certes, le projet fut interprété comme une provocation et un appel à la révolution, mais l'idée première de Bettina était avant tout de redonner aux hommes leur dignité et, sans perdre l'idée de son *Volkskönig*, de grandir le roi en lui donnant des solutions.

Tout comme Bettina prenait ses distances avec la personne touchée par une injustice, elle agissait de même avec les marginaux. Sans porter de jugement sur la personne, Bettina la considérait à l'état brut, ne prenant en compte que l'injustice. De cette manière, elle évitait toute identification avec la personne qu'elle défendait. Très souvent, elle n'avait jamais rencontré personnellement la personne à défendre. Seule l'injustice comptait, qui déclenchait un engagement total. L'exemple de Gasparo Spontini est significatif : « (...) *elle prend parti pour un paria.* »⁷²⁰ Bettina le défendit au nom de l'injustice dont il était victime : « *Elle trouve l'inculpation de Spontini absurde et mesquine* ». ⁷²¹ Dans deux courriers à Achim datés du 3 juin 1822 et du 9 juin 1825, Bettina se plaignait déjà de la qualité de ses interprétations artistiques : « (...) *la musique et le sujet sont, paraît-il, très ennuyeux.* »⁷²² M.-C. Hooock-Demarle explique sa prise de défense pour Spontini, Italien naturalisé Français, du fait de leur origine commune. Dans un moment où l'on défendait les intérêts nationaux, ce Français-Italien qui ne maîtrisait pas la langue allemande, et qui avait été le protégé du défunt roi Frédéric Guillaume III pendant vingt ans, n'était pas apprécié de tous et certains, en particulier l'intendant, Friedrich Wilhelm Graf von Redern,⁷²³ le jalousait. M.-C. Hooock-Demarle dit de Bettina qu'elle était elle-même « *une étrangère au milieu de la capitale prussienne.* »⁷²⁴ Le journal, *Zeitung für die elegante Welt*, rapporte que le public aurait crié « *Nous ne le voulons pas ! Au diable l'étranger, l'Italien !* »⁷²⁵

Elle défendit également le docteur Pantillon⁷²⁶ qui utilisait l'homéopathie sans avoir au préalable reçu l'autorisation de l'employer, bien qu'il l'ait demandée. La police le somma de cesser toute activité. Dans un courrier du 19 novembre 1845, Bettina prit sa défense et mit une nouvelle fois en avant : « *les mesures violentes de la police.* »⁷²⁷ Ces répétitions semblent dépasser l'entendement de Bettina qui demanda au roi : « *J'ose demander à Votre Majesté d'accorder à cet homme le temps nécessaire de trois à quatre semaines afin que sa famille puisse émigrer décemment et sans avoir de trop grosses pertes, et ainsi de tenir éloigné l'impression*

herabwürdigendes Ereignis. Nicht anders ist der Umgang Bettinas mit Beethoven.“ *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 2, o.c., p. 82.*

⁷²⁰ „(...) ergreift sie Partei für einen Ausgestoßenen“. *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 8/9, o.c., p. 143.*

⁷²¹ „Die Anklage Spontinis finden Sie absurd und kleinlich – ich auch finde sie unchristlich und die Würde des Königs, die man hierdurch zu vertreten vorgibt, verletzend.“ *Die Welt umwälzen, Band 2, o.c., p. 466.*

⁷²² „die Musik und das Sujet sollen höchst langweilig sein“ *Achim und Bettina in ihren Briefen, Band 1., o.c., p. 375.*

⁷²³ (1802-1883), intendant général prussien pour le théâtre et la musique, il fut la personne de confiance de trois souverains prussiens et était très influent à la cour.

⁷²⁴ „eine Fremde mitten in der Hauptstadt Preußens.“ Marie-Claire Hooock-Demarle, *Bettinas Umgang mit Außenseitern*. In: *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 2, o.c., p. 76-91.*

⁷²⁵ „Wir wollen ihn nicht haben! Zum Teufel mit dem Fremden, dem Italiener!“ *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 8/9, o.c., p. 143.*

⁷²⁶ Julien Pantillon, médecin homéopathe. Pas d'autres informations sur ce médecin, mise à part qu'il fut sommer d'arrêter la pratique de l'homéopathie.

⁷²⁷ „die gewaltsamen Maaßregeln der Polizei“. *Die Welt umwälzen, Band 1, o.c., p. 148.*

d'une mauvaise réputation. »⁷²⁸ Non seulement Bettina recherchait à signaler l'injustice de la punition et tenta, une nouvelle fois, d'obtenir une diminution de la peine, et réprimait les mesures prises indignes, à ses yeux, mais elle essayait également toujours de rapprocher le souverain de son idéal de *Volkskönig*.

L'injustice qui touche les personnes marginalisées est un point important dans les démarches de Bettina. Elle se rendait compte que les marginaux constituaient un contrepoids dans la société. Ainsi, les femmes dont elle ne défendit pas les droits, apparaissent cependant dans la liste des personnes marginalisées. En reprenant la chanson populaire de Arndt, Bettina posa la question : « *Qu'est-ce que la patrie allemande ? Ce n'est pas la Poméranie ; ce n'est pas la Souabe, c'est le pays des femmes !* »⁷²⁹ Il est intéressant de constater que Bettina, malgré la possibilité qui lui était offerte pour s'exprimer et qui n'a malgré cela rien entrepris pour défendre la cause des femmes, voit en ces dernières, non pas une force sans droit, mais plutôt une masse marginalisée au même titre que les pauvres ou les juifs. Bettina ne considère à ce moment-là non pas la femme en tant que telle, mais l'être humain pauvre. La marginalité recensée l'est par rapport à leurs époux qui avaient servi le roi et sont morts :

*Ces femmes, Bettina les découvre dans les colonies regroupant les pauvres à Berlin : ce sont des veuves d'anciens soldats du roi, des tisserandes, des bobineuses, des laveuses, des ramasseuses d'os et de vieux papiers, ajouté à cela, toujours des mères d'enfants mourants ou affamés. Malgré tout, ces femmes ne se laissent pas humilier ni par l'office des pauvres ni par les riches dispensant des dons 'il faudrait trop s'abaisser pour vouloir recevoir quelque chose de la part de l'office des pauvres.'*⁷³⁰

Bettina décrira toute l'amertume ressentie dans ces scènes de pauvreté dans son *Armenbuch*. Les listes établies sont autant de cris au secours qu'elle souhaite faire parvenir au roi. Mais elles sont également le symbole d'un dysfonctionnement de la société prussienne avec d'un côté des hommes et des femmes prêts à servir leur roi, et d'un autre côté, un manque d'attention de la part du souverain. Les femmes sont donc également marginalisées en tant qu'êtres humains victimes de cette société. Et c'est la raison pour laquelle Bettina insiste encore et toujours pour que le roi ouvre les yeux sur son peuple :

Bettina décrit la situation catastrophique des classes ouvrières à l'exemple de ces marginales, car ces femmes sont encore plus victimes du moment que les hommes : livrées à la maladie en tant qu'accouchées, en tant que mère toujours à la recherche de nourriture et de vêtements, livrées en tant que femme sans moyen et sans argent, dès que l'homme meurt ou perd son emploi. Mais ce qui fascine avant tout Bettina, c'est la dignité de ces femmes, leur inflexibilité face au malheur et à l'injustice. Et tout comme elle l'a fait avec

⁷²⁸ „Ich erdreiste mich also von Euer Majestät Gnade zu erbitten, daß diesem Mann die nothwendige Zeit von drei bis vier Wochen gestattet werde, um seine Familie auf eine anständige Weise und nicht mit zu großen Verlusten übersiedeln, und somit den Anschein bösen Leumundes von sich fern zu halten.“ *Ibidem*, p. 149.

⁷²⁹ „Was ist des deutschen Vaterland? Nicht Pommerland, nicht Schwabenland; es ist das Alteweiberland!“ *Dies Buch gehört dem König, Werke III/IV, o.c., p. 144.*

⁷³⁰ „Diese Frauen, Bettina entdeckt sie in den Armenkolonien von Berlin: es sind Witwen von ehemaligen Soldaten des Königs, Weberinnen, Spulerinnen, Wäscherinnen, Knochen- und Altpapier-Sammlerinnen, dazu immer Mütter von sterbenden oder hungernden Kindern. Trotz allem lassen sich diese Frauen nicht demütigen, weder von der Armendirektion noch von den almosenspendenden Reichen, „man müsse sich zu sehr erniedrigen, wenn man von der Armendirektion etwas erhalten wolle“ *Dies Buch gehört dem König, o.c., p. 240.*

*ses juifs, elle souligne ici l'humain dans cet humain traité de manière inhumaine.*⁷³¹

Cette inhumanité dans l'humain, Bettina la trouvait chez tous ceux que la société rejetait ou pour qui elle ne laissait qu'une toute petite place avec des restrictions :

*En regardant de plus près les catégories des marginaux qui réveillent toujours plus l'intérêt de Bettina, on se rend compte qu'il s'agit de représentants d'une réalité encore à peine saisie, de minorités qui prétendent à des droits humains. Ce sont des exemples dans le sens d'éléments non-classifiés d'une société qui les laisse augmenter tel un 'contrepoids' terrible en marge des structures sociales traditionnelles ; donc pas des marginaux parce qu'ils sont exclus de la société, mais parce qu'ils ne sont pas ou à peine admis : les juifs, les pauvres et les femmes.*⁷³²

M.-C. Hoock-Demarle souligne en quoi la marginalité même de Bettina l'aidait finalement dans ses démarches :

*Mais si la lecture d'un livre est déjà une perversité, qu'en est-il alors de l'écriture d'un livre, en particulier lorsqu'il dénonce des états politiques et sociaux dénoncés par une femme ? A ce moment, la marginalité de Bettina lui vient en aide de manière décisive. Ce qui était jusqu'ici plutôt un trait de caractère de sa personnalité, devient un trait de génie.*⁷³³

Nous avons par conséquent ici un défaut attribué à Bettina qui s'avère finalement être une caractéristique positive de sa personnalité. Et comme nous l'avons vu dans sa relation avec la jeunesse, toutes les critiques portées par sa famille à Bettina étaient finalement considérées comme des aspects positifs de sa personnalité, et c'est ce qui aura finalement également participé à sa notoriété.

Les signes de sa générosité au travers de l'épistolaire

La prolixité épistolaire de Bettina est en grande partie alimentée par les élans de sa générosité. Ils fourmillent dans certains de ses textes, parfois sous la forme d'une accumulation d'exemples, parfois comme prétexte fourni à l'écriture d'une lettre. La

⁷³¹ An solchen Außenseiterinnen schildert Bettina die verheerende Situation der arbeitenden Klassen, denn diese Frauen sind noch mehr als die Männer Opfer der Zeit: als Wöchnerinnen der Krankheit ausgeliefert, als Mütter ständig auf der Suche nach Nahrung und Kleidung, als Frauen restlos und geldlos ausgeliefert, sobald der Mann stirbt oder arbeitslos wird. Was aber Bettina vor allem fasziniert, ist die Würde dieser Frauen, ihre Unbeugsamkeit vor dem Unglück und der Ungerechtigkeit. Und genau wie sie es mit ihren Juden gemacht hat, so unterstreicht sie hier das Menschliche an diesen unmenschlich behandelten Menschen.“ *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 2, o.c., p. 87.*

⁷³² „Betrachtet man ganz genau die Kategorien von Außenseitern, die Bettinas Interesse immer wieder erwecken, so muß man feststellen, dass es sich um Repräsentanten einer noch kaum erfassten Wirklichkeit handelt, um Minderheiten, die Anspruch erheben auf Menschenrechte. Es sind Vor-Bilder im Sinne von noch nicht klassifizierbaren Elementen einer Gesellschaft, die sie als ein ungeheures „Gegengewicht“ am Rande der traditionellen sozialen Strukturen anwachsen lässt; Außenseiter also, jedoch nicht, weil sie von der Gesellschaft ausgesperrt sind, sondern weil sie in die Gesellschaft nicht oder kaum zugelassen werden: die Juden, die Armen und die Frauen.“ *Ibidem, p. 85.*

⁷³³ „Ist aber die Lektüre eines Buches schon eine Perversität, wie steht es nun mit dem Schreiben eines Buches, besonders wenn darin politische und soziale Missstände von einer Frau aufgedeckt werden? In diesem Moment kommt die Marginalität Bettinas ihr entschieden zu Hilfe. Was bis jetzt mehr ein Charakterzug ihrer Persönlichkeit war, wird zum Geniestreich.“ *Ibidem, p.80.*

générosité faisait partie de l'engagement de Bettina et lui semblait naturelle. Dans une lettre du 5 août 1818 adressée à Achim, elle lui demandait tout naturellement de penser aux pauvres : « *quand ta récolte est bénie, pense aux pauvres, certaines mères qui ont un enfant au sein n'ont pas assez pour le rassasier ; ce qui m'est toujours très triste.* »⁷³⁴ La réponse d'Achim le 11 août 1818 montre non seulement que la situation économique des Arnim n'était pas brillante,⁷³⁵ mais également que la charité si naturelle telle que la concevait Bettina n'était pas toujours partagée par ses proches. Ne se considérant pas comme faisant partie des riches, Achim lui répondit d'un ton ironique : « *Tu veux que j'offre de mon blé à la pauvreté, je dois alors commencer par moi-même et récolter le double.* » Toute la correspondance entre les deux époux qui va de 1811 à 1831⁷³⁶ est remplie de demandes, de plaintes relatives à la question financière, tant de la part d'Achim que de Bettina. Ils ne disposaient pas, comme Savigny, de moyens financiers importants qui leur auraient permis de donner plus aux pauvres. Et pourtant, Bettina, certainement par philanthropie, était prête à donner son temps et son argent pour aider. Non sans sarcasme, Clemens avait souligné dans un courrier du 7 février 1832 à son frère Christian son engagement, à ses yeux, exagéré par rapport à ce que l'on pouvait attendre de son statut. Bettina était devenue « *l'admiration de tout Berlin.* »⁷³⁷

Lorsque Bettina s'engageait, elle le faisait avec opiniâtreté. Elle souhaitait voir les objectifs atteints rapidement. Des pertes de temps dues à un engagement qu'elle considérait comme mitigé la rendaient encore plus impatiente. Aussi, n'hésitait-elle pas à utiliser d'autres moyens, à faire entrer en jeu d'autres personnes si elle considérait que les choses n'allaient pas assez vite. Ainsi, voyant qu'Altenstein ne remplissait pas sa promesse d'agir auprès du roi Frédéric Guillaume III, Bettina avait pris la décision de contacter le prince héritier et futur grand duc de Saxe-Weimar-Eisenach, Charles Alexandre, afin de lui demander d'agir en faveur des frères Grimm.

Dans l'affaire du compagnon-couturier, Otto, Bettina se rappela qu'elle avait, elle aussi, perdu un fils de 18 ans lors d'un accident de baignade. Elle fut par conséquent très touchée par l'histoire de ce jeune homme et en avait parlé à son ami Varnhagen von Ense : « *Le 10.6.1844 déjà, elle avait raconté à Varnhagen l'histoire 'du pauvre compagnon-couturier, Karl Otto, mort de ses blessures ; Bettine pleurait en racontant cette souffrance, et ce qu'elle racontait nous brisait le cœur.* »⁷³⁸

A ses yeux, un engagement total impliquait de passer du temps sans compter, voir de prendre sur son budget personnel pour aider les personnes en difficulté. Dans un courrier à Schleiermacher en date du 4 avril 1831, Bettina lui expliqua qu'elle s'était permise le jour de son anniversaire « *une prise modeste dans la caisse d'Arnim pour les pauvres.* »⁷³⁹ Sa fille, Maximiliane, pense qu'elle aurait participé à la fuite de

⁷³⁴ „wenn Deine Ernte gesegnet war, so gedenke der Armen, es giebt manche Mütter, die ein Kind an der Brust haben und nicht satt zu essen; welches mir immer das Traurigste ist.“ *Achim und Bettina in ihren Briefen, Band 1, o.c., p. 137.*

⁷³⁵ Cf. *Zwischen Romantik und Revolution, o.c., p. 132.*

⁷³⁶ Cf. *Achim und Bettina in ihren Briefen, Bande 1 & 2, o.c.*

⁷³⁷ „die Bewunderung von ganz Berlin.“ *Die Bedeutung Schleiermachers für ihr Leben und Werk, o.c., p. 241.*

⁷³⁸ „Schon am 10.6.1844 hatte sie Varnhagen die Geschichte „des armen Schneidergesellen Karl Otto, der an seinen Wunden gestorben ist, mitgeteilt; „Bettine weinte im Erzählen dieses Leids, und es war herzzerschneidend, was sie erzählte.“ *Aus dem Nachlaß Varnhagen's von Ense, o.c. p. 308 in: Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3, o.c., p. 761.*

⁷³⁹ „einen bescheidenen Griff in Arnim's Casse“ zugunsten der Armen.“ *Die Bedeutung Schleiermachers für ihr Leben und Werk, o.c., p. 239.*

Gottfried Kinkel pour l'Angleterre.⁷⁴⁰ Dans le cas de la Hongrie, Bettina aurait également aidé financièrement. F. Böttger souligne : « (...) *comme il en ressort des allusions dans un courrier à l'écrivain hongrois Kertbeny, il semble que Bettina ait soutenu cette fuite spectaculaire par des moyens financiers.* »⁷⁴¹ Là aussi, la générosité pour atteindre l'objectif fixé pouvait la pousser à donner pour une cause. Dans le cas du compagnon-couturier Karl Otto, comme il avait pu être prouvé par des témoins que le jeune homme avait été blessé par hasard par les forces de police, Bettina avait souhaité que le roi fasse un geste envers la mère du jeune homme. Elle avait réussi à obtenir une rente.⁷⁴²

Bettina s'identifiait à la cause à défendre, pas à la victime qu'elle défendait. Elle défendait la liberté d'expression, la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes, la différence aussi. Dans le cas de son aide apportée à S. Petöfy, U. Landfester écrit : « (...) *il y va beaucoup plus de l'affaire du mouvement de libération hongroise représentée par Petöfy que de l'individu.* »⁷⁴³ Cette position se confirme avec l'affaire Spontini qu'elle n'apprécie pas particulièrement et dont elle apprécie encore moins la musique. Seule lui importait la liberté d'expression et l'injustice dont il était victime à ses yeux.

L'impression de fourmillement de ces élans de générosité résulte également de la ténacité avec laquelle elle revenait parfois sur le même objectif. C'est par exemple le cas quand Bettina avait eu l'idée d'ériger un monument en l'honneur de Goethe et s'était démenée pendant plusieurs années pour que ce monument soit réalisé. Karl Obser fait ce commentaire sur les efforts entrepris par Bettina : « *Dans un sens, Bettine resta toujours la même : dans le sacrifice enthousiaste, sans réserve pour une idée.* »⁷⁴⁴

La générosité de Bettina von Arnim s'appliquait à défendre une personne, un groupe de personnes, voire tout un peuple. Ainsi, le sort de la Pologne que Bettina liait étroitement aux réformes qu'elle souhaitait pour la Prusse était également un sujet qu'elle prit à cœur. Krzysztof Zielnica rend hommage non seulement au courage de Bettina von Arnim qui, dans une période difficile affichait ses positions politiques, mais qui en plus a défendu la cause polonaise par des moyens inhabituels :

Dans l'histoire des relations germano-polonaises au XIX^{ème} siècle, il serait difficile de trouver une avocate plus sincère de la cause polonaise que Bettina von Arnim. Elle n'argumentait pas seulement au nom des Polonais, mais également comme l'une d'entre eux 'Nous, les Polonais'. (...) Elle a exprimé de manière impressionnante dans sa 'Brochure sur la Pologne' qu'elle avait publiée en 1848 avec le titre déroutant 'An die aufgelöste

⁷⁴⁰ Cf. Note 698.

⁷⁴¹ „Wie aus Andeutungen in einem Brief an den ungarischen Literaten Kertbeny hervorgeht, scheint Bettina diese spektakuläre Flucht mit finanziellen Mitteln unterstützt zu haben.“ *Zwischen Romantik und Revolution*, o.c., p. 325.

⁷⁴² Cf. *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 762.

⁷⁴³ „(...) es gehe ihr sehr viel mehr um die von Petöfy repräsentierte Sache der ungarischen Freiheitsbewegung als um den Einzelnen.“ *Selbstsorge als Staatskunst*, o.c., p. 355.

⁷⁴⁴ „In einem blieb Bettine sich immer gleich: in der begeisterten, ruckhaltlosen Aufopferung für ihre Idee.“ Karl Obser, *Bettina von Arnim und ihr Briefwechsel mit Pauline Steinhäuser*. In: *Neue Heidelberger Jahrbücher* 12, 1903, p. 136.

*Nationalversammlung. Stimmen aus Paris' sous le pseudonyme St. Albin, sa position vis-à-vis des Polonais opprimés.*⁷⁴⁵

K. Zielnica souligne :

*Dans les journaux intimes de Varnhagen von Ense, les noms de Bettina von Arnim et Alexander von Humboldt sont souvent cités comme les sauveurs possibles et souhaités des Polonais opprimés ou emprisonnés, en particulier du révolutionnaire arrêté Mieroslawski.*⁷⁴⁶

Toujours en quête de solution pour aider, Bettina eut l'intention de vendre l'édition anglaise de *Goethes Briefwechsel mit einem Kinde* et de reverser la somme au profit des réfugiés hongrois : « *Elle demanda à Milnes s'il pouvait aider.* »⁷⁴⁷ Cette générosité visait deux objectifs. Le premier que l'on peut attribuer au côté philanthropique de Bettina s'attachait à défendre une injustice. Le second que l'on peut rapprocher de sa conception du *Volkskönig*, s'attachait, au début de sa relation avec le roi, à l'inciter à devenir ce *Volkskönig*, à la fin de sa relation, à lui éviter d'entacher cette conception idéale qu'elle avait conçue.

Une conception à partager

Bettina avait une opinion très haute et très forte de l'engagement. Ne regardant ni le temps passé, ni l'argent dépensé, elle y mettait corps et âme. Un tel investissement nécessitait à ses yeux un engagement intense. Individualiste, Bettina aimait cependant travailler en groupe à partir du moment où elle avait la fonction de gérer le déroulement des choses. Connaissant l'intensité de son engagement, celui des personnes qu'elle mandatait devait être à ses yeux tout aussi intensif et complet. Bettina attendait d'eux un engagement total, sans faille. Partant d'une telle définition, Bettina considérait que sa conception devait être partagée par ceux et celles qu'elle côtoyait.

Bettina aimait ainsi déléguer une action à une personne de confiance. En la personne de A. Humboldt, elle avait trouvé un ami fidèle qui lui fut de grand recours. Doté d'une très bonne renommée à la cour, il s'adressait directement au roi sur demande de Bettina. Comme Bettina ne se souciait guère de la charge de travail que cela pouvait représenter, elle ne pouvait pas non plus s'imaginer en demander trop. A propos de Humboldt, Varnhagen von Ense nota dans son journal intime : « *Elle le charge de beaucoup trop de choses, plus qu'il ne peut porter.* »⁷⁴⁸

⁷⁴⁵ „In der Geschichte der deutsch-polnischen Wechselbeziehungen im 19. Jahrhundert wäre es schwer, eine aufrichtigere Anwältin der polnischen Sache zu finden als Bettina von Arnim. Sie argumentierte nicht nur im Namen der Polen, sondern auch als eine von ihnen „Wir Polen“ heißt es. (...) Ihre Haltung gegenüber der unterdrückten Polen hat sie in eindrucksvoller Weise in ihrer „Polenbroschüre“ geäußert, die sie 1848, um die Zensur zu täuschen, mit dem irreführenden Titel „An die aufgelöste Nationalversammlung. Stimmen aus Paris“ unter dem Decknamen St. Albin veröffentlicht hatte.“ Krzysztof Zielnica, *Polonica bei Alexander von Humboldt*, Berlin, Akademie Verlag, 2004, p. 144.

⁷⁴⁶ „In den Tagebüchern Varnhagen von Enses kommen oft die Namen Bettina von Arnims und Alexander von Humboldts als mögliche und erhoffte Helfer der unterdrückten bzw. gefangengenommenen Polen, insbesondere des verhafteten Revolutionärs Mieroslawski, vor.“ *Polonica bei Alexander von Humboldt*, o.c., p. 145.

⁷⁴⁷ „Sie hat Milnes gefragt, ob er behilflich sein konnte.“ *Bettina von Arnim – Politisch.*, o.c., p. 43.

⁷⁴⁸ „(...) siebürde ihm zu Vieles auf, und mehr als er tragen könnte.“ Varnhagen von Ense, 1861/1870, Bd. 3, p. 476-477. In: *Polonica bei Alexander von Humboldt*, o.c., p. 145.

La remarque de K. Varnhagen von Ense n'étonne pas quand on sait comment Bettina agissait par exemple avec les étudiants. R. Baier s'était ainsi plaint de la charge de travail qu'il recevait, et ce, sans être payé : « *Elle attendait des étudiants tant d'enthousiasme qu'ils le fassent pour rien lorsqu'ils travaillaient à de grandes ou de petites tâches.* »⁷⁴⁹ Il lui semblait naturel de vouloir travailler avec elle : « *Entretemps, le cours de sa personnalité à Berlin était si haut, qu'il lui semblait que c'était une affaire d'honneur et de jeune héroïsme de travailler pour elle.* »⁷⁵⁰ Bettina, qui ne regardait pas à la charge de travail, exigeait des personnes avec lesquelles elle travaillait autant d'engagement dans les affaires traitées qu'elle le faisait. Pour toute contribution, Bettina offrait l'honneur d'être liée à sa famille : « *Comme équivalent, Bettina offre son amitié et les contacts de sa famille.* »⁷⁵¹ Un tel engagement n'était pas sans inconvénient pour l'entourage de Bettina. R. Baier fut ainsi « (...) *astreint sans retenue à la fonction de domestique non-rémunéré.* »⁷⁵² Cette conception de l'engagement, même si elle était fortement louée, n'était pas toujours partagée par ceux qui travaillaient avec et pour Bettina :

*Markus Niebuhr fut ainsi enrôlé dans la traduction anglaise du 'Goethebuch', la correction de sa nouvelle édition fut confiée à Philipp Nathusius, et fut également désigné avec Julius Döring comme collaborateurs des grands projets de B. – de l'édition Arnim et en particulier de la nouvelle édition de 'Des Knaben Wunderhorn'.*⁷⁵³

Décidée et convaincue qu'il fallait tout mettre en œuvre pour atteindre son objectif, Bettina ne pouvait supporter que l'on puisse ne pas s'engager totalement comme elle le faisait. Lors du renvoi des frères Grimm, il lui était apparu évident de devoir les aider en raison de l'injustice qui les touchait et de l'amitié qui les liait. Et Bettina attendait la même chose des autres amis des Grimm, en particulier lorsque ceux-ci pouvaient avoir une influence sur le déroulement de l'affaire. Bettina avait ainsi attendu de Savigny qu'il déploie toutes ses forces pour leur venir en aide. Or, malgré l'amitié qui les liait, Savigny, en qualité d'homme d'Etat, était resté officiellement en retrait de cette affaire, bien que nous sachions qu'il avait été le premier à prendre sa plume pour soutenir les frères Grimm auprès du prince héritier. Ce prétendu retrait avait profondément déçu Bettina, ce qu'elle n'avait pas manqué de communiquer à Savigny et à tous ceux qui le connaissait. Car Bettina communiquait également à des tiers ce qu'elle considérait comme étant des erreurs. Dans le cas de Savigny, elle communiqua à son entourage son prétendu immobilisme afin qu'il soit montré du doigt pour ce qu'elle considérait comme une trahison. Dans son courrier du 4 novembre 1839, Bettina lui avait vivement reproché son inaction et l'avait invité à la réflexion en lui posant diverses questions sur le rôle de sa renommée en Allemagne et à l'étranger. Pour Bettina, tout, absolument tout, devait être mis en œuvre pour s'engager :

⁷⁴⁹ „Sie erwartete von den Studenten soviel Enthusiasmus, daß sie, wenn sie an großen oder kleinen Aufgaben mitarbeiteten, dies umsonst taten.“ *Zwischen Romantik und Revolution*, o.c., p. 289.

⁷⁵⁰ „Inzwischen war der Kurs ihrer Persönlichkeit in Berlin so hoch gestiegen, daß es ihr schien, es müßte eine Sache der Ehre und des jugendlichen Heldentums sein, für sie zu arbeiten.“ *Ibidem*, p. 290.

⁷⁵¹ „Als Äquivalent bot Bettina ihre Freundschaft und den Anschluß an ihre Familie.“ *Ibidem* p. 290.

⁷⁵² „(...) hemmungslos auf die Funktion eines unbezahlten Domestiken verpflichtet.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe. Band 4*, o.c., p. 737.

⁷⁵³ „So wurde Markus Niebuhr bei der englischen Übersetzung des „Goethebuches“ herangezogen, Philipp Nathusius mit der Korrektur zu dessen Neuauflage betraut, und er sowie Julius Döring waren auch als Mitarbeiter an B.s großen Projekten – der Arnim-Edition und insbesondere der Neubearbeitung von Des Knaben Wunderhorn – ausersehen.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 793.

*Oui, Savigny, en quoi t'aide ta renommée dans les pays allemands et au-delà, si tu passes, apeuré et froid, devant cette maison dans laquelle tu étais reçu autrefois avec un enthousiasme joyeux, où ton premier élève habite, et qui en tant que premier savant allemand dépasse maintenant tout (...) ?*⁷⁵⁴

D'un ton très direct,

*Elle écrit à son beau-frère Savigny, ministre à l'époque, la lettre la plus directe, la plus audacieuse – et la plus longue – de sa vie : pas une plainte, mais plutôt une accusation, pas une prière, mais plutôt une constatation que ceux qui sont en marge, sont plus honnêtes, fidèles et dignes que les puissants de la société prussienne.*⁷⁵⁵

Bettina lui demanda des explications et remit en cause sa situation privilégiée dans la société. Elle essaya même de réveiller des sentiments de culpabilité chez Savigny pour ne pas avoir agi dans le sens qu'elle attendait en soulignant que, malgré la déception des Grimm : « *le cœur est toujours si rempli d'amour humble pour toi.* »⁷⁵⁶ Ainsi, arguments à l'appui, elle n'a aucun scrupule à lui reprocher de ne pas avoir mis en jeu son poste de ministre et sa position à la cour pour une bonne cause. Elle lui reprocha tout d'abord sa position particulière et privilégiée : « *Dieu t'a béni de biens* »⁷⁵⁷ Pourquoi Savigny n'a-t-il pas profité de cet avantage pour défendre une bonne cause ? La défense de très bons amis ? Puis, elle lui rappela le devoir qu'il avait envers la jeunesse et l'exemple qu'il devait représenter pour elle : « *Ton importance en tant que professeur de la jeunesse* ».⁷⁵⁸ Bettina prend ici le rôle d'une éducatrice, du maître qui sermonne un élève qui s'est mal comporté. Enfin, elle souligna le fait que sa position financière n'avait été en rien un frein à son inaction puisqu'il jouissait de moyens financiers suffisants pour vivre : « *Tu n'avais pas besoin de gagne-pain.* »⁷⁵⁹ Après avoir énuméré tous les avantages de sa position, Bettina lui reprocha de ne pas avoir agi pour préserver son honneur et conserver l'amitié des Grimms : « *Qu'est-ce qui t'aurait brouillé, si tu avais préféré donner ta démission dans de telles conditions ?* »⁷⁶⁰ Rien aux yeux de Bettina ne pouvait justifier son inaction.

Nous retrouvons ici les aspects du monde idéal dans lequel Bettina évoluait. Sa conception intense de l'engagement passait également par la communication de sa position. Or, la position prise par Savigny, le silence, n'était pas la position attendue par Bettina. A ses yeux, il ne s'était pas positionné officiellement en faveur des frères Grimm, ce qui donnait à Bettina matière à penser que Savigny non seulement ne cautionnait pas le geste de ses amis, mais qu'il avait également peur de dire haut et

⁷⁵⁴ „Ja, Savigny, was hilft Dich Dein Ruhm in und außer den deutschen Landen, wenn Du scheu und kalt an jenem Hause vorübergehst, in dem Du sonst vor allem mit freudiger Begeisterung aufgenommen warst, wo Dein erster Schüler wohnt, der jetzt als erster deutscher Gelehrter weit über alle hinausragt (...)?“ *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 227.

⁷⁵⁵ „Sie schreibt dem Schwager Savigny, damals Ministers, den direktesten, kühnsten – und längsten – Brief ihres Lebens: keine Klage, eher eine Anklage, keine Bitte, eher die Feststellung, dass diejenigen, die am Rande sind, viel ehrlicher, treuer und werter sind als die Mächtigen der preußischen Gesellschaft.“ *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft*, Band 2, o.c., p. 84.

⁷⁵⁶ « (...) das Herz noch so voll demütiger Liebe zu Dir hat.“ *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 227.

⁷⁵⁷ „Gott hat Dich mit Glücksgütern gesegnet“ *Ibidem*, p. 229.

⁷⁵⁸ „Deine Wichtigkeit als Lehrer der Jugend“ *Ibidem*, p. 229.

⁷⁵⁹ „Du bedurftest keines Broterwerbs.“ *Ibidem*, p. 229.

⁷⁶⁰ „Was hätte es Dir verschlagen, wenn Du Dein Amt unter solchen Bedingungen lieber nieder hättest?“ *Ibidem*, p. 229.

fort ce qu'il pensait. Cette opinion sur Savigny se renforça lorsqu'elle lui reprocha de ne pas parler franchement au souverain par peur de représailles :

*Je sais bien que tu ne parlerais pas ainsi au roi ; car communiquer au prince les erreurs qui se passent dans son gouvernement, ou lui donner un avis plus précieux, cela serait contre la politique de la crainte avec laquelle vous traitez les princes comme des automates, oui, vous avez même peur de penser et vous cachez la vérité comme face à un créancier que l'on ne veut pas payer. Vous ne tenez aux princes que les discours pour lesquels ils sont préparés à répondre, sans les réveiller ; car la vérité les réveillerait.*⁷⁶¹

Les arguments donnés par Bettina se retrouveront dans ces ouvrages, et en particulier dans le *Königsbuch*. Sa conception de la relation souverain-peuple, le *Volkskönigtum*, émerge au fil des courriers et des reproches qu'elle fait, en particulier à Savigny. Ministre à la cour, il représentait en quelque sorte l'ensemble des ministres que Bettina attaquait pour leur mutisme et leur passivité.

Bettina pouvait également s'obstiner à poursuivre une idée si elle en était convaincue. Ainsi, après avoir travaillé avec J. Molinska-Woykowska de septembre à octobre 1848, les deux femmes échangèrent plusieurs lettres qui montrent un désaccord profond sur le contenu de la brochure sur la Pologne. J. Molinska-Woykowska reprochait ainsi à Bettina sa vénération pour le souverain qu'elle et les Polonais ne partageaient pas, soulignant les sacrifices qu'elle leur demandait à tous s'ils devaient eux aussi vénérer le souverain comme Bettina le faisait :

*Cette admiration (pour le roi), elle est peut-être tout à fait naturelle pour vous. – Face à la bassesse générale, vous voulez vous sauver et vous cherchez un idéal – et vous le trouvez, même si ce ne sont que des fragments de cet idéal, dans la royauté. Et ces fragments vous sont sacrés – et vous préférez les débris de l'antiquité battue que les poteries d'argile ordinaires qui sortent quotidiennement par milliers du four du potier. C'est tout à fait normal pour vous ! Mais pour nous, Bettine ! Pour nous, cette antiquité est un récipient dans lequel le sang sacré de nos pères a été recueilli, – des pères soumis à un pouvoir physique, pas moral – le sang de nos femmes et de nos enfants y colle – et encore plus encore ! notre honte ! notre humiliation ! Asservissement esclavage. Tout ce qui est en grande contradiction avec notre passé sacré est pour nous le mal sorti de cette urne antique – et maintenant, ces fragments devraient nous être sacrés ? Non ! Sinon nous serions alors tombés sous l'emprise de la mort véritable.*⁷⁶²

⁷⁶¹ „Ich weiß wohl, dass Du so nicht würdest zu dem König reden; denn einem Fürsten die Fehler mitteilen, die in seiner Regierung vorkommen, oder ihm einen höheren Standpunkt zuweisen, das wäre wider die Politik der Ehrfurcht, mit der Ihr die Fürsten behandelt wie die Automaten, ja Ihr getraut Euch selbst nicht zu denken und verbergt Euch vor der Wahrheit wie vor einem Gläubiger, den man nicht bezahlen kann. Ihr haltet den Fürsten nur die Reden, auf die sie eingerichtet sind zu antworten ohne aufzuwachen; denn die Wahrheit würde sie wecken.“ *Ibidem*, p. 229.

⁷⁶² „Diese Verehrung (des Königs), sie mag für Sie ganz natürlich sein. – Vor der allgemeinen Gemeinheit wollen Sie sich retten und suchen ein Ideal – und finden wenn gleich nur die Bruchstücke des Ideals im Königthum. Und es sind Ihnen diese Bruchstücke heilig – und Sie wollen lieber die Scherben des geschlagenen Alterthums als die gewöhnlichen Lehmthöpfe, die alltäglich zu tausenden aus dem Ofen des Töpfers kommen. Das ist ganz natürlich für Sie! Aber für uns Bettine! Für uns ist dieses Alterthum ein Gefäß in dem das heilige Blut unserer Väter gesammelt, – der Väter die untergelegen einer physischen nicht moralischen Macht – das Blut unserer Frauen und Kinder klebt daran – und mehr wie dies! unsere Schande! unsere Erniedrigung! Unterjochung Sklaverei. Alles was mit unserer heiligen Vergangenheit im großen Widerspruch steht ist das Uebel aus dieser

La différence de conception sur la royauté est particulièrement importante et peut être interprétée comme la raison de leur désunion. Malgré toutes les précautions prises par Bettina – publication anonyme, rédaction de la plume d'un prétendu Polonais exilé à Paris –, une critique est parue en polonais en septembre 1849 dans laquelle le style et le contenu de la brochure sur la Pologne y sont particulièrement critiqués.

La courte recension suivante de la ‚brochure sur la Pologne‘ dans le mensuel polonais ‚Przegląd Roznanski‘ (Posener Rundschau) de septembre 1849 est la seule critique polonaise trouvée jusqu’ici du pamphlet de Bettina. Comme les journaux polonais de cette période n’ont été transmis qu’incomplets, d’autres critiques ou mentions ne peuvent être exclues, même s’il paraît encore peu probable d’en retrouver. Sous cette réserve, il faut se poser la question de savoir pourquoi ce livre unique a-t-il suscité au moment de sa parution si peu d’acceptation. On trouve la réponse à cette question en partie dans le contenu de la critique suivante dans le ‚Przegląd Poznanski‘. Son auteur se plaint du ‚style étrange‘ et ‚des constructions souvent très malheureuses‘ de l’ouvrage et laisse ainsi entendre un fait important pour sa critique : l’expression passionnée et la pénétrance philosophique de la ‚brochure sur la Pologne‘ étaient plutôt de mauvaises conditions préalables pour sa diffusion.⁷⁶³

L’auteur de l’article écrit :

L’auteur, un Polonais de naissance, se cache derrière le nom de St. Albin. Il dédit son œuvre à la célèbre Belina (!) Arnim. Il tente de nous convaincre qu’il écrit de Paris, mais la conception de l’ouvrage trahit un lieu plus proche, peut-être Berlin. Dans un style étranger, plein de formules choisies, déformé par des constructions inhabituelles, souvent même malheureuses, il explique ses pensées.⁷⁶⁴

Il semblerait que l’auteur peu enclin à souligner l’engagement de Bettina ne puisse être que J. Molinska-Woykowska au vu des détails qu’il donne :

La différence importante peut également être vue comme la raison décisive de l’absence d’une critique publique de l’ouvrage de Bettina de la part de

alterthümlichen Urne für uns herausgekommen – und sollen uns nun diese Bruchstücke heilig sein? Nein! dann wären wir dem wirklichen Tode verfallen.“ *„Der Geist muß Freiheit genießen...!“* o.c., p. 238.

⁷⁶³ „Die nachstehend abgedruckte kurze Rezension der ‚Polenbrochure‘ in der polnischen Monatsschrift „Przegląd Roznanski“ (Posener Rundschau) vom September 1849 ist die bisher einzige aufgefundene polnische Besprechung von Bettinas Streitschrift. Da die polnischen Zeitschriften aus jener Zeit nur sehr bruchstückhaft überliefert worden sind, können weitere Besprechungen oder Erwähnungen nicht ausgeschlossen werden, wenngleich ihre Auffindung kaum noch möglich erscheint. Unter diesem Vorbehalt muß man die Frage stellen, warum diese einzigartige Schrift zur Zeit ihres Erscheinens so wenig Resonanz hervorgerufen hat. Die Antwort auf diese Frage findet man teilweise in dem Inhalt der nachstehenden Besprechung im „Przegląd Poznanski“. Ihr Verfasser beklagt sich über den „seltsamen Stil“ und „oftmals recht unglückliche Konstruktionen“ der Schrift deutet damit einen für ihre Rezeption wichtigen Sachverhalt an: Der leidenschaftliche Ausdruck und die philosophische Durchdringung der „Polenbrochure“ waren eher schlechte Voraussetzungen für ihre Verbreitung.“ *Ibidem*, p. 236.

⁷⁶⁴ „Der Verfasser, ein gebürtiger Pole, versteckt sich unter dem Namen St. Albin. Sein Werk widmete er der bekannten Belina(!) Arnim. Er versucht uns zu überzeugen, dass er aus Paris schreibt, doch die Konzeption der Schrift verrät einen näheren Entstehungsort, vielleicht Berlin. In einem seltsamen Stil, voll von ausgesuchten Formulierungen, verunstaltet durch ungewöhnliche, oftmals recht unglückliche Konstruktionen, erläutert er seine Gedanken.“ *Ibidem*, p. 239.

*J. Woykowska. Elle a également certainement dicté à l'auteur anonyme de la recension suivante les mots de la critique mordante, à la limite de l'agressivité.*⁷⁶⁵

Cette différence de conception souligne bien, comme nous l'avons précisé plus haut, que la défense opérée par Bettina ne s'arrêtait pas à défendre une cause, mais également en parallèle à rehausser l'image entachée du souverain, ce que J. Molinska-Woykowska avait bien saisi. Ce reproche fait à Bettina est le premier du genre qu'elle aura à essuyer. Si sa famille lui avait reproché de faire de la politique, personne jusqu'ici n'avait critiqué la façon dont elle s'y prenait pour défendre une cause. Or, malgré sa bonne intention, elle sera critiquée, non pas par un parent, mais qui plus est par une des personnes du groupe même dont elle souhaitait prendre la défense. Convaincue du bien fondé de son action, Bettina préféra travailler seule plutôt qu'avec quelqu'un qui ne partageait pas totalement ses convictions sur le rôle du souverain prussien et cessa tout contact avec J. Molinska-Woykowska.

Bettina avait ainsi préféré rompre lorsque les personnes envisagées n'avaient pas rempli ses attentes. Sa conception de l'engagement était si pointue qu'elle n'hésitait pas à prendre une telle décision :

*Tant dans l'éducation de la jeunesse que dans celle des princes, les lettres de Bettina ne laissaient à ses élèves que l'alternative entre l'acceptation complète de ses compositions ou son rejet tout aussi complet, dans ce dernier cas au prix de la rupture ou tout au moins de la dépotentialisation émotionnelle complète de la correspondance.*⁷⁶⁶

L'excentricité comme marge de manœuvre

Bettina a souvent fait preuve d'excentricité, dans sa jeunesse,⁷⁶⁷ mais également à l'âge adulte. M. Ring avait d'ailleurs souligné dans ses mémoires⁷⁶⁸ qu'elle attirait de nombreux jeunes dans son salon en raison même de la nature différente de ce lieu de rencontres et de la salonnière qu'elle était. Cette excentricité était de plus communiquée, en particulier aux jeunes. Si l'on pouvait croire au premier abord qu'elle l'était de manière anodine, en fait, il n'en était rien. Bettina se forgeait un profil, par exemple avec des anecdotes qui faisaient également partie des moyens de communication qu'elle aimait employer, non seulement pour se différencier, mais également pour se préserver une marge de manœuvre. Tout comme elle avait souligné au souverain sa neutralité politique et le fait qu'elle ne lisait aucun journal, Bettina communiquait une image d'elle non-structurée, dissipée, distraite qui devait lui procurer une certaine innocence, et par là même, une certaine inoffensivité. Elle écrit ainsi le 25 novembre 1839 à Moritz Veit :

⁷⁶⁵ „Die gravierende Differenz darf auch als der ausschlaggebende Grund für das Ausbleiben einer öffentlichen Besprechung von Bettinas Schrift seitens J. Woykowskas angesehen werden. Sie mag wohl auch dem anonymen Verfasser der nachstehenden Rezension die Worte der beißenden, an Aggressivität grenzenden Kritik in die Feder diktieren haben.“ *Ibidem*, p. 239.

⁷⁶⁶ „Sowohl in der Erziehung der Jugend als auch in der der Fürsten ließen B.s Briefe ihren Zöglingen nur die Alternative zwischen vollkommener Hinnahme ihrer Setzungen oder deren ebenso vollkommener Verweigerung, im letzten Fall um den Preis des Abbruchs oder doch zumindest der vollständigen emotionalen Depotenzierung der Korrespondenz.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe. Band 4, o.c.*, p. 731.

⁷⁶⁷ Cf. *Zwischen Romantik und Revolution, o.c.*, Cf. *Ein Leben zwischen Tag und Traum, o.c.*, Cf. *Preußische Köpfe, o.c.*

⁷⁶⁸ Cf. Max Ring, *Erinnerungen*, 2 Bände. Aus dem Neunzehnten Jahrhundert. Briefe und Aufzeichnungen, hrsg. von Karl Emil Franzos, Band 2 und 3, Berlin, 1898.

*Le matin, je rivalise avec l'aurore pour qui sera la première à la table de travail. J'y trouve un désordre à faire dresser les cheveux sur la tête de n'importe quel philistin ; moi, je m'installe tranquille au milieu de ce désordre, prête à l'augmenter encore d'ici le soir. Oui, c'est vrai souvent je ne sais plus où j'ai mis le début et la fin, et je fouille au milieu de tous ces feuillets épars, sans date, sans liens, où une page de la lettre se trouve ici, les autres sont cachées tels des œufs de Pâques.*⁷⁶⁹

Bettina prenait plaisir à donner l'image d'une personne différente des autres et le faisait savoir afin de pouvoir utiliser cette excentricité dans son écriture. Elle communiquait les traits de ce personnage qu'elle modelait, afin de pouvoir utiliser toutes les facettes que la communication mettait à sa disposition. Elle composait ainsi un tout formé de son personnage public et de son écriture, cette dernière étant justifiée par le personnage créé. W. Bunzel qualifie Bettina d'excellente stratégie,⁷⁷⁰ qui va, jusque dans le moindre détail, se forger un personnage au service de son écriture.

Cette excentricité attirait également des personnages publics tout aussi excentriques que Bettina ou bien considérés par les autorités prussiennes comme marginaux. Ces dernières avaient ainsi suivi depuis longtemps et avec beaucoup d'intérêt les fréquentations de Bettina : « (...) car elle était entrée elle-même au plus tard depuis 1843 en contact avec les idées socialistes et entretenait à ce moment-là des relations intensives avec les Jeunes Hégéliens berlinois. En été 1843, elle rencontra même plusieurs fois Herwegh et Ruge se promenant dans la capitale berlinoise, proches plus tard d'Alexander Weill, qui à ce moment-là était encore employé de la Revue Indépendante publiée par Pierre Leroux et George Sand. »⁷⁷¹

Son attirance pour les personnages qu'elle considérait authentiques lui faisait rencontrer des personnes fortement surveillées par les autorités censurales. Ainsi, lorsque Bettina avait appris que l'émigré Alexander Weill se trouvait à Berlin, elle avait émis le souhait auprès de Varnhagen de faire sa connaissance. Varnhagen l'avait alors introduit dans le salon de Bettina. La rencontre n'était pas passée inaperçue par les services de Metternich tout comme d'autres qui suivirent et furent notifiées. On peut lire ainsi en date du 10 juin 1843 que A. Weill est à Berlin : « (...) et s'est rallié comme à Leipzig aux écrivains libéraux. Il a plein d'idées sociales qui ont également trouvé satisfaction chez Bettina. Cette femme écrivain plein d'esprit rend hommage au socialisme tout comme Weill et lui aurait fait le compliment qu'il est le seul écrivain qui écrit comme il pense. »⁷⁷²

⁷⁶⁹ „Am Morgen halte ich Wettrennen mit der Aurora, welche zuerst am Schreibtisch ist. Da finde ich denn eine solche Unordnung, wobei jedem Philister die Haare zu Berge stehen würden; ich aber (...) setze mich getrost hinein, mitten in die Verwirrung, um sie bis zum Abende noch zu vermehren. Ja wahr ist's, ich weiß oft nicht, wo ich Anfang und Ende gelassen, und unter zerstreuten Blättern wühlend, ohne Datum, ohne Zusammenhang, wo eine Seite des Briefes hier liegt, die anderen versteckt sind, wie Oster-Eier.“ *Werke und Briefe*, Bd. V, o.c., p. 405.

⁷⁷⁰ Cf. *Ver-Öffentlichung des Privaten*, o.c., p. 96.

⁷⁷¹ „(...) denn sie war ja selbst spätestens seit 1843 mit sozialistischen Ideen in Berührung gekommen und unterhielt in dieser zeit intensive Beziehungen zu den Berliner Junghegelianern. Im Sommer des jahres 1843 traf sie sogar mehrmals mit dem in der preußischen Hauptstadt weilenden, später Herwergh und Ruge nahestehenden Alexander Weill zusammen, der zu diesem Zeitpunkt noch Mitarbeiter der von Pierre Leroux und Sand herausgegebenen Revue Indépendante war.“ *Zwischen Irritation und Faszination*, o.c., p. 319.

⁷⁷² „(...) und hat sich daselbst wie auch in Leipzig fester an die Liberalen Schriftsteller angeschlossen. Er ist voll sozialer Ideen, die auch bei Bettina Wohlgefallen gefunden haben. Diese geistreiche Schriftstellerin huldigt nach Weills Ausspruch ebenfalls dem Sozialismus und soll ihm das Kompliment gemacht haben, er (Weill) sei der einzige Schriftsteller, der so schreibe, wie er denke“. Karl Glossy, *Literarische Geheimberichte aus dem Vormärz* in: *Jb der Grillparzer-Gesellschaft*, Bd. 21-23 (1912) in: *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 737.

Quelque deux semaines plus tard, les services de Metternich noteront l'accueil fait par Bettina au livre de A. Weill : « *Il est rapporté le 27.6.1843, que son livre « Der Staat und die Industrie » (...) a reçu les applaudissements de Bettina ou plus selon une affirmation.* »⁷⁷³ Le 14 août 1843, le rapport fait état de nombreuses visites de A. Weill chez Bettina et du caractère communiste de leurs rencontres : « *Bettina avait souvent fait venir le fameux A. Weill et celui-ci l'enflammait finalement complètement avec ses orientations communistes.* »⁷⁷⁴ Bettina avait certainement trouvé en A. Weill, même si elle ne partageait pas tous les aspects de sa politique, quelqu'un qui partageait ses réflexions sur les juifs et la pauvreté.

En 1844, Bettina est au sommet de sa carrière. Elle a publié plusieurs ouvrages et de nombreuses recensions l'ont fait connaître tant auprès du public que des autorités prussiennes. La publication de *Clemens Brentanos Frühlingskranz, aus Jugendbriefen ihm geflochten, wie er selbst schriftlich verlangte* confronta Bettina à la censure des autorités prussiennes sous prétexte que l'ouvrage n'avait pas de nom. En réalité, le ministre de l'Intérieur voyait d'un très mauvais œil les fréquentations de Bettina.

*Si donc Bettina choisit par préférence particulière pour les habitués de son salon les frères Bauer (Bruno Bauer, bien connu, Egbert Bauer) (...) la troisième petite feuille de ce trèfle, Edgar Bauer, comme éditeurs de ses œuvres intellectuelles, elle doit alors en accepter les conséquences, car ces messieurs sont connus pour avoir une aversion particulière contre la lecture des lois.*⁷⁷⁵

En choisissant la maison d'édition des frères Bauer pour publier *Clemens Brentanos Frühlingskranz*, Bettina provoquait une nouvelle fois la censure prussienne. Peu appréciés par celle-ci pour leurs opinions politiques radicales, Bettina démontrait à Arnim-Boitzenburg le pouvoir dont elle disposait auprès du roi. Une nouvelle fois, le contenu politique du livre était remis en cause, mais malgré les arguments à l'appui, le roi autorisera la publication de l'ouvrage quelques temps plus tard :

*La raison la plus profonde de l'action fondée par des formalités contre cette publication et pour les chicanes de la part du ministère était cependant les réserves émises par les autorités prussiennes vis-à-vis du contenu politique et critique envers la société de la part de Bettine von Arnim.*⁷⁷⁶

Le ministère de l'Intérieur dut justifier ses attaques auprès du roi dans un courrier du 14 juin 1844 en expliquant « (...) *que la lutte en question n'avait pas lieu entre la censure et Bettina, mais entre la police et le tristement célèbre libraire Edgar Bauer.* »⁷⁷⁷

⁷⁷³ „Am 27.6.1843 wird berichtet, dass „seine Schrift Der Staat und die Industrie (...) den Beifall der Bettina erhielt, oder vielmehr nach einer Aussage erhalten haben sollte.“ *Ibidem*, p. 737.

⁷⁷⁴ „Bettina hatte in Berlin den bekannten A. Weill öfters zu sich kommen lassen und dieser steckte sie eigentlich erst recht mit seinen kommunistischen Gesinnungen an.“ *Ibidem*, p. 737.

⁷⁷⁵ „Wenn also Bettina aus besonderer Vorliebe für die habitués ihres Salons: Gebrüder Bauer (Bruno Bauer, wohlbekannt, Egbert Bauer) (...) das dritte Blättlein dieser Kleepflanze, Edgar Bauer, zum Verleger ihrer Geisteswerke auswählt, so muß sie sich schon die Folgen gefallen lassen, da diese Herren bekanntlich eine besondere Abneigung gegen die Lektüre der Gesetze haben.“ *Die Welt umwälzen, Band 2, o.c.*, p. 500.

⁷⁷⁶ „Der tiefere Grund für das mit Scheinformalitäten begründete Vorgehen gegen diese Publikation und für die Schikanen von seiten des Ministeriums waren jedoch die Vorbehalte der preußischen Behörden gegenüber der politischen und sozialkritischen Haltung der Bettine von Arnim.“ *vom Herzen in die Feder, o.c.*, p. 164.

⁷⁷⁷ (...) *dass der Kampf en question nicht zwischen der Censur und Bettina, sondern zwischen der Polizey und dem berüchtigten Buchhändler Edgar Bauer statt findet.* „*Die Welt umwälzen, Band 2, o.c.*“, p. 500.

La démarche de Bettina était très courageuse comme le souligne M.-C. Hoock-Demarle :

*Et il faut effectivement beaucoup de courage pour choisir en plein milieu des années quarante en Prusse un éditeur du nom d'Egbert Bauer, désigné dans les registres de la police secrète comme un ennemi public dangereux.*⁷⁷⁸

Avec le révolutionnaire G. Kinkel, en 1849, Bettina n'avait plus autant de crédit, le roi l'ayant qualifiée de « *démocrate rouge* ». ⁷⁷⁹ Il répondit à son courrier qu'elle « *se trouvait en mauvaise compagnie* » ⁷⁸⁰ et qu'il n'y avait aucun doute quant à la culpabilité de G. Kinkel.

Parce qu'elle côtoyait des personnes considérées comme suspectes, Bettina fut surveillée et sa correspondance fut lue : « *La lettre de George Sand, comme chacun sait, ne resta pas sans suite pour Bettina. Depuis son contact avec Bruno Bauer et Alexander Weill, elle était considérée comme suspecte par les pouvoirs publics.* » ⁷⁸¹ Lorsque Bettina fit un bilan en 1849 de ses engagements, elle constata que nombre de personnes lui devaient la vie. Son excentricité comme marge de manœuvre semble lui avoir permis de réussir là où d'autres auraient échoué, pour reprendre les paroles de K. Gutzkow. Dans un courrier à Pauline Steinhäuser du 16 août 1849, Bettina justifia ses actions par la nécessité qu'elle ressentait à défendre les victimes du système :

Je n'ai jamais rien entrepris qui n'ait été une nécessité en moi, et n'ai pas été stérile au moins pour l'humanité, car beaucoup ont encore leur tête sur leur tronc, qu'ils auraient sûrement perdue, si je ne m'étais pas battue en faisant des efforts presque surhumains. ⁷⁸²

Les déceptions de Bettina

Une des premières grandes déceptions de Bettina a certainement été Savigny dans l'affaire des Grimm. Bettina lui reprochait d'avoir laissé parler la raison avant les sentiments : « *La raison d'Etat avait chez Savigny priorité sur l'amitié. Elle ne pouvait lui pardonner son comportement tiède dans cette histoire.* » ⁷⁸³ A son poste de ministre, Bettina lui avait également reproché en 1843 de ne tenir que le discours que le roi souhaitait entendre. Bettina considérait qu'il était du devoir de tout citoyen de dire la vérité aux souverains. Avec une telle conception de l'engagement et une telle attente de la part des autres, Bettina était bien évidemment déçue lorsque

⁷⁷⁸ „Und es gehört in der Tat sehr viel Mut dazu, mitten in den vierziger Jahren in Preußen einen Verlegern namens Egbert Bauer zu wählen, der in den Registern der Geheimpolizei als ein gefährlicher Staatsfeind bezeichnet wird.“ Marie-Claire Hoock-Demarle, *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft*, Band 2, o.c., p. 84.

⁷⁷⁹ „rote Demokratin“, *Zwischen Romantik und Revolution*, o.c., p. 321.

⁷⁸⁰ *Ibidem*, p. 321.

⁷⁸¹ „Der Brief George Sands blieb für Bettina bekanntlich nicht ohne Folgen. Seit ihrem Kontakt zu Bruno Bauer und Alexander Weill, galt sie der Obrigkeit als suspekt“. *Ibidem.*, p. 320.

⁷⁸² „Ich habe nie etwas unternommen, was nicht ein Muß in mir gewesen wäre, und bin zum wenigsten nicht unfruchtbar für die Menschheit gewesen, denn viele haben ihre Köpfe noch auf dem Rumpf sitzen, denen sie gewiß verloren waren, wenn ich nicht mit beinahe übermenschlicher Anstrengung dagegen gekämpft hätte.“ *Bettina von Arnim und ihr Briefwechsel mit Pauline Steinhäuser*, o.c., p. 119.

⁷⁸³ „Staatsräson ging bei Savigny vor Freundschaft. Sie konnte ihm sein laues Verhalten in dieser Angelegenheit nicht vergeben.“ „... wider die Philister und die bleierne Zeit“, o.c., p. 129.

d'autres ne s'engageaient pas comme elle l'entendait. La deuxième grande déception fut certainement Frédéric Guillaume IV.

Dans l'affaire du directeur musical, Spontini, Bettina critiqua la réaction du souverain dans une lettre adressée à Moritz Robert-Tornow, frère de Rahel Varnhagen, le 27 septembre 1841 : « (...) *je la trouve également non-chrétienne et la dignité du roi, que l'on prétend représentée ici, est blessante.* »⁷⁸⁴ Le souverain, qui ne semblait pas connaître tous les détails de l'affaire, avait agi dans un sens, puis dans un autre : tout d'abord, il licencia Spontini le 10 juillet 1841, puis le renvoya « *le 25 août 1841 en conservant tous ses revenus et certains privilèges.* »⁷⁸⁵ Quatre mois plus tard, il « *revient de ses 'vacances' accordées de Paris à Berlin et sera gracié le 14 mai 1842 par Frédéric Guillaume IV.* »⁷⁸⁶ Ce qui gênait beaucoup Bettina, c'était le manque de clarté dans cette affaire, comme si le roi avait agi sans connaître tous les faits :

*Le roi, lui-même, ne prit pas position officiellement dans cette affaire. Ce n'est qu'au niveau interne que des monitions arrivèrent au ministère dans lequel Frédéric Guillaume se plaignit du comportement de son entendant pendant le tumulte à l'Opéra*⁷⁸⁷. *Cependant, il dut apparaître vers l'extérieur comme la balle de jeu des partis, il se laissa tout d'abord accaparer par les opposants de Spontini malgré la désapprobation exprimée en interne, afin de réagir plus tard de manière très généreuse vis-à-vis de Spontini.*⁷⁸⁸

Là aussi, Bettina critiquait les conseillers du roi qui ne l'avaient pas bien informé, ce qui avait un impact sur la communication en provenance du palais royal. Des informations incomplètes ou faussées entraînaient une réaction du roi qui arrivait jusqu'au public. Et cette communication retransmise au grand public, puis corrigée, donnait l'image d'un souverain inconstant, imprécis.

Dans le cas de l'affaire Karl Otto, Bettina avait obtenu que le souverain agisse à titre privé vis-à-vis de la mère qui, sans son fils, n'avait plus aucune ressource. Mais, le roi n'avait aucunement l'intention de prendre des mesures qui auraient pu faire jurisprudence auprès du reste de la communauté pauvre de toute la Prusse. Il était certes prêt à agir à titre individuel, mais pas à titre collectif comme Bettina l'aurait souhaité. Elle s'en plaignit dans un courrier en date du 30 novembre 1849 au libraire

⁷⁸⁴ „ (...) ich auch finde sie unchristlich und die Würde des Königs, die man hierdurch zu vertreten vorgibt, verletzend“ *Die Welt umwälzen, Band 2, o.c. p. 466.*

⁷⁸⁵ „ (...) am 25. August 1841 unter Beibehaltung aller Bezüge und bestimmter Privilegien entlassen.“ Wilhelm Altmann: *Spontini an der Berliner Oper.* In: Sammelbände der Internationalen Musikgesellschaft 4 (1902/03), p. 244-292. In: *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 8/9, o.c., p. 149.*

⁷⁸⁶ „kehrt er von dem gewährten „Urlaub“ aus Paris nach Berlin zurück.“ und wird dann am 14. Mai 1842 von Friedrich Wilhelm IV. begnadigt.“ *Ibidem*, p. 149.

⁷⁸⁷ „Der König selbst bezog öffentlich in der Affaire keine Stellung. Nur intern ergingen Mahnungen an das Staatsministerium, in dem sich Friedrich Wilhelm über das Verhalten des Intendanten während des Tumults im Opernhaus beschwerte. Dennoch musste er nach außen als Spielball der Parteien erscheinen, ließ er sich doch zunächst von den Gegnern Spontinis trotz der intern geäußerten Missbilligung vereinnahmen, um erst später in finanziell großzügiger Weise Spontini gegenüber zu reagieren.“ Abschrift eines Briefes vom 7.7.1841 an Sayn-Wittgenstein; GStA Berlin, hist. Abteilung 2.2.1., Nt. 21256, Fol. 262 und 262vs in: *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 8/9, o.c., p. 149.*

⁷⁸⁸ „Der König selbst bezog öffentlich in der Affaire keine Stellung. Nur intern ergingen Mahnungen an das Staatsministerium, in dem sich Friedrich Wilhelm über das Verhalten des Intendanten während des Tumults im Opernhaus beschwerte. (Abschrift eines Briefes vom 7.7.1841 an Sayn-Wittgenstein; GStA Berlin, hist. Abteilung 2.2.1., Nt. 21256, Fol. 262 und 262vs). Dennoch musste er nach außen als Spielball der Parteien erscheinen, ließ er sich doch zunächst von den Gegnern Spontinis trotz der intern geäußerten Missbilligung vereinnahmen, um erst später in finanziell großzügiger Weise Spontini gegenüber zu reagieren.“ *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 8/9, o.c., p. 149.*

Barthold en reprenant l'exemple de ce jeune homme tué lors de la révolte des tisserands :

*Il y a plusieurs années, j'ai eu à faire à une femme qui avait perdu son fils, son nourricier, par la brutalité d'un gendarme, je suis entrée en conflit avec les chirurgiens de la Charité et avec l'association des pauvres, j'ai discuté avec les dames de la cour de la reine et avec les laquais, puis j'ai eu des négociations dangereuses avec le roi en personne et avec le prêtre catholique qui m'ont coûtées beaucoup de temps. Il n'en est rien ressorti à vrai dire (...).*⁷⁸⁹

Comme le notait Bettina déçue en 1847 : « *On abandonna bientôt cette prévoyance de la pitié royale à l'organisation des pauvres, ça redevenait maigre !* »⁷⁹⁰ Bettina soutint alors financièrement la mère du jeune homme jusqu'à sa mort. Le 22 juin 1844, elle se plaignit à A. Humboldt des décisions que le souverain ne prenait pas. Alors qu'elle aurait dû se réjouir que le roi avait autorisé la parution de *Clemens Brentanos Frühlingskranz*, Bettina n'avait pas reçu de réponse positive concernant l'affaire Otto. Dans son courrier, elle raconte l'histoire à A. Humboldt afin qu'il la raconte lui-même au souverain.

*Toute la ville sait que le roi a eu la grâce, conformément à la justice, d'ordonner la libération du livre ; mais elle sait également qu'il n'est pas passé avec son ordre ; comme cela blesse profondément la confiance du peuple !*⁷⁹¹

Dans un courrier du 5 mars 1848 adressé à son fils Friedmund, Bettina s'insurgeait une nouvelle fois contre le roi qui agissait trop tard à ses yeux alors qu'elle lui avait conseillé d'agir immédiatement :

*Je viens d'apprendre (...) que le roi a écrit à Humboldt, juste après réception de ma lettre au sujet des Polonais, 'qu'il ne fera plus couler le sang des Polonais et n'en fera plus exécuter aucun.' Mon courrier ne serait donc pas resté sans suite ! Si seulement il avait, à ce moment-là, mis fin à cette affaire, glorieusement et sans tergiversation ; cela lui aurait assurément permis de répandre une opinion favorable auprès du peuple ! – Or, à présent, on a reporté le procès des Polonais. Au mois d'octobre !*⁷⁹²

⁷⁸⁹ „Vor etlichen Jahren hab ich Tage lang mit einer Frau zu thun gehabt die ihren Sohn ihren Ernährer durch die Brutalität eines Gensdarmen verloren hatte, ich bin mit den Chirurgen der Charité und mit der Armencommission in Conflict gekommen ich habe mit den Hofdamen der Königin und mit den Lakeien conferenzen gehabt, endlich mit dem König selbst und mit dem katholischen Pfarrer sehr Omineuse Unterhandlungen gehabt die mich sehr viel Zeit gekostet haben. Nun es ist dabei nichts weiter herausgekommen (...).“ In: Bettina von Arnim, Briefe und Konzepte aus den Jahren 1809-1846, (hrsg.) Gertrud Meyer-Hepner, in: Sinn und Form 5 (1953), H. ¾, p. 27-58 – Briefe und Konzepte aus den Jahren 1849-1852, ebd., H.1 S.38-64. p. 43. In: *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3, o.c., p. 779.*

⁷⁹⁰ „Bald überließ man diese Vorsorge der Königlichen Gnade der Armencommission, es ging ihr wieder knapp!“ *Der Magistratsprozeß der Bettina von Arnim, o.c., p. 170.*

⁷⁹¹ „Die ganze Stadt weiß, dass der König die Gnade hatte, der Gerechtigkeit gemäß, die Freilassung des Buches zu befehlen; aber sie weiß auch, dass er mit seinem Befehle nicht durchgedrungen ist; wie sehr verletzt dies das Vertrauen des Volkes!“ *Die Welt umwälzen, Band 2, o.c., p. 493.*

⁷⁹² „So eben erfahre ich, daß der König gerade kurz nach Empfang (sic) meines Briefes über die Polen an Humboldt (...) schrieb: ‚er werde keine Polenblut mehr fließen machen, und werde keinen mehr hinrichten lassen.‘ Also wäre mein Schreiben doch nicht ohne Wirkung geblieben! Hatte er nur damals gleich recht glorreichst ohne Umwege der Sache ein Ende gemacht, wie viel würde es ihm nicht in der Gesinnung der Menge geholfen haben! – Aber so hat man den Proceß (sic) der Polen vertagt. Bis zum october!“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3, o.c., p. 1210.*

Les échecs de Bettina face à une situation sociale qui se dégradait toujours un peu plus la rendaient amer et le souverain la décevait. Le 28 avril 1848, Varnhagen von Ense notait dans son journal intime : « *Madame Bettine von Arnim arriva. (...) Elle criait violemment contre le roi, qu'il était plein de fausseté, lâche et traître.* »⁷⁹³ W. Bunzel constate : « *La Révolution de 1848 ne se révéla pas – comme B. l'avait espéré – comme un sommet, mais comme un tournant de son activité politique engagée.* »⁷⁹⁴ Enracinée dans son idéal, Bettina ne put sortir du monde qu'elle s'était imaginé, en particulier dans la relation entre le peuple et le souverain. La brochure sur la Pologne datée de la même année transcrivait ses déceptions. Dans un courrier écrit en 1848 adressé à son amie Pauline Steinhäuser, Bettina s'écrit : « *Il n'y a jamais eu de telles cruautés dans les combats barbares comme là-bas, de la part des Prussiens vis-à-vis des Polonais ; un bain de sang l'un après l'autre !* »⁷⁹⁵ Varnhagen von Ense fait le constat en mars 1852 : « (...) *autrefois lorsqu'elle représentait un pouvoir, son approche le flattait, mais depuis 1848 ... Là, il rompt.* »⁷⁹⁶

Une des déceptions de Bettina vient également de la faiblesse même de sa conception. Elle mélangeait sans cesse rêve et réalité.⁷⁹⁷ Malgré l'état mature de ses idées sur la réforme sociale, les solutions envisagées étaient difficilement applicables. De plus, elle avait supposé le roi libéral alors qu'il était conservateur et faisait preuve d'un immobilisme politique prononcé. Elle s'adressait au roi en lui demandant d'être démocrate alors que ses ministres et Metternich attendaient de lui qu'il dirige l'Etat d'une main de fer. Toutes ces constellations contraires rendaient la mise en place de réformes sociales et d'implication de l'Etat très difficilement réalisable. Bettina fut convaincue toute sa vie durant que l'imagination pouvait surmonter la réalité de la vie quotidienne : « *Son comportement (...) venait du fait qu'elle était persuadée que la littérature et l'art constituaient des véhicules pour changer les rapports sociaux.* »⁷⁹⁸ La représentation que se faisait Bettina du roi relève du conditionnel, c'est un rêve, une image, un désir : « *Si j'étais roi, j'immergerais le monde et le ferais jaillir nettoyé des ondes du temps.* »⁷⁹⁹ F. Böttger explique que la conception idéale du monde n'était pas uniquement le fruit de l'imagination, de l'idéalisation de Bettina von Arnim. Les racines se trouvent dans la conception romantique qui idéalisait la réalité. Le rêve a ainsi été très présent chez Bettina et c'est un des facteurs qui a nuit à sa crédibilité auprès des conservateurs. Loin de la réalité, sa conception était rejetée faute de pouvoir la transposer :

Tout comme le philosophe Fichte et le romantique Friedrich Schlegel, Bettina tomba également dans 'l'illusion héroïque', que l'on pouvait complètement

⁷⁹³ „Frau Bettine von Arnim kam. (...) Auf den König schimpft sie gewaltig, er sei voller Falschheit und Arglist, feig und verräterisch.“ *Tagebücher von K. A. Varnhagen von Ense*. 15 Bände. Bd. 4. Bern: Lang 1972, p. 400 (28. April 1848. In: „Der Geist muß Freiheit genießen“, o.c., p. 152.

⁷⁹⁴ „Die Revolution von 1848 erwies sich nicht – wie B. gehofft hatte – als Gipfel-, sondern als Wendepunkt ihres engagierten politischen Wirkens.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 809.

⁷⁹⁵ Niemals sind in den barbarischen Kämpfen des Mittelalters solche Grausamkeiten geschehen, wie dort, von den Preussen an Polen; ein Blutbad über das andere! *Bettine von Arnim und ihr Briefwechsel mit Pauline Steinhäuser*, o.c., p. 105, in: *Bettine von Arnim*, o.c., p. 157.

⁷⁹⁶ „(...) früher als sie eine Macht gewesen, habe ihre Annäherung ihm geschmeichelt, aber seit 1848 ... Da bricht er ab.“ Aus dem Nachlaß Varnhagen von Ense. o.c., p. 95.

⁷⁹⁷ Cf. *Ein Leben zwischen Tag und Traum*, o.c.

⁷⁹⁸ „Ihre Haltung (...) entsprang der Überzeugung, dass Literatur und Kunst Vehikel zur Veränderung der gesellschaftlichen Verhältnisse sind.“ In: Wolfgang Bunzel, *Autorin ohne Werk, Publizistin undercover, Dokumentaristin avant la lettre*, Zum 150. Todestag der Schriftstellerin Bettine von Arnim, Frankfurt Forschung 3/2009, p. 2.

⁷⁹⁹ „Wär ich König, ich würde die Welt untertauchen und sie gereinigt aus den Zeitenwogen hervorgehen lassen“ *Ein Leben zwischen Tag und Traum*, o.c., p. 5.

*restrukturieren l'Allemagne avec le seul enthousiasme et l'esprit de l'utopie purificatrice. C'est tout naturellement qu'elle grandit dans cette tendance idéologique du groupe des premiers romantiques et apprit à voir le monde sous une telle perspective.*⁸⁰⁰

Hannelore Schlaffer écrit dans cette même optique :

*Pour ressembler à une Emma Herwegh qui se battait aux côtés de son époux pour une démocratie radicale et partit en exil après l'échec de ce plan, elle était trop âgée et trop intellectuelle. Sa génération, la romantique, croyait à la force émouvante des idées.*⁸⁰¹

Mais Bettina était persuadée que l'erreur provenait du souverain. Désabusée, elle confia : « *Le roi ne comprend pas sa position, qui peut énormément influencer...* ».⁸⁰²

⁸⁰⁰ „Wie der Philosoph Fichte und der Frühromantiker Friedrich Schlegel verfiel auch Bettina der „heroischen Illusion“, man könne Deutschland allein aus dem Enthusiasmus und dem Geist läuternder Utopie total umgestalten. Mit aller Selbstverständlichkeit wuchs sie in diese ideologische Tendenz der frühromantischen Gruppe hinein, lernte sie die Welt der Öffentlichkeit in solcher Perspektive sehen“ *Ibidem*, p. 5.

⁸⁰¹ „Um einer Emma Herwegh ähnlich zu werden, die an der Seite ihres Mannes für eine radikale Demokratie kämpfte und nach dem Scheitern dieses Plans ins Exil ging, war sie zu alt und zu intellektuell. Ihre Generation, die romantische, glaubte an die bewegende Kraft der Ideen.“ *Wer ein schön Gesicht hat*, o.c., p. 131.

⁸⁰² „Der König missversteht seine Stellung, der kann enorm viel wirken ...“ Marie von Olfers, *Briefe und Tagebücher*, (hrsg.) Margarete von Olfers, Bd.1: 1826-1870, Bd2: 1870-1924, Berlin 1928-1930. Bd. 1 Tagebuch, 10. August 1848, p. 21.

CHAPITRE II : LE CHOIX DE L'ÉPISTOLAIRE : UN MOYEN DE COMMUNICATION PRIVILÉGIÉ

La communication chez Bettina von Arnim

La communication a généralement pour objectif de faire entrer dans une collectivité, alors que ce n'est pas ce qui se passe dans le cas de Bettina, du moins à ses dires. Appliqué à Bettina von Arnim, ce que l'on peut entendre par une communication de type épistolaire et dans un contexte politique correspond par conséquent à son engagement patriotique et à des plaidoyers en lieu et place de victimes. Nous ne nous trouvons plus dans le cadre de la correspondance d'une enfant avec Goethe ou dans celui de ses échanges avec Karoline von Günderode ou avec son frère Clemens. Ici, la communication est semi-officielle, du fait du statut social des destinataires. En outre, elle est placée au service d'une cause et est censée être utile, elle a pour but d'assurer aux intéressés apaisement et bonheur.

Mais, corollairement, cette même communication correspond, comme c'est le cas de toute correspondance, à l'intention de sortir de son éloignement, voire de son isolement, et, dans le cas de Bettina, à rendre compatible sa soif d'individualisme avec son insertion dans une collectivité plus vaste ; or la manière dont Bettina se plaint de façon récurrente des déboires et des rejets dont se sent la victime permet de supposer qu'elle n'a pas eu l'impression que cet objectif fût jamais atteint. Sans oublier que certaines réactions furent franchement réservées, par exemple, comme nous l'avons déjà mentionné, quand les frères Grimm font valoir une certaine retenue envers les initiatives prises par Bettina.

Il est toutefois nécessaire d'établir ici un clivage entre le ressenti de notre auteur, qui se sent rejeté, la réaction de ses correspondants, souvent mitigée, et l'importance que les études critiques, au contraire, accordent de nos jours à ses lettres. Son exceptionnel talent pour la communication n'est pas à mesurer à l'aune de sa relative inefficacité ou de son manque d'opportunisme politique, rappelle par exemple Gerd Mattenklott, pour qui Bettina von Arnim est l'exemple par excellence de « la vie d'une femme » dans et par ses lettres.⁸⁰³ Et les quelques lettres à contenu plus politique et social que G. Mattenklott cite sur le même plan que les lettres qu'elle avait écrites à Goethe ou à K. von Günderode.

Derrière le soin qu'elle apporte à donner aux lettres tantôt une allure vive et spontanée, tantôt une tournure rhétorique plus conventionnelle, on peut reconstituer la maîtrise que Bettina avait du genre épistolaire. En effet, le recours à ces diverses formes d'écriture s'inscrit dans une très ancienne tradition. Bien que leurs codifications aient évolué au cours des siècles, elles n'en créaient pas moins des usages voire instaurent des règles.⁸⁰⁴ Bien qu'elle ait aussi publié des essais, précédemment cités, en matière de politique, cet envahissement de la production écrite de Bettina von Arnim par le genre épistolaire est au fond, en termes de communication, quelque peu rétrograde si on le compare aux écrits journalistiques déjà largement privilégiés par les écrivains de la *Jeune Allemagne*. Nous verrons dans le chapitre suivant que Bettina utilisait cependant des aspects journalistiques dans ses lettres.

⁸⁰³ Gert Mattenklott, „Romantische Frauenkultur. Bettina von Arnim zum Beispiel“, in: Hiltrud Gnüg, Renate Möhrmann (Hrsg.), *Schreibende Frauen vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, Stuttgart, Metzler, 1985, p. 123-143 (ici p. 126: „Sie steht als Beispiel für ein Frauenleben in Briefen“).

⁸⁰⁴ On peut aussi citer Martin Gieseke, *Die Entdeckung der kommunikativen Welt*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 2007, en particulier p. 47.

Communiquer autrement pour être accepté

Pour être acceptée par les hommes, une femme devait avoir quelque chose de particulier, par exemple, des amis bien placés, une activité littéraire reconnue, un salon. Un bon réseau de personnalités pouvait également faciliter son acceptation dans la société. Selon Bourdieu,⁸⁰⁵ les relations dans un réseau constituent une forme de capital social qui permet d'améliorer ses chances personnelles d'être accepté. Bettina avait un réseau extrêmement diversifié qui comprenaient diverses branches. Nous en avons relevé cinq : celle des artistes, des écrivains, de la jeunesse, des personnalités telles que le roi ou Goethe, et celle des musiciens, certes moins importante au niveau politique et remplissant plutôt un aspect personnel. Nous pouvons noter que Bettina n'entretenait pas de réseau particulier avec des femmes. Ceci rejoint ce que nous avons dit sur le fait que Bettina ne s'engageait pas pour défendre les droits des femmes.

Les contacts, au vu des lettres qu'elle écrivait, étaient réguliers et le contenu de ses échanges épistolaires était surtout politique. Bettina entretenait des correspondances avec les membres de son réseau et les rencontrait également dans son salon. Son étendue ne se limitait pas à la Prusse puisqu'elle avait également des contacts en France avec Hortense Cornu,⁸⁰⁶ en Pologne avec J. Molinska-Woykowska et en Hongrie avec Kertbeny. Cette étendue du réseau est très sélective puisque le choix des partenaires avait une connotation, une fois encore, politique.

Entretenir un réseau tel que le faisait Bettina von Arnim avait des avantages puisqu'il constitue selon U. Gerhard une « *libération individuelle du tutorat masculin* ». ⁸⁰⁷ Avec l'entretien d'un tel réseau, Bettina avait, bien avant la lettre, trouvé le moyen de participer activement à la vie sociale malgré les désavantages imposés à son sexe : « *La hiérarchie des sexes est un système de pratiques et de règles sociales, qui procure, en relation avec les ressources matérielles, le pouvoir, le statut et l'autorité aux hommes vis-à-vis des femmes.* » ⁸⁰⁸ Dans une étude intitulée *Dialog und Bewegung. Bettina von Arnim als Kommunikationsexpertin*, le titre souligne déjà que Bettina est considérée aujourd'hui comme une avant-gardiste en matière de communication : « *Que ce soit dans ses lettres ou dans ses salons, elle créait des formes de réseau, qui sont aujourd'hui en tant que social networking, monnaie courante.* » ⁸⁰⁹

W. Bunzel définit ainsi ce qu'il nomme la « *dialogicité* » ⁸¹⁰ chez Bettina von Arnim :

⁸⁰⁵ Pierre Bourdieu, « Le capital social », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°31, 1980, p. 2. http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1980_num_31_1_2069

⁸⁰⁶ Le contact avec George Sand ayant été très limité, nous ne le nommons pas. Nous nous contentons ici de préciser les contacts purement politiques et ayant fait l'objet d'un échange.

⁸⁰⁷ „individuelle Befreiung aus männlicher Bevormundung“. Ute Gerhard, „Die „langen Wellen“ der Frauenbewegung – Traditionslinien und unerledigte Anliegen“, p. 247-278, in: Regina Becker Schmidt und Gudrun-Axeli Knapp (hrsg.), *Das Geschlechterverhältnis als Gegenstand der Sozialwissenschaften*, Frankfurt/Main/New-York, Campus, 1995, p. 264.

⁸⁰⁸ „Die Geschlechter-Hierarchie ist ein System sozialer Praktiken und Regelungen, das in Bezug auf materielle Ressourcen, Macht und Status und Autorität Männern Vorteile gegenüber Frauen verschafft.“ *Geschlechtersoziologie*, o.c., p. 250.

⁸⁰⁹ „Ob in ihren Briefen oder in ihren Salons, sie kreierte Netzwerke – Formen, die als *social networking* heute gang und gäbe sind.“ *Dialog und Bewegung. Bettina von Arnim als Kommunikationsexpertin*. o.c., p. 11.

⁸¹⁰ Wolfgang Bunzel, „Im Gespräch. Dialogizität bei Bettine von Arnim“, in: *Ibidem*, p. 19.

Les fondements du concept de communication de Bettine von Arnim sont déjà visibles en regardant la liste des œuvres publiées : quatre livres de lettres et deux livres de conversations ainsi qu'un tract politique conçu comme une lettre ouverte – c'est ce qu'elle a publié en tant qu'écrivain et avec lequel elle a tenté d'influer en son temps. Il saute aussitôt aux yeux, qu'il s'agit toujours de formes dialoguées, dont elle se sert et à qui elle confie ses requêtes :⁸¹¹ La lettre est adressée à un vis-à-vis absent, pendant que la conversation rappelée et rédigée par la suite consigne un dialogue que deux personnes ont eu ensemble. Pour les deux sortes de textes, il s'agit de genres qui, pendant la lecture ou l'écoute, suggèrent la présence,⁸¹² mais qui finalement évoquent toujours le présent passé. La lettre est avant tout – tout comme ses dérivés actuels omniprésents que sont les e-mails et les SMS – un média classique de transition qui aspire à compenser l'absence effective du partenaire de la correspondance. En fin de compte, tous les textes de Bettine von Arnim sont des rapprochements envers un vis-à-vis absent, pas, plus ou difficilement joignable.⁸¹³

W. Bunzel souligne ainsi que Bettina avait toujours besoin d'un destinataire ou « *de la fiction d'un vis-à-vis afin de pouvoir développer son discours.* »⁸¹⁴ Cette caractéristique se retrouve dans la brochure sur la Pologne. Ses livres sont ainsi, à certains moments, « *(...) des textes d'apprentissage cachés sous forme de dialogue, qui se servent de la forme de la lettre ou de la conversation pour mettre en scène de manière performante par la simulation de la communication proche du quotidien des questions complexes politiques, religieuses et éthiques.* »⁸¹⁵ On retrouve là aussi des traits dans les deux *Königsbücher*.

Une autre caractéristique de la communication de Bettina est l'intimisation de la relation dans l'échange épistolaire. Cet aspect se retrouve en particulier dans l'échange avec Frédéric Guillaume IV, mais également chez d'autres destinataires de ses lettres, Bettina recherchant à donner l'exclusivité à son partenaire. Cette intimité était délibérément recherchée par Bettina et W. Bunzel précise à ce titre :

Bettine von Arnim ne se conduisait donc pas seulement de manière extrêmement non conventionnelle, elle enfrenait également de manière

⁸¹¹ Cf. Jörg Kilian, *Lehrgespräch und Sprachgeschichte. Untersuchungen zur historischen Dialogforschung*, Tübingen, Niemeyer, 2002, p. 74.

⁸¹² Bernd Häsner, *Der Dialog: Strukturelemente einer Gattung zwischen Fiktion und Theoriebildung*. In: Klaus W. Hempfer (hrsg.): *Poetik des Dialogs. Aktuelle Theorie und rinascimentales Selbstverständnis*. Stuttgart, Steiner, 2004, p. 13-65, ici p. 36.

⁸¹³ Die Grundlagen des Kommunikationskonzepts Bettine von Arnims werden schon bei einem Blick auf die Liste der von ihr publizierten Werke sichtbar : vier Brief- und zwei Gesprächsbücher sowie eine als offener Brief konzipierte politische Flugschrift – das ist, was sie als Schriftstellerin veröffentlicht hat und womit sie seinerzeit Wirkung zu erzielen suchte. Sofort fällt auf, dass es sich stets um dialogische Formen handelt, deren sie sich bediente und denen sie ihre Anliegen anvertraute⁸¹³. Der Brief ist an eine abwesendes Gegenüber gerichtet, während das erinnerte und nachträglich protokollierte Gespräch einen Dialog festhält, den zwei Personen miteinander geführt haben. Bei beiden Textsorten handelt es sich um Genres, die beim Lesen (oder Hören) Präsenz suggerieren,⁸¹³ letztlich aber immer vergangene Gegenwart heraufbeschwören. Vor allem der Brief ist ja – ebenso wie seine derzeit allgegenwärtigen Derivate E-Mail und SMS – ein klassisches Überbrückungsmedium, das die tatsächliche Abwesenheit des Korrespondenzpartners zu kompensieren trachtet. Letztlich sind alle Texte Bettine von Arnims kommunikative Brückenschläge zu einem absenten, nicht, nicht mehr oder nur schwer erreichbaren Gegenüber. „*Im Gespräch. Dialogizität bei Bettine von Arnim*“, o.c., p. 19.

⁸¹⁴ „die Fiktion eines Gegenübers, um ihre Rede entfalten zu können.“ *Ibidem*, p. 27.

⁸¹⁵ „(...) verkappte Lehrtexte in dialogischer Form, die sich der Form des Briefwechsels oder des Gesprächs bedienen, um durch Simulation alltagsnaher Kommunikation komplexe politische, religiöse und ethische Fragen performativ zu inszenieren.“ *Ibidem*, p. 31.

ciblée les règles sociales de convenance et les normes de comportement, afin de rendre public le caractère contraignant de l'ordre social.⁸¹⁶

Comme beaucoup d'autres jeunes qui fréquentaient le salon de Bettina, Moriz Carriere souligne la « *personnalité géniale* »⁸¹⁷ de Bettina von Arnim qui fascinait tant son entourage. En qualité d'artiste, d'écrivain et de compositeur, elle avait ainsi pu obtenir grâce à des moyens de communication différent un statut public qui lui avait très certainement facilité de manière décisive son acceptation auprès du roi, des autres artistes et écrivains, ainsi que de la jeunesse intellectuelle.

Communication et politique

A ce titre, le choix de l'épistolaire fait délibérément par Bettina von Arnim au détriment du journalisme, forme qu'elle aurait également pu choisir pour se faire entendre, Gutzkow le lui ayant proposé, renferme diverses raisons. Bettina souhaitant faire pression sur le souverain pour obtenir des réformes avait saisi deux choses : tout d'abord, que seul le souverain était en mesure de mettre en place lesdites réformes souhaitées. Ensuite, et partant de ce premier constat, qu'il était inutile à ses yeux de faire pression au niveau national pour obtenir ces réformes par la force. Car Bettina souhaitait vivement, le ton et le style de ses lettres en témoignent, que le roi comprenne de lui-même l'intérêt qu'il avait à prendre les décisions que son peuple attendait. Aussi, toute la communication de Bettina, même si elle évolue au fil des courriers échangés en raison notamment du contexte politique, est fondée sur ce point essentiel : la volonté de pouvoir convaincre le roi du bien-fondé de leurs échanges, Bettina comme conseillère privée du roi, et la nécessité pour le souverain de comprendre l'intérêt qu'il en retirerait en se rapprochant de l'idéal du *Volkskönig* que Bettina avait conçu. Il importait donc à Bettina de pouvoir réaliser son *Volkskönig*, réalisation impensable sans la participation active du souverain. Donner confiance, faire comprendre et convaincre sont donc des éléments fondamentaux de sa stratégie de communication et font partie intégrante du style, du ton et de son approche.

Aux yeux de Bettina, un article de presse n'aurait pas rempli de telles fonctions bien qu'elle se soit servi d'aspects journalistiques dans ses lettres au roi, mais également dans *Ilius Pamphilus und die Ambrosia* et surtout dans *Das Armenbuch*. Bettina veut révéler la vérité sur une situation, avec par exemple, son enquête sociale, ou bien défendre un cas, tel celui de Schloeffel accusé à tort. Elle se dit toujours sincère vis-à-vis du roi et le lui souligne dès les premières lignes de ses courriers, en particulier à partir de l'affaire Schloeffel où le contexte politique et social tendu dont Arnim-Boitzenburg lui attribue la responsabilité, rend leur communication plus difficile. Elle se veut objective et dément être influencée par une orientation politique particulière. Enfin, il y avait manipulation pour atteindre ses objectifs. Bettina souligne ainsi à plusieurs reprises le ridicule dont se couvrent ses ministres qui lui prétendent des affinités communistes et seraient prêts à l'accuser de haute trahison. Toutes ces caractéristiques ont pour objectif de convaincre son lecteur en mettant en avant des

⁸¹⁶ „Bettine von Arnim trat also nicht nur höchst unkonventionell auf, sondern verletzte auch gezielt soziale Anstandsregeln und Umgangsnormen, um den Zwangscharakter der gesellschaftlichen Ordnung offenzulegen. *Ibidem*, p. 23.

⁸¹⁷ „geniale Persönlichkeit“, Moriz Carriere, *Bettina von Arnim. Ein Lebensbild*, in: *Moriz Carriere, Lebensbilder*, Leipzig, F. A. Brockhaus 1890, p. 226-275, ici. p. 226.

chiffres, des faits, la transparence, la vérité. Cependant, Bettina préférait l'épistolaire pour communiquer afin de conserver cet aspect privilégié et intime qu'elle donnait à chaque relation. Car l'épistolaire comporte une particularité essentielle à ses yeux : l'illusion de l'exclusivité. Et enfin, Bettina demandait au roi une faveur et telle, une favorite, souhaitait avoir le monopole auprès de lui. Un article de presse ne pouvait remplir une telle fonction. De plus, nous pouvons également supposer que Bettina s'est servie de l'asymétrie existant dès le départ dans cette communication, un roi communique avec une femme de lettres, pour renforcer ce côté demandeur afin de lui plaire. Par exemple, lorsque Bettina demande au roi de lui dédier un livre, il la met certes en garde de ne pas aller trop loin, mais il est finalement très charmé par cette idée.

Lorsqu'il s'agit des lettres que Bettina a ouvertes à des enjeux politiques, on peut se reporter à Koselleck et Habermas⁸¹⁸ pour examiner dans quelle mesure Bettina s'inscrirait dans le processus de l'émergence de la sphère publique qui se constitua à la fin du XVIII^{ème} siècle, ou bien si elle s'en écarterait. En un sens, elle s'y inscrit bien puisque, si l'on reprend le point de vue de Koselleck, la nature des correspondances a changé à la fin du XVII^{ème} siècle, quand les intellectuels et la bourgeoisie d'affaires ont défendu des valeurs morales qui, jusqu'à présent, n'entraient effectivement guère en ligne de compte dans les pratiques politiques. Or Bettina réclame cette moralisation de la gestion de l'Etat par le roi. En outre, la critique du pouvoir conduirait inévitablement à une « crise », et ce fut le cas en 1848 lorsque Bettina constata avec amertume que ses conseils n'ont pas été suivis. Et elle appartient de toute évidence à ce groupe qui, selon Habermas, émanait d'une « opinion publique critique », « *kritische Öffentlichkeit* ».⁸¹⁹

Bettina ne peut néanmoins pas être traitée en représentante de l'opinion publique. Cela est en outre le résultat des modulations que ses lettres subissent en fonction des destinataires : elle peut aussi bien rédiger de courts billets de façon maniérée et alambiquée que se livrer à de longues relations factuelles qui sont proches de reportages. La plus connue de ces relations est sans conteste sa description des événements révolutionnaires entre les mois de mars et juin 1848 à Berlin.⁸²⁰ Elle peut aussi porter, sur ses anciens prétendus amis, des jugements à l'emporte-pièce. Prenons par exemple la relation du début de la Révolution de 1848 à Berlin qui est faite par Bettina à son fils Friedmund. En quelques phrases, elle commence par rapporter les divergences d'opinion qui l'éloignent de la famille Savigny, en particulier de son neveu, puis elle détruit dans une lettre du 10 juin 1848 toute la confiance qu'elle semblait avoir portée à son ancien correspondant Frédéric Guillaume IV :

Il y a longtemps que je n'ai pas écrit à Siegmund [un autre de ses fils] parce que j'ai craint qu'il ne soit du côté de Karl Savigny (qui me déteste et qui estime que tout ce qui se passe dans ma maison est un péché contre la légitimité dynastique) et pourrait avoir assimilé des préjugés de notre temps en ma défaveur. Si je lui écrivais et lui communiquais les vérités concernant ce

⁸¹⁸ Reinhart Koselleck, *Kritik und Krise. Eine Studie zur Pathogenese der bürgerlichen Welt* [1962], Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1973. Jürgen Habermas, *Strukturwandel der Öffentlichkeit. Untersuchungen zu einer Kategorie der bürgerlichen Gesellschaft* [1962], Frankfurt/Main, Suhrkamp, 2006.

⁸¹⁹ Susanne Friedrich, *Drehscheibe Regensburg. Das Informations- und Kommunikationssystem des Immerwährenden Reichstags*, Berlin, Akademie-Verlag, 2007, p. 42 et s.

⁸²⁰ En plus du texte définitif et bien connu de cette lettre, on dispose d'un long brouillon qui était destiné à sa lettre à Pauline Steinhäuser, femme d'un sculpteur que Bettina essayait d'aider financièrement. Cf. *Bettine von Arnim, Werke und Briefe*, Band 4, o.c., p. 633-647.

*qui s'est produit dans le monde diplomatique, il ne me croirait pas et crierait au délit. Car s'il avait les idées claires et précises, il serait impossible qu'il s'engage une seconde de plus pour servir les intérêts de tels dictateurs. – J'avais dit, il y a des années, que notre roi a le tempérament d'un Néron, et maintenant les événements le précipitent dans une situation néronienne, qui consiste à se venger de l'humiliation infligée au pouvoir. Il ne va pas y avoir de place dans son âme pour la moindre miséricorde.*⁸²¹

Cette lettre à son fils, qui est à l'opposé des formulations ampoulées qu'elle utilisait dans sa correspondance avec le roi, est un exemple significatif de la diversité des approches que Bettina choisit dans sa manière de communiquer. Elle renferme un bilan lucide de la marginalité dans laquelle elle se trouve par rapport à sa famille depuis les années 1840 en raison de ses opinions politiques. Elle recèle en outre un jugement d'une extrême sévérité envers le roi à propos duquel Bettina affirme ici ne s'être jamais fait d'illusion. On note également sa perspicacité – aussi bien psychologique que sociale – puisque la « vengeance » du roi (qui avait effectivement été forcé d'accomplir le geste « humiliant » de s'incliner devant les morts du mois de mars et d'arborer les couleurs noir, rouge et or) lui semble inéluctable. En somme, face à l'effervescence révolutionnaire, ses confidences, du moins envers ses intimes, se font politiquement explicites.

Une approche réfléchie

Le choix de l'épistolaire permet ainsi à Bettina de conserver une certaine distance par rapport à son destinataire, mais en même temps, d'intimiser leur relation. C'est donc une approche réfléchie puisque Bettina travaille ses correspondances. M.-C. Hooek-Demarle constate que les femmes ont su utiliser la marge de manœuvre que l'épistolaire leur donnait pour élargir leur champ d'action :

*L'épistolaire, si négligemment et peut-être si imprudemment 'laissé' aux femmes, devient dès lors l'instrument privilégié d'une stratégie de conquête dans un espace redéfini par-delà ses limites géographiques et historiques.*⁸²²

Bettina sut dès sa première lettre utiliser cet outil de communication, de « *création littéraire* »⁸²³ pour entrer en relation avec le prince héritier. Au début de leur correspondance, l'approche de Bettina était douce et stratégique, nous l'avons vu avec les deux premiers courriers écrits dans l'affaire des frères Grimm. Cette approche prudente choisie par notre auteur avait plusieurs raisons : Bettina demandait une faveur et devait par conséquent prendre toutes les précautions nécessaires afin qu'elle soit accordée. Au fil de leur correspondance, elle fut de plus

⁸²¹ „Dem Siegmund hab ich lange nicht geschrieben, weil ich fürchtete daß er so genau mit Karl Savigny zusammenhängt (der mich verabscheut und alles was in meinem Hause vorkommt schon als eine Sünde gegen die Legitimen Vorrechte ansieht,) auch manches Vorurtheil in dieser Zeit gegen mich eingesogen haben könnte. — sollte ich ihm schreiben und die Wahrheiten des größten Verbrechens was je in der Diplomatischen Welt geschehen ist mittheilen, er würde sie nicht glauben, und mich nur darum des Unrechts zeihen. Denn wenn er alles so klar und Deutlich empfände so wär es nichtmöglich daß er noch einen Augenblick im Interesse dieser Gewaltherrscher sich verwendete. — Ich habe es gesagt vor Jahren daß unser König eine Neronische Naturanlage habe; nun er auch durch die Geschichtsereignisse in eine Neronische Lage gerissen, nemlich Rache an der Demüthigung der Hochmuthsgewalt; Nun wird keine Schonung mehr in seiner Seele sich finden lassen!“
Ibidem, p. 652.

⁸²² *L'Europe des lettres, o.c.*, p. 262.

⁸²³ *Ibidem*, p. 316.

en plus confrontée à devoir gérer les influences généralement contraires de ses ministres. Nous l'avons vu dans la première partie, le roi en personne ne prenait pas toujours les décisions qu'il souhaitait. Ses ministres et conseillers lui rappelaient souvent quelle décision il devait prendre. Souvent tenté d'être moins dur que son entourage l'aurait souhaité, ses ministres avaient un discours contraire et soulignaient la dangerosité qu'une telle décision pourrait avoir ultérieurement sur l'Etat. Le souverain était par conséquent souvent écartelé entre deux décisions, l'une souple, pour être agréable, l'autre beaucoup plus sévère à l'image d'un Etat fort que ses ministres tentaient de défendre. Par conséquent, le roi était influencé de l'extérieur par Bettina et de l'intérieur par ses ministres et conseillers. Bettina avait la lourde charge de gérer à distance ces influences contraires à la sienne. Chaque courrier était par conséquent écrit minutieusement et faisait l'objet d'une longue réflexion préalable.

Outre le contexte interne à la cour, la situation politique et sociale de la Prusse venait également alourdir la démarche de Bettina. Prendre la défense de révolutionnaires tels que L. Mieroslawski ou G. Kinkel en pleine période du *Vormärz* n'était pas chose facile. Tout en faisant preuve de réactivité, Bettina ne devait pas donner l'impression de se précipiter vers le roi. Dans le cas de L. Mieroslawski, elle demande à H. Cornu d'avoir un peu de patience et d'attendre la sentence du tribunal. Une fois le jugement rendu, elle se disait prête à intervenir auprès de Frédéric Guillaume IV. Bettina devait par conséquent faire preuve de rapidité tout en agissant de manière réfléchie. Les mots choisis dans ses lettres, les histoires recherchées, montrent bien que chaque mot avait un rôle bien précis. Les lettres de Bettina ressemblent d'ailleurs souvent à des plaidoyers d'avocats.

Dans l'affaire des Grimm, elle aborde son plaidoyer par un tout autre sujet : l'heureux lundi de Pâques, puis commence son deuxième paragraphe par le contraire du motif pour lequel elle écrit finalement au roi : « *Aider des amis n'en est pas le sujet.* »⁸²⁴ Or, elle met en copie trois lettres qui ne parlent que d'une chose : des Grimm. La stratégie de Bettina consiste ainsi souvent à communiquer le contraire pour ne pas ajouter de la valeur à un fait qu'elle souhaite minimiser. De plus, elle ne souhaite pas donner l'impression au souverain qu'elle lui demande une faveur. Elle préfère glisser au détour d'une phrase ou d'un paragraphe le véritable sujet de sa lettre et laisser au souverain la primeur de réagir. Le lecteur est un peu déconcerté car le courrier semble diffus et les phrases semblent passer du coq à l'âne. Or, lorsqu'on connaît la structure selon laquelle Bettina fonctionne, on se rend compte de la finesse de sa réflexion : tout comme elle ne souhaitait pas dire au souverain comment gouverner, elle préférait également, lorsque c'était possible, lui laisser la primeur de prendre les décisions.

A partir de l'affaire Schloeffel en 1844, les événements politiques avaient fortement compliqué sa relation avec le roi et Bettina dut appliquer une nouvelle stratégie. Dès les premiers mots de ses courriers, elle assurait le roi de sa loyauté envers lui, de la confiance qu'elle lui accordait et de la légitimité de son intervention. Ces trois aspects montrent que Bettina pesait clairement la difficulté de son entreprise et l'incertitude de l'issue de son intervention. Elle n'hésitait d'ailleurs pas à recopier ou à transmettre au roi les lettres originales qu'on lui avait transmises pour prouver sa bonne foi ou celle de l'expéditeur qui venait lui demander de l'aide. Bettina endossait ainsi le rôle d'intermédiaire entre l'accusé et la personne qui la sollicitait et Frédéric Guillaume IV.

⁸²⁴ „Den Freunden zu helfen davon ist nicht die Rede“ *Die Welt umwälzen, Band 1*, o.c., p. 29.

Bettina revendiquait le droit de se mêler aux affaires de son temps et était prête à affronter le souverain par voie épistolaire :

*Jusqu'au bout, la lettre demeure donc le mode d'information et l'instrument d'interpellation directe du pouvoir par les femmes. Mais, au cours des années, elle a fondamentalement changé de nature. Rallié à un épistolaire publiquement engagé, elle y a gagné un statut nouveau, celui d'une écriture au service du politique. Elle a, de plus, et ce n'est pas le moindre de ses acquis, fait entendre la voix des femmes dans le champ de l'opinion et de l'action publiques.*⁸²⁵

Le genre épistolaire choisi par Bettina von Arnim « *poursuit un but précis qui est de faire de ces correspondances à l'origine privées des témoignages sur le temps passé à la manière de « Poésie et Vérité » de Goethe, ouvrage auquel elle a d'ailleurs réellement contribué* »⁸²⁶. R. Steig écrit dans le *Vossische Zeitung* en 1909 :

*(...) elle disait ressentir en elle le besoin de rendre tout public et particulièrement quand c'était aussi précieux. Elle se disait redevable de cela à ses contemporains et à la postérité ; et précisément parce qu'elle avait ce principe et ce sentiment, si étrangers à la plupart des femmes, elle avait l'intention de perfectionner encore plus son livre.*⁸²⁷

Ses lettres, de véritables plaidoyers

Les lettres de Bettina étaient, dans la première partie de sa correspondance au roi, des plaidoyers indirects puisque nous avons vu qu'elle abordait le sujet sans lui donner la primeur de sa lettre ; dans la deuxième partie, la forme est celle d'un plaidoyer dont l'intensité de la demande augmente soit avec le nombre de lettres échangées, soit avec l'importance du cas à défendre. Dans le cas des Polonais ou de G. Kinkel, l'intensité des lettres va croissant.

Un autre aspect de ses lettres est de montrer au roi qu'il ressortira grandi de l'affaire s'il agit de manière clémentine. La grandeur du roi était un aspect qu'elle défendait auprès de Frédéric Guillaume IV, mais, nous l'avons vu, également auprès des princes héritiers. Soucieuse d'appuyer sa représentation d'un Etat non policier, elle ne cessait d'argumenter dans ce sens sachant cependant que ses ministres l'influençaient dans le sens contraire. On retrouve ainsi dans ses courriers la défense de la cause, la remise en cause des agissements des ministres et la manière dont le souverain pourrait ressortir grandi de cette affaire s'il agit de manière clémentine.

Lorsqu'elle prit la défense de Schloeffel, la fille de ce dernier, Marie von Diezelsky, avait contacté Bettina lorsqu'il fut arrêté et condamné pour communisme. Le 18 juillet 1845, Bettina, après s'être adressée au frère du roi, le prince Guillaume de Prusse, le 17 juin 1845⁸²⁸ sans succès, avait envoyé à Frédéric Guillaume IV un plaidoyer accompagné de la lettre de Marie von Diezelsky. Dès les premières lignes, Bettina assurait le souverain de son attachement et soulignait qu'elle ne se permettrait pas

⁸²⁵ *L'Europe des lettres*, o.c., p. 326.

⁸²⁶ Cf. *Ibidem*.

⁸²⁷ Reinhold, Steig, „Ein Besuch bei Frau Bettina von Arnim“ in: *Vossische Zeitung*, Berlin, 119, août 1909.

⁸²⁸ *Die Welt umwälzen*, Band 2, o.c., p. 531.

de le contacter si elle n'était pas elle-même convaincue de l'innocence de Schloeffel. « *Je ne pourrais me présenter au roi en toute conscience envers qui tout un chacun se doit d'être bienveillant, si j'omettais de lui dire ce qui lui est bénéfique ou ce qui lui porte préjudice.* »⁸²⁹ La dernière partie de la phrase reprend la conception de Bettina : c'est un devoir de tout citoyen de dire au roi la vérité, de l'informer. En aucun cas, le roi ne doit être tenu à l'écart de ce qui se passe dans son royaume. Dans l'affaire G. Kinkel, Bettina commence son courrier du 8 juillet 1849 en expliquant la nécessité de sa démarche : « *Je n'ai jamais pensé apparaître une nouvelle fois devant Votre Majesté, mais sommée par la voix de la misère et de la plus grande souffrance (...)* ».⁸³⁰

Après avoir assuré le souverain de son attachement, Bettina recherchait ensuite des éléments à connotation humaine qui pourraient toucher le souverain. Dans le cas de l'affaire Schloeffel, les arguments apportés sont là pour prouver que Schloeffel et sa fille sont de braves gens, et qu'une fois de plus, toute la vérité n'est pas arrivée aux oreilles du souverain :

*La belle vérité convaincante avec laquelle ici la jeune fille défend son père, parle pour ce curateur de sa formation morale, qu'il ne peut être l'homme indigne qui fut décrit à Votre Majesté ; mais comme il ressortira, espérons-le, de la lumière de la vérité, malgré sa suspiscion, c'est un sujet bien pensant et fidèle.*⁸³¹

Une majorité de mots à connotation positive tels que vérité, morale, lumière et fidèle dans une seule phrase contre deux à connotation négative, indigne et suspiscion, prouvent que Bettina attachait beaucoup d'importance au choix des termes utilisés. Noyés dans une longue phrase, les mots à connotation négative semblent perdre de leur signification face au poids des termes positifs employés. Une fois de plus, Bettina défendait une victime accusée à tort. Le thème de la fidélité et de l'assujettissement de ses sujets revient très souvent dans ses courriers pour retirer toute idée de soulèvement, de révolte, de mécontentement. Bettina aimait également préciser qu'elle agissait toujours en toute sincérité et se faisait l'avocate des opprimés du système. Car en précisant que la vérité n'était pas arrivée aux oreilles du roi, Bettina ne mettait en aucun cas le souverain en cause, mais toujours ses ministres et ses conseillers. Pour renforcer l'idée saugrenue que Schloeffel pouvait être communiste, Bettina rappela au roi que le même chef d'accusation fut porté contre elle après avoir reçu une seule et unique lettre de G. Sand. Bettina tentait ainsi de tourner en dérision le chef d'accusation ainsi que ceux qui avaient porté cette accusation et l'avaient transmise au roi.

Dans l'affaire de la Pologne, Bettina tenta également de montrer au roi le ridicule du rejet de la demande de K. Mazurkiewicz qui avait souhaité rendre visite à son frère en prison :

⁸²⁹ „Ich könnte nicht mit gutem Gewissen vor dem König bestehen für den das Gute zu wollen ein jeder berufen ist, wollte ich unerwähnt lassen, was ihm Nutzen oder Schaden bringt.“ *Die Welt umwälzen, Band 1*, o.c. p. 131.

⁸³⁰ Ich habe nicht gehofft noch einmal vor Euer Majestät erscheinen zu dürfen, aber aufgefordert durch die Stimme der wehevollsten Noth (...).“ *Die Welt umwälzen, Band 1*, o.c., p. 226.

⁸³¹ „die schöne überzeugende Klugheit mit welcher hier die junge Tochter ihren Vater vertheidigt, spricht dafür, daß dieser Pfleger ihrer sittlichen Bildung, nicht der unwürdige Mann sein könne, wie er vor Euer Majestät geschildert sein mag.“ *Ibidem*, p. 131.

*L'Etat prussien serait mis en danger par la visite de la sœur du frère ! – on a des raisons convaincantes du soupçon ? – Parce qu'elle vient de Versailles où se trouve une centralisation ! – Où les réfugiés se retrouvent, parlent de leur sort, s'aident mutuellement, pleurent ensemble et ravivent des raisons pleines d'espoir ! Est-ce que c'est ça qui apparaît si dangereux à l'Etat prussien à cette pauvre femme ?*⁸³²

La première phrase, provocante, est elle-même volontairement présentée de manière ridicule pour accentuer l'effet grotesque que Bettina souhaite mettre en avant. Et Bettina continue cet effet de ridicule en répétant les raisons données au refus de la visite. La dernière question de Bettina souligne non seulement son indignation, mais également le côté absurde de la situation.

Dans l'affaire Schloeffel et devant la difficulté de l'affaire, Bettina dut se justifier une nouvelle fois dans un deuxième courrier le 23 juillet 1845 : « *Je n'ai encore jamais parlé en faveur d'une affaire sans être pénétrée de sa légitimité.* »⁸³³ Dans l'affaire des Polonais, Bettina précisait au souverain dès les premières lignes sa distance vis-à-vis de l'affaire :

*Je ne partage pas l'opinion des Français qui pensent que les demandes déposées par ma main aux pieds du roi auraient plus de chances d'être valorisées, et Votre Majesté sait que je ne bénéficie pas de tels traitements de faveur.*⁸³⁴

Bettina n'hésitait pas non plus à rechercher dans des histoires privées ou des anecdotes imagées des éléments pour convaincre le roi. Ainsi, dans un courrier au roi du 14 avril 1846, elle expliquait pourquoi elle avait accepté de transmettre au roi cette demande de Paris et justifia son action vis-à-vis des Polonais par la perte de son fils :

*Depuis que j'ai perdu un fils si noble, dépourvu de toute tare et doué de grandes qualités d'âme et d'esprit qui honorent le souvenir du père de mes enfants, chaque fois qu'une profonde souffrance atteint autrui, elle s'empare de moi et pour réparer cet événement affligeant, je souhaite alors faire tout au monde pour sauver les autres.*⁸³⁵

En se justifiant, Bettina prend une certaine distance par rapport à l'affaire et lui donne une connotation humaine qui lui sert, c'est en tout cas l'objectif qu'elle s'est fixé, à toucher l'homme dans le souverain. Dans son courrier du 18 juillet 1845 dans l'affaire

⁸³² „Der Preußische Staat sei gefährdet durch den Besuch der Schwester bei dem Bruder! – man habe die triftigsten Gründe des Verdachtes? – Weil sie aus Versailles komme wo eine Centralisation sei! – Wo die Flüchtlinge zusammenkommen, ihr Geschick besprechen; Einander beistehen miteinander trauern, und Hoffnungsgründe wieder auffrischen! Ist es dies was dem preußischen Staat so gefährlich erscheint an dieser armen jungen Frau?“ *Ibidem*, p. 181.

⁸³³ „Ich habe noch nie zugunsten einer Sache gesprochen ohne von ihrer Rechtlichkeit durchdrungen zu sein.“ *Ibidem*, p. 143.

⁸³⁴ „Die Meinung der Franzosen, daß Anliegen von meiner Hand dem König zu Füßen gelegt, einer größeren Rücksicht gewürdigt werden theile ich nicht, und Euer Majestät wissen dass ich dazu nicht verwöhnt bin.“ *Ibidem*, p. 150.

⁸³⁵ „Seitdem ich einen Sohn verloren habe, so edel und rein von Fehlen am Leib, und voll großer Eigenschaften der Seele und des Geistes wie es dem Andenken des Vaters meiner Kinder Ehre bringt, seitdem durchfährt michs, so oft ein schweres Leid Andre betrifft und ich fühle herzerreißend mit ihnen und um dieses Traurige Erlebniß zu sühnen möchte ich alles thun um Andre zu retten“. *Ibidem*, p. 150.

Schloeffel, Bettina raconte l'histoire de brebis égarées.⁸³⁶ Puis, en plein milieu du texte apparaît le nom de Schloeffel, « *comme Schlöffel ici accusé de haute trahison vis-à-vis de son roi et d'incitation à la contestation du gouvernement contre le régime* ». ⁸³⁷ Bettina souligne ensuite le rôle du souverain qui est de ramener les brebis égarées et de leur pardonner leur écart. La grâce du roi est alors conforme à son image du *Volkskönig*.

La stratégie utilisée dans ses plaidoyers était de ne pas s'identifier avec la personne qu'elle défendait. Dans le cas de L. Mieroslawski, elle précise qu'on lui a demandé d'intervenir. Ou bien qu'elle ne connaît pas personnellement la personne et n'adhère pas non plus à ses idées politiques :

*Ce que je cite ici en faveur de l'homme, que je ne connais ni personnellement, ni n'adhère à ses principes ou ne rends hommage à ses talents, se fait par intérêt pour l'humain et par intérêt spirituel pour le roi !*⁸³⁸

Bettina se détache ainsi de tout lien qui pourrait la lier à la personne à défendre. Sa stratégie est de défendre la cause de l'accusé, mais en même temps celle du roi qui entacherait son image s'il condamnait. La grandeur du souverain est omniprésente dans ses courriers. Bettina considère ainsi la grâce donnée par un souverain « *comme le droit et le devoir de sa grandeur* ». ⁸³⁹ Puis se justifie : « *Ce qui m'amène à évoquer tout ça, c'est la conscience que les natures plus grandes ne s'abaissent jamais à se débarrasser de ce qui pourrait les gêner par la persécution et la destruction* ». ⁸⁴⁰ Les « *natures plus grandes* » sont celles des grands hommes qui peuvent pardonner et se faire aimer. Et c'est selon Bettina le rôle du roi de se faire aimer du peuple. Lorsque Tschech tira sur le roi, Bettina prit sa défense. Varnhagen von Ense nota le 29 septembre 1844 comment elle aimerait que le roi agisse :

*Bettine aimerait intervenir et écrire au roi, elle aimerait qu'il fasse venir Tschech et qu'il lui parle, après tout, il existe entre les deux une profonde relation sur le plan psychique, et il est important que le roi le fasse savoir ; la grâce ne serait alors plus à rejeter, Bettina souhaitait même la liberté pour Tschech, envoi en Amérique du Nord.*⁸⁴¹

Tschech fut condamné et exécuté. Une lettre du 14 décembre 1844⁸⁴² montre que Bettina n'avait pas été mise au courant de l'exécution de Tschech ce jour-là. Lorsqu'elle apprit la nouvelle, elle ne put s'empêcher de s'indigner contre le jugement qui salissait l'image de son *Volkskönig* : « *Comment le roi pouvait-il s'entacher ainsi !*

⁸³⁶ *Ibidem*, p. 132.

⁸³⁷ „wie hier Schlöffel des Hochverrathes an seinem König und der Mißvergnügenerregung gegen die Regierung beschuldigt wird“. *Ibidem*, p. 133.

⁸³⁸ „Was ich hier zu Gunsten des Mannes anführte, denn (sic) ich weder persönlich näher kenne, noch seinen Prinzipien anhänge oder seinen Talenten huldige ist aus menschlichem Interesse geschehen denn ich möchte alle Menschen gerettet sehen und aus geistigem Interesse für den König !“ *Die Welt umwälzen, Band 1*, o.c. p. 241.

⁸³⁹ „als das Recht und die Pflicht seiner königlichen Größe.“ *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 3*, o.c., p. 115.

⁸⁴⁰ „Was mich bewegt, dies alles zu berühren, ist das Bewusstsein, dass höhere Naturen sich nie herablassen, dessen was ihnen störend sein kann, durch Verfolgung und Vernichtung zu entledigen.“ *Die Welt umwälzen, Band 1*, o.c., p. 241.

⁸⁴¹ „Bettine möchte sich seiner annehmen, und dem Könige schreiben, er solle doch den Tschech zu sich kommen lassen und sprechen, ein tiefes psychisches Verhältniß bestehe doch einmal zwischen beiden, und es müsse dem Könige wichtig sein, dies klar zu machen; Begnadigung wäre dann nicht mehr abzuweisen, Bettina wünschte aber sogar die Freiheit für Tschech, Wegschickung nach Nordamerika.“ *Varnhagen's Von Ense, Aus dem Nachlaß, Bd. 2*, p. 413, in: *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 763.

⁸⁴² Cf. *Die Welt umwälzen, Band. 1*, o.c., p. 101.

*et était hors d'elle. »*⁸⁴³ En tant que roi, et dans son esprit du *Volkskönig*, le roi se devait de tout faire pour essayer de comprendre son peuple et lui pardonner ses dérapages. Toute punition venait entacher son image.

⁸⁴³ „wie konnte sich der König so beflecken! und war außer sich.“ *Varnhagen's Von Ense, Aus dem Nachlaß, Bd. 2*, p. 413, in: *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 764.

CHAPITRE III : LES SPÉCIFICITÉS DE SON ÉCRITURE

La provocation

La provocation faisait partie des stratégies de Bettina von Arnim. Comme elle souhaitait démontrer au roi les défauts de son administration, Bettina s'était donné pour mission de dénoncer les agissements de son entourage. En provoquant cette administration, elle la faisait réagir. Il existe plusieurs types de provocation chez Bettina que l'on retrouve dans son écriture : la publication et les dédicaces de ses livres, les lettres, les affrontements avec Savigny et la ville de Berlin.

Dans son procès concernant les droits civils, Bettina avait ainsi provoqué la ville jusqu'au jugement attendu par le tout Berlin. La transformation de sa peine de prison en amende ne changea rien dans l'image que l'administration avait donné d'elle-même. Pire, elle renforça l'image réactionnaire d'une administration archaïque.

Lorsqu'elle était convaincue d'avoir raison, Bettina n'hésitait pas à blâmer les autres qui ne partageaient pas son opinion et à le faire savoir à qui de droit. Savigny fut ainsi montré du doigt. Dans son courrier annonçant aux frères Grimm la publication dans les journaux de sa lettre de janvier 1838, elle les informe de la réaction de leur ami : « *Savigny l'a lue, furieux m'a t-on dit, n'en a pas parlé avec moi.* »⁸⁴⁴ Dans son courrier du 4 novembre 1839, Bettina rapporte à Savigny les propos que Wilhelm aurait tenus à son intention :

*Tout ceci ne nous fait pas mal à Jacob et moi-même, nous devons nous attendre à ce que notre action ne soit pas reconnue (...); mais que quelqu'un comme Savigny nous désavoue, quelqu'un que nous aimions comme une part de nous-mêmes, c'est difficilement supportable.*⁸⁴⁵

Bettina connaissait l'impact de ses lettres et s'en servait pour faire pression pour obtenir une réponse ou un résultat. En décembre 1839, elle écrivit à Grimm en parlant de Savigny : « *Pourquoi il écrit d'affilée si vite et soudainement après six semaines de longue pause, c'est bien évidemment la crainte que je ne rende public d'une quelconque manière mes lettres.* »⁸⁴⁶ Cette remarque montre que Bettina connaissait pertinemment l'impact que la diffusion d'une de ses lettres pouvait avoir.

Comme les frères Grimm avaient fortement douté de l'issue de l'action engagée pour leur retrouver un poste, l'objectif de Bettina était alors de leur démontrer qui de Savigny ou d'elle pouvait être considéré comme un(e) ami(e) véritable. Du fait de son engagement intense dans cette affaire, Bettina considérait qu'il était justifié qu'elle reçoive l'amitié des frères. Cette provocation aura pour but sinon d'anéantir l'amitié qui liait les trois hommes, au moins de l'entacher et de placer Bettina au-dessus de son beau-frère. La décision de Frédéric Guillaume IV donna à Bettina le sentiment d'avoir eu raison dans cette affaire, et que seul un engagement total de sa part avait pu lui permettre d'agir de la manière la plus pertinente pour solutionner le problème.

⁸⁴⁴ „Savigny hat ihn gelesen, wütig wie man mir sagt, mit mir nicht davon gesprochen“ *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c .p. 57.

⁸⁴⁵ „Dies alles tut mir und dem Jacob nicht weh, wir mußten erwarten, dass unsre Handlung nicht anerkannt werden (...) aber dass ein solcher wie Savigny uns verleugnet, den wir liebten, als sei er ein Teil von uns selbst, das lässt sich nicht verschmerzen.“ *Ibidem*, p. 234.

⁸⁴⁶ „Warum er so schnell plötzlich hinereinander nach einer sechs Wochen langen Pause schrieb, ist natürlich die Furcht ich könne meinen Briefen eine Art Öffentlichkeit geben.“ *Ibidem*, p. 128.

La publication et les dédicaces de ses livres : de véritables appels à l'action

Les ouvrages de Bettina von Arnim constituent une nouveauté dans le genre du roman épistolaire et peuvent être classés selon trois catégories. On trouve dans la première des correspondances réécrites : *Goethes Briefwechsel mit einem Kinde*, *Die Günderode*, *Der Frühlingskranz*, *Ilius Pamphilius und die Ambrosia*. La deuxième concerne les deux livres au roi, *Dies Buch gehört dem König* et *Gespräche mit Dämonen. Des Königsbuches zweiter Band* qui contiennent des conversations fictives. Et la troisième ne contient qu'un ouvrage, il s'agit de la brochure sur la Pologne, *An die aufgelöste Preußische Nationalversammlung. Stimmen aus Paris*.

Le contenu politique de ses ouvrages était une provocation vis-à-vis de l'Etat prussien. Bettina en était bien consciente. Elle s'en servait pour faire pression sur le roi. Sa dédicace au roi dans son *Königsbuch* avait pour objectif non seulement de se protéger de la censure, mais également de la provoquer. Le tollé de protestations qu'elle avait déclenché de la part d'Arnim-Boitzenburg montre que Bettina avait atteint son objectif. K. Bäumer et H. Schultz comparent cette dédicace à une « licence, que Bettina épuisa systématiquement, afin d'articuler clairement sa critique de l'Etat prussien. »⁸⁴⁷

Savigny, alors ministre de la justice, considérait la parution en 1843 de *Dies Buch gehört dem König* comme une attaque directe contre la politique menée par le roi et les ministres dont il faisait partie. Lorsque Bettina évoqua le projet d'en écrire plusieurs tomes, Savigny ne put s'empêcher de s'en inquiéter : « Savigny dit en secouant la tête : d'autres tomes ? Un est déjà beaucoup trop ! »⁸⁴⁸ Bettina lui répondit alors sur un ton sarcastique : « Il faut bien que j'explique au roi qu'il a des ânes pour ministres, je ne peux pas le faire aussi brièvement. »⁸⁴⁹ Le ton souvent direct, sarcastique, parfois singlant avec lequel elle pouvait s'exprimer plaisait à l'opposition tandis que le pouvoir en place le considérait plutôt comme une arrogance, et donc une provocation à punir.

En dédiant aux étudiants son livre *Die Günderode*, Bettina provoquait cette fois-ci les étudiants à réagir à la politique du moment et à agir pour l'avenir. « Courage ! – « Tu ne perds que ce que tu n'oses pas. »⁸⁵⁰ Bettina les incitait à l'action, et comme le souligne M.-C. Hoock-Demarle, il fallait du courage pour oser dédicacer un tel ouvrage dans une période si mouvementée :

Dédier en 1840 un ouvrage à la Jeune Allemagne et aux étudiants, cibles privilégiées de la répression metternichienne depuis 1819, relève du courage politique. (...) la lettre adressée ouvertement aux puissants et aux hommes politiques d'Allemagne et d'ailleurs devient pour elle une arme redoutable et tout aussi redoutée dans son combat pour les libertés. Elle en fait un instrument efficace d'intercession en faveur des réprimés de la politique et du

⁸⁴⁷ „Lizenz, die Bettina systematisch auszuschöpfen verstand, um ihre Kritik am preußischen Staat deutlich zu artikulieren.“ Bettina von Arnim/Bäumer, o.c., p. 88.

⁸⁴⁸ <http://www.fembio.org/biographie.php/frau/biographie/bettine-von-arnim/>, Heinrich Heine an Varnhagen

⁸⁴⁹ „Ich muss doch dem König vollkommen klar machen, daß er Esel zu Ministern hat, das kann ich nicht in aller Kürze.“ <http://www.fembio.org/biographie.php/frau/biographie/bettine-von-arnim/>, Heinrich Heine an Varnhagen

⁸⁵⁰ „Nur Mut! – „Du verlierst nur, was Du nicht wagst.“ Die Günderode, in Konrad, WuB, Bd1, 215-533 – Die Günderode, mit einem Essay von Christa Wolf, Frankfurt a. M. 1992, Bd.1, p. 529.

*social dans toute l'Europe, les Polonais et les Hongrois en pleine révolution comme 'tous ces destins que j'ai déjà chargés sur mes épaules'.*⁸⁵¹

En même temps, elle provoquait également l'Etat prussien et dénonçait l'immobilisme de sa politique conservatrice. H. Schultz souligne :

*Tous les espoirs de refonte politique de Bettine reposent sur les étudiants, qui 'éclosent tels les fleurs d'or dans un champ piétiné' et espère qu'une 'constellation douce et protectrice brillera au-dessus de leur tête'. C'est ce qu'on peut lire dans la préface de la 'Günderode', car Bettine a dédié son œuvre aux étudiants allemands. Ils la remercieront lorsque 'Die Günderode' paraîtra en 1840 par une marche aux flambeaux dans Berlin.*⁸⁵²

En 1844, Bettina dédicacça *Clemens Brentanos Frühlingskranz aus Jugendbriefen ihm geflochten, wie er selbst schriftlich verlangte* au prince Waldemar. Arnim-Boitzenburg ressentit le choix de la maison d'édition des frères Bauer comme une provocation. Malheureusement, comme le roi ne partageait pas ses inquiétudes, il ne put attaquer Bettina sur ce plan qui, au demeurant, était effectivement une provocation de la part de Bettina. Arnim-Boitzenburg accusa alors Bettina d'avoir offensé le prince Waldemar avec une telle dédicace :

*La dédicace du livre au prince prussien Waldemar est sanctionnée comme étant une 'lèse majesté'; pas de chance, le prince avait déjà accepté auparavant cette dédicace. (...) Le 19 juin 1844, le livre fut autorisé à la publication.*⁸⁵³

La dédicace était une arme que Bettina utilisait pour faire pression et qu'elle maîtrisait parfaitement. Tous ses écrits dédicacés remplissaient un même objectif : inciter le roi à agir en *Volkskönig*.

Le contrôle de ses provocations

Dans ses démêlés avec le ministre de l'Intérieur dans le cadre de ses publications, Bettina jouissait encore de la protection du roi. Aussi provoquait-elle par petits à-coups tout en abordant dans ses courriers d'autres sujets afin de minimiser finalement la véritable raison de sa lettre. Les acharnements du ministre de l'intérieur finirent cependant par être publics. Ses altercations avec Bettina qui le provoquait sciemment afin d'attirer l'attention de l'opinion publique furent saluées par l'opposition qui voyait en Bettina une force face au pouvoir en place. Bien que les décisions prises par le ministre n'avaient rien d'arbitraires puisqu'elles découlaient des lois et des ordonnances en vigueur, l'opposition se réjouissait avec Bettina de chaque pas réussi vers la démocratie.

⁸⁵¹ *L'Europe des lettres*, o.c., p. 319.

⁸⁵² „Alle Hoffnungen Bettines auf politische Erneuerung gehören der Studentenschaft, die 'gleich goldenen Blumen auf zertrettem Feld wieder aufsprösset' und der sie wünscht, dass ein „milder Gestirn schützend über Euch hinleuchte“. So steht es im Geleitwort der „Günderode“ zu lesen, denn Bettine hat ihr Werk den deutschen Studenten gewidmet. Sie werden es ihr, als „Die Günderode“ im Jahr 1840 erscheint, mit einem Fackelzug in Berlin danken“ *Bettine von Arnim*, o.c., p. 29.

⁸⁵³ „Die Widmung des Buches an den preußischen Prinzen Waldemar wird als „Majestätsbeleidigung“ geahndet, dumm nur, dass der Prinz diese Widmung zuvor bereits angenommen hatte. (...) Am 19. Juni 1844 wird das Buch freigegeben.“ *Bettine von Arnim*, o.c., p. 58.

Une des provocations subtile par la stratégie qu'elle nécessite est celle qui consistait à faire prendre au roi des décisions que son ministre de l'Intérieur ne cautionnait pas. Connaissant le faible de l'un pour diriger un Etat fort et sévère et le refus de l'autre de s'y soumettre, leurs relations furent donc souvent difficiles pendant leurs trois années de coopération : « *Dans la politique censoriale, il y eut des altercations pas seulement dans le cas de Bettina von Arnim, étant donné que le roi haïssait un 'régime policier'* ». ⁸⁵⁴ Le respect pénible des lois tel que le concevait le chef de la censure conduisit alors les deux hommes à se séparer le 7 juillet 1845 sur la demande d'Arnim-Boitzenburg.

La demande de dédicace au roi de son *Königsbuch* par A. Humboldt était une provocation contrôlée à double titre : tout d'abord, parce que Bettina se servait de quelqu'un de très bien considéré à la cour pour demander cette autorisation, ensuite parce que cette autorisation lui donnait la protection du souverain. Cette lettre fait partie du corpus sur lequel nous allons nous arrêter plus longuement car sa structure nous informe sur la manière dont Bettina von Arnim s'y prend pour provoquer une nouvelle fois la censure en tentant de l'évincer. On y voit très clairement comment elle minimise un sujet dans son courrier – alors qu'il représente la raison principale de celui-ci – et profite du moment pour converser avec le roi sur des sujets qui semblent les plus divers et les plus anodins. L'impression qu'il ressort d'une telle lettre est que le premier point ne demande pas grande attention de la part de son destinataire. Il est présenté rapidement en faisant appel à ce qui a été convenu et ne réclame pas d'être revu, mais au contraire, d'être réglé. Le reste du texte est constitué de plusieurs sujets : Bettina y parle musique, arts plastiques et d'un séjour chez le défunt duc de Weimar. Rien qui ne rappelle le problème évoqué dès les premières lignes de la lettre.

Bettina avait demandé à Frédéric Guillaume IV par le biais de A. Humboldt, l'autorisation d'écrire un petit livre et de le lui dédier : « *Monsieur de Humboldt m'a écrit l'année dernière pour me dire que le roi avait dit oui à ma demande* ». ⁸⁵⁵ L'intention première de Bettina était, nous le savons, de déjouer la censure en vigueur et d'éviter ainsi les services d'Arnim-Boitzenburg. L'objectif caché était d'établir une relation directe avec Frédéric Guillaume IV pour éviter ses ministres.

Or, ceux-ci, représentés par le ministre de l'Intérieur, Arnim-Boitzenburg, considéraient que l'accord du roi ne suffisait pas et qu'il ne dispensait pas Bettina de respecter les règlements en vigueur en matière de publication. Bettina, qui avait escompté sur cette autorisation pour agir librement, s'en plaignit au roi en une courte phrase : « *Mais ceci importe peu au censeur, il veut que je présente un ordre de cabinet* ». ⁸⁵⁶ Cette petite phrase met l'accent sur le caractère pinailleur du censeur, ainsi que de l'éventuelle mauvaise communication entre le roi et les services de la censure. On remarquera que si Bettina critiquait l'image entachée du souverain en raison d'une mauvaise communication, ici au contraire, elle se sert de cet aspect de mauvaise communication pour dénoncer l'incapacité de ceux qui en sont à l'origine, ses ministres.

⁸⁵⁴ „In der Zensurpolitik kam es nicht nur im Falle der Bettina von Arnim zu Auseinandersetzungen, da der König ein ‚Polizeiregime‘ verabscheute.“ *Adolf Heinrich Graf v. Arnim-Boitzenburg (1803-1868)*. o.c., p. 158.

⁸⁵⁵ „Herr von Humboldt schrieb mir im vorigen Jahr daß der König zu meiner Bitte Ja gesagt habe“. *Die Welt umwälzen, Band 1*, o.c., p. 75.

⁸⁵⁶ „Der Zensor läßt aber dies nicht gelten und will ich soll eine Kabinettsorder vorzeigen“. *Ibidem*, p. 75.

Le reste de la lettre ne parle plus de l'incident, comme si Bettina considérait l'affaire réglée une fois que le roi en ait eu pris connaissance. De manière très subtile, Bettina lie sa demande d'autorisation à un cahier de mélodies et un dessin qu'elle souhaite également lui offrir : « *Je souhaite également encore qu'il me soit garanti de pouvoir offrir à Votre Majesté un cahier de mélodies* ». ⁸⁵⁷ Le verbe « *garanti* » qu'elle utilise sous-entend que Bettina pourrait avoir de nouveaux problèmes lors de l'envoi de ses petits cadeaux et en informe, au détour d'une phrase, dès maintenant le souverain. Le rôle de ses petits cadeaux est d'instaurer une relation entre elle et le souverain, qui se reflète dans un schéma, qu'elle veut définir au préalable. Bettina von Arnim veut définir les modalités de la relation sans être gênée par la censure. En utilisant le cadeau comme lien, elle souhaite effacer toute suspicion et espère ainsi obtenir l'autorisation du souverain. Par ce biais, elle tente ainsi d'établir une relation directe et veut que l'on comprenne cette relation comme étant celle de deux amis, et non comme étant celle d'un roi et d'un sujet avec toutes les précautions que cela nécessite.

En prenant cette hypothèse comme fondement de la relation, Bettina veut banaliser les cadeaux qu'elle fait au roi aux yeux de l'entourage du souverain de manière à pouvoir agir librement. La description du cahier de mélodies « (...) *à laquelle la représentation d'Antigone* ⁸⁵⁸ *m'animait* », ⁸⁵⁹ des textes « (...) *en partie de Hölderlin du temps où il avait déjà des traces de folie et traduisait Oedipus* » ⁸⁶⁰ et du dessin : « (...) *lequel est lithographié en couleur comme les œuvres d'art pompéiennes du professeur Zahn* ⁸⁶¹ » ⁸⁶² tend à insister sur le côté artistique du cadeau, et à faire disparaître tout soupçon. Toujours dans l'idée de balayer les éventuels problèmes rencontrés par les services du roi, Bettina émet le souhait de : « (...) *mettre sous la protection du roi, qui aime l'art comme source caractéristique de ses plaisirs* » ⁸⁶³ ce cadeau et l'informe de son intention de lui envoyer d'autres compositions. De cette manière, elle demande au roi de la protéger vis-à-vis de ses services et banalise une nouvelle fois les échanges qu'elle souhaite entretenir avec lui : « (...) *sa participation me stimulerait à d'autres efforts, de produire d'autres compositions qui me flotte devant les yeux et dont je suis moi-même curieuse* ». ⁸⁶⁴

U. Püschel précise dans le deuxième tome de la correspondance entre Bettina et le roi qu'il n'existe cependant aucune preuve de l'existence du cahier de mélodies dont parle Bettina, ni du dessin promis au roi :

On peut penser qu'elle a simplement essayé ici de tirer le meilleur parti du règlement de la dédicace. – Son ambition, de faire parvenir au roi de tels cadeaux, est authentifié par la correspondance annuelle de 1843/44 : elle

⁸⁵⁷ „Ich bitte auch noch daß mir gewährt sei Euer Majestät ein Heft Melodien zu schenken“. *Ibidem*, p. 75.

⁸⁵⁸ Avril 1842 au théâtre royal. Frédéric Guillaume IV avait lui-même demandé cette composition. *Die Welt umwälzen, Band 2, o.c., p. 309.*

⁸⁵⁹ „(...) zu denen die Aufführung der Antigone mich anregte“. *Die Welt umwälzen, Band 1, o.c., p. 75.*

⁸⁶⁰ „(...) zum Theil von Hölderlin aus der Zeit da er schon mit Spuren von Wahnsinn am Oedipus übersezte“. *Ibidem*, p. 75.

⁸⁶¹ Wilhelm Karl Zahn (1800-1871), architecte et peintre, professeur à l'Académie des Arts depuis 1840. Il était reconnu comme découvreur et intermédiaire entre art et architecture lors des fouilles archéologiques de Pompéi. *Die Welt umwälzen, Band 2, o.c., p. 309.*

⁸⁶² „(...) welche wie die pompeianischen Bildwerke des Professor Zahn mit Buntem Druck lithographirt wird“. *Die Welt umwälzen, Band 1, o.c., p. 75.*

⁸⁶³ „(...) möchte ich unter den Schutz des Königs stellen dürfen der die Kunst als eigenthümlichste Quelle seiner Genüße liebt“. *Ibidem*, p. 75.

⁸⁶⁴ „(...) sein Antheil würde mich zu neuen Anstrengungen reitzen noch andre Compositionen hervorzubringen die mir vorschweben und auf die ich selbst neugierig bin“. *Ibidem*, p. 75.

*avait remis à Varnhagen 'un merveilleux dessin, une jeune fille nue et un jeune garçon nu, debout près d'un arbre où chante un rossignol à la cime de celui-ci' avec pour consigne de le remettre de manière anonyme à Alexander von Humboldt, qui devait le transmettre de manière anonyme au roi. Celui-ci 'en a éprouvé une très très grande joie et les filles de Bettina en ont été tenues pour les auteurs'.*⁸⁶⁵

La promesse d'un cadeau devait suffire à ses yeux à lui ouvrir les portes menant au roi. En passant par sa sensibilité et son amour des arts, elle s'ouvrait les portes de la cour qui menaient directement à Frédéric Guillaume IV.

Bettina utilise ensuite un effet de style fréquemment employé : le monologue, la réflexion avec elle-même. En 1840, elle avait envoyé au souverain « *die Novellen* » d'Achim. En 1841, elle lui avait demandé l'autorisation de lui dédier un livre. Même si nous connaissons les raisons profondes de la demande de ses dédicaces – évincer la censure –, Bettina semble ressentir le besoin, deux ans après le début de la correspondance, de se justifier une nouvelle fois : elle se pose la question de savoir « (...) *ce qui m'incitait à faire des cadeaux, dont la valeur est si discutable* ». ⁸⁶⁶ Pour justifier son geste, Bettina lui raconte une histoire qu'elle aurait vécue :

J'étais présente une fois à Weimar à l'anniversaire du défunt duc, quand les paysans lui apportèrent des cadeaux. Il y avait un jeu d'échecs sculpté avec un gros couteau à pain et peint avec du minium, avec lequel le samedi, les gens de la campagne ont badigeonné les brûlures noires de la semaine sur le fourneau. Le vieil homme, qui avait fait cette œuvre d'art grossière le mieux qu'il avait pu, l'offrit à son souverain pour le remercier d'avoir fait planter un tilleul devant sa porte ; il demanda également à ce qu'on lui pose une table en pierre et un banc sous le tilleul. Une vieille femme aveugle lui avait tricoté une paire de chaussettes, parce qu'il avait payé le voyage de sa fille malade, elle lui demanda de payer également cette année-là. Une crosse de fusil avec une œuvre d'art lui avait été remise avec la demande d'obtenir un chien de chasse ; un cocher apporta une lampe de nuit qu'il avait fabriquée comme masque antique à partir d'un potiron et demanda que le grand-duc remette pour lui un billet au maître général des postes afin d'obtenir une embouchure en argent pour le cor de son postillon, parce que son honneur en dépendait, étant donné qu'il joue tellement bien de cet instrument.

*Le duc était ravi de ces cadeaux qu'il conserva tous. Ainsi, cette fête d'anniversaire fut un échange de revanche et de dons dont la valeur se trouvait dans le motif*⁸⁶⁷.

⁸⁶⁵ „Es ließe sich denken, daß sie hier einfach das Reglement des Widmens auszureizen versucht hat. – Ihre Ambition, dem König solche Geschenke zukommen zu lassen, ist belegt für den Jahreswechsel 1843/44: Sie hatte Varnhagen „eine wunderschöne Zeichnung, ein nacktes Mädchen und einen nackten Jüngling, an einem Baume stehend, in dessen Krone eine Nachtigall singt“ zugestellt mit dem Auftrag, sie anonym an Alexander von Humboldt weiterzureichen, der sie anonym dem König zukommen lassen sollte. Der habe „große große Freude daran gehabt und B.s Töchter für die Urheberinnen gehalten“. *Die Welt umwälzen, Band 2, o.c., p. 309.*

⁸⁶⁶ „(...) was mich reizte Geschenke darzubringen, deren Werth so zweifelhaft ist“. *Die Welt umwälzen, Band 1, o.c., p. 75.*

⁸⁶⁷ „Ich war einmal in Weimar am Geburtstag des verstorbenen Herzogs zugegen, wie die Bauern ihm Geschenke brachten. Dabei war ein Schachspiel mit einem groben Brodmesser geschnitzt, und mit Menningfarbe angemalt, womit am Sonnabend die Landleute die schwarzen Brandflecke der Woche auf dem Feuerheerd anstreichen. Der alte Mann der dies rohe Kunstwerk nach bestem Dünken gemacht hatte schenkte es seinem Landesfürsten zum Dank dass er ihm hatte eine Linde vor die Thüre setzen lassen; er fügte die Bitte hinzu man solle ihm auch noch einen steinernen Tisch und eine Bank unter die Linde machen. Eine alte blinde Frau hatte ihm ein paar Stiefelstrümpfe gestrickt, weil er ihrer kranken Tochter die Badereise bezahlt hatte, sie verlangte dass er sie auch

Là aussi, il n'est pas certain qu'elle ait vécu cette histoire. Mais son récit fait partie de sa stratégie d'éducation du souverain en *Volkskönig* et lui permet également de justifier sa démarche de vouloir, elle aussi, offrir de petits cadeaux au roi :

*Moi aussi, je peux ainsi manifester ma compétence à faire valoir ces dons sans valeur devant la générosité et la douceur de Votre Majesté, puisque je dois remercier Votre Majesté d'avoir rempli certains de mes souhaits. Et tout comme les gens de campagne pleins de confiance, je me sens excitée par les nouvelles demandes, mais qui vont plus haut que Votre Majesté, c'est-à-dire vers le Ciel pour le bien du roi*⁸⁶⁸.

Les éléments de conviction insérés dans cette histoire lui donnent un caractère on ne peut plus véridique. Bettina, par ses descriptions anodines des cadeaux modestes mais sincères en dédommagement d'un bon geste de la part du grand-duc, prouve une nouvelle fois son excellente maîtrise de l'épistolaire. La proximité du souverain et de ses sujets y est soulignée, la modestie des cadeaux, la gentillesse des sujets, ce foisonnement discret de petits gestes donne une image idyllique de la relation sujet-roi. Et nous retrouvons là aussi la finesse de sa gouvernance qui au lieu de dire au roi comment il devrait faire avec ses sujets, tente par cette anecdote de lui démontrer la simplicité des choses et l'invite à en faire autant. La subtilité de cette histoire est double puisque Bettina démontrait au roi la simplicité du concept de *Volkskönig* et réduisait par là-même à néant l'existence de sa censure.

La provocation la plus marquante pour avoir débouché sur un procès qui fit grand bruit fut cependant celle qui porte le nom de *Magistratsprozeß*⁸⁶⁹. Bettina avait décidé en 1847 de publier sa correspondance avec le jeune poète Philipp Nathusius⁸⁷⁰ avec qui elle avait entretenu une longue correspondance depuis 1836. Devant les difficultés rencontrées, Bettina qui avait tout d'abord pensé intituler son livre *Briefwechsel mit zwei Demagogen*,⁸⁷¹ décida de le faire imprimer à compte d'auteur sous le titre *Ilius, Pamphilus und die Ambrosia*.⁸⁷² Alors que le contenu une fois encore politique et polémique de la correspondance aurait pu être critiqué – et ce ne fut pas le cas –, la ville de Berlin avait demandé à Bettina von Arnim, en tant que libraire-éditrice, de payer les droits civils berlinois relatifs à sa maison d'édition. « (...) Bettina, la non-conformiste provocante »⁸⁷³ avait répondu qu'il s'agissait d'une maison d'édition dans laquelle elle ne publiait que ses propres ouvrages. Par conséquent, elle ne devait pas être comprise comme libraire-éditrice, mais uniquement comme editrice de ses propres œuvres. Bettina saisit ainsi l'occasion de provoquer le système et précisa cependant, d'un ton ironique, que si la ville de Berlin

in diesem Jahr bezahlte. Ein Flintenkolben mit schönem Bildwerk ward ihm mit der Bitte um einen jungen Jagdhund überreicht; ein Postillion brachte eine Nachtlampe die er als antike Maske aus einem Kürbis fabriziert hatte und begehrte der Großherzog solle bei dem Generalpostmeister eine Bittschrift für ihn einreichen um ein silbernes Mundstück an sein Posthorn, weil seine Ehre daran hänge da er dieses Instrument so gut blase. Der Herzog hatte wie billig Freude an diesen Geschenken die er alle bewahrte. So war denn diese Geburtstagsfeier ein Austausch von Wiedervergeltung und Gaben deren Werth in der Veranlassung dazu lag". *Ibidem*, p. 75.

⁸⁶⁸ „So kann auch ich mein Befugniß diese Werthlose Gaben Vor Euer Majestät Großmuth und Milde geltend zu machen erweisen da ich Euerer Majestät die Erfüllung so mancher Wünsche zu danken habe. Und wie jede zutrauensvollen Landleute fühle ich mich aufgeregt zu neuen Bitten die aber höher steigen als zu Euer Majestät nemlich für das Wohl des Königs zum Himmel". *Ibidem*, p. 75.

⁸⁶⁹ Cf. *Der Magistratsprozeß der Bettina von Arnim*, o.c.

⁸⁷⁰ Philipp Engelhard Nathusius (1815-1872).

⁸⁷¹ Cf. Ludmilla Assing (hrsg.), *Aus dem Nachlaß Varnhagen von Ense. Briefe von Stägemann, Metternich, Heine und Bettina von Arnim, nebst Briefen, Anmerkungen und Notizen von Varnhagen von Ense*, Leipzig, 1865, in: *Selbstsorge als Kunst*, o.c., p. 141.

⁸⁷² *Ilius Pamphilus und die Ambrosia (Briefe)*, o.c.

⁸⁷³ „(...) Bettina die provozierende Querdenkerin". *„Die Erfahrung anderer Länder"*, o.c., p. 19.

souhaitait les lui offrir, elle les accepterait volontiers. Cette réponse fut interprétée comme une agression verbale et déplut fortement à l'administration berlinoise qui lui fit un procès. Malgré une lettre d'excuse, elle fut condamnée à deux mois de prison.

Savigny et Bettina ne partageaient certes pas toujours les mêmes idées, mais, par souci de défendre l'honneur de la famille, Savigny, membre du gouvernement, avait bien compris que ni leurs parents proches ni l'Etat ne tireraient un avantage à salir le nom von Arnim. Aussi, bien qu'il se soit toujours tenu à l'écart des affaires de sa belle-sœur, Savigny intervint et put faire transformer le jugement en une amende en deuxième instance.

*Même après leur différend relatif à la nomination des frères Grimm, il n'y avait pas d'animosité entre eux. Ils avaient dit clairement qu'ils n'étaient pas conformes dans de nombreuses questions politiques, mais ils continuaient à entretenir leurs relations familiales et en général un modus vivendi, qui reposait sur la reconnaissance commune d'une monarchie, le culte de la personnalité conformément aux idéaux de la conception de l'homme classico-romantique et la pensée de tolérance. Que Savigny se réjouisse de sa condamnation telle une petite leçon pour ses extravagances géniales, que l'écrivain célèbre Bettina von Arnim aille en prison, ne pouvait arriver fort à propos ni pour la famille ni pour l'Etat. Il reconnut aussitôt que la lettre d'excuse envoyée ultérieurement au magistrat n'avait pas été suffisamment prise en considération lors de la prononciation du jugement, et essaya avec le défenseur de convaincre le magistrat de retirer sa plainte. On n'en vint donc pas à un autre procès. Bettina eut à régler les frais du tribunal à hauteur de 38 Rth 14 Sgr, 10 Rth de plus que ce que l'acquisition des droits civils aurait coûté.*⁸⁷⁴

Avec ce procès, Bettina avait réussi, malgré sa condamnation, à tourner en ridicule l'appareil juridique : « Pendant un certain temps, Bettina fut plus connue par son procès que par ses livres. »⁸⁷⁵

Dans le cadre de la brochure sur la Pologne, Bettina avait certes provoqué l'Etat prussien, mais sachant qu'elle ne pourrait compter sur la clémence de Frédéric Guillaume IV, elle avait choisi de publier son ouvrage de manière anonyme. Dans un courrier du 23 janvier 1849, elle remercia H. Cornu d'avoir éveillé son intérêt pour la Pologne, de lui avoir demandé d'intervenir auprès du roi et s'excuse également d'avoir utilisé son pseudonyme de traductrice sans le lui avoir demandé auparavant :

⁸⁷⁴ Auch nach der Auseinandersetzung um die Berufung der Brüder Grimm bestand keine Feindschaft zwischen ihnen. Sie hatten klargestellt, dass sie in vielen politischen Sachfragen nicht konform gingen, aber sie pflegten weiter ihre familiären Beziehungen und überhaupt einen Modus vivendi, der sich auf das gemeinsame Bekenntnis zur Monarchie, den Kult der Persönlichkeit gemäß den Idealen des klassisch-romantischen Menschenbildes und den Toleranzgedanken stützte. Mochte Savigny ihr die Verurteilung als einen kleinen Denkkettel für ihre genialischen Extravaganzen gönnen, daran, dass die bekannte Schriftstellerin Bettina von Arnim ins Gefängnis ging, konnte weder der Familie noch dem Staat etwas gelegen sein. Er erkannte sofort, dass das nachträgliche Entschuldigungsschreiben an den Magistrat bei der Urteilsfindung nicht genügend berücksichtigt worden war, und versuchte nun zusammen mit dem Verteidiger, den Magistrat zur Zurücknahme seiner Anzeige zu bewegen. So kam es zu keinem weiteren Prozeß. Bettina hatte die Kosten des Gerichtsverfahrens in Höhe von 38 Rth 14 Sgr zu bezahlen, 10 Rth mehr, als der Erwerb des Bürgerrechts gekostet hätte“. *Zwischen Romantik und Revolution*, o.c., p. 302.

⁸⁷⁵ „Vorübergehend war Bettina durch das Gerichtsverfahren bekannter als durch ihre Bücher“. *Ibidem*, p. 303.

*j'espère avoir mon pardon de la confiance (sic) que j'ai en vous sans en demander la permission ! – C'est vous qui avez la première éveillée en moi l'intérêt pour les Polonais ; depuis ce temps je me suis occupée d'eux.' Puis, elle expliqua comment elle avait procédé pour publier un tel ouvrage en pleine période révolutionnaire : 'Pour la publier, je me suis servie du nom sous lequel vous m'avez fait gagner l'avantage d'être connue dans votre Patrie.' et Bettina anticipe sur d'autres ouvrages qu'elle souhaite publier de la même façon : '(...) je compte sur votre bienveillance pour les Polonais et pour moi, que vous me pardonneriez et ne me démentirez pas, si je ferais (sic) paraître encore deux autres brochures qui ont le même but.'*⁸⁷⁶

Toutes ses provocations relatives à la politique sociale de la Prusse avaient un objectif : que le roi convienne de la nécessité de mettre en place des réformes sociales. Bien que son objectif était de communiquer au roi un certain nombre de points délicats, elle ne souhaitait cependant pas le faire de manière directe. Là aussi, elle usa de diverses stratégies dans l'écriture de ses *Königsbücher*. L'art et la manière de faire passer son message au roi avait son importance. Elle ne souhaitait pas être directe et préféra employer un style plus caché. Sous formes de monologues fictifs et de conversations entre la conseillère Goethe, une femme respectable, et un prêtre, Bettina développa son idée du *Volkskönig*, un roi respecté de son peuple et aimé par lui. Dans un mélange d'idéologie romantique, politique et de critique sociale, elle exposa le rôle et l'attitude que devait avoir le souverain, selon sa conception, pour obtenir tout l'amour de son peuple. Bettina partit du principe qu'il était libéral et tenta de lui démontrer que la grandeur de la Prusse passait par des réformes libérales.

*Dans ses ouvrages, Bettine von Arnim conjugue souvent une idéologie romantique avec les idées politiques et critiques envers la société du journalisme de la période du Vormärz. (...) Ceci touche surtout le Königsbuch.*⁸⁷⁷

Un style nouveau

Bettina toucha son lectorat grâce à son style nouveau et original tant dans l'écriture que dans la manière d'agir. Ce style nouveau se caractérise par différents points. Tout d'abord, Bettina assurait à la jeunesse que l'on pouvait communiquer et régner différemment, qu'il fallait balayer en quelque sorte les conceptions anciennes et avoir le courage d'innover pour s'exprimer et obtenir des réformes :

*Mais à travers son texte épistolaire 'littérisé', elle transmet aussi aux écrivains de la Jeune Allemagne et aux étudiants du Vormärz un message, celui de la quête et de la renaissance d'une identité allemande perdue. (...) l'épistolaire revisitée à la manière très particulière de Bettina von Arnim devient le vecteur de la mémoire historique et politique des premières années du siècle.*⁸⁷⁸

⁸⁷⁶ *Die Welt umwälzen, Band 2, o.c., p. 697.*

⁸⁷⁷ „In ihren Schriften vereinigte Bettine von Arnim häufig romantischer Gedankengut mit den politischen und sozialkritischen Ideen der vormärzlichen Publizistik (...) Das trifft vor allem auf ihr „Königsbuch“ zu.“ *Der Berliner Salon, o.c., p. 155.*

⁸⁷⁸ *L'europe des lettres, o.c., p. 319.*

Dans *Die G nderode*, la comparaison des lettres originales avec les lettres remaniées prouve que Bettina von Arnim utilisait « *un processus d'écriture qui lui est propre* ». ⁸⁷⁹ M.-C. Hooock-Demarle explique la méthode de Bettina :

Elle ne se contente pas d'en modifier la longueur et le contenu, elle gomme un peu, arrange beaucoup, insère des passages conséquents d'autres correspondances de la G nderode. Elle n'h s te pas non plus à y glisser des extraits empruntés à ses lectures. (...) Elle maîtrise à merveille l'interpolation des textes, se jouant de l'anachronisme et se moquant de la réalité historique, affirmant à qui le lui fait remarquer que selon elle :

'La frontière entre ce qui vous appartient en propre et ce que l'on s'approprie, entre ce que l'on vous attribue et ce que l'on crée soi-même n'existe pas intellectuellement.' ^{880 881}

On est en pleine création littéraire. L'objectif de Bettina étant politique, tout lui semblait permis pour atteindre les buts qu'elle s'était fixés. En juillet 1843, Bettina incitait également le souverain à adopter lui aussi un style nouveau, mais cette fois-ci dans sa régence. Elle lui écrit : « *La véritable politique doit être innovante* ». ⁸⁸² Elle l'incite à devenir créateur, innovateur, une sorte d'artiste mais toujours dans sa conception du *Volkskönig*.

Avec *Die G nderode*, Bettina avait, une nouvelle fois, fait preuve de transgression : en publiant ses lettres de son vivant, elle passait outre la coutume qui voulait que les correspondances soient publiées après la mort de son auteur. De plus, Bettina publiait la correspondance entre deux femmes, ce qui là aussi, représentait une transgression. La provocation et un style nouveau sont deux éléments omniprésents chez Bettina.

Dans un courrier certainement daté de la première moitié de juillet 1843, Bettina avait expliqué au roi pourquoi elle avait souhaité lui écrire un livre. Au détour d'une phrase, elle l'avait informé de sa véritable intention : « (...) *là, je reconnus clairement comment une mauvaise politique perturbait le sol de la confiance entre le peuple et le prince* ». ⁸⁸³ Les symboles ont également leur importance dans les courriers de Bettina. L'un d'entre eux, le sol, est par exemple un élément qui revient à plusieurs reprises dans ses lettres ⁸⁸⁴ et qui représente aux yeux de Bettina un point important dans sa conception du *Volkskönig*. Une analyse plus approfondie des symboles pourrait certainement apporter encore d'autres éléments intéressants dans le style nouveau de Bettina.

⁸⁷⁹ Cf. la mise en comparaison des lettres originales et du texte de *La G nderode* in : Bettina von Arnim, *Werke*,  d. Heinz H rtl, Berlin, Aufbau-Verlag, 1989, vol. II, Quellen p. 827 et suiv.

⁸⁸⁰ Cité in: *Der Magistratsprozess der Bettina von Arnim*, o.c., p. 74.

⁸⁸¹ *L'Europe des lettres*, o.c., p. 317.

⁸⁸² „Die echte Politik muß Erfinderin sein“. Beiträge eines Wiepersdorfer Kolloquiums zu Bettina von Arnim. Festschrift, Clara von Arnim zum 90. Geburtstag am 14. August 1999 gewidmet. Mit einem Vorwort von Wolfgang Frühwald. Hrsg. von Hartwig Schultz. Berlin, Saint-Albin Verlag, 1999. (Schriftenreihe des Freundeskreises Schloß Wiepersdorf – Erinnerungsstätte Achim und Bettina von Arnim e. V., Band 3), p. 309-360, ici p. 1.

⁸⁸³ „(...) da erkannte ich deutlich wie eine falsche Politik den Boden des Vertrauens zwischen Volk und Fürsten unterw hle.“ *Die Welt umwälzen, Band 1*, o.c., p. 95.

⁸⁸⁴ Cf. La lettre adressée aux frères Grimm de janvier 1838. *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 23.

Une note prise par Varnhagen von Ense certifie que Bettina attachait une grande importance à bien écrire et construire ses courriers. Dans l'affaire des Polonais emprisonnés, il nota ainsi le 16 avril 1846 : « *Bettina von Arnim m'apporta sa lettre au roi : on ne peut mieux rédigée, courte, insistante.* »⁸⁸⁵ De manière générale, le style des lettres de Bettina atteste de grandes différences entre le début de sa correspondance avec le roi et la fin. Si le style est agréable à la lecture avant 1848, chargé d'anecdotes, d'histoires, il devient beaucoup plus direct et invite plus souvent à l'action après cette date. Bettina pose également beaucoup plus de questions au souverain afin de le faire réagir.

Dans ses deux livres au roi, Bettina travaillait par images, sous forme de monologues fictifs et de conversations entre la Conseillère Goethe, Frau Rath, et le maire, représentant type de la violence étatique ou le prêtre, représentant type de la violence ecclésiastique : « *Pour plus de sécurité, Bettina avait caché son style subversif derrière le personnage littéraire fictif de 'Frau Rath'.* »⁸⁸⁶

Bettina souhaitait également apporter de la nouveauté dans ses publications. Elle avait choisi de prendre comme base de travail des chiffres et des récits concrets pour mieux démontrer la réalité. Dans un colloque tenu à Wiepersdorf en 1994, les auteurs H. Härtl et H. Schultz, font la constatation suivante :

*Elle se battait avec les armes de genres nouveaux : avec la publication de conversation fictives, apparemment anachroniques (dans la partie principale du Königsbuch) et avec des reportages sociaux (en annexe du Königsbuch et dans la partie principale du Armenbuch). Dans la publication empêchée du Armenbuch, elle visait un mélange, une sorte de documentation, dans laquelle les documents concernant la question de la pauvreté et les positions politiques engagées devaient être imprimés et un essai annexé de sa propre plume. Un échange de courriers avec les jeunes amis d'Illius Pamphilius et les conversations fictives du Dämonenbuch devait suivre.*⁸⁸⁷

Avec un style nouveau, Bettina revendiquait le droit de faire du neuf. Elle souhaitait balayer ce qui lui semblait être archaïque pour créer. Là, aussi, la création littéraire revendiquée par Bettina l'aidait à avancer dans ce projet de modernisation de la Prusse en passant par l'écriture.

Récurrence ou variété dans la structure de ses lettres

Nous l'avons dit, Bettina correspondait avec de nombreux destinataires au sein d'un réseau diversifié : des parents, ses enfants, des amis, des hommes politiques, des personnalités engagées, etc. Le sujet privilégié de Bettina fut la politique à partir de

⁸⁸⁵ „Bettina von Arnim brachte mir ihren Brief an den König: vortrefflich abgefasst, kurz, eindringlich“ *Polonica bei Alexander von Humboldt*, o.c., p. 145.

⁸⁸⁶ „Zur größeren Sicherheit hatte Bettina ihren subversiven Kommunikationsstil hinter der fiktiven literarischen Figur der „Frau Rath“ verborgen.“ „*Der Geist muß Freiheit genießen*“ o.c., p. 160.

⁸⁸⁷ „Sie kämpfte mit den Waffen neuer Gattungen: Mit der Publikation fiktiver, scheinbar anachronistischer Gespräche (im Hauptteil des Königsbuchs) und mit Sozialreportagen (im Anhang des Königsbuchs und Hauptteil des Armenbuchs). In der verhinderten Armenbuch-Publikation zielte sie auf eine Mischform, eine Art Dokumentation, in der Dokumente zur Armenfrage und engagierte politische Stellungnahmen abgedruckt und ein engagierter Essay aus eigener Feder beigelegt werden sollten. Ein Briefwechsel mit den jungen Freunden, der Illius Pamphilius, und die fiktiven Gespräche des Dämonenbuchs folgten.“ „*Die Erfahrung anderer Länder*“ o.c., p. 19.

1837. Que les courriers soient adressés à ses enfants, ses amis, ses parents ou au roi, la politique en Prusse était le sujet que l'on retrouve sous diverses formes. Ses courriers adressés au roi le sont soit pour demander de l'aide pour une personne victime à ses yeux d'une injustice, soit pour éduquer le roi à son modèle de *Volkskönig* en lui demandant d'agir comme elle le souhaitait, le plus souvent cependant dans un mélange des deux.

On trouve dans ses lettres adressées à la jeunesse intellectuelle et aux princes héritiers des contenus à tendance plus pédagogique, Bettina agissant tel un mentor. Dans ses courriers adressés à ses amis, elle s'exprime ouvertement sur le comportement du roi, critiquant ses décisions, comme dans l'affaire Tschech.

On a donc affaire à une récurrence en ce qui concerne les sujets traités, tous politiques, et une variété dans la manière d'aborder un sujet. Avec le roi, nous l'avons dit, Bettina faisait des allusions au détour d'une phrase ou avait une écriture imagée. Dans sa longue lettre adressée à Savigny, elle est beaucoup plus directe, ironique, tout en utilisant là aussi des éléments imagés. Avec les étudiants et les princes, Bettina emploie un style pédagogique afin de faire passer son message pédagogique.

Nous l'avons vu au cours de cette recherche, la catégorie du destinataire impliquait un style et une approche différents. Aussi bien dans ses lettres au roi que dans celles adressées à la jeunesse, Bettina cherchait à expliquer et à convaincre. Elle utilisait par conséquent de nombreux arguments, tantôt anodins, tantôt personnels, tantôt imagés pour amener à la réflexion et persuader le destinataire de son courrier.

Le courrier suivant qui fait partie lui aussi de notre corpus a pour objectif de dénoncer l'attitude de Savigny dans l'affaire des Grimm. Bettina utilise là aussi des arguments pour amener à la réflexion et persuader Savigny de son erreur.

Exemple de la lettre du 4 novembre 1839 adressée à Savigny

Le courrier de Bettina écrit le 4 novembre 1839 est long de « 8 feuilles d'impression », ⁸⁸⁸ une lettre-fleuve. Il est écrit de la campagne de Bärwalde, où se situe le deuxième domicile de la famille von Arnim, que Bettina rejoignait principalement pour des raisons financières, préférant cependant de loin la vie agitée de la capitale prussienne. Après avoir passé plusieurs jours chez Jacob et Wilhelm à Kassel, elle se réjouit de pouvoir répondre à la demande de Savigny, venu prendre des nouvelles de ses amis.

Ce courrier est écrit sous le coup de l'indignation face au comportement de son beau-frère, Savigny, et de tous ceux qui n'ont pas soutenu officiellement les frères Grimm. Le ton est souvent vif et piquant et le style semble parfois s'emballer dans la multitude des arguments donnés par Bettina. Le courrier contient de nombreuses répétitions dont Bettina s'excuse en fin de lettre : « *Tu m'excuseras dans ma hâte pour tout ce qui est écrit en trop ou d'inutile, et pense que seul le meilleur doit rester ;*

⁸⁸⁸ „(...) weil ich den Savigny geärgert hatte durch einen 8 Bogen langen Brief“. p. 264. 1 Bogen = 1 feuille d'impression = 16 pages. Cette lettre est longue d'environ 40 pages dans le livre de Hartwig Schultz, *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 224 à 261.

parfois, je ne peux pas lire clairement et distinctement mes pensées au premier abord ». ⁸⁸⁹

Savigny, ami de longue date des frères Grimm, n'avait pas pris officiellement position en leur faveur lors de leur renvoi de Göttingen. La conséquence qu'en avait tirée Bettina était qu'il ne cautionnait pas leur geste et approuvait, par conséquent, la décision prise par Ernest Auguste I^{er}. Or, un tel appui reflétait à ses yeux un faux pas politique et le renoncement à une très longue amitié. Bettina ne pouvait accepter une telle attitude, qui se devait même d'être dénoncée publiquement. Elle n'hésita pas ainsi à recopier cette très longue lettre dans le but de désavouer Savigny et la transmettre aux Grimm, ainsi qu'au futur souverain prussien.

Une explication linéaire de ce très long texte nous paraît la méthode la plus adaptée pour expliquer le cheminement de la pensée de Bettina. En effet, nous verrons qu'elle aborde différents sujets et que le passage d'un thème à un autre n'est pas fortuit. Une réelle intention d'apostropher et de réveiller le destinataire, voire de le choquer se cache derrière ses « *sauts du coq à l'âne* » qui parcourent cette longue lettre. Toutes les provocations que nous pourrions déceler dans ce courrier ont pour seul objectif de lui arracher une réaction de sa part tant attendue par Bettina.

Contrairement à Savigny, Bettina avait engagé plusieurs procédures qu'elle avait communiquées pour faire réhabiliter ses amis, écrit de nombreuses lettres et rendu visite à des personnes influentes. Il lui semblait inconcevable que la Prusse perde des intellectuels de haut rang et inacceptable qu'un ami aussi influent que Savigny se refuse à agir. La lettre est une série de reproches dont nous reprendrons les plus intéressants que nous croiserons avec les réponses données par ce dernier.

Ce courrier est un plaidoyer pour les frères Grimm. Afin de contrer toute remarque ou objection de la part de son lecteur, Bettina utilise la tactique de la preuve formelle. C'est-à-dire qu'elle justifie ses dires en rapportant des conversations auxquelles elle a pris part et nomme les participants. La transparence est totale et Savigny est invité, s'il le souhaite, à se rapprocher des personnes nommées en cas de doute. Elle évoque également des courriers qu'ont lui a montrés et en mentionne là aussi l'auteur. Bettina prend de nombreuses précautions face à un adversaire redoutable, qu'elle connaît bien et qui réciproquement la connaît bien, et auquel elle ne veut laisser aucune chance de pouvoir réagir contre elle.

Outre la preuve formelle, Bettina utilise un autre moyen de persuasion, qui consiste à approcher des sujets forts : l'honneur de la patrie, la grandeur de la nation. Vis-à-vis des frères Grimm, elle utilise des qualificatifs tels que le mensonge et la trahison, mais également l'honnêteté, l'amitié, le respect qui leur est dû. Bettina place Savigny sur un piédestal, lui fait de nombreux compliments, lui rappelle toute l'estime qu'elle lui porte, pour ensuite casser cette image par un grand nombre de reproches ; elle parle de l'essence de l'Evangile et du devoir du chrétien, aborde le rôle de l'Etat, sa grandeur, ses devoirs. Elle attaque en alternance Lachmann, ⁸⁹⁰ qui avait répandu des mensonges pour éviter que les frères Grimm n'aillent à Berlin, et Savigny, dont elle trace tour à tour le portrait d'un homme d'une qualité extraordinaire, puis d'un

⁸⁸⁹ „Verzeih mir alles, was in der Eil zu viel oder unnütz geschrieben, und denk, daß nur das Beste dastehen sollte, ich kann manchmal nicht prima vista meine Gedanken klar und deutlich lesen“. *Ibidem*, p. 259.

⁸⁹⁰ Karl Lachmann (1793-1851) philologue prussien spécialisé dans la littérature latine et les vieux dialectes allemands.

misérable qui a cru aux mensonges répandus et a refusé de s'engager dans cette affaire. On ressent la volonté de responsabiliser Savigny et l'Etat dans cette affaire politique. Bettina insiste tout au long de son courrier pour que chacun prenne ses responsabilités et ne se dérobe sous quelque prétexte que ce soit. Le lecteur est sensible à sa volonté, sa détermination pour défendre ce dossier, grâce notamment à la recherche d'informations tant orales qu'écrites.

Savigny répond de Berlin à ce long courrier en deux temps, qu'il nous faut intégrer dans l'explication de texte de la lettre de Bettina car il contient des éléments de réponse et d'explication importants pour comprendre les accusations portées par Bettina à son beau-frère. Le premier courrier date du 24 novembre 1839 dans lequel Savigny remercie Bettina du « *pur plaisir (éprouvé à la lecture) de toute ta magnifique lettre.* »⁸⁹¹ L'ironie dès la première phrase est présente tout au long de ce courrier. Savigny n'aborde pas les attaques contre lui, mais informe Bettina en quelques lignes qu'il a tout à fait compris ses intentions dans son plaidoyer en faveur des Grimm. Dans un courrier daté du 2 décembre 1839, il prend le temps de répondre aux accusations portées contre lui, en fait une analyse dans laquelle il précise les erreurs d'interprétation de Bettina, voire les malentendus écrits dans sa longue lettre. De manière très pragmatique, il reprend les arguments donnés dans le courrier de Bettina et donne sa propre version des faits. La constance de Savigny se ressent dans ses deux courriers : il ne se laisse pas impressionner par les attaques de Bettina, ou de Wilhelm, et agit de manière constructive pour se défendre.

Dès la première phrase, Bettina ne cache pas son plaisir de pouvoir s'exprimer sur cette affaire : « *Avec ta demande de te parler des Grimm, tu viens répondre à mon souhait.* »⁸⁹² Rentrée à Bärwalde après avoir séjourné chez les Grimm, Bettina pique la sensibilité de Savigny dès les premiers mots de sa lettre en lui demandant s'il a toujours bonne conscience malgré le fait qu'il ne soit pas intervenu en faveur des Grimm : « (...) *car lorsque je dus quitter cette maison pleine d'innocence, dans laquelle la bénédiction de Dieu préparait une paix sereine, je pensais là à la tienne.* »⁸⁹³ Cette attaque contre son amour-propre revient à plusieurs reprises dans ce long courrier. Elle l'informe ainsi que : « *Jacob n'a pas parlé de toi ces six derniers jours.* »⁸⁹⁴ Bettina s'en réjouit et ne s'en cache pas : « *Comme je me sentais bien !* »⁸⁹⁵

Après avoir fait les louanges de ces hôtes, Bettina lui reproche d'avoir souillé « *une relation si noble* »⁸⁹⁶ et précise : « *Comme j'aimerais ne pas échanger le sentiment que ces deux hommes ont de moi contre aucun honneur !* »⁸⁹⁷ Bettina justifie sa position vis-à-vis des frères Grimm en mettant en avant leur noblesse d'esprit : « *tant je suis pénétrée par la noblesse de leur âme* »⁸⁹⁸ et leur honnêteté vis-à-vis de Dieu, « *leur conscience divine* ». ⁸⁹⁹ Bettina sous-entend constamment la différence qu'elle voit entre les frères Grimm et Savigny. Les louanges qu'elle leur attribue sont à

⁸⁹¹ „reinen Genuß Deines ganz herrlichen Briefes“ *Ibidem*, p. 262.

⁸⁹² „Du kommst mit der Aufforderung, Dir von den Grimm zu erzählen, meinem Wunsch entgegen.“ *Ibidem*, p. 224.

⁸⁹³ (...) in dem der Segen Gottes heiteren Frieden verbreitet, (...) da dachte ich deiner.“ *Ibidem*, p. 224.

⁸⁹⁴ „Der Jacob hat nicht von Dir gesprochen in den sechs Tagen“. *Ibidem*, p. 224.

⁸⁹⁵ „Wie wohl war mirs dort!“ *Ibidem*, p. 224.

⁸⁹⁶ (...) so edlem Verkehr“ *Ibidem*, p. 224.

⁸⁹⁷ „Wie möchte ich das Gefühl, dass diese beiden Männer Zuversicht zu mir haben, um keine Ehre der Welt tauschen!“ *Ibidem*, p. 224.

⁸⁹⁸ (...) so sehr bin ich durchdrungen von ihrem Seelenadel“. *Ibidem*, p. 224.

⁸⁹⁹ (...) göttlichen Gewissen“. *Ibidem*, p. 224.

comprendre comme des reproches adressés à Savigny qui aura manqué d'honnêteté vis-à-vis des Grimm et vis-à-vis de Dieu.

Au détour d'une phrase, Bettina décrit ensuite une scène qui vient prouver ses dires précédents. Ainsi, un soir, alors qu'ils étaient tous les deux, Wilhelm lui aurait confié, que Jacob se plongeait dans le travail du dictionnaire allemand, certainement pour oublier cette affaire et ses conséquences. « (...) *Jacob travaillait sans relâche, et (...), ce qu'il produisait, était à peine concevable* ». ⁹⁰⁰ Avec cette scène, Bettina fait ainsi parler Wilhelm pour accréditer ses dires et montrer que ce n'est pas elle qui juge ici, mais son ami, Wilhelm.

Bettina ouvre ensuite un autre chapitre, celui de la trahison d'un autre ami des Grimm, Lachmann. Bettina explique que, quelques jours avant sa venue, il avait rendu visite aux frères Grimm « *les yeux mouillés* ». ⁹⁰¹ Il leur avait avoué ses torts et ses mensonges, et « (...) *bien plus encore, dit Wilhelm.* » ⁹⁰² Bettina n'avait cependant pas pu en apprendre davantage de la part de Wilhelm sur le contenu substantiel de l'aveu. Elle apprendra uniquement que Lachmann se serait ensuite excusé de les avoir trahis. Bettina écrit à Savigny que les deux frères, si bons, lui ont pardonné et ont justifié leur geste : « (...) *parce qu'il est de loin le moins coupable ! – Moins coupable que qui ? – Grimm se tut et ne rapporta ni ce que Lachmann avait avoué en plus, ni autre chose* » ⁹⁰³. Soulignons ici le style utilisé par Bettina qui consiste à rapporter tel quel un dialogue. De cette manière, elle tente de montrer à Savigny la véracité de ses propos en ne faisant tel un intermédiaire que les rapporter.

En tant que fidèle amie des Grimm, Bettina ne pouvait accepter ce pardon. Malgré les regrets exprimés par Lachmann, elle rejetta la demande d'indulgence de celui qui les avait trahis et avait tenté de leur nuire. S'immisçant dans la relation, Bettina écrit : « *mais, cela, je ne peux pas le tolérer.* » ⁹⁰⁴ Elle ressentit à ce moment-là le besoin de prendre la défense des deux frères, comme s'ils n'étaient pas en mesure de le faire eux-mêmes. Bettina qualifia Lachmann de « *nature misérable* » ⁹⁰⁵ et s'insurgea contre le fait qu'il ait osé leur nuire malgré leur amitié et la renommée des deux frères : « *comment a-t-il pu en tant qu'ami de ces deux hommes, vers lesquels toute l'Allemagne dirige son regard, qui ressentaient pour lui la plus pure confiance, trahir derrière leur dos cette confiance par des calomnies perfides (...) ?* » ⁹⁰⁶ Le jugement de Bettina est dur et sans appel et le nom de Lachmann, ce traître à ses yeux, revient à plusieurs reprises dans sa lettre. Nous pouvons supposer que la trahison de Lachmann et les qualificatifs employés par Bettina à son égard valent également pour Savigny.

Bettina se posa ensuite la question de savoir, comment les autres avaient pu croire aux calomnies lancées par Lachmann ? Au vu de la renommée de Jacob et de Wilhelm, il lui paraissait incompréhensible que l'on puisse les tenir pour véridiques.

⁹⁰⁰ « (...) Jacob unermüdet arbeite, und (...) es kaum begreiflich sei, wie viel er leiste. » *Ibidem*, p. 224.

⁹⁰¹ „mit weinenden Augen“. *Ibidem*, p. 224.

⁹⁰² „viel mehr noch, sagt Wilhelm.“ *Ibidem*, p. 225.

⁹⁰³ (...) denn er habe weit weniger Schuld! – Weniger Schuld wie wer? – Der Grimm schwieg und sagte weder, was Lachmann mehr gestanden noch sonst etwas. » *Ibidem*, p. 225.

⁹⁰⁴ „dies kann ich aber nicht dulden wollen.“ *Ibidem*, p. 225.

⁹⁰⁵ „miserable Natur“ *Ibidem*, p. 225.

⁹⁰⁶ „wie konnte er sich gegen diese beiden Männer als Freund bekennen, auf die ganz Deutschland den Blick gerichtet hatte, die zu ihm das reinste Zutrauen hegen, hinter ihrem Rücken dieses Zutrauen durch kleinliche Verleumdungen verraten (...)“ *Ibidem*, p. 225.

Elle posa la question à Savigny : « *Et on se demande, comme moi, sans véritablement savoir, aussi fortement que cela puisse se diriger contre lui, je me demande alors, comment il était possible, que de tels jugements forts et injustes puissent se former contre eux, les hommes de droit, ou également, comment il était possible, que l'on croit le truc absurde que Lachmann mit en avant,— que des hommes qui descendent des sept maîtres sages, se rendent célèbres, se laissent induire en erreur par ce Lachmann inconscient.* »⁹⁰⁷

Avec cette réflexion, le fil conducteur de Bettina semble vouloir démontrer à Savigny qu'il a non seulement mal agi, mais qu'il s'est de plus laissé influencer par un tiers. Après le portrait flatteur des Grimm et la trahison de Lachmann, Bettina aborda la réflexion suivante : comment un être de raison tel que Savigny a-t-il pu se laisser leurrer par ce dernier ?

Bettina attaqua la grandeur de Savigny et de ceux qui agirent de même. Sa critique se porta en particulier sur les érudits et les grands hommes du Droit, qui enseignent, prêchent les valeurs de la justice et n'en appliquent pas les principes par lâcheté. Bettina est d'avis qu'ils auraient été en mesure de légitimer la protestation des *Sept de Göttingen* et de renverser la situation en leur faveur : « *Et personne parmi les érudits et les grands hommes du Droit, pour qui c'était une digne tâche ou un important devoir d'assumer leur légitimation, qui aurait exposé aux yeux de l'Allemagne, au sens propre de leur volonté, le premier grand acte allemand* ». ⁹⁰⁸ Bettina leur reprocha à tous leur lâcheté : « *Non, personne n'en avait envie* »⁹⁰⁹ et leur manque de courage, alors que leur conscience leur disait que les Grimm avaient agi pour défendre la liberté : « (...) *bien qu'assurément, certains avaient une petite voix en eux qu'ils devaient faire taire et qui leur disait que les Grimm avaient raison.* »⁹¹⁰

Bettina intensifie ensuite ses reproches et remet en cause le serment qu'ils font en jurant sur l'Evangile : « *A quoi cela me sert-il, de connaître l'Evangile, quand je n'ose pas entreprendre par lâcheté, ce qui est en ma faveur, en mon droit ?* »⁹¹¹ Et pour justifier ses mots, elle rapporte une phrase de la Bible : « *Tu ne dois pas mettre ta lumière sous le boisseau !* »⁹¹² Le boisseau, récipient de forme cylindrique, est utilisé pour y mettre des graines, des farines. Mettre la lumière sous le boisseau signifie alors que l'on diminue la lumière qui permettrait la compréhension. Avec cette phrase, Bettina leur reproche de ne pas avoir saisi une telle occasion d'injustice pour appliquer les paroles de l'Evangile, occasion qu'elle dit envoyée de Dieu pour les mettre à l'épreuve : « *Et il était donné ici une telle occasion agréable à Dieu de s'allumer une gloire de sagesse divine et de gloire terrestre avec la lumière sous le*

⁹⁰⁷ Und fragt man, wie ich, ohne es genau zu wissen, so hart über ihn richten könne, so frage ich wider, wie es möglich war, daß so große und ungerechte Urteile gegen jene sich bilden konnten unter Männern des Rechts, oder auch, wie es möglich war, daß man dem ungereimten Zeug, welches Lachmann vorbrachte, Glauben schenkte, — daß Männer, die von den sieben weisen Meistern abstammten sich berühmten, sich so von dem unweisen Lachmann gerne wollten irreleiten lassen (...). *Ibidem*, p. 226.

⁹⁰⁸ „Und keiner unter allen Gelehrten und großen Männern des Rechts, dem es eine würdige Aufgabe oder wichtige Pflicht war, ihre Rechtfertigung zu übernehmen, der im reinen Sinn ihres Willens die erste große deutsche Handlung offen vor den Augen Deutschlands dargelegt hätte.“ *Ibidem*, p. 227

⁹⁰⁹ „Nein, keiner war dazu aufgelegt“ *Ibidem*, p. 227.

⁹¹⁰ „(...) obschon gewiß mancher eine Stimme in sich zu betäuben hatte, die ihm sagte, die Grimm haben recht.“ *Ibidem*, p. 227.

⁹¹¹ „Was hilft michs, das Evangelium bekennen, wenn das, was zu meinen Gunsten, zu meinem Recht mich auffordert, feigerweise nicht wage zu unternehmen?“ *Ibidem*, p. 227.

⁹¹² „Du sollst dein Licht nicht unter den Scheffel stellen!“ *Ibidem*, p. 227.

boisseau. »⁹¹³ Les sages avaient manqué ici l'occasion d'acheter leur salut grâce à un tel acte. Elle remettait en cause leur notoriété et poursuivait sur celle de Savigny en lui posant directement la question de savoir à quoi lui servait sa « renommée dans les pays allemands et au-delà des frontières »⁹¹⁴ s'il craignait d'agir pour aider ses amis.

Après avoir évoqué ce que la notoriété pouvait apporter, Bettina aborda un autre sujet sensible, celui des conséquences d'une telle attitude sur l'amitié qui lie Savigny et les deux frères. Il lui paraissait impossible de concilier un tel comportement passif avec une longue amitié. Elle lui posa alors la question de savoir s'il avait bien pesé les conséquences de son inaction : « (...) si tu passes devant cette maison, farouchement et froidement, dans laquelle tu étais reçu d'ordinaire avant tout avec un enthousiasme joyeux, où ton premier élève habite, qui maintenant en tant que premier érudit allemand les dépasse tous de loin et dont le cœur est cependant encore plein d'amour humble pour toi, comme s'il était encore ton élève, quand celui-ci, pour ne pas te pousser, ne voudra plus te rencontrer ? »⁹¹⁵ Bettina, qui au début de sa lettre, avait précisé que Jacob n'avait pas parlé de Savigny pendant son séjour à Kassel souligne maintenant la conséquence de son attitude et lui pose la question du lien qui unit les deux hommes : « Qu'est-ce que le lien saint dans la science s'il ne peut pas retenir solidement de tels cœurs et un tel esprit ? »⁹¹⁶

Savigny se défendit de toutes ces accusations dans son deuxième courrier et rappela tout d'abord à Bettina les liens très forts qui le lie aux frères Grimm : « Tu sais combien je les aime beaucoup depuis leurs jeunes années, oui comme ils se tenaient toujours à nos côtés tels des parents proches. »⁹¹⁷ Il s'étonne ensuite que Bettina affirme « que mon comportement serait coupable de ce changement. »⁹¹⁸ Savigny se défendit de tout changement d'attitude de sa part et imputa à Bettina tout malentendu concernant sa relation avec les Grimm en attaquant son imagination : « (...) cette apparence a sa raison en grande partie dans les malentendus qui ont dû sortir de ta vive imagination. »⁹¹⁹ En aucun cas, Savigny n'avoue avoir fait de faux pas dans cette affaire, ni par rapport aux avantages que lui procurent sa position, ni par rapport à l'amitié qui le lie aux Grimm. Il retourne la situation et accuse Bettina d'avoir non seulement mal interprété les paroles de Wilhelm, mais également d'avoir mal compris toute l'affaire. Il tenta ainsi de réduire à néant tous les arguments qu'elle mettait en avant : « Tu as dû mal comprendre, comme je le pense certainement, les propos de Wilhelm, mais également déjà les événements par eux-mêmes. »⁹²⁰ Le ton de la lettre de Savigny monte et il tente en quelques phrases de casser toute la

⁹¹³ „Und hier war eine so gottgefällige Gelegenheit, sich eine Glorie himmlischer Weisheit und irdischen Ruhms mit dem Licht unter dem Scheffel zu entzünden.“ *Ibidem*, p. 227.

⁹¹⁴ „Ja, Savigny, was hilft Dich Dein Ruhm in und außer den deutschen Landen“ *Ibidem*, p. 227.

⁹¹⁵ „(...) wenn Du scheu und kalt an jenem Hause vorübergehst, in dem Du sonst vor allem mit freudiger Begeisterung aufgenommen warst, wo Dein erster Schüler wohnt, der jetzt als erster deutscher Gelehrter weit über alle hinausragt und doch das Herz noch so voll demütiger Liebe zu Dir hat, als sei er noch Dein Schüler, wenn der, um Dich nicht zu drängen, und nicht mehr Dir begegnen will?“ *Ibidem*, p. 227.

⁹¹⁶ „Was ist die heilige Verbindung in der Wissenschaft, wenn sie solche Herzen und solchen Geist nicht fest zusammenhalten kann?“ *Ibidem*, p. 227.

⁹¹⁷ „Du weißt wie ich sie von Jugendjahren her lieb habe, ja wie sie uns allen stets wie nahe Verwandte zur Seite gestanden haben“. Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, du 2 décembre 1839, *Ibidem*, p. 272.

⁹¹⁸ „(...) daß mein Benehmen die Schuld dieser Veränderung trüge“. Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, du 2 décembre 1839, *Ibidem*, p. 273.

⁹¹⁹ „(...) dieser Schein größtenteils in Mißverständnissen seinen Grund hat, die in dir durch deine lebhafteste Phantasie entstanden sein müssen“. Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, du 2 décembre 1839, *Ibidem*, p. 273.

⁹²⁰ „Mißverstanden hat du, wie ich gewiß glaube, die Äußerungen des Wilhelm, mißverstanden aber auch schon vorher die Ereignisse selbst“. Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, du 2 décembre 1839, *Ibidem*, p. 273.

démonstration de Bettina en l'accusant d'être partie sur une fausse piste dès le départ, c'est-à-dire sans avoir eu de connaissance approfondie du sujet. Il en profite pour souligner la superficialité de ses connaissances, et enfin d'avoir laissé libre cours à son imagination. Savigny semble comprendre très rapidement le cheminement de la pensée de Bettina, qui tente de le désavouer vis-à-vis des deux frères, et de s'élever ainsi au rang de meilleure amie des frères Grimm. En aucun cas, Savigny n'est prêt à accepter cette dégradation et tente d'inverser les rôles aux dépens de Bettina. On assiste là à un combat difficile entre les deux protagonistes : tous deux veulent prouver qu'ils sont les amis des frères Grimm et veulent défendre leur position dans l'affaire des *Sept de Göttingen*.

Après avoir mis en doute son amitié pour les Grimm, Bettina traça ensuite le parcours très brillant de son beau-frère, mit en avant ses qualités et l'impact qu'il avait eu sur elle pour ensuite lui démontrer qu'avec une telle carrière, il n'aurait dû agir comme il l'avait fait. Savigny n'en est pas dupe et écrit dans son premier courrier : « *Car jamais dans ma vie, je n'ai été tiraillé de-ci delà si rapidement et de manière si violente par des sentiments contraires comme dans cette lettre, je suis mis tantôt si haut sur un piédestal que je me réjouis convenablement de ma personne ; je suis ensuite de nouveau si profondément humilié, que j'ai l'impression d'être très méchant.* »⁹²¹ Après avoir fait l'éloge des frères Grimm, tracé un portrait perfide de Lachmann, Bettina alterne les louanges et les reproches à Savigny, afin de l'amener à lui faire prendre conscience qu'il avait tous les atouts pour bien agir, mais que contrairement à toute attente, influencé par un tiers et trop faible pour s'affirmer publiquement, il aurait finalement choisi le silence et la distance.

Dans son portrait de Savigny, Bettina commença sa démonstration par un retour sur le passé. Elle lui rappela l'image que les élèves avaient de lui, ainsi que ce qu'elle avait toujours pensé de lui. Elle l'avait admiré dans ses jeunes années : « (...) *et j'étais remplie de crainte devant ton esprit, car tu étais le premier que j'appris à admirer et vers qui je levais les yeux avec amour.* »⁹²² Bettina se remémorait ainsi l'effet qu'il avait fait sur elle lorsqu'elle l'avait connu en 1802 à Francfort/Main, sa grandeur d'âme qui l'avait si fortement marquée. Puis, elle évoqua ses séjours à Marburg, où Savigny avait étudié et enseigné. En 1808, la nouvelle université de Landshut lui avait proposé un poste de professeur en droit civil romain qu'il avait accepté. Bettina les avait accompagné, lui et sa sœur Gunda, qui restèrent à Landshut jusqu'en 1810. Sollicité par Wilhelm von Humboldt qui avait parlé au souverain Frédéric Guillaume III de Prusse de l'excellent juriste qu'était Savigny, ce dernier avait accepté un poste à la nouvelle université de Berlin, qui s'ouvrit en octobre 1810.

Savigny fut certes flatté par les compliments de Bettina, mais ne fut pas pour autant dupe de l'objectif recherché et ironisa certaines de ses exagérations :

J'ai trouvé particulièrement attendrissante ta reconnaissance même pour les plus petits services, que j'ai pu te rendre, tout comme pour ma contribution à ta formation à Bamberg (où nous n'avons jamais été ensemble) et à

⁹²¹ „Denn nie in meinem Leben bin ich von entgegengesetzten Empfindungen so schnell und gewaltsam hin- und hergezogen worden, wie bei diesem Briefe, bald werde ich so hoch gestellt dass ich ordentlich meine Freude an mir hatte; dann werde ich wieder so tief gedemütigt, dass ich mir ganz meschant vorkam“. Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, du 24 novembre 1839, *Ibidem*, p. 262.

⁹²² „(...) und war voll tiefer Ehrfurcht vor Deinem Geist, denn Du warst ja der erste, den ich bewundern lernte, und an dem ich mit Liebe hinauf sah“. *Ibidem*, p. 228.

*Heidelberg (où tu a rendu visite à Clemens une fois si je ne me trompe pas)
Oh, si tout le monde avait un tel souvenir des véritables bienfaits, que tu me
rappelles avec une véritable piété, même rêvée ! »*⁹²³

Savigny a bien saisi la tactique utilisée par Bettina, qui consiste à le grandir, pour mieux le diminuer par la suite, et reprend à ce titre une tirade de l'œuvre de Goethe, Egmont : « *tantôt jubilant jusqu'au ciel, tantôt attristé jusqu'à la mort.* »⁹²⁴ Savigny tourne ainsi au ridicule l'élan de reconnaissance de sa belle-sœur et souligne en fin de lettre qu'elle ne devait croire « (...) *que ce qu'elle n'apprécie pas dans ce courrier.* »⁹²⁵ Cette petite phrase montre bien que Savigny se défendait contre l'ironie des attaques de Bettina. Il tenta ainsi par ses mots de piquer sa susceptibilité en lui donnant le sentiment qu'il connaissait la vérité sur cette affaire, alors que Bettina essayait de l'apprendre par des analyses, des suppositions, voire des mensonges.

Bettina connaissait bien le parcours de Savigny et le lui montra. Au fil de ses reproches, elle détruisit l'image de son mentor et remit en cause sa notoriété, qu'il n'avait pas su mettre à profit pour défendre leurs amis communs. Dans une longue phrase, elle tenta de lui décrire ce qu'il avait apporté à ses étudiants : « *Ton essence avec les étudiants, qui se renforçaient à ton contact* », ⁹²⁶ pas seulement au niveau de son enseignement, mais également au niveau de la confiance, de la fidélité et de l'amour qu'il leur portait, jusque dans la maladie : « (...) *et apaisait leur détresse, lorsqu'ils étaient atteints de la fièvre des hôpitaux.* »⁹²⁷ La fièvre des hôpitaux est l'autre nom du typhus épidémique. Bettina tentait ainsi d'éveiller en lui des sentiments, de lui rappeler une époque où il agissait encore avec le cœur, même lorsque c'était dangereux. A cette époque, il prenait encore des risques et le rappel de ce fait avait pour objectif de souligner son courage d'antan. Pour Bettina, tout ceci appartenait maintenant bel et bien au passé.

Bettina tentait de lui donner le sentiment d'avoir maintenant perdu d'autres amis, des contacts en raison de sa passivité dans l'affaire des Grimm. Ceci n'était pas prouvé et Savigny se défendit vivement de cette accusation. Elle lui rappela que les hommes importants avaient apprécié et recherché sa compagnie : « (...) *les hommes importants se rassemblaient autour de toi* ». ⁹²⁸ Elle souligna également l'impact qu'il avait eu sur les personnes qui l'entouraient : « *Et qui n'est pas, parmi ceux qui partageaient avec toi cette belle époque, encore aujourd'hui rempli de tout cela ?* »⁹²⁹ Bettina étalait ainsi devant lui une sorte de bilan, lui montrant quel grand homme il avait été : « *Et à Berlin, où tu as voué tes loisirs à l'université naissante et tant d'années également à l'Etat, sans fausseté, avec une constante abnégation, sans exigence de reconnaissance et d'avantages extérieurs, et là, tu pouvais avoir*

⁹²³ „Besonders rührend war mir die Dankbarkeit selbst für die allergeringsten Dienste, die ich Dir je habe leisten können, wie für das was ich zu Deiner Bildung beigetragen haben in Bamberg (wo wir nie zusammen waren) und in Heidelberg (wo Du einmal, wenn ich nicht irre, den Clemens besucht hast) O wenn alle Menschen eine solche Erinnerung hätten von wirklichen Wohltaten, die Du mit wahrer Pietät selbst der eingebildeten gedenkst!“ Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, du 24 novembre 1839, *Ibidem*, p. 262.

⁹²⁴ „himmelhoch jauchzend, zum Tode betrübt“ Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, du 24 novembre 1839, *Ibidem*, p. 262.

⁹²⁵ „(...) nur daß alles, was Dir in diesem Briefe nicht angenehm sein mag“. Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, du 24 novembre 1839, *Ibidem*, p. 262.

⁹²⁶ „Dein Wesen mit den Studenten, die an Dir erstarkten“ *Ibidem*, p. 228.

⁹²⁷ „(...) und lindertest ihre Not, wie sie krank waren am Spitalfieber“. *Ibidem*, p. 228.

⁹²⁸ „(...) sammelten sich die bedeutenden Männer um Dich.“ *Ibidem*, p. 228.

⁹²⁹ „Und wer von jenen allen, die mit Dir waren in jener schönen Zeit, ist nicht heute noch erfüllt davon ?“ *Ibidem*, p. 228.

leur grandeur dans d'autres pays. »⁹³⁰ Elle souligna sa modestie et sa grandeur pour avoir refusé d'essayer d'obtenir ailleurs une position encore plus honorable : « *mais tu en as fait fi par amour pour la profession choisie* ». ⁹³¹ Bettina soulignait ainsi son intégrité passée, son sens du devoir.

Elle lui donnait le sentiment de tout connaître de lui, ce qui lui permit de contrer dès à présent tout rejet de ses affirmations : « *Oh, je sais tout ce qui te grandit !* »⁹³² Elle tentait par cette affirmation d'anéantir en lui toute envie de vouloir démentir. Cette tactique utilisée par Bettina lui servait, d'un côté, à mettre à nu la personnalité de Savigny, d'un autre côté, à prouver la véracité de ses propos et à tenter de le neutraliser. En lui affirmant qu'elle le connaissait bien, elle tentait de l'empêcher de nier les propos tenus. Savigny ne se laissa pas impressionner. Il utilisa une autre tactique pour déjouer les propos de Bettina, celle de la dispersion. Il mit l'accent sur la légèreté de ses propos, et donc de sa personnalité, en affirmant qu'elle faisait tantôt un portrait très flatteur de sa personne, tantôt un portrait beaucoup moins élégant. Savigny voulait ainsi donner l'impression que Bettina ne le saisissait finalement pas aussi bien qu'elle le prétendait. Il utilisait ainsi les mêmes armes que Bettina qu'il retournait contre elle, malgré les précautions qu'elle avait prises.

Un exercice de style auquel Bettina se prête dans son courrier consiste à poser des questions négatives qui sonnent tel un reproche. Elle tentait par ce biais de susciter la réflexion et de rallier Savigny à sa cause : « *Ne pouvais-tu pas avec une carrière aussi noble générer toi-même cette gloire autour de ta tête ?* »⁹³³ Bettina lui donnait ainsi le sentiment d'avoir fait le mauvais choix et poursuit par une série de reproches avec le même objectif :

*N'étais-tu pas justement plus approprié qu'aucun autre par cette fidélité confirmée et cette sagesse, de sortir ta lumière de dessous le boisseau et de remporter la plus belle victoire grâce à ta sincérité, seule adaptée à ton grand champ d'action et seule digne de ta sagesse ?*⁹³⁴

Bettina donna ensuite à l'affaire un côté divin et reprocha à Savigny de ne pas avoir su saisir le sens de cette épreuve : « *Tout objectif important doit être couronné, Dieu en donne l'occasion* »⁹³⁵. Elle compara ensuite le couronnement des Grimm et celui de Savigny, et conclut qu'ils avaient renoncé à bien plus de choses que Savigny n'aurait eues à concéder. La comparaison faite par Bettina élevait les Grimm et rabaissait Savigny : « *Les Grimm ont conquis leur couronne avec bien plus de renoncement que tu en aurais eu besoin.* »⁹³⁶ Bettina soulignait ainsi avec quelle facilité Savigny aurait pu, de par sa renommée, son image et ses qualités reconnues de tous, intervenir pour défendre la cause des Grimm.

⁹³⁰ „Und in Berlin, wo Du der aufblühenden Universität und so viele Jahre fort auch dem Staat Deine Muße geweiht hast, ohne Falsch, mit steter Selbstverleugnung, ohne Forderung an Anerkenntnis und äußere Vorteile, und da Du deren größere haben konntest in andern Landen.“ *Ibidem*, p. 228.

⁹³¹ „aber du verschmähtest sie um des selbstgewählten Berufs willen.“ *Ibidem*, p. 228.

⁹³² „Oh, ich weiß alles, was Dich groß macht!“ *Ibidem*, p. 228.

⁹³³ „Konntest Du auf so edel bezeichneter Bahn nicht jene Glorie um Dein Haupt Dir selber erzeugen?“ *Ibidem*, p. 228.

⁹³⁴ „Warst Du nicht grade durch jene bekräftigte Treue und Weisheit geeignet mehr noch als jeder andre, Dein Licht unter dem Scheffel hervorzuholen und durch Deine Wahrhaftigkeit den schönsten Sieg zu erringen, der Deinem großen Wirkungskreis und Deiner Lebensweisheit allein angemessen war und allein würdig?“ *Ibidem*, p. 228.

⁹³⁵ „Jedes hohe Ziel soll gekrönt werden, dazu gibt Gott die Gelegenheit.“ *Ibidem*, p. 228.

⁹³⁶ „Die Grimm haben ihren Kranz errungen, mit weit mehr Entsagung als Du Deren bedurft hättest.“ *Ibidem*, p. 228.

Savigny répondit à ce portrait tantôt flatteur, tantôt misérable de sa personne en expliquant ce qui lui paraissait important dans cette affaire : « *Il y avait deux choses sur lesquelles je n'ai jamais douté dans l'affaire de Hanovre, tout d'abord le caractère blâmable et complet de toute l'attitude du roi dans tous les points considérés ; deuxièmement, l'esprit pur et irréprochable, dans lequel les Grimm ont agi.* »⁹³⁷ Avec cette phrase, Bettina réussissait enfin, grâce à tous les éléments provocateurs de sa longue lettre, à arracher des aveux tant attendus à Savigny sur sa position dans cette affaire. Savigny justifiait sa position en diplomate qu'il est par le fait qu'il lui manquait une excellente connaissance du fondement de cette affaire pour afficher publiquement sa position : « *Je me suis prononcé ouvertement contre eux, que je ne me permettrai aucun jugement, parce qu'il me manque une vision globale de leur situation actuelle.* »⁹³⁸ Savigny continua et insista sur l'amitié qui le liait aux Grimm et son incapacité à prononcer un tel jugement :

(...) je ne blâme pas leur comportement, mais je ne peux pas non plus le considérer comme juste, et je ne peux pas froisser l'amitié et la conviction que j'ai en eux par ce jugement en suspension, non, je ne le voudrais pas, même si je devais les blâmer de ce côté par une connaissance plus approfondie.⁹³⁹

Savigny s'étonna qu'on lui en demanda autant dans cette affaire en exigeant une position claire aux yeux de tous et répliqua que lui-même ne pourrait en aucun cas en exiger autant de la part d'un ami : « *Moi-même n'exige d'aucun ami une confiance d'infailibilité de mon temps, et je ne peux pas non plus admettre une telle exigence de quelqu'un envers moi.* »⁹⁴⁰ Il conclut qu'on attendait une réaction de sa part qu'il ne pouvait donner : « *Le point de notre différence est là et la raison de mon incapacité à y changer quelque chose. Ils attendaient que j'approuve tout bonnement leur démarche et je ne pouvais pas pour la raison indiquée ci-dessus.* »⁹⁴¹ Pieds et poings liés, sans informations suffisantes, Savigny insista sur le fait qu'il ne disposait pas des moyens nécessaires pour agir.

Savigny poursuivit son plaidoyer et regretta que l'amitié qui l'unit aux frères Grimm et les affaires politiques, en particulier sa position proche du roi, aient fait l'objet d'un amalgame : « *Notre amitié n'avait pas besoin pour autant d'en être altérée.* »⁹⁴² Il dissocia dans deux champs bien distincts sa fonction au sein de l'Etat prussien et les sentiments qu'il portait à ses amis. Il respectait, non sans reproche de la part de Bettina, une certaine droiture qu'il s'était imposée pour éviter toute ingérence de la sphère privée dans la sphère publique et vice-versa. Bettina, au contraire, ne pouvait

⁹³⁷ „In der hannöverschen Sache waren mir zwei Dinge nie zweifelhaft, erstlich die vollkommene Verwerflichkeit des ganzen Benehmens des Königs von allen Standpunkten aus betrachtet; zweitens die reine tadellose Gesinnung, worin die Grimm gehandelt hatten“. Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, du 2 décembre 1839, *Ibidem*, p. 273.

⁹³⁸ „Ich habe mich gegen sie offen dahin ausgesprochen daß ich mir darüber kein Urteil anmaße, weil es mir an einer Totalanschauung ihrer momentanen Lage ganz fehlt“. Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, du 2 décembre 1839, *Ibidem*, p. 273.

⁹³⁹ „(...) ich tadle ihr Benehmen nicht, ich kann es aber ebensowenig für das rechte erklären, und ich trete durch dieses suspendierte Urteil der Freundschaft und dem Glauben an sie nicht zu nahe, ja ich würde es nicht, selbst wenn ich bei genauerer Kenntnis sie von dieser Seite tadeln müsste“ Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, du 2 décembre 1839, *Ibidem*, p. 273.

⁹⁴⁰ „Ich selbst verlange von keinem Freunde ein Zutrauen zur Unfehlbarkeit meines Takts, und ich kann ebensowenig einem anderen ein solches Verlangen gegen mich einräumen“ *Ibidem*, p.274.

⁹⁴¹ „Hier nun ist der Punkt unserer Differenz und der Grund meiner Unfähigkeit hierin etwas zu ändern. Sie erwarteten dass ich ihren Schritt schlechthin billigen sollte; und ich konnte das aus dem angegebenen Grunde nicht.“ Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, le 02.12.1839, *Ibidem*, p.274.

⁹⁴² „Unsere Freundschaft brauchte dadurch nicht gestört zu werden“ Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, le 02.12.1839, *Ibidem*, p.274.

accepter de mettre d'un côté des sentiments éprouvés et de l'autre de conserver cependant une bonne conscience. C'était la raison pour laquelle elle avait tracé un portrait très flatteur, généreux, chaleureux de Savigny, tenté de faire ressortir ses sentiments pour les frères Grimm et le confronté ensuite à ses réactions froides et droites face à ses amis en difficulté.

Cette droiture que Bettina ne comprend pas se retrouve dans un autre contexte, lors d'un conflit avec Arnim-Boitzenburg, qui lui aussi tenait un poste important et était également parent par alliance de Bettina. Tout comme Savigny, il dissociait la sphère privée de la sphère professionnelle. Il appliquait les règlements de la censure à la lettre et gênait Bettina dans sa volonté de publier des ouvrages qu'il considérait non-conformes aux règlements en vigueur. Cela ne l'empêchait cependant pas pour autant de recevoir à titre privé les filles de Bettina dans sa propriété de Boitzenburg. Dans une telle situation, le respect de la fonction l'emportait sur les sentiments éprouvés en privé. Bettina ne comprenait pas que l'on puisse dissocier ces deux éléments. Au vu de ces deux conceptions différentes, on peut comprendre la demande de Bettina et le refus de Savigny, qui ne manqua pas d'exprimer sa stupéfaction en lisant les propos de cette dernière : « *j'aurais dû éclairer notre roi et le peuple, que la démarche des Grimm était la bonne, j'aurais dû pour cela partir, etc.* »⁹⁴³ Deux conceptions totalement opposées et irréconciliables s'affrontaient dans cette affaire.

La longueur de la lettre de Bettina s'explique par le fait qu'elle avait tenté de rassembler tous les éléments qui auraient pu lui servir dans sa démonstration. Afin de prouver à Savigny qu'il avait changé d'attitude dans cette affaire, Bettina aborda un incident qui s'était déroulé à la Cour peu auparavant et que Varnhagen von Ense rapporte dans son journal intime. Il semblerait que Bettina n'avait pas de connaissance approfondie de l'anecdote qu'elle rapporte et attendait de Savigny des détails. Bien qu'elle ne connût pas l'histoire en détail, elle se servit de cette anecdote pour lui prouver qu'une nouvelle fois, il n'avait pas su saisir l'occasion de défendre ses amis.

Le fils de Savigny, Carl Friedrich von Savigny,⁹⁴⁴ était présent à la Cour lorsque le prince de Prusse, Frédéric Charles Alexandre,⁹⁴⁵ un des frères de Frédéric Guillaume IV, lui avait fait le reproche d'être le fils de celui qui avait collecté des fonds pour les *Sept de Göttingen* : « *Vous êtes le fils de l'homme qui a eu l'infamie de collecter de l'argent pour les professeurs de Göttingen ?* »⁹⁴⁶ Savigny répondit à Bettina que la manière de faire n'avait pas été appropriée et donna une explication à l'affaire :

Une souscription pour les professeurs renvoyés avait été engagée, dans le genre d'une manifestation publique du libéralisme, de la part de gens avec lesquels je n'ai rien à partager (et encore moins une opinion et une activité politique. Je refusais et le referais aujourd'hui encore). D'autres avaient raconté, que j'y avais participé, même que j'en avais été à la tête, le prince

⁹⁴³ „ich hätte unsern König und das Volk darüber aufklären sollen, daß der Schritt der Grimm der richtige gewesen wäre, hätte deshalb meinen Abschied nehmen sollen usw.“. Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, le 02.12.1839, *Ibidem*, p.274.

⁹⁴⁴ (1814-1875), diplomate prussien et homme politique catholique.

⁹⁴⁵ (1801-1883).

⁹⁴⁶ „Sie sind ein Sohn des Mannes, der die Infamie begangen hat, für die Göttinger Professoren Geld zu sammeln?“ *Ibidem*, p. 228.

Charles⁹⁴⁷ demanda des explications à mon fils d'une manière inopportune. »⁹⁴⁸

Savigny déplorait qu'on s'en soit pris à son fils plutôt que de lui demander directement des explications. Cette remarque vis-à-vis du prince valait également pour Bettina.

Nous l'avons dit, la longueur de la lettre explique également les répétitions voulues par Bettina afin de toujours rappeler à Savigny ses erreurs dans cette affaire. Ainsi, Bettina ne lâchait pas une occasion de lui rappeler qu'il avait manqué à son devoir malgré les signes clairement lancés : « *Dieu te l'a fait comprendre si clairement : même dans ces paroles blessantes à la Cour, en parlant à ton fils.* »⁹⁴⁹ Tel un leitmotiv, elle lui répétait son erreur : « *Ne pouvais-tu pas lier avec ta justification la défense de tes amis ?* »⁹⁵⁰ Bettina insistait systématiquement sur le fait que de nombreuses occasions lui avaient été données, qu'il n'avait jamais saisies, même dans les moments les plus manifestes. Elle termina ce paragraphe en lui reprochant de ne pas avoir saisi cette occasion pour justifier leur geste et communiquer son soutien officiel aux frères Grimm : « (...) *et pouvais, devais présenter au prince héritier leur esprit comme leur acte sous son véritable jour et manifester ta foi en leur fidélité invulnérable.* »⁹⁵¹ Pour Bettina, Savigny avait non seulement eu diverses occasions de défendre officiellement les frères Grimm et ne l'avait pas fait, mais il n'avait pas non plus rempli le devoir qui était le sien face à l'amitié des Grimm. Dans un souci de vérité et d'honnêteté vis-à-vis de lui-même, Bettina lui rappela qu'il aurait dû agir : « *Tu le devais à ta propre raison.* »⁹⁵²

On constate que Bettina a toujours deux reproches principaux à faire vis-à-vis de son comportement : la fausseté de son attitude vis-à-vis de l'amitié qui le lie aux Grimm et le mensonge vis-à-vis de sa propre conscience. Elle tentait de lui démontrer qu'au vu de sa renommée, il n'y aurait eu aucun risque à prendre la défense des frères Grimm. Ses appuis à la Cour, ses amis et la reconnaissance que tous lui portaient le rendaient quasiment invulnérable et auraient suffi à modifier le développement de l'affaire. Savigny en doutait vivement et le souligna.

Bettina poursuivit dans sa recherche d'éléments qui pouvaient expliquer son inaction. Elle aborda sa position financière et en conclut qu'elle n'aurait pas été un frein à son engagement. Insistant une nouvelle fois sur la générosité divine, « *Dieu t'a béni de biens* », ⁹⁵³ Bettina mit ensuite l'accent sur sa situation financière dont ses activités professionnelles ne dépendaient pas : « *Tu n'avais besoin d'aucun gagne-pain.* »⁹⁵⁴

⁹⁴⁷ Prince Frédéric Charles Alexandre de Prusse (1801-1883), 3^{ème} fils de Frédéric Guillaume III et de la reine Louise.

⁹⁴⁸ „Es war hier eine Subskription für die entlassenen Professoren unternommen worden, ganz in Form einer öffentlichen Demonstration des Liberalismus, von Leuten mit denen ich nichts zu teilen haben wollte, (am wenigsten politische Meinung und Tätigkeit. Ich lehnte es ab, wie ich es noch heute tun würde). Andere hatten erzählt, ich habe teilgenommen, selbst an der Spitze gestanden, der Prinz Karl stellte meinen Sohn darüber auf unpassende Weise zur Rede“. Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, le 02.12.1839, *Ibidem*, p. 276.

⁹⁴⁹ „Dir hat Gott es so nah gelegt: selbst in jenen beleidigenden Worten am Hof, zu Deinem Sohn gesprochen“. *Ibidem*, p. 229.

⁹⁵⁰ „Konntest Du da nicht mit Deiner Rechtfertigung auch die Verteidigung Deiner Freunde verbinden“. *Ibidem*, p. 229.

⁹⁵¹ „(...) und konntest, sollest ihren Geist wie ihre Tat vor dem Kronprinzen in das rechte Licht stellen und Deinen Glauben an ihre unverletzliche Treue bekunden“. *Ibidem*, p. 229.

⁹⁵² „Das warst Du Deiner eignen Einsicht schuldig“. *Ibidem*, p. 229.

⁹⁵³ „Gott hat Dich mit Glücksgütern gesegnet“ *Ibidem*, p. 229.

⁹⁵⁴ „Du bedurftest keines Broterwerbst“ *Ibidem*, p. 229.

La peur de perdre son poste ne pouvait être liée à sa situation financière et sa notoriété en tant que professeur de la jeunesse l'emportait sur sa profession de foi : « *Ton importance en tant que professeur de la jeunesse aurait été mille fois dominée par l'exemple important de ta profession de foi altruiste.* »⁹⁵⁵ Malgré toutes les hypothèses soulevées, Bettina ne voyait vraiment pas quelles raisons Savigny avait pu avoir pour justifier son inaction. Et les diverses allusions divines tentaient de montrer à Savigny qu'il aurait au moins dû agir en bon chrétien, ce qu'il n'avait pas fait non plus.

Au regard de tous ces avantages, Bettina, qui souhaitait comprendre son inaction, devint ensuite plus directe en posant à Savigny la question suivante : « *Qu'aurais-tu manqué, si tu avais préféré donner ta démission dans de telles conditions ?* »⁹⁵⁶ Elle envisageait le pire et se reprit aussitôt en précisant que la menace de quitter son poste lui aurait suffi à faire bouger les choses de manière positive : « *Et cela n'avait pas besoin d'en être la conséquence ; car tu pouvais simplement et sans protester avec acharnement présenter la pureté irréfutable de cet acte dans ses racines.* »⁹⁵⁷ Bettina était certaine de l'impact de la voix de Savigny et le lui dit. Malgré tous les signes divins et les possibilités qui s'offraient à lui, Savigny ne s'était pas manifesté comme Bettina l'aurait souhaité et elle le regrettait amèrement. Dans sa démonstration, elle ne cessa de trouver des arguments nouveaux, certaine qu'un mot de Savigny aurait suffi et tous « (...) *auraient prêté foi à ta voix.* »⁹⁵⁸ Bettina souligna également qu'il avait manqué l'occasion d'obtenir une belle reconnaissance : « (...) *toute l'Allemagne t'en aurait été reconnaissant et la Prusse peut-être le plus.* »⁹⁵⁹

Elle engagea ensuite la réflexion dans une autre dimension. Elle en appella à la grandeur du geste, qui aurait dû suffire à le faire agir. Sachant qu'il jouissait d'une grande notoriété quasi inébranlable, Bettina lui rappelait sans cesse que sa conscience seule aurait dû l'inciter à agir : « *Que dis-je?— oui, c'est bien sûr la question, de savoir si elle t'aurait remercié ; mais ta conscience pouvait te suffire, si le remerciement avait manqué.* »⁹⁶⁰ Bettina en revient toujours à la même conclusion : rien ne pouvait justifier à ses yeux une telle attitude.

Puis elle souligna que la grandeur de son geste aurait pu faire oublier un évènement passé. Le geste prenait là une dimension nationale, voire internationale : la révolution polonaise de 1830 violemment réprimée par les armées autrichiennes, russes et prussiennes : « *car depuis la révolution polonaise, rien n'aurait pu lui rallier les cœurs encore plus que de lui offrir un refuge et de lui accorder la protection, et la confiance en l'Etat en aurait été élevée au plus haut niveau d'antan.* »⁹⁶¹ Le lien que Bettina établit entre l'attitude qu'aurait dû avoir Savigny et la révolution polonaise réprimée montre à quel niveau elle élevait le geste des *Sept de Göttingen* et par conséquent, combien elle le cautionnait. Frédéric Guillaume III avait promis des

⁹⁵⁵ „(...) Deine Wichtigkeit als Lehrer der Jugend wäre tausendmal durch das hohe Beispiel Deines uneigennütigen Bekenntnisses überwogen worden“. *Ibidem*, p. 229.

⁹⁵⁶ „Was hätte es Dir verschlagen, wenn Du Dein Amt unter solchen Bedingungen lieber niedergelegt hättest?“ *Ibidem*, p. 229.

⁹⁵⁷ „Und das brauchte nicht die Folge zu sein; denn Du konntest einfach und ohne hartnäckiges Widersagen die unwiderlegbare Reinheit jener Handlung in ihren Wurzeln darlegen“. *Ibidem*, p. 229.

⁹⁵⁸ „(...) hätten Deiner Stimme Glauben geschenkt“. *Ibidem*, p. 229.

⁹⁵⁹ „(...) ganz Deutschland würde es Dir Dank gewußt haben und Preußen vielleicht am meisten“ *Ibidem*, p. 229.

⁹⁶⁰ „Was sag ich doch?— ja, das ist freilich die Frage, ob es sich bei Dir bedankt hätte; aber Dein Bewußtsein konnte Dir genügen, wenn es Dir den Dank schuldig blieb“. *Ibidem*, p. 230.

⁹⁶¹ „denn seit der polnischen Revolution konnte wohl nichts die Herzen ihm so versöhnen als wenn man jenen eine Zuflucht hätte angeboten und Schutz ihnen angedeihen ließ, und die Zuversicht zum Staat würde hierdurch auf die frühere Höhe gestiegen sein“. *Ibidem*, p. 230.

réformes et ne les avait jamais mises en place. Avec un tel geste envers les sept professeurs, la Prusse aurait pu redorer son blason et le peuple prussien aurait alors eu de nouveau confiance en son roi et en l'Etat.⁹⁶² On retrouve ici la philosophie de Bettina et son *Volkskönig*.

Tout au long de ses lettres, la grandeur de l'Etat et du souverain reviendront à plusieurs reprises. Bettina défendit la conviction que l'amour du peuple pour le souverain et l'Etat passait par leur grandeur réciproque. Elle souligna que Jacob, tout comme elle, avait le sentiment que l'Etat devait jouer un grand rôle en appliquant une politique véritable : « *Jacob avait aussi un instinct si sûr et un véritable sentiment que l'Etat est appelé à donner cet exemple important de politique authentique qu'il était déjà prêt à partir.* »⁹⁶³ En demandant des précisions sur le rôle de l'Etat dans la proposition de l'Académie, Jacob insistait sur l'intention véritable de la demande.

Bettina souligna ainsi la lucidité de Jacob, qui comme elle, voyait en la grandeur de l'Etat son salut. Malheureusement, un facteur était venu freiner son ambition et Bettina rejeta une grande partie de la décision de Jacob sur Lachmann, qui l'en aurait dissuadé : « *lorsque Lachmann, à qui il avait écrit, lui déconseilla et le conjura de ne pas venir.* »⁹⁶⁴ Influencé par Lachmann, Bettina reprocha également à Savigny de s'être laissé influencer par celui-ci : « *(...) et toi aussi, tu l'as approuvé.* »⁹⁶⁵ Cette dernière accusation est également réfutée par Savigny dans un courrier de début décembre 1839 : « *Tu pensais que l'Académie avait déposé une demande dont les suites auraient été déjouées par la trahison de Lachmann ; en fait, j'étais seul à proposer quelque chose.* »⁹⁶⁶ Savigny disculpa Lachmann et avait beaucoup de mal à comprendre l'aversion de Bettina pour ce dernier.

Bettina lui demanda ensuite quelle raison il pouvait bien avoir eu pour agir comme Lachmann et se demanda également quel prétexte ce dernier avait bien pu avoir trouvé pour retenir Jacob, prêt à accepter la proposition. Bettina ne connaissait pas la vérité et supposait par cette question que Savigny connaîtrait la réponse. Indirectement, elle lui faisait comprendre que les deux hommes s'étaient concertés. Elle émit l'hypothèse que Lachmann avait dû décrire l'Etat prussien comme un Etat barbare afin que Jacob s'en éloigne. Savigny rétorqua :

*Mais Lachmann se serait rendu coupable d'une ambiguïté, étant donné qu'il a condamné plus tôt et expliqué ensuite oralement qu'il aurait agi de même. Pas du tout. Tout comme moi, il était désolé que ce fût refusé, parce que l'on pouvait espérer quelque chose de bon pour les Grimm.*⁹⁶⁷

⁹⁶² Nous savons grâce à une lettre de Frédéric Guillaume IV à Altenstein en date du 20 décembre 1837 que le prince héritier avait déjà l'intention de réhabiliter les frères Grimm. La raison qu'il en donne que gagner les Grimm pour l'université de Berlin serait quelque chose de grand. Il ne parle en aucun cas de racheter une faute de la Prusse vis-à-vis de la Pologne. *Ibidem*, p. 201.

⁹⁶³ „Jacob hatte auch einen so sicheren Instinkt und richtiges Gefühl davon, daß der Staat dies hohe Beispiel unverfälschter Politik zu geben berufen sei, daß er schon reisefertig war.“ *Ibidem*, p. 230

⁹⁶⁴ „(...)es sei sein Verderben, und auch Du stimmtest dem bei.“ *Ibidem*, p.230.

⁹⁶⁵ „(...) als Lachmann, dem er davon geschrieben hatte, ihm abriet und ihn beschwor nicht zu kommen.“ *Ibidem*, p. 230.

⁹⁶⁶ „Du meintest, die Akademie habe einen Antrag gemacht, dessen Folgen nachher durch Lachmanns Verrat vereitelt worden seien; in der Tat hatte nur ich etwas vorgeschlagen.“ *Ibidem*, p. 293

⁹⁶⁷ „Lachmann aber soll sich auch dabei einer Zweizüngigkeit schuldig gemacht haben, da er die Ablehnung früher missbilligte und nachher mündlich erklärte, er würde ebenso gehandelt haben. Keineswegs. Es war ihm und mir leid, dass abgelehnt wurde, weil Gutes für die Grimm davon zu hoffen war.“ *Ibidem*, p. 293.

L'un après l'autre, Savigny démontait les arguments de Bettina et donnait sa propre explication des faits. On ressent une certaine exaspération de la part de Savigny à devoir s'expliquer sur chaque accusation. La peur que de fausses accusations soient répandues et tenues pour véridiques le poussait à se justifier. Et il était prêt à en parler avec Bettina « (...) *à tout moment sans aucune partialité.* »⁹⁶⁸ Puis, il se reprit et précisa : « (...) *bien qu'il soit mieux de ne rien faire, étant donné qu'il est difficile que cela clarifie quelque chose et que cela devienne meilleur.* »⁹⁶⁹ Savigny n'était pas certain avec ses dernières paroles de pouvoir convaincre Bettina de ses erreurs et de pouvoir les réparer.

Dans les accusations portées par Bettina, Wilhelm apporta une précision et répondit à Bettina, que ce n'était pas Jacob qui avait refusé le soutien financier de l'Académie, mais lui-même. Il lui expliqua ce qui l'avait poussé à agir ainsi dans un courrier à Savigny dans un courrier daté du 11 juin 1839. Cette opinion était partagée par Jacob. La position des deux frères était que le soutien de l'Académie devait être indépendant de toute décision politique :

*Un soutien de l'Académie est un honneur pour nous. Je suppose pour cela qu'elle peut prendre une telle disposition de manière indépendante et totalement librement : si un agrément ou seulement une autorisation d'en haut était nécessaire, cela changerait le rapport, et il en ressort, au moins pour nous, des difficultés.*⁹⁷⁰

Bettina ressentait le besoin de justifier la véracité de ses propos en donnant régulièrement ses sources. Elle reposa ainsi son argumentation sur une lettre de Müffling, président du Conseil d'Etat prussien, qu'elle aurait lue et dans laquelle Lachmann aurait considéré le geste des Grimm comme étant un « *crime de lèse majesté.* »⁹⁷¹ Comme Lachmann était l'ami des frères Grimm, Bettina supposa qu'il n'avait pu leur dire cette vérité en face et aurait par conséquent choisi, comme tactique, de dénigrer l'Etat prussien, afin de leur faire renoncer à la proposition de l'Académie : « *Or, Lachmann ne pouvait leur dire à tous les deux, qu'ils avaient tort, alors il leur donna raison et calomnia l'Etat, de sorte qu'ils devaient considérer comme indigne de leur part d'y mettre les pieds.* »⁹⁷² Grâce à ce courrier, Bettina justifiait son analyse de la réaction de Lachmann.

Bettina émit des spéculations sur le comportement et les motivations de Lachmann, dans l'espoir d'obtenir des informations de Savigny. Elle n'était pas sûre d'elle, mais tentait en racontant cet épisode, d'obtenir une réaction de la part de Savigny. En nommant des personnes que Savigny connaissait et reconnaissait, Bettina appuyait sa démonstration : Müffling, Altenstein. Ainsi, ce dernier aurait confirmé que le roi avait dû donner son accord : « (...) *si Grimm vient ici, le roi n'aura certainement pas désapprouvé ou compromis cette confiance.* »⁹⁷³ Bettina expliqua qu'elle avait ensuite communiqué à Lachmann ce qu'Altenstein avait dit. Lachmann aurait alors

⁹⁶⁸ „(...) jeden Augenblick ohne alle Befangenheit“. *Ibidem*, p. 293.

⁹⁶⁹ „(...) obwohl es besser unterbleibt, da schwerlich etwas klarer und besser dadurch wird“. *Ibidem*, p. 293.

⁹⁷⁰ „Eine Unterstützung der Akademie ist für uns ehrenvoll. Ich setze dabei voraus dass sie eine solche Verfügung unabhängig und völlig frei treffen kann: ist eine Bewilligung oder auch nur Genehmigung von oben nötig, so verändert sich dadurch das Verhältnis, und es entstehen, für uns wenigstens, Schwierigkeiten.“ *Ibidem*, p. 102

⁹⁷¹ „Majestätsverbrechen“ *Ibidem*, p. 230.

⁹⁷² „Nun das konnte Lachmann den beiden nicht sagen, daß sie Unrecht haben, also gab er ihnen Recht und verleumdete ihnen den Staat, daß sie es ihrer unwürdig halten mußten, diesen zu betreten.“ *Ibidem*, p. 231.

⁹⁷³ „(...) wenn Grimm hierherkäm, der König würde dies Zutrauen gewiß nicht mißbilligt oder gefährdet haben.“ *Ibidem*, p. 231.

répondit que Jacob ne pouvait pas enseigner à Berlin, n'ayant pas passé d'agrégation. Bettina, qui jusqu'ici avait parlé en son nom, répondit à Lachmann par « nous », comme si Altenstein était à ses côtés. Sa réponse est d'autant plus virulente qu'elle sous-entend que Lachmann méconnaît le profil académique de Jacob : « (...) *nous lui rappelâmes que Jacob était membre académique et qu'il était libre d'enseigner où il voulait.* »⁹⁷⁴ La colère de Bettina était à son comble lorsque Lachmann répondit qu'il avait oublié ce détail : « *Ah oui, je l'avais oublié.* »⁹⁷⁵ Bettina répondit alors sur un ton d'indignation : « *Un ami pareil, qui oublie cela, doit s'éloigner de moi.* »⁹⁷⁶ Les réactions de Bettina, indignée, souligne le caractère misérable de Lachmann dont il vaudrait mieux s'éloigner.

Le portrait de Lachmann dessiné par Bettina est toujours justifié par des conversations qu'elle rapporte ou des courriers qu'elle a lus. Le fait d'insister sur ce point montre quelle importance elle attache à prouver ses propos. Elle se prémunit ainsi de toute tentative de réfutation de Savigny qui pourrait lui reprocher d'avoir mal interprété un mot ou une phrase. Bettina vit juste puisque Savigny réfuta dans ses deux courriers les preuves qu'elle avait données et lui reprocha également d'avoir mal compris certaines choses.

Continuant sa démonstration sur le grade académique de Jacob, Bettina poursuit en précisant que Jacob aurait parlé auparavant de son grade académique à Lachmann, ce dernier le connaissait par conséquent. La conclusion de Bettina est alors claire : Lachmann avait menti : « (...) *à Jacob, afin de l'empêcher de venir, et nous a également menti, afin de nous le cacher.* »⁹⁷⁷ Bettina conclut que Lachmann était un menteur, qui répandait des mensonges autour de lui. Une fois le portrait de Lachmann terminé, Bettina mit en avant la qualité la plus importante à ses yeux que Lachmann ne possédait pas : l'honnêteté. « *Mais les frères Grimm n'ont jamais eu besoin de mentir, au contraire, la vérité est leur seule arme.* »⁹⁷⁸

Bettina utilisa souvent des expressions pour intégrer une image dans sa phrase. Dans la réflexion suivante, elle modifie ainsi légèrement l'expression allemande « *aus dem Regen in die Traufe kommen* »⁹⁷⁹ en « *aus dem hanövrischen Regen in die freundschaftliche Traufe kommen* »⁹⁸⁰ pour expliquer que l'on s'était moqué des Grimm. La modification de l'expression renvoie à l'Etat de Hanovre, d'où le problème était parti. Bettina continue sur les propos propagés par Lachmann au détriment des Grimm : « (...) *que les Grimm seraient des gens, que l'on devrait abandonner, parce qu'ils sont malades d'un orgueil mesquin, bien avant la sensibilité, qu'on ne puisse plus rien faire avec eux.* »⁹⁸¹ Elle déplorait une fois encore que non seulement les amis, mais également l'Académie, avaient cru aux mensonges répandus par Lachmann : « *et amis et Académie le crurent tout simplement.* » La simplicité avec

⁹⁷⁴ „Als wir ihn erinnerten, daß Jacob akademisches Mitglied sei und ihm also freistehe zu lesen, wo er wolle (...)“. *Ibidem*, p. 231.

⁹⁷⁵ „Ach so, das hatte ich vergessen“. *Ibidem*, p. 231.

⁹⁷⁶ „Ein solcher Freund soll mir vom Hals bleiben, der so was vergisst.“ *Ibidem*, p. 231.

⁹⁷⁷ „(...) den Jacob belogen, um ihn vom Kommen abzuhalten, und uns belog er auch, um uns dies zu verbergen“. *Ibidem*, p. 231.

⁹⁷⁸ „Die Grimm haben aber niemals zu lügen brauchen, im Gegenteil, die Wahrheit war ihre einzige Waffe.“ *Ibidem*, p. 231.

⁹⁷⁹ Tomber de Charybde en Scylla.

⁹⁸⁰ Tomber de la pluie d'Hanovre dans l'égout le plus amical.

⁹⁸¹ „Lachmann verbreitete nun nach Kräften, daß die Grimm Menschen seien, die man aufgeben müsse, weil sie an kleinlichem Hochmut erkrankt, ganz vor Empfindlichkeit, nichts mehr mit ihnen anzufangen sei.“ *Ibidem*, p. 231.

laquelle les propos de Lachmann avaient été crus la révolte. Elle s'en prit alors à Savigny qui lui aussi avait cru aux mensonges lancés par Lachmann :

*Que notre plus grand savant allemand voit, où il reste, qu'il disparaisse, s'il est si sensible ; repousser notre offre, c'était la décision de l'Académie en réaction à la lettre noble, qui était écrite comme riposte à cette offre, et que tu as si faussement présentée et de manière si désavantageuse, parce que les mensonges de Lachmann t'ont aveuglés. »*⁹⁸²

Bettina continua dans la même lignée de reproches en utilisant un vocabulaire qui touche la sensibilité patriotique : *nation, joyau, couronner et trésor*. Elle précisa ainsi que les Grimm avaient l'intention de créer une œuvre « (...) *qui conduira le courant du savoir de source allemande dans tous les pays et les reliera à l'âme de la patrie* »⁹⁸³ et qu'un tel acte « *ne resterait dans aucun pays sans soutien.* »⁹⁸⁴ Bettina posa ensuite la question de savoir si l'Allemagne se rendait véritablement compte de la perte qu'elle pourrait subir : « *Est-ce que l'Allemagne pourrait jamais les remplacer.* »⁹⁸⁵ Elle insistait sur la grande perte que serait l'impossibilité pour les Grimm de continuer leurs travaux et mit l'accent sur Jacob « *qui a inventé de nouveau cette langue, que personne d'autre ne comprend.* »⁹⁸⁶ Bettina attaquait l'Académie qui, à ses yeux, « *renie le grand honneur d'acquérir ce bénéfice pour la patrie, pour toute l'Europe* »⁹⁸⁷. Elle mit ainsi en avant des concepts de mise en scène de la Prusse sur l'échiquier européen, précisant que les frères Grimm étaient une des grandes références incontournables pour faire reluire le blason de la Prusse. Elle tentait de toucher la sensibilité de chacun, son sentiment patriotique dans l'espoir d'obtenir une réelle réhabilitation de ses amis.

Bettina aborda ensuite le sujet du devoir du chrétien et posa la question en se détachant de celui-ci : « *Que m'apporte alors votre juridiction, votre chrétienté ?* »⁹⁸⁸ Avec beaucoup d'habileté, Bettina établit ensuite une comparaison avec le duc, Charles Auguste de Saxe-Weimar-Eisenach,⁹⁸⁹ qui fut le premier à donner à son territoire une constitution, à accorder la liberté de la presse et le droit à la liberté d'expression. Il mena une politique libérale qui fut quelque peu entravée par les Décrets de Karlsbad en 1819. Ami de Goethe qui fut son mentor, il appréciait et soutenait les arts. Si la comparaison surprend au premier abord, on comprend mieux où Bettina veut mener Savigny. Elle lui explique ce qu'il aurait fait dans une telle situation :

Charles Auguste de Weimar n'y serait pas allé par quatre chemins et n'aurait pas mis les mains dans les poches, mais aurait impérativement procuré à son pays le grand avantage, de replanter ses hommes sur son sol. Il était de mentalité princière, il ne pouvait pas tolérer d'injustice et commettre un acte

⁹⁸² „Mag unser größter deutscher Gelehrter sehen, wo er bleibt, mag er verschwinden, wenn er so empfindlich ist, unser Anerbieten von der Hand zu weisen, das war der Beschluß der Akademie auf den edlen Brief, der als Erwiderung auf jenes Anerbieten geschrieben war, und den Du so verkehrt und ungünstig ausgelegt hast, weil Lachmanns Lügen Dich geblendet haben.“ *Ibidem*, p. 231.

⁹⁸³ „(...) was den Strom des Wissens aus deutscher Quelle in alle Lande leiten wird und sie mit dem Vaterlandsgeist verbinden“ *Ibidem*, p. 232.

⁹⁸⁴ „Was in keinem andern Staat ohne Unterstützung bleiben würde.“ *Ibidem*, p. 232.

⁹⁸⁵ „Ob sie Deutschland je ersetzt würden können“ *Ibidem*, p. 232.

⁹⁸⁶ „der diese Sprache aufs neue erfunden, die kein andrer versteht“ *Ibidem*, p. 232.

⁹⁸⁷ „(...) verleugnet die hohe Ehre, dieses Verdienstes um das Vaterland, um ganz Europa sich zu erwerben“ *Ibidem*, p. 232.

⁹⁸⁸ „Was ist mir dann Eure Rechtspflege, Euer Christentum?“ *Ibidem*, p. 233.

⁹⁸⁹ (1757-1828).

*indigne. Lorsque les lois ne suffisaient pas, il dispensait la grâce et s'attirait ainsi tous les cœurs, et cela, la Prusse le pouvait également, car on peut également agir de manière grandiose avec un petit acte, mais ce qui révolte n'est jamais petit.*⁹⁹⁰

Cette hypothèse est remarquablement placée car invérifiable. Ce renvoi à un monarque décédé est un geste de reconnaissance envers un homme qui, au côté de Goethe, agissait sans se préoccuper des lois restrictives. Il permit à Bettina de justifier que la démarche de la réhabilitation était possible si l'on s'en donnait les moyens. Cette anecdote démontre bien la personnalité de Bettina qui considérait que rien n'était impossible. Sa détermination, son ambition à vouloir atteindre l'objectif qu'elle s'était fixé, sont des traits caractéristiques de sa personnalité.

Bettina posa ensuite la question suivante à Savigny : « *Comment est-ce que j'en arrive à m'exprimer sans réserve devant toi, qui est bien au-dessus de moi ?* »⁹⁹¹ Le lecteur s'attend à ce que Bettina réponde à Savigny qu'il a perdu toute la supériorité qu'elle avait mise en avant dans son plaidoyer. Or, et contre toute attente, elle affirme : « *Certainement pas, pour te faire des reproches.* »⁹⁹² Puis, Bettina lui rapporte, d'une manière qui semble très anodine, une conversation qu'elle a eue avec Wilhelm. Connaissant très bien son beau-frère, elle sait que les paroles des frères Grimm porteront bien plus que ses propres reproches :

*Lorsque je fus seule ce soir-là avec Wilhelm Grimm dans la pièce et que nous parlions, il a dit : 'Tout ceci ne me fait pas mal ni à Jacob, nous devons nous attendre à ce que notre acte ne soit pas reconnu, car sinon, il ne nous aurait pas imposé le destin, pour cela, nous avons le plein équivalent dans notre conviction ; mais que quelqu'un comme Savigny nous calomnie, que nous aimions comme s'il était une partie de nous-mêmes, cela ne se laisse pas surmonter. Croyez-moi, Bettine, Jacob l'a tellement aimé, qu'il n'y avait rien de plus cher au monde qu'il ne lui aurait donné, oui, aujourd'hui encore Savigny pourrait tout exiger de Jacob.'*⁹⁹³

En rapportant des propos tenus par Wilhelm, Bettina n'était qu'intermédiaire. Son objectif était de montrer à Savigny le mal qu'il avait fait. Bettina semblait rapporter les paroles de Wilhelm comme si elle les avait notées au moment même où il les avait exprimées : « (...) *rien ne pouvait nous blesser autant que le comportement de Savigny.* »⁹⁹⁴ La répétition de la déception de Wilhelm revenait tel un leitmotiv dans ce monologue dont l'objectif était de convaincre Savigny du mal qu'il avait fait : « (...) »

⁹⁹⁰ „Der Karl August von Weimar hätte nicht Federlesen gemacht und die Hände in die Taschen gesteckt, sondern seinem Lande unbedingt den großen Vorteil verschafft, diese Männer auf seinen Boden zu verpflanzen. Er war fürstlicher Gesinnung, er konnte keine Ungerechtigkeit dulden und keine Wehetat tun. Wozu die Gesetze nicht ausreichten, das vermittelte die Gnade, und so verpflichtete er sich alle Herzen, und das konnte Preußen diesmal auch, denn man kann auch am Kleinen groß handeln, aber das Himmelschreiende ist nie klein.“ *Ibidem*, p. 233.

⁹⁹¹ „Wie komme ich dazu, mich so rückhaltlos vor Dir, der so weit über mir steht, auszusprechen?“ *Ibidem*, p. 233.

⁹⁹² „Gewiß nicht, um Dir Vorwürfe zu machen.“ *Ibidem*, p. 233.

⁹⁹³ „Aber wie ich jenen Abend allein mit Wilhelm Grimm im Zimmer war und wir darüber redeten, da sagte er: „Dies alles tut mir und dem Jacob nicht weh, wir müßten erwarten, dass unsre Handlung nicht anerkannt werde, denn sonst hätte sie das Schicksal uns nicht zu tun auferlegt, dafür haben wir vollen Ersatz in unserer Überzeugung; aber dass ein solcher wie Savigny uns verleugnet, den wir liebten, als sei er ein Teil von uns selbst, das läßt sich nicht verschmerzen. Glauben Sie mir, Bettine, der Jacob hat ihn so lieb gehabt, dass ihm nichts in der Welt so teuer gewesen sein würde, was er ihm nicht hingegeben hätte, ja heute noch dürfte Savigny vom Jacob jede Aufopferung verlangen.“ *Ibidem*, p. 234.

⁹⁹⁴ „(...) nichts konnte uns so verletzen als Savignys Verhalten.“ *Ibidem*, p. 234.

nous regrettons l'ami que nous aimions dans Savigny. »⁹⁹⁵ Les mots « *fidélité* » et « *amour* » perdus montrent à quel point les Grimm ont été touchés. Puis, le monologue de Wilhelm exposa les fondements de l'amitié qui ne consistaient pas en l'exigence d'un statut particulier : « *Nous n'exigeons pas de sacrifice de sa part.* »⁹⁹⁶ Un comportement tel que celui qu'avaient adopté certains de leurs amis aurait suffi à leurs yeux : « *s'il avait seulement été comme certains de nos amis.* »⁹⁹⁷ Ces quelques phrases simplifient le geste attendu des Grimm : un simple geste pour une grande cause.

Sachant que les amis des Grimm se sont distancés dans cette affaire – ce que Bettina savait, puisqu'elle était quasiment la seule à prendre ouvertement la défense des Grimm –, la phrase rapportée de Wilhelm doit être comprise comme un reproche. Bettina rapporta ensuite les propos que Wilhelm aurait tenus, qui aurait précisé :

*Nous n'exigeons nullement que l'un d'entre eux se compromette pour nous faire plaisir, une conduite pure et honorable comme cela se fait dans de telles relations amicales, quel désavantage cela aurait-il coûté à Savigny ?*⁹⁹⁸

Les propos tenus attaquaient l'amitié qui les liait et remettaient en question son rôle dans cette amitié. Des questions sur ce que Savigny aurait eu à perdre sont régulièrement posées par Bettina ou Wilhelm. Ces questions tendaient à donner l'impression que tant l'un que l'autre attendaient expressément une réponse à toutes ces questions.

Bettina rapporta ensuite deux reproches que Wilhelm aurait fait et qui donnent à penser que Savigny tentait d'éviter les frères Grimm. Ses fils seraient en effet passés à Kassel sans venir les voir : « (...) *que ses fils sont passés par ici et ont évité de nous rendre visite.* »⁹⁹⁹ Un signe pour Wilhelm que Savigny souhaitait se distancer des frères Grimm, ce que Bettina analysa comme une preuve de sa trahison. Bettina rapporta également que Wilhelm était déçu que Savigny n'ait pas écrit à Jacob lorsque ce dernier avait refusé l'offre de l'Académie. Savigny répondit à ce reproche :

*J'avais dans l'idée de faire quelque chose d'utile grâce au soutien de l'Académie pour le dictionnaire, tant pour la science que pour les Grimm, c'est pourquoi j'écrivis à Jacob et lui demandais sous quelle forme cela devait correspondre à ses souhaits. (Est-ce que l'Académie l'aurait fait, cela n'était bien évidemment pas défini, cela dépendait principalement des fonds et j'en faisais mon affaire de les débloquent). Grimm refusa catégoriquement, à mon regret ; si ses raisons ne me convainquaient pas complètement, je devais cependant les trouver honorables. Pour moi, l'affaire était ainsi classée.*¹⁰⁰⁰

⁹⁹⁵ (...) wir vermissen den Freuden, den wir liebten in Savigny". *Ibidem*, p. 234.

⁹⁹⁶ „Wir verlangten ja keine Opfer von ihm." *Ibidem*, p. 234.

⁹⁹⁷ „Wär er nur gewesen wie so manche andrer unserer Freunde, *Ibidem*, p. 234.

⁹⁹⁸ „Wir machen gar nicht die Forderung, daß einer um unsern Willen sich gefährden soll; ein reines ehrendes Betragen, wie es in solchen freundschaftlichen Beziehungen sich ergibt, was hätte das dem Savigny für Nachteil gebracht?" *Ibidem*, p. 234.

⁹⁹⁹ (...) daß seine Söhne hier durchgereist sind und vermieden uns zu besuchen". *Ibidem*, p. 234.

¹⁰⁰⁰ „Ich hatte den Gedanken durch eine Unterstützung der Akademie bei dem Wörterbuch, sowohl der Wissenschaft als den Grimm etwas Förderliches zu tun, ich schrieb deshalb an Jacob und fragte in welcher Art es seinen Wünschen entsprechen möchte. (Ob es dann die Akademie getan hätte, war natürlich nicht ausgemacht, es hing hauptsächlich von den Fonds ab und war meine Sache es auszuwirken). Grimm lehnte es entschieden ab, zu meinem Bedauern; wenn seine Gründe mich nicht völlig überzeugten, so musste ich doch ehrenwert

Là aussi, on ressent une très nette différence dans la manière de traiter un dossier. Un non est une réponse pragmatique sur laquelle il ne convient pas de revenir. Bettina aurait souhaité que Savigny recherche les raisons profondes de ce rejet et ne se contente pas d'accepter la première réponse donnée.

Savigny qui semble avoir trouvé beaucoup d'erreurs dans les nombreuses pages de Bettina répondit aux différentes questions et insinuations de manière toujours très rapide et claire. Ses phrases ne laissent pas transparaître, comme c'est le cas chez Bettina, des affaires particulièrement complexes. Son style est simple et résume en quelques mots seulement les choses. Savigny réfuta que le fait de ne pas avoir répondu ait été interprété comme « *un manque d'estime.* »¹⁰⁰¹ Puisqu'il ne cautionnait pas l'acte des frères Grimm, Jacob aurait souhaité recevoir de sa part une réaction après son refus lui témoignant son respect : « (...) *là, justement sachant que Savigny n'approuvait pas sa façon de faire, il devait lui prouver, qu'il l'estimait.* »¹⁰⁰² Savigny répondit de manière très pragmatique : « *Je lui ai fait une proposition, il l'a refusée, c'était réglé.* »¹⁰⁰³ Il n'y avait pour lui aucune nécessité à vouloir demander des détails. Il ne cache donc pas son étonnement lorsqu'on lui reprocha de ne pas avoir réagi après le refus des frères Grimm : « *Si j'avais pu imaginer que l'on fasse des remarques à ce sujet, et qu'on les porte à droite, à gauche, alors j'aurais certainement répondu. Un manque d'estime ne m'en a vraiment pas empêché.* »¹⁰⁰⁴

Savigny semble très étonné de la proportion qu'a pris sa position après le refus de Jacob. Il mit fortement en doute les paroles de Wilhelm que Bettina lui rapporta et lui montra ainsi qu'il connaissait très bien son ami : « *Wilhelm ne peut pas avoir dit cela de moi, tu l'as certainement mal compris.* »¹⁰⁰⁵ Il attaqua ensuite Bettina directement en affirmant : « (...) *les Grimm ont constamment eu trop d'intelligence saine dans l'utilisation scientifique de la critique pour attacher une quelconque attention à de telles choses.* »¹⁰⁰⁶ Par ces propos, Savigny soulignait une nouvelle fois son amitié et son respect pour les frères Grimm et rejetait catégoriquement les propos de Bettina en démontrant que leur raison était bien au-dessus de tels propos.

Comme on le voit avec les répliques de Savigny, celui-ci prit la lettre de Bettina très au sérieux et comprit la portée que celle-ci pouvait avoir si elle était diffusée. Dans les dernières phrases de sa lettre, il semble craindre que cette affaire ne laisse des traces irréparables. Aussi, soucieux de calmer la situation, il pose la question à Bettina : « (...) *tu n'as certainement aucune joie à t'opposer à la vérité ou à la confiance chaleureuse entre des amis.* »¹⁰⁰⁷ Insistant une nouvelle fois, il lui demande de participer au processus de conviction auprès des frères Grimm : « (...) »

finden. Die Sache war damit zu Ende". Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, le 02.12.1839, *Ibidem*, p. 275.

¹⁰⁰¹ „ein Mangel an Achtung". *Ibidem*, p. 275.

¹⁰⁰² „(...) da, grade wenn Savigny nicht mit seiner Handlungsweise übereinstimmt, er ihm beweisen mußte, daß er ihn achte.", *Ibidem*, p. 234.

¹⁰⁰³ „Ich habe ihm einen Vorschlag gemacht, er hatte ihn abgelehnt, damit war es aus". *Ibidem*, p. 234.

¹⁰⁰⁴ „Hätte ich ahnen können dass darüber Äußerungen erzählt, und hin und her getragen würden, so hätte ich gewiß geantwortet. Mangel an Achtung hat mich wahrlich nicht gehindert". *Ibidem*, p. 234.

¹⁰⁰⁵ „So etwas kann Wilhelm nicht von mir gesagt haben, du hast ihn sicher missverstanden". Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, le 02.12.1839, *Ibidem*, p. 276.

¹⁰⁰⁶ „(...) die Grimm haben stets zu viel gesunden Verstand im wissenschaftlichen Gebrauch der Kritik, um solche Dinge irgend einer Beachtung wert zu halten". Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, le 02.12.1839, *Ibidem*, p. 276

¹⁰⁰⁷ „(...) du hast gewiß keine Freude daran der Wahrheit oder dem herzlichen Zutrauen zwischen Freunden störend entgegenzutreten". Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, le 02.12.1839, *Ibidem*, p. 277

alors il n'y aurait rien de plus naturel que tu contribues à communiquer à d'autres cette conviction. »¹⁰⁰⁸ Savigny n'était pas vraiment certain d'avoir pu convaincre Bettina et le lui dit gentiment : « ce que je tiens pour très plausible et je ne t'en tiendrai pas rigueur. »¹⁰⁰⁹ Cependant, il insista encore une fois car son image vis-à-vis des Grimm lui tenait à cœur, et mit l'accent sur son droit à ne pas être jugé par Bettina. Seuls les Grimm en disposaient. En toute transparence, il lui propose alors de montrer sa lettre à Wilhelm :

*(...) alors la justice et l'impartialité vis-à-vis de moi pourraient te destiner à communiquer ma vision des choses. Mais ceci ne peut se passer de manière plus sûre et simple qu'en envoyant sans aucun problème cette lettre à Wilhelm.*¹⁰¹⁰

De nature humble et modeste,¹⁰¹¹ H. Schultz, auteur de la publication de la correspondance des frères Grimm avec Bettina, est très sceptique quant au fait que les frères se soient expressément exprimés qu'au regard du statut de Jacob, Savigny aurait dû réagir après leur refus : « (...) car même s'il doit être question d'un érudit parmi eux, Jacob est un tout autre érudit avec qui personne ne peut se mesurer. »¹⁰¹² Afin de convaincre Savigny que les réflexions tenues étaient bien celles de Wilhelm, Bettina insista sur l'état d'esprit dans lequel se trouvait ce dernier : « Tout cela, Wilhelm l'a dit avec une voix retenue, parce qu'il contenait ses larmes ; il l'a dit mot pour mot. »¹⁰¹³ Certaine que Savigny douterait de ses paroles, Bettina n'hésita pas à lui demander de vérifier par lui-même : « (...) et si tu le lui demandes, il ne le reniera pas. »¹⁰¹⁴ Savigny n'était pas convaincu que les frères Grimm aient réagi de manière si sensible.

Bettina rapporta ensuite les propos selon lesquels les frères Grimm se seraient défendus de s'être « laissés induire en erreur. »¹⁰¹⁵ Wilhelm réagit vigoureusement à ce propos précisant qu'il pouvait faire une erreur, mais réfuta l'idée d'avoir pu être faible et de s'être laissé embringer dans une affaire politique :

*Mais nous ne pouvons être satisfaits et ne voulons pas non plus souffrir ; ceci est hautement injurieux pour nous, nous pouvons nous tromper, tout comme chacun peut se tromper, mais nous ne nous laissons pas induire en erreur.*¹⁰¹⁶

Wilhelm interpréta les paroles de Savigny comme une dégradation et une atteinte à l'action des sept professeurs. Savigny le sait et c'est la raison pour laquelle il comprend en quoi il est important que les frères Grimm puissent voir sa lettre.

¹⁰⁰⁸ „(...) so wäre nichts natürlicher, als daß du dazu beiträgst, auch anderen diese Überzeugung mitzuteilen“. Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, le 02.12.1839, *Ibidem*, p. 277

¹⁰⁰⁹ „was ich für sehr möglich halte und dir gar nicht übelnehmen“ Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, le 02.12.1839, *Ibidem*, p. 277

¹⁰¹⁰ „(...) so könnte dich doch die Gerechtigkeit und Unparteilichkeit gegen mich zur Mitteilung dieser meiner Ansicht bestimmen. Dieses kann aber nicht sicherer und einfacher geschehen, als wenn du ohne weiteres diesen Brief dem Wilhelm hinschickst“. Lettre de Friedrich Carl von Savigny à Bettine, le 02.12.1839, *Ibidem*, p. 277

¹⁰¹¹ Propos tenus dans l'introduction par Hartwig Schultz, „(...) sind jedoch zu bescheiden“ *Ibidem*, p. 10.

¹⁰¹² „(...) denn selbst wenn von ihnen als Gelehrte die Rede sein möchte, so ist doch Jacob noch ein ganz anderer Gelehrter, mit dem sich nicht einer messen kann“ *Ibidem*, p. 234.

¹⁰¹³ „Dies alles hat Wilhelm mit verhaltener Stimme gesagt, weil er die Tränen unterdrückte; er hat das Wort für Wort gesagt“. *Ibidem*, p. 235.

¹⁰¹⁴ „(...) und wenn Du ihn fragst, so wird ers nicht leugnen“. *Ibidem*, p. 235.

¹⁰¹⁵ „wir hätten uns irreleiten lassen“. *Ibidem*, p. 235.

¹⁰¹⁶ „Damit können wir aber nicht zufrieden sein und wollen es auch nicht leiden; denn es ist höchst beleidigend für uns, wir können uns wohl irren, wie jeder sich irren kann, aber wir können uns nicht irreleiten lassen“. *Ibidem*, p. 235.

Bettina précisa de nouveau que la conversation avait eu lieu avec Wilhelm, mais qu'en présence de Jacob, le sujet n'était pas abordé : « *En présence de Jacob, on ne parlait pas de toi* ». ¹⁰¹⁷ Cette petite phrase dite par Bettina est placée de manière à montrer à Savigny la sensibilité du sujet chez les deux hommes. Elle met également l'accent sur la profonde déception ressentie. Rien n'est laissé au hasard et Bettina sait pertinemment que Savigny tentera de réagir vis-à-vis de ces propos. Pour montrer à quel point le travail de Jacob lui importait bien plus que tout autre chose et qu'il souhaitait certainement se distancer de toute cette histoire, Bettina souligna : « *il était beaucoup plus passif, son travail lui prend beaucoup de temps* ». ¹⁰¹⁸ Bettina établit ensuite un parallèle avec une scène lors d'une sortie. Elle décrivit Jacob « *tel un enfant (...) on ne peut pas voir s'exprimer plus clairement l'innocence que chez lui*. » ¹⁰¹⁹ Bettina, qui recherchait les attaques contre Savigny, continua le portrait de l'innocence chez Jacob : « *il est si noble et si doux, comme si la sagesse le couvrait à jamais de semences célestes*. » ¹⁰²⁰ Puis, elle termina par une attaque contre Savigny en comparant la nature divine de Jacob et la sienne : « *C'est justement la différence entre l'un et l'autre, l'un a une conscience si pure, quelque chose de toujours divin*. » ¹⁰²¹

Bettina raconta ensuite une scène entre Julius Döring « *mon jeune compagnon de voyage* » ¹⁰²² et Jacob. Elle fait une description à Savigny qui tente de lui montrer la sérénité de Jacob face à toute cette affaire : « (...) *il est devenu beau grâce à l'expression de son visage, grâce à la tranquillité, grâce au sentiment de la finesse d'esprit conjugué à l'innocence, que l'on ne trouve sinon jamais réunis*. » ¹⁰²³ Bettina concédait certes une certaine « (...) *rigidité dans la nature, la conversation et ses affirmations* » ¹⁰²⁴ autrefois, mais plus maintenant : « *Bon, – même si tous les reproches mesquins pourraient avoir été fondés, maintenant, il n'y a plus aucune trace visible en lui*. » ¹⁰²⁵ Bettina traça un portrait de fidélité, de bonté, d'amour des autres et immortalisa Jacob : « *l'immortalité était écrite sur son visage*. » ¹⁰²⁶ Elle poursuivit : « *Ses mouvements sont gracieux et indolents, personne près de lui, conduit par un bon sentiment, ne cherchera à se faire valoir*. » ¹⁰²⁷ Après ce portrait très flatteur, Bettina s'en reprit à Lachmann, qui avait eu l'audace de calomnier le dictionnaire des Grimm « (...) *à la question, si leur grande œuvre devait être soutenue*. » ¹⁰²⁸

Bettina commença ensuite un nouveau paragraphe sur Savigny et s'étonna que Jacob « (...) *t'aime encore*. » ¹⁰²⁹ Par respect pour ce grand homme, Bettina souligna

¹⁰¹⁷ „In Jacobs Gegenwart ist nicht von Dir die Rede gewesen“. *Ibidem*, p. 235.

¹⁰¹⁸ „er war überhaupt viel passiver, seine Arbeit beschäftigte ihn sehr“. *Ibidem*, p. 235.

¹⁰¹⁹ „wie ein Kind (...) man kann die Unschuld nicht klarer ausgedrückt sehen als in ihm“ *Ibidem*, p. 235.

¹⁰²⁰ „so edel ist er und so mild, als ob ihn die Weisheit immerdar mit himmlischen Samen übertaue“. *Ibidem*, p. 236.

¹⁰²¹ „Das ist eben der Unterschied zwischen den andern und einem, der ein so reines Gewissen hat, ein solcher hat immer etwas Göttliches“. *Ibidem*, p. 236.

¹⁰²² „mein junger Reisegefährte“. *Ibidem*, p. 236.

¹⁰²³ „er ist schön geworden durch den Ausdruck seines Gesichts, durch die Ruhe, durch das Gefühl des Scharfsinns zugleich mit der Unschuld, die sonst gewöhnlich nicht vereint sind“. *Ibidem*, p. 236.

¹⁰²⁴ „(...) Starrheit im Wesen und Gespräch und in seinen Behauptungen“. *Ibidem*, p. 236.

¹⁰²⁵ „Nun, – wenn denn auch alle die kleinlichen Vorwürfe könnten begründet gewesen sein, so ist jetzt keine Spur davon in ihm wahrzunehmen“. *Ibidem*, p. 237.

¹⁰²⁶ „in seinem Antlitz steht die Unsterblichkeit geschrieben“. *Ibidem*, p. 237.

¹⁰²⁷ „Seine Bewegungen sind anmutig und bequem, in seiner Nähe wird keiner, den ein richtig Gefühl leitet, sich geltend machen wollen“. *Ibidem*, p. 237.

¹⁰²⁸ „(...) bei (der) Frage, ob ihr großes Werk unterstützt werden soll“. *Ibidem*, p. 237

¹⁰²⁹ „(...) Dich noch liebt“. *Ibidem*, p. 237.

qu'elle se tenait en retrait et ne parla « (...) *ni pour ni contre toi.* »¹⁰³⁰ Afin de rappeler à Savigny un fait qui s'était déroulé en leur présence, Bettina lui rappela le décor dans lequel la scène s'était passée. Cette précision sur le décor sert, une nouvelle fois, à souligner la véracité de ses propos que Savigny ne peut ainsi remettre en question. Elle fait même appel à sa mémoire : « *Tu vas t'en rappeler, c'était dans la pièce bleue, le soir, pour le thé.* »¹⁰³¹ Bettina et Savigny s'étaient entretenus peu après la parution d'un document écrit par Jacob Grimm défendant la position des « Sept de Göttingen ». Ecrit en 1838 à Bâle, puisque la censure prussienne ne l'aurait pas toléré, ce document n'est pas très vieux et Bettina espère ainsi raviver la mémoire de Savigny en lui rapportant leur conversation :

*Alors que j'étais là l'année dernière, je lui ai rapporté de toi, que tu m'avais donné sa défense avec les mots : 'Si l'affaire est telle que décrite dans le document de Jacob, alors je dois bien évidemment lui donner raison', et là, je t'ai répondu : 'On pouvait aussi le savoir auparavant que les Grimm ne pouvaient rien faire d'autre que le bien.'*¹⁰³²

Puisque Savigny avait reconnu que Jacob avait eu raison d'agir ainsi, Bettina s'étonnait qu'il n'ait pas agi en conséquence : « (...) *pourquoi n'as-tu pas communiqué ta conviction au roi, au prince héritier, au peuple ?* »¹⁰³³ Savigny répondit à ce reproche, qu'en raison des différences d'interprétation des éléments de cette affaire, cette question ne se posait pas. Or, Bettina ne voyait pas les choses ainsi et lui reprocha son triple devoir envers les Grimm :

*(...) tout d'abord, parce que ton premier jugement était précipité et infondé par rapport à ta connaissance ultérieure, et ensuite parce ces hommes d'un point de vue intellectuel, qui s'élève au dessus du temps, ont les exigences les plus sacrées vis-à-vis de toi en tant que scientifiques ; et enfin également, ils étaient tes amis.*¹⁰³⁴

Bettina lui rappela que Jacob, en particulier, « (...) *lui avait voué son temps dans sa jeunesse, à Paris, où il vivait dans des conditions modestes, développé par crainte son amour pour toi et l'avait montré.* »¹⁰³⁵ Le thème de l'amitié qui lie les frères Grimm à Savigny est certainement le plus important aux yeux de Bettina, qui souligne ainsi à plusieurs reprises la trahison de ce dernier. Bettina insistait également à plusieurs reprises : « *Oui ! Comme je le vois, tu étais destiné à te vouer à cette affaire.* »¹⁰³⁶ Pour Bettina, l'engagement de Savigny ne faisait aucun doute, il était écrit et attendu.

¹⁰³⁰ „(...) weder für noch wider Dich“. *Ibidem*, p. 237.

¹⁰³¹ „Du wirst Dich dessen erinnern, es war im blauen Zimmer abends beim Tee“. *Ibidem*, p. 237.

¹⁰³² „Wie ich im vorigen Jahr da war, sagte ich ihm von Dir, daß Du mir seine Verteidigungsschrift mit den Worten gegeben habest: „Steht die Sache so nach Jacobs Schrift, dann muß ich ihm freilich recht geben“, und da habe ich Dir geantwortet: „Das konnte man auch vorher schon wissen, daß die Grimm nie etwas tun konnten als nur das Rechte“. *Ibidem*, p. 237.

¹⁰³³ „(...) warum hast Du Deine Überzeugung nicht dem König, dem Kronprinzen, dem Volk mitgeteilt?“. *Ibidem*, p. 238.

¹⁰³⁴ „(...) einmal weil Dein früheres Urteil noch unbegründet Deiner spätern Erkenntnis zuvorgeeilt war, und dann, weil jener Männer geistiger Standpunkt, der über die Zeit ragt, die heiligsten Ansprüche an Dich hat als Gelehrten ; und endlich auch waren sie Deine Freunde“. *Ibidem*, p. 238.

¹⁰³⁵ „(...) hatte Dir seine zeit gewidmet in der Jugend, in Paris, wo er im bescheidenen Verhältnis der Ehrfrucht seine Liebe zu Dir entwickelt und betätigt hat“. *Ibidem*, p. 238.

¹⁰³⁶ „Ja! so wie ichs einsah, warst Du vor allen andern vom Schicksal dazu berufen/geeignet, Dich ihrer Sache zu weihen“. *Ibidem*, p. 238.

Elle aborda ensuite un point politique que l'on retrouve tout au long de ses écrits : la relation entre le peuple et le roi :

*Le peuple et le roi sont un corps et un esprit, celui qui aspire à maintenir le respect de l'un face aux besoins et aux exigences de l'autre, celui qui éveille et nourrit leur esprit de soumission réciproque, celui-là seul s'attire la reconnaissance de l'un comme de l'autre, et seule cette reconnaissance lui vaut la confiance de chacun d'eux.*¹⁰³⁷

Cette définition du *Volkskönig* est donc apparue dès 1839 dans un courrier de Bettina : le peuple n'est pas concevable sans son roi et le roi ne peut régner sans gagner la confiance de son peuple. Et là aussi, Bettina déplore qu'un représentant de l'Etat ne ressente pas finalement cette nécessité d'une relation respectueuse entre le roi et ses sujets. La fonction de Savigny est ici attaquée pour ne pas avoir saisi cette évidence à ses yeux.

Bettina réitéra ensuite ses reproches à Savigny, qui avait trahi la confiance des frères Grimm et la sienne. Elle désapprouvait son inaction : « *Si tu pensais ne pas devoir ressentir ou être de l'avis des Grimm.* »¹⁰³⁸ Bettina lui dit alors ce qu'il aurait dû faire : « (...) *alors tu devais, après que les cris de la Cour sur tes amis aient été dirigés contre toi, ne plus abandonner ces amis-là.* »¹⁰³⁹ Cette attitude était pour Bettina la seule acceptable à ses yeux. Elle parlait au nom de la franchise et de l'honnêteté : « *au lieu de confirmer par ton attitude calme, tel celui qui suit son frère en exil, par préférence à l'attitude vide et mensongère de la politique absurde, qui ne suit pas les traces chrétiennes.* »¹⁰⁴⁰ Bettina regrettait vivement l'attitude de Savigny et le lui dit ouvertement : « *Tout cela, je l'ai attendu de ta part.* »¹⁰⁴¹ Et une nouvelle fois, Bettina justifie ses propos par la grandeur et le respect qu'elle portait à Savigny :

*(...) parce que, tout ce temps passé avec toi, je te considérais comme un grand homme, tout aussi juste et doux que Jacob, qui, tout comme lui, se tenait au-dessus du sol commun par sa vie scientifique, et levais mon regard vers toi.*¹⁰⁴²

La position de Savigny semble incompréhensible aux yeux de Bettina et c'est la raison pour laquelle elle ne pouvait s'empêcher de ressasser sans cesse ses reproches, tel un leitmotiv.

Bettina consacra ensuite un long passage de reconnaissance, de gratitude envers Savigny, une fois encore pour lui montrer qu'elle constatait maintenant une dégradation, mais également pour souligner sa déception face à son comportement :

¹⁰³⁷ „Volk und König sind ein Leib und ein Geist, wer den Respekt des einen vor den Bedürfnissen und den Forderungen des andern zu erhalten strebt, wer ihren gegenseitigen Unterwerfungsgeist anregt und nährt, dem allein können beide Dank wissen, und nur der Dank beider kann ihn des Vertrauens eines jeden von beiden wert machen“. *Ibidem*, p. 239.

¹⁰³⁸ „Meintest Du vielleicht, anderseitiger Empfindung oder Ansicht nach, nicht mit den Grimm einstimmen zu dürfen“. *Ibidem*, p. 239.

¹⁰³⁹ *Ibidem*, p. 239.

¹⁰⁴⁰ „(...) so wie einer seinem Bruder in die Verbannung nachgeht, lieber als die leere lügenhafte Handlungsweise der unweisen Politik, die nicht in christlichen Fußtapfen wandeln, durch Dein Ruhigverhalten zu bestätigen“. *Ibidem*, p. 239.

¹⁰⁴¹ „Dies alles hab ich von Dir erwartet“. *Ibidem*, p. 239.

¹⁰⁴² „(...) weil, so lang ich mit Dir bin, ich Dich als einen großen Mann, der auch gerecht und mild ist wie der Jacob, gewohnt war, an Dir hinaufzusehen, der wie er durch sein Wissenschaftsleben vom Boden der Gemeinheit geschieden war“. *Ibidem*, p. 239.

« Penses-tu que je n'ai pas aujourd'hui devant les yeux tout ce dont je dois te remercier ? »¹⁰⁴³ Elle exposa ses jeunes années pendant lesquelles Savigny avait été très présent. Elle lui rappela l'image qu'il donnait à la jeunesse : « (...) où ton contact avec la jeunesse était un exemple. »¹⁰⁴⁴ Et Bettina revint aux frères Grimm et lui rappela « comme tu les aimais ! »¹⁰⁴⁵ Elle évoquait des souvenirs, rappelant le passé, où tous les quatre, les Grimm, Savigny et Bettina, étaient réunis. Ils semblaient alors inséparables : « Nous nous exprimions souvent autrefois, lorsque nous pensions à une belle vie idéale qu'un cercle idéal ne pourrait être formé sans les Grimm. »¹⁰⁴⁶ Tel un leitmotiv, Bettina souligne l'amitié qu'ils portaient tous les deux aux frères Grimm et donne le sentiment qu'il s'agissait plus d'un lien de parenté très fort qu'une amitié. Toujours dans le même état d'esprit de bien souligner à Savigny qu'il ne pouvait rien lui cacher, Bettina lui affirme être « (...) témoin de ta vie et de ton activité. »¹⁰⁴⁷ Elle donne à Savigny le sentiment de détenir un pouvoir sur lui, celui de tout savoir sur lui. Il ne pouvait donc nier quoique ce soit, Bettina connaissait toute la vérité sur lui. De cette manière, elle faisait pression sur lui et semblait vouloir le mener dans une impasse dont il ne pourrait en ressortir. Cette tactique vient s'ajouter aux preuves formelles qu'elle présenta tout au long de ce courrier. Afin de sensibiliser Savigny au respect du passé, elle fit même appel à la mémoire de son défunt mari : « Tu étais l'ami d'Arnim »¹⁰⁴⁸ et lui rappela qu'il avait confirmé cette amitié par la tutelle de sa veuve et de ses enfants. Bettina souligna la grandeur du geste en précisant qu'il n'y avait pas à le remercier « car tout provient de ton âme, chaque bienfait était une vie organique de ton esprit ! »¹⁰⁴⁹ Savigny vivait de cette nourriture spirituelle, mais qu'en était-il maintenant ?

Bettina impliqua de nombreuses personnes dans sa démonstration, toujours dans cet esprit de justification. On peut également supposer que Bettina recherchait à présenter le réseau de personnes qu'elle connaissait et montrer ainsi le pouvoir dont elle disposait. Dans un nouveau paragraphe, elle informa Savigny qu'elle avait pris contact avec la femme du prince électeur, Auguste,¹⁰⁵⁰ « (...) et j'ai parlé de manière intensive avec elle des Grimm. »¹⁰⁵¹ L'adjectif utilisé « intensive » souligne l'importance de l'affaire, et l'interlocuteur choisi par Bettina n'est pas des moindres, puisqu'il s'agit de la fille de Frédéric Guillaume II, frère du roi de Prusse. Bettina avait ses contacts à la cour parmi les hauts personnages qui la fréquente et tenait à le faire savoir à Savigny. Tout comme elle avait précisé la scène dans laquelle elle avait parlé avec Savigny, Bettina décrit la tenue vestimentaire d'Auguste ce jour-là : « elle était habillée de blanc et portait une légère bande de fleurs à rayures de couleur lilas et vertes »¹⁰⁵² et explique à Savigny en quoi ce détail est important. Il représente pour Bettina un symbole, c'est un « gage de son caractère authentique. »¹⁰⁵³ Et de nouveau, Bettina rapporta les propos d'une tierce personne, dont la position dans la société, était un gage de sincérité : « Ce sont des gens

¹⁰⁴³ „Meinst Du es stünd mir nicht heute noch deutlich vor Augen alles, was ich Dir zu danken habe?“. *Ibidem*, p. 239.

¹⁰⁴⁴ „(...) wo Dein Umgang mit der Jugend mir ein Beispiel war“. *Ibidem*, p. 239.

¹⁰⁴⁵ „(...) wie lieb hattest Du sie!“ *Ibidem*, p. 239.

¹⁰⁴⁶ „Oft äußerten wir damals gegenseitig, wenn wir uns ein schönes idealisches Leben dachten, ohne Grimm wäre kein idealischer Kreis zu bilden“. *Ibidem*, p. 240.

¹⁰⁴⁷ „(...) Zeuge Deines Lebens und Wirkens“. *Ibidem*, p. 240.

¹⁰⁴⁸ „Du warst Arnims Freund“. *Ibidem*, p. 240.

¹⁰⁴⁹ „denn alles ging aus deiner Seele hervor, jede Wohltat war organisches Leben deines Geistes!“ *Ibidem*, p. 240.

¹⁰⁵⁰ (1780-1841), une des sœurs du roi prussien, Frédéric Guillaume III.

¹⁰⁵¹ „(...) und habe eifrig mit ihr über Grimm gesprochen“. *Ibidem*, p. 240.

¹⁰⁵² „(...) sie war weiß gekleidet und hatte ein leichtes Florband von lila und grünen Streifen um“. *Ibidem*, p. 240.

¹⁰⁵³ „(...) Zeugnis ihres reinen unverfälschten Charakters“. *Ibidem*, p. 240.

honnêtes ! – ils sont gentils – je suis désolée qu'on ne les soutienne pas comme ils le méritent. »¹⁰⁵⁴ Bettina montrait une nouvelle fois à Savigny que beaucoup d'autres personnes bien placées à la cour défendaient les frères Grimm, et sous-entendait, et pourquoi pas toi ?

Au fil de la lettre, les preuves et les personnes qui soutiennent les frères Grimm se multiplient avec le seul objectif d'isoler Savigny et de lui montrer son erreur. Suit ensuite une très longue phrase dans laquelle Bettina expliquait à Auguste – le tout bien évidemment accompagné d'une lettre – qu'une proposition de poste à Paris pour les deux frères avait été faite et qu'ils étaient prêts à l'accepter, trop déçus par la Prusse. On proposait à Wilhelm et Jacob un poste de bibliothécaire et ils seraient tous deux membres de l'Académie avec une pension annuelle à vie de 10 000 francs « *s'ils promettaient d'abandonner l'Allemagne et de considérer la France comme leur patrie.* »¹⁰⁵⁵ Là aussi, Bettina accentuait la perte que représentait le départ des deux frères, auquel venait s'ajouter le renoncement solennel de la patrie allemande. Bettina mettait ainsi l'accent sur les sentiments patriotiques de son lecteur, ancien membre de la *Deutsche Tischgesellschaft*.¹⁰⁵⁶

Afin de dramatiser cette perte, Bettina souligna avec quelle ferveur la France accueillerait les deux frères :

*(...) alors que les Français attachent tant d'importance à injecter le génie des universités allemandes dans leurs établissements correspondants, et où on se languit maintenant de littérature allemande comme d'un verre d'eau, où toutes les langues intermédiaires et les plus vieilles branches littéraires, qui sont seules à leur disposition, pourraient devenir accessibles à la littérature française.*¹⁰⁵⁷

Bettina expliqua ensuite que le style de Jacob avait certainement plu aux Français par sa simplicité : « *il a dû faire de l'effet aux Français, gentiment comme il est, sans manière, dans le style le plus pur qui soit.* »¹⁰⁵⁸ Bettina souligna alors la honte qui en retomberait sur l'Allemagne, qui ne se donne pas les moyens « *d'offrir à de tels hommes une patrie.* »¹⁰⁵⁹ Elle expliqua que Jacob, « *qui est un citoyen du monde dans son exceptionnelle simplicité, mais un chrétien au sens le plus pur du mot* »,¹⁰⁶⁰ trop sensible, trop blessé pour prendre une telle décision, a laissé à son frère Wilhelm le soin de la prendre. Et Wilhelm aurait préféré « *(...) le rejet dans la patrie, (...) le bâton de mendiant avec lequel l'Allemagne les inféodait, tout l'éclat, tout le confort de l'étranger et (...) a renoncé aux offres nobles du cercle des scientifiques*

¹⁰⁵⁴ „Es sind ehrliche Leute!- sie sind brav – es tut mir leid, daß man sie nicht stellt, wie sies verdienen“. *Ibidem*, p. 241.

¹⁰⁵⁵ „wenn sie versprächen, Deutschland aufzugeben und Frankreich als ihr Vaterland anzusehen“. *Ibidem*, p. 241.

¹⁰⁵⁶ Deutsche Tischgesellschaft, association qui invite des hommes d'honneur et de bonnes manières, excluant ainsi les Juifs, même reconvertis.

¹⁰⁵⁷ „(...) wo es den Franzosen so wichtig, den Geist der deutschen Universitäten auf die ihrige zu impfen, und wo man jetzt nach deutscher Literatur schmachtet wie nach einem Trunk Wasser, wo alle Zwischensprachen und ältere Sprachzweige, die ihnen allein zu Gebot stehen, könnten der französischen Literatur zugänglich gemacht werden“. *Ibidem*, p. 241.

¹⁰⁵⁸ „er würde den Franzosen imponiert haben, liebevoll wie er ist, ohne Manier, im reinsten Stil“. *Ibidem*, p. 242.

¹⁰⁵⁹ „(...) solchen Männern kein Heimatleben zu bieten/gönnen“. *Ibidem*, p. 242.

¹⁰⁶⁰ „(...) der ein Weltbürger ist in seiner großartigen Einfachheit, aber ein christlicher im reinsten Sinn des Worts“. *Ibidem*, p. 242.

français. »¹⁰⁶¹ Bettina rajouta : « *Ils pourraient saisir n'importe quel bâton avec confiance – il fleurit, là où ils le plantent.* »¹⁰⁶² En insistant sur ce sujet, Bettina soulignait que l'Allemagne avait échappé de justesse à une grande perte. Sans l'amour pour leur patrie, les Grimm seraient partis à l'étranger. La question qui se cache derrière cette histoire est que si les Grimm sont prêts à faire ce sacrifice pour la patrie, pourquoi la patrie ne fait-elle rien pour les Grimm ? Puis, elle insista sur l'humilité des deux hommes qui acceptaient leur sort « (...) *et vivent gaiement d'un jour à l'autre, comme Dieu le veut.* »¹⁰⁶³

Les recherches de H. Schultz ont montré que cette proposition à l'étranger n'avait pas ce caractère explosif tel que le décrivait Bettina. Jacob, en particulier, n'était pas intéressé par un poste à Paris. Il avait écrit à Wilhelm le 15 août 1838 :

*Je joins également la lettre de Bettine,¹⁰⁶⁴ qui contient un plan abracadabrant. Je lui ai écrit que je serai ici jusqu'à la mi-septembre et que nous voulons persévérer dans le plan préparé, qu'elle connaît de ta lettre. Elle promet tout de suite monts et merveilles, elle a en ce sens quelques ressemblances avec Clemens.*¹⁰⁶⁵

Les recherches effectuées par H. Schultz montrent qu'une rencontre avec le Français Paul-François Dubois a effectivement eu lieu fin juillet 1838. Wilhelm et Dahlmann¹⁰⁶⁶ étaient présents à cette rencontre et avaient discuté avec Dubois de la possibilité de demander un poste pour les deux frères. A cette date, il n'y avait cependant rien de concret. Les paroles de Bettina donnent cependant le sentiment que tout était arrangé et qu'il ne manquait plus que leur approbation. Un courrier de Dahlmann du 7 octobre 1838¹⁰⁶⁷ les informe des détails de l'offre : « (...) *Mr. Dubois de Paris (...) a le plan de vous nommer à Paris à la bibliothèque. (...) Qu'en dites-vous ?* »¹⁰⁶⁸ La réponse de Jacob à son frère le 10 octobre 1838 est sans appel : « *La lettre de Dahlmann vient juste d'arriver dans laquelle il est ouvert une étrange perspective, que nous ne devons accepter en aucun cas.* »¹⁰⁶⁹ Une telle décision impliquait pour Jacob « (...) *oui, d'immobiliser et d'effacer tous nos travaux jusqu'à nos plus jeunes souvenirs, si nous devons renoncer à la patrie.* »¹⁰⁷⁰ Or, son travail en aurait été réduit à néant, ce qu'il ne semble pas être prêt à accepter. H. Schultz émet l'hypothèse que les propos tenus par Bettina ne servaient qu'à faire pression.¹⁰⁷¹

¹⁰⁶¹ „(...) die Verwerfung im Vaterland, (...) den Bettelstab, mit dem Deutschland sie belehnte, allem Glanz, aller Bequemlichkeit des Auslandes vorgezogen und habe den edlen Anerbietungen des französischen Gelehrtenkreises entsagt“. *Ibidem*, p. 242.

¹⁰⁶² „Mit Zuversicht konnten sie jenen Stab ergreifen – er blüht, wo sie ihn einpflanzen“. *Ibidem*, p. 242.

¹⁰⁶³ „(...) und leben heiter von einem Tag zum andern, recht wie es Gott will“. *Ibidem*, p. 242.

¹⁰⁶⁴ Lettre de Bettina von Arnim à Wilhelm du 11 août 1838, *Ibidem*, p. 45.

¹⁰⁶⁵ „Ich lege auch den Brief der Bettine bei, der einen abenteuerlichen Plan enthält. Ich habe ihr geschrieben, dass sie mich bis Mitte September hier finden werde und dass wir bei dem einmal gefassten Plan, den sie aus deinem Brief kenne, beharren wollen. Es geht bei ihr gleich ins Blaue und die Wolken hinein, darin hat sie einige Ähnlichkeiten mit dem Clemens“. *Ibidem*, p. 261.

¹⁰⁶⁶ Friedrich Christoph Dahlmann (1785-1860), historien et professeur allemand. Il faisait partie des Sept de Göttingen.

¹⁰⁶⁷ Lettre de Dahlmann aux frères Grimm, le 7 octobre 1838, *Ibidem*, p. 49. In: Ippel, Eduard, *Briefwechsel zwischen Jacob und Wilhelm Grimm, Dahlmann und Gervinus*, 2 Bände, Berlin 1885 f.

¹⁰⁶⁸ „(...) Mr. Dubois aus Paris (...) haben den Plan, Sie nach Paris an die Bibliothek zu berufen. (...) Was sagen Sie dazu?“ *Ibidem*, p. 49.

¹⁰⁶⁹ „Eben trifft Dahlmanns Brief ein, worin eine seltsame aussicht eröffnet wird, auf die wir uns wohl nie einlassen“. *Ibidem*, p. 49. In: Schoof, Wilhelm, *Unbekannte Briefe der Brüder Grimm*, Bonn, 1960, p. 249.

¹⁰⁷⁰ „(...) ja alle unsere Arbeiten bis auf die frühesten Erinnerungen lähmen und tilgen, wenn wir dem Vaterland entsagen wollten!“. *Ibidem*, p. 261.

¹⁰⁷¹ Cf. *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c. p. 50.

Cette insistance de la part de Bettina est une tactique dont l'objectif est de faire pression sur les personnes à qui elle s'adresse, à souligner le caractère imminent d'une solution honorable et acceptable. Pour obtenir rapidement une solution au problème des Grimm, Bettina était donc prête à employer tous les moyens qu'elle jugeait nécessaires. La remarque faite par Auguste montre bien que le message de Bettina avait bien été compris : « *Les Français auraient alors triomphé, s'ils avaient pu nous les prendre, non, ils doivent rester chez nous en Allemagne, dans leur patrie* », dit-elle tout bas. »¹⁰⁷² Bettina rapporta les propos d'Auguste à Savigny dans le but de lui montrer qu'elle avait compris l'importance de les garder en Allemagne et donnait l'impression de vouloir tout engager afin d'y parvenir. Cette phrase est une nouvelle fois un reproche à Savigny qui, lui, n'avait pas réagi ainsi. La précision, « *tout bas* », invite Savigny à bien comprendre qu'Auguste était restée songeuse après le récit de Bettina et qu'en présence de cette dernière, elle avait déjà entamé une réflexion pour trouver une solution.

Bettina rapporta ensuite les propos d'Auguste : « *Dieu va bien s'occuper d'eux* », ¹⁰⁷³ qu'elle partageait aussi : « *Mais je suis tout aussi fermement convaincue de la lumière divine, qui passe au travers du Christ, que Dieu ne les abandonnera jamais.* »¹⁰⁷⁴ En bonne chrétienne, Bettina tenta de montrer à Savigny qu'elle ne perdait pas l'espoir d'une issue honorable pour les deux frères et précisa : « (...) *et personne parmi vous, ne contredira cela. (...) Personne ne doutera de cela, même pas Lachmann.* »¹⁰⁷⁵ Bettina, qui fait les plus gros reproches à Lachmann à cause des mensonges répandus, unit avec ces deux phrases Lachmann et Savigny. Elle poursuivit : « *Vous restez là, silencieux et acceptez les mensonges, qui se propagent tel le brouillard au-dessus de l'éclat de la vérité.* »¹⁰⁷⁶

Bettina recherche donc dans sa démonstration les éléments qui appuieront celle-ci. On y trouve par conséquent des éléments qui parlent d'eux-mêmes, tels les propos rapportés d'un tiers, des allusions aux devoirs du bon chrétien, etc. En rapportant les propos de Wilhelm, Bettina introduisit une notion importante à ses yeux et à connotation sentimentale : la famille. Alors que Wilhelm supportait sa situation « *avec courage, oui avec plaisir* »¹⁰⁷⁷ et ne regrettait pas son geste, il déplore que sa famille ait à supporter les conséquences de sa situation et envisageait le pire :

(...) *si le destin de mes enfants et de ma femme ne me rendait pas songeur parfois, puisqu'il faut que je m'attende à ce que mon mal de cœur ne me laisse pas vivre longtemps, je peux tomber à tout moment et être étendu mort.*¹⁰⁷⁸

Bettina le consola aussitôt en précisant qu'elle s'occuperait de sa femme et de ses enfants : « (...) *car je veux aller main dans la main avec Dortchen.* »¹⁰⁷⁹ Wilhelm

¹⁰⁷² „Da würden die Franzosen triumphiert haben, wenn sie uns die hätten nehmen können, nein, sie müssen bei uns bleiben in Deutschland, in ihrem Vaterland“, sagte sie leiser“. *Ibidem*, p. 242.

¹⁰⁷³ „Gott wird schon für sie sorgen“. *Ibidem*, p. 243.

¹⁰⁷⁴ „Doch bin ich so fest überzeugt als von dem göttlichen Licht, was Christus durchleuchtet, daß Gott sie nie verlassen werde“. *Ibidem*, p. 243.

¹⁰⁷⁵ „(...) und keiner ist unter Euch, der mir dieses abspräche. (...) Keiner wird dies in Zweifel ziehen, selbst der Lachmann nicht“. *Ibidem*, p. 243.

¹⁰⁷⁶ „Ihr steht still da und duldet die Lüge, die sich wie Nebel ausbreitet über dem Glanz der Wahrheit“. p. 243.

¹⁰⁷⁷ „mit Mut, ja mit Vergnügen“. *Ibidem*, p. 243.

¹⁰⁷⁸ „(...) wenn mich nicht manchmal, das Schicksal meiner Kinder und meiner Frau nachdenklich machte, da ich doch erwarten muß, daß mein Herzübel nicht lange mich wird leben lassen, ich kann jeden Augenblick umfallen und tot daliegen“. *Ibidem*, p. 244.

¹⁰⁷⁹ „(...) denn ich will dann mit der Dortchen Hand in Hand gehen“. *Ibidem*, p. 244.

savait qu'il pouvait compter sur Bettina et le lui dit : « (...) *j'en suis convaincu et en ressens de la consolation par la pensée.* »¹⁰⁸⁰ Cette démonstration avait pour objectif de prouver à Savigny les liens très forts qui lient Bettina aux frères Grimm et à leur famille respective, une sorte de privilège qu'elle aurait par rapport à lui. Et Bettina le souligna : « *Cette confiance de Grimm, qui n'hésita pas un instant, m'honore profondément dans mes paroles.* »¹⁰⁸¹ Bettina supposa que Savigny pourrait lui reprocher de ne pas pouvoir tenir sa parole pour des raisons financières et alla au-devant de son reproche : « *Cela peut certes sonner, et en particulier pour toi, comme une fanfaronnade ou comme la plus grande inconscience, que j'ai accepté sans crainte ce vœu (...) étant donné que tu sais que ma fortune a fondu.* »¹⁰⁸² Bettina voulait ainsi lui montrer qu'elle était prête à prendre ce risque car une situation financière difficile ne pouvait l'empêcher d'aider un ami, et reprocha ainsi à Savigny indirectement de ne pas avoir agi malgré une situation financière très confortable.

Sans prononcer le nom de Savigny qu'elle visait très clairement, Bettina décrivit la force de l'énergie employée et la grandeur qui pouvait en ressortir : *L'énergie, qui ressort d'une telle pulsion pure a déjà rendu possible des choses impossibles. La grandeur ne peut jaillir que d'une telle énergie, qui est l'élément de santé de l'âme.* »¹⁰⁸³ Par opposition, « (...) *la médiocrité et la mesquinerie sont infiniment pénibles, comme par exemple le reniement de grandes actions.* »¹⁰⁸⁴ Indirectement, elle reprochait à Savigny de ne pas avoir eu ni l'énergie, ni la grandeur d'agir, en grand homme et en ami des Grimm. Puis, Bettina provoqua indirectement Savigny en mélangeant ses difficultés financières et son engagement pour les Grimm. Elle lui expliqua comment elle pourrait s'en sortir financièrement et le menaçait indirectement en vendant ses lettres de dévoiler toute l'histoire : « *Je n'aurais besoin par exemple que de faire imprimer toutes les lettres, que j'ai écrites aux Grimm et sur les Grimm, j'aurais ainsi subvenu aussitôt à nos besoins pour quelques années.* »¹⁰⁸⁵

Le rassemblement et la réécriture des échanges de lettres avec Goethe avaient permis la parution en 1835 de son livre et avaient été un grand succès. Bettina provoquait ainsi Savigny d'agir en faveur des Grimm, s'il ne voulait pas être discrédité sur la place publique. Elle en avait les moyens, les preuves, le courage et l'audace. Bettina compara ensuite sa mission à celle du Christ : « *Le Christ, enfant, a bien porté, le globe terrestre, et je devrais craindre, de vouloir porter en son nom les destinées qu'il m'a infligées ? Non.* »¹⁰⁸⁶

De l'aide amicale à ses amis, l'engagement de Bettina pour les frères Grimm prit une dimension, qui allait au-delà de toute conception humaine pour prendre une dimension religieuse. Bettina prit cette mission très au sérieux et entendait la mener jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à ce que les frères Grimm soient réhabilités.

¹⁰⁸⁰ „das bin ich auch überzeugt und hab in Gedanken davon Trost empfunden“. *Ibidem*, p. 244.

¹⁰⁸¹ „Wie sehr ehrt mich diese Zuversicht von Grimm in meine Worte, der keinen Augenblick zweifelte“. *Ibidem*, p. 244.

¹⁰⁸² „Es mag zwar und am meisten für Dich wie eine Prahlerei klingen oder wie der höchste Leichtsinn, daß ich unbedenklich dieses Gelübde auf mich genommen habe (...) da du weißt, daß mein Vermögen zusammengeschmolzen ist“. *Ibidem*, p. 244.

¹⁰⁸³ „Die Energie, die aus einem reinen Trieb entspringt, hat schon manches Unmögliche möglich gemacht. Das Große kann nur durch solche Energie hervorgehen, die das Gesundheitselement ist der Seele“. *Ibidem*, p. 244.

¹⁰⁸⁴ „(...) das Geringe und Kleinliche unendlich mühselig, wie zum Beispiel das Verleugnen großer Handlungen“. *Ibidem*, p. 244.

¹⁰⁸⁵ „Ich brauchte ja nur zum Beispiel meine gesammelten Briefe, die ich über und an die Grimm geschrieben habe, drucken zu lassen, so hätte ich gleich für ein paar Jahre Lebensunterhalt gesorgt“. *Ibidem*, p. 244.

¹⁰⁸⁶ „Hat doch Christus als kleines Kind die Weltkugel getragen, und ich sollte mich fürchten, in seinem Namen die Geschehnisse tragen zu wollen, die er mir auferlegt? Nein“. *Ibidem*, p. 244.

Une nouvelle fois, Bettina raconta une histoire familiale à laquelle participaient les frères Grimm. Le côté pathétique fut mis en avant puisqu'il s'agissait de parler d'Achim, malade, dans des conditions difficiles : « (...) *ici, à la campagne* », ¹⁰⁸⁷ dans un moment financier délicat, « (...) *et je n'avais aucune aide* ». ¹⁰⁸⁸ Bettina avait hésité à écrire aux Grimm : « (...) *parce que nous n'étions plus en contact depuis plusieurs années déjà* », ¹⁰⁸⁹ afin de les informer de la situation dans laquelle la famille se trouvait : « (...) *je ne sais pas comment me venir en aide, si l'un de vous pouvait venir !* » ¹⁰⁹⁰ L'appel de Bettina avait été entendu et bien que « *les Grimm n'avaient pas d'argent* », ¹⁰⁹¹ ne vivant que de « (...) *leur rémunération extrêmement mince* », ¹⁰⁹² « *Wilhelm prit des vacances et l'argent, qu'il avait certainement destiné à un tonnelet de vin, indispensable à sa santé, il le sacrifia* ». ¹⁰⁹³ Tous les éléments du sacrifice, du don de soi, de la générosité sont présents dans ces quelques lignes et donnent au contexte une grandeur telle que Bettina la concevait : sans limite, sans réticence, sans compter, sans attente d'un retour quelconque.

Cette scène, très théâtrale, est tout à fait représentative du style de Bettina von Arnim, qui aimait mettre en scène les éléments, les faisant jouer l'un envers l'autre, voire l'un contre l'autre. Son salon en est la preuve indéniable comme de nombreux invités réguliers le relatent dans leurs journaux intimes. La description se poursuit avec quelques détails du même genre. Grimm « *se réjouissait d'être avec nous dans notre villa misérable, ne pouvait même pas voir Berlin, parce qu'il n'avait pas d'argent et nous non plus.* » ¹⁰⁹⁴ Les répétitions ne sont pas fortuites, elles servent à insister sur un fait et à donner mauvaise conscience à Savigny. Bettina poussa la provocation plus loin en demandant : « *Qui aurait fait cela pour moi parmi tous les amis que j'ai eus et que j'ai encore !* » ¹⁰⁹⁵ La conclusion est simple : les Grimm, « *ils sont tout simplement grands dans tout ce qu'ils font, simples et fidèles.* » ¹⁰⁹⁶ Encore une fois, Savigny est attaqué sur sa grandeur et sa fidélité.

Bettina souligna leur loyauté et conclut qu'elle devait « (...) *ma persévérance dans cet amour à la mémoire de cette amitié entre eux et Arnim.* » ¹⁰⁹⁷ Puis, Bettina lui annonça qu'elle souhaitait également lui raconter son séjour chez eux. Ils avaient de nombreuses visites : « (...) *je vis entre autre le conseiller ecclésiastique Schwarz* » ¹⁰⁹⁸ ¹⁰⁹⁹ et ne manqua pas de préciser à Savigny « (...) *qui est devenu mon ami.* » ¹¹⁰⁰ Bettina informait ainsi Savigny des personnes qui entraient dans son cercle d'amis ou de connaissances, toujours dans le même objectif : en imposer à Savigny. Un peu plus loin dans son courrier, elle fit la connaissance d'une autre

¹⁰⁸⁷ „(...) hier auf dem Land“. *Ibidem*, p. 244.

¹⁰⁸⁸ „und ich hatte keine Hülfe“, *Ibidem*, p. 244.

¹⁰⁸⁹ „(...) weil wir schon mehrere Jahre auseinander gewesen waren“. *Ibidem*, p. 245.

¹⁰⁹⁰ „(...) ich weiß mir nicht zu helfen, wenn doch einer von Euch käme“. *Ibidem*, p. 245.

¹⁰⁹¹ „Die Grimm hatten kein Geld“. *Ibidem*, p. 245.

¹⁰⁹² „(...) ihre höchst schmale Besoldung“. *Ibidem*, p. 245.

¹⁰⁹³ „Wilhelm nahm Urlaub, und das Geld, was er zu einem Fäßchen Wein bestimmt hatte, was zu seiner Gesundheit unentbehrlich ist, das opferte er auf“. *Ibidem*, p. 245.

¹⁰⁹⁴ „freute sich auf unserem öden Landsitz mit uns zu sein, konnte nicht einmal Berlin sehen, weil er kein Geld hatte und wir auch nicht“ *Ibidem*, p. 245.

¹⁰⁹⁵ „Wer hätte mir das getan von allen Freunden, die ich je gehabt habe und noch habe!“ *Ibidem*, p. 245.

¹⁰⁹⁶ „sie sind eben in allem groß und einfach und treu“. *Ibidem*, p. 245.

¹⁰⁹⁷ „(...) zum Andenken dieser Freundschaft zwischen ihnen und Arnim (...) meine Ausdauer in dieser Liebe“. *Ibidem*, p. 245.

¹⁰⁹⁸ Johann Karl Eduard Schwarz (1802–1870) était théologien et professeur honoraire à l'université de Jena. *Ibidem*, p. 261.

¹⁰⁹⁹ „(...) unter andern sah ich den Kirchenrat Schwarz“. *Ibidem*, p. 245.

¹¹⁰⁰ „(...) den ich mir zum Freund gemacht habe“. *Ibidem*, p. 245.

personne importante, « *un député de l'affaire d'Etat de Hanovre au Bundestag* ». ¹¹⁰¹
Le cercle des amis des Grimm était également important : « *Le soir, des étrangers étaient là, souvent plus que les pièces ne pouvaient en contenir.* » ¹¹⁰² Là aussi, Bettina souligne l'hospitalité et la générosité des Grimm.

On sent que Bettina reprochait à son beau-frère de ne pas connaître tous ces petits détails de la vie, tous ces plaisirs qui la rendent à ses yeux pourtant si intéressante. Bettina soulignait que « *Dortchen, qui n'avait pas encore recouvré toutes ses forces de sa violente maladie* » ¹¹⁰³ savait cependant recevoir. Et Bettina soulignait une nouvelle fois la simplicité des frères Grimm à laquelle elle s'identifie elle aussi en parlant du mélange des classes qui se retrouvaient chez eux : « *Toutes les classes se retrouvaient chez eux, les savants et les diplomates et les personnes au pouvoir.* » ¹¹⁰⁴ Afin de justifier ce dernier point, Bettina nomma le ministre Steuber. ¹¹⁰⁵ Bettina conclut de ces soirées : « *Les quelques jours passèrent ainsi rapidement, où chaque minute donnait le jour à quelque chose de nouveau.* » ¹¹⁰⁶ Cette insistance sur la simplicité des choses et ce qu'elles apportaient revient tel un leitmotiv dont le seul objectif était de montrer à Savigny que son arrogance le faisait passer à côté de nombreux moments chaleureux.

Puis, Bettina l'informa qu'en relisant son courrier, elle se rendit compte « *que j'aurais pu ne pas faire certaines remarques et te laisser décider. (...) Sois donc généreux vis-à-vis des erreurs de tactique.* » ¹¹⁰⁷ Là aussi, Bettina se protégeait une nouvelle fois des reproches que Savigny pourrait lui faire. Consciente des indiscretions lancées, elle allait au-devant de toute critique et lui demandait de l'indulgence sur des propos qu'elle souhaitait cependant bien lui communiquer.

Bettina aimait justifier ses propos et leur donner une certaine grandeur. En reprenant les paroles de Goethe qu'elle modifiait à son gré, elle atteignait son objectif. « *Si – Je parle dans les airs, car seul le mot s'efforce, qui se construit à son tour de manière créatrice une activité sainte de la vérité ensevelie* » ¹¹⁰⁸ dit Goethe. » ¹¹⁰⁹

Puis, elle énonça sans véritablement le dire une suite de plaintes cachées au détour d'une phrase. Elle informa par exemple Savigny qu'elle souhaitait maintenant lui parler de son voyage chez les Grimm et que, malgré la durée très courte « *seulement dix jours* », ¹¹¹⁰ elle en avait savouré chaque minute. La raison donnée par Bettina avait une fois de plus pour objectif de montrer à Savigny que son engagement pour les Grimm prenait du temps : « *depuis que je prends soin des autres et plus de moi, et cela fait déjà un certain temps.* » ¹¹¹¹

¹¹⁰¹ „einen Deputierten der hannövrischen Ständeangelegenheit auf dem Bundestag“. *Ibidem*, p. 246.

¹¹⁰² „Abends waren Fremde da, mehr oft, als die Zimmer fassen konnten“. *Ibidem*, p. 246.

¹¹⁰³ „Dortchen, die von ihrer gewaltigen Krankheit noch nicht wieder zu Kräften gekommen ist“. *Ibidem*, p. 246.

¹¹⁰⁴ „Alle Klassen finden sich bei ihnen ein, Gelehrte und Diplomaten und Regierungspersonen“. *Ibidem*, p. 246.

¹¹⁰⁵ Christoph Heinrich Wilhelm Steuber (1790–1845), ministre d'Etat hessois. *Ibidem*, p. 261.

¹¹⁰⁶ „So vergingen die wenigen Tage schnell, wo jede Minute etwas Neues gebar“. *Ibidem*, p. 246.

¹¹⁰⁷ „daß ich manche Bemerkung hätte ungesagt lassen können und Dir überlassen. (...) Also sei großmütig gegen die Fehler der Taktik“. *Ibidem*, p. 247.

¹¹⁰⁸ Citation de Goethe: „Doch red' ich in die Lüfte; denn das Wort bemüht / Sich nur umsonst, Gestalten schöpferisch aufzubaun“. Faust, 2ème partie, acte 3.

¹¹⁰⁹ „Doch – red ich in die Lüfte, denn umsonst nur bemüht sich das Wort, der verschütteten Wahrheit heiliges Wirken schöpferisch wiederum aufzubauen“ sagt Goethe“. *Ibidem*, p. 247.

¹¹¹⁰ „nur zehn Tage lang“. *Ibidem*, p. 247.

¹¹¹¹ „seitdem ich für andre und nicht für mich mehr Sorge und das ist schon eine geraume Zeit her“. *Ibidem*, p. 247.

Puis, elle l'informa qu'elle « *a déjà pris (sa) décision de ne plus habiter Berlin* ». ¹¹¹² La cherté de la ville et ses économies ne suffisant plus, Bettina avait décidé de rester à Bärwalde avec ses enfants, qui « (...) *sont également satisfaits et veulent commencer le dur hiver, que nous allons passer ici à la campagne, et nous montrerons le poing au vent d'hiver, qui tente, depuis quelques jours, de se frayer un chemin acharné par les fenêtres et les portes desserrées, comme s'il voulait se moquer de notre décision* ». ¹¹¹³ Le style de Bettina était très théâtral, soulignait à quel point elle n'aimait pas la campagne et craignait que ses enfants ne tombent malades. Sans tracer pour autant de parallèles, Bettina souhaitait montrer à Savigny qu'il est, lui et sa famille, dans une situation bien plus confortable à tous les niveaux par rapport à ses amis, les Grimm, ou ses parents proches. La situation était difficile et la répétition des deux adverbes « *ensemble* » et « *chaudement* » n'est pas fortuite. Elle souligne le lien qui les lie et met l'accent sur la situation difficile, mais également sur la gaité et la bonne humeur qui régnaient malgré tout : « *car nous rions ensemble chaudement et chantons ensemble chaudement* » ¹¹¹⁴ et montre qu'elle ne perd pas son humour : « *ce qui ne me réussit pas mal*. » ¹¹¹⁵ Bettina continua sur sa voix « *pleine de feu*. » ¹¹¹⁶ Jeune fille, elle avait pris des cours de chant à Munich avec Peter von Winter ¹¹¹⁷ de 1808 à 1809. Afin de montrer le contexte simple dans lequel elle vivait avec ses enfants, elle donnait, au détour d'une phrase, des indications qui avaient pour objectif de souligner les valeurs qui ressortaient de la situation :

Le soir, nous chantons pendant le dîner entre chaque cornichon aigre et chaque pomme de terre, que nous mangeons. Nous respectons les bécasses et leur saleté. (...) nous ne les mangeons pas, mais les offrons à nos amis, les citadins, qui les apprécient. ¹¹¹⁸

Bettina poursuivait en soulignant bien qu'il ne lui reste plus que les souvenirs des moments passés dans la maison de Savigny et donne l'impression de ne vivre plus que de ces souvenirs dans des conditions très modestes et retirées de tout : « *En ce qui concerne notre vie sociale, le souvenir des soirées passées dans ta maison est déjà un substitut, en nous faisant revivre certaines choses de mémoire heureuse et de récit glissé* ». ¹¹¹⁹

Bettina poursuivait avec la voix de Maxens, sa fille aînée, dont la « *voix va déjà beaucoup mieux* » ¹¹²⁰ non sans rappeler son état de santé : « *tout comme sa santé*. » ¹¹²¹ Bettina ne donnait pas plus de détail, mais le lecteur – et Savigny – se posent la question de savoir de quoi souffrait donc Maximiliane, dont la voix avait été touchée par la maladie. Sans précision aucune, Bettina critiquait ainsi le manque

¹¹¹² „habe bereits meinen Entschluß gefaßt, Berlin nicht mehr zu bewohnen“. *Ibidem*, p. 247.

¹¹¹³ „(...) sind auch damit zufrieden und wollen den Anfang mit dem harten Winter machen, den wir hier auf dem Lande zubringen werden, und werden dem Winterwind, der seit ein paar Tagen sich hartnäckigen Eingang durch die losen Fenster und Türen zu schaffen sucht, als wolle er unseres Entschlusses spotten, eine Faust machen“. *Ibidem*, p. 248.

¹¹¹⁴ „denn wir lachen uns warm und singen uns warm“. *Ibidem*, p. 248.

¹¹¹⁵ „was mir nicht schlecht gelingt“. *Ibidem*, p. 248.

¹¹¹⁶ „voll Feuer“. *Ibidem*, p. 248.

¹¹¹⁷ Peter von Winter (1754-1825), compositeur, professeur de chant et chef d'orchestre allemand.

¹¹¹⁸ „Abends singen wir beim Nachtessen zwischen jeder sauren Gurke und Kartoffel, die verzehrt wird. Vor Schnepfen und ihrem Dreck haben wir Respekt. (...) wir essen sie nicht, sondern schicken sie unsern Freunden, den Städtern, die sie zu schätzen wissen“. *Ibidem*, p. 248.

¹¹¹⁹ „Was das Gesellschaftsleben anbelangt, so macht uns die Erinnerung der Abende in Deinem Hause schon einen Ersatz, indem wir mit glücklichem Gedächtnis und eingestreuter Erzählung uns manches Erlebte wiederholen“. *Ibidem*, p. 248.

¹¹²⁰ „Stimme ist schon viel besser geworden“. *Ibidem*, p. 249.

¹¹²¹ „Wie auch ihre Gesundheit“. *Ibidem*, p. 249.

d'intérêt de Savigny pour ses proches, en particulier pour ses nièces dont il est le tuteur depuis la mort d'Achim en 1831. La qualité du chant d'Armgarth « *ici à la campagne* »¹¹²² – répétition de la condition difficile –, « (...) *non-exprimée par la critique et laissée à son caractère particulier, dépasse les meilleures chanteuses.* »¹¹²³ Bettina se plaignit ensuite de ne pouvoir offrir plus à ses enfants : « *Pour les deux talents en composition, je regrette (...) de ne pouvoir leur offrir une plus grande éducation.* »¹¹²⁴ Et Bettina poursuivit avec sa plus jeune fille, Gisel, qui dessinait et peignait avec beaucoup de talent « (...) *ces dommages seront peut-être ainsi remplacés plus tard, si à la rigueur, je meurs tôt.* »¹¹²⁵ Très théâtrale, Bettina n'envisageait comme seule issue à cette situation de misère que sa propre mort dont les enfants profiteraient en héritant. Or, sachant que la fortune de Bettina avait fondu, cette remarque constituait finalement un véritable appel de détresse à l'intention de Savigny, au moins vis-à-vis des enfants. Et dans une sorte de testament, Bettina lui annonçait ainsi qu'elle souhaitait que sa fille, Gisel, reçoive « *une partie de ma fortune.* »¹¹²⁶ Bettina regrettait certes que ce soutien n'ait pas lieu plus tôt, mais se consolait finalement de bien agir :

(...) *car aussi tard que la formation intervienne, l'essentiel est toujours ce qui fait fleurir la semence divine initiale, et ceci dépasse tous les autres cadeaux du destin que l'on multiplie de manière peu intelligente aux frais de ce dernier, mise à part ce don bienheureux dont Grimm fait l'éloge chez ses enfants, à savoir la volonté de tout donner, de ne rien garder pour soi, ce qui est le plus beau cadeau et la plus grande richesse.*¹¹²⁷

Bettina s'inquiétait pour ses enfants : « *Je dois voir ce qui est nécessaire pour le bien de mes enfants* »¹¹²⁸ et montrait sa volonté de tout faire pour sortir de cette situation financière difficile. Elle anticipait sur l'avenir et s'inquiétait que les œuvres d'Achim en pâtissent également : « *car l'édition des œuvres d'Arnim avalera tout dans les premières années, étant donné qu'il ne faut pas s'attendre à ce qu'il en ressorte autant jusqu'à Pâques pour couvrir les frais d'impression ; il y a également des frais que je dois immédiatement payer, comme par exemple le graveur sur cuivre et l'imprimeur, le relieur, etc.* »¹¹²⁹ Une certaine lassitude des coûts énoncés la rendit amère : « *Arrêtons ce chapitre ennuyeux.* »¹¹³⁰ Dans la même phrase, Bettina poursuivit avec les ennuis qu'elle avait actuellement avec « *la porte d'entrée toute neuve de notre château fort, qui, par temps humide est tellement gonflée qu'un seul*

¹¹²² „hier auf dem Land“ *Ibidem*, p. 249.

¹¹²³ „(...) unbeschrien von der Kritik seiner Eigentümlichkeit überlassen, übertrifft mir die besten Sängern.“ *Ibidem*, p. 249.

¹¹²⁴ „(...) Für beider Talent zur Komposition tut es mir leid (...) ihnen keine höhere Bildung angedeihen lassen zu können“ *Ibidem*, p. 249.

¹¹²⁵ „(...) so wird in einer späteren Zeit dieser Schaden vielleicht ersetzt werden können, wenn ich allenfalls früh sterbe.“ *Ibidem*, p. 249.

¹¹²⁶ „ein Teil meines Vermögens“. *Ibidem*, p. 249.

¹¹²⁷ „denn ob auch die Bildung noch so spät eingreife, immer ist es das Wesentlichste, was den ursprünglichen Samen Gottes zum Blühen bringt, und übertrifft alle andere Glücksgaben, die man unweise auf Kosten dieser zu vermehren denkt, ausgenommen jene selige Gabe, welche Grimm an seinen Kindern rühmt, nämlich: alles hergeben zu wollen, nichts für sich behalten, das ist die schönste Gabe und der höchste Reichtum“. *Ibidem*, p. 249.

¹¹²⁸ „Ich muß am besten einsehen, was für das Wohl meiner Kinder das Notwendige ist“. *Ibidem*, p. 250.

¹¹²⁹ „denn die Ausgabe von Arnims Werken wird in den ersten Jahren alles verschlingen, da nicht zu erwarten steht, daß bis Ostern soviel herauskomme, um die Druckkosten zu decken; auch sind Ausgaben dabei, die ich unmittelbar bezahlen muß wie zum Beispiel Kupferstecher und Drucker, Buchbinder usw.“ *Ibidem*, p. 250.

¹¹³⁰ „Laßt mich von dem langweiligen Kapitel aufhören“. *Ibidem*, p. 250.

homme ne peut l'ouvrir. »¹¹³¹ Elle s'attarda ainsi longuement à décrire, dans le détail, les problèmes que posait cette porte :

*Nous devons tous les quatre la pousser vigoureusement, lorsque l'un d'entre nous veut sortir, et quand elle cède enfin, nous tombons tous avec elle. Et ça recommence quand nous voulons rentrer, on tire à tout va dessus ; chacun croit être le plus fort et essaie sa force jusqu'à ce que l'un d'entre nous s'accroche à l'autre, et nous donnons, avec la porte ouvrante qui rebondit, une preuve du droit romain et de la violence des licteurs.*¹¹³²

Les descriptions de Bettina sont souvent très imagées. Ainsi, l'ouverture de la porte devient un acte de grande ampleur, qu'elle compare aux licteurs de la Rome antique, dont la mission était d'ouvrir le passage aux magistrats qu'ils accompagnaient. Cet effet de style très courant chez Bettina avait pour but de grandir une scène afin d'en attendre une réaction de la part de son lecteur.

De manière générale, Bettina abordait un sujet et injectait dans sa phrase des informations auxquelles le lecteur ne s'attend pas et qui, d'une certaine façon, attire son attention sur ce point précis. D'une manière apparemment anodine, Bettina introduisait à intervalles réguliers des informations sur un même sujet, comme si elle supposait que le lecteur avait pu ne pas être attentif la première fois. Ces répétitions avaient également pour objectif de souligner l'importance du problème et invitaient, directement ou indirectement selon le cas, à l'action. Tel un leitmotiv, elle insérait des informations au fil de sa lettre dans le but d'une réaction de la part du destinataire.

Dans le cas de l'anecdote suivante, Bettina inséra des aspects politiques. Elle raconta que les domestiques avaient fait tomber du grain dans les escaliers et qu'encore à moitié endormie, elle se réveilla et prit conscience « (...) *que je ne suis pas un général ni un maréchal, à qui l'on a confié l'honneur de la Prusse, mais une vieille châtelaine, dont les vieux murs du château vacillent au-dessus de la tête, là je me dis : 'S'il en est ainsi, alors assieds-toi à ton bureau et sors un livre, ce qui ne devrait pas être difficile pour toi, puisque tu débordes d'esprit, car tu ne peux pas t'en débarrasser ainsi, parce que tu n'as personne ici dans la solitude à qui tu le communiquerais, et construis une maison pour ton enfant avec le produit de la vente, tu ne peux tout de même pas te reposer sur les autres'* ». ¹¹³³ Bettina écrivait ses pensées et communiquait ainsi à Savigny le problème qui la préoccupait. En exprimant ses réflexions, Bettina réitérait ses reproches à Savigny de ne pas s'impliquer activement dans la vie de ses protégés, et lui faisait bien comprendre par sa dernière remarque qu'il ne remplissait pas son rôle comme il aurait dû le faire.

¹¹³¹ „der nagelneuen Haustür unserer Burg, die bei dem naßkalten Wetter so angequollen ist, daß sie mit Manneskraft kaum aufgeht.“ *Ibidem*, p. 251.

¹¹³² „Wir müssen uns alle vier mit ganzer Gewalt dagegenstemmen, wenn einer heraus will, und wenn sie endlich nachgibt, so fallen wir mit heraus. So ist es wieder im Gegenteil, wenn wir hereinwollen, ein Ziehen und Zerren; jeder glaubt der Stärkste zu sein und probiert seine Kräfte, bis endlich einer an den andern sich hängt und wir, mit der öffnenden Tür zurückprallend, einen Beweis für das römische Recht und die Gewalt der Liktores, geben.“ *Ibidem*, p. 251.

¹¹³³ „(...) daß ich kein General und Feldmarschall sei, dem man Preußens Ehre anvertraut habe, sondern eine alte Burgfrau, der die alten Burgwände überm Kopf wackeln, da sagte ich mir : « Stehen die Sachen so, dann setz dich an diesen Schreibtisch und geb ein neu Buch heraus, was dir nicht schwer fallen kann, da du von Geist überströmst, denn du so nicht loswerden kannst, weil du hier in der Einsamkeit keinen hast, dem du es mitteilst, und vom Ertrag bau deiner Kinder Haus, auf andre kannst du dich doch nicht verlassen.“ *Ibidem*, p. 251.

Puis, Bettina commença un long passage sur les destins sauvés grâce à ses engagements : « *Stop ! – combien en ai-je déjà pris en main ?* »¹¹³⁴ et les énuméra en précisant ce que chacun représentait pour elle : « *premièrement les Grimm, leur destin, mis tel un baume sur mon âme* » ;¹¹³⁵ « *ensuite deuxièmement, les juifs, auxquels j'ai dédié une fois pour toute un feu de héros romantique* » ;¹¹³⁶ « *troisièmement, la jeune Allemagne, parce que les philistins leur grognent dessus telle une société de vieux chats, donc une affinité avec le destin des Grimm, m'est par conséquent sacrée pour cette raison* ».¹¹³⁷ Le nom des Grimm était pris comme référence : « *car son nom est si noble* »,¹¹³⁸ tout comme leur dictionnaire¹¹³⁹ auquel Bettina se reporte. Le participe passé « *angespauzt* » du verbe « *anspauzen* » n'existe plus dans la langue allemande du XXI^{ème} siècle, mais il est recensé dans le dictionnaire des Grimm et prend différentes définitions selon les régions allemandes.

Bettina ne put s'empêcher d'attaquer une nouvelle fois, au détour d'une phrase, l'Académie. A partir du nom des Grimm qu'elle qualifie de noble, qui « *ne vieillit jamais* »,¹¹⁴⁰ elle traça un parallèle « (...) *entre lui et l'Académie berlinoise jaunie* ».¹¹⁴¹ Seul Ranke¹¹⁴² conserve selon Bettina une vision juste de la situation : « *Ranke est encore le dernier, qui voit au-delà avec la longue-vue.* »¹¹⁴³

Bettina fondait ses espoirs de changements pour le peuple dans la jeunesse et en particulier les jeunes princes et la *Jeune Allemagne*. Elle la qualifiait de « *fleur de vie fraîche de notre peuple noble ! Jeunesse sainte de la patrie* ».¹¹⁴⁴ Bettina la croyait assez forte pour faire changer les choses : « (...) *dont s'éveille du noyau un empire violent plein d'héroïsme !* »¹¹⁴⁵ Pour Bettina, la *Jeune Allemagne* « (...) *ne doit plus être calomniée par la vieille.* »¹¹⁴⁶ Elle défendait son image : « (...) *comme si elle n'était constituée que d'anges de la mort devenus déjà vieux maintenant* ».¹¹⁴⁷ Bettina fondait tous ses espoirs dans cette jeunesse engagée qu'elle prédit : « (...) *futurs fils de souverains* »¹¹⁴⁸ et qu'elle encourageait à se baigner « *dans les flammes de la vie* »¹¹⁴⁹ en leur souhaitant « *que l'esprit vous transperce de sa lumière, que la nature vous parle et que les esprits vous servent au nom de l'esprit.* »¹¹⁵⁰ Bettina en appelait au christianisme en qui elle voyait une mission vis-à-vis de la *Jeune Allemagne*, qui portait en elle tous ses espoirs : « *Le christianisme doit vous former pour devenir des hommes d'Etat, vous enseigner la politique la plus pure, vous donner dans la main les tournures les plus diplomatiques qui soit.* »¹¹⁵¹

¹¹³⁴ „Halt! – wieviel hab ich denn schon auf mich gepackt?“ *Ibidem*, p. 252.

¹¹³⁵ „erstens der Grimm ihr Schicksal, wie Balsam auf meine Seele herabgeträufelt“. *Ibidem*, p. 252.

¹¹³⁶ „dann zweitens die Juden, welchen ich ein für allemal ein romantisches Heldenfeuer gewidmet habe“. *Ibidem*, p. 252.

¹¹³⁷ „drittens das junge Deutschland; denn weil es von den Philistern angespauzt wird wie von einer Gesellschaft alter Kater, also eine Affinität mit der Grimm Schicksal hat, so ist mirs schon deswegen heilig“. *Ibidem*, p. 252.

¹¹³⁸ „dann ist sein Name so edel“. *Ibidem*, p. 252.

¹¹³⁹ <http://woerterbuchnetz.de>

¹¹⁴⁰ „(...) nie veralte“. *Ibidem*, p. 252.

¹¹⁴¹ „(...) zwischen ihm und der Berliner vergelbten Akademie“. *Ibidem*, p. 252.

¹¹⁴² Leopold von Ranke (1795-1886) historien et historiographe de l'Etat prussien.

¹¹⁴³ „Ranke ist noch der letzte, der mit dem Fernglas herübersieht“. *Ibidem*, p. 252.

¹¹⁴⁴ „frische Lebensblüte unseres edlen Volks! heilige Jugend des väterlichen Landes“. *Ibidem*, p. 252.

¹¹⁴⁵ „(...) aus dessen Kern ein gewaltig Reich voll Heldentum erwache!“ *Ibidem*, p. 253.

¹¹⁴⁶ „(...) nicht mehr vom alten verketzert darf werden“. *Ibidem*, p. 253.

¹¹⁴⁷ „(...) als bestehe es nur aus ein paar schon jetzt alt werdenden Würgengeln“. *Ibidem*, p. 253.

¹¹⁴⁸ „künftige(n) Herrschersöhnen“. *Ibidem*, p. 253.

¹¹⁴⁹ „in den Flammen des Lebens“. *Ibidem*, p. 253.

¹¹⁵⁰ „daß der Geist Euch durchleuchte, daß die Natur mit Euch rede und daß die Geister Euch dienen im Namen des Geistes“. *Ibidem*, p. 253.

¹¹⁵¹ „Euch soll das Christentum zu Staatsmännern bilden, die reinste Politik Euch lehren, die diplomatischsten Wendungen an die Hand geben“. *Ibidem*, p. 253.

Bettina justifia son choix : « *car le noyau de son apprentissage de la vie doit fleurir en vous* »¹¹⁵² et se plaça en la personne qui participera activement avec elle aux changements souhaités : « *Oui, la vie éternelle consiste en ce que toute la violence de l'esprit se déplace électriquement, la mienne également doit se déplacer au sein de la Jeune Allemagne* ».¹¹⁵³ Bettina semblait se rapprocher encore plus de « *deux représentants dignes d'être aimés, (...) des cœurs issus du peuple* ».¹¹⁵⁴ Les deux représentants nommés par Bettina semblent être Heinrich Laube¹¹⁵⁵ et Karl Gutzkow.¹¹⁵⁶

Bettina compara ensuite la noblesse aux chiens de chasse et se reporta à la comparaison qu'en faisait le duc de Weimar :¹¹⁵⁷

*Le duc de Weimar me disait un jour : la noblesse est comme les chiens de chasse, elle sursaute quand un honnête citoyen entre chez son prince, on ne peut pas les obliger à se taire, ils grognent et montrent les dents, mais le souverain se sent bien plus honoré par un cœur confiant que par des chiens qui aboient. »*¹¹⁵⁸

En précisant que ces paroles étaient celles du duc et non les siennes, Bettina se justifiait une nouvelle fois, et concluait par un point de vue politique personnel : « *Un point, c'est tout, je pourrais maintenant commencer à raconter comment j'aimerais les conduire* ».¹¹⁵⁹

Puis, Bettina se souvint : « *(...) que j'ai en plus de celui-ci encore quelques destins sur le cœur, c'est celui du vieux Meusebach*¹¹⁶⁰ *farfelu, et son épouse qui m'est éternellement chère.* »¹¹⁶¹ Bettina avoua à Savigny, qu'elle ne se sentait « *(...) pas assez forte, pour exterminer les philistins, j'aimerais essayer mon esprit auprès d'eux et leur faire changer d'avis* ».¹¹⁶² Pour cela, elle demandait à Savigny son aide : « *Que dirais-tu de m'aider à faire valoir ma sagesse auprès des philistins de l'Académie* » ? Puis, se reprenant : « *Mais non, tu me laisses tomber et ne m'aideras pas.* »¹¹⁶³

¹¹⁵² „denn der Keim seiner Lebenslehre soll in Euch zur Blüte kommen“. *Ibidem*, p. 253.

¹¹⁵³ „Ja, das ewige Leben besteht darin, daß alle Geistesgewalt sich elektrisch fortbewege, auch meine soll sich fortbewegen im jungen Deutschland“ *Ibidem*, p. 253.

¹¹⁵⁴ „zwei liebenswürdige Stellvertreter (...) ein Paar plebeische Herzen“. *Ibidem*, p. 253.

¹¹⁵⁵ (1806-1884). Ecrivain, ami de Gutzkow, il sera souvent censuré et connaîtra la prison pour ses écrits engagés. De père cordonnier, il vécut dans des conditions difficiles à Glogow (Pologne).

¹¹⁵⁶ (1811-1878). Ecrivain engagé. Il vécut à Berlin dans des conditions difficiles. Son père était maçon.

¹¹⁵⁷ Charles-Auguste, duc de Saxe-Weimar-Eisenach, (1757-1828). Mécène de Wieland, Goethe, Herder, etc. Il régissait selon les lois de l'absolutisme éclairé.

¹¹⁵⁸ „Der Herzog von Weimar sagte einmal zu mir : Der Adel ist wie die Jagdhunde, sie fahren auf, wenn ein honetter Bürger zu seinem Fürsten eintritt, man kann sie nicht zum Schweigen bringen, sie knurren und fletschen die Zähne, aber der Landesvater fühlt sich doch mehr geehrt durchs vertrauende Herz als durch die bellenden Jagdhunde“. *Ibidem*, p. 253.

¹¹⁵⁹ „Punktum, ich könnte jetzt noch recht loslegen, wie ich sie leiten wolle“. *Ibidem*, p. 253.

¹¹⁶⁰ (1812-1897). Bettina von Arnim était une amie de sa famille à Berlin qu'il connaissait bien et appréciait. Cf. „Die Erfahrung anderer Länder“ o.c., p. 366

¹¹⁶¹ „(...) daß ich außer diesen noch ein paar Geschicke auf dem Herzen habe, das ist der alte, angebrennte Meusebach und seine ewig mir teure Gattin“. *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 254.

¹¹⁶² „(...) nicht stark genug bin, die Philister zu vertilgen, möchte ich meinen Geist an ihnen versuchen und sie herumkriegen“. *Ibidem*, p. 254.

¹¹⁶³ „Aber nein, Du wirst mich stecken lassen und mir nicht helfen“. *Ibidem*, p. 254.

Puis, Bettina expliqua à Savigny pourquoi elle se permettait de lui donner son avis sans retenue aucune. Elle supposa qu'elle avait peut-être dépassé « (...) *toutes les limites des bonnes manières* »¹¹⁶⁴ et lui expliqua quelle était sa destinée :

*Les lois expliquent, et par là l'esprit de l'amour et de l'honneur, de conserver le véritable porteur de l'Etat, cela me semble la grande destinée de quelqu'un comme toi, par lequel le ciel prévoit un effet anobli dans les agissements des hommes ; et ce qui ne lui correspond pas, ne me semble pas digne.*¹¹⁶⁵

Bettina développa ensuite son Etat idéal : « *L'Etat ne doit pas être seulement honorable, il doit être aimable au sens le plus profond du mot* ». ¹¹⁶⁶ Bettina réclamait une certaine transparence entre le peuple et le roi, qu'elle ne voyait pas avec les conseillers actuels : « *La pureté de l'intention, une confiance indissoluble en Dieu doit disperser toute mauvaise politique, tel le bon grain* ». ¹¹⁶⁷ Bettina considérait que c'était le rôle « *des grands hommes de cultiver les nouvelles fleurs de l'Etat comme de pures constellations* ». ¹¹⁶⁸ Mais elle regrettait également que ces mêmes grands hommes n'aient pas le courage face à l'Autriche d'imposer la prestance de la Prusse et qu'ils se laissèrent finalement dicter les actions : « *On est habitué depuis longtemps à ce que la Prusse soit considérée comme le premier Etat allemand, et que les autres agissent conformément à lui, et seule son indépendance doit en imposer.* » ¹¹⁶⁹

Bettina aborda ensuite un sujet qui lui tenait à cœur : toujours dire la vérité au souverain. C'était un des points principaux sur lequel Bettina accorda une grande importance dans sa relation avec Frédéric Guillaume IV. Dire la vérité au souverain constituait à ses yeux la base d'une relation de confiance et était indispensable entre un roi et son peuple. « *Je sais bien, que tu ne parlerais pas comme cela au roi.* » ¹¹⁷⁰ Bettina regrettait vivement que les souverains soient craints à tel point qu'on leur cachait la vérité. Elle en fit le reproche à Savigny, mais continua sa phrase en préférant le pronom personnel « *Vous* » qui impliquait également tous les ministres et conseillers à la cour : « *car communiquer les erreurs à un prince, qui arrivent dans son gouvernement, ou lui assigner un point de vue différent, cela serait contre la politique de la crainte, avec laquelle vous traitez les princes tels des automates* ». ¹¹⁷¹ Bettina reprochait aux conseillers de la cour de ne plus vouloir penser par peur de dire la vérité et comparait leur crainte à celle que l'on peut avoir devant un créancier, qui vient récupérer son dû : « *oui, vous n'osez pas penser et vous vous cachez derrière la vérité comme devant un créancier que l'on ne peut payer.* » ¹¹⁷² Elle reprochait que les discours adressés aux souverains n'étaient que ceux qu'ils

¹¹⁶⁴ „(...) alle Grenzen der Sittenordnung“. *Ibidem*, p. 255.

¹¹⁶⁵ „Die Gesetze erklären und hierdurch den Geist der Liebe und der Ehre, den wahren Träger des Staates, zu erhalten, das scheint mir die große Bestimmung eines solchen wie Du, durch den der Himmel eine veredlende Einwirkung in das Treiben der Menschen beabsichtigt; und was dem nicht entspricht, scheint mir unwürdig“. *Ibidem*, p. 255.

¹¹⁶⁶ „Der Staat muß nicht bloß ehrwürdig, er muß liebenswürdig im tiefsten Sinn des Wortes sein“. *Ibidem*, p. 256.

¹¹⁶⁷ „Die Reinheit der Absicht, unverbrüchliches Vertrauen in Gott muß alle falsche Politik wie Spreu verwehen“. *Ibidem*, p. 255.

¹¹⁶⁸ „die großen Männer müssen wie reine Gestirne neue Blüten aus dem Staat hervortreiben“. *Ibidem*, p. 255.

¹¹⁶⁹ „Man ist schon lange gewohnt, Preußen für den ersten deutschen Staat zu halten, und dass die andern sich nach ihm richten; und nur seine Selbständigkeit sollte imponieren“. *Ibidem*, p. 255.

¹¹⁷⁰ „Ich weiß wohl, daß Du so nicht würdest zu dem König reden“. *Ibidem*, p. 256.

¹¹⁷¹ „denn einem Fürsten die Fehler mitteilen, die in seiner Regierung vorkommen, oder ihm einen höheren Standpunkt zuweisen, das wäre wider die Politik der Ehrfurcht, mit der Ihr die Fürsten behandelt wie die Automaten, ja Ihr“. *Ibidem*, p. 256.

¹¹⁷² „ja Ihr getraut Euch selbst nicht zu denken und verbergt Euch vor der Wahrheit wie vor einem Gläubiger, den man nicht bezahlen kann“. *Ibidem*, p. 256.

aimaient entendre : « *Vous ne tenez aux princes que les discours auxquels ils ont été préparés à répondre, sans les réveiller.* »¹¹⁷³ Or Bettina souligna l'erreur d'agir ainsi. Mentir à son souverain n'était pas lui rendre service. Il avait le devoir de connaître toute la vérité. Cette situation « *confortable* » dans laquelle le souverain se trouvait était due à une erreur de jugement de la part de ses conseillers qui pensaient ne pas devoir l'importuner. Avec le terme « *automates* », on peut supposer que Bettina suspectait les conseillers du souverain de tout faire pour le maintenir dans ce rôle, une manière d'exercer un certain pouvoir sur le roi et de pouvoir ainsi le manipuler : « (...) *car la vérité les réveillerait et ils ne seraient alors plus des automates, mais des souverains autonomes.* »¹¹⁷⁴ L'analyse de Bettina va plus loin : « (...) *et l'intelligence nationale ne serait plus liée à l'infamie, mais se transformerait en intelligence mondiale, qui découle de la sagesse de Dieu.* »¹¹⁷⁵ En traitant les souverains comme des automates, les conseillers les empêchent de connaître toute la vérité.

Bettina souhaitait se détacher de Savigny et le lui dit clairement : « *Tu vois, là je suis une fois encore tout à fait différente.* »¹¹⁷⁶ Afin de lui montrer qu'il était dans l'erreur et qu'elle comprenait mieux la situation que lui, elle lui expliqua ce qu'elle ferait à sa place : « *Justement en raison de la crainte, qui vous retient de dire la vérité, je ne pourrais jamais la cacher à mon maître et souverain.* »¹¹⁷⁷ Le respect du souverain était pour Bettina une des valeurs indispensables à une bonne relation entre le roi et le peuple. Ne pas dire la vérité au souverain constituait pour Bettina « (...) *le péché de la trahison* »¹¹⁷⁸ et « *mérite la peine de mort.* »¹¹⁷⁹

Puis, Bettina prit la place d'un conseiller et décrivit ce qu'elle ferait pour le roi :

*J'allumerais pour le roi la lumière d'un Etat idéal, parce que c'est la seule chose vraie. Je le servais avec cette inspiration de toutes les forces de mon esprit et de celles de mon amour. Je lui vanterais la générosité comme seule sagesse, car d'elle provient également toute la vie de Dieu et il ne devrait pas avoir peur que le temps exige beaucoup de lui ; car la générosité est la satisfaction de toute convoitise.*¹¹⁸⁰

La générosité était également un des maîtres-mots importants dans la conduite d'un Etat. Elle poursuivit : « (...) *elle protège l'avenir déjà dans le présent, (...) elle est juste et clément, où le droit ne suffit pas* ». ¹¹⁸¹ Bettina écrivit là une véritable ode à

¹¹⁷³ „Ihr haltet den Fürsten nur die Reden, auf die sie eingerichtet sind zu antworten ohne aufzuwachen“. *Ibidem*, p. 256.

¹¹⁷⁴ „(...) denn die Wahrheit würde sie wecken, und sie wären dann keine Automaten mehr, sondern selbständige Herrscher“. *Ibidem*, p. 256.

¹¹⁷⁵ „(...) und die Staatsklugheit würde dann nicht mehr mit Niederträchtigkeit verbunden sein, sondern in Weltklugheit sich verwandeln, die aus Gottes Weisheit ausfließt“. *Ibidem*, p. 256.

¹¹⁷⁶ „Siehest Du, da bin ich auch einmal ganz anders“. *Ibidem*, p. 256.

¹¹⁷⁷ „ich würde grade aus Ehrfrucht, die Euch abhält, die Wahrheit zu sagen, sie meinem Herrn und König nimmer vorenthalten können“. *Ibidem*, p. 256.

¹¹⁷⁸ „(...) sei Sünde der Verräterei“. *Ibidem*, p. 256.

¹¹⁷⁹ „die Todesstrafe verdient“. *Ibidem*, p. 256.

¹¹⁸⁰ „Ich würde dem König das Licht anzünden eines idealistischen Staats, weil dies der einzige wahre ist, ich würde bei dieser Erleuchtung ihm dienen mit allen Kräften meines Geistes und mit denen meiner Liebe. Ich würde die Großmut als einzige Weisheit ihm anpreisen, da durch sie auch alles Leben von Gott ausgeht, und da dürfte ihm nicht bangen, dass die Zeit Gewaltiges von ihm fordere; denn in der Großmut liegt die Befriedigung alles Begehrens“. *Ibidem*, p. 257.

¹¹⁸¹ „(...) sie schützt die Zukunft schon in der Gegenwart, (...) sie ist gerecht und gnädig, wo das Recht nicht auslangt“. *Ibidem*, p. 257.

la générosité, qui, selon elle, permettait de toujours trouver une solution douce aux problèmes.

Bettina était consciente que la générosité – et elle ciblait ici Savigny – ne devait pas attendre de retour :

*Je sais bien qu'un tel comportement ne conduit pas facilement à la reconnaissance ni aux honneurs mondiaux, et que, jusqu'à ce que la pure vérité soit assimilée à toute la croyance, il doit y avoir des victimes comme cela s'est passé dans l'affaire de Hanovre.*¹¹⁸²

Bettina aurait souhaité un peu plus de courage de la part de Savigny et le lui dit : « (...) on voit bien également que ça n'est pas si dangereux. »¹¹⁸³ Et elle expliqua pourquoi :

*Car la situation de ces hommes, qui ne laissèrent aucune gêne à la pureté de leur conscience, n'est finalement pas plus mise en danger que dans la mentalité des pusillanimes ; ils n'ont fait que changer de patron, il s'appelle maintenant Dieu à la place de Ernest Auguste.*¹¹⁸⁴

Puis, Bettina reprocha à l'entourage des Grimm dont il était question de ne pas voir que ce nouveau patron les rendrait heureux et que la confiance et la vérité grandiront et remporteront la victoire face à une mauvaise politique :

*Et si le monde comprenait maintenant que ce patron les conduira malgré toutes les voix contre vers le bonheur, alors leur confiance grandira également, et ce faible germe de la vérité prendra racine, et fleurira plus vite que tout autre mauvaise politique.*¹¹⁸⁵

Bettina voyait la solution du problème des Grimm dans le rôle de l'Académie. Elle supposait une « obligation de l'Académie »¹¹⁸⁶ dont le rôle serait « (d')appuyer l'activité de l'esprit de corps et de promouvoir l'influence utile, qui garantit la diffusion de la lumière. »¹¹⁸⁷ Elle insistait sur l'importance des travaux des Grimm pour l'avenir « (...) qu'aucun esprit dans des siècles ne peut mieux promouvoir que le leur. »¹¹⁸⁸

Puis, Bettina quitta le sujet politique pour reparler de la force du vent, qui tentait « (...) devant mes yeux (d')arracher les tuiles du toit de la grange, les tuiles volent au travers des fenêtres de notre vieille dépendance ». ¹¹⁸⁹ La description se poursuivait et

¹¹⁸² „Ich weiß wohl, daß ein solches Verfahren nicht leicht zur Anerkenntnis führt noch zu weltlichen Ehren, und daß, bis die reine Wahrheit mit vollem Glauben aufgenommen werde, manche Opfer gebracht werden müssen, wie das sich in der hannövrischen Sache auswirkt“. *Ibidem*, p. 257.

¹¹⁸³ „(...) allein man sieht doch auch, daß es nicht so gefährlich ist“. *Ibidem*, p. 257.

¹¹⁸⁴ „Denn die Lage jener Männer, die der Keuschheit ihres Gewissens keinen Zwang antun ließen, ist am Ende nicht gefährdet als bloß in der Gesinnung der Kleinmütigen; sie haben bloß den Schutzpatron gewechselt, der heißt jetzt Gott statt Ernst August“. *Ibidem*, p. 257.

¹¹⁸⁵ „Und wenn die Welt erst einsehen wird, dass dieser Schutzpatron trotz allem Gegenstemmen glücklich leiten werden, so wird ihr Vertrauen auch wachsen, und dieser geringe Keim der Wahrheit wird Wurzel fassen, dass er schneller in Blüte komme wie jede falsche Politik“. *Ibidem*, p. 257.

¹¹⁸⁶ „Verpflichtung der Akademie“. *Ibidem*, p. 257.

¹¹⁸⁷ „die Tätigkeit des Gemeingeistes zu stützen und den nützlichen Einfluß befördern, den die Verbreitung des Lichts gewährt“. *Ibidem*, p. 257.

¹¹⁸⁸ „was in Jahrhunderten durch keinen bessern Geist könnte gefördert werden als durch den seinen“. *Ibidem*, p. 258.

¹¹⁸⁹ „(...) vor meinen Augen das Dach abzudecken von der Scheune, die Ziegel fliegen von unserem alten Gemäuer hinüber durch die Fenster im Wirtschaftsgebäude“. *Ibidem*, p. 258.

Armgarth se mit à chanter. Cette description prit un ton très poétique et Bettina avoua : « (...) *cela me plaît finalement beaucoup ici* »¹¹⁹⁰ et répéta qu'ils se sentaient bien : « *où tout confort me fait défaut* »¹¹⁹¹ et que les enfants étaient heureux : « *Les enfants sont si joyeux ici* ». ¹¹⁹² Bettina qui se plaignait de la solitude à la campagne semblait finalement avoir trouvé de la compagnie : « *Nous avons aussi de la compagnie, un petit chat gris et un grand blanc et le chien de chasse* »¹¹⁹³ sans oublier de souligner une nouvelle fois les conditions difficiles dans lesquelles ils vivaient : « *ils s'allongent sur nos pieds, quand nous avons froid.* »¹¹⁹⁴

Les propos de Bettina sont déconcertants, déroutants : elle se plaint, ressasse par des descriptions tout ce qui manque à Bärwalde, puis semble trouver une certaine poésie à sa condition : « *Ce sera un superbe hiver* »¹¹⁹⁵ ou bien « *Gisel a fait cuire aujourd'hui huit pommes – il se passe vraiment quelque chose à chaque instant.* »¹¹⁹⁶ Elle semblait vouloir donner l'impression de se contenter finalement de ce qu'elle avait, mais envoyait sans cesse le message à Savigny : « *fais en sorte que nous sortions d'ici !* » En insistant sur les enfants, elle en appelait à son rôle de tuteur des enfants et espérait qu'il saurait faire le nécessaire pour leur préparer un meilleur avenir à Berlin que Bärwalde ne pouvait leur procurer.

Enfin, Bettina termina cette longue lettre par la supposition que Savigny ne souhaiterait plus la voir après tant de reproches. C'est la raison pour laquelle « *je ne voulais pas économiser de papier et voulais vraiment me rassasier une dernière fois par l'écriture.* »¹¹⁹⁷ Et Bettina signa par ses mots quelque peu provocants : « *dévouée comme je suis, à la vie, à la mort. Bettine.* »¹¹⁹⁸

On retiendra de cette très longue lettre plusieurs points. Tout d'abord, Bettina écrit un plaidoyer pour les frères Grimm et attaque tous ceux qui auraient dû à ses yeux les défendre, Savigny, ou auraient agi contre eux, Lachmann. Elle établit souvent des parallèles entre l'intégrité des Grimm et la passivité de Savigny ou la malhonnêteté de Lachmann. Cet effet de style permet de mettre en valeur les uns au détriment des autres. De plus, elle se sert de sa parenté avec Savigny pour le sermonner. Là aussi, elle établit un parallèle entre sa personnalité dans le passé et celle du présent. Elle lui montre des changements d'attitude, des pertes de caractère et souligne qu'elle préférerait sa personnalité du passé, plus honnête et intègre à ses yeux. De par leur proximité parentale, elle tente de le convaincre qu'il ne peut se dérober à son jugement car elle le connaît très bien en privé. Là aussi, elle émet une comparaison entre la personne publique que représente le juriste et la personne privée qui l'a tant aidée lorsqu'elle était jeune. Elle le qualifie de mentor pour elle et les Grimm, et s'interroge sur le changement intervenu.

Enfin, Bettina élève la fonction de Savigny à la cour à un rôle exemplaire d'intégrité vis-à-vis du souverain, à une mission qui consiste à ne rien cacher à ce dernier. Elle critique alors le rôle des conseillers qui, au lieu d'éclairer le roi et l'aider ainsi à mieux

¹¹⁹⁰ „(...) es gefällt mir doch sehr gut hier“. *Ibidem*, p. 258.

¹¹⁹¹ „wo mirs an aller Bequemlichkeit gebricht“. *Ibidem*, p. 258.

¹¹⁹² „Die Kinder sind so vergnügt hier“. *Ibidem*, p. 258.

¹¹⁹³ „Wir haben auch Gesellschaft, eine kleine graue Katze und eine große weiße und der Jagdhund“. *Ibidem*, p. 259.

¹¹⁹⁴ „die legen sich auf unsre Füß, wenn wir kalt haben“. *Ibidem*, p. 259.

¹¹⁹⁵ „Ein superber Winter wirds sein“. *Ibidem*, p. 259.

¹¹⁹⁶ „heut hat die Gisel acht Äpfel gebraten – wahrlich es passiert alle Augenblick was“. *Ibidem*, p. 259.

¹¹⁹⁷ „ich kein Papier sparen (wollte) und mich zum letzten Mal recht satt schreiben“. *Ibidem*, p. 259.

¹¹⁹⁸ „Dein wie ich bin auf Leben und Tod. Bettine“. *Ibidem*, p. 259.

régner, s'en tiennent finalement à élever un mur autour de lui avec pour objectif de le ménager. Bettina considère qu'ils défendent ainsi leur intérêt particulier au profit des intérêts du peuple et critique cette attitude. Elle explique ensuite ce qu'elle ferait si elle était à la place de ces conseillers dont le comportement se traduit à ses yeux par un manquement à leur devoir vis-à-vis du roi et vis-à-vis du peuple.

CHAPITRE IV : LA QUÊTE D'INFORMATIONS ET SES CHAMPS D'EXPÉRIMENTATION

Comme le souligne Ursula Püschel : « *Une correspondance est habituellement l'affaire de deux personnes, pas celle-ci.* »¹¹⁹⁹ Si les correspondances sont adressées à des personnes différentes, ses ouvrages, en revanche, sont tous adressés au souverain.

La recherche de matériel

Qu'il s'agisse de *Dies Buch gehört dem König*, *Das Armenbuch* ou de la *Polenbroschüre*, Bettina travaillait sur la base de divers éléments de réflexion tels que ses échanges d'idées dans ses correspondances, les discussions enflammées dans son salon et les données de terrain. A la source de tous ses travaux, il y avait tout d'abord une longue réflexion qui avait mûrie au fil du temps, alimentée par des lectures, des rencontres, des échanges. Ainsi, dans le cas de la brochure sur la Pologne, plusieurs écrits anonymes, mais également d'auteurs connus avaient attiré l'attention de Bettina. Georg Herwegh, dont Emma était amie avec Emilia Sczaniecka,¹²⁰⁰ combattante pour la liberté polonaise, avait publié en 1846 deux poèmes : *Für Polen*¹²⁰¹ et *Polen und Europa*.¹²⁰² Deux ans plus tard, il publiait un appel aux émigrants polonais de Paris *Aus dem Aufruf an die polnischen Demokraten in Paris*. Roman Polsakiewicz¹²⁰³ nous livre, grâce à ses recherches sur Bettina von Arnim et Julia Molinska-Woykowska,¹²⁰⁴ des éléments intéressants sur la *Polenbroschüre*. D'après ses recherches, la connaissance approfondie de Bettina sur la cause polonaise « *provenait de plusieurs sources.* »¹²⁰⁵ La rencontre des deux femmes a permis à Bettina d'obtenir du matériel de source sûre et de pouvoir être aidée dans sa démarche :

*La contribution matérielle et spirituelle de la femme de lettres polonaise à la brochure de Bettina était incontestable. Elle accompagna sa réalisation de début septembre 1848 à la mi-octobre 1848 et soutint son travail par des remarques, des envois d'extraits de ses mémoires et d'autres documentations. (...) Woykowska planifiait une traduction du pamphlet en français.*¹²⁰⁶

Ajouté à cette contribution polonaise, Bettina se servit également de matériel en langue allemande :

Vint s'ajouter toute une série de rapports en langue allemande dont les auteurs étaient, en grande partie, des témoins des événements décrits. La

¹¹⁹⁹ „Ein Briefwechsel ist gewöhnlich eine Angelegenheit von Zweien, dieser nicht.“ *Die Welt umwälzen, Band 1*, o.c., p. 13.

¹²⁰⁰ (1804-1896).

¹²⁰¹ *Ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte der „Polenbroschüre“*, o.c., p. 173.

¹²⁰² *Ibidem*, p. 173.

¹²⁰³ (1951-2005), germaniste et traducteur.

¹²⁰⁴ (1816-1851).

¹²⁰⁵ „setzte sich aus mehreren Quellen zusammen.“ *Ibidem*, p. 173.

¹²⁰⁶ „Der materielle und geistige Beitrag der polnischen Schriftstellerin zu Bettinas Broschüre war unbestritten. Sie begleitete ihre Entstehung von Anfang September 1848 bis Mitte Oktober 1848 und unterstützte die Arbeit Bettinas durch Anregungen, Sendungen von Auszügen aus ihren Memoiren und anderen Quellenmaterialien. (...) Woykowska plante eine Übersetzung der Streitschrift ins Französische.“ „*Der Geist muß Freiheit genießen...!*“, o.c., p. 237.

*situation politique de la Pologne était donc relativement claire pour le public allemand intéressé.*¹²⁰⁷

Bettina disposait de nombreuses sources pour s'informer. Lorsque le soulèvement national polonais éclata à Varsovie le 29 novembre 1830 contre la suprématie des Russes, « (...) *le salon de Rahel et Karl August Varnhagen von Ense à Berlin fut le lieu de rencontre des sympathisants polonais* ». ¹²⁰⁸ Bettina avait reçu là aussi des informations de sources sûres relatives à la Pologne :

*A côté de la lecture des journaux, des relations avec des personnalités aux tendances démocratiques, mais également avec les membres du gouvernement et en montant jusqu'au roi, il y avait à cette époque des écrits qui circulaient et qui informaient sur les événements dans le grand-duché de Poznan, et dont elle avait pris connaissance. Un exemplaire (lacunaire dans son état actuel) de la brochure sur la Pologne de Ludwig Königk,¹²⁰⁹ que Bettina a lu, se trouve dans les archives de Weimar consacrées à Bettina von Arnim. La notice apposée dans la marge, de sa main, prouve qu'elle a utilisé cette brochure comme source d'inspiration et d'informations pour sa propre brochure. La notice dans la marge ne contient certes aucune formulation qui figurera ensuite dans le texte de sa brochure, cependant l'auteur souligne l'idée de conserver la langue nationale, qui apparaîtra dans le texte de sa brochure sur la Pologne. La forte impulsion pour la rédaction d'un appel au profit des Polonais opprimés et trompés devrait cependant être attribuée à sa relation avec l'écrivain polonais aux tendances patriotiques, Julia Molinska-Woykowska. Cette dernière était une démocrate radicale, qui s'engageait toujours ouvertement et sans compromis dans ses livres et ses articles de journaux pour l'indépendance de la Pologne et contre les autorités prussiennes.*¹²¹⁰

Bettina utilisait également la presse, non seulement pour obtenir des informations sur la Pologne, mais aussi comme dans le cadre du *Armenbuch*, où elle avait écrit des articles et les avait fait publier par ses amis dans différents journaux. Nous avons précédemment signalé qu'elle l'avait fait en particulier dans le *Allgemeine Augsburger Zeitung* et nous reviendrons plus loin sur ce lien à la presse. Une fois de

¹²⁰⁷ „Es kam eine Reihe von Berichten in deutscher Sprache hinzu, deren Autoren zum größten Teil Augenzeugen der geschilderten Ereignisse waren. Dem interessierten deutschen Publikum war also die politische Lage Polens einigermaßen klar.“ *Ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte der „Polenbrochure“*, o.c., p. 173.

¹²⁰⁸ „(...) der Salon von Rahel und Karl August Varnhagen von Ense in Berlin wurde zum Treffpunkt der polenfreundlich Gesonnenen“ *Bettine von Arnim, Briefe und Werke, Politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 1199.

¹²⁰⁹ „Gerechtigkeit für Polen. Sendschreiben an E. M. Arndt, als Entgegnung auf ein fliegendes Blatt: „Polenlärm und Polenbegeisterung“, Frankfurt/Main. 1848. *Ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte der „Polenbrochure“*, o.c., p. 173.

¹²¹⁰ „Neben der Zeitungslektüre, dem Verkehr mit demokratisch gesinnten Persönlichkeiten, aber auch den Regierungsmitgliedern bis zum König hinauf, sind es die damals im Umlauf befindlichen Schriften über die Ereignisse im Großherzogtum Posen, die sie zur Kenntnis genommen hat. In dem Weimarer Bettina von Arnim-Archiv befindet sich ein (nicht mehr komplettes) Exemplar einer Polenbrochure von Ludwig Königk (Gerechtigkeit für Polen. Sendschreiben an E. M. Arndt, als Entgegnung auf ein fliegendes Blatt: „Polenlärm und Polenbegeisterung“, Frankfurt a.M. 1848), die Bettina gelesen hat. Die von ihrer Hand stammende Randnotiz lässt erkennen, dass sie diese Broschüre als Anregung und als Quellenmaterial für die eigene benutzt hat. So enthält diese Randnotiz zwar keine Vorformulierung des Textes ihrer Broschüre, die Autorin hebt jedoch darin den Gedanken der Bewahrung der Nationalsprache hervor, der im Text ihrer Polenschrift zum Ausdruck kommt. Den stärksten Impuls für die Abfassung eines Appells zugunsten der unterdrückten und betrogenen Polen dürfte jedoch die Bekanntschaft mit der patriotisch gesinnten polnischen Schriftstellerin Julia Molinska-Woykowska verliehen haben. Sie war eine radikale Demokratin, die in ihren Büchern und Zeitungsbeiträgen stets offen und kompromisslos für die Unabhängigkeit Polens und gegen die preußischen Behörden auftrat.“ *Ibidem*, p. 173.

plus, sa correspondance se situe dans ce contexte (diplomatique, politique et social à la fois) à l'interface du privé et du public. La presse lui servait d'écho de sa pensée.

Outre leur fonction intrinsèque de communication, ses courriers servaient également à obtenir des informations. Une de ses méthodes principales pour atteindre cet objectif était de cibler plusieurs audiences dans ses écrits.

*Von Arnim utilisait ses correspondances, les développant souvent simultanément avec ses textes, comme un espace pour expérimenter ses idées en présence de leurs destinataires envisagés. Si, par exemple, son partenaire répondait bien à une idée, comme Charles du Wurtemberg le fit avec sa critique des ministres prussiens, elle se réfère discrètement à la discussion dans son texte, en créant ainsi un dialogue initié au sein du texte publié. D'un autre côté, si elle sentait que la réponse du correspondant n'était pas adéquate, comme celle de Frédéric Guillaume IV concernant son conseil d'intégrer les jeunes intellectuels dans son gouvernement, elle essayait de représenter son argument dans son texte pour souligner plus tard son point de vue.*¹²¹¹

Une autre source d'informations était tout simplement la lecture de la presse. Ainsi dans le procès des Polonais pour lequel nous ne pouvons pas affirmer que Bettina a participer aux audiences. Par contre, nous pouvons affirmer, et nous l'avons vu au cours de ce travail, que Bettina était très bien informée des événements du moment. Dans le cadre du procès des Polonais, celui-ci fut suivi par Gustav Julius, rédacteur en chef du journal berlinois *Zeitungs-Halle*, qui « (...) communiquait régulièrement en détail sur chaque jour d'audience du procès et rassemblait ses rapports après conclusion dans une documentation qui rendait accessible au public jusque dans le détail le cours des négociations. »¹²¹²

Transgression des frontières de l'intime

En règle générale, les lettres privées se caractérisent par le fait qu'elles sont adressées à des destinataires identifiables et elles ne sont pas écrites dans la perspective d'une publication. Dans le cas de Bettina, c'est différent. Ses lettres faisaient souvent l'objet de diffusion.¹²¹³ Car Bettina von Arnim se servait de ses lettres comme d'un outil de pression qui pouvaient avoir plusieurs fonctions selon l'objectif à atteindre. W. Bunzel a fait une analyse critique de la fonction de ses lettres

¹²¹¹ "Von Arnim used these correspondences, often developing them simultaneously with her texts, as a space to experiment with her ideas in the presence of their intended recipients. If, for example, her partner responded well to an idea, as Karl of Wurttemberg did to her criticism of Prussian ministers, she might discreetly refer to this discussion in her text, thus creating an insider's dialogue within the published text. On the other hand, if she felt that a correspondent's response was inadequate, such as Friedrich Wilhelm IV's disregard of her advice to incorporate the young intellectuals into his government, she might try to restate her argument in her text to further emphasize her point." In Hallihan, Kathleen M., *The literary politics of Bettina von Arnim from 1830 to 1852*, Dissertation, Presented in Partial Fulfilment of the Requirements for the Degree Doctor of Philosophy in the Graduate School of The Ohio State University, 2005, p. 4.

<http://www.ohiolink.edu/etd/send-pdf.cgi?osu1116600876>

¹²¹² „(...) berichtete regelmäßig ausführlich über jeden einzelnen Verhandlungstag des Prozesses und faßte diese Berichte nach dessen Abschluß zu einer Dokumentation zusammen, die den Gang der Verhandlungen der Öffentlichkeit bis ins Detail zugänglich machte.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, Politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 1204.

¹²¹³ Cf. *Ver-Öffentlichung des Private*, o.c.

et en distingue trois.¹²¹⁴ La première, « la diffusion ciblée », ¹²¹⁵ la deuxième « la publication lancée », ¹²¹⁶ la troisième « l'exploitation publicitaire de lettres (privées) ». ¹²¹⁷ W. Bunzel remarque que, de manière générale : « (...) Bettine von Arnim n'avait aucun scrupule à lier la publication de lettres – même juste planifiée – avec des objectifs tactiques concrets. Un des motifs les plus fréquents était de nature caritative. » ¹²¹⁸ Parmi les exemples donnés par W. Bunzel, nous en retiendrons quelques-uns, en relation directe avec notre travail de recherche.

La première, la diffusion ciblée consistait à annoncer la publication prochaine de correspondances. Dans son engagement pour les Grimm, Bettina avait ainsi émis l'idée de publier ses correspondances avec ses jeunes admirateurs, P. Hössli, ¹²¹⁹ J. Döring ¹²²⁰ et P. Nathusius, ¹²²¹ « pour aider le Leipziger Verein ». ¹²²² Ce comité de soutien ¹²²³ avait été fondé à la suite de l'« Appel à toutes les personnes bien intentionnées de notre patrie allemande » ¹²²⁴ et son objectif était double :

(...) s'engager de manière prophylactique en faisant un don qui ne servirait pas seulement à soutenir financièrement les Sept de Göttingen, mais serait en même temps utile pour manifester la cohésion patriotique. Cet appel fut bientôt imprimé en titre de nombreuses souscriptions et diffusé dans toute l'Allemagne et même dans les Etats limitrophes. ¹²²⁵

En annonçant cette future publication ainsi que le versement de cet argent au « Leipziger Verein », l'intention de Bettina était de participer de manière active à une telle action avec là aussi un double objectif : soutenir le comité dans sa démarche et faire pression sur le nouveau roi, comme deux courriers le prouvent : le premier à J. Döring, « si en effet le roi n'engage pas les Grimm », ¹²²⁶ le second à Ph. Nathusius :

D'ici peu, il y en a deux qui vont se disputer les G.(rimms), je serai l'un d'entre eux ! Cela dépendra de celui qui les conquerra, si c'est celui-là ! (c'est-à-dire Frédéric Guillaume IV), j'aurai les honneurs, si c'est moi, j'en aurai doublement les honneurs, mais j'aurai aussi des soucis que je saurai maîtriser. (...) On m'a remis des correspondances, pour que je dépouille tout ce qui appartient au monde et que je complète. (...) Oui, cela dépend du destin des deux frères,

¹²¹⁴ *Ibidem*, p. 77.

¹²¹⁵ „die gezielte Weiterbreitung“, *Ibidem*, p. 77.

¹²¹⁶ „die lancierte Publikation“, *Ibidem*, p. 77.

¹²¹⁷ „die publizistische Verwertung von (Privat-)Briefen“, *Ibidem*, p. 77.

¹²¹⁸ „(...) hegte Bettine von Arnim niemals Bedenken, die Veröffentlichung von Briefen – selbst wenn sie nur geplant war – mit konkreten taktischen Zielen zu verknüpfen. Eines ihrer häufigsten Motive war dabei karitativer Art“. *Ibidem*, p. 74.

¹²¹⁹ Kurt Wanner, *Ist dir bange vor meiner Liebe?: Briefe an Philipp Hössli, nebst dessen Gegenbriefen und Tagebuchnotizen / Bettina von Arnim*, Insel Verlag, Frankfurt/Main, 1996.

¹²²⁰ Werner Vordtriede, *Bettinas Briefe an Julius Döring*, in: Jahrbuch des Freien Deutschen Hochstifts, Frankfurt (Main) 1964, p. 343-365.

¹²²¹ Bettina von Arnim, *Ilius Pamphilus und die Ambrosia* (Briefe), Arnims Verlag, Berlin, 1847/48.

¹²²² „zum behuf des Leipziger Vereins“ *Bettina von Arnims Briefe an Julius Döring*, o.c., p. 341-488, ici. p. 477.

¹²²³ Cf. *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 58-59.

¹²²⁴ „Aufruf an alle Wohlgesinnten unseres deutschen Vaterlandes“, *Friedrich Christoph Dahlmann. Eine Biographie*, o.c., p. 224.

¹²²⁵ (...) sich prophylaktisch mit einer Spende nicht nur für die finanzielle Unterstützung der Göttinger Sieben einzusetzen, sondern damit gleichzeitig auch den vaterländischen Zusammenhalt zu bekunden. Der Aufruf wurde bald darauf als Kopf von zahlreichen Zeichnungslisten gedruckt und über ganz Deutschland und selbst in benachbarten Staaten verteilt.“ *Ibidem*, p. 224.

¹²²⁶ „wenn nemlich der König die Grimms nicht anstellt“ *Bettina von Arnims Briefe an Julius Döring*, o.c., p. 477, in: *Ver-Öffentlichung des Privaten*, o.c., p. 75.

*que je mette en application cette idée, si le roi ne se décide pas à les appeler publiquement et honorablement, alors ils m'appartiennent ; et je publierai le livre pour leur bien.*¹²²⁷

Bettina agit de la même façon dans les années 1846-48 pour la vente des livres de la bibliothèque de Hoffmann von Fallersleben.¹²²⁸ Lorsque ce dernier perdit son poste de professeur en 1842, il ne put publier ses écrits censurés. Dans l'obligation de vendre sa collection de livres et de manuscrits, il en demanda 1.700 rixdales au roi, ce qui est estimé avoir été un prix raisonnable, mais que le roi pourtant rabaisa à 1.000 rixdales. Lorsque Nathusius lui demanda de l'aide pour Hoffmann von Fallersleben, Bettina rendit publique son intention de publier ses lettres de 1837 à 1841 avec Nathusius, afin de financer la bibliothèque. Elle écrivit une lettre¹²²⁹ en se faisant passer pour un intermédiaire et on pouvait lire le 10 décembre 1846 dans le *Kölner Blatt* :

*Une de nos personnalités littéraires les plus populaires veut s'occuper de la bibliothèque mise sur le marché ; grâce à la vente d'un livre, elle pense conserver toute la collection à son propriétaire. „Dieses Buch gehört Hoffmann von Fallersleben im eigentlichsten Sinne.“ (...) Des souscriptions de l'actuelle v. Arnims'schen Verlags-Expedition sont acceptées, et si nous sommes bien informés, il n'y aura pas plus de tirages imprimés de l'œuvre que de commandes passées.*¹²³⁰

Comme le souligne très justement W. Bunzel, « rien que l'annonce de la publication de matériel épistolaire pouvait provoquer une pression politique. »¹²³¹

*La stratégie de Bettine, de récolter de cette manière la somme nécessaire au maintien de la bibliothèque de Hoffmann von Fallersleben, se réalisa. Peu après la parution de 'Ilius Pamphilus und die Ambrosia'¹²³², quelque 1.200 exemplaires de l'œuvre étaient vendus, elle put ainsi laisser entrevoir au collectionneur de livres la somme de 2000 rixdales.*¹²³³

¹²²⁷ „In kurzem werden zwei sich um die G.(rimms) streiten, davon ist einer ich! Es kommt darauf an, wer sie erobern wird, ist es jener! (d.h. Friedrich Wilhelm IV.) so gereicht es mir zum Ruhm, bin ich's, so gereicht mir's doppelt zum Ruhm, aber auch zur Sorge, der ich gewachsen bin. (...) Korrespondenzen sind mir übergeben, um das der Welt zugehörige daraus auszuziehen und zu vervollständigen. (...) Ja, es hängt mit dem Geschick der beiden Brüder zusammen, dass ich diesen Gedanken durchführe, so wie der König sich nicht entschließt, sie öffentlich und ehrenvoll herbeizurufen, so gehören sie mein ; und ich gebe das Buch zu ihrem Besten“. *Ibidem*, p. 75.

¹²²⁸ Bernt Ture von Zur Mühlen, *Hoffmann von Fallersleben, Biographie*, Wallstein, Göttingen, 2010.

¹²²⁹ Selon les sources de Wolfgang Bunzel, cette lettre n'a jamais été retrouvée. Cf. *Ver-Öffentlichung des Privaten*, o.c., p. 76.

¹²³⁰ „Eine unserer gefeiertsten literarischen Größen will sich der auf den Markt gebrachten Bibliothek annehmen; durch den Verkauf eines Buches denkt sie die ganze Sammlung ihrem Besitzer zu erhalten. „Dieses Buch gehört Hoffmann von Fallersleben im eigentlichsten Sinne.“ (...) Es werden Subscriptionen von der hiesigen v. Arnims'schen Verlags-Expedition angenommen werden; sind wir recht unterrichtet, so würden nur so viel Abzüge von dem Werke gemacht werden, als Bestellungen eingelaufen sind.“ Zitiert nach Heinz Härtl, *Publizistische Beiträge Bettina von Arnims 1844-1848*. – In: Schnittpunkt Romantik. Text- und Quellenstudien zur Literatur des 19. Jahrhunderts. Festschrift für Sibylle von Steinsdorff, hrsg. von Wolfgang Bunzel, Konrad Feilchenfeldt und Walter Schmitz, Tübingen, 1997, pp. 237-256, ici p. 249, in: *Ver-Öffentlichung des Privaten*, o.c., p. 77.

¹²³¹ „schon die Ankündigung, Briefmaterial zu publizieren, politischen Druck erzeugen kann.“ *Ibidem*, p. 77.

¹²³² Arnim, Bettina von, *Ilius Pamphilus und die Ambrosia* (Briefe), Arnims Verlag, Berlin, 1847/48.

¹²³³ „Bettines Strategie, auf diese Weise die nötige Summe zum Erhalt von Hoffmann von Fallerslebens Bibliothek zusammenzubringen, ging auf. Bereits kurz nach Erscheinen von *Ilius Pamphilus und die Ambrosia* waren 1200 Exemplare des Werks verkauft, so dass sie dem Büchersammler die Summe von 2000 Reichstalern in Aussicht stellen konnte“. *Ibidem*, p. 77.

Dans sa lettre-fleuve adressée à Savigny, Bettina avait également annoncé son éventuelle intention de publier ses lettres. La fonction de cette intention était de l'obliger à réagir en brandissant une telle menace. Bettina l'avait en effet informé de façon provocante de son intention de publier les lettres qu'elle conservait : « *Je n'aurais, par exemple, qu'à imprimer toutes les lettres que j'ai écrites aux Grimm et sur les Grimm, et pourrais ainsi aussitôt subvenir à mes besoins pour plusieurs années.* »¹²³⁴ La valeur d'une telle publication exagérât peut-être le montant qu'elle aurait pu en obtenir, mais cela lui importait peu car ce n'était pas son objectif premier. Il lui importait bien plus de faire pression sur Savigny. Et ce dernier, blessé par l'attitude de Bettina, mais conscient du danger de la publication des courriers de sa belle-sœur, lui en fit la remarque dans sa réponse du 24 novembre 1839. D'un courrier privé, la lettre de Bettina prenait le statut d'un courrier public, pouvant compromettre l'amitié liant les frères Grimm à Savigny. C'est ce que ce dernier souligna dans sa lettre : « (...) *ce dont on parle de cœur à cœur, (l'est) maintenant de cœur au public.* »¹²³⁵

La deuxième rubrique retenue par W. Bunzel est « la publication lancée ». Un exemple caractéristique de cette publication lancée est donné par la lettre de Bettina adressée à son beau-frère Savigny, le 4 novembre 1839. Cette lettre, au départ à caractère privé, est copiée, puis envoyée à trois autres destinataires, chacun avec un objectif bien précis :

*(...) les frères Grimm, afin qu'ils soient informés de l'engagement de Bettine, le prince héritier prussien Frédéric Guillaume, afin de l'inviter à agir comme Bettine le souhaitait, ainsi qu'à Julius Döring et Philipp Nathusius, afin de les encourager à l'honnêteté et l'intrépidité politique.*¹²³⁶

La génération de Savigny et Bettina avaient donc tiré les leçons des implications qu'avait l'émergence d'une opinion publique critique telle qu'elle s'imposait de plus en plus nettement et se manifestait chez les écrivains contestataires de la *Jeune Allemagne*. De plus, par-delà la seule actualité, il est vraisemblable que Savigny, historien du droit, ait perçu la portée durable, historique, des textes une fois imprimés, ce qui aggravait leur potentielle dangerosité. Nous renvoyons ici au germaniste Rainer Baasner qui observe, à propos de cette génération :

*Les lettres conservées modifient leur fonction. Après avoir rempli leur objectif premier, actuel, elles deviennent des documents écrits. En tant que tels, leur effet est dans de nombreux cas souvent plus grand que dans leur contexte de communication éphémère.*¹²³⁷

¹²³⁴ „Ich brauche ja nur zum Beispiel meine gesammelten Briefe, die ich über und an die Grimm geschrieben habe, drucken zu lassen, so hätt ich gleich für ein paar Jahre Lebensunterhalt gesorgt“. *Der Briefwechsel Bettines von Arnim mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 244.

¹²³⁵ „(...) was sonst von Herz zu Herz geredet wird, nun als von Herz zu Publikum“. *Ibidem*, p. 262.

¹²³⁶ „(...) die Brüder Grimm, um sie von Bettines Engagement zu unterrichten, den preußischen Kronprinzen Friedrich Wilhelm, um diesen zum Handeln in Bettines Sinne zu bewegen, sowie an Julius Döring und Philipp Nathusius, um diese zu politischer Aufrichtigkeit und Unerschrockenheit zu ermuntern“. *Ver-Öffentlichung des Privaten*, o.c., p. 78.

¹²³⁷ „Aufbewahrte Briefe verändern ihre Funktion. Nachdem sie ihren ursprünglichen, aktuellen Zweck erfüllt haben, werden sie zu schriftlichen Dokumenten. Als solche ist ihre Wirkung in vielen Fällen noch größer, als im kurzlebigen Kommunikationszusammenhang“. Rainer Baasner, *Briefkultur im 19. Jahrhundert*, Niemeyer, Tübingen, 1999, p. 28.

Dans l'affaire Spontini,¹²³⁸ Bettina avait écrit des lettres, les avait fait imprimer dans la presse, mais le destinataire auquel elle pensait n'était finalement pas le public, mais le souverain lui-même, seule personne pouvant prendre la décision de garder ou de renvoyer Spontini :

*La grande catastrophe avec Spontini au théâtre (...) commence maintenant à mijoter, les journaux français sont pleins d'articles réprobateurs et une somme colossale de courriers est arrivée jusqu'à Spontini, on voulait également faire paraître des articles dans les journaux pour sa défense, de plus en plus de voix se sont élevées pour lui. Le Baron Lauer, son juge, avait lu une de mes lettres concernant l'histoire de Spontini, il la trouva très bien écrite et se chargea de la faire envoyer au roi.*¹²³⁹

Dans un courrier du 7 mai 1841 à son fils Freimund, Bettina l'informe qu'elle a écrit l'histoire de Spontini et qu'elle a été remise au roi : « *Le baron Lauer, son juge, avait lu une de mes lettres contenant l'histoire de Spontini, il trouva sa défense perspicacement mise en lumière, ce qui l'amena à l'envoyer au roi.* »¹²⁴⁰

Dans un courrier du 19 octobre 1841, elle explique clairement que le destinataire de sa lettre était le roi : « *Même ma première lettre, mutilée et publiée seulement à moitié, fut écrite uniquement avec l'intention qu'elle soit lue par le roi et par lui seul.* »¹²⁴¹ W. Bunzel souligne la « *structure détournée* »¹²⁴² de ce genre de lettres :

*L'auteur adresse une ou plusieurs lettres à un destinataire particulier, nommé, mais cible de cette manière la diffusion de ces courriers à un destinataire inconnu, il s'ensuit un triangle communicatif, dans lequel chaque nouvelle est adressée deux fois. Ulrike Landfester parle dans ce contexte à juste titre d'un 'réseau de correspondants dans lequel une correspondance entre deux personnes est toujours également une mise en scène adressée aux autres correspondants, dont les réactions influent à leur tour sur cette mise en scène'.*¹²⁴³

Enfin, la troisième fonction des lettres de Bettina est de s'en servir pour écrire des articles dans la presse. Bettina exploite à un niveau publicitaire ses lettres privées.

¹²³⁸ Anno Mungen, *Zum Teufel mit dem Fremden, dem Italiener! Bettine von Arnims Eintreten für Gaspare Spontini*. – In: Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft 8/9. p. 141-161.

¹²³⁹ „Die große Katastrophe mit Spontini im Theater (...) fängt jetzt an zu gähnen die französischen Journale sind voll Tadlender Berichte darüber, und es sind eine Unsumme Schriften an Spontini eingegangen auch manches wollte man zu seiner Vertheidigung in die Zeitungen rücken lassen die Zensur ließ es nicht zu, unterdessen sind immer mehr Stimmen für ihn laut geworden. der Baron Lauer der sein Richter ist, hatte einen Brief von mir gelesen der Spontinis Geschichte zum Inhalt hat, fand seine Vertheidigung darin sehr scharf ins Licht gestellt, und veranlasste ihn, diesen Dem König zu schicken“ *Bettine von Arnims Briefwechsel mit ihren Söhnen*. Bd. 1: *Du bist mir Vater und Bruder und Sohn. Bettine von Arnims Briefwechsel mit ihrem Sohn Freimund*, hrsg. von Wolfgang Bunzel und Ulrike Landfester. Göttingen 1999, p. 36.

¹²⁴⁰ „Der Baron Lauer, der sein Richter ist, hatte einen Brief von mir gelesen, der Spontinis Geschichte zum Inhalt hat, fand seine Verteidigung darin sehr scharf ins Licht gestellt, und (das) veranlaßte ihn, diesen dem König zu schicken.“ *Bettina von Arnim, Werke und Briefe, Band 5, o.c.*, p. 430.

¹²⁴¹ „Auch mein erster Brief, der verstümmelt und nur halb in die Zeitung gesetzt wurde, war nur dazu geschrieben, daß ihn der König ganz und allein lese“. *Ver-Öffentlichung des Privaten, o.c.*, p. 87.

¹²⁴² „Umwegstruktur“. *Ibidem*, p. 87.

¹²⁴³ „Die Schreiberin richtet einen oder mehrere Briefe an einen bestimmten, namentlich genannten Empfänger, zielt durch die Art der Verbreitung dieser Schreiben aber auf einen ungenannten Adressaten, so dass sich ein kommunikatives Dreieck ergibt, bei dem die jeweilige Nachricht doppelt adressiert wird. Ulrike Landfester spricht in diesem Zusammenhang zu Recht von einem „Netz von Korrespondenzen, in dem ein Briefwechsel zwischen zwei Personen immer auch eine an die anderen Briefpartner adressierte Inszenierung ist, deren Reaktionen ihrerseits wieder diese Inszenierung beeinflussen“. *Ibidem*, p. 87.

Lorsqu'elle souhaitait toucher un grand nombre de destinataires, Bettina n'hésitait pas à utiliser les services des grands journaux. Ainsi le 23 mars 1838, un article intitulé « *Bettina und die Brüder Grimm* »¹²⁴⁴ fut publié dans le *Zeitung für die Elegante Welt*.¹²⁴⁵ Il s'agissait d'une lettre de Bettina adressée aux Grimm dans laquelle elle leur affirmait son soutien. Il est fort à penser que Bettina ait envoyé elle-même ce courrier au journal, qui le qualifia de « *lettre magnifique* ». ¹²⁴⁶ Le journal souligna également : « (...) *que cette lettre fait absolument partie des plus belles qu'elle n'a jamais écrites* ». ¹²⁴⁷

Une fois publiée dans le *Zeitung für die Elegante Welt*, ce courrier fut également repris en partie par K. Gutzkow le 5 janvier 1839 dans son journal *Telegraph für Deutschland*, puis dans la même version écourtée le 31 janvier 1839 dans le *Leipziger Allgemeine Zeitung*. ¹²⁴⁸ Le 5 février 1839, Bettina écrivit aux frères Grimm : « *Mon courrier qui vous était adressé a l'honneur d'être publié dans le Hamburger Zeitung, repris du Leipziger.* » ¹²⁴⁹ Bettina veut donner l'impression que ce courrier est arrivé par hasard dans les mains du journal. Le contenu politique du courrier prouve qu'il n'en est rien : « *Ici certes, tout semble vert de loin, mais ce n'est qu'un marais à la surface duquel les lenticules poussent et la politique d'Etat ultra s'engraisse telle une ribambelle de canards dans le marais.* » ¹²⁵⁰ L'effet provoqué auprès du public intellectuel ne se fit pas attendre, comme le prouve la réimpression de l'article à deux reprises.

Pour annoncer *Dies Buch gehört dem König*, elle fit de même. Le premier article placé grâce à une « *indiscrétion ciblée* » ¹²⁵¹ de son ami Moriz Carriere parut dans le quotidien *Augsburger Allgemeine Zeitung* du 12 juin 1841. Deux ans avant la parution du livre, celui-ci était ainsi déjà annoncé dans la presse et suscita une plus grande attention de ses lecteurs. En février 1842, un deuxième article parut dans le journal *Intelligenzblatt der Allgemeinen Literatur-Zeitung* : « *Un livre de Bettina sous le titre Dies Buch gehört dem König* » *va paraître très bientôt.* » ¹²⁵² Bettina alimentait en quelque sorte la curiosité de son public en le maintenant en haleine. Son réseau de correspondants lui était très utile puisqu'elle pouvait le faire intervenir le moment venu. Ainsi, lorsque la censure lui créa des ennuis lors de la publication de la *Frühlingskranz*, elle mandata A. Stahr en 1844 d'écrire un article et de le publier :

Ce que je veux, en vous expliquant cela comme ça, c'est dire qu'il n'y a rien de plus important à mes yeux que de rendre l'affaire publique par le biais des journaux le plus rapidement possible. Prenez parmi les raisons ci-dessus celles qui vous conviennent et ce qui doit être mis dans le journal. Mais ne tardez pas à le faire (...). Si vous souhaitez une autre lettre de ma part, faites

¹²⁴⁴ *Die echte Politik muß Erfinderin sein.* o.c., p. 16.

¹²⁴⁵ „Bettina et les frères Grimm“. *Ver-Öffentlichung des Privaten*, o.c., p. 83.

¹²⁴⁶ „herrlicher Brief“ in: *Zeitung für die Elegante Welt*, Leipzig, Nr. 59, 23.3.1838, p. 236.

¹²⁴⁷ „(...) daß dieser Brief unbedingt zu den schönsten gehört, die sie je geschrieben hat“ in: *Zeitung für die Elegante Welt*, Leipzig, Nr. 59, 23.3.1838, p. 236.

¹²⁴⁸ *Leipziger Allgemeine Zeitung*, Nr. 31, 31.1.1839; zit. nach: Härtl, Heinz, *Publizistische Beiträge Bettina von Arnims 1839-1840*, in: *JbFDH* 1995, p. 192-206. ici p. 195f.

¹²⁴⁹ „Mein Brief an Euch ist zu der Ehre gelangt in (der) *Hamburger Zeitung* abgedruckt zu werden von dem in der *Leipziger* abgenommen“. *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 57.

¹²⁵⁰ „Hier scheint zwar alles grün von weitem aber es ist nur Sumpf auf dem Wasserlinsen wachsen und die Ultra Staatspolitik schnappert sich wie eine Entenschar auf diesem Sumpf dick und fett.“ *Ibidem*, p. 23.

¹²⁵¹ „(...) gezielte Indiskretion“, *Selbstsorge als Staatskunst*, o.c., p. 268.

¹²⁵² „Von Bettina soll nächstens ein Buch unter dem Titel: „Dies Buch gehört dem König“ erscheinen.“ *Intelligenzblatt der Allgemeinen Literatur-Zeitung* (Nr. 5, Februar 1842, SP. 37) in: *Selbstsorge als Staatskunst*, o.c., p. 268.

*le moi savoir rapidement, de manière à ce qu'une feuille publique parle de cette affaire. Il est clair que je ne dois pas sembler y être impliquée.*¹²⁵³

Cette dernière phrase montre bien que les articles publiés dans la presse étaient discrètement mandatés par Bettina, mais qu'elle restait maîtresse de leur contenu. A. Stahr s'exécuta et un article parut le 2 juin 1844 dans le *Weser-Zeitung*. Lorsque la parution de la *Frühlingskranz* fut officiellement possible, elle réécrivit à A. Stahr le 27 juin 1844 et lui détailla toute la procédure d'autorisation de parution de son livre. Bettina souligna ce qu'elle voulait voir dans l'article :

*Je pense qu'il ne serait pas mal de publier que ce n'est pas la censure qui a autorisé cette œuvre qui ne pouvait plus être censurée à cause du nombre de feuilles, mais uniquement la grâce du roi qui n'accepte pas les chicanes exubérantes.*¹²⁵⁴

A. Stahr s'exécuta une nouvelle fois, en argumentant tel que Bettina le souhaitait. Son article parut le 13 juillet 1844 dans le *Kölnische Zeitung*. En 1852, lors de la parution de *Gespräche mit Dämonen*,¹²⁵⁵ Bettina mandata Moriz Carriere afin qu'il lui écrive une critique de son livre. Là aussi, il resta fidèle aux consignes données et fit paraître son article le 16 juin 1852 dans *Beilage der Allgemeinen Zeitung*.

Ces quelques exemples ont montré que Bettina maîtrisait parfaitement l'outil médiatique que constitue la presse et que son réseau lui était d'une grande utilité. Grâce à ses contacts dans la presse, il lui était possible de faire paraître des articles écrits de sa main, mais sans la mentionner directement, ou mandatés par elle avec livraison des arguments à insérer. Et là aussi, nous retrouvons un trait caractéristique de Bettina von Arnim : elle gérait et dirigeait toutes les publications qu'elle souhaitait voir publiées.

Utilisation pragmatique du genre épistolaire

Mise à part les trois fonctions médiatiques que nous venons de voir, d'autres peuvent également être décelées. Ainsi, une autre fonction de ses lettres consistait à tester une idée auprès de quelqu'un. Le premier courrier présentant sa conception de l'Etat¹²⁵⁶ fut écrit trois mois après l'intronisation du nouveau roi :

(elle) envoya (...) à Frédéric Guillaume IV en septembre 1840 un courrier de Dahlmann, dans lequel il prend position sur les événements politiques en Prusse, et sa réponse à elle. Ces lignes esquissent parfaitement la conception de l'Etat de Bettina et ses points de vue sur le devoir d'un dirigeant idéal (...).

¹²⁵³ „Was ich damit will daß ich Ihnen dies so auseinander setze, es liegt mir an nichts mehr als daß die Sache so schnell als möglich bekannt werde durch die Zeitungen. Nehmen Sie aus obigen Gründen was Ihnen passend deucht und was in die Zeitung zu bringen ist. Aber versäumen Sie es nicht (...).“ *Ver-Öffentlichung des Privaten, o.c., p. 89.*

(...) Wollen Sie noch einen Brief von mir, so lassen Sie mich bald erfahren, dass ein öffentliches Blatt über diese Sache spricht. Natürlich darf ich keinen Antheil daran zu haben scheinen“. *Bettine von Arnim und Friedrich Wilhelm IV. Ungedruckte Briefe und Aktenstücke, p. 61-63. In: Ver-Öffentlichung des Privaten, o.c.*

¹²⁵⁴ „Ich glaube es würde nicht übel thun wenn man in der Zeitung anbrächte Nicht die Censur habe dies Werk befreit, das über die Bogenzahl hinaus nicht mehr censirt dürfte werden sondern lediglich die Gnade des Königs der keine übermüthige Chicanen dulde.“ *Ibidem, p. 67. In: Ver-Öffentlichung des Privaten, o.c.*

¹²⁵⁵ Arnim, Bettina von, *Gespräche mit Dämonen. Des Königsbuches zweiter Band*, Arnims Verlag, Berlin, 1852.

¹²⁵⁶ Lettre du 8 septembre 1840, *Die Welt umwälzen, Band 1, o.c., p.66.*

*Le courrier est en quelque sorte le 'premier courrier adressé au roi sur ses devoirs en tant que dirigeant'.*¹²⁵⁷

Bettina, dont le courrier « (...) *contient déjà des structures du Königsbuch* »¹²⁵⁸ lui permet d'aborder le sujet en douceur et d'attendre la réaction de Frédéric Guillaume IV. Cette lettre avait par conséquent également pour fonction d'amener le sujet sans sembler lui accorder trop d'importance. De cette manière, l'idée du *Königsbuch* allait mûrir quelque trois années durant dans l'esprit de Bettina avant d'être publié.

Une autre fonction que Bettina attribuait à ses lettres était celle de la preuve formelle. Bettina conservait une trace de ses démarches écrites et n'hésitait pas à y revenir, en recopiant ses courriers, même longs, afin de justifier ses actions. Dans sa démarche de réhabilitation des frères Grimm, elle leur écrit le 12 avril 1840 qu'elle vient d'envoyer ce même jour une lettre au roi : « *Je vous envoie ici la copie de mon courrier que j'ai écrite aujourd'hui au prince héritier.* »¹²⁵⁹

La lettre pouvait également faire partie d'une stratégie d'influence. Ainsi, dans son courrier du 4 novembre 1839 à Savigny, elle l'informe qu'elle a pris contact avec la femme du prince électeur, Auguste,¹²⁶⁰ une des sœurs du roi de Prusse, Frédéric Guillaume III : « (...) *et j'ai parlé de manière intensive avec elle des Grimm.* »¹²⁶¹ L'adjectif utilisé « *intensive* » a pour objectif de souligner l'importance que Bettina accorde à cette affaire et qu'elle a trouvé en la personne d'Auguste un partenaire soucieux de trouver une solution pour les frères Grimm. Le lecteur comprend au détour le pic lancé à Savigny ; c'est donc un reproche indirect qu'elle lui adresse. L'interlocuteur choisi par Bettina est significatif de sa volonté de résoudre le problème des Grimm, puisqu'il s'agit de la fille de Frédéric Guillaume II, frère du roi de Prusse, que Bettina tente de convaincre. Bettina a ses contacts à la cour et elle tient à le faire savoir à Savigny, qui pourrait douter de l'efficacité de ses démarches.

Les correspondances de Bettina servaient également à partager et communiquer les rencontres qu'elle avait faites. Varnhagen von Ense nota le 10 octobre 1841 qu'elle avait rencontré B. Bauer : « *Madame von Arnim (...) me parla avec une vive joie de Bruno Bauer.* »¹²⁶² Elle raconta également à son fils Friedmund dans un courrier du 27 octobre 1841 et dans un autre à B. Oppenheim¹²⁶³ « *de cette connaissance réjouissante et fascinante.* »¹²⁶⁴ L'enthousiasme de Bettina pour une rencontre pouvait se traduire par la rédaction de deux courriers la mentionnant. Ses

¹²⁵⁷ „(...) schickte sie Friedrich Wilhelm IV. im September 1840 ein Schreiben Dahlmanns, in der er zu den politischen Zuständen in Preußen Stellung nimmt, und ihre Antwort darauf. Diese Zeilen skizzieren deutlich Bettinas Staatsauffassung und ihre Ansichten über die Aufgabe eines idealen Herrschers (p. 889, 25-891, 15). Das Schreiben ist gewissermaßen der „erste Brief an den König über seine Aufgaben als Herrscher“ (Püschel, „Bettina von Arnim und Frédéric Guillaume IV“, in: *internationales Jahrbuch der Bettina von Arnim Gesellschaft, JbBvA* 3.p. 100 in: *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3, o.c., p. 715.*

¹²⁵⁸ „(...) enthält bereits Strukturen und Argumente des Königsbuches“ *Ibidem*, p. 715.

¹²⁵⁹ „Ich schicke Ihnen hier die Abschrift des Briefes, den ich heute an den Kronprinzen geschrieben habe“. *Die Welt umwälzen, Band 2, o.c., p. 289.*

¹²⁶⁰ (1780-1841), une des sœurs du roi prussien, Frédéric Guillaume III. Bernhard Lauer (hrsg.) *Kurfürstin Auguste von Hessen (1780-1841) in ihrer Zeit*, Brüder-Grimm-Gesellschaft, Kassel, 1995.

¹²⁶¹ „(...) und habe eifrig mit ihr über Grimm gesprochen“ *Der Briefwechsel Bettines von Arnim mit den Brüdern Grimm, o.c, p. 240.*

¹²⁶² „Frau von Arnim (...) erzählte mir mit lebhafter Freude von Bruno Bauer“. *Aus dem Nachlaß Varnhagen's von Ense. o.c., p. 346.*

¹²⁶³ Heinrich Bernhard Oppenheim (1819-1880). *Bettina von Arnim und Heinrich Bernhard Oppenheim, o.c.*

¹²⁶⁴ „von dieser erfreulichen und faszinierenden Bekanntschaft“. *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3, o.c., p. 739.*

correspondances ont par conséquent servi à prendre contact, entretenir une relation et à tenir ses amis au courant de ses rencontres et de ses avancées dans les projets qui lui étaient confiés.

Il y a encore beaucoup d'autres exemples qui confirment ce que nous venons d'exposer pour illustrer la manière dont Bettina utilisait la presse comme écho de sa pensée et comme un moyen pour la faire connaître aux autres. En 1844, elle lança un appel dans la presse pour obtenir des éléments concrets sur les familles pauvres. La presse avait joué ici le rôle de porteur d'un message et de support de communication. Les services de la censure réagirent, à ce titre, promptement, bien conscient du rôle clé que de tels messages pouvaient jouer dans la presse.

*Au cours de ses négociations difficiles avec l'establishment administratif et politique prussien, la conscience politique de Bettine se manifestait de manière de plus en plus explicite. Elle apprit à devenir plus active au niveau journalistique en faisant parvenir à des organes de presse importants, par le biais de personnes de confiance, du matériel et des informations sur des événements politiques et sur ses opinions à ce sujet.*¹²⁶⁵

La démarche n'était pas différente pour aider un ami censuré. Ainsi, en 1845 : « A peu près à cette période, Rudolf Baier nota dans son journal intime que Bettine lui a promis 'de rassembler tout ce qu'elle savait sur Schloeffel et nous voulons ensuite le faire imprimer.' »¹²⁶⁶ Le journal était un support de communication dont Bettina se servait pour faire passer ses messages privés. Et plus elle se servait de cet organe pour faire passer ses messages, plus la presse était prête à l'aider dans sa démarche, honorant ainsi son courage et son engagement dans les différentes causes.

Après son procès contre la ville de Berlin, Bettina a eu l'intention de tourner en ridicule l'administration berlinoise. On a retrouvé parmi les documents du procès des ébauches de textes destinées à la presse dans le but de se justifier, en particulier un texte intitulé *Über die politische Unschuld der Frau v. Arnim!*,¹²⁶⁷ dans lequel elle décrivait ses actions sociales et peignait son autoportrait en énumérant et expliquant ce qu'elle avait déjà réalisé pour l'humanité. Ainsi, Bettina, en parlant de son engagement en 1831, mettait l'accent sur les actions menées au profit des pauvres et des malades atteints du choléra, une action qui « sans sa propre tête bien organisée, son opiniâtreté active ne se serait jamais réalisée », l'histoire du compagnon-couturier Otto et sa charité vis-à-vis de sa mère, son intervention pour Schloeffel et Hoffmann von Fallersleben. »¹²⁶⁸

¹²⁶⁵ „Im Verlauf ihrer schwierigen Verhandlungen mit dem administrativen und politischen Establishment Preußens prägte sich Bettines politisches Bewußtsein immer deutlicher aus. Sie lernte publizistisch aktiv zu werden, indem sie Materialien und Informationen über politische Ereignisse und ihre Stellungnahmen dazu durch Vertraute wichtigen Presseorganen zuspielte.“ *vom Herzen in die Feder*, o.c., p. 166.

¹²⁶⁶ „Etwa um diese Zeit notierte Rudolf Baier in seinem Tagebuch, Bettine habe ihm versprochen, „alles was sie über Schloeffel wisse, zusammenzustellen und wir wollen es dann drucken lassen.“ *Bettina von Arnim und Rudolf Baier*, o.c., p. 35. In: *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 766.

¹²⁶⁷ De l'innocence de Madame v. Arnim.

¹²⁶⁸ „ohne ihre eignen wohlorganisirten Kopf, ihre thätige Uermüdlichkeit wohl nie zustand gekommen sein würde, die Geschichte des Schneidergesellen Otto und ihrer Mildtätigkeit gegenüber dessen Mutter, ihren Einsatz für Schloeffel und Hoffmann von Fallersleben.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 778.

En résumé, Bettina se servait de la presse pour faire parler de ses actions, établir un bilan de ses actions et augmenter ainsi sa notoriété. En outre, elle se forgeait une image publique grâce à ses articles, elle était son propre attaché de presse.

Replacée dans ce contexte médiatique et en tenant à présent compte du lien qu'elle établissait entre l'envoi de ses lettres et l'utilisation des médias, nous constatons à quel point, avec l'annonce de la parution d'un livre dédié au roi, Bettina avait agi très stratégiquement. Elle avait pris toutes les précautions nécessaires pour mener à bien ce projet qui lui tenait tant à cœur. Attendu pour son contenu, ce livre devenait un symbole du libéralisme prussien qui avait émergé et qui se renforçait. La presse, en particulier, soumise à des contrôles extrêmement sévères, salua cet exploit qui représentait cette libéralisation tant souhaitée. « (...) *la presse quotidienne considérait la publication non contrôlée de 'Dies Buch gehört dem König' comme un indice de libéralisation des directives censurales prussiennes.* »¹²⁶⁹ Une telle publication dans de telles circonstances éveillait des espoirs, en particulier chez la jeune Allemagne qui voyait là les premiers pas vers la démocratie. Conçu dans de telles conditions, l'ouvrage était attendu avec impatience car il avait déjoué en toute légalité une censure particulièrement sévère en la personne d'Arnim-Boitzenburg. Le *Düsseldorfer Zeitung* écrivit ainsi le 4 août 1843 dans son numéro 214 :

*Le dernier ouvrage de Bettine 'Dies Buch gehört dem König' est également important pour la presse, puisqu'il doit arriver dans les mains du public sans aucune censure avec la plus haute autorisation, et peut ainsi être considéré comme étant le premier livre non censuré en Prusse.*¹²⁷⁰

C'était une première et la presse souligna le coup de maître de Bettina qui se félicitait des événements et voyait là, un tournant décisif dans la liberté de la presse. Cette stratégie, nous l'avons vu, lui permit également de s'abroger le droit de passer par les services de la censure dirigé par Arnim-Boitzenburg. Ce ne fut pas simple et sans poser divers problèmes, mais Bettina avait réussi et c'était ce qui comptait pour tous ceux qui attendaient des signes concrets de la part de leur souverain. *Dies Buch gehört dem König* constitua donc le premier livre de son officialisation du discours épistolaire intime dans un contexte qui était cette fois social et qui était transféré dans un registre dorénavant politique. Avec l'autorisation de la plus haute autorité, la nouvelle que le premier livre publié sans censure était celui de Bettina se propagea très rapidement auprès du public, mais également auprès des ministres et conseillers du roi qui accueillirent cette nouvelle telle un coup de poignard dans le dos : « *Le Königsbuch était une victoire sur la censure que la bureaucratie ministériale ne lui pardonna pas.* »¹²⁷¹

Nous pouvons considérer le recours à l'épistolaire par Bettina von Arnim comme une forme de libération puisqu'il lui a permis de s'exprimer sur divers sujets politiques brûlants. Et nous pouvons élargir et rejoindre M.-C. Hoock-Demarle qui conclut :

¹²⁶⁹ „Während die Tagespresse die unbehelligte Veröffentlichung von Dies Buch gehört dem König als Indiz für eine Liberalisierung der preußischen Zensurrichtlinien wertete.“ *Ibidem*, p. 847.

¹²⁷⁰ „Bettinens neueste Schrift „Dies Buch gehört dem König“ ist auch für die Presse von Bedeutung, indem sie mit allerhöchster Bewilligung ohne jedwede Censur unter das Publikum gekommen sein soll, und somit als das erste censurfreie Buch in Preußen angesehen werden kann.“ *Ibidem*, p. 847.

¹²⁷¹ „Das Königsbuch war ein Sieg über die Zensur, den ihr die Ministerialbürokratie nicht verzeihen hat.“ „... wider die Philister und die bleierne Zeit“ o.c., p. 204.

*(...) la lettre demeure donc le mode d'information et l'instrument d'interpellation directe du pouvoir par les femmes. (...) Rallié à un épistolaire publiquement engagé, elle y a gagné un statut nouveau, celui d'une écriture au service du politique. Elle a, de plus, et ce n'est pas le moindre de ses acquis, fait entendre la voix des femmes dans le champ de l'opinion et de l'action publiques.*¹²⁷²

L'éloge écrit par W. Bunzel sur la qualité du travail communicationnel de Bettina ainsi que sur celle concernant le travail effectué sur ses lettres résume en quelques phrases la grande épistolière qu'était Bettina von Arnim qui, en plein *Vormärz*, a su s'impliquer dans un domaine réservé aux hommes et mettre à profit des moyens de communication courants utilisés surtout depuis le XX^{ème} siècle :

*Bettine von Arnim prend avant tout pour cette raison une place particulière en tant qu'écrivain, mais également en tant qu'épistolière, parce que la 'perméabilité qu'elle pratique de manière ciblée entre les correspondances privées et les écrits publics'*¹²⁷³ *rendent impossible une séparation claire et nette entre la vie et l'œuvre. D'un côté, son œuvre est structurée en grande partie sous formes de lettres. (...) De l'autre, ses lettres agissent potentiellement toujours déjà comme du matériel pour son œuvre (...) Et c'est ainsi que Bettine von Arnim apparaît aujourd'hui pour la première fois en toute clarté comme l'excellente stratège épistolière du XIX^{ème} siècle, qui sut utiliser les possibilités de conception et d'influence du type de texte que constitue la lettre de manière plus habile que nul autre.*¹²⁷⁴

Les rôles de Bettina et ceux de ses amis

Un autre point important à retenir de la stratégie de Bettina von Arnim relève de la notion de rôle, voire de jeu de rôle social. Les personnes qui l'entouraient, elle-même ainsi que les espaces avaient des rôles bien précis, qui lui permettaient de faire avancer ses projets. Bettina endossait plusieurs rôles : celui d'intermédiaire entre le roi et le peuple, entre le roi et les opprimés, d'éducatrice de la jeunesse, de conseillère du roi. Lorsqu'elle n'avait pas le contact direct ou qu'elle ne pouvait s'occuper d'une affaire, elle n'hésitait pas à demander à l'une de ses connaissances de l'aider dans sa démarche en prenant en charge une partie du travail. Elle leur attribuait des rôles bien précis d'intermédiaire, de chroniqueur ou de « testeurs d'idées ». Son salon et ses correspondances étaient les deux supports dont elle se servait pour obtenir leurs services. Les destinataires de ses courriers, ses proches et ses amis furent quasiment tous tenus, à un moment ou à un autre, de tenir un rôle, ou parfois plusieurs, que Bettina leur avait affectés.¹²⁷⁵

¹²⁷² *L'Europe des lettres*, o.c., p. 326.

¹²⁷³ „Die echte Politik muß Erfinderin sein“. o.c., p. 36.

¹²⁷⁴ „Bettine von Arnim nimmt vor allem deshalb eine Sonderstellung als Autorin, aber auch als Briefschreiberin ein, weil die von ihr gezielt praktizierte „Durchlässigkeit zwischen privaten Korrespondenzen und veröffentlichten Schriften“ eine klare Trennung von Leben und Werk letztlich unmöglich macht. Zum einen ist ihr Werk zum überwiegenden Teil briefförmig strukturiert. (...) zum anderen fungieren ihre Briefe potentiell immer schon als Material zum Werk. (...) Und so erscheint Bettine von Arnim heute zum ersten Mal in aller Deutlichkeit als herausragende epistolare Strategin des 19. Jahrhunderts, welche die Gestaltungs- und Wirkmöglichkeiten der Textsorte Brief so virtuos zu nutzen verstand wie wohl kaum ein/e andere/r.“ *Ver-Öffentlichung des Privaten – o.c.*, p. 96.

¹²⁷⁵ Cf. Le chapitre „Une conception à partager“.

Bettina tint souvent le rôle d'un intermédiaire entre le roi et une cause à défendre. Dans le cas de la défense des frères Grimm, elle n'hésita pas à rencontrer les personnes influentes pour leur demander d'intervenir en leur faveur. Elle rencontra ainsi le ministre Altenstein à Berlin-Schöneberg et rapporta son entrevue aux frères Grimm dans un courrier du 16 juillet 1838. Le vocabulaire employé par Bettina dans son courrier montre bien son rôle d'intermédiaire : « *me mandata* », « *exiger des Grimm* », « *Je peux donc en votre nom, Excellence, donner cet ordre* » et rend bien compte de la mission qu'elle s'était donnée. Bettina prenait son rôle très au sérieux et n'hésitait pas à relancer le ministre quelques temps plus tard si le résultat se faisait attendre. Au printemps suivant, Bettina négocia avec le chancelier Müller à Weimar.¹²⁷⁶ Sans résultat concret en 1839, Bettina alla à Weimar voir le grand-duc héritier, Charles Alexandre de Saxe-Weimar-Eisenach, afin de lui demander de trouver un poste aux frères Grimm. Elle n'hésita pas non plus lors de son voyage retour vers Berlin à faire un détour pour s'arrêter à Leipzig chez le libraire et éditeur Salomon Hirzel qui avait édité avec Karl August Reimer l'*Appel à toutes les personnes bien pensantes de notre patrie allemande*¹²⁷⁷ en faveur des *Sept de Göttingen* et à demander à Ph. Nathusius de ne plus attribuer au monument de Goethe la recette obtenue par la publication de son livre, mais de l'attribuer aux frères Grimm.

Dans ses courriers au roi en faveur d'une victime, Bettina prétendait se faire l'avocate du peuple dont elle traduisait les besoins au souverain :

*Elle se considérait – en particulier vis-à-vis de Frédéric Guillaume IV, mais également dans sa correspondance avec le prince héritier Charles de Wurtemberg et avec Charles Alexandre de Weimar – comme porte-parole du peuple à la cour.*¹²⁷⁸

Après le succès de son premier engagement, Bettina avait le sentiment d'avoir une mission à remplir. Dans un courrier à sa sœur Gunda le 4 novembre 1849, elle semble certes pratiquer une forme d'autodérision mais cela ne signifie pas du tout qu'elle ait eu le moins du monde l'intention de changer de rôle :

*Adieu, je te salue affectueusement, reste en bonne santé, sois un peu joyeuse et ne te laisse pas accabler par les malheurs du monde, puisque tu ne peux rien y changer ; moi, j'ai toutes les raisons de me faire du souci car je suis bel et bien destinée à révolutionner le monde.*¹²⁷⁹

M.-C. Hoock-Demarle souligne l'importance que prit la notoriété grandissante de Bettina von Arnim au fil des affaires à défendre :

A partir de ce moment-là, Bettina, l'incommode, était telle une sorte de Madonne des persécutés et des méprisés ; les demandes s'amoncèlent, des

¹²⁷⁶ *Der Briefwechsel Bettine von Arnims mit den Brüdern Grimm*, o.c., p. 57.

¹²⁷⁷ Aufruf an alle Wohlgesinnten unseres deutschen Vaterlandes.

¹²⁷⁸ „Sie begriff sich – vor allem gegenüber Friedrich Wilhelm IV., aber auch im Briefwechsel mit dem Kronprinzen Karl von Württemberg und mit Karl Alexander von Weimar – als Sprecherin des Volkes bei Hofe.“ *Bettina von Arnim, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 699.

¹²⁷⁹ „Adieu, ich grüße Dich herzlich, sei gesund und recht lustig und gräme Dich nicht über das Weltunheil, weil Du unfähig bist es zu ändern; ich kann mir eher Sorge machen, weil ich eigentlich zum Weltumwölzer geboren bin.“ W. Schellberg (Hrsg.): *Die Andacht zum Menschenbild, unbekannte Briefe der Bettina Brentano*. Jena 1942, p. 338.

*familles s'adressent à elle, les espoirs tiennent dans une lettre d'elle au souverain.*¹²⁸⁰

Nous l'avons vu dans notre chapitre sur ses réseaux, Bettina aimait travailler en groupe. De par sa notoriété, les jeunes intellectuels qui la fréquentaient, furent plus particulièrement sollicités par Bettina sans cesse à la recherche d'informations. En 1843, elle avait fait la connaissance chez les frères Grimm du jeune instituteur suisse, Heinrich Grunholzer. Outre les rapports du Suisse sur le Vogtland dont nous avons déjà vu qu'ils ont été insérés dans le *Königsbuch*, on peut citer le nom de son ami B. Oppenheim. Ce jeune juriste de gauche, Francfortois doté d'un fort accent¹²⁸¹ selon M. Ring, avait pour mission de lui rapporter les événements politiques. « *La politique constituait le matériel principal de ses lettres à Bettina.* »¹²⁸² Bien que nous n'ayons malheureusement pas retrouvé les courriers de Bettina à B. Oppenheim, nous savons d'après les réponses et explications faites par ce dernier, que leur correspondance, qui dura de 1841 à 1849, était composée de rapports et de nombreux échanges politiques. Ainsi B. Oppenheim écrit-il à Bettina le 16 octobre 1841 :

*Peu importe qu'on revendique la liberté de presse, mais il importe qu'on la réclame honnête et populaire, par le peuple et pour le peuple. Ce qui ne passe pas par le peuple, ne se fait pas non plus pour le peuple.*¹²⁸³

Les correspondances entretenues lui permettaient de se nourrir des pensées, des idées et des concepts politiques et sociaux des autres. A leur insu, elle lançait ensuite ses propres idées auprès de ses destinataires et attendait leur réaction pour savoir si l'idée était intéressante ou bien si elle devait au contraire en modifier les paramètres. Bettina a ainsi commencé en politique en testant les uns et les autres sur son idée du *Volkskönig* et sa conception de l'Etat. Elle a ainsi échangé plusieurs courriers avec Charles de Wurtemberg auprès de qui elle vérifiait sans cesse, à son insu, pendant l'élaboration du *Königsbuch*, l'effet des conceptions qu'elle présentait et qui devait alimenter son *Volkskönig*.¹²⁸⁴

Bettina se servait également de son réseau pour communiquer ses projets. Dans un courrier adressé à Franz Liszt le 2 novembre 1842, celui-ci s'enquiert de l'évolution de son projet : « *Que devient votre livre 'Dieses Buch gehört dem König'. Quand le lancerez-vous dans le public ?* »¹²⁸⁵ En communiquant ses intentions à ses interlocuteurs, ils devenaient ses porte-paroles. De manière générale, Bettina tenait les rênes de sa communication et en était le donneur d'ordres. S'appuyant sur un réseau social politique influent et une jeunesse prête à l'aider, elle recherchait toujours comment faire passer au mieux son message, quel était le meilleur support de communication à employer : cela pouvait être une lettre, un article de presse ou un ami.

¹²⁸⁰ „Von da an gilt die unbequeme Bettina als eine Art Madonna der Verfolgten und Verächteten; Bittschriften häufen sich, Familien wenden sich an sie, Hoffnungen hängen von einem Brief von ihr an den König ab.“ Marie-Claire Hoock-Demarle, *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 2*, o.c., p. 84.

¹²⁸¹ Bettina von Arnim und Heinrich Bernhard Oppenheim, o.c., p. 12.

¹²⁸² „Politik ist die Hauptmaterie seiner Briefe an Bettina.“ *Ibidem*, p. 36.

¹²⁸³ „(...) es kommt nicht darauf an, Preßfreiheit zu fordern, sondern sie auf die rechte Weise als ein Volksthümliches zu fordern, für das Volk u. durch das Volk. Was nicht durch's Volk geschieht, geschieht auch nicht für es.“ *Ibidem*, p. 91.

¹²⁸⁴ Cf. Bettine von Arnim, *Werke und Briefe. Band 4*, o.c., p. 731.

¹²⁸⁵ Bettine von Arnim, *Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 838.

Confrontations volontaires de conceptions politiques différentes en vue d'affiner sa pensée

Les espaces et les choses pouvaient également remplir un rôle pour assouvir son besoin d'informations. Son salon, espace fermé, était ainsi un lieu d'échanges dont elle se servait pour recueillir des informations et dans lequel elle adorait réunir et regrouper des constellations opposées pour les mettre les unes en face des autres et ensuite analyser les réactions. Rien n'était laissé au hasard pour obtenir les informations, les réactions qui venaient ensuite alimenter sa pensée.

Jusqu'aux travaux de Petra Wilhelmy,¹²⁸⁶ le salon n'était pas considéré comme un moyen fiable de recherches. La lettre et l'œuvre de l'écrivain étaient seules considérées comme des éléments sur lesquels la recherche pouvait se reposer. Ses travaux ont permis de reconstituer les échanges qui avaient lieu dans ces sociétés fermées, quelles personnalités se rencontraient dans quels salons et sur quels sujets il était débattu. En 1993, les travaux de Peter Seibert sont venus compléter certains aspects de cette première analyse, entre autre celui de l'espace libre de communication. Grâce aux mémoires écrits, aux notes prises dans les journaux intimes et aux courriers échangés, ces deux ouvrages donnent aux chercheurs des éléments de réponse et de réflexion sur les salons du *Vormärz*, et en particulier sur les contemporains que Bettina rencontrait dans son salon ou dans ceux qu'elle fréquentait.

Les salons étaient des sociétés dans lesquelles se retrouvaient les intellectuels du moment. Ils constituaient un lieu d'expression orale, un lieu d'échanges, et formaient une sorte de vivier d'opinions. P. Wilhelmy définit le salon ainsi : « *Seuls sont caractérisés de salons, au sens propre, ceux qui livrèrent d'une manière ou d'une autre, une contribution remarquable à la vie intellectuelle, artistique ou politique de Berlin.* »¹²⁸⁷ Le salon se différencie ainsi des cercles et des sociétés de lecture. Organisé par une hôtesse, il avait de manière générale son jour fixe et ses habitués. Si les femmes étaient à l'origine de ces rencontres, les visiteurs présents à ces rencontres étaient surtout masculins. P. Wilhelmy compte quatre principaux salons entre 1833 et 1840. Celui de Bettina von Arnim, *Unter den Linden 21*, en fait partie :

*(...) 4 grands salons du Vormärz, 'libéral' d'un point de vue politique, seront présentés, qui ont tous débuté entre 1833 et 1840 et continué à exister après la Révolution de 1848. Il s'agit des salons de Henriette Solmar (1794-1888), Bettine von Arnim (1785-1859), Clara Mundt-Mühlbach (1814-1873) et de Elisa Gräfin von Ahlefeld (1788-1855).*¹²⁸⁸

Le caractère privé du salon était pour les femmes une forme d'accès limité à la sphère publique. Aussi, y voyaient-elles un moyen de recevoir, de converser et d'échanger leurs idées.

¹²⁸⁶ Cf. *Der Berliner Salon*, o.c.

¹²⁸⁷ „Salons im engeren Sinne sind nur diejenigen, die einen irgendwie bemerkenswerten Beitrag zum geistigen, künstlerischen oder politischen Leben Berlins lieferten.“ *Ibidem*, p.2.

¹²⁸⁸ „(...) 4 große vormärzliche in politischer Hinsicht „liberal“ ausgerichtete Salons vorgestellt, die alle zwischen 1833 und 1840 entstanden und nach der Revolution von 1848 weiterexistierten. Es handelt sich um die Salons von Henriette Solmar (1794-1888), Bettine von Arnim (1785-1859), Clara Mundt-Mühlbach (1814-1873) und Elisa Gräfin von Ahlefeld (1788-1855)“. *Ibidem*, p.152.

*Confrontée à l'opinion publique étatique institutionnalisée dans les domaines des sciences et de la politique, à laquelle elle n'avait pas d'accès officiel en tant que femme, Bettina met en place la contre-opinion de son salon privé, de ses lettres et de ses ouvrages imprégnés des conversations du salon. (...) On peut ainsi considérer la pratique du salon par Bettina comme la tentative d'établir un espace de convivialité privée et de créer ainsi un contrepoids face aux possibilités d'épanouissement journalistiques fortement limitées. Un échange politique libre, non contrôlé, était possible dans l'abri de la sociabilité privée.*¹²⁸⁹

Bettina avait commencé à recevoir et à rencontrer des personnalités chez sa grand-mère, puis à Landshut lorsqu'elle suivit Savigny et sa famille en Bavière.

*C'est à Landshut que Bettine fut pour la première fois dans sa vie le point central d'un cercle convivial. Elle pratiquait dans la maison de son beau-frère une forme de convivialité, qu'elle avait tout d'abord connue jeune fille chez sa grand-mère Sophie von La Roche, puis qu'elle avait redécouverte à Munich chez Jacobi et Tieck.*¹²⁹⁰

Contrairement aux autres salons, celui de Bettina reflétait tout à fait son esprit non-conventionnel et non-conformiste. Si les salons ouvraient leurs portes à un jour fixe avec des règles que chacune des salonnières aimaient suivre, Bettina, qui n'incarnait pas l'image traditionnelle de la salonnière : « (...) haïssait tellement les conventions et les rencontres habituelles mondaines qu'elle renonça à un salon propre assidu avec des horaires de réception fixes. Elle préférait voir ses invités en petit comité ou seuls à la maison. »¹²⁹¹ Juste après la parution de *Goethes Briefwechsel mit einem Kinde*, son salon attirait les curieux qui souhaitaient faire la connaissance de son auteur :

*Le salon berlinois de Bettina von Arnim, qu'elle conduisait depuis 1836 avec de fréquentes interruptions, doit son existence à la curiosité insatiable de ses premiers lecteurs, qui ne voulaient pas perdre l'occasion de faire personnellement connaissance avec l'auteur de 'Goethes Briefwechsel mit einem Kinde' devenu célèbre soudainement.*¹²⁹²

¹²⁸⁹ „Der staatliche institutionalisierte Öffentlichkeit in den Bereichen von Wissenschaft und Politik, zu der sie als Frau keinen offiziellen Zugang hat, setzt Bettina die Gegenöffentlichkeit ihres privaten Salons, ihrer Briefe und ihrer durch die Salonkonversation geprägten Werke gegenüber. So kann Bettinas Salonpraxis als Versuch angesehen werden, einen Freiraum privaten Geselligkeit zu etablieren und damit ein Gegengewicht zu den stark eingeschränkten publizistischen Entfaltungsmöglichkeiten zu schaffen. Im Schutzraum privater Geselligkeit konnte sich, unbehelligt von der Zensur, ein freier politischer Gedankenaustausch“. *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3, o.c., p. 694.*

¹²⁹⁰ „Bettine wurde in Landshut zum erstenmal in ihrem Leben der Mittelpunkt eines geselligen Kreises. Sie praktizierte im Hause ihres Schwagers eine Form von Geselligkeit, die sie als junges Mädchen zunächst bei ihrer Großmutter Sophie von La Roche kennengelernt und dann in München bei Jacobi und Tieck wiederbelebt gefunden hatte“. „Patriotismus und Geselligkeit.“ in: „*Der Geist muß Freiheit genießen ...!*“, p. 38.

¹²⁹¹ „(...) verabscheute Konventionen und die üblichen gesellschaftlichen Zusammenkünfte so sehr, dass sie auf einen eigenen regelrechten Salon mit festen Empfangszeiten verzichtete. Ihre Gäste sah sie lieber im kleinen Kreis oder einzeln bei sich.“ *Der Berliner Salon, o.c., p.153.*

¹²⁹² „Bettina von Arnims Berliner Salon, den sie seit 1836 mit häufigen zeitlichen Unterbrechungen führte, verdankte seine Existenz der unstillbaren Neugier ihrer ersten Leser, die es sich nicht nehmen lassen wollten, die mit der Veröffentlichung von „Goethes Briefwechsel mit einem Kinde“ schlagartig berühmt gewordene Autorin persönlich kennenzulernen“. Konstanze Bäumer, „Interdependenzen mündlicher und schriftlicher Expressivität: Bettina von Arnims Berliner Salon“, p. 154-173 in: „*Der Geist muß Freiheit genießen ...!*“, o.c., p.154.

La particularité du salon de Bettina reflète tout à fait le personnage multiple que nous connaissons : « *Ceci a toujours été une caractéristique du salon de Bettina, d'être en mesure à tout moment de rassembler des invités et des styles de convivialité les plus hétérogènes.* »¹²⁹³ La popularité de Bettina était connue des services de police de Metternich qui rapportent :

Un des indicateurs rapporta en 1847 : « La tendance de ces sociétés de thé est socialiste dans laquelle les personnes rassemblées s'entretiennent et parlent de préférence d'une vie à améliorer dans sa nature et sa forme. En premier lieu, c'est le sexe faible qui se languit de la libération des chaînes de l'origine, de la mode, des agréments. Parmi toutes les femmes de cette sorte à Berlin, qui jouissent d'une notoriété publique, Bettina von Arnim est incontestablement l'une des premières et des plus importantes. »¹²⁹⁴

Le salon de Bettina se distinguait par sa particularité. Si en effet, la majorité des salons étaient tenus pour distraire, entretenir la conversation et s'échanger sur des sujets littéraires ou politiques actuels, celui de Bettina avait une « (...) *forte préférence pour les marginaux et les personnages secondaires excentriques.* »¹²⁹⁵ W. Bunzel le qualifie de « *champ d'expérimentation* » pour Bettina qui s'en servait pour des raisons personnelles, à savoir affiner sa pensée politique et faire passer ses messages :

*Au lieu d'utiliser le salon uniquement comme aire de jeux esthétique de sociabilité pleine d'esprit, Bettina le comprit comme champ d'expérimentation d'ébauches sociales et politiques utopiques, qui relevaient fondamentalement l'exigence de réalisation sociale.*¹²⁹⁶

Bettina comprenait son salon comme un contrepoids face à la cour :

*Bettina plaçait l'espace public alternatif de son salon privé, de ses lettres et de ses œuvres imprégnées par la conversation de salon en face de l'espace institutionnalisé publiquement dans les domaines de la science et de la politique, dans lesquelles elle n'avait pas accès, en tant que femme. C'était les moyens avec lesquels elle pratiquait de manière non-inefficace sa forme de l'éducation.*¹²⁹⁷

¹²⁹³ „Es ist immer ein Merkmal des Bettinaschen Salons gewesen, daß er zu jeder Zeit in der Lage war, die heterogensten Gäste und Geselligkeitsstile zu vereinigen.“ Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 1 – 1987, hrsg. Dr. Uwe Lemm für die Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Verein der Freunde und Förderer der Bettina-von-Arnim-Oberschule e.V., Berlin 1987, p. 45.

¹²⁹⁴ „Einer der Spitzel weiß im Jahre 1847 zu berichten: „Die Tendenz dieser Teegesellschaften ist eine sozialistische, indem die Versammelten sich vorzugsweise über ein in Wesen und Form zu verbesserndes Leben unterhalten und besprechen. Vorzüglich ist es das weibliche Geschlecht, das sich nach der Befreiung von den Fesseln des Herkommens, der Mode, der Konvenienz sehnt. Unter allen Frauen dieser Art in Berlin, die einen öffentlichen Ruf genießen, ist Bettina von Arnim unstreitig die erste und bedeutendste.“ *Die Frauen der Brentanos*, o.c., p. 142.

¹²⁹⁵ „(...) stark ausgeprägte Vorliebe für gesellschaftliche Außenseiter und exzentrische Randfiguren“ „Interdependenzen mündlicher und schriftlicher Expressivität“, *„Der Geist muß Freiheit genießen ...!“*, o.c., p. 154.

¹²⁹⁶ „Anstatt der Salon lediglich als ästhetische Spielfläche geistreicher Geselligkeit zu nutzen, verstand Bettina ihm als Experimentierfeld sozialer und politischer Utopienentwürfe, die grundsätzlich den Anspruch auf gesellschaftliche Verwirklichung erhoben.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 693.

¹²⁹⁷ „Der staatlich institutionalisierten Öffentlichkeit in den Bereichen von Wissenschaft und Politik, zu der sie als Frau keinen offiziellen Zugang hat, setzt Bettina die Gegenöffentlichkeit ihres privaten Salons, ihrer Briefe und ihrer durch die Salonkonversation geprägten Werke gegenüber. Das waren die Mittel, mit denen sie durchaus nicht ineffektiv ihre Form der „Erziehung“ praktizierte.“ *Ibidem*, p. 694.

Au plus fort de la censure, Bettina créait avec son salon un espace dans lequel les participants pouvaient s'exprimer librement. Elle compensait en quelque sorte la liberté restreinte des autres lieux, tels que la cour :

*On peut considérer la pratique du salon de Bettine comme tentative d'établir un espace libre de sociabilité privée et de créer ainsi un contre-poids face aux possibilités d'épanouissement journalistiques fortement restreintes.*¹²⁹⁸

Il ne constituait pas seulement un lieu de rencontres, mais plutôt un lieu d'échanges politiques connu pour sa réceptivité des idées libérales. Il rassemblait un public très diversifié où Bettina invitait tant les socialistes que les libéraux. On y venait surtout par curiosité afin d'être au cœur du prochain éclat verbal. L'objectif précis de son salon était avant tout de recueillir de la part de ses invités leurs réflexions sur les sujets politiques brûlants du moment et pour lesquels Bettina avait engagé une réflexion personnelle. Les invités de Bettina arboraient ainsi des couleurs politiques très différentes, ce qui permettait des échanges très intensifs et même parfois houleux. Comme le souligne M. Ring, témoin important du caractère du salon de Bettina, celle-ci se plaisait à faire se rencontrer des conceptions politiques complètement opposées :

*Bettina aimait en effet les éléments les plus différents, mis souvent sèchement l'un en face de l'autre, pour se rassembler et se réjouissait encore plus de voir les esprits s'échauffer les uns contre les autres. A de telles soirées, on voyait à côté de son beau-frère, le célèbre juriste et tête de l'école historique, Monsieur von Savigny, le petit docteur Oppenheim, qui se passionnait pour Gans, le représentant de la tendance philosophique de la jurisprudence. Il y avait Werder, l'hégélien certes affranchi, mais tempéré et le théologien Bruno Bauer, extrême et sanctionné à cause de ses attaques corruptives sur le christianisme orthodoxe, à côté du Grand Echanton, aristocrate conservateur, Pitt-Arnim, celui qu'on nommait « le démagogue de cour » et l'historien libéral Friedrich Förster à côté du très croyant Philipp Nathusius, le futur éditeur de la feuille ultraréactionnaire, Das Hallische Volksblatt.¹²⁹⁹ Un large éventail, richement différencié des tendances politiques et idéologiques du Berlin du Vormärz, était ainsi représenté dans le salon de Bettine von Arnim. Les tensions entre les différents points de vue étaient acceptées, elles étaient même saluées par Bettine car elles animaient la société.*¹³⁰⁰

¹²⁹⁸ „So kann B.s Salonpraxis als Versuch angesehen werden, einen Freiraum privater Geselligkeit zu etablieren und damit ein Gegengewicht zu den stark eingeschränkten publizistischen Entfaltungsmöglichkeiten zu schaffen.“ *Ibidem*, p. 694.

¹²⁹⁹ Cf. Max Ring, *Erinnerungen*, 2 Bde. (Aus dem Neunzehnten Jahrhundert. Briefe und Aufzeichnungen, hrsg. von Karl Emil Franzos, Bd. 2 und 3, Berlin 1898), Bd.1, p. 119.

¹³⁰⁰ „Bettina liebte nämlich die verschiedensten, oft schroff einander gegenüberstehenden Elemente um sich zu versammeln und hatte ihre Freude daran, je schärfer die Geister auf einander platzten. An solchen Abenden sah man neben ihre Schwager, dem berühmten Rechtslehrer und dem Haupte der historischen Schule, Herrn von Savigny, den kleinen Doktor Oppenheim, der für Gans, den Vertreter der philosophischen Richtung der Jurisprudenz schwärmte. Da saß der zwar freisinnige, aber gemäßigte Hegelianer Werder, und der extreme, wegen seiner zersetzenden Angriffe auf das orthodoxe Christentum gemäßregelte Theologe Bruno Bauer neben dem konservativen aristokratischen Obermundschen Pitt-Arnim., der sogenannte „Hofdemagoge“ und liberale Geschichtsschreiber Friedrich Förster neben dem streng gläubigen Philipp Nathusius, dem späteren Herausgeber des ultrareaktionären Hallischen Volksblattes“ (in M. Ring, *Erinnerungen*, 2 Bde. (Aus dem Neunzehnten Jahrhundert. Briefe und Aufzeichnungen, (hrsg.) Karl Emil Franzos, Bd. 2 und 3, Berlin 1898), Bd.1, p. 119.). Damit war ein breites, reich differenziertes Spektrum der politischen und weltanschaulichen Richtungen des vormärzlichen Berlin im Salon Bettine von Arnims vertreten. Die Spannungen zwischen den unterschiedlichen Standpunkten wurden in Kauf genommen, ja von Bettine sogar begrüßt, da sie die Gesellschaft belebten.“ *Der Berliner Salon*, o.c., p. 158.

De tels mélanges de conceptions politiques pouvaient s'avérer difficiles à gérer. M. Ring raconte, non sans admiration pour Bettina, que les échanges enflammés de ses invités ne plaisaient pas à toutes les personnes présentes.

*Selon Ring, les discussions se déroulaient parfois de manière vraiment orageuse, et le 'digne Savigny, qui fut peu après nommé Ministre de la Justice, secouait souvent sa belle tête de Christ avec une raie parfaite et regardait mi-compatissant, mi-émerveillé la jeunesse et le tumulte étrange dans la maison de sa belle-sœur géniale'.*¹³⁰¹

Il ajoute que Bettina « *agaçait, non sans intention, ses pairs* »¹³⁰² et organisait intentionnellement ce genre de rencontres avec un objectif bien précis :

*Max Ring (1817-1901), un jeune medecin, invité fréquent, rapporte que von Arnim prenait plaisir à coupler ensemble des individus avec des points de vue conflictuels en politique, philosophique ou religieux afin d'augmenter l'intensité des discussions.*¹³⁰³

Son salon prit au fil du temps une fonction spécifique, devenant une sorte de laboratoire destiné à des expériences très particulières, opposant des conceptions politiques différentes dans le but d'en retirer des éléments pour sa propre conception politique. Comme le public reçu par Bettina était diversifié et représentait toutes les tendances politiques, son salon constituait une nouveauté par la composition des visiteurs et du mélange des conceptions politiques et idéologiques : « *Le mérite de Bettine était d'avoir apporté un élément turbulent, spontané dans la société de salons berlinoise.* »¹³⁰⁴ Cette nouveauté attirait la jeunesse, le prince héritier du Wurtemberg s'était empressé de rendre visite à la salonnière la moins conventionnelle de Berlin muni d'une recommandation de son père : « *Le prince sera un invité bienvenu au deuxième étage du Palais Raczyński, Unter den Linden 21, où Bettine habite avec ses filles, Maxe, Armgart et Gisela.* »¹³⁰⁵ Différent sous toutes ses formes, pas de jour fixe, pas de conventions particulières, le salon de Bettina était convoité et attirait de nombreux visiteurs qui recherchaient un élan nouveau en politique : « *Le salon démocratique de la période révolutionnaire le plus intéressant était sans doute aucun le 'salon' de Bettine von Arnim.* »¹³⁰⁶

Si le salon de Bettina avait reçu jusque vers 1840 une grande majorité d'étudiants curieux de faire la connaissance du célèbre auteur de *Goethes Briefwechsel mit einem Kinde*, le profil de ses invités changea par la suite : les étudiants quittèrent peu à peu Berlin pour assumer des fonctions publiques ou gouvernementales ; le

¹³⁰¹ „Die Diskussionen, so Ring, seien manchmal recht stürmisch verlaufen, und der „würdige Savigny, der kurz darauf zum Justizminister ernannt wurde, schüttelte öfters bedenklich den schönen gescheiterten Christuskopf und blickte halb mitleidig, halb verwundert auf die vorlaute Jugend und das seltsame Treiben in dem hause seiner genialen Schwägerin“ *Ibidem*, p. 159.

¹³⁰² „ärgerte (...) nicht ohne Absicht ihre Standesgenossen“. *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 8/9, o.c., p. 171.*

¹³⁰³ “Max Ring (1817-1901), a young medical doctor and frequent guest, reported that von Arnim enjoyed pairing together individuals with conflicting political, philosophical, or religious views in order to increase the intensity of discussions”. *The literary politics of Bettina von Arnim from 1830 to 1852, o.c., p. 38.*

¹³⁰⁴ „Bettines Verdienst war es, ein quirliges, spontanes Element in die Berliner Salongesellschaft gebracht zu haben“ *Der Berliner Salon, o.c., p. 154.*

¹³⁰⁵ „Der Prinz wird ein gergesehener Gast im zweiten Stock des Palais Raczyński, Unter den Linden 21, wo Bettine mit ihren Töchtern Maxe, Armgart und Gisela wohnt.“ *vom Herzen in die Feder, o.c., p. 115.*

¹³⁰⁶ „Der interessanteste demokratische Salon der Revolutionszeit war zweifellos der „Salon“ Bettine von Arnims“. *Der Berliner Salon, o.c., p. 193.*

nombre des invités politiques augmenta, son salon se politisa : « Avec Moritz Carriere et Bernhard Oppenheim, de jeunes hégéliens qui circulent chez elle depuis 1840, elle reçoit également l'anarchiste russe Michail Bakounin et le socialiste Bruno Bauer. »¹³⁰⁷ Entre le moment où les écrits de la *Jeune Allemagne* furent interdits (1835) et le départ des Grimm pour Berlin (1840), un nouveau groupe d'intellectuels avait commencé à fréquenter le salon de Bettina.

*Le 'salon' de Bettina von Arnim était 'un salon du Vormärz', mais pas un 'salon' de la 'Jeune Allemagne', bien que quelques représentants berlinois connaissaient Bettine et que certains comptaient parmi ses invités, tel l'écrivain Theodor Mundt (...) La Jeune Allemagne n'avait pas de salon comme point central. Ce mouvement littéraire était de manière générale bien trop petit et éclaté pour pouvoir rayonner de manière significative dans les salons, bien qu'il ait eut une influence importante sur la vie littéraire avec ses grands représentants Heine et Börne.*¹³⁰⁸

A. Weill¹³⁰⁹ rapporte ainsi : « Il fit également, par exemple, la connaissance de Bettina von Arnim à Berlin, qui exprima un vif intérêt pour ses visions philosophiques sociétales et politiques. Peu après, elle entra en contact avec Sand. »¹³¹⁰

Contrairement à sa position conservatrice dans la mesure où elle restait attachée à la préservation de la monarchie, l'intérêt pratique et théorétique de Bettina pour ce qui relevait des sujets sociaux la met à part et se reflète dans le ton libéral de son salon. Parmi ses amis, les libéraux voyaient en Bettina un lien entre le passé et le présent qui les aiderait à définir plus précisément leur identité. Grâce aux échanges qui ont lieu dans son salon, Bettina peut, quant à elle, enrichir ses réflexions tant politiques que sociales. Dans une famille au sein même de laquelle les conceptions politiques divergeaient, les réactions vis-à-vis de ces échanges sont intéressantes. Ainsi, la belle-fille de Bettina, Anna, avait du mal à saisir l'intérêt de ces échanges. Le caractère provoquant du salon qui rassemblait des conceptions idéologiques si opposées créait donc des tensions au sein même de la maison von Arnim. Soucieuse de toujours respecter la conception politique de ses enfants qu'elle a élevés de manière très moderne et libérale,¹³¹¹ Bettina accepta qu'il se tienne, à partir de 1848, deux salons dans la maison von Arnim, l'un jugé démocratique, terme générique par lequel la famille désignait et l'origine sociale diversifiée et les positions plus ou moins contestataires des invités de Bettina, l'autre aristocratique, terme qui correspond et à la noblesse des familles et aux positions conservatrices des invités du deuxième salon.

¹³⁰⁷ „Mit Moritz Carriere und Bernhard Oppenheim verkehren Junghegelianer bei ihr, seit 1840 empfängt sie auch den russischen Anarchisten Michail Bakounin und den Sozialisten Bruno Bauer“. *Wer ein schön Gesicht hat ...*, o.c., p. 115.

¹³⁰⁸ „Bettina von Arnims „Salon“ war „vormärzlich“, nicht aber ein „Salon“ des „Jungen Deutschland“, obgleich Bettine mit einigen seiner Berliner Vertreter bekannt war und manche zu ihren Gästen zählten, so der Schriftsteller Theodor Mundt. (...) Das Junge Deutschland hatte keine Salons als Mittelpunkte. Diese literarische Bewegung war, obwohl sie durch ihre großen Vertreter Heine und Börne bedeutenden Einfluß auf das literarische Leben ausübte, insgesamt wohl zu klein und zersplittert, um in den Salons prägend zu wirken.“ *Der Berliner Salon*, o.c., p. 159.

¹³⁰⁹ Auteur de « *Sittengemälde aus dem Elsässischen Volksleben* » (1843).

¹³¹⁰ „In Berlin lernte er auch z.B. Bettina von Arnim kennen, die lebhaftes Interesse an seinen gesellschaftsphilosophischen und politischen Aussichten äußerte. Kurz darauf traf sie selbst mit Sand in Kontakt.“ *Zwischen Irritation und Faszination*, o.c., p. 151.

¹³¹¹ Cf. *Achim und Bettina in ihren Briefen*, o.c.

*A moitié fascinée, à moitié outrée par le rassemblement caractéristique d'intellectuels et d'hommes politiques favorables à la révolution dans le salon de Bettine – parmi eux se trouvait également à ce moment-là Mikhaïl Bakounine –, Anna était également fondamentalement éloignée de la position politique de Bettine. Ses sympathies allaient au salon aristocratique dans la maison Arnim, celui des deux pièces dans laquelle Maxe et Armgart recevaient leurs amis de la cour, et où se retrouvaient, plutôt que dans le salon 'démocratique' de leur mère, Freimund et Siegmund lors de leurs rares séjours à Berlin.*¹³¹²

Ces provocations n'étaient pas non plus du goût de ses filles, Maxe et Armgart, qui côtoyaient les gens de la cour. C'est précisément à leur demande qu'il y eut ces deux salons à partir de 1848, dont l'un seulement était celui où Bettina recevait ceux que certains nommaient ses « *idéalistes sublimes* »¹³¹³ et ceux en qui les autres voyaient des « *personnalités louches, écrivains et républicains* »¹³¹⁴ et un salon aristocrate. Pour Maxe, ce salon rassemblant des personnages de couleur politique aussi différente amusait certes Bettina, mais pouvait devenir un outrage à certains invités qu'elle appréciait particulièrement. Maxe justifie ainsi la mesure prise à l'amiable avec sa mère :

*A la longue, il n'était quand même pas possible que nos amis rencontrent des révolutionnaires dans la pièce de Bettina sans que des frictions ou même des désaccords ne menacent. L'ancien ambassadeur français, le Comte Circourt à tendances légitimistes ... venait souvent chez nous – nous ne pouvions quand même pas exiger de lui qu'il rencontre le républicain Arago qui l'avait remplacé à son poste, qui venait souvent chez notre mère. Il fut ainsi convenu – à l'amiable – ce qui tint longtemps jusqu'à ce que notre mère ne s'adresse de nouveau au roi : dans la maison Arnim, il y avait deux salons, un démocratique et un aristocratique. A gauche de la salle dans nos appartements, nous recevions nos amis, à droite dans ses appartements, Bettina ses nobles redresseurs de tort.*¹³¹⁵

Bettina côtoyait toutes les couleurs politiques existantes, mais resta cependant une individualiste que la force de caractère et la conviction de voir juste rendaient – aux yeux des contemporains comme de nombreux critiques aujourd'hui – incomparable :

Elle était en contact régulier avec de nombreux opposants, rencontra même une fois Karl Marx, mais se tint toujours à distance des partis organisés, qui se formaient à l'époque. Elle resta une individualiste qui, au cœur du Vormärz,

¹³¹² „Halb fasziniert, halb entsetzt von des eigentümlichen Sammlung von revolutionsfreundlichen Intellektuellen und Politikern in Bettines Salon – darunter in dieser Zeit auch Mikhaïl Bakounine –, war Anna auch die politische Einstellung von Bettine grundsätzlich fremd. Ihre Sympathien lagen beim aristokratischen Salon im Hause Arnim, jenem der beiden Gesellschaftszimmer, in dem Maxe und Armgart ihre Freunde aus Hofkreisen empfingen, und wo sich auch Freimund und Siegmund bei ihren seltenen Aufenthalten in Berlin eher einfanden als in dem „demokratischen“ Salon ihrer Mutter“ *Du bist mir Vater und Bruder und Sohn*, o.c., p. 179.

¹³¹³ „edlen Weltverbesserer“ Maxe von Arnim. Tochter Bettinas, o.c. In: „Die Erfahrung anderer Länder“, o.c., p. 337.

¹³¹⁴ „fragwürdige Gestalten von Literaten und Republikanern“, *Ibidem*, p. 337.

¹³¹⁵ „Auf die Dauer ging es aber doch nicht an, dass unsere Freunde in Bettinas Saal mit den Revolutionären zusammentrafen, ohne dass Reibungen oder doch Verstimmungen drohten. Zu uns kam oft ... der legitimistisch gesinnte bisherige französische Gesandte Graf Circourt – wir konnten ihm doch unmöglich zumuten, dem ihn von seinem Posten ablösenden Republikaner Arago, der oft zur Mutter kam, zu begegnen. So wurde – schiedlich, friedlich – die weise Einrichtung getroffen, die dann noch lange, bis auch die Mutter sich wieder zum König wandte, bestanden hat: im Hause Arnim gab es zwei Salons, einen demokratischen und einen aristokratischen. Links vom Saal in unseren Räumen empfingen wir unsere Freunde, rechts in ihren Zimmern Bettina ihre edlen Weltverbesserer.“ *Ibidem*, p. 337.

*conserva les idées, héritées du romantisme, que l'homme est un être libre et créatif, idées qu'elle ne trahit jamais.*¹³¹⁶

Son individualisme poussé se retrouve dans le domaine politique. Et l'indépendance de ses opinions politiques lui permettait de rester un individu relativement libre. Elle pouvait côtoyer toutes les tendances sans être soupçonnée d'en rejoindre l'une ou l'autre, et elle veillait à rencontrer des personnalités de tout bord : « *Bettina comprenait et utilisait son salon berlinois au même titre que ses écrits comme un moyen direct d'influence publique.* »¹³¹⁷ Il constituait un moyen de communication qui lui permettait de se tenir informée, de faire passer ses messages, et tout ceci, sous l'œil méfiant des services de police. C'est donc une nouvelle fois en toute transparence que Bettina agissait vis-à-vis des services censoriaux.

Pour des raisons artistiques et politiques, les représentants de la *Jeune Allemagne*, Gutzkow, Mundt, Kühne et Börne, étaient des invités réguliers du salon de Bettina dans les années 1830 et d'autres, tel Heine, le visitaient de manière occasionnelle. M. Niebuhr écrivit le 22 juin 1837 : « *Je fréquente de préférence les Arnim. (...) Depuis que je suis ici, Geibel vient également assez souvent chez Arnim.* »¹³¹⁸ Emanuel Geibel, qui était venu la première fois en mai 1837 accompagné d'une lettre de recommandation de Rumohr, aimait également l'ambiance qui régnait dans le salon de Bettina et l'écrivit à sa mère dans une lettre du 16-17 juin 1837 :

*Je suis également très souvent chez Bettina depuis environ quatre semaines ; elle m'invite plusieurs fois par semaine et m'a introduit complètement dans sa famille. Il y a un tumulte amusant dans sa maison qui gagne encore plus grâce à l'aimable ouverture d'esprit de ses deux jolies filles.*¹³¹⁹

Julius Fröbel fut introduit par M. Bakunin, qui venait régulièrement depuis 1840. En octobre 1841, Bettina avait fait la connaissance du théologien hégélien B. Bauer. Même au plus fort de la censure, le salon de Bettina continua de recevoir et d'échanger. Avec la Révolution, certains invités quittèrent cependant Berlin et le salon de Bettina perdit ses adhérents :

*Oppenheim fut expulsé par le préfet de police de Berlin le 7.12.1848 et quitta la ville deux jours plus tard en raison de son amitié avec Arago, qui entre temps était désapprouvé, et de ses relations supposées avec la Révolution de Bade.*¹³²⁰

¹³¹⁶ „Mit zahlreichen Oppositionellen stand sie in regem Kontakt, traf sogar einmal Karl Marx, hielt aber stets Abstand zu den organisierten Parteien, die sich damals formierten. Sie blieb eine selbstbewußte Einzelgängerin, die ihre romantisch geprägten Vorstellungen von einem freien, schöpferischen Menschen in die Zeit des Vormärz herübergerettet hatte und nie verriet.“ *„Unsre Lieb aber ist außerkohren“*, o.c., p. 408.

¹³¹⁷ Bettina hat ihren Berliner Salon ebenso wie ihre Schriften als direktes Mittel zur öffentlichen Einflussnahme verstanden und benutzt.“ Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 1 – 1987, hrsg. Dr. Uwe Lemm für die Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Verein der Freunde und Förderer der Bettina-von-Arnim-Oberschule e.V., Berlin 1987, p. 45.

¹³¹⁸ „Am liebsten verkehre ich bei Arnims. (...) Seit ich hier bin, kommt Geibel auch ziemlich oft zu Arnim.“ *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 692.

¹³¹⁹ „Auch bei Bettina bin ich seit etwa vier Wochen sehr häufig; sie ladet mich wöchentlich mehrmals ein und hat mich ganz in ihre Familie eingeführt. In ihrem Hause ist ein lustiges lebendiges Treiben, das durch die freundliche Offenheit ihrer beiden schönen Töchter noch mehr gewinnt.“ *Ibidem*, p. 692.

¹³²⁰ „Am 7.12.1848 wurde Oppenheim aufgrund seiner Freundschaft mit dem mittlerweile mißbieligen Arago sowie der ihm unterstellten Verbindungen zur badischen Revolution durch den Polizeipräsidenten Berlins ausgewiesen und verließ die Stadt zwei Tage später.“ *Ibidem*, p. 800.

J. Fröbel¹³²¹ était déjà parti en octobre à Vienne en compagnie de R. Blum¹³²² pour soutenir la Révolution de Vienne. B. Oppenheim, qui ne fut donc pas le seul à devoir quitter précipitamment Berlin, lui écrivit quelques jours plus tard :

‘Ça a l’air maintenant un peu solitaire chez vous ?’ demanda Oppenheim le 25.12.1848 à B. (...) Le cercle se dispersa, Bettina s’en plaignit finalement à Varnhagen ‘avec affliction et soucis, comme elle le faisait rarement’, (...) ‘qu’elle pouvait parler librement, étant seule.’¹³²³

Malgré leur absence, nombreux furent ceux qui restèrent en contact avec Bettina et l’informèrent de l’étendue de la Révolution. Ce fut le cas de B. Oppenheim.

Malgré tout son scepticisme et son isolement passager, l’intérêt de B. resta dirigé sur les conséquences de la Révolution. Oppenheim l’informait sur les nombreux combats pour la liberté en Pays de Bade et dans le Palatinat, mais également en Hongrie, Italie, Pologne et Autriche.’¹³²⁴

Le salon de Bettina servait également à faire se rencontrer des personnalités : *« Woykowska fit la connaissance chez Bettina de l’envoyé français à la cour berlinoise, Arago, qu’elle su bientôt mettre à contribution pour la libération des Polonais. Elle reçut toute sa sympathie. »¹³²⁵* Il y avait ainsi transfert de l’information vers Paris grâce à la mise en relation de Woykowska et d’Arago. Cette mise en relation et son intérêt pour le sujet permettaient également à Bettina d’être tenue au courant des activités politiques de la France vis-à-vis de la Pologne. Les lettres qu’elle envoie à son fils en mai-juin 1848 en fournissent maintes preuves car Bettina transmet toutes les informations qu’elle glane dans les conversations. Le salon comme prolongation de sa pensée est confirmé par Leopold von Ranke qui avait connu le salon de Bettina dès 1826 :¹³²⁶

Des allusions aux structures parallèles de ce genre se trouvent par exemple dans une lettre de Leopold Ranke du 18 février 1835 au géographe Heinrich Ritter, à qui il écrit à propos du Goethebuch et du salon de Bettine dans lequel il se trouvait souvent dans les années 26/27 : ‘Si tu le vois et tombes dans le troisième volume sur des discussions générales sur le génie, l’amour, la beauté et l’art, alors tu pourras deviner que

¹³²¹ Julius Fröbel (1805-1893), démocrate allemand, il fut élu au parlement de Francfort/Main.

¹³²² Robert Blum (1807-1848), homme politique allemand, il fut député au parlement de Francfort/Main. Il combattit aux côtés des révolutionnaires viennois et fut exécuté.

¹³²³ „Julius Fröbel war schon im Oktober gemeinsam mit Robert Blum nach Wien gereist, um dort die neu aufgeflamnte Revolution zu unterstützen. „Es sieht jetzt überhaupt wohl ein wenig einsam bei Ihnen aus?“ fragte Oppenheim am 25.12.1848 bei B. an (Bettina von Arnim und Heinrich Bernhard Oppenheim, o.c. p. 209); der Zirkel zerstreute sich, so dass B. schließlich Varnhagen gegenüber „mit Betrübniß und Sorge, wie sie selten thut“, klagte, „dass sie frei reden könne, als nur mich“ (Varnhagen 6, p. 52) Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3, o.c., p. 800.

¹³²⁴ „Bei aller Skepsis und vorübergehenden Isolation blieb B.s Interesse auf die Folgen der Revolution gerichtet. Oppenheim informierte sie ausführlich über die weiteren Freiheitskämpfe in Baden und in der Pfalz, aber auch in Ungarn, Italien, Polen und Österreich.“, Ibidem, p. 801.

¹³²⁵ „Im Hause Bettinas lernte Woykowska den französischen Gesandten am Berliner Hof, Arago, kennen, den sie bald in ihre Bemühungen um die Freilassung der Polen einzuspannen verstand. Sie fand dort volles Verständnis.“ Bettina von Arnim und Julia Molinska-Woykowska: Ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte der „Polenbroschüre“, p. 175, in: Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 3, o.c.

¹³²⁶ „Es ist nun ein Jahr, daß ich Sie kenne“. Lettre du 21 octobre 1827 de Ranke à Vienne à Bettina : Leopold von Ranke, Das Briefwerk. Eingeleitet und hg. von Walther Peter Fuchs, Hamburg, 1949, p. 117.

ce sont justement ces rêves et ces élucubrations que j'ai entendus si souvent là-bas dans les années 26-27'.¹³²⁷

Ingrid Leitner souligne le style particulier de la communication qui régnait dans le salon de Bettina :

La communication dans le salon de Bettine est souvent celle d'une constellation professeur/élève. (...) elle est professeure et animatrice du cercle et dirige la communication. Cette position centrale que Bettine occupe si naturellement (...) se voit également après la dissolution du 'salon de Landshut' car les conversations se poursuivent par lettres, mais pas dans le sens où les étudiants correspondent également entre eux, mais dans le sens où chacun correspond exclusivement avec Bettine. Plus tard également, toute une série d'admirateurs et de critiqueurs confirment ce caractère unilatéral de la conversation et décrivent Bettine comme une source effervescente en continu de flots de paroles impressionnants, qui rend souvent ceux à qui elle s'adresse tels des auditeurs muets, de purs destinataires, un rôle qu'ils acceptent plus ou moins bien.¹³²⁸

En résumé, son salon et ses lettres montrent qu'elle exploitait toutes les ressources mises à disposition pour affiner sa pensée et la communiquer. Ingrid Leitner souligne à juste titre que Bettina ne faisait pas seulement elle-même office « (...) d'institution de formation d'opinions (...) mais qu'elle essayait également de transmettre des modèles sociaux et moraux bien précis, une certaine vision du monde, si possible de les imposer, peu importe à quel endroit et par le biais de quel intermédiaire. »¹³²⁹

Des fréquentations politiques hautement surveillées mais indispensables dans sa quête d'informations

Ce mélange des genres avec des personnalités connues des services de police de Metternich ne pouvait plaire au ministre de l'Intérieur, qui comme nous l'avons vu dans le chapitre consacré à la censure, surveillait de très près toutes les personnes qui fréquentaient de près ou de loin Bettina von Arnim. Son salon fut donc particulièrement surveillé par les services de Metternich au moment des événements

¹³²⁷ „Ein Hinweis auf Parallelstrukturen dieser Art findet sich beispielweise in einem Brief Leopold Rankes vom 18.02.1835 an den Geographen Heinrich Ritter, dem er in Bezug auf das Goethebuch und Bettines Salon in dem er sich in Jahren 26/27 oft aufgehalten hatte, schreibt: „Wenn Du es ansiehst und im dritten Band auf allgemeine Erörterungen stößest über Genius, Liebe, Schönheit und Kunst, so kannst Du dabei denken, dass dies eben die Träume und Phantasien sind, welche ich im Jahre 26-27 so oft dort gehört habe.“ *Ibidem*, p. 266, in: *Liebe und Erkenntnis*, o.c., p. 235-250, In: Hartwig Schultz, *Salon der Romantik: Beiträge eines Wiepersdorfer Kolloquiums zu Theorie und Geschichte des Salons*, Wiepersdorfer Kolloquium 2, 1994, Berlin, Verlag De Gruyter, 1997.

¹³²⁸ „Die Kommunikation in Bettines Salon ist häufig an eine Lehrer/Schüler-Konstellation gebunden. (...) sie ist Lehrerin und Animatrice des Kreises und Lenkerin der Kommunikation. Diese Zentralposition, die Bettine so selbstverständlich einnimmt (...) zeigt sich auch nach Auflösung des Landshuter „Salons“, denn die Gespräche werden brieflich fortgesetzt, aber nicht, indem die Studenten auch untereinander korrespondieren, sondern indem jeder ausschließlich mit Bettine einen Briefwechsel führt. Auch später bestätigen eine ganze Reihe von Bewunderern und Kritikern diese Einseitigkeit des Gesprächs und beschreiben Bettine als einen ununterbrochen sprudelnden Quell beeindruckender Redeströme, die die Angesprochenen häufig zu stumm Lauschenden, zu puren Empfängern machen, eine Rolle, die sie mehr oder weniger bereitwillig annehmen.“ *Liebe und Erkenntnis*, o.c., p. 235-250, In: *Salon der Romantik*, o.c.

¹³²⁹ „(...) Meinungsbildungsinstitution (...) sondern auch, dass sie ganz bestimmte moralisch-gesellschaftliche Leitbilder, eine bestimmte Weltanschauung zu vermitteln, wenn möglich durchsetzen versucht, gleichgültig, an welchem Ort und über welches Medium.“ *Ibidem*, p. 248.

de 1848 : « *Le rapport du diplomate autrichien à Metternich de Berlin compte le salon de Bettine parmi les centres clandestins où se fomentent la Révolution.* »¹³³⁰

Nous savons que les autorités prussiennes avaient depuis longtemps suivi avec beaucoup d'intérêt les fréquentations de Bettina. Ses fréquentations étaient connues et ne passaient pas inaperçues auprès des autorités qui semblaient connaître très précisément ses faits et gestes. Mais il semblerait que Bettina n'ait pas été inquiétée par une telle surveillance :

*Elle revendique également dorénavant les visions politiques des hégéliens de gauche et sympathise avec leur aile berlinoise – radicale –. Lorsque Bauer est renvoyé de la fonction publique et revient définitivement à Berlin début mai 1842, le contact s'intensifie encore plus. En juillet, le 'Augsburger Allgemeine Zeitung' colporte dans son annexe que Bettine a pris, comme mécène, la protection du nouveau prophète Bruno Bauer et continue à l'instruire et à lui élargir l'esprit.*¹³³¹

Outre son salon qui était surveillé en raison des personnes qui le fréquentaient, la correspondance de Bettina fut également lue nous l'avons dit. Bettina qui recherchait du matériel et des hommes pour tester ses idées et affiner sa pensée ne pouvait se passer de la fréquentation de personnes considérées comme dangereuses par les services de Metternich. Son salon n'ayant pas reçu d'interdiction d'exister, Bettine ne ressentait pas le besoin de changer ses habitudes. Et outre le plaisir qu'elle prenait à mettre en face des conceptions politiques opposées, Bettina avait surtout besoin de ces échanges politiques afin d'être parfaitement tenue au courant des informations du moment. Sans les personnalités qui lui rendaient visite dans son salon, Bettina n'aurait pu rassembler autant d'informations orales, travailler avec la presse, ni rencontrer des personnalités nouvelles avec lesquelles elle découvrait de nouvelles injustices. La fréquentation de ces personnalités hors du commun était rendue indispensable par la nécessité de sa quête d'informations.

La tenue d'un tel salon non refusé par la censure malgré la surveillance policière augmentait encore sa notoriété qui devenait alors un gage de contre-pouvoir politique. L'intérêt porté par des révolutionnaires tels A. Weill, M. Bakounine ou la *Jeune Allemagne*, montre que la singularité des invités de ce salon semblait en attirer d'autres tout aussi surveillés par les services de Metternich. En affichant ouvertement leurs affinités politiques, ces personnes surveillées recherchaient également le contact et l'échange, et semblaient trouver chez Bettina matière à enrichir ou défendre leur conception politique.

Le salon était indissociable de l'écriture épistolaire de Bettina qui se servait de ce lieu de rencontres pour recevoir l'information et la transmettre.

¹³³⁰ „Der Bericht eines österreichischen Diplomaten an Metternich aus Berlin zählt Bettines Salon unter die geheimen Keimzellen der Revolution“. *wer ein schön Gesicht hat* ..., o.c., p. 115.

¹³³¹ „Sie bekennt sich fortan auch zu den politischen Ansichten der Linkshegelianer und sympathisiert mit deren – radikalen – Berliner Flügel. Als Bauer aus dem Staatsdienst entlassen wurde und Anfang Mai 1842 endgültig nach Berlin zurückkehrte, intensivierte sich der Kontakt noch. Im Juli kolportiert der Augsburger Allgemeine Zeitung in ihrer Beilage, dass Bettine „den neuen Propheten“ Bruno Bauer als „Mäcenatin“ (...) in ihre Protection“ genommen habe und ihn nun weiter „belehrt und weitet“. Nr. 90, 9.7.1842 in: Glossy, Bd. 2, S. 319 in: *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften, Band 3*, o.c., p. 740.

Conclusion

A côté des quatre œuvres de Bettina qui sont classées dans la catégorie des écrits politiques, elle a donc rédigé des lettres à vocation politique dont la présente étude, en s'appuyant sur une sélection de ses correspondances, se proposait d'examiner. Il s'est agi de dégager, plus particulièrement, les spécificités du choix des thèmes qu'elle abordait sous un angle politique, de regrouper qui étaient ses principaux destinataires sur ce terrain politique et d'envisager si Bettina variait ses procédés d'écriture en fonction de ces correspondants.

Nous avons signalé qu'elle décrit cette sphère politique essentiellement telle qu'elle la vivait au jour le jour, qu'elle tend donc à pratiquer de la microhistoire si on s'en tient seulement à ses témoignages. Les campagnes de guerre à l'époque de Napoléon, elle les avait mentionnées dans ses lettres à Arnim et à Savigny, mais, tout en se réjouissant que la Prusse ait rejoint le mouvement antinapoléonien, elle n'avait pas encore développé des considérations politiques à cette époque-là et, dans la presque totalité de ses missives, elle n'avait alors relaté que des faits quotidiens. C'est à partir de la fin des années 1830, comme nous l'avons vu lors du renvoi des frères Grimm de l'université de Göttingen, que ses lettres se font l'écho des débats qui se déroulent dans son cercle d'amis et son engagement politique se cristallise alors dans la relation plus personnalisée qu'elle noue par lettres avec le prince puis le roi Frédéric Guillaume de Prusse, ou bien avec d'autres princes. Une troisième phase est venue compléter la précédente, ajoutant l'expression de son indignation face au paupérisme puis, prolongeant cette indignation, ses lettres feront état du spectacle de l'effervescence révolutionnaire puis de sa retombée en 1848 et 1849. Après la Révolution, Bettina n'avait plus autant d'influence auprès du roi et ses amis se détachaient de sa conception du Volkskönig.

Si cet engagement, du fait que les lettres sont destinées à une personne, peut donner l'impression d'être relativement ténu, d'autant plus qu'il ne faut pas en exagérer l'efficacité, cette impression mérite toutefois d'être révisée. D'abord parce qu'il a été continu durant les vingt dernières années de sa vie. Ensuite parce que Bettina s'est érigée en porte-parole de collectivités de plus en plus larges. En un premier temps, c'étaient certes sa propre excitation, ou celle de ses proches, dont elle faisait état, mais elle s'est ensuite comportée en avocate, autoproclamée, de nombreuses personnes dont elle donnait les noms et qu'elle estimait victimes d'injustices.

Chez Bettina von Arnim, cette utilisation de la lettre comme arme de son engagement est-il une simple manifestation d'un statut social, ou bien est-il une expression tangible de l'investigation par des particuliers de l'espace public ? On sait que Habermas dans *Strukturwandel der Öffentlichkeit*, a évoqué le rôle des correspondances adressées à des institutions officielles, et il a par exemple estimé que cette catégorie qui poursuit un objectif officiel s'apparentait à un cérémonial et relevait d'un statut social, et qu'elle ne pouvait pas être interprétée comme manifestation de l'opinion publique. Or, une telle catégorisation nous paraît intéressante à confronter aux usages épistolaires de Bettina von Arnim, laquelle, une fois encore, se trouve entre les deux, entre le cérémonial et la sphère privée : elle fait certes partie de ceux qui entendent donner leur avis au nom de valeurs qui ne sont

pas inféodées à des considérations exogènes préétablies, et en cela elle relayait ce que l'opinion publique revendiquait et pratiquait depuis la fin du XVIII^{ème} siècle, mais elle reste malgré tout respectueuse de la hiérarchie en place et a cru constater que, si ses bons conseils avaient été écoutés, l'explosion révolutionnaire de 1848 aurait pu être empêchée.

Son engagement, quand il se manifestait par le biais de missives personnalisées, ne pouvait pas faire de Bettina un porte-parole de l'opinion publique et ne servait pas à l'intégrer dans une large collectivité. Au contraire, elle prêtait à ses lettres la vocation de transmettre son avis personnel, à telle enseigne que son repli sur l'expression épistolaire de ses opinions et de ses sentiments a renforcé son esprit d'indépendance. Par ailleurs, c'était à une élite qu'elle s'adressait. L'espace de la lettre restait donc privé. Pourtant, elle faisait fonctionner un réseau de correspondants et, en outre, elle respectait des usages dans sa manière de communiquer, elle maîtrisait la civilité épistolaire. A cet égard, tout en mettant son moi au centre de ses écrits, son exemple illustre aussi dans quelle mesure les débats sur les questions politiques et sociales étaient particulièrement vifs chez les personnes que fréquentait Bettina. Cette position médiane qui fut celle de Bettina indique en définitive non seulement ce qu'elle entendait autour d'elle mais aussi et surtout ce qu'elle attendait, à titre personnel, des élites sociales et intellectuelles : selon elle, il leur incombait le sens des responsabilités, l'attention à porter à autrui, la sensibilité alliée à la réflexion. Cela ressort nettement du choix qu'elle a fait de s'adresser directement à celui qui détenait le pouvoir décisionnel suprême.

De manière générale, le fait que l'envoi de lettres est par définition lié aux circonstances a mis en évidence avec quelle rapidité et réactivité Bettina savait saisir l'instant qui s'offrait pour agir. Elle savait saisir l'opportunité, était pro-active – pour utiliser un néologisme qui peut synthétiser les formes que prit son courage civique et le sens qu'un tel civisme donnait à sa vie – et cherchait par conséquent toujours à aller de l'avant. Pour son courage, sa ténacité et les résultats obtenus, on aimerait pouvoir lire sur son épitaphe qu'elle fut encouragée et admirée par ses amis, crainte par ses ennemis.

Dans les faits, ce n'était pas tout à fait l'opinion que ses contemporains diffusaient d'elle à la fin des années 1850. Mais on voyait bien en elle une des pionnières des femmes émancipées, ou « *des femmes libres* » comme l'on disait alors. A preuve l'article que lui consacre en 1858 de son vivant encore le « *Dictionnaire universel des contemporains* » de Vapereau¹³³² et dans lequel Bettina apparaît comme une grande figure dotée d'un « *caractère original* » et illustrant « *le type de la femme libre* ». Il ressort de cet article que l'auteur du *Dictionnaire* ainsi que son informateur se plaisent à chercher, et à vouloir retrouver dans la vieille dame qu'était alors Bettina, l'esprit de l'adolescente rebelle que sa correspondance avec Goethe avait révélée et qui avait séduit les lecteurs d'alors. A Berlin, poursuit en effet l'article, elle s'est fait remarquer « *par l'activité philanthropique avec laquelle elle s'occupait de l'amélioration du sort des classes pauvres* ». Et le *Königsbuch* est présenté comme un « *livre hardi, qu'elle eut la prudence de dédier au roi de Prusse* ». En revanche, son style est jugé inégal : « *il attire et repousse* » ; et les réflexions figurant dans ses lettres sont qualifiées de « *tantôt excentriques, tantôt profondes* ».

¹³³² contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers. (...), ouvrage rédigé et continuellement tenu à jour, avec le concours d'écrivains et de savants de tous les pays, par G. Vapereau, Paris, Hachette, 1858.

Nos analyses ont confirmé cette « liberté » d'esprit soulignée par Vapereau, dans la mesure où Bettina ne cache pas son indignation quand elle la juge fondée, et ce quitte à agacer ou inquiéter même certains de ceux qu'elle protège. Mais nous avons aussi été incitée à relativiser cette prétendue liberté puisque le recours au discours épistolaire est en fait un aveu de marginalité. D'ailleurs l'efficacité de son argumentation ne fut pas toujours probante. La formulation « femme libre » du *Dictionnaire* de Vapereau est donc fallacieuse puisqu'elle semble assimiler Bettina à ses contemporaines féministes qui avaient fondé en 1832 le premier journal écrit par des femmes et pour des femmes, intitulé « La femme Libre », et dont l'apostolat saint-simonien allait bien plus loin que la philanthropie de Bettina.

De surcroît, c'est ou bien dans des salons et des châteaux qu'elle conversait avec les personnages influents du monde de la littérature ou de la politique, ou bien dans l'intimité de ses lettres qu'elle argumentait. C'est pourquoi Louise Otto-Peters, qui appartenait à la génération suivante et qui fonda en 1849 le journal *die Frauen-Zeitung*, puis plus tard, en 1865, la première association féministe allemande, a judicieusement placé sur le même plan Bettina von Arnim et Rahel Varnhagen, en leur reprochant au demeurant de n'avoir parlé que d'elles-mêmes, dans des lettres ou des journaux personnels.¹³³³

Ces reproches émanant du chef de file des féministes, ils étaient certes propices à conférer une légitimation supplémentaire à la décision prise par L. Otto-Peters de lancer en Allemagne une offensive de plus vaste envergure, cette fois au nom d'arguments juridiques et par le truchement d'un journal sur lequel L. Otto-Peters avait fait figurer en exergue « *Dem Reich der Freiheit verb ich Bürgerinnen !* » car son programme était destiné à d'autres citoyennes. Mais les critiques de L. Otto-Peters sont en fait réductrices parce que les actions que Bettina entreprenait, ne concernaient pas son sort personnel et qu'elles avaient bel et bien vocation à combattre des tabous ou à modifier des décisions de justice.

Une conséquence en est la difficulté que l'on peut aujourd'hui éprouver si l'on essaie de distinguer, dans les lettres que nous avons commentées, entre ce qu'il faut attribuer à la confiance intime et ce qui relèverait plutôt de la sphère publique. A quelle échelle, privée ou publique, ses lettres étaient-elles pensées ? La difficulté de répondre à une telle question, qui requiert de travailler sur l'implicite, peut être surmontée en prenant en compte plusieurs éléments, des éléments d'ordre sociologique et des éléments d'ordre formel. D'une part, il y a son propre statut social ainsi que la fonction que ses correspondants exercent pour et dans l'Etat ; c'est une dimension sociologique d'importance majeure et dont M.-C. Hoock-Demarle a étudié le fonctionnement à partir de la notion de « réseau ». En appliquant cette incitation à analyser le réseau, nous avons à notre tour examiné les rapports dus à l'affinité, aux liens de parenté (dans les lettres à Savigny) et d'amitié (dans les lettres aux Grimm), ou encore des relations qui ne pouvaient guère durer que par le biais d'échanges épistolaires (dans les lettres au prince héritier, devenu ensuite roi de Prusse).

Nous avons d'autre part recouru aux réflexions menées par les historiens sur l'écriture du for privé et nous en tirons la conclusion que, dans le cas de Bettina, la

¹³³³ Cf. Ruth-Ellen B. Joeres, *Respectability and deviance : nineteenth-century German women writers and the ambiguity of representation*. – Chicago, University of Chicago Press, 1998 et Gerhard Grubeck, *Die Frau in der Literatur. Der Beitrag der Frau zum literarischen Leben in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts*, Hamburg, diplomica, 2008, p. 117-118.

sphère privée n'était pas coupée de la sphère publique dans la mesure où, précisément, Bettina ne s'est pas repliée sur l'écriture d'un journal intime mais qu'elle a œuvré à combattre le risque d'isolement – dans lequel son indépendance d'esprit risquait de la projeter – au moyen de ses correspondances. Nous avons donc souligné à quel point elle était consciente des multiples ressources de la pratique épistolaire.

Il est ainsi particulièrement fascinant de constater que sa conception de l'Etat, de la cité, se construit moins à partir d'une idéologie abstraite qu'à partir de ses expériences, de ses observations, puis des réflexions qu'elle développa dans ses lettres. A notre avis, du fait de ses pratiques épistolaires, ce n'est pas en termes de philosophie du droit naturel que Bettina se posait la question de l'ingérence dans le politique. C'est pourquoi nous avons préféré recourir à la notion de civilité, notion qui semble mieux correspondre à sa représentation de ce que serait le devoir d'un citoyen, qu'il soit homme ou femme, et de ce que serait la vertu de tout haut responsable, en particulier du roi. Cette civilité impliquait, selon elle, de respecter le cadre des institutions mais de les revivifier, de prendre en considération aussi bien le courage de ceux qui pensaient juste et fort que le dénuement de ceux que la misère rendait contestataires, au lieu de sanctionner les premiers en les limogeant ou de réduire les seconds au silence en ordonnant à la police de tirer sur eux. Une telle civilité, en l'occurrence, incomberait donc pour une bonne part à ceux qui, comme Bettina ou Savigny, du fait de leur rang social, étaient en mesure de transmettre des informations sur les problèmes du moment sans pour autant se réclamer d'une idéologie subversive. Peut-être, comme l'article publié par Vapereau le suggère, était-ce par habileté, pour contourner la censure, qu'elle dédie son écrit au roi. Mais, en tout état de cause, ses lettres prouvent qu'elle est une révolutionnaire.

La question sur laquelle l'ensemble de notre étude débouche concerne les rapports entre individu et société tels que Bettina von Arnim les a vécus et gérés entre 1839 et 1849. On constate tout d'abord qu'elle affirme au roi que l'être humain ne connaît de véritable épanouissement qu'en accomplissant un devoir social. Le paradoxe, chez Bettina, est alors qu'elle n'ait pas opté, à la différence d'Arnim par exemple, pour des mesures qui auraient permis à tous les individus de participer activement à l'expression de l'opinion publique, et qu'elle ait en revanche revendiqué de jouer à elle seule un rôle de porte-parole ; son message était sur le plan politique celui des libéraux, qui souhaitaient que la société permette à chacun, dans le cadre d'une constitution, de participer à la vie publique. Ce paradoxe résulte sans doute du fait que Bettina n'est pas elle-même une théoricienne et qu'elle restait influencée par les premiers romantiques qui avaient contesté un mécanisme étatique (« *Staatsmaschine* »), celui de l'absolutisme, dont les rouages étaient huilés par la seule raison, rigidifiés par une administration pesante et par des lois édictées par le souverain et ses conseillers. Quand Bettina critique l'influence des conseillers sur le roi de Prusse et quand elle s'investit de la mission d'informer ce même roi en quelque sorte à titre individuel, para-institutionnel, à partir de ses observations, elle n'est pas éloignée de la position du romantique Novalis qui avait opposé à « l'État-machine » un État poétique, dont le socle serait la foi et l'amour, *Glauben und Liebe*.

Certes, à la différence de ses amis romantiques, Bettina n'expose pas l'arrière-plan idéologique de sa façon de concevoir les rapports entre individu et société, mais elle reste marquée par leur vision du monde fondée sur l'amour, sur une synthèse de toutes les oppositions politiques et sociales, oppositions subsumées en un

souverain. Ce souverain reste chez Bettina, comme chez les premiers romantiques, une entité supérieure, un modèle pour la société, qui se trouve alors pensée comme une grande famille. Cependant, en traitant la question du paupérisme dans des lettres qui se réfèrent à des faits datés et à des expériences consignées parfois au jour le jour, Bettina a tenté de ne pas en rester au registre poétique et utopique de ses amis romantiques et elle est ainsi en outre devenue une représentante du *Vormärz* dans sa dimension sociale.

Outre la comparaison que mène M.-C. Hooock-Demarle, comme nous l'avons rappelé, entre Bettina von Arnim et George Sand, nous observons aussi que l'ouverture de Bettina à un humanitarisme social, étranger à la lutte des classes, la rapproche de la féministe française Flora Tristan, sa contemporaine. De même, son écriture parfois délibérément impulsive et échappant alors au carcan des conventions épistolaires est un moyen de communication qui reflète l'étiquette de marginale qui était prêtée aux femmes qui sortaient du rang.

Le combat de Bettina est cependant limité en termes de féminisme. Ainsi, alors que, depuis la fin du XVIII^{ème} siècle, les éducatrices militantes, à la suite de Mary Wollstonecraft, plaçaient au tout premier plan la question de l'instruction des jeunes filles comme étant la condition primordiale de leur émancipation, Bettina s'est contentée de pratiquer les échanges épistolaires. De même, tout en prenant des initiatives personnelles, elle n'a pas revendiqué ce droit pour les femmes et par les femmes, contrairement à sa cadette L. Otto-Peters. Elle a en outre sciemment cultivé un style impulsif et l'expression d'élans intuitifs, spécificités que le premier mouvement féminin contestera plus tard comme étant des défauts trop aisément imputables au seul genre féminin. La correspondance de Bettina von Arnim montre donc qu'à beaucoup d'égards, c'est une forte personnalité qui est malgré tout restée dans le rang, en-deçà des féministes du temps.

Bibliographie

A. Sources

A.1. Œuvres de Bettina von Arnim

Arnim, Bettina von, *Goethes Briefwechsel mit einem Kinde*, Berlin, Arnims Verlag, 1835.

Arnim, Bettina von, *Die Günderode*, Berlin, Arnims Verlag, 1840.

Arnim, Bettina von, *Dies Buch gehört dem König*, Berlin, Arnims Verlag, 1843.

Arnim, Bettina von, *Clemens Brentanos Frühlingskranz aus Jugendbriefen ihm geflochten, wie er selbst schriftlich verlangte*, Berlin, Arnims Verlag, 1844.

Arnim, Bettina von, *Ilius Pamphilus und die Ambrosia*, Berlin, Arnims Verlag, 1847/48.

Arnim, Bettina von, *An die aufgelöste Preußische Nationalversammlung. Stimmen aus Paris*, Berlin, Arnims Verlag, 1848.

Arnim, Bettina, *Gespräche mit Dämonen. Des Königsbuches zweiter Band*, Berlin, Arnims Verlag, 1852.

A.2. Editions de sa correspondance et de ses ouvrages

Arnim, Bettina von, *Bettinas von Arnims sämtliche Werke*, (hrsg.) Waldemar Oehlke, Berlin, Propylaen-Verlag, 1920-1922.

Arnim, Bettina von, *Bettina von Arnims Armenbuch*, (hrsg.) Werner Vordtriede, Frankfurt/Main, Insel Taschenbuch 541, 1981

Arnim, Bettina von, *Clemens Brentanos Frühlingskranz. Die Günderode*, (hrsg.) Walter Schmitz, Frankfurt/Main, Dt. Klassiker Verlag 1986.

Bettine von Arnim, *Werke und Briefe in 4 Bänden*, (hrsg.) Walter Schmitz und Sibylle von Steinsdorff, DKV, Frankfurt/Main, 1986

Behrens, Jürgen (hrsg.) *Sämtliche Werke und Briefe, „Clemens Brentano's Frühlingskranz“ und handschriftlich überlieferte Briefe Brentanos an Bettine: 1800-1803*, Stuttgart, Kohlhammer, 1990.

Betz, Otto, *Bettina un Arnim: Briefe der Freundschaft und Liebe*, Teil 1: 1806-1808, Frankfurt am Main, Knecht, 1986.

Betz, Otto, *Bettina un Arnim: Briefe der Freundschaft und Liebe*, Teil 2: 1808-1811, Frankfurt am Main, Knecht, 1987.

Bunzel, Wolfgang, *Dies Buch gehört dem König*, München, DTV, 2008.

Bunzel, Wolfgang und Landfester, Ulrike, *In allem einverstanden mit dir: Bettine von Arnims Briefwechsel mit ihrem Sohn Friedmund*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2001.

Bunzel, Wolfgang, Landfester, Ulrike (hrsg.) *Bettine von Arnims Briefwechsel mit ihrem Sohn Friedmund*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2001.

Bunzel, Wolfgang, Landfester, Ulrike (hrsg.), „*Du bist mir Vater und Bruder und Sohn*“, *Bettine von Arnims Briefwechsel mit ihrem Sohn Freimund*, Göttingen, Wallstein-Verlag, 1999.

Ehrhardt, Holger, *Briefwechsel mit Herman Grimm*, Kassel, Brüder-Grimm-Gesellschaft, 1998.

Fuchs, Friedrich u. Schellberg, Wilhelm (hrsg.), *Die Andacht zum Menschenbild, Unbekannte Briefe von Bettine Brentano*, Jena, Eugen Diederichs, 1942.

Gajek, Enid, Gajek, Bernhard, *Bettine von Arnim – Hermann von Pückler-Muskau: Die Leidenschaft ist der Schlüssel zur Welt. Briefwechsel 1832–1844*, Stuttgart, Klett-Cotta, 2001.

Gassen, Kurt, (hrsg.), *Bettina von Arnim und Rudolf Baier. Unveröffentlichte Briefe und Tagebuchaufzeichnungen*, Greifswald 1937.

Geiger, Ludwig, *Bettine von Arnim und Friedrich Wilhelm IV. Ungedruckte Briefe und Aktenstücke*, Frankfurt/Main, Rütten & Loening, 1902.

Härtl, Heinz (hrsg.), *Bettina von Arnim. Werke 2. Die Günderode. Clemens Brentano Frühlingskranz*, Berlin und Weimar, Aufbau-Verlag, 1989.

Härtl, Heinz, Landfester Ulrike, Steinsdorff, Sibylle von, (hrsg.), *Bettine von Arnim, Werke und Briefe. Bd. 4*, Frankfurt/Main, Deutscher Klassiker Verlag, 2004.

Konrad, Gustav, *Werke und Briefe/Bettina von Arnim*, Bde 1-5, (Bd. 5 von Joachim Müller), Darmstadt, wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1959.

Landfester, Ulrike (hrsg.), „*Lieber Kronprinz!, Liebe Freundin!, Briefwechsel zwischen Bettine von Arnim und Karl von Württemberg*. Mit einem Anhang: *Briefwechsel zwischen Bettine von Arnim und Julius von Hardegg*, Heidelberg, Manutius-Verlag, 1998.

Mallon, Otto, „Bettina von Arnims Briefwechsel mit Hortense Cornu“. In: *Euphorion* 27, 1926, p. 398-408.

Obser, Karl, „Bettina von Arnim und ihr Briefwechsel mit Pauline Steinhäuser“. In: *Neue Heidelberger Jahrbücher* 12, 1903, p. 85-137.

Oehlke, Waldemar, *Gespräche mit Dämonen, Bettina von Arnim*, Berlin, Propyläen-Verlag, 1922.

Püschel, Ursula, *Die Welt umwälzen – denn darauf läuft's hinaus. Der Briefwechsel zwischen Bettina von Arnim und Friedrich Wilhelm IV.*, Band 1, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2001.

Püschel, Ursula, *Die Welt umwälzen – denn darauf läuft hinaus. Der Briefwechsel zwischen Bettina von Arnim und Friedrich Wilhelm IV.*, Band 2, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2001.

Püschel, Ursula, *Bettina von Arnims Polenbroschüre*, Berlin, Henschelverlag, 1954.

Püschel, Ursula, *... und mehr als einmal im nacht im Thiergarten: Briefe 1841-1849 – Bettina von Arnim und Heinrich Bernhard Oppenheim*, Berlin, FSP, Fotosatz und Spezielle EDV-Programme, 1990.

Schmitz, Walter, Steinsdorff, Sibylle von (hrsg.), *Bettine von Arnim, Werke und Briefe. Bd. 3*, Frankfurt/Main, Deutscher Klassiker Verlag, 2004.

Schultz, Hartwig, *Der Briefwechsel Bettines von Arnim mit den Brüdern Grimm, 1838–1841*, Frankfurt/Main, Insel-Verlag, 1985.

Steinsdorff, Sibylle von, *Der Briefwechsel von Bettine von Arnim und Max Prokop von Freyberg*, Berlin, Verlag de Gruyter, 1972.

Vordtriede, Werner, *Achim und Bettina in ihren Briefen, Briefwechsel von Achim von Arnim und Bettina Brentano*, Bd1, Frankfurt/Main, Insel Verlag, 1988.

Vordtriede, Werner, *Achim und Bettina in ihren Briefen, Briefwechsel von Achim von Arnim und Bettina Brentano*, Bd2, Frankfurt/Main, Insel Verlag, 1988.

Vordtriede, Werner, „Bettina von Arnims Briefe an Julius Döring“, in: *Jahrbuch des Freien Deutschen Hochstifts*, Frankfurt/Main, 1963, p. 341-488.

Vordtriede, Werner, „Bettina von Arnims Briefe an Julius Döring“, in: *Jahrbuch des Freien Deutschen Hochstifts*, Frankfurt/Main, 1964, p. 343-365.

Vordtriede, Werner, *Bettina von Arnims Armenbuch*, Frankfurt/Main, Insel Verlag, 1981.

Wanner, Kurt, *Ist dir bange vor meiner Liebe? Briefe an Philipp Hössli, nebst dessen Gegenbriefen und Tagebuchnotizen/Bettina von Arnim*, Frankfurt/Main, Insel Verlag, 1996.

Zimmermann, Uwe, „Liberalismus als privater Reflexions– und Kommunikationsprozeß. Anmerkungen zum Briefwechsel zwischen Bettina von Arnim und Heinrich Bernhard Oppenheim“. In: *Jahrbuch zur Liberalismus-Forschung*, 3. Jahrgang, 1991, p. 157-163.

A.3. Autres sources

Assing, Ludmilla (hrsg.) *Aus dem Nachlaß Varnhagen's von Ense. Tagebücher von K. A. Varnhagen von Ense*, 14 Bde., Bd. 1-6: Leipzig 1861-62; Bd. 7/8: Zürich 1865; Bd. 9-14: Hamburg 1868-70 (Bd. I: Assing, Varnhagen).

Assing, Ludmilla (hrsg.) *Aus dem Nachlaß Varnhagen's von Ense. Briefe von Stägemann, Metternich, Heine und Bettina von Arnim, nebst Briefen, Anmerkungen und Notizen von Varnhagen von Ense*, Leipzig, 1865.

Carriere, Moriz, „Bettina von Arnim. Ein Lebensbild“, in: *Moriz Carriere, Lebensbilder*, Leipzig, F. A. Brockhaus 1890.

Circourt, Adolphe de, *Souvenirs d'une mission à Berlin*, 2 vol. Paris 1908 et 1909.

Coquerel, Athanase Josué, *Jean Calas et sa famille. Etude historique d'après les documents originaux*, Paris, Cherbuliez, 1869.

Dahlmann, Friedrich, *Die Protestation und Entlassung der sieben Göttinger Professoren*, Leipzig, Weidmann, 1838.

Ettinger, Franz, *David Friedrich Strauß, ein Lebens- und Literaturbild*, Freiburg, Herder, 1875.

Fontane, Theodor, *Autobiographisches*, Band 3, (hrsg.) Walter Keitel, München, Carl Hauser Verlag, 1973.

Gouges, Olympe de, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, 1791.

Gournay, Marie de, *Egalité des Hommes et des Femmes*, 1622.

Grimm, Hermann (hrsg.), *Bettina von Arnim: Goethes Briefwechsel mit einem Kinde*, Berlin, 3. Aufl., 1881.

Grimm, Jacob und Wilhelm, (hrsg.) Wilfried Kürschner, *Deutsches Wörterbuch*, Nachdr. der Ausg. Leipzig 1878, Hildesheim, Olms-Weidmann, 2003.

Gutzkow, Karl „Diese Kritik gehört Bettinen“, in: *Telegraph für Deutschland*, Hamburg, Nr. 165 vom 14. Oktober 1843, p. 657-659 und Nr. 166 vom 16. Oktober 1843, p. 661-663.

Ippel, Eduard, *Briefwechsel zwischen Jacob und Wilhelm Grimm, Dahlmann und Gervinus*, 2 Bände, Berlin, 1885 f.

Oppenheim, Heinrich Bernhard, *Benedikt Franz Leo Waldeck, der Führer der preußischen Demokratie (1848–1870)*, Berlin, Oppenheim, 1873.

Prutz, Robert Eduard, *Die deutsche Literatur der Gegenwart. 1848-1858*. 2 Bände, Leipzig, Voigt & Günther, 1859.

Radowitz, Joseph Maria von, *Deutschland und Friedrich Wilhelm IV.*, 2. Aufl., Hamburg, Perthes-Besser & Mauke, 1848.

Ranke, Leopold von, *Aus dem Briefwechsel Friedrich Wilhelms IV. mit Bunsen*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1873.

Ranke, Leopold von, *Das Briefwerk*. Eingeleitet und hrsg. von Walther Peter Fuchs, Hamburg, 1949.

Ring, Max, *Erinnerungen*, 2 Bde. Aus dem Neunzehnten Jahrhundert. Briefe und Aufzeichnungen, (hrsg.) Karl Emil Franzos, Bd. 2 und 3, Berlin, 1898.

Savigny, Friedrich Carl von, *Vom Beruf unserer Zeit für Gesetzgebung und Rechtswissenschaft*, Nachdr. von: Heidelberg, 1840, Mohr, Vico-Verlag, Frankfurt/Main, 2009.

Savigny, Friedrich Carl von, *System des heutigen römischen Rechts*, Bd. 1, 1840.

Savigny, Friedrich Carl von, *System des heutigen römischen Rechts*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1956.

Schlöffel, Friedrich Wilhelm, *Mein Prozeß wegen Anklage auf Hochverrath*, Heidelberg, Groos, 1846.

Schoof, Wilhelm, *Unbekannte Briefe der Brüder Grimm*, Bonn, Athenäum, 1960.

Schuselka, Franz, *Briefe einer polnischen Dame (1840-1846)*, Leipzig, Mayer, 1846. Neue Ausgabe: Kessinger Pub Co (6. Februar 2009).

Springer, Anton, *Friedrich Christoph Dahlmann*, Bd. 2, Leipzig, Hirzel, 1872.

Steig, Reinhold, „Ein Besuch bei Frau Bettina von Arnim“ in: *Vossische Zeitung*, Berlin, 119, août 1909.

Strauß, David Friedrich, *Der Romantiker auf dem Throne der Cäsaren, oder Julian der Abtrünnige* (1847), wiederabgedruckt in: Ders., *Gesammelte Schriften*, Bd. 1, Bonn, 1876.

Vapereau, Gustave, *Dictionnaire universel des contemporains*, Paris, Hachette, 1858.

Varnhagen von Ense, Karl August, *Tagebücher: Aus dem Nachlaß Varnhagen's von Ense*, Leipzig, Brockhaus, 1863.

Weil, Alexandre, *Der Staat und der Industrie*, Verlag Franck, 1840.

Wollstonecraft, Mary, *A Vindication of the Rights of Woman*, 1792.

Zeller, Eduard, *David Friedrich Strauß in seinem Leben und in seinen Schriften*, Bonn, E. Strauß, 1874.

A.4. Autres correspondances

Geiger, Ludwig, *Aus Adolf Stahrs Nachlaß. Briefe von Stahr nebst Briefen an ihn von Bettina von Arnim (...) u.a.*, (hrsg.) Ludwig Geiger, Oldenburg, Schulze, 1903.

Glander, Philipp (hrsg.), *The letters of Varnhagen von Ense to Richard Monckton Milnes*, Heidelberg, 1965.

Grimm, Wilhelm (hrsg.), *Ludwig Achim's von Arnim sämtliche Werke*, Berlin, Arnim, 1839.

Härtl, Heinz, *Arnims Briefe an Savigny: 1803-1831*, Weimar, Böhlau, 1982.

Ippel, Eduard, *Briefwechsel zwischen Jacob und Wilhelm Grimm, Dahlmann und Gervinus*, 2 Bde, Walluf, Sändig, 1973.

Klaus, Monica (bearb.), *Liebe treue Johanna! Liebster Gottit! Der Briefwechsel zwischen Gottfried und Johanna Kinkel 1840-1858*, 3 Bde. Bonn, Stadt Bonn, 2008.

Sand, George, *Correspondance*. Textes réunis, classés et annotés par Georges Lubin. Tome 7. Paris 1970

Schwinn, Holger, *Kommunikationsmedium Freundschaft: der Briefwechsel zwischen Ludwig Achim von Arnim und Clemens Brentano in den Jahren 1801 bis 1816*, Frankfurt/Main, Peter Lang, 1997.

Silberner, Edmund, *Johann Jacoby, Briefwechsel 1816-1849*, Hannover, Fackelträger Verlag, 1974.

Streckfuß, Karl, *Ruchlosigkeit der Schrift: Dies Buch gehört dem König: ein unterthäniger Fingerzeig / gewagt von Leberecht Fromm*, Bern, Jenni, 1844.
Sydow, von Anna, *Wilhelm und Caroline von Humboldt in ihren Briefen*, Berlin, Mittler, 1909.

Wendeler, Camillus (hrsg.), *Briefwechsel des Freiherrn Karl Hartwig Gregor von Meusebach mit Jacob und Wilhelm Grimm*, Heilbronn, Henninger, 1880.

B. Biographies de Bettina von Arnim

Bäumer, Konstanze, Hartwig Schultz, *Bettina von Arnim*, Stuttgart, Sammlung Metzler, 1995.

Böttger, Fritz, *Bettina von Arnim, Zwischen Romantik und Revolution*, Berlin, Heyne Biographien, 1986.

Böttger, Fritz, *Bettina von Arnim, Ein Leben zwischen Tag und Traum*, Berlin, Verlag der Nation, 1986.

Böttger, Fritz, *Bettina von Arnim. Ihr Leben, ihre Begegnungen, ihre Zeit*, Bern, Scherz Verlag, 1990.

Bunzel, Wolfgang, *Mit Listz ... Kühnheit, Widerstand leisten, Bettine von Arnims sozialpolitisches Handeln zwischen Privatheit und Öffentlichkeit*, Berlin, Saint-Albin-Verlag, 2010.

Diers, Michaela, *Bettina von Arnim*, München, DTV, 2010.

Dischner, Gisela, *Bettina von Arnim. Eine weibliche Sozialbiografie des 19. Jahrhunderts*, Berlin, Wagenbach, 1981.

Drewitz, Ingeborg, *Bettine von Arnim – Romantik – Revolution – Utopie*, Düsseldorf, Claassen, 1984.

Drewitz, Ingeborg, *Bettine von Arnim: „... darum muß man nichts als leben“*, München, Ullstein, 2002.

Hirsch, Helmut, *Bettina von Arnim*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt Monographien, 1992.

Hirsch, Helmut, *Bettine von Arnim: mit Selbstzeugnissen und Bilddokumenten*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt Monographien, 1987.

Hoock-Demarle, Marie-Claire, *Bettina Brentano von Arnim, 1785-1859, ou la mise en œuvre d'une vie*, Thèse présentée pour le Doctorat ès Lettres à l'Université de Paris III Sorbonne Nouvelle, 1985.

Kühn, Dieter, *Aus meinem Leben*, Frankfurt/Main, Fischer Taschenbuchverlag, 2009.

Mander, Gertrud, *Bettina von Arnim, Preußische Köpfe*, Berlin, Stapp Verlag, 1982.

C. Les familles Brentano et von Arnim

Burwick, Roswitha, *Neue Tendenzen der Arnim-Forschung: Edition, Biographie, Interpretation, mit unbekannten Dokumenten*, Bern, Lang Verlag, 1990.

Dickson, Sheila und Pape, Walter, *Romantische Identitätskonstruktionen: Nation, Geschichte und (Auto)-Biographie*, Glasgower Kolloquium der Internationalen Arnim Gesellschaft, Tübingen, Niemeyer, 2003.

Dietzsch, Steffen, *Achim von Arnim und sein Kreis*, Berlin, De Gruyter Verlag, 2010.

Duval, Maud, *L'influence de la sœur chez Goethe, Kleist, Brentano et Nietzsche*, Paris, L'Harmattan, 2009.

Fischer, Bernd, *Literatur und Politik: die "Novellensammlung von 1812" und das "Landhausleben" von Achim von Arnim*, Frankfurt/Main, Peter Lang Verlag, 1983.

Günzel, Klaus, *Die Brentanos. Eine deutsche Familiengeschichte*, 3. Aufl., Düsseldorf-Zürich, Artemis & Winkler, 1998.

Härtl, Heinz, „Anekdoten, die wir erlebten und hörten“, *Ludwig Achim von Arnim, Bettina von Arnim, Clemens Brentano*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2003.

Härtl, Heinz, Schultz, Hartwig, „Die Erfahrung anderer Länder“: Beiträge eines Wiepersdorfer Kolloquiums zu Achim und Bettina von Arnim, Berlin, Verlag De Gruyter, 1994.

Jansen, Mechtild M. (hrsg.), *Frauen und Literatur: zum 200. Todestag der Sophie von La Roche (1807)*, Hessische Landeszentrale für politische Bildung, Wiesbaden, 2007.

Knaack, Jürgen, „Achim von Arnim: eine politische Biographie“ p. 9-24. In: Burwick, Roswitha und Fischer, Bernd (hrsg.) *Neue Tendenzen der Arnimforschung*, Frankfurt/Main, Verlag Peter Lang, 1990.

Knaack, Jürgen, „Achim von Arnim, die britischen und die preußischen Freiwilligen in den Kriegen gegen Napoleon“. p. 31-36. In: Dickson, Sheila und Pape, Walter, *Romantische Identitätskonstruktionen: Nation, Geschichte und (Auto)-Biographie*, Glasgower Kolloquium der Internationalen Arnim Gesellschaft, Tübingen, Niemeyer, 2003.

La Roche, Sophie von, *Geschichte des Fräuleins von Sternheim*, Orig.-Ausg., vollst. Ausg. nach d. Erstdr. von 1771, München, Dt. Taschenbuch-Verl., 2007.

Pape, Walter, *Arnim und die Berliner Romantik*, Tübingen, Niemeyer, 2001.

Puschner, Marco, *Antisemitismus im Kontext der politischen Romantik: Konstruktionen des Deutschen und des Jüdischen bei Arnim, Brentano und Saul Ascher*, Tübingen, Niemeyer, 2008.

Peter, Klaus, „Deutschland in Not: Fichtes und Arnims Appelle zur Rettung des Vaterlandes“, p. 8, in: Walter Pape, *Arnim und die Berliner Romantik*, Tübingen, Niemeyer, 2001.

Strohmeyr, Armin, *Die Frauen der Brentanos*, Berlin, Claassen Verlag, 2006
Strohmeyr, Armin, *Sophie von La Roche: eine Biografie*, Leipzig, Reclam, 2006.

Werner, Johannes, *Arnim, Maxe von, Tochter Bettinas, Gräfin von Oriola, 1818-1894, ein Lebens- und Zeitbild aus alten Quellen geschöpft*, Leipzig, Koehler & Ameland, 1937.

Winter, Hans-Gerd, „Der geldgierige Nathan und der Bekehrer Ahasver. Aspekte der Judenfeindschaft in der deutschen Romantik am Beispiel Achim von Arnims“, p.169-186. In: Jörg Deventer, *Zeitenwende: Herrschaft, Selbstbehauptung und Integration zwischen Reformation und Liberalismus*, Lit. Münster, 2006.

D. Etudes et travaux sur Bettina von Arnim

Bäumer, Konstanze, „Ilius Pamphilus und die Ambrosia. Bettina von Arnim als Mentorin“, in: *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft* 3 (1989), Bettine-Kolloquium vom 12. bis 15. Oktober 1988.

Becker, Christine, „Bettine und die Revolution von 1848. Sieben bisher unveröffentlichte Briefe an ihre Söhne“. In: *Die echte Politik muß Erfinderin sein*. Beiträge eines Wiepersdorfer Kolloquiums zu Bettina von Arnim. Festschrift, Clara von Arnim zum 90. Geburtstag am 14. August 1999 gewidmet. Mit einem Vorwort von Wolfgang Frühwald. Hrsg. von Hartwig Schultz. Berlin, Saint Albin Verlag, 1999 (Schriftenreihe des Freundeskreises Schloß Wiepersdorf – Erinnerungsstätte Achim und Bettina von Arnim e. V., Band 3), p. 309-360.

Behrens, Katja, „*Alles aus Liebe, sonst geht die Welt unter*“ *Sechs Romantikerinnen und ihre Lebensgeschichte*“, Weinheim Basel, Beltz & Gelberg, 2006.

Bunzel, Wolfgang (hrsg.), Landfester, Ulrike, Schmitz, Walter, Steinsdorff, Sibylle von, *Bettine von Arnim, Werke und Briefe, politische Schriften*, vier Bände, Frankfurt/Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1995.

Bunzel, Wolfgang, *Die Welt umwälzen: Bettine von Arnim geb. Brentano (1785-1859)*; [Ausstellung im Freien Deutschen Hochstift, Frankfurter Goethe-Museum, 20. Januar - 5. April 2009].

Bunzel, Wolfgang (hrsg.), „*Mit List ... und Kühnheit ... Widerstand leisten*“, *Bettine von Arnims sozialpolitisches Handeln zwischen Privatheit und Öffentlichkeit*, Saint-Albin-Verl., Berlin, 2010.

Bunzel, Wolfgang, „Ver-Öffentlichung des Privaten – Typen und Funktionen epistolarisches Schreibens bei Bettine von Arnim“, p. 41-96. In: Füllner, Bernd (hrsg.), *Briefkultur im Vormärz*, Vorträge der Tagung des Forums Vormärz-Forschung und der Heinrich-Heine-Gesellschaft am 23. Oktober 1999 in Düsseldorf, Bielefeld, Aisthesis-Verl., 2001.

Bunzel, Wolfgang, Lemm, Uwe, Schmitz, Walter (hrsg.), *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft*, Band 11/12, Berlin, Saint-Albin Verlag, 1999-2000.

Bunzel, Wolfgang, *Autorin ohne Werk, Publizistin undercover, Dokumentaristin avant la lettre*, Zum 150. Todestag der Schriftstellerin Bettine von Arnim, Forschung Frankfurt 3/2009.

Bunzel, Wolfgang, „Eine der bedeutendsten politischen Erscheinungen unsrer Zeit“. Karl August Varnhagen von Ense als Rezensent der ‚Polenbroschüre‘ Bettine von Arnims in: Christophersen, Claudia, Hudson-Wiedenmann, Ursula, *Romantik und Exil*. Festschrift für Konrad Feilchenfeldt, Würzburg, Verla Königshausen & Neumann, 2004.

Bunzel, Wolfgang, „Patriotismus und Geselligkeit. Bettine Brentanos Umgang und Briefwechsel mit Studenten der Universität Landhut“, p. 26-48 in: *Der Geist muß*

Freiheit genießen! Studien zu Werk und Bildungsprogramm Bettine von Arnims (Kolloquium vom 6.-9.7.1989 in München), Berlin, 1992.

Christophersen, Claudia, Hudson-Wiedenmann, Ursula, *Romantik und Exil*. Festschrift für Konrad Feilchenfeldt, Würzburg, Verla Königshausen & Neumann, 2004.

Drewitz, Ingeborg, *Bettine von Arnim. Romantik, Revolution, Utopie; eine Biographie*, Düsseldorf, Claassen, 1984.

Ehmann, Ulrike, Steinsdorff, Sibylle von, *Bettina von Arnim, vom Herzen in die Feder, Lebensspuren im Briefwechsel*, München, DTV, 2008.

Frechen, Anne (hrsg.), *Dialog und Bewegung: Bettina von Arnim als Kommunikationsexpertin*; Dokumentation eines öffentlichen Symposions im Künstlerhaus Schloss Wiepersdorf, Berlin, Saint-Albin-Verlag, 2011.

Gajek, Bernhard, „Bettina von Arnim 1785-1859. Von der Romantik zur sozialen Revolution“. In: Wolfgang Böhme (hrsg.) *„Die Liebe soll auferstehen“. Die Frau im Spiegel romantischen Denkens*, Karlsruhe, Herrenalber Texte, 1985.

Gersdorf, Dagmar von, *Bettina und Achim von Arnim, Eine fast romantische Ehe*, Berlin, Rowohlt – Berlin Verlag, 1997.

Goodmann, Katherine, Frederiksen Elke, *Bettina von Arnim, Gender and Politics*, Michigan, Wayne State University Detroit, 1995.

Grove, Ulrike, *Das Briefleben Bettine von Arnims – Vom Musenanruf zur Selbstreflexion*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2003.

Grubeck, Gerhard, *Die Frau in der Literatur. Der Beitrag der Frau zum literarischen Leben in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts*, Hamburg, diplomica, 2008.

Gutzkow, Karl, „Diese Kritik gehört Bettinen“. In: Telegraph für Deutschland, Nr. 165 und 166, Oktober 1843. – Wieder abgedruckt in: KG., Aus der Zeit und dem Leben, Leipzig, 1843, p. 371-395.

Hahn, Karl-Heinz, *Bettina von Arnim in ihrem Verhältnis zu Staat und Politik*, Weimar, Böhlau Verlag, 1959.

Hallihan, Kathleen M., *The literary politics of Bettina von Arnim from 1830 to 1852*, Dissertation, Presented in Partial Fulfilment of the Requirements for the Degree Doctor of Philosophy in the Graduate School of The Ohio State University, 2005.

<http://www.ohiolink.edu/etd/send-pdf.cgi?osu1116600876>

Hirsch, Helmut, „Jüdische Aspekte im Leben und Werk Bettine von Arnims“. In : *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft* 1 (1987), p. 61–75.

Hirsch, Helmut, „Zur Dichotomie von Theorie und Praxis in Bettines Äußerungen über Judentum und Juden“. In: *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft* 3 (1989), p. 153-172.

Hoock-Demarle, Marie-Claire, *Bettina von Arnim (1785-1859). Romantisme et révolution. Lettres et articles. Préface, notes et traductions inédites*, Paris, Syros, 1981.

Hoock-Demarle, Marie-Claire, „Bettinas Umgang mit Außenseitern“. In: *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 2*, p. 76-91 in: FSP-Fotosatz + Spezielle EDV-Programme GmbH, Berlin, 1987-2006.

Janssen, Carmen Viktoria, *Textile in Texturen, Lesestrategien und Intertextualität bei Goethe und Bettina Brentano von Arnim*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2000.

Keul, Hildegund, *Menschwerden durch Berührung, Bettina Brentano-Arnim als Wegbereiterin für eine Feministische Theologie, Würzburger Studien zur Fundamentaltheologie*, Band 16, Frankfurt/Main, Peter Lang Verlag, 1993.

Landfester, Ulrike, *Selbstsorge als Staatskunst. Bettine von Arnims politisches Werk*, Königshausen & Neumann, Würzburg, 2000.

Landfester, Ulrike, *Die echte Politik muß Erfinderin sein*. Beiträge eines Wiepersdorfer Kolloquiums zu Bettina von Arnim, Überlegungen zum Umgang mit Bettine von Arnim politischem Werk, Berlin, 1999.

Landfester, Ulrike, „Jugend-Bewegung, Bettine von Arnims Netzwerk-Pädagogik“, in: Anne Frechen, und Olivia Franke, *Dialog und Bewegung. Bettina von Arnim als Kommunikationsexpertin. Dokumentation eines öffentlichen Symposions im Künstlerhaus Schloss Wiepersdorf*, Saint Albin Verlag Uwe Lemm, Berlin, 2011

Leitner, Ingrid, „Liebe und Erkenntnis, Kommunikationsstrukturen bei Bettine von Arnim. Ein Vergleich fiktiven Sprechens mit Gesprächen im Salon“, p. 235-250, In: Schultz, Hartwig, *Salons der Romantik: Beiträge eines Wiepersdorfer Kolloquiums zu Theorie und Geschichte des Salons*, Wiepersdorfer Kolloquium 2, 1994, Berlin, de Gruyter, 1997.

Lemke, Ann Willison, *Bettine's Song. The Musical Voice of Bettine von Arnim, née Brentano (1785-1859)*. Diss. Phil Fak, Indiana University, Indiana/USA, 1998.

Lemm, Uwe, „Bettina von Arnim (1785-1859). Kritische Stimme in Preußen und Augenzeugin der Revolution von 1848/49“, in: Helmut Bleiber, Walter Schmidt, Susanne Schötz, *Akteure eines Umbruchs, Männer und Frauen der Revolution von 1848/49*, Bd. 1, Berlin, Fides, 2003, p. 11-36.

Lemm, Uwe, *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft*, Band 1-18, FSP-Fotosatz + Spezielle EDV-Programme GmbH, Berlin, 1987-2006.

Lilienfeld, Heinrich, *Bettina. Dichtung und Wahrheit ihres Lebens*, München, F. Bruckmann Verlag, 1949.

Mattenklott, Gert, „Romantische Frauenkultur. Bettina von Arnim zum Beispiel“, in: Hiltrud Gnüg, Renate Möhrmann (Hrsg.), *Schreibende Frauen vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, Stuttgart, Metzler, 1985.

Meyer-Hepner, Gertrud, *Der Magistratsprozeß der Bettina von Arnim*, Weimar, Arion Verlag, 1960.

Mungen, Anno, „Zum Teufel mit dem Fremden, dem Italiener! Bettine von Arnims Eintreten für Gaspare Spontini“. – In: *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft* 8/9, 1996/97.

Pepperle, Ingrid: „Georg Herwegh im Briefwechsel mit Marie d'Agoult über Bettina von Arnim (1844)“, in : *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Forum für die Erforschung von Romantik und Vormärz*, Bd. 13/14 – 2001/2002, (hrsg.) Wolfgang Bunzel u. Uwe Lemm, Berlin 2002, p. 23-33.

Perels, Christoph (hrsg.), *„Herzhaft in die Dornen der Zeit greifen ... Bettine von Arnim 1785-1859“*. Ausstellung 1985, Freies Deutsches Hochstift, frankfurter Goethe-Museum, 1985.

Picard, Jacques Emanuel, „Recht auf Abweichung? Das Juden- und Frauenbild in der deutschen Romantik und Bettine von Arnims Seitensprung“. In: *Judenfeindschaft. Eine öffentliche Vortragsreihe an der Universität Konstanz*. (hrsg.) Erhard R. Wiehn. Konstanz 1989, p. 73-96.

Picard, Jacques Emanuel, „Zum Judenbild der Romantik. Ein Seitensprung mit Bettine von Arnim“. In: Willi Goetschel, *Wege des Widerspruchs*: Festschr. fuer Prof. Dr. Hermann Levin Go Goldschmidt zum 70. Geburtstag, Haupt, Bern, 1984, p. 119-148.

Polsakiewicz, Roman, „Bettina von Arnim und Julia Molinska-Woykowska: Ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte der „Polenbroschüre“, in: *Der Geist muß Freiheit genießen!* Studien zu Werk und Bildungsprogramm Bettine von Arnims (Kolloquium vom 6.-9.7.1989 in München), Berlin, 1992.

Polsakiewicz, Roman, „Bettina von Arnim und Julia Molinska-Woykowska: Ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte der „Polenbroschüre“, in: Lemm, Uwe, *Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Band 3*, FSP-Fotosatz + Spezielle EDV-Programme GmbH, Berlin, 1987-2006.

Püschel, Ursula, *Bettina von Arnim – Politisch. Erkundungen, Entdeckungen Erkenntnisse*, Bielefeld, Aisthesis-Verlag, 2005.

Püschel, Ursula, „...wider die Philister und die bleierne Zeit“ *Untersuchungen, Essay, Aufsätze über Bettina von Arnim*, Berlin, Altberliner Bücherstube Seifert, 1996.

Püschel, Ursula, *Weibliches und Unweibliches der Bettina von Arnim (1964)*. In: *U.P., Mit allen Sinnen. Frauen in der Literatur*, Halle-Leipzig, Mitteldeutscher Verlag, 1980.

Schade, Waltraud, *Bettine Brentano und Karoline von Günderrode: ein Gespräch*, Berlin, Frank & Timme, 2006.

Schellberg, Wilhelm, *Die Andacht zum Menschenbild, unbekannte Briefe*, Jena, Diederichs, 1942.

Schiffter, Roland, *„Ich habe immer klüger gehandelt ... als die philisterhaften Ärzte...“*, *romantische Medizin im Alltag der Bettina von Arnim*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2006.

Schlaffer, Hannelore, *Bettine Brentano – Wer ein schön Gesicht hat*, München, Hanser Verlag, 1999.

Schmitz, Walter, *„Der Geist muß Freiheit genießen...“! Studien zu Werk und Bildungsprogramm Bettine von Arnims, Bettine-Kolloquium vom 6. bis zum 9. Juli 1989 in München*, Berlin, St Albin Verlag, 1992.

Schmitz, Walter und Steinsdorff, Sibylle von, *Studien zu Werk und Bildungsprogramm Bettine von Arnims, „Der Geist muß Freiheit genießen“*, Bettine-Kolloquium vom 6. bis 9. Juli 1989 in München, Bettina von Arnim-Studien – Band 2, Berlin, Saint-Albin-Verlag, 1992.

Schormann, Sabine, *Bettine von Arnim – Die Bedeutung Schleiermachers für ihr Leben und Werk*, Tübingen, Sabine Max Niemeyer Verlag, 1993.

Schultz, Hartwig, *„Unsre Lieb aber ist außerkohren“: die Geschichte der Geschwister Clemens und Bettine Brentano*, Frankfurt/Main und Leipzig, Insel Verlag, 2004.

Schultz, Hartwig, *Bettine von Arnim: Romantik und Sozialismus (1831-1859)*; Vorträge von Hartwig Schultz, Heinz Härtl und Marie-Claire Hooock-Demarle gehalten anlässlich der Ausstellung im Studienzentrums Karl-Marx-Haus, Trier, von Juni bis August 1986, Schriften aus dem Karl-Marx-Haus, Trier, 1987.

Schultz, Hartwig, *Salons der Romantik – Beiträge eines Wiepersdorfer Kolloquiums zur Theorie und Geschichte des Salons*, Berlin, Verlag De Gruyter, 1997.

Sparre, Sulamith, *„Aber göttlich und außerordentlich reimt sich“ Bettine von Arnim (1785-1859), Muse, Schriftstellerin, politische Publizistin, Widerständige Frauen*, Band 7, Lich, Verlag Edition AV, 2009.

Staff, Ilse, *Dies Buch gehört dem König*, Bettina von Arnim, Frankfurt/Main, Insel Verlag, 1982.

Susman, Margarete, *Frauen der Romantik*, Frankfurt/Main, Insel Verlag, 1996.

Weißborn, Birgit, *Bettina von Arnim und Goethe – Topographie einer Beziehung als Beispiel weiblicher Emanzipation zu Beginn des 19. Jahrhunderts*, Frankfurt/Main, Peter Lang Verlag, 1987.

Wintzingerode-Knorr, Karl-Wilhelm, von, *Deutsche, die sich für demokratische Freiheit einsetzten – Heinrich Hoffmann von Fallersleben und Bettine von Arnim*, Hoffmann-von-Fallersleben-Museum, Sonderausstellung vom 9. Juni bis 30. September 1989, Stadt Wolfsburg, 1989.

Wolf, Christa, *Die Günderode/Bettina von Arnim*; mit einem Essay von Christa Wolf, Frankfurt/Main, Insel Verlag, 1983.

Wyss, Hilde, *Bettina von Arnims Stellung zwischen der Romantik und dem Jungen Deutschland*, Bern/Leipzig, Haupt Verlag, 1935.

E. Etudes sur les femmes / Etudes de genre

Bard, Christine, *Quand les femmes s'en mêlent : genre et pouvoir*, Paris, Edition de la Martinière, 2004.

Becker, Ursula, Rüsen Jörn (hrsg.) *Weiblichkeit in geschichtlicher Perspektive. Fallstudien und Reflexionen zu Grundproblemen der historischen Frauenforschung*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1988.

Becker-Cantarino, Barbara, „Geschlechtszensur. Zur Literaturproduktion der deutschen Romantik“. In: *Zensur und Kultur. Censorship and Culture*. (Hrsg.) J. A. McCarthy u. W. von der Ohe, Tübingen, 1995.

Becker-Cantarino, Barbara, *Der lange Weg zur Mündigkeit: Frau und Literatur (1500-1800)*, Stuttgart, Metzler, 1987.

Becker-Cantarino, Barbara, *Genderforschung und Germanistik, Perspektiven von der frühen Neuzeit bis zur Moderne*, Berlin, Weidler, 2010.

Becker-Cantarino, Barbara, *Schriftstellerinnen der Romantik. Epoche, Werke, Wirkung*, München, Beck, 2000.

Beckmann, Emmy, *Quellen zur Geschichte der Frauenbewegung*, mit Elisabeth Kardel, Frankfurt/Main, Verlag Moritz Diesterweg, 1955.

Bircken, Margrid, Lüdecke, Marianne, Helmut Peitsch, Helmut (hrsg.), *Brüche und Umbrüche: Frauen, Literatur und soziale Bewegungen*, Potsdam, Universitätsverlag Potsdam, 2010.

Bland, Caroline, *Frauen in der literarischen Öffentlichkeit: 1780-1918*, Bielefeld, Verlag, 2007.

Böttger, Fritz (Hrsg.), *Frauen im Aufbruch. Frauenbriefe aus dem Vormärz und der Revolution von 1848*, Darmstadt, Neuwied, 1979.

Bourdieu, Pierre, *La domination masculine*, Paris, Editions du Seuil, 1998.

Braun, Christina von, Stephan Inge (hrsg.), *Gender-Studien: eine Einführung*, Stuttgart, Metzler, 2000.

Briatte-Peters, Anne-Laure, *Citoyennes sous tutelle. Le mouvement féministe radical dans l'Allemagne wilhelmienne. Présupposés – enjeux – stratégies*. Thèse de doctorat, Université de Strasbourg, décembre 2011.

Brinker-Gabler, Gisela, *Deutsche Literatur von Frauen, zweiter Band 19. und 20. Jahrhundert*, München, Beck, 1988.

Brokmann-Nooren, Christiane, *Weibliche Bildung im 18. Jahrhundert – „gelehrtes Frauenzimmer“ und „gefällige Gattin“*, Oldenburg, Verlag Bis, 1994.

Collectif, *Genre et politique : débats et perspectives*, Paris, Gallimard Folio Essais, 2000.

Corbin, Alain (dir.), *Femmes dans la cité : 1815-1871* (colloque des 20 et 27 novembre 1992 organisé par la Société d'Histoire de la Révolution de 1848 et des Révolutions du XIXème siècle), Grâne, Créaphis, 1997.

Dallet-Mann, Véronique, « Opinion publique et lexique : l'usage polémique des dénominations de la femme dans la révolution de 1848 » (Congrès de l'AGES, mai 2004, à l'Université de Toulouse-Le Mirail, publié dans les Actes du colloque : *L'opinion publique dans les pays de langue allemande*, Textes réunis par André Combes et Françoise Knopper, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 161-173).

Di Bartolo, Julia, *Selbstbestimmtes Leben um 1800: Sophie Mereau, Johanna Schopenhauer und Henriette von Egloffstein in Weimar-Jena*, Heidelberg, Winter, 2008.

Duby, Georges, Perrot, Michelle, *Histoire des femmes en Occident*, (5 tomes), Paris, Ed. Plon, 1991.

Eifert, Christiane (hrsg.), *Was sind Frauen? Was sind Männer? Geschlechterkonstruktionen im historischen Wandel*, Frankfurt/Main, Suhrkamp Verlag, 1996.

Eifert, Christiane, *Frauengeschichte(n) in Berlin*, Berlin, Rotation-Verlag, 1986.

Farges, Patrick, Saint-Gille, Anne-Marie (dir.), *Le premier féminisme allemand (1848-1933). Un mouvement social de dimension internationale*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2013.

Frauen der Goethezeit. Publikation zur Ausstellung der Hessischen. Landesbibliothek Wiesbaden 24. August 1999-1. April 2000, Wiesbaden.

Frevert, Ute, *Frauen-Geschichte, zwischen bürgerlicher Verbesserung und neuer Weiblichkeit*, Frankfurt/Main, Suhrkamp Verlag, 1989.

Frevert, Ute, *Frauen-Geschlechtergeschichte*, Frankfurt/Main, Campus Verlag, 1992.

Frevert, Ute, *Bürgerinnen und Bürger. Geschlechterverhältnisse im 19. Jahrhundert*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1988.

Friedrichs, Elisabeth (hrsg.), *Die deutschsprachigen Schriftstellerinnen des 18. und 19. Jahrhundert*. Ein Lexikon, Stuttgart, Metzlersche Verlagsbuchhandlung, 1981.

Gerhard, Ute, *Verhältnisse und Verhinderungen, Frauenarbeit, Familie und Rechte der Frauen im 19. Jahrhundert*, Frankfurt/Main, Suhrkamp Verlag, 1978.

Gerhard, Ute, *Frauenbewegung und Feminismus, eine Geschichte seit 1789*, München, Beck, 2009.

Gerhard, Ute, *Frauen in der Geschichte des Rechts: von der frühen Neuzeit bis zur Gegenwart*, München, Beck, 1997.

Gerhard, Ute „Die „langen Wellen“ der Frauenbewegung – Traditionslinien und unerledigte Anliegen“, p. 247-278, in: Regina Becker Schmidt und Gudrun-Axeli Knapp (hrsg.), *Das Geschlechterverhältnis als Gegenstand der Sozialwissenschaften*, Frankfurt/Main/New-York, Campus, 1995.

Gludowatz, Karin (hrsg.) *Gender im Blick, Geschlechterforschung in den Geschichts- und Kulturwissenschaften*, Frankfurt/Main, Lang Verlag, 2010.

Gnüg, Hiltrud, *Frauen-Literatur-Geschichte, Schreibende Frauen vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, Stuttgart, Metzler Verlag, 1999.

Habermas, Rebekka, *Frauen und Männer des Bürgertums 1750-1850*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2000.

Häsner, Bernd, *Der Dialog: Strukturelemente einer Gattung zwischen Fiktion und Theoriebildung*. In: Klaus W. Hempfer (hrsg.): *Poetik des Dialogs. Aktuelle Theorie und rinascimentales Selbstverständnis*. Stuttgart, Steiner, 2004

Hausen, Karin, *Frauen suchen ihre Geschichte. Historische Studien zur 19. und 20. Jahrhundert*, München, Beck, 1987.

Heinz, Bettina, *Geschlechtersoziologie*, Wiesbaden, Westdeutscher Verlag, 2001.

Héritier, Françoise, *La construction de la différence*, Paris, Pommier, 2010.

Héritier, Françoise, *La différence des sexes explique-t-elle leur inégalité ?* Montrouge, Bayard, 2010.

Holst, Amalie, *Über die Bestimmung des Weibes zur höhern Geistesbildung*, Neuausg. d. 1802 in Berlin bei Heinrich Frölich erschienenen Buches, 2. erw. Aufl., Zürich, Ala-Verlag, 1984.

Honneger, Claudia, *Gender: die Tücken einer Kategorie*, Zürich, Chronos, 2001.

Hoock-Demarle, Marie-Claire, « La sociabilité au féminin, un pouvoir subversif ? L'exemple de Berlin au début du XIXème siècle », in : *Romantisme*, n°85, 1994, p. 49.

Hoock-Demarle, Marie-Claire, *La femme au temps de Goethe*, Paris, Stock, 1987.

Jäckel, Günter, *Das Volk braucht Licht. Frauen zur Zeit des Aufbruchs in ihren Briefen, 1790-1848*, Darmstadt, Agora, 1970.

Janczyk, Joanna, *Frauenporträts der Romantik, Bettine von Arnim und Jane Austen*, Univ. Frankfurt/Main, Magisterarbeit, 2003.

Joeres, Ruth-Ellen B., *Respectability and deviance: nineteenth-century German women writers and the ambiguity of representation*. – Chicago, University of Chicago Press, 1998.

Kilian, Jörg, *Lehrgespräch und Sprachgeschichte. Untersuchungen zur historischen Dialogforschung*, Tübingen, Niemeyer, 2002

Kord, Susanne, *Sich einen Namen machen. Anonymität und weibliche Autoschaft 1700-1900*, Stuttgart, J. B. Metzler Verlag, 1996.

Kovalevski, Bärbel, *Zwischen Ideal und Wirklichkeit – Künstlerinnen der Goethe-Zeit zwischen 1750 und 1850*, Ostfildern-Ruit, Gerd Hatje Verlag, 1999.

Krimmer, Elisabeth, "Bettina and Louise: Gender constructions in Bettina Brentano-von Arnim's Clemens Brentanos Frühlingskranz", p. 156-176. In: *Conquering Women : women and war in the German cultural imagination*, Hilary Colliers Sy-Quia and Susanne Baackmann Editors, University California at Berkeley, 1997.

[h.http://repositories.cdlib.org/cgi/viewcontent.cgi?article=1147&context=uciaspubs/research](http://repositories.cdlib.org/cgi/viewcontent.cgi?article=1147&context=uciaspubs/research)

Kuhn, Bärbel, *Familienstand: ledig – Ehelose Frauen und Männer im Bürgertum (1850-1914)*, Köln, Böhlau Verlag, 2002.

Leibovici, Martine (dir.) « L'écriture de soi comme retour au monde – Lettres et journaux de femmes. Entre écriture contrainte et affirmation de soi », Lacoue-Labarthe, Isabelle, p. 113-132, *Revue Tumultes*, n°36, Editions Kimé, 2011/1.

Lipp, Carola, „Das Private im öffentlichen: Geschlechterbeziehung im symbolischen Diskurs der Revolution 1848/49“. In: Karin Hausen, Heide Wunder, (hrsg.) *Frauengeschichte-Geschlechtergeschichte*, Frankfurt/Main, Campus Verlag, 1992, p. 99-116.

Lipp, Carola, (hrsg.), *Schimpfende Weiber und patriotische Jungfrauen. Frauen im Vormärz und in der Revolution 1848/49*, Bühl-Moos, Elster Verlag, 1986.

Ludwig, Johanna (hrsg.), "George Sand und Louise Otto-Peters. Wegbereiterinnen der Frauenemanzipation". Reden und Vorträge zur Tagung am 23./24. April 2004 anlässlich des 200. Geburtstages von George Sand. Leipzig, Leipziger Studien zur Frauen- und Geschlechterforschung, Reihe C, Bd. 4, 2005.

Maurer, Doris, *Frauen und Salonkultur – literarische Salons vom 17. bis zum 20. Jahrhundert*, Frauenvorträge an der FernUniversität Hagen, 2001.

<http://www.fernuni-hagen.de/imperia/md/content/gleichstellung/heft36mau.pdf>

Meyer, Ursula, *Aufklärerinnen*, Aachen, Ein-FACH-Verlag, 2009.

Möhrmann, Renate, *Die andere Frau, Emanzipationsansätze deutscher Schriftstellerinnen im Vorfeld der achtundvierziger Revolution*, Stuttgart, Metzler, 1977.

Möhrmann, Renate (hrsg.) *Frauenemanzipation im deutschen Vormärz*. Texte und Dokumente. Stuttgart, Reclam, 1990.

Nägler, Christiane, *Salonpoesie in der Villa Schnitzler, Auf den Spuren berühmter Salonnieren*, 20. November 2003.

<http://www.berlinerzimmer.de/eliteratur/salonnieren.pdf>

Nickisch, Reinhard, *Schritte auf dem Weg zur Selbstbefreiung*, Göttingen, Cuvillier, 2011.

Parini, Lorena « *Le concept de genre : constitution d'un champ d'analyse, controverses épistémologiques, linguistiques et politiques* », *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie* [En ligne], 5 | 2010, mis en ligne le 07 juillet 2010, Consulté le 13 février 2012. URL : <http://socio-logos.revues.org/2468>

Pelz, Annegret, *Frauen-Literatur-Politik. Dokumentation der Tagung in Hamburg im Mai 1986*, Hamburg, Argument-Verlag, 1988.

Primi, Alice, « *Etre fille de son siècle.* » *L'engagement politique des femmes dans l'espace public en France et en Allemagne de 1848 à 1870*, Thèse pour obtenir le grade de docteur de l'Université de Paris VIII, discipline Histoire, 2006.

Rattner, Joseph, *Bedeutende Frauen im 19. Jahrhundert, Miteinander leben lernen – Zeitschrift für Tiefenpsychologie – Persönlichkeitsbildung und Kulturforschung*, Heft 4, 30. Jahrgang, Berlin, August 2005.

Reicke, Ilse, *Die Frauenbewegung*, Leipzig, Reclam, 1929.

Riedel, Tanja-Carina, *Gleiches Recht für Frau und Mann: die bürgerliche Frauenbewegung und die Entstehung des BGB*, Köln, Böhlau Verlag, 2008.

Riot-Sarcey, Michèle, *Histoire du féminisme*, Paris, Ed. de la Découverte, 2008.

Rousseau, Jean-Jacques, *Emile ou de l'Education*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.

Runge Anita, *Literarische Praxis von Frauen um 1800. Briefroman, Autobiographie, Märchen*, Univ. Diss., Bremen, 1997.

Schapiro-Neurath, Anna, *Die Geschichte der Frauenbewegung im Abriß: Band I. Die Vorgeschichte der modernen Frauenbewegung im 18. Jahrhundert*, Leipzig, Felix Dietrich, 1909.

Schenk, Harald, *Die feministische Herausforderung. 150 Jahre Frauenbewegung in Deutschland*, München, Beck Verlag, 1981.

Schissler, Hanna (hrsg.), *Geschlechterverhältnisse im historischen Wandel*, Frankfurt/Main/New-York, Campus Verlag, 1993.

Schößler, Franziska, *Einführung in die Gender Studies*, Berlin, Akademie Verlag, 2008.

Schötz, Susanne, Rotheburg, Hannelore, *George Sand und Louise Otto-Peters, Wegbereiterinnen der Frauenbewegung*, (hrsg.) von der Gleichstellungsbeauftragten der Universität Leipzig, Leipziger Studien zur Frauen- und Geschlechterforschung, Band 4, 2004.

Schultz, Hartwig, *Salons der Romantik: Beiträge eines Wiepersdorfer Kolloquiums zu Theorie und Geschichte des Salons*, Wiepersdorfer Kolloquium 2, 1994, Berlin, De Gruyter, 1997.

Söhn, Gerhart, *Die stille Revolution der Weiber, Frauen der Aufklärung und Romantik, 30 Porträts*, Leipzig, Reclam, 2003.

Söhn, Gerhart, *Frauen der Aufklärung und Romantik, Von der Karschin bis zur Droste*, Düsseldorf, Grupello Verlag, 1998.

Sparre, Sulamith, *Rahel Levin Varnhagen (1771-1833): Salonière, Aufklärerin, Selbstdenkerin, romantische Individualistin, Jüdin*, Lich/Hessen: Verl. Edition AV, 2007.

Spitzer, Elke, *Emanzipationsansprüche zwischen der Querelle des Femmes und der modernen Frauenbewegung: der Wandel des Gleichheitsbegriffs am Ausgang des 18. Jahrhunderts*, Univ. Diss., Kassel, 2001.

Tanneberger, Irmgard, *Die Frauen der Romantik und das soziale Problem*, Oldenburg, Schulze, 1928.

Tebben, Karin (hrsg.), *Beruf: Schriftstellerin. Schreibende Frauen im 18. u. 19. Jahrhundert*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1998.

Twellmann, Margrit, *Die deutsche Frauenbewegung im Spiegel repräsentativer Frauenzeitschriften. Ihre Anfänge und erste Entwicklung*, Quellen. 1843-1889, Meisenheim am Glan, A. Hain, 1972.

Wallenborn, Markus, *Frauen, Dichten, Goethe: die produktive Goethe-Rezeption bei Charlotte von Stein, Marianne von Willemer und Bettina von Arnim*, Tübingen, Verlag Niemeyer, 2006.

Weber-Kellermann, Ingeborg, *Frauenleben im 19. Jahrhundert*, München, Beck, 1991.

Wiedemann, Kerstin, *Zwischen Irritation und Faszination – George Sand und ihre deutsche Leserschaft im 19. Jahrhundert*, Mannheimer Beiträge zur Sprach- und Literaturwissenschaft, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2003.

Wosgien, Gerlinde Anna, *Literarische Frauenbilder von Lessing bis zum Sturm und Drang, Ihre Entwicklung unter dem Einfluss Rousseaus*, Frankfurt/Main, Peter Lang Verlag, 1999.

F. Ouvrages et sites de référence sur l'époque

F.1. Littérature

F.1.1. L'épistolaire

Anton, Annette C., *Authentizität als Fiktion, Briefkultur im 18. Und 19. Jahrhundert*, Stuttgart, Metzler, 1995.

Baasner, Rainer, *Briefkultur im 19. Jahrhundert*, Tübingen, Niemeyer, 1999.

Behrens, Katja, *Frauenbriefe der Romantik*, 2. Aufl. Frankfurt/Main, Insel-Verlag, 1982.

Beugnot, Bernard « *De l'invention épistolaire : à la manière de soi* », *L'Épistolarité à travers les siècles. Geste de communication et/ou d'écriture*, actes du colloque de Cerisy, sous la direction de Mireille Bossis et de Charles A. Porter, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1990.

Bohrer, Karl-Heinz, *Der romantische Brief: Die Entstehung ästhetischer Subjektivität*, Frankfurt/Main, Suhrkamp Verlag, 1989.

Bossis, Mireille, *L'épistolarité à travers les siècles : geste de communication et/ou d'écriture* ; colloque / Centre Culturel Internat. de Cerisy la Salle France, Stuttgart, Steiner, 1990.

Chartier, Roland, *Lectures et lecteurs d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1989.

Daley, Margaretmary, *Woman of letters, A study of self and genre in the personal writing of Caroline Schlegel-Schelling, Rahel Levin Varnhagen, and Bettina von Arnim*, Columbia, Camden House, 2000.

Diaz, Brigitte, « Les femmes à l'école des lettres. La lettre et l'éducation des femmes au XVIIIe siècle », dans *L'Épistolaire, un genre féminin?*, p.133-150, Paris, Honoré Champion, 1998.

Diaz, Brigitte, Siess, Jürgen (dir.) : *L'épistolaire au féminin. Correspondances de femmes (XVIIIe-XXe siècle)*, Caen, P. U. de Caen, 2006.

Essig, Rolf-Bernhard, *Der offene Brief, Geschichte und Funktion einer publizistischen Form von Isokrates bis Günther Grass*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2000.

Gieseke, Martin, *Die Entdeckung der kommunikativen Welt*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 2007

Gnüg, Hiltrud, Möhrmann, Renate (Hrsg.), *Schreibende Frauen vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, Stuttgart, Metzler, 1985

Greimas, Algirdas Julien, *Les Actes du VIème Colloque Interdisciplinaire, « La lettre » – approches sémiotiques*. Université de Fribourg, Editions universitaires de Fribourg Suisse, 1988.

Grassi, Marie-Claire, *L'art de la lettre au temps de La Nouvelle Héloïse et du romantisme*, Genève, Slatkine, 1994.

Grassi, Marie-Claire, « L'étiquette épistolaire au XVIIIème siècle », in : *Etiquette et Politesse*, Alain Montandon, Association des publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Collections littératures, Clermont-Ferrand, 1992.

Hahn, Barbara, „Weiber nehmen alles à la lettre. Briefkultur im beginnenden 19. Jahrhundert“. In: Gisela Brinker-Gabler (Hrsg.): *Deutsche Literatur von Frauen, Bd. II, 19. und 20. Jahrhundert*, München, Beck Verlag, 1988.

Hämmerle, Christa, *Briefkulturen und ihr Geschlecht: zur Geschichte der privaten Korrespondenz vom 16. Jahrhundert bis heute*, Wien, Böhlau, 2003.

Haroche–Bouzinac, Geneviève, « Quand l'écrivain publie ses lettres », « Revue de L'Al.R.E. (Association Interdisciplinaire de Recherches sur l'Épistolaire) » n°35, Paris, Librairie Honoré Champion, 2009.

Haroche–Bouzinac, Geneviève, *L'épistolaire*, Paris, Hachette, 1995.

Holst, Amalie, *Über die Bestimmung des Weibes zur höhern Geistesbildung*, Neuausg. d. 1802 in Berlin bei Heinrich Frölich erschienenen Buches, 2. erw. Aufl., Zürich, Ala-Verlag, 1984

Hook-Demarle, Marie-Claire, *L'Europe des lettres. Réseaux épistolaires et construction de l'espace européen*, Paris, Albin Michel, 2008.

Hook-Demarle, Marie-Claire, *La rage d'écrire, femmes-écrivains en Allemagne de 1790 à 1815*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1990.

Hook-Demarle, Marie-Claire, « L'épistolaire ou la mutation d'un genre au début du XIXème siècle ». In : *Romantisme*, n°90, (1995-4).

Hook-Demarle, Marie-Claire, « Correspondances féminines au XIXème siècle. De l'écrit ordinaire au réseau ». In : *Ecrire au quotidien, CLIO Histoire, Femmes et Sociétés*, n°35, p. 67-88, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2012.

Hook-Demarle, Marie-Claire, « De la lettre intime à la lettre ouverte ou l'entrée des femmes dans la sphère publique », in : « Quand l'écrivain publie ses lettres », Journée d'étude, 3-4 avril 2009, CERC (Centre d'Études et de recherches comparatistes) et AIRE (Association Internationale de Recherches sur l'Épistolaire)

Jaubert, Anna, « Négociation de la mise en place et stratégies de l'idéalisation ». In : Siess, Jurgen, Hutin, Séverine (dir.), *Le rapport de place dans l'épistolaire, Semen*, n°20, Besançon, P. U. de Franche-Comté, 2005.

Kapp, Volker, « La langue française et l'art épistolaire, transitions du XIXe siècle ». In: *Romantisme*, 1994, n°86. p. 13–24. doi : 10.3406/roman.1994.5982

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/roman_0048-8593_1994_num_24_86_5982

Messerli, Alfred (hrsg), *Lesen und schreiben in Europa 1500-1900: vergleichende Perspektiven; Tagung in Ascona, Monte Verità, vom 11 bis 14. November 1996*, Schwabe, Basel, 2000.

Mouysset, Sylvie, *Papiers de famille. Introduction à l'étude des livres de raison (France, XV^e–XIX^e siècle)*, Rennes, Presses universitaires, 2007.

Nies, Fritz, « Un genre féminin ? » in : *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 6, 1978, p. 994-1003.

Planté, Christine, *L'épistolaire, un genre féminin ?* Honoré Champion, Paris, 1998.

Roy, Julie, « Une écriture féminine au temps des Lumières : la correspondance de Jeanne-Charlotte Allamand-Berczy » *Francophonies d'Amérique*, n°7, 1997, p. 223-236 URL: <http://id.erudit.org/iderudit/1004768ar>

Scheffer, Kerstin, *Briefkultur des 18. Jahrhunderts: Medialität und Freundschaft*, München, GRIN Verlag für akademische Texte, 2007.

Schlawe, Fritz, *Die Briefsammlungen des 19. Jahrhunderts. Bibliographie der Briefausgaben und Gesamtregister der Briefschreiber und Briefempfänger 1815-1915*, Stuttgart, J. B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung, 1969, 2 vol., XVI-1172 p.

Siess, Jürgen, « Introduction », *Argumentation et Analyse du Discours*, 5 | 2010, mis en ligne le 20 octobre 2010, 2012. URL <http://aad.revues.org/1001>

Steinhausen, Georg, *Geschichte des deutschen Briefes. Zum Kulturgeschichte des deutschen Volkes*, Berlin, 1889, Erster Teil, 2. Aufl. Dublin, Zürich, Weidmann, 1968.

Vellusig, Robert, *Schriftliche Gespräche. Briefkultur im 18. Jahrhundert*, Wien, Böhlau Verlag, 2000.

Voisine, Jacques, *Au tournant des Lumières, 1760–1820, et autres études*, Paris, L'Harmattan, 2010.

F.1.2 Le romantisme et la période du XIX^{ème} siècle

Adler, Hans, *Der deutsche soziale Roman des 18. und 19. Jahrhunderts*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1990.

Bachleitner, Norbert, *Quellen zur Rezeption des englischen und französischen Romans in Deutschland und Österreich im 19. Jahrhundert*, Editions Rodopi B. V. Amsterdam – Atlanta GA, 1993.

Bachleitner, Norbert, *Der englische und französische Sozialroman des 19. Jahrhunderts und seine Rezeption in Deutschland und Österreich im 19. Jahrhundert*, Editions Rodopi B. V. Amsterdam – Atlanta GA, 1993,

Bandet, Jean-Louis, *Histoire de la littérature allemande*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

Béguin, Albert, *L'âme romantique et le rêve*, Paris, José Corti, 1991.

Behler, Ernst, *Die Zeitschriften der Brüder Schlegel: ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Romantik*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1983.

Bircken, Margrid, Lüdecke, Marianne, Peitsch, Helmut (hrsg.), *Brüche und Umbrüche: Frauen, Literatur und soziale Bewegungen*, Potsdam, Universitätsverlag Potsdam, 2010.

Brinker-Gabler, Gisela (hrsg.), *Deutsche Literatur von Frauen*, 2 Bände, Frankfurt/Main, Büchergilde Gutenberg, 1990.

Buhr, Manfred (hrsg.), *Franzoesische Revolution und klassische deutsche Philosophie*. Berlin, Akad. Verlag, 1990.

Dreyfus, François-Georges, *L'Allemagne contemporaine 1815-1990*, Paris, PUF, 1991.

Elias, Norbert, *Die höfische Gesellschaft. Untersuchungen zur Soziologie des Königtums und der höfischen Aristokratie*, rééd., Frankfurt/Main, Suhrkamp, 2007.

Feilchenfeldt, Konrad (hrsg.), *Rahel Varnhagen von Ense, Gesammelte Werke*, Bd. 9, München, Matthes & Seitz, 1983.

Fink, Gonthier-Louis, „Das Bild des Nachbarvolkes im Spiegel der deutschen und der französischen Hochaufklärung (1750–1789)“, p. 453-492. In: Giesen, Bernhard, *Nationale und kulturelle Identität. Studien zur Entwicklung des kollektiven Bewusstseins in der Neuzeit*. Frankfurt/Main, Suhrkamp Taschenbuch Wissenschaft, 1991. Dernière édition 1996.

Fink, Gonthier-Louis, *Les romantiques allemands et la révolution française*, colloque international organisé par le Centre de Recherches « Images de l'Étranger » ; Strasbourg, 2 – 5 novembre 1989 = *Die deutsche Romantik und die französische Revolution*, Strasbourg : Univ. de Sciences Humaines, 1989.

François, Etienne, Hock-Demarle, Marie-Claire, Meyer-Kalkurs, Reinhart, Werner, Michael (hrsg.), *Marianne-Germania. Deutsch-französischer Kulturtransfer im europäischen Kontext. 1789-1914*, 2 Vol. Leipziger Universitätsverlag, 1988.

Friedrich, Herbert, *Caspar David Friedrich, seine Landschaft, seine Liebe, sein Leben; Biografie*. Berlin, Verl. Neues Leben, 1990.

Friedrich, Susanne, *Drehscheibe Regensburg. Das Informations- und Kommunikationssystem des Immerwährenden Reichstags*, Berlin, Akademie-Verlag, 2007

Gersdorff, Dagmar von, „*Die Erde ist mir Heimat nicht geworden*“: *das Leben der Karoline von Günderode*, Berlin, Insel-Verlag, 2011.

Gieseke, Martin, *Die Entdeckung der kommunikativen Welt*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 2007.

Günzel, Klaus, *Die deutschen Romantiker. 125 Lebensläufe. Ein Personenlexikon*, Zürich, Artemis Verlag, 1995.

Guerne, Armel, *Les romantiques allemands*, Paris, Phebus, 2004.

Häntzschel, Günter, „Die Heidelberger Romantik und die französische Revolution“. In: Fink, Gonthier-Louis, *Les romantiques allemands et la révolution française*, colloque international organisé par le Centre de Recherches « Images de l'Étranger » ; Strasbourg, 2 – 5 novembre 1989 = Die deutsche Romantik und die französische Revolution, Strasbourg : Univ. de Sciences Humaines, 1989. p. 195–207.

Häsner, Bernd, „Der Dialog: Strukturelemente einer Gattung zwischen Fiktion und Theoriebildung“. In: Klaus W. Hempfer (hrsg.): *Poetik des Dialogs. Aktuelle Theorie und rinascimentales Selbstverständnis*. Stuttgart, Steiner, 2004.

Hartje, Hans, *Histoire de la littérature allemande*, Paris, Ellipses, 2008.

Heilborn, Ernst, *Die gute Stube, Berliner Geselligkeit im 19. Jahrhundert*, Berlin, Ed. Sirene, 1988.

Hein, Karsten, *Otilie von Goethe (1796-1872). Biographie und literarische Beziehungen der Schwiegertochter Goethes*. Lang, Frankfurt/Main, 2001.

Hoffmann, Lutz, *Das deutsche Volk und seine Feinde. Die völkische Droge – Aktualität und Entstehungsgeschichte*, Köln, PapyRossa Verlag, 1994.

Höhn, Gerhart, *deutsch-französischer Ideentransfer im Vormärz*, Bielefeld, Aistheisis Verlag, 2002.

Houben, Heinrich Hubert, *Verbotene Literatur von der klassischen Zeit bis zur Gegenwart. Ein kritisch-historisches Lexikon über verbotene Bücher, Zeitschriften und Theaterstücke, Schriftsteller und Verleger*, Band 1, 2. Nachdr. d. Ausg. Berlin 1924, Rowohlt, 1992.

Houben, Heinrich Hubert, *Verbotene Literatur von der klassischen Zeit bis zur Gegenwart. Ein kritisch-historisches Lexikon über verbotene Bücher, Zeitschriften und Theaterstücke, Schriftsteller und Verleger*, Band 2, 2. Nachdr. d. Ausg. Bremen 1928, Rowohlt, 1992.

Huch, Ricarda, *Die Romantik*, Bd. II. H. Leipzig, Haessel Verlag, 1912.

Keller, Thomas, *Transgressions, défis, provocations*, Institut d'Etudes Germaniques, Univ. Aix-en-Provence, 2005.

Kilian, Jörg, *Lehrgespräch und Sprachgeschichte. Untersuchungen zur historischen Dialogforschung*, Tübingen, Niemeyer, 2002.

Koselleck, Reinhart, *Kritik und Krise. Eine Studie zur Pathogenese der bürgerlichen Welt* [1962], Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1973.

Habermas, Jürgen, *Strukturwandel der Öffentlichkeit. Untersuchungen zu einer Kategorie der bürgerlichen Gesellschaft* [1962], Frankfurt/Main, Suhrkamp, 2006.

Jansen, Mechthild M. (hrsg.), *Frauen und Literatur: zum 200. Todestag der Sophie von La Roche (1807)*, Wiesbaden, Hessische Landeszentrale für politische Bildung, 2007.

Krebs, Gilbert (dir.), *Aspects du 'Vormärz'. Société et politique en Allemagne dans la première moitié du XIXe siècle*, Paris, Université de la Sorbonne nouvelle, 1984, en particulier p. 71-96

Losfeld, Christophe, *Politesse, morale et construction sociale. Pour une histoire des traités de comportements (1670-1788)*, Paris, Champion, 2011.

Montandon, Alain, *Dictionnaire raisonné de la politesse et du savoir-vivre*, Paris, Seuil, 1995.

Mossé, Fernand (hrsg.), *Histoire de la littérature allemande*, Paris, Editions Montaigne, 1970.

Nünning, Ansgar, *Metzler-Lexikon Literatur- und Kulturtheorie: Ansätze – Personen – Grundbegriffe*, Stuttgart, Metzler, 2008.

Paquin, Eric, *Le récit épistolaire féminin au tournant des Lumières et au début du XIXe siècle (1793-1837) : adaptation et renouvellement d'une forme narrative*, thèse de doctorat, Université de Montréal, 1998

Paulin, Roger, *Ludwig Tieck, Eine literarische Biographie*, München, Beck Verlag, 1988.

Pepperle, Ingrid, *Georg Herwegh. Werke und Briefe: kritische und kommentierte Gesamtausgabe. Briefe 1832-1848*, Bielefeld, Aisthesis-Verlag, 2005.

Pürer, Heinz, *Publizistik- und Kommunikationswissenschaft, ein Handbuch*, Konstanz, UVK, 2003

Rek, Klaus, *Das Dichterleben des Ludwig Tieck: Biographie*, Berlin, Unabhängige Verl.-Buchh. Ackerstrasse, 1991.

Revers, Peter (hrsg.), *Philologische Studien und Quelle, Harry ..., Heinrich ..., Henri ..., Heine ..., Deutscher, Jude, Europäer*, Berlin, Erich Schmidt Verlag, 2008.

Rühs, Friedrich, *Über die Ansprüche der Juden an das deutsche Bürgerrecht*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1816.

Safranski, Rüdiger, *Romantik: eine deutsche Affäre*, Frankfurt/Main, Fischer-Taschenbuch-Verlag, 2009.

Schmidt-Hannisa, Hans-Walter, „Traum und Brief bei Bettine von Arnim“ in: Alt, Peter-Andre, Leiteritz, Christiane (hrsg.), *Traum-Diskurse der Romantik*, Berlin, De Gruyter Verlag, Berlin, 2005, p. 176-194.

Schmitt, Carl, *Politische Romantik*, 6. Aufl. Berlin, Duncker und Humblot, 1998.

Schultz, Hartwig, *Salons der Romantik*, Berlin, De Gruyter Verlag, 1997.

Schultz, Hartwig, *Schwarzer Schmetterling: zwanzig Kapitel aus dem Leben des romantischen Dichters Clemens Brentano*, Berliner Taschenbuch-Verl., 2002, p. 304-316.

Schulz, Gerhard, *Romantik: Geschichte und Begriff*, 3. Aufl. München, Beck Verlag, 2008.

Seibert, Peter, *Der literarische Salon. Literatur und Geselligkeit zwischen Aufklärung und Vormärz*, Stuttgart, Metzler, 1993.

Sparre, Sulamith, *Rahel Levin Varnhagen (1771-1833): Salonière, Aufklärerin, Selbstdenkerin, romantische Individualistin, Jüdin*, Lich/Hessen, Verl. Edition AV, 2007.

Tieck, Ludwig, *Romantische Dichtungen*, Jean, Frommann Verlag, 1799.

Tunner, Erika, *Romantiques allemands*, tome 2, collectif, Bibliothèque de la Pléiade, n°246, Paris, Gallimard, 1973.

Walcher, Bernhard, *Vormärz im Rheinland: Nation und Geschichte in Gottfried Kinkels literarischem Werk*, Berlin, De Gruyter Verlag, 2010.

Wilhelmy-Dollinger, Petra, *Der Berliner Salon im 19. Jahrhundert (1780-1914)*, Berlin, De Gruyter Verlag, 1989.

Wittmann, Reinhard, *Geschichte des deutschen Buchhandels*, dritte Auflage, München, Verlag C. H. Beck, 2001.

Zimmermann, Harro, *Friedrich Schlegel oder die Sehnsucht nach Deutschland*, Paderborn, Schöningh, 2009.

F2. Histoire

F.2.2 Histoire de la Prusse et de l'Allemagne dans un contexte européen

Adler, Hans (hrsg.), *Literarische Geheimberichte: Protokolle der Metternich-Agenten*, Band 1 (1840-1843), Köln, Informationspresse Leske, 1977.

Adler, Hans (hrsg.), *Literarische Geheimberichte: Protokolle der Metternich-Agenten*, Band 2 (1843-1848), Köln, Informationspresse Leske, 1981.

Agulhon, Maurice, *Le XIX^e siècle et la Révolution française, Société d'histoire de la Révolution de 1848 et des révolutions du XIX^e siècle (France)*, Université de Paris X: Nanterre, creaphis editions, 1992, p. 207-216.

Aschmann, Birgit, Salewski, Michael (hrsg.), *Das Bild „des Anderen“ – Politische Wahrnehmung im 19. und 20. Jahrhundert*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2000.

Barnard, Frederik, *Zwischen Aufklärung und politischer Romantik: eine Studie über Herders soziologisch-politisches Denken*, Berlin, E. Schmidt.

Berbig, Roland (hrsg.), *Berlin 19. Jahrhunderts: ein Metropolen-Kompendium*, Berlin, Akademie-Verl., 2011.

Berstein, Serge (hrsg.), *Histoire du XIX^eme siècle*, Paris, Hatier, 1994.

Bled, Jean-Paul, *Histoire de la Prusse*, Paris, Fayard, 2007.

Bleek, Wilhelm, *Protestation des Gewissens: die Rechtfertigungsschriften der Göttinger Sieben*, Brüder-Grimm-Gesellschaft, Kassel, 2012.

Bleiber, Helmut, Schmidt, Walter, Schötz, Susanne (hrsg.), *Akteure eines Umbruchs, Männer und Frauen der Revolution von 1848/49*, Bde. 1 & 2, Berlin, Fides, 2003.

Block, Rainer, *Der Alphabetisierungsverlauf im Preußen des 19. Jahrhunderts, quantitative Explorationen aus bildungshistorischer Perspektive*, Frankfurt/Main, Peter Lang Verlag, 1995.

Boedecker, Hans Erich, *Alphabetisierung und Literalisierung in Deutschland in der frühen Neuzeit*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1999.

Bogdan, Henry, *Histoire des Habsbourg, des origines à nos jours*, Paris, Ed. Perrin, 2002.

Boldt, Hans, *Deutsche Verfassungsgeschichte: politische Strukturen und ihr Wandel*. 2. durchges. und erg. Aufl., 6.-8. Tsd., Orig.-Ausg. München, DTV, 1993.

Brammer, Annegret H., *Judenpolitik und Judengesetzgebung in Preussen 1812 bis 1847*, Berlin, Schelzky & Jeep, 1987.

Brandt, Hartwig, *Europa 1815-1850: Reaktion – Konstitution – Revolution*, Stuttgart, Kohlhammer, 2002.

Braubach, Max, *Von der Französischen Revolution bis zum Wiener Kongress*, München, DTV, 1999.

Brückmann, Remigius, *Politische Karikaturen des Vormärz: (1815-1848)*; 21. März bis 23. April 1984; Europäische Kulturtage, Karlsruhe 1984, Badischer Kunstverein e. V.

Büsch, Otto, *Handbuch der preußischen Geschichte, Das 19. Jahrhundert und große Themen der Geschichte Preußens*, Band 2, Berlin, De Gruyter Verlag, 1992.

Büssem, Eberhard, *Die Karlsbader Beschlüsse von 1819: die endgültige Stabilisierung der restaurativen Politik im Deutschen Bund nach dem Wiener Kongreß von 1814/15*, Hildesheim, Gerstenberg, 1974.

Büttner, Wolfgang: *Der Weberaufstand in Schlesien 1844*. In: Reinalter, Helmut (hrsg.): *Demokratische und soziale Protestbewegungen in Mitteleuropa 1815-1848/49*, Frankfurt/Main, 1986, p. 202-229.

Diebolt, Claude, *Education et croissance économique – Le cas de l'Allemagne aux XIXe et XXe siècles*, Paris, L'Harmattan, 1995.

Dreyfus, François-Georges, *L'Allemagne contemporaine 1815-1890*, Paris, PUF, 1991.

Droz, Jacques, *La formation de l'unité allemande 1789-1871*, Paris, Hatier, 1974.

Droz, Jacques (hrsg.), *Le romantisme politique en Allemagne*, Paris, Colin, 1963.

Echternkamp, Jörg, *Der Aufstieg des deutschen Nationalismus (1770-1840)*, Frankfurt/Main, Campus-Verl., 1998.

Fehrenbach, Elisabeth (hrsg.), *Adel und Bürgertum in Deutschland 1770-1848*, München, Oldenburg Verlag, Schriften des Historischen Kollegs, 1994.

Fichte, *Grundlage des Naturrechts nach Prinzipien der Wissenschaftslehre*, 1796, (hrsg.) M. Zahn, Meiner, Hamburg, 1960.

Freitag, Sabine, *Die achtundvierziger*, München, Beck Verlag, 1998.

Friedrich, Hand-Edwin, *Bürgerlichkeit im 18. Jahrhundert*, Tübingen, Niemeyer, 2006.

Friedrich, Susanne, *Drehscheibe Regensburg. Das Informations- und Kommunikationssystem des Immerwährenden Reichstags*, Berlin, Akademie-Verlag, 2007

Furman, Nelly, *La revue des deux mondes et le romantisme : (1831-1848)*, Genève, Droz, 1975.

Geisthövel, Alexa, *Restauration und Vormärz 1815-1847*, Paderborn, Verlag Ferdinand Schöningh, 2008.

Gill, Arnon, *Freiheitskämpfe der Polen im 19. Jahrhundert – Erhebungen, Aufstände, Revolutionen*, Frankfurt/Main, Peter Lang Verlag, 1997.

Glossy, Karl, *Literarische Geheimberichte aus dem Vormärz*, Hildesheim Gerstenberg, 1975.

Goehler, Gerhard, *Liberalismus*, Hessische Landeszentrale für politische Bildung, Wiesbaden, 1999.

Gräfe, Thomas, *Antisemitismus in Deutschland 1815-1918: Rezensionen, Forschungsüberblick Bibliographie*, Norderstedt, BoD, 2010.

Groh, Andreas, *Die Gesellschaftskritik der Politischen Romantik – Eine Neubewertung ihrer Auseinandersetzung mit den Vorboten von Industrialisierung und Modernisierung –*, Bochum, Verlag Dr. Dieter Winkler, 2004.

Habermas, Jürgen, *Strukturwandel der Öffentlichkeit. Untersuchungen zu einer Kategorie der bürgerlichen Gesellschaft* [1962], Frankfurt/Main, Suhrkamp, 2006

Hammerstein, Notker, Herrmann, Ulrich (hrsg.), *Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte, 18. Jahrhundert, Vom späten 17. Jahrhundert bis zur Neuordnung Deutschlands um 1800*, Band 2, München, Verlag Beck, 2005.

Hardtwig, Wolfgang, Hinze, Helmut, „Die „Göttinger Sieben“ (1837)“, in: *Deutsche Geschichte in Quellen und Darstellung*, (hrsg.) Rainer Müller, Bd. 7: *Vom Deutschen Bund zum Kaiserreich 1815-1871*, Stuttgart, Reclam, 1997.

Hartwig, Wolfgang, *Der monarchische Staat und das Bürgertum*, München, DTV, 1985.

Heidenreich, Bernd, *Politische Theorien des 19. Jahrhunderts*, Berlin, Akademie Verlag, 2002.

Heidenreich, Bernd, *Antworten auf die soziale Frage*, Hessische Landeszentrale für politische Bildung, Wiesbaden, 2000.

Heidenreich, Bernd, *Politische Theorien des 19. Jahrhunderts, Konservatismus*, Hessische Landeszentrale für politische Bildung, Wiesbaden, 1999.

Heidenreich, Bernd, *Politische Theorien des 19. Jahrhunderts, Liberalismus*, Hessische Landeszentrale für politische Bildung, Wiesbaden, 1999.

Heuberger, Rachel, *Hinaus aus dem Ghetto, Juden in Frankfurt am Main; 1800-1950*, Frankfurt/Main, Fischer Verlag, 1988.

Heymann, Ernst, „Das Testament König Friedrich Wilhelms III.“, in: *Sitzungsberichte der Preußischen Akademie der Wissenschaften*, Philos.-Histor. Klasse, Jg. 1925, Berlin 1925.

Herzog, Reinhart, Kosellek, Reinhart, *Epochenschwelle und Epochenbewusstsein*, München, Wilhelm Fink Verlag, 1987.

Hoock-Demarle, Marie-Claire, « L'expression de la condition ouvrière dans la littérature du Vormärz », in : Gilbert Krebs (dir.), *Aspects du 'Vormärz'. Société et politique en Allemagne dans la première moitié du XIXe siècle*, Paris, Université de la Sorbonne nouvelle, 1984.

Huber, Ernst Rudolf, *Dokumente zur deutschen Verfassungsgeschichte*, 3., Neubearb. und verm. Aufl., Stuttgart, Kohlhammer, 1978.

Jancke, Carl (hrsg.), *Die Eigentumslosen: der deutsche Pauperismus und die Emanzipationskrise in Darstellungen und Deutungen der zeitgenössischen Literatur*, Freiburg, Alber, Orbis Academicus, 1965.

Klüber, Johann Ludwig, *Acten des Wiener Congresses in den Jahren 1814 und 1815*, Osnabrück, Zeller, 1966.

Kocka, Jürgen, *Die Protokolle des Preußischen Staatsministeriums 1817-1934/38, Band 1: 19. März 1817 bis 30. Dezember 1829*, bearb. von Christina Rathgeber, Hildesheim/Zürich/New York 2001 (= Acta Borussica Neue Folge, 1. Reihe: Die Protokolle des Preußischen Staatsministeriums 1817-1934/38, hrsg. von der Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften (vormals Preußische Akademie der Wissenschaften) unter der Leitung von Jürgen Kocka und Wolfgang Neugebauer).

Kocka, Jürgen, *Die Protokolle des Preußischen Staatsministeriums 1817-1934/38, Band 2: 6. Januar 1830 bis 2. Juni 1840*, bearb. von Christina Rathgeber, Hildesheim/Zürich/New York 2004 (= Acta Borussica Neue Folge, 1. Reihe: Die Protokolle des Preußischen Staatsministeriums 1817-1934/38, hrsg. von der Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften (vormals Preußische Akademie der Wissenschaften) unter der Leitung von Jürgen Kocka und Wolfgang Neugebauer).

Kocka, Jürgen, *Die Protokolle des Preußischen Staatsministeriums 1817-1934/38, Band 3: 9. Juni 1840 bis 14. März 1848*, bearb. von Bärbel Holtz, Hildesheim/Zürich/New York 2000 (= Acta Borussica Neue Folge, 1. Reihe: Die Protokolle des Preußischen Staatsministeriums 1817-1934/38, hrsg. von der Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften (vormals Preußische Akademie der Wissenschaften) unter der Leitung von Jürgen Kocka und Wolfgang Neugebauer).

Kocka, Jürgen (hrsg.), *Acta Borussica Neue Folge, 1. Reihe: Die Protokolle des Preußischen Staatsministeriums 1817-1934/38, 6. Januar 1830-2. Juni 1840*, bearb. von Christina Rathgeber, Hildesheim, Olms-Weidmann, 2004.

Kocka, Jürgen (hrsg.), *Acta Borussica Neue Folge, 1. Reihe: Die Protokolle des Preußischen Staatsministeriums 1817-1934/38, 9. Juni 1840-14. März 1848*, bearb. von Bärbel Holtz, Christina Rathgeber, Hildesheim, Olms-Weidmann, 2000.

Köhler, Astrid, „Bettina von Arnim: Romantik und Revolution“. In: Berbig, Roland (hrsg.), *Berlin 19. Jahrhunderts: ein Metropolen-Kompendium*, Berlin, Akademie-Verl., 2011.

Kortländer, Bernd (hrsg.), *Zensur im 19. Jahrhundert: das literarische Leben aus Sicht seiner Überwacher*, Bielefeld, Aisthesis-Verlag, 2012.

Koselleck, Reinhart, *Preussen zwischen Reform und Revolution: Allgemeines Landrecht, Verwaltung und soziale Bewegung von 1791 bis 1848*. Industrielle Welt, Bd. 7, Stuttgart, Klett Verlag, 1967.

Koselleck, Reinhart, *Kritik und Krise. Eine Studie zur Pathogenese der bürgerlichen Welt* [1962], Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1973.

Kott, Sandrine, *L'Allemagne au 19ème siècle*, Paris, Hachette, 1999.

Kroll, Frank-Lothar, „Politische Romantik und romantische Politik bei Friedrich Wilhelm IV.“, in: Otto Büsch (Hrsg.), *Friedrich Wilhelm IV. in seinerzeit*, Beiträge eines Colloquiums, p. 94-106, Berlin, Colloquium-Verlag, 1987.

Kroneberg, Lutz/Schloesser, Rolf (hrsg.), *Weber-Revolte 1844. Der schlesische Weberaufstand im Spiegel der zeitgenössischen Publizistik und Literatur*. Mit einem Geleitwort von Bernt Engemann, Köln, Informationspresse Leske, 1979.

Kruchen, Karl, „Zensur und Zensoren an rheinischen Zeitungen in der vormärzlichen Zeit. 1814-1848“. In: *Düsseldorfer Jahrbuch* 34 (1928), p. 1-136.

Lauer, Bernhard (hrsg.) *Kurfürstin Auguste von Hessen (1780-1841) in ihrer Zeit*, Brüder-Grimm-Gesellschaft, Kassel, 1995

L'Aoufir, Rachid, *La Prusse de 1815 à 1848 : L'industrialisation comme processus de communication*, Paris, L'Harmattan, 2004.

Le Blanc, Charles (hrsg.), *La forme poétique du monde : anthologie du romantisme allemand*, Paris, Corti, 2003.

<http://www.jose-corti.fr/titresromantiques/forme-poetique.html>

Mann, Golo, *Deutsche Geschichte des 19. und 20. Jahrhunderts*, Frankfurt/Main, Fischer-Taschenbuch-Verl., 2002.

Martin, Dieter, „Vom Beistand altdeutscher „Biederleute“ bei der romantischen Suche nach nationaler Identität“. p. 3-11. In: Dickson, Sheila und Pape, Walter, *Romantische Identitätskonstruktionen: Nation, Geschichte und (Auto)-Biographie*, Glasgower Kolloquium der Internationalen Arnim-Gesellschaft, Tübingen, Niemeyer, 2003.

Meinecke, Friedrich, *Weltbürgertum und Nationalstaat*, Stuttgart, Koehler, 1962.

Nipperdey, Thomas, *Deutsche Geschichte, 1800-1866*, München, Verlag Beck, 1983.

Ottmann, Henning, *Geschichte des politischen Denkens, Bd. 3: Neuzeit, Teilband 3: Die politischen Strömungen im 19. Jahrhundert*, Stuttgart/Weimar, Metzler, 2008.

Planert, Ute, „Wann beginnt der ‚moderne‘ deutsche Nationalismus? Plädoyer für eine nationale Sattelzeit“, p. 25-60. In: Echternkamp, Jörg, Müller, Sven Oliver (hrsg.)

Deutscher Nationalismus in Krieg und Krisen 1760-1960, München, Oldenburg-Verl., 2002.

Polenz, von Peter, *Deutsche Sprachgeschichte vom Spätmittelalter bis zur Gegenwart. Band 3. 19. und 20. Jahrhundert*, Berlin, De Gruyter Verlag, 1999.

Reinalter, Helmut (hrsg.), *Außenperspektiven: 1809: Andreas Hofer und die Erhebung Tirols*, Innsbruck, Innsbruck Univ. Press, 2010.

Reiss, Hans, *Politisches Denken in der deutschen Romantik*, Bern, Francke, 1966.

Ries, Klaus (hrsg.), *Romantik und Revolution – Zum politischen Reformpotential einer unpolitischen Bewegung*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2012.

Ries, Klaus, „Die Fiktion des deutschen Nationalstaates als modernes Phänomen“. In: Klinger, Andreas, Fink, Jean-Gonthier (hrsg.), *Identitäten – Erfahrungen und Fiktion um 1800*, Frankfurt/Main, Peter Lang Verlag, 2004.

Ritter, Gerhard, *Soziale Frage und Sozialpolitik in Deutschland seit Beginn des 19. Jahrhunderts*, Opladen, Leske und Budrich, 1998.

Sachße, Christoph, Tennstedt, Florian, *Geschichte der Armenfürsorge in Deutschland. Vom Spätmittelalter bis zum 1. Weltkrieg*, Stuttgart, Kohlhammer, 1980.

Scheuner, Ulrich, *Der Staatsgedanke Preußens*, 2. Aufl., Böhlau, Köln, 1983.

Schieder, Theodo, *Vom Deutschen Bund zum Deutschen Reich 1815-1871*, München, DTV, 1999.

Schmidt, Jürgen, *Polizei in Preußen im 19. Jahrhundert*, Ludwigsfelde, Ludwigsfelder Verl.-Haus, 2011.

Schmidt, Rudolf, *Deutsche Buchhändler, deutsche Buchdrucker: Beiträge zu einer Firmengeschichte des deutschen Buchgewerbes*; 6 Bd. in 1 Bd. Hildesheim, Olms, 1979.

Schnabel, Franz, *Deutsche Geschichte im 19. Jahrhundert, Monarchie und Volkssouveränität*, Bd. 2, unveränd. Photomechan. Nachdr. D. Ausg. Freiburg i. Br. 1933, München, DTV, 1987.

Schneider, Bernhard (hrsg.), *Konfessionelle Armutsdiskurse und Armenfürsorgepraktiken im langen 19. Jahrhundert*, Frankfurt/Main, Peter Lang Verlag, 2009.

Schulze, Hagen, *Staat und Nation in der europäischen Geschichte*, München, Beck Verlag, 1994.

Sloterdijk, Peter, *Der starke Grund, zusammen zu sein: Erinnerungen an die Erfindung des Volkes*. Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1998.

Stolleis, Michael, *Geschichte des öffentlichen Rechts in Deutschland*, Band 2, München, Beck Verlag, 1992

Stolleis, Michael, *Nationalität und Internationalität: Rechtsvergleichung im öffentlichen Recht des 19. Jahrhunderts*, Stuttgart, Steiner, 1998.

Thadden, von, Rudolf, *Fragen an Preussen: Zur Geschichte eines ausgehobenen Staates*, München, Beck Verlag, 1981.

Thadden, von, Rudolf, *Die Göttinger Sieben, ihre Universität und der Verfassungskonflikt von 1837*, Niedersächsische Landeszentrale für politische Bildung, Hannover, 1987.

Treitschke, von Heinrich, *Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert*, fünfter Teil, Leipzig, 1928.

Walcher, Bernhard, *Vormärz im Rheinland: Nation und Geschichte in Gottfried Kinkels literarischem Werk*, Berlin, De Gruyter, 2010.

Wehler, Hans-Ulrich, *Deutsche Gesellschaftsgeschichte – Zweiter Band – Von der Reformära bis zur industriellen und politischen „Deutschen Doppelrevolution“ 1815-1845/49*, Frankfurt/Main, Büchergilde Gutenberg, 1987.

Winkler, Heinrich August, *Liberalismus und Antiliberalismus. Studien zur politischen Sozialgeschichte des 19. und 20. Jahrhunderts*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1979.

Zafiris, Anika, *Zensur zur Zeit der Karlsbader Beschlüsse 1819-1848 und ihre Auswirkung auf die Augsburger Allgemeine Zeitung im 19. Jahrhundert*, Studienarbeit, Norderstedt, Grin Verlag, 2004.

Zwilmeyer, Franz, *Die Rechtslehre Savignys, eine rechtsphilosophische und geistesgeschichtliche Untersuchung*, Leipzig, Weicher, 1929.

F.2.2 Biographies

Bauer, Marcus, *Der Athanasius von Joseph Görres*, Frankfurt/Main, Europäischer Verlag der Wissenschaften, 2002.

Becker, Thomas, *Friedrich Christoph Dahlmann – ein politischer Professor im 19. Jahrhundert*, Göttingen, V & R Unipress, 2012.

Behr, Hans-Joachim, *Karl Freiherr von Müffling, Offizier, Kartograph, Politiker: (1775-1851) Lebenserinnerungen und kleinere Schriften*, Köln, Böhlau Verlag, 2003.

Bleek, Wilhelm, *Friedrich Christoph Dahlmann. Eine Biographie*, München, Beck Verlag, 2010.

Blasius, Dirk, *Friedrich Wilhelm IV.: 1795-1861; Psychopathologie und Geschichte*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1992.

Börsch-Supan, Eva, *Arbeiten für König Friedrich Wilhelm III. von Preußen und Kronprinz Friedrich Wilhelm IV.*, Berlin, Deutscher Kunstverlag, 2011.

Brandenburg, Erich (hrsg.), *König Friedrich Wilhelms IV. Briefwechsel mit Ludolf Camphausen*, Berlin, Paetel, 1906.

Bürgel, Peter, *Karl Gutzkow: der aufrüttelnde Geist seiner Zeit; (1811-1878)*; Vortrag, Darmstadt, Bürgel, 2011.

Bußmann, Walter, *Zwischen Preußen und Deutschland. Friedrich Wilhelm IV.*, Berlin, Goldmann Verlag, 1990.

Dehio, Ludwig, *Friedrich Wilhelm IV. von Preußen. Ein Baukünstler der Romantik*, München, Dt. Kunstverlag, 1961.

Franke, Julia, *Ein europäischer Freiheitskämpfer: Ludwik Mieroslawski; 1814-1878*; Katalog zur gleichnamigen Ausstellung in der Alten Nationalgalerie – Staatliche Museen zu Berlin, 16. März 2006-7. Mai 2006, Berlin, 2006.

Friedemann, Joë, *Alexandre Weill : écrivain contestataire et historien engagé (1811–1899)*, Strasbourg, Libr. Istra, 1980.

Fuchs, Daniela, „Ludwik Mieroslawski (1814–1878). „Wo die Revolution ist, da ist des Polen Vaterland“ in: Bleiber, Helmut, Schmidt, Walter, Schötz, Susanne (hrsg.), *Akteure eines Umbruchs, Männer und Frauen der Revolution von 1848/49*, 2 Bde., Band 2, Berlin, Fides, 2003, p. 375-426.

Fuchs, Walther Peter (hrsg.), *Leopold von Ranke, Das Briefwerk*. Hamburg, Hoffmann & Campe, 1949.

Gall, Lothar, *Wilhelm von Humboldt, Ein Preuße von Welt*, Berlin, Propyläen Verlag, 2011.

Gebhardt, Armin, *Staatskanzler Metternich: eine Studie*, Marburg, Tectum-Verlag, 2009.

Gollwitzer, Heinz, „Altenstein, Karl Sigmund Franz Freiherr von Stein zum Altenstein“, in: *Neue Deutsche Biographie*, Bd. 1, 1953, Berlin, Duncker & Humblot, p. 216-217.

Graf zu Stolberg-Wernigerode, Otto (hrsg.), *Anton Graf zu Stolberg-Wernigerode. Ein Freund und Ratgeber König Friedrich Wilhelms IV.*, München, Oldenbourg, 1926.

Grawitz, Madeleine, *Bakunin: ein Leben für die Freiheit*, Hamburg, Ed. Nautilus, 1999.

Haake, Paul, *Johann Peter Friedrich Ancillon und Kronprinz Friedrich Wilhelm IV. von Preußen*, München, Oldenbourg, 1920.

Hädecke, Wolfgang, *Novalis, Biographie*, München, Hanser, 2011.

Hardtwig, Wolfgang, Hinze, Helmut : „Die ‚Göttinger Sieben‘ (1837)“. In: *Deutsche Geschichte. Quellen und Darstellung*, (hrsg.) Müller, Rainer, Bd. 7: *Vom Deutschen Bund zum Kaiserreich 1815-1871*, Stuttgart, Reclam, 1997, p. 107-111.

Henz, Günter, *Leopold Ranke. Leben, Denken, Wort, 1795-1814. Darstellende Untersuchungen und Edition. Mit allgemeinen archivalischen und bibliographischen Beiträgen*. Köln, 1968.

Hermann, Ingo, *Hardenberg: der Reformkanzler*, Berlin, Siedler, 2003.

Jacobs, Wilhelm, *Johann Gottlieb Fichte: eine Biographie*, Berlin, Insel-Verlag, 2012.

Kervegan, Jean-François (Hrsg.), *Recht zwischen Natur und Geschichte: deutsch-französisches Symposium vom 24. bis 26. November 1994 an der Universität Cergy-Pontoise = Le droit entre nature et histoire*, Frankfurt/Main, Klostermann, 1997.

Kohnen, Joseph, *Theodor Gottlieb von Hippel. Eine zentrale Persönlichkeit der Königsberger Geistesgeschichte. Biographie und Bibliographie*, Lüneburg, Verlag norddeutsches Kulturwerk, 1987.

Konrad, Franz-Michael, *Wilhelm von Humboldt*, Bern, Hauptverlag, 2010.

Kroll, Frank-Lothar, *Friedrich Wilhelm IV. und das Staatsdenken der deutschen Romantik*, Berlin, Colloquium Verlag, 1990.

Lahussen, Benjamin, *Alles Recht geht vom Volksgeist aus. Friedrich Carl von Savigny und die moderne Rechtswissenschaft*, Berlin, Nicolai, 2012.

Lauer, Bernhard (hrsg.) *Kurfürstin Auguste von Hessen (1780-1841) in ihrer Zeit*, Brüder-Grimm-Gesellschaft, Kassel, 1995.

Märten, Iu, *Bürgermeister Tschsch und seine Tochter. Erinnerungen an den Vormärz (1844)*, Berlin, Altberliner Verlag Groszer, 1948.

Minkels, Dorothea, *Elisabeth von Preußen, Königin in der Zeit des Ausmärens*, Norderstedt, Books on Demand GmbH, 2007.

Möhring, Walter (hrsg.), *J. von Radowitz, Nachgelassene Briefe und Aufzeichnungen zur Geschichte der Jahre 1848-1853*, Stuttgart, Dt. Verl.-Anst., 1922.

Mueller, Volker, *Robert Blum, ein Demokrat, Revolutionär und Freigeist*, Neustadt am Rübenberge, Lenz, 2008.

Neumann, Harald, *Carl Ludwig Sand: Theologiestudent und Attentäter*, Sternenfels, Verl. Wiss. und Praxis, 1997.

Nitschke, Wolf, *Adolf Heinrich Graf v. Arnim-Boitzenburg (1803-1868), Eine politische Biographie*, Studien und Texte zur Erforschung des Konservatismus, Band 5, Berlin, Duncker & Humblot, 2004.

Rasch, Wolfgang, *Karl Gutzkow: Erinnerungen, Berichte und Urteile seiner Zeitgenossen; eine Dokumentation*, Berlin, De Gruyter Verlag, 2011.

Real, Willy, *Friedrich Carl von Savigny: 1814-1875; ein preussisches Diplomatenleben im Jahrhundert der Reichsgründung*, Berlin, Duncker & Humblot, 1990

Reinalter, Helmut (hrsg.), *Außenperspektiven: 1809: Andreas Hofer und die Erhebung Tirols*, Innsbruck, Innsbruck Univ. Press, 2010.

Rek, Klaus, *Das Dichterleben des Ludwig Tieck. Biographie*, Berlin, Unabhängige Verl.-Buchh. Ackerstrasse, 1991.

Rettenmund, Barbara, Voirol, Jeannette, *Emma Herwegh: die größte und beste Heldin der Liebe*, Zürich, Limmat-Verl., 2000.

Ritter, Gerhard, *Stein. Eine politische Biographie*. Stuttgart, Dt. Verl.-Anst., 1981, 4ème édition.

Rosenstrauch, Hazel, *Karl August Varnhagen und die Kunst des geselligen Lebens; eine Jugend um 1800; biographischer Essay*, Berlin, Das Arsenal, 2003.

Rothe, Hans, *Hermann von Boyen und die polnische Frage. Denkschriften von 1794 bis 1846*, Köln, Böhlau, 2010.

Rosenstrauch, Hazel, *Karl August Varnhagen und die Kunst des geselligen Lebens; eine Jugend um 1800; biographischer Essay*, Berlin, Das Arsenal, 2003.

Rückert, Joachim, *Friedrich Carl von Savigny: Leben und Wirken (1779-1861)*, Köln, Böhlau, 2011.

Rückert, Joachim, *Savigny-Portraits*, Frankfurt/Main, Klostermann, 2011.

Saage-Maaß, Miriam, *Die Göttinger Sieben – demokratische Vorkämpfer oder nationale Helden*, Göttingen, V & R Unipress, 2007.

Schäfer, Karl-Heinz, *Ernst Moritz Arndt als politischer Publizist: Studien zu Publizistik, Pressepolitik und kollektivem Bewußtsein im frühen 19. Jahrhundert*, Bonn, Röhrscheid, 1974.

See, Klaus von, *Die Göttinger Sieben, Kritik einer Legende*, Heidelberg, Winter, 2000.

Siemann, Wolfram, *Metternich: Staatsmann zwischen Restauration und Moderne*, München, Beck Verlag, 2010.

Silberner, Edmund, *Johann Jacoby, Politiker und Mensch*, Bonn-Bad Godesberg, Verlag Neue Gesellschaft GmbH, 1976.

Stamm-Kuhlmann, Thomas, *König in Preußens großer Zeit: Friedrich Wilhelm III., der Melancholiker auf dem Thron*, Berlin, Siedler, 1992.

Stein, Ursula, *Heinrich Heine – ein deutscher Europäer im französischen Exil*, Vortrag, gehalten vor der Juristischen Gesellschaft zu Berlin am 9. Dezember 2009, Berlin, De Gruyter, 2010.

Von Sternburg, Wilhelm, *Zwei bedeutende Biographien über zwei unbedeutende preußische Könige: Friedrich Wilhelm III. und Friedrich Wilhelm IV. Melancholie und Trauma*, Die Zeit, 8.5.1992, Nr. 20,
<http://www.zeit.de/1992/20/melancholie-und-trauma/komplettanisch>

Stoll, Adolf, *Der junge Savigny. Kinderjahre, Marburger und Landshuter Zeit Friedrich Karl von Savignys; zugleich ein Beitrag zur Geschichte der Romantik; mit 217 Briefen aus den Jahren 1792-1810*, Band 1, Berlin, Carl Henmanns Verlag, 1927.

Stoll, Adolf, *Friedrich Karl von Savigny. Ein Bild seines Lebens mit einer Sammlung seiner Briefe*, Band 2, Berlin, Carl Henmanns Verlag, 1929.

Stoll, Adolf, *Friedrich Karl von Savigny. Ministerzeit und letzte Lebensjahre 1842-1861. Mit 216 Briefen und mit sonstigen Schriftstücken und 18 Abbildungen*, Band 3, Berlin, Carl Henmanns Verlag, 1927.

Waser, Ruedi, *Autonomie des Selbstbewusstseins: eine Untersuchung zum Verhältnis von Bruno Bauer und Karl Marx (1835-1843)*, Tübingen, Francke, 1994.

Weber, Rolf, *Das Unglück der Könige ... Johann Jacoby, 1805–1877. Eine Biographie*, Berlin, Verlag der Nation, 1987.

Wendel, Hermann, *Heinrich Heine: ein Lebens- und Zeitbild*, Hannover, HZ-Verl., 2007.

Werner, Johannes, *Maxe von Arnim, Tochter Bettinas; Gräfin von Oriola, 1818-1894, ein Lebens- und Zeitbild*, Leipzig, Koehler & Amelang, 1937.

Wohlhaupter, Eugen, *Dichterjuristen, Savigny und Brentano, Savigny und Arnim*, Tübingen, Mohr, Siebeck, 1953, p. 67-69

Zielnica, Krzysztof, *Polonica bei Alexander von Humboldt*, Berlin, Akademie Verlag, 2004.

Zur Mühlen, Bernt Ture von, *Hoffmann von Fallersleben, Biographie*, Göttingen, Wallstein, 2010.

G. Sociétés savantes et colloques

Lemm, Uwe, Internationales Jahrbuch der Bettina-von-Arnim-Gesellschaft, Verein der Freunde und Förderer der Bettina-von-Arnim-Oberschule e.V.

http://www.aski.org/kb2_99/kb299arnim.htm

<http://www.petrihaus-frankfurt.de>

Equipe SimoneSagesse. Savoirs, genre et rapports sociaux de sexe.

http://w3.simone.univ-tlse2.fr/spip/rubrique.php3?id_rubrique=3

Institut Emilie du Chatelet (IEC) pour le développement et la diffusion des recherches sur les femmes, le sexe et le genre

<http://www.institutemilieduchatelet.org/>

historicum.net – Geschichtswissenschaften im Internet e.V.

<http://www.historicum.net/themen/restauration-und-vormaerz/lexikon/art/Weberaufstand/html/artikel/8453/ca/7f44bf0aba436bcbcacdeec6a47bf25f/>

Grimm-Sozietät zu Berlin e. V.

<http://www.grimmbriefwechsel.de/>

Freitag, Miriam et Neelsen, Sarah, *Les féminismes allemands (1848-1933)/Deutsche Frauenbewegungen (1848-1933)*. Ecole Normale Supérieure de Lyon. 27.01-28.01.2012

Index des principaux noms des personnes citées ayant vécu à l'époque de Bettina von Arnim

Altenstein, 36, 37, 38, 40, 41, 42, 43, 44, 172, 226, 227, 267.
Arago, Emanuel, 159, 275, 276, 277.
Arnim von, Achim, 12, 13, 30, 31, 33, 39, 40, 41, 47, 48, 53, 57, 172, 236, 241, 244, 280, 283.
Arnim von, Freimund, 68, 130, 260, 275.
Arnim von, Gisela, 12, 156, 159, 160, 161, 162, 163, 244, 251, 273.
Arnim von, Maximiliane (Maxe), 11, 61, 85, 93, 110, 130, 144, 156, 163, 172, 243, 273, 275.
Arnim-Boitzenburg, 15, 23, 50, 66, 105, 110, 111, 121, 124, 125, 126, 128, 129, 130, 132, 181, 191, 202, 203, 204, 222, 265.
Aston, Louise, 96.
Bakounine (Bakunin), Mikhail, 13, 155, 167, 274, 275, 276, 279.
Bauer, Bruno, 13, 91, 98, 129, 130, 131, 181, 182, 203, 263, 272, 274, 276, 279.
Bauer, Egbert, 13, 129, 181, 182, 203, 263.
Bauer, Edgar, 13, 129, 130, 147, 181, 182, 203, 263.
Blum, Robert, 162, 277.
Brentano, Clemens, 13, 31, 93, 107, 108, 129, 130, 137, 138, 141, 165, 172, 188, 219, 238.
Carriere, Moriz, 13, 73, 90, 191, 261, 262, 274.
Charles de Wurtemberg, 13, 85, 86, 88, 256, 267, 268, 273.
Charles Alexandre de Saxe-Weimar-Eisenach, 36, 38, 77, 85, 86, 172, 228, 267.
Circourt, Adolphe de, 75, 76, 275.
Cornu, Hortense, 95, 149, 150, 151, 152, 153, 156, 159, 189, 194, 208.
Dahlmann, Friedrich, 30, 41, 43, 239, 262.
Döring, Julius, 90, 93, 175, 233, 257, 259.
Ernest Auguste Ier, roi de Hanovre, 30, 31, 102, 250.
Frédéric Guillaume IV de Prusse, 12, 13, 14, 17, 19, 20, 21, 23, 27, 29, 33, 35, 39, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 64, 71, 72, 73, 77, 78, 80, 81, 84, 85, 86, 87, 111, 112, 118, 119, 120, 123, 125, 126, 130, 131, 138, 139, 144, 146, 147, 149, 150, 152, 153, 159, 160, 162, 183, 190, 192, 194, 195, 201, 204, 206, 208, 222, 248, 256, 257, 259, 262, 263, 267, 280.
Fröbel, Julius, 276, 277.
Grimm, Jacob et Wilhelm, 20, 21, 22, 27, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 53, 55, 58, 71, 73, 84, 89, 90, 92, 102, 103, 112, 121, 130, 138, 142, 144, 145, 146, 167, 172, 175, 176, 182, 188, 193, 194, 201, 208, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 246, 250, 251, 257, 259, 261, 263, 267, 268, 274, 280, 282.
Grunholzer, Heinrich, 60, 62, 268.
Gutzkow, Karl, 13, 86, 89, 92, 97, 112, 113, 118, 120, 182, 191, 247, 261, 276.
Hansemann, David, 64.
Hardenberg, 48, 57.
Heine, Heinrich, 14, 50, 60, 97, 102, 118, 274, 276.
Herwegh, Georg et Emma, 91, 119, 122, 154, 155, 180, 186, 254.
Hirzel, Salomon, 267.
Hoffmann von Fallersleben, 66, 98, 145, 167, 258, 264.

Kertbeny, 159, 163, 164, 173, 189.
 Kinkel, Gottfried et Johanna, 17, 21, 91, 111, 159, 160, 161, 162, 163, 167, 173, 182, 194, 195, 196.
 König, 255
 Lachmann, 213, 215, 216, 218, 225, 226, 227, 228, 233, 239, 251.
 Lewald, Fanny, 96, 116.
 Metternich von, Klemens Wenzel Lothar, 14, 34, 43, 50, 59, 74, 119, 121, 129, 180, 181, 185, 202, 271, 278, 279.
 Mieroslawski, Louis, 17, 21, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 167, 174, 194, 198.
 Molinska-Woykowska, Julia, 98, 157, 177, 178, 179, 189, 254, 255, 277.
 Monckton Milnes, Richard, 98, 148, 174.
 Müffling, Karl Freiherr von, 35, 226.
 Nathusius, Philipp, 90, 93, 141, 175, 207, 257, 258, 259, 267, 272.
 Otto-Peters, Louise, 11, 78, 96, 97, 114, 115, 116, 282, 284.
 Ring, Max, 13, 91, 167, 179, 268, 272, 273.
 Sand, George, 95, 96, 97, 118, 132, 152, 167, 180, 182, 196, 274, 284.
 Savigny, Friedrich Carl von, 13, 14, 15, 20, 21, 23, 30, 31, 34, 40, 42, 43, 51, 52, 73, 75, 87, 89, 90, 92, 102, 103, 108, 109, 115, 137, 139, 140, 145, 159, 166, 167, 172, 175, 176, 177, 182, 192, 201, 202, 208, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 247, 248, 249, 250, 251, 259, 263, 270, 272, 273, 280, 282, 283.
 Schleiermacher, Friedrich, 13, 60, 61, 62, 99, 100, 118, 172.
 Schloeffel, Friedrich Wilhelm, 17, 60, 63, 66, 67, 112, 129, 147, 150, 167, 191, 194, 195, 196, 197, 198, 264.
 Spontini, Gasparo, 124, 145, 169, 173, 183, 260.
 Stahr, Adolf, 66, 121, 127, 128, 129, 261, 262.
 Stein, vom, 48, 52, 125, 126.
 Steinhäuser, Pauline, 157, 182, 185.
 Svederus, Georg, 65.
 Tristan, Flora, 117, 284.
 Tschech, 63, 79, 103, 146, 162, 198, 212.
 Vapereau, 281, 282, 283.
 Varnhagen von Ense, Karl August et Rachel, 13, 14, 17, 47, 55, 67, 73, 90, 94, 95, 98, 102, 107, 116, 118, 127, 138, 148, 149, 156, 159, 162, 163, 172, 174, 175, 180, 183, 185, 198, 206, 211, 222, 255, 263, 277, 282.